# UN AUTRE HITLER

# UN AUTRE HITLER

Souvenirs de son architecte

Hermann Giesler

Traduit par

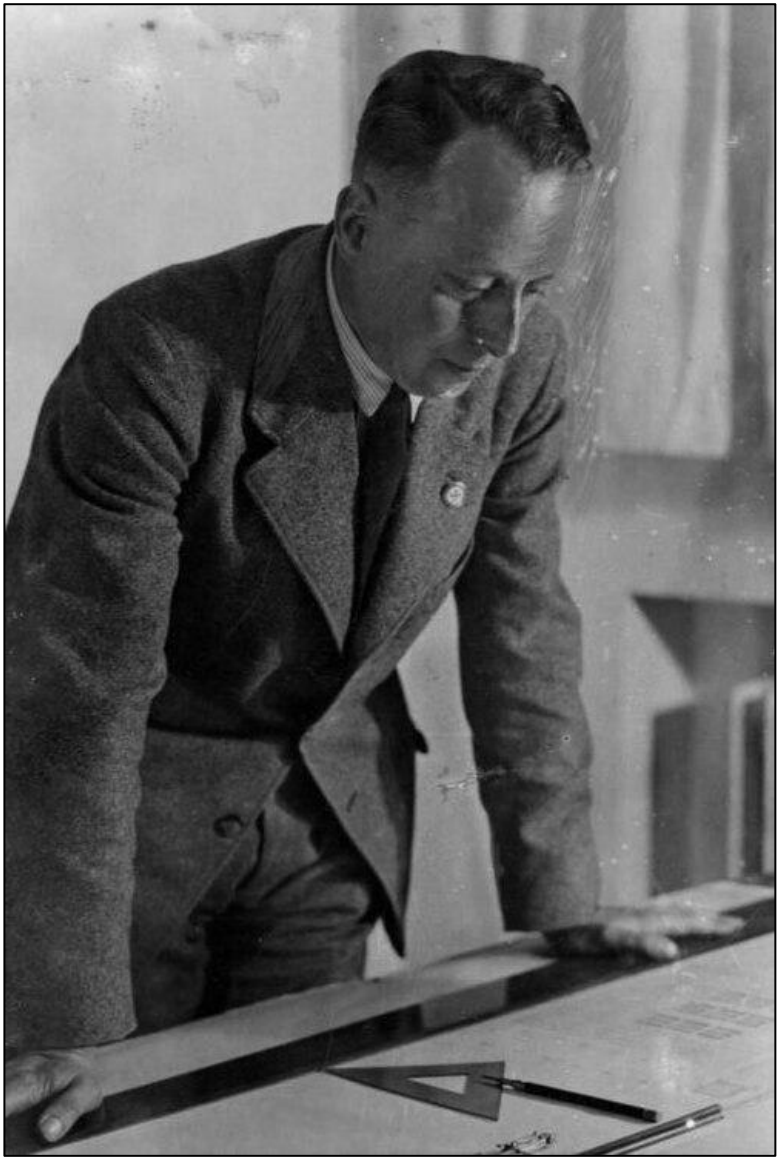
Valérie Devon

Titre original : *Ein Anderer Hitler – Bericht seines Architekten Hermann Giesler – Erlebnisse, Gespräche, Reflexionen* (1977)

Couverture réalisée par : Didi18edition
Composition et mise en page : Valérie Devon

Les notes de bas de page entre parenthèse sont de l'auteur et leur contenu se trouve dans le petit livre d'accompagnement dédié aux notes et illustrations, celles sans parenthèse sont de la traductrice et leur contenu se trouve directement au bas des pages concernées.

unautrehitler©2025 VF de Valérie Devon
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18
Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.



*Hermann Giesler*
*2 avril 1898 – 20 janvier 1987*

# CONTENU

Adolf Hitler et son architecte ..... 13
Préambule ..... 15
Entretiens à Landsberg ..... 26
Un début après la fin ..... 28
Prison des crimes de guerre de Landsberg 1948 ..... 28
Le tombeau ..... 32
De la conception de l'ouvrage ..... 42
La « Halle du Parti » ..... 43
En profondeur ..... 50
Le Bunker I à Dachau 1946/47 ..... 50
Le procès ..... 57
L'internement – WCP Landsberg 1947 ..... 71
Une souris bleue ..... 74
Le grotesque de Landsberg ..... 78
Le professeur Katzenellenbogen, psychologue ..... 78
Joyeux Noël ..... 81
« Ce ne sont pas nos affaires ! » ..... 82
Le chant en prison ..... 84
L'ancien camarade de Parti Johann Wolfgang von Goethe ..... 85
Colonel Graham ..... 86
Rééducation ..... 89
Les derniers jours à Munich – avril 1945 ..... 95
Confusion ..... 95
La Cour martiale ..... 102

Les ponts de Munich ..... 104
Souvenirs de Linz ..... 110
Fauler Pelz et Villa Bergius à Heidelberg ..... 110
L'hôtel de ville pour les citoyens de Linz ..... 111
L'aménagement des rives du Danube ..... 118
Plus d'informations sur Linz ..... 121
Urbanisme et architecture ..... 128
Le devoir – Munich 1938 ..... 130
Le château de l'Ordre de l'Allgäu à Sonthofen(1) ..... 140
Weimar ..... 144
La place d'Adolf Hitler ..... 144
Maison Éléphant ..... 150
L'aménagement de la place pour Augsbourg ..... 154
La Haute école du lac de Chiemsee ..... 166
L'axe est-ouest : introduction par Adolf Hitler en 1938/39 ..... 183
Le périphérique – 1939/1940 ..... 188
De la planification de la Große Straße à l'axe est-ouest ..... 195
La nouvelle gare centrale dans l'axe est-ouest ..... 203
Le chemin de fer à voie large – 1942 ..... 208
La construction de la route – 1939/40 ..... 212
« L'accueil » ..... 217
Constructions du Parti – 1939 ..... 217
Adolf Hitler sur l'architecture ..... 234
Expression et formes de l'architecture au XXe siècle ..... 234
À propos de l'échelle ..... 237
Classicisme ..... 244
Des ponts en acier ..... 245
Langue et construction ..... 247

La cathédrale de Strasbourg – automne 1940 ..... 250
Linz ..... 253
La mission – automne 1940 ..... 253
La 'Tour sur le Danube' ..... 256
« Les cieux célèbrent la gloire de l'Éternel » ..... 257
Munich en un coup d'œil ..... 259
Énergie et chaleur – 1939/40 ..... 259
Énergie et chaleur – Rétrospective ..... 276
Adolf Hitler sur l'organisme urbain et le réaménagement ..... 286
La planification industrielle dans le cadre du réaménagement ..... 290
Adolf Hitler justifie la planification des nouvelles zones d'habitation ..... 306
Directives et instructions pour le sud de la ville ..... 311
Structure et constructions de la ville résidentielle ..... 313
Le parrain ..... 328
Protection et cave dans l'appartement ..... 330
La ville adaptée au trafic ..... 335
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – fin août 1944[1] ..... 335
Le Monument du Parti à Munich ..... 345
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – Fin de l'automne 1944 ..... 345
Dissonances ..... 355
Une digression nécessaire ..... 355
Professeur Paul Bonatz ..... 356
Professeur Alwin Seifert ..... 368
Herr Speer ou Mister Reeps ..... 374
Le retournement ..... 374
Speer dans « Playboy » ..... 374
Le vol vers Poznan ..... 387
L'ambiguïté de Speer ..... 390

La discorde ..... 400
Le Säulenheilige (Stylite) ..... 417
Quartier général du Führer ..... 423
Principes ..... 425
Il s'agit toujours de l'espace ..... 430
Obstacles à la paix ..... 440
Le 8 novembre 1939 ..... 440
Impatience en temps de guerre – Chancellerie du Reich, janvier 1940 ..... 442
L'invitation à Paris ..... 444
Norvège – avril 1940 ..... 449
À Paris avec Adolf Hitler ..... 451
Entretiens de guerre ..... 462
Buts politiques de guerre – Wolfsschanze – Hiver 1941/42 ..... 462
Inquiétudes – Führer-Hauptquartier Winniza, fin de l'été/automne 1942 ..... 466
Campagnes ..... 477
Adolf Hitler, qui planifiait l'offensive à l'ouest[1] ..... 477
Lion de mer ..... 486
Barbarossa ..... 491
La stratégie planifiée de la campagne de Russie telle qu'elle est présentée par Adolf Hitler ..... 491
La bombe ..... 500
Le 20 juillet et août 1944 ..... 500
au quartier général du Führer, la Wolfsschanze ..... 500
Le récit ..... 509
Quartier général du Führer à la Wolfsschanze – août 1944 ..... 509
Le dernier anneau ..... 517
Quartier général du Führer à la Wolfsschanze – août 1944 ..... 517

Technique et moral des traîtres ..... 523
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – automne 1944 ..... 523
Discussions relatives au Dr Morell ..... 529
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – Fin de l'automne 1944 ... 529
Réflexions ..... 534
L'interaction entre l'Angleterre et la Russie soviétique ..... 534
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – automne 1944 ..... 534
Défensive imposée ..... 541
Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – fin de l'automne 1944 .... 541
La fin ..... 545
Le général en chef ..... 545
« Nous allons gagner la guerre ! » ..... 549
Adieux – Berlin – février 1945 ..... 554
INDEX ..... 564

## NOTES ET ILLUSTRATIONS DANS LE PETIT LIVRE D'ACCOMPAGNEMENT !

# Adolf Hitler et son architecte

L'architecte personnel d'Adolf Hitler, le professeur Hermann Giesler, rompt le silence après plus de trois décennies. Dans ce livre, Giesler décrit les visions architecturales d'Adolf Hitler, qu'il replace dans le grand contexte de la politique et de l'histoire mondiales. Chargé entre autres du réaménagement de Munich et de Linz, l'architecte rend compte des idées d'Adolf Hitler en matière de construction, qui se rattachaient de manière directive et continue aux grandes traditions architecturales occidentales et tentaient de les perpétuer. Parallèlement, l'auteur évoque les progrès techniques et la vision architecturale qui se sont développés dans les années 1930 et 1940 et qui étaient sur le point d'être réalisés. Ces réflexions reprennent aujourd'hui de l'importance face aux erreurs d'urbanisme et d'écologie. Il y a près de quatre décennies déjà, les problèmes de transport individuel et de masse, la question de l'espace, les problèmes aussi importants que l'énergie et le chauffage semblaient en grande partie résolus.

Chargé de la planification et de la conception des constructions personnelles telles que sa dernière demeure et de son tombeau, Hermann Giesler avait la confiance particulière d'Adolf Hitler. Giesler peut ainsi dresser un portrait étonnamment nouveau de cette personnalité qu'il a côtoyée dans son atelier, lors de voyages de visite, en travaillant devant ses modèles, ainsi que lors d'entretiens personnels. Il en résulte une image authentique, exempte de distorsions et de malentendus.

Dans les années 1944/45, le professeur Hermann Giesler était souvent le seul interlocuteur de Hitler et son invité à table lorsqu'il s'occupait de questions d'architecture et de construction au cours des longues nuits de la Seconde Guerre mondiale au quartier général du Führer. Giesler a enregistré ces conversations. Leur contenu ne se limite en aucun cas à des problèmes techniques d'architecture ; les grandes questions de la conduite de la guerre, les problèmes du conflit mondial et du danger bolchevique, ainsi que l'échec des offensives allemandes sont au premier plan. Pour la première fois, ce livre met en évidence, avec les mots d'Adolf Hitler, l'ampleur de la trahison et de la réticence qui ont influencé durablement les décisions de la Seconde Guerre mondiale et qui ont finalement déterminé de manière décisive l'issue du conflit. En outre, grâce à ses connaissances personnelles, Giesler peut s'opposer avec circonspection et ironie aux déformations et aux interprétations erronées de certains résultats de

l'histoire contemporaine, soit parce qu'ils ont tiré des conclusions erronées par manque de connaissance des personnes concernées, soit parce qu'ils ont publié leurs « mémoires » en dépit du bon sens. Ainsi, ce livre n'est pas seulement un ouvrage de référence sur l'urbanisme et l'architecture sous le Troisième Reich, mais bien plus une source irremplaçable pour comprendre Adolf Hitler, ses décisions et ses objectifs.

*Rien n'a plus nui à l'histoire des grandes architectures que le fait de la considérer comme l'histoire de techniques de construction plutôt que comme celle d'idées de construction qui prenaient leurs moyens d'expression techniques là où elles les trouvaient.*
Oswald Spengler « Le déclin de l'Occident » I. Macrocosme.

# Préambule

« *On ne peut juger l'histoire que lorsqu'on la trouve dans sa propre vie.* »

Goethe, qui a noté cette pensée dans ses *Maximes et réflexions*, a pu négliger le revers de la phrase : chacun vit l'histoire dont il est lui-même capable. Car la nature et le champ d'expérience de l'expérience historique ne sont pas seulement déterminés par l'étendue des connaissances et des dons de l'entendement, mais aussi, dans l'ensemble, par les caractéristiques du caractère qui les englobent et dont dépendent ce sur quoi se porte l'attention de celui qui agit et qui souffre et la manière dont il devient productif dans son monde. Inversement, bien que la règle selon laquelle « les voyages forment » s'applique également au rat surmulot, il ne trouve, comme le raconte une fable moderne(1), que les tas d'ordures dans toutes les villes, et il est reconnu sans autre difficulté par ses semblables à l'odeur lorsqu'il rentre chez lui.

Même la nature et le contenu de la simple mémoire sont déjà des caractéristiques de la personne, et c'est de rien d'autre que de sa valeur que dépend l'intérêt de la transmission de son expérience de l'histoire. Quiconque n'a fait que survoler la littérature récente consacrée aux mémoires sait que cette phrase est vraie et comprendra le britannique David Irving lorsqu'il dit avoir été « horrifié et, en tant qu'historien, déprimé(2) » par les nombreux 'journaux intimes' falsifiés et publiés comme sources de l'histoire contemporaine.

Il n'est pas rare que de tels mémoires servent à excuser leur auteur et, dans la plupart de ces cas, à accuser logiquement les autres, un processus embarrassant qui ne peut mener à rien de raisonnable. Car celui qui s'occupe d'histoire ne peut pas se contenter de pointer du doigt les responsables, même s'il ne peut pas éviter de tels jugements. Mais il prononcera son plaidoyer avec de tout autres sentiments que le ministère public qui, d'office, sait toujours que le droit sacré est de son côté.

La formule assez commode après 1945 pour les vaincus et, à plus long terme, pour les dits vainqueurs, « c'est la faute à Hitler », telle que Speer l'utilisait encore en 1966 pour éclairer opportunément ses propres aveux de culpabilité confus(3), ne suffit pas à fonder une vision de l'histoire qui pourrait rendre compréhensibles les événements historiques mondiaux compliqués et encore largement dissimulés de notre milieu de siècle.

On aura déjà fait beaucoup pour la compréhension de notre monde si les lecteurs d'origines et de points de vue les plus divers pouvaient prendre part aux perspectives de ces souvenirs sans se mêler des querelles entre les participants qui, dans un cas ou dans l'autre, sont intervenus de manière déterminante dans le cours des événements. La violence et le caractère fragmentaire des efforts et des souffrances surhumains dont ce livre fait l'expérience peuvent effrayer ou émouvoir, mais c'est un symbole monumental de la vie humaine dans ce monde. C'est ce que Ranke a voulu dire lorsqu'il a écrit dans la préface de sa monographie sur Walrenstein : « Combien la vie générale, qui remplit les siècles en un flux ininterrompu, est plus puissante, plus profonde, plus vaste que la vie personnelle, à laquelle il n'est accordé qu'un laps de temps, qui semble n'être là que pour commencer et non pour achever. Les décisions des hommes partent des possibilités offertes par les conditions générales ; les succès importants ne sont obtenus qu'avec le concours des éléments homogènes du monde ; chacun n'apparaît presque que comme une naissance de son temps, comme l'expression d'une tendance générale présente aussi en dehors de lui[4] ».

Hermann Giesler est né en 1898 à Siegen en Westphalie. Son père et son grand-père maternel étaient architectes. En 1915, il s'est engagé comme volontaire de guerre dans le bataillon de pionniers 7. En 1917, il est devenu lieutenant dans le bataillon de pionniers 6 et, au cours de la dernière année de la guerre, il a été formé comme pilote d'infanterie.

Après la fin de la Première Guerre mondiale, il se rendit en 1919 à Munich, à l'école des arts et métiers, qui devint plus tard l'Académie des arts appliqués, pour devenir architecte comme son frère.

Le professeur de l'Académie Eduard Pfeiffer, un architecte exigeant et sensible qu'il vénère depuis comme un grand maître, a eu une influence durable sur lui, mais aussi Riemerschmid, qui a plus tard créé les Werkschulen de Cologne ; Preetorius, qui lui a appris la création de caractères, le graphisme et l'histoire de l'art ; et Berndl, le constructeur du Mozarteum de Salzbourg. C'est à l'université, en tant qu'auditeur libre, qu'il a rencontré Wölfflin, dont la science de l'art et les nouveaux principes de la recherche stylistique ont influencé jusqu'à nos jours la théorie de l'interprétation d'autres sciences, comme la théologie et les différentes philologies. La distinction catégorique de Wölfflin entre la Renaissance et le Baroque constitue également l'arrière-plan des discussions de ce livre, par exemple avec certaines affirmations aberrantes de Speer.

La rencontre avec Oswald Spengler, dont il a assisté aux débats publics dans la salle de l'hôtel de ville de Munich en 1919 et avec lequel il a eu des

entretiens personnels à la Kaulbachklause, a eu un effet déterminant sur Giesler.

Après avoir terminé ses études, il s'est marié en 1923 et deux fils sont nés de son union. La même année, il devint collaborateur du bureau de l'architecte Julius Th. Schweighart d'Augsbourg, avec lequel il conserva des liens par la suite. En 1926, il dirige le bureau d'architecture de Schweighart à Berlin. À partir de 1930, Giesler est architecte et céramiste indépendant dans l'Allgäu[5].

Giesler adhéra activement au mouvement national-socialiste, aux objectifs duquel il s'était rallié dès le début. En 1933, il devient architecte de district à Sonthofen. Dans les années qui suivirent, il remporta des concours d'architecture importants et redevint architecte indépendant.

En tant qu'architecte encore inconnu, il a imposé la construction de l'Ordensburg Sonthofen. En 1936, ses projets pour le Gauforum de Weimar ont été couronnés de succès face à une concurrence considérable. Il devint professeur en 1937 et obtint un Grand Prix et une médaille d'or pour son architecture et ses modèles à l'exposition universelle de Paris. En 1938, il reçut la mission de concevoir les bâtiments allemands pour la prochaine exposition universelle à Rome en 1942. En 1937/38, il reconstruisit la maison Elephant à Weimar et conçut le Gauforum pour Augsbourg. Lors du concours pour la Hohe Schule à Chiemsee, il obtint le contrat final. À la fin de l'année 1938, il fut chargé du réaménagement de Munich et nommé Generalbaurat par décret de Hitler. En 1939, il se vit confier les constructions de l'Obersalzberg.

À l'automne 1939, Giesler prit en charge des travaux liés à la guerre en plus des tâches liées à la paix. Il a d'abord travaillé dans le programme de construction de la Luftwaffe. En 1941/42, il dirigea le groupe de construction Giesler dans les pays baltes, de 1942 à 1944, il fut chef de l'OT-Einsatzgruppe Russie-Nord, de 1944 à 1945, chef de l'OT-Einsatzgruppe Allemagne VI-Bavière et Danube, ainsi que représentant général pour le bâtiment (GBBau) pour cette région.

Depuis 1940, il était chargé du réaménagement de Linz sur le Danube. Parmi les dernières photos de Hitler, certaines le montrent dans le bunker de la chancellerie du Reich à Berlin, devant les maquettes de ces plans réalisées par son architecte.

En 1945, Giesler a été fait prisonnier de guerre américain en tant que responsable de l'OT. Il a passé les mois de l'automne 1945 au printemps 1947 dans les prisons, les camps et les cages du CIC [Counter Intelligence Corps – NdT]. En mai 1947, il fut déclaré criminel de guerre par le tribunal

militaire de Dachau et condamné à « une vie de dur labeur ». Les Américains l'ont envoyé à la War Crimes Prison [WCP – Prison des crimes de guerre] de Landsberg/Lech. Ils le libérèrent fin 1952 ; les autorités allemandes reconnurent sa période de détention comme étant celle d'un prisonnier de guerre. Après deux jours d'audience, la chambre criminelle principale de Munich a mis fin à la procédure de dénazification contre Giesler. Depuis, la République fédérale d'Allemagne continue à lui réserver la partie la plus précieuse de ses anciens biens, dans la mesure où ils n'ont pas disparu. Il travaille comme architecte indépendant.

Les notes personnelles et les documents de travail de Giesler ont bien entendu été perdus en 1945. Le lecteur trouvera cependant que ses souvenirs s'appuient également sur de nombreuses sources encore conservées. Les décrets et rapports cités se trouvent chez l'auteur, du moins sous forme de photocopies. Il n'est pas rare que ces documents n'aient été retrouvés qu'après la rédaction des mémoires, sans qu'il soit pour autant nécessaire de les corriger. D'anciens collaborateurs de Giesler ont également confirmé des informations pertinentes. D'une manière générale, la situation des sources est bien plus favorable que ce que certains historiens contemporains ont fait croire à leurs lecteurs. C'est à eux que s'adresse la remarque ironique de David Irving selon laquelle ils auraient déploré « avec soulagement » que la plupart des documents aient été détruits[6]. En faveur de ceux qui sont visés par ce reproche, on peut d'abord supposer que les négligences passées sont davantage dues à un manque de prudence.

Cependant, la bonne mémoire, dont la science historique a un besoin urgent, n'est pas un simple don du ciel, mais elle se construit en grande partie grâce à l'assiduité et au travail méthodique. Cela vaut également pour l'auteur d'un livre de souvenirs. Immédiatement après les entretiens avec Hitler, Hermann Giesler a transmis le contenu de ces entretiens à ses collaborateurs de manière détaillée, souvent lors de réunions et d'entretiens répétés et en plus sous forme écrite. Ce genre de choses s'imprime dans la mémoire. De plus, les instructions de Hitler ont eu des effets pratiques, certains de ces effets ont été renforcés par des conséquences et peuvent être facilement prouvés. C'est pourquoi, dès le début de sa détention, Giesler a pu, même sans documents écrits, s'entretenir avec ses codétenus à Heidelberg et Bruchsal, à Ludwigsburg, Zuffenhausen et Dachau, et consolider le souvenir de ce qu'il avait personnellement vécu. C'est cela et rien d'autre qui fait l'objet de ce livre.

À Landsberg, son ami, le professeur Franz Alfred Six, demanda avec insistance à Giesler de rédiger des notes de souvenir. Ces notes ont été détruites, parfois à plusieurs reprises ; mais elles ont encore renforcé la mémoire et assuré les moindres détails, de telle sorte que Giesler peut contredire de la manière la plus catégorique des publications contraires sur certaines questions de datation et de reproduction de déclarations. Son interlocuteur remarque avec étonnement qu'il remarque par exemple des passages dans des textes qui ont déjà été modifiés par rapport à la version originale lors de l'édition officielle avant 1945 et qui sont publiés aujourd'hui dans la version officielle de l'époque.

Après sa sortie de prison de Landsberg, Giesler commença en 1953 à prendre systématiquement des notes et à les classer dans un carnet de notes. Ce carnet de notes constitue la base directe du présent ouvrage.

Le récit de l'ordre donné par Hitler de construire son tombeau à Munich est un exemple de la manière dont il a été créé. Hitler a confié cette mission à Giesler de la manière la plus marquante le 24 juin 1940 à Paris ; mais avant cela, le 21 juin 1939, au Berghof, lors d'une discussion sur le réaménagement de Munich, il avait rapidement jeté une esquisse de plan sur laquelle on voyait une petite construction de plan carré. Hitler n'avait pas précisé l'objectif de cette construction. Après avoir reçu l'ordre de construire le tombeau, Giesler s'est souvenu de cette esquisse et a rédigé une note sur l'ensemble du processus. Tout cela était resté gravé dans sa mémoire. En 1976, alors que Giesler avait en grande partie terminé la rédaction et contredit les affirmations de Fest et de son informateur Speer concernant le prétendu tombeau de Hitler à Linz, il retrouva l'original du croquis de la main de Hitler et de sa propre note dans les archives de l'État de Munich(7). De même que la fidélité à la mémoire de l'auteur s'est confirmée ici, il s'attend dans d'autres cas controversés à ce que sa description se justifie d'elle-même à l'avenir.

Il existe également des cas où le modèle d'un récit n'a pu être établi qu'après coup. C'est le cas, par exemple, du récit que fait Hitler d'une anecdote de Gulbransson. Giesler assure cependant que Hitler a raconté l'histoire de la même manière et pas autrement, comme il l'a consigné. Le lecteur trouvera l'original de Gulbranson dans les notes(8).

Même dans la discussion sur les détails stylistiques, il s'est avéré à plusieurs reprises, après vérification, que Giesler se souvient de choses bien plus claires que le simple contenu des conversations avec Hitler. Ainsi, il s'est avéré que Hitler utilisait constamment le terme de rideau de fer pour désigner la protection de la Russie contre l'Occident. Des recherches ont

montré que cela n'était pas seulement dû à ses connaissances détaillées en matière de construction théâtrale, mais que l'utilisation imagée du mot pour le domaine politique était déjà prouvée bien avant Hitler. Il en va de même pour les mots tels que '*Umweltgestaltung*' (aménagement de l'environnement), '*Umweltschutz*' (protection de l'environnement), '*Leichtbeton*' (béton léger), '*Großraumbehälter* ' (conteneur de grande capacité) et d'autres termes, notamment techniques, pour lesquels on aurait pu supposer un *terminus post quem* à partir de 1945. Ils ont certainement été introduits avant 1945.

La mémoire de Giesler a encore une autre particularité qui a eu un impact décisif sur le livre de souvenirs : elle ne retient pas le contenu abstrait d'une conversation, mais elle le note pour ainsi dire directement en discours direct. Cela est non seulement familier à tous les interlocuteurs de Giesler, mais aussi très facilement vérifiable par l'historien, qui doit tenir compte de la valeur de source de tels propos : les notes et autres écrits originaux de Giesler datant de l'époque de ses activités principales n'utilisent pas le discours direct différemment de ce livre pour consigner les conversations et les instructions(9).

Il était donc inutile de transposer au discours indirect des conversations qui, au discours direct, conservaient très clairement la couleur d'une conversation, afin de faire savoir que les paroles avaient été consignées de mémoire et ne provenaient pas de sources écrites. Le lecteur s'en souviendra de toute façon, car le destin de l'auteur n'a pas permis une autre forme de transmission. En revanche, on constatera que même dans les parties des conversations qui ne sont représentées que de manière indirecte, le ton de la conversation transparaît clairement. Cette particularité de l'auteur présente des avantages indéniables pour la reconstitution de l'atmosphère.

Pour cette raison, les guillemets ne sont utilisés que pour les citations écrites et attestées, afin de faciliter la prise de distance du lecteur. Dans les cas où l'on pourrait confondre le locuteur, par exemple dans le cas d'une citation rapportée au cours d'une conversation, des guillemets simples sont utilisés pour les distinguer, et dans des cas exceptionnels, par exemple lorsque le guillemet manque lors de l'échange de paroles, un diviseur est utilisé.

Lorsqu'une date est indiquée sous le titre d'un paragraphe, elle se rapporte aux événements communiqués, au thème et au contenu principal des entretiens décrits. Hitler a souvent répété ses réflexions de base et les a modifiées de différentes manières. Il n'est donc pas rare qu'elles apparaissent plusieurs fois dans le livre de Giesler, dans des contextes

différents. Il est cependant évident que chaque déclaration ne peut pas toujours être datée avec certitude ici ou là ; si l'on veut dire expressément qu'un propos est garanti pour une date, cela ressort du texte ou des notes. Par rapport au long intervalle de temps qui sépare les événements décrits, les aides précises à la datation sont encore étonnamment nombreuses.

La répétition de certaines idées principales ne découle pas seulement de l'histoire elle-même, mais aussi du fait que Giesler ne se considère pas comme un chroniqueur. L'architecte, qui doit aménager la coexistence spatiale, voit la succession des événements temporels d'un autre œil que l'homme politique, qui est, comme on dit, aux commandes. C'est chez l'architecte que l'on peut le mieux pardonner la vieille tendance des hommes à construire 'pour l'éternité', même si le 'Reich millénaire' est lui aussi sujet à la moquerie du monde entier. Comme nous nous asseyons habituellement sur le banc où sont assis les moqueurs, doués de l'esprit de Rosenzweig et de Güldenstern, l'architecte peut exercer le vieux droit humain de planifier *sub specie aeternitatis*. Il exerce également ce droit en passant dans son livre, en n'écrivant pas exactement « comment on joue aux dominos » ou même « comment les polypes coralliens construisent », mais justement « comment un architecte construit, qui a préalablement conçu son plan et l'a étudié dans les moindres détails[10] ». Ainsi, il fixe en quelque sorte trois corps de bâtiment cohérents, dans lesquels les éléments architecturaux de son monde reviennent régulièrement, mais de telle sorte qu'ils servent trois domaines de vie différents, comme dans trois ailes de bâtiment distinctes : l'aile centrale, le deuxième chapitre, contient les expériences de Giesler en tant qu'urbaniste et architecte ; il en fonde le début après la fin de 1945 avec son rapport de profundis, à partir de l'humiliation qui descend jusqu'à l'absurde grotesque, et la conclusion est constituée par les aspects militaires et de politique mondiale des souvenirs. La digression qui suit le deuxième chapitre principal n'est, disons-le franchement, qu'une annexe du monument. Il fournira peut-être aux autres le plus grand nombre de sujets de conversation et est en ce sens 'nécessaire', mais avec le recul de la postérité, il ne fournira pas la plupart des détails sur les événements.

Il n'est pas donné à tout le monde de vérifier la fiabilité d'une représentation. Dans de rares cas, il peut même s'avérer impossible de déceler les mensonges habilement présentés, même si l'on sait encore aujourd'hui que les mensonges ont la vie courte. Mais le participant à la politique et à l'histoire, tout comme l'historien spécialisé dans l'étude des sources, n'a pas d'autre choix que de reproduire en lui-même, de la manière

la plus vivante possible, les événements et les modes d'action qui constituent l'histoire, et d'en tirer des critères de vérité[11].

Si l'on fait ce test avec les livres largement diffusés de Speer par exemple, on constatera facilement que les décisions prises avant 1945 et les événements de la Seconde Guerre mondiale ne sont plus du tout compréhensibles du point de vue de celui qui a été libéré et qui a subi des dommages en prison. Ce problème est plus profond que l'effroi de David Irving, déjà cité à plusieurs reprises, face aux enregistrements falsifiés après 1945, dont il dresse aussitôt une longue liste. Le doute s'étend plutôt jusqu'aux sources du mode d'expression que Goethe, à la recherche de la vérité des sciences naturelles, envisage dans les « Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs » : « On ne doit pas s'en tenir à la parole, mais à l'esprit. Or, d'ordinaire, l'esprit détruit le mot, ou du moins le transforme de telle sorte qu'il lui reste peu de chose de sa nature et de sa signification antérieures[12] ».

C'est pourquoi les souvenirs de Speer sont avant tout un document de l'année 1969 ; tout ce qui remonte au-delà doit d'abord en être extrait. Mais c'est exactement ce que Carl Zuckmayer a retenu pour les *Spandauer Tagebücher* [journaux intimes de Spandau] de Speer ; ils s'apparentent à des parties de sa dramaturgie, un morceau de théâtre contemporain, efficace sur scène pendant un certain temps, arbitraire en tant que représentation historique, trop matériel pour une œuvre de poésie. C'est par aversion non dissimulée pour de telles naissances littéraires que Günter Zehm s'émeut du *Hölderlin* de Peter Weiss qui, contre toute vérité historique, est visité sur scène par le jeune Marx. « Car un public qui ne commence à s'enthousiasmer pour l'histoire que lorsqu'on lui montre qu'on peut sans gêne la falsifier et la manipuler, prouve seulement que l'histoire elle-même ne signifie plus rien pour lui[13] ». Il en conclut à « notre indifférence méprisante à l'égard du passé » et appelle au rétablissement de la continuité. Cette demande est certes inconfortable, mais elle désigne le seul moyen de « maîtriser le passé ». C'est ce qu'a formulé brièvement v. Studnitz : « La conscience historique exige de concevoir l'histoire comme une continuité et non comme un assortiment dans lequel les descendants peuvent se servir à volonté[14] ».

Speer et ses co-auteurs ne sont pas au clair sur cette problématique, pour autant qu'il ne faille pas carrément citer le duc Vincentio, qui se défend contre le « poison de l'invective » en disant : « C'est pourquoi vous parlez sans discernement ; ou si vous avez plus d'intelligence, elle est très obscurcie par votre méchanceté[15] ». Le flou et la technique de l'ombre de

Speer apparaissent déjà dans la préface de ses « Souvenirs[1] » : « Je me suis efforcé de décrire le passé tel que je l'ai vécu. Certains trouveront cela déformé, d'autres trouveront que ma perspective est inexacte. Cela peut être vrai ou non : je décris ce que j'ai vécu et comment je le vois aujourd'hui ». Mais celui qui décrit le passé tel qu'il le voit aujourd'hui ne le décrit pas tel qu'il l'a vécu. C'est la raison de la distorsion de la perspective ; ce n'est pas une apparence pour certains, mais un défaut regrettable de son livre pour tout observateur raisonnable.

Speer s'exprime sans ambiguïté dans les Journaux de Spandau : « Soit j'écris comme je le vois aujourd'hui, soit je ne le fais pas(16) ». Du point de vue de l'historien, la manière dont Speer ou n'importe qui d'autre voit aujourd'hui ce qu'il a fait autrefois est assez insignifiante. La façon dont il l'a vu à l'époque, c'est l'histoire d'aujourd'hui, et c'est la seule chose qui mérite d'être communiquée. Les éditions Propyläen cherchent à faire de la nécessité une vertu. Avec l'odeur désagréable du sordide que prend facilement le penchant pour la psychologie, il déclare : « Même si ce n'était pas le livre d'Albert Speer, il pourrait prétendre au plus haut intérêt – c'est le seul compte rendu minutieux que nous connaissions d'une captivité de presque toute une vie – et là, la question de savoir qui était ce prisonnier avant qu'il ne soit condamné perd de son importance(17) ». Comme l'historien ne peut pas se préoccuper d'autre chose que de ce qu'était le prisonnier avant que le vainqueur ne le juge, il lui apparaît clairement, au plus tard lors de cette déclaration de faillite, que les mémoires de Speer, représentatives d'une bibliothèque de produits similaires, ne peuvent être considérées par lui, s'il prend sa tâche au sérieux, ni comme un « livre d'initié » ni comme un « livre sincère », comme s'en vante l'éditeur au même endroit. Eberhard Wolfgang Möller avait déjà constaté à ce sujet en 1970 : « Ce n'est pas aussi simple que cela. Personne ne peut jouer devant Dieu et les hommes un rôle qui deviendra l'histoire du monde, puis s'en aller avec quelques excuses repentantes(18) ».

Mais ce n'est pas du cas Speer dont il est question ici, mais du problème de la vérité et de la fiction dans la littérature des mémoires, de sa valeur de source pour celui qui veut acquérir une compréhension de l'histoire. Peut-être est-il tout de même nécessaire d'illustrer ce qui vient d'être dit par un exemple anodin, autour duquel les querelles politiques et idéologiques ne valent pas la peine d'être menées.

---

[1] [NdT : *Erinnerungen* (Souvenirs) paru en français sous le titre *Au cœur du IIIe Reich*.]

Le récit de la vie de Speer commence par les phrases suivantes : « Je suis né à Mannheim un dimanche, le 19 mars 1905, à midi. Le tonnerre d'un orage de printemps couvrait, comme me le racontait souvent ma mère, le son des cloches de la Christuskirche[19] toute proche ». Personne n'y peut rien s'il est un garçon du dimanche. L'heure de cette naissance inhabituelle, à laquelle Donar [Dieu du tonnerre germanique – NdT] et le Christ élèvent leur voix, est déjà plus inquiétante, surtout si l'on sait que les cloches de la Christuskirche ont retenti pour la première fois le soir du 30 septembre 1911, à la veille de la consécration solennelle de l'église[20]. Personne ne fera mentir l'aimable vieille dame dont il est question ici ; elle a peut-être entendu d'autres cloches, même si elles ne portaient pas le nom du Christ. En revanche, pour Donar, c'est exact. Certes, il n'est pas intervenu à midi, mais entre trois et cinq heures de l'après-midi, mais il était en tout cas plus proche du nouveau-né que le Christ[21]. Si quelqu'un a été subliubliminalement amené à avoir des opinions particulières à partir des circonstances étranges de la naissance de Speer – la tentation est grande –, qu'il s'introspecte maintenant et se propose de devenir un lecteur critique post festum de toute la littérature des mémoires[22].

Car Hermann Giesler, après les luttes et les souffrances d'une longue vie, n'a pas entrepris le travail et la peine de cette transcription pour se présenter après coup sous un jour quelconque, mais pour témoigner des conditions en Allemagne avant 1945 et dans les années qui ont suivi immédiatement, conditions pour lesquelles d'innombrables autres refusent de témoigner ou les falsifient à tel point qu'un historien étranger et tout jeune Allemand doivent s'étonner de savoir comment Hitler a pu gagner une seule élection au sein d'un peuple de résistants.

À l'exception de quelques parties expressément signalées, Giesler rapporte les faits du point de vue du présent. Il ne parle pas à distance. Le caractère direct de sa mémoire le favorise. La diction et le ton des discours directs correspondent, selon ses souvenirs, à la manière de parler du moment et à l'ambiance entre les personnes impliquées. Il va de soi qu'un tel livre s'adresse au lecteur d'aujourd'hui, qui a une grande distance par rapport aux événements selon son mode de vie, même s'il ne les connaît pas du tout ou seulement par ouï-dire. Giesler n'aime pas faire état d'une éventuelle distance personnelle, ni prescrire à son lecteur la nature de cette distance. Il préfère lui laisser la plus grande autonomie possible face à la matière. Pour cela, il faut être conscient qu'un livre de souvenirs n'est pas une représentation historique. Celle-ci est l'affaire de l'historien, qui exploite le livre de souvenirs comme l'une de ses sources possibles. C'est en raison

de cette importance que l'on trouve ici un index des noms détaillé et une partie « notes » avec des références aux sources, des compléments cohérents et des indications bibliographiques, mais pas l'ambition d'une bibliographie propre. Même le profane, s'il veut y gagner quelque chose, ne peut en principe pas lire les mémoires autrement que le spécialiste. En ce sens, il doit être historien lorsqu'il lit les mémoires.

Le mode de représentation de l'historien ressemble méthodiquement à celui du poète dramatique. Il laisse parler ses sources comme des personnes, sans les interrompre, et laisse à chacune son droit de réponse, sans lui donner raison. Ce n'est que lorsque le drame est vivant devant ses yeux qu'il cherchera à s'en affranchir, qu'il répartira et ordonnera la matière selon son discernement et qu'il jugera enfin selon l'occasion.

Lorsque Ranke en fut arrivé là, après des années d'étude fastidieuse des dossiers sur l'histoire allemande à l'époque de la Réforme, il osa exprimer un grand espoir : « Je vois venir le temps où nous n'aurons plus à fonder l'histoire récente sur les récits, même ceux des historiens contemporains, sauf dans la mesure où ils étaient accompagnés d'une connaissance originale, et encore moins sur les traitements dérivés, mais où nous la construirons à partir des relations des témoins oculaires et des documents les plus authentiques et les plus directs[23] ».

Ce que Ranke croyait déjà proche à l'époque pour la représentation de l'histoire moderne, nous en sommes encore loin aujourd'hui pour l'histoire de notre propre siècle.

Karl-Heinz Kausch

# Entretiens à Landsberg

*L'ami Franz Alfred Six, peint par Giesler en 1950 dans sa cellule*

Il y a plus de trente ans, j'ai rencontré Hermann Giesler sur le terrain historique de la création d'un institut culturel allemand. Nous avions reçu la mission commune d'Adolf Hitler d'établir une œuvre culturelle du Reich.

Il a donné à notre amitié l'esprit commun, la victoire, la défaite, la prison et le retour à la raison.

Les discussions à Landsberg portaient sur la confiance indestructible en l'unité de l'Europe, sur le contenu rationnel de notre conception du monde, sur l'inaliénabilité des objectifs techniques qui nous sont propres, bref, sur le sens révolutionnaire du mouvement de notre XX^e^ siècle.

Les années passées à Landsberg ont été des années de fermeté, de confirmation des connaissances acquises autrefois et de la justesse des objectifs révolutionnaires. Les années de Landsberg nous ont donné le mandat d'écrire ces entretiens.

*F. A. Six, ancien professeur aux universités de Königsberg et de Berlin, ancien envoyé au ministère des Affaires étrangères en tant que chef du département de la politique culturelle.*

*Kaltern, Tyrol du Sud 1974*

# Un début après la fin

## Prison des crimes de guerre de Landsberg 1948

Adolf Hitler était sans aucun doute une personnalité qui a relevé le défi de notre siècle en toute connaissance de cause, m'a dit Franz Alfred Six alors que nous faisions le tour de la cour de la Prison des Crimes de Guerre de Landsberg.

Ce que tu as pu me transmettre de tes connaissances jusqu'à présent n'a fait que renforcer ma conviction de voir en Hitler un phénomène historique qui s'étend sur tout le XXe siècle.

Les partis de l'Allemagne d'aujourd'hui se sont formés entre-temps. Ils se sentent en phase avec leur époque et le soulignent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Et pourtant, ils sont enracinés dans le siècle passé ; je le dis sciemment. Comme ils ne peuvent et ne veulent pas contester cet enracinement, ils s'efforcent d'interpréter leur position actuelle par le développement continu des années 1789 et 1848 et de l'époque du Kulturkampf sous Bismarck. Mais considérez ceci comme une simple indication, car nous aurons l'occasion d'en discuter en détail.

On va maintenant s'efforcer de construire une nouvelle image de l'histoire et de renvoyer Adolf Hitler au XIXe siècle. Il nous incombera de définir le profil historique de Hitler, de le caractériser comme un révolutionnaire social qui a réussi à surmonter la lutte des classes, à placer l'idée du Reich au centre de toutes les conceptions et à mener la nation à l'unité. Je ne vois pas en Adolf Hitler un rétrograde, mais – pour reprendre les termes de Nietzsche – un homme qui a été projeté loin devant. J'aurai sans doute l'occasion de le dire avec une clarté absolue au cours des années de prison qui nous attendent.

Giesler, tu as été son architecte, qu'est-ce qui t'a particulièrement impressionné chez Hitler ?

– La fascination impérieuse ! Il émanait de lui un rayonnement auquel je ne pouvais pas me soustraire. Combien de fois l'ai-je ressenti chez d'autres, comme lorsqu'il parlait aux soldats qu'il décorait, aux généraux et aux maréchaux auxquels il donnait des ordres. Ce rayonnement était extraordinaire. C'est peut-être là que réside l'explication du fait que personne n'a été capable de l'affronter ouvertement avec une arme, de le

regarder et de tirer. Je sais ce que je dis, et la preuve est là, qu'il s'agisse de Beck ou de Halder, de Fellgiebel ou de Thiele, de Tresckow ou de Stieff ! Ou dois-je citer d'autres noms ?

Oh, Stauffenberg ? – oui, sans aucun doute un homme à la détermination fanatique – c'est ce que disait Adolf Hitler à l'époque – et contre un tel assassin, il n'y aurait aucune défense, si ce n'est l'instinct d'avertissement ou, en fin de compte, le parapluie de la 'Providence'. Et il a ajouté que la détermination supposait toutefois un engagement total. Il ne suffisait pas de poser la bombe.

Au Cage Bruchsal, je me suis retrouvé avec un vieux schnock, un général de la réserve de l'armée – pas de la réserve du Führer, il n'était pas si important, il savait tout très bien : le Stauffenberg n'aurait pas été physiquement capable de tirer au pistolet sur Hitler à cause de sa blessure de guerre. Je sais, dis-je, qu'il avait perdu l'avant-bras droit, un œil et deux doigts de la main gauche à cause de sa grave blessure. Il avait roulé en voiture sur une mine anglaise, – ce qui l'avait convaincu de l'effet de l'explosif anglais dans une bombe. Toujours est-il qu'il ne suffisait pas de poser le dossier avec les explosifs et de laisser la 'Providence' faire le reste ! Je lui ai dit cela en souvenir de la remarque d'Adolf Hitler.

Et puis, une bombe, à la manière des anarchistes, des terroristes des Balkans, des gangsters de Chicago, ce n'est tout de même pas l'arme d'un officier aristocratique, qui ne sert pas seulement à éliminer le dictateur détesté, mais aussi à tuer impitoyablement ses propres camarades. Il n'y avait donc personne parmi les conspirateurs qui était prêt à se sacrifier, personne qui utilisait ouvertement le pistolet... Le vieux général m'a vivement interrompu : 'La bombe était le seul moyen d'éliminer Hitler', dit-il en me regardant d'un air renfrogné. 'Car il n'était pas possible de tirer sur lui, il était trop protégé par les SS, il portait en outre un gilet pare-balles et un couvre-chef blindé !' Je lui ai demandé quel était l'idiot qui l'avait fait porter. Il s'est alors emporté. Il a dit que c'était garanti, authentique, qu'il le savait de source bien informée. Je lui ai répondu : 'Général, vous n'imaginez pas à quel point je suis bien informé !'

Comment aurait-il pu se douter de tout ce que j'avais vécu dans les quartiers généraux du Führer, que j'avais pu consulter tous les rapports présentés à Bormann par Kaltenbrunner et tout ce qu'Adolf Hitler m'avait directement transmis !

Bien sûr, il y a maintenant beaucoup de prétentieux et d'honnêtes gens qui se vantent de ce qu'ils étaient capables de faire dans la résistance, de tout ce qu'ils ont osé ou même de tout ce qu'ils voulaient oser. Il suffit de

se souvenir de ces nobles ou de penser à ceux de nos propres rangs, comme Speer et sa déclaration à Nuremberg, traînant derrière lui le raton laveur[2] « Tabun[1] » au bout d'une laisse. Ni toi ni moi n'aurions cru possible un niveau aussi pitoyable. Tu dois compléter le profil historique de Hitler : il était donc un mordeur de tapis blindé.

Six s'amusa de mes moqueries, mais rappela obstinément sa question. Je suis revenu à mon point de départ : Adolf Hitler m'a impressionné par sa force de conviction et par sa volonté qui s'alliait à la foi en sa mission. Même après l'ébranlement sans doute considérable provoqué par le 20 juillet, moins par l'attentat lui-même que par le fait qu'une telle chose ait été possible, après toutes les déceptions et la trahison évidente et pourtant insaisissable : il n'a pas perdu la foi en la nation, en l'homme allemand et en lui-même. L'échec de l'attentat a renforcé sa foi en sa mission.

Je sais ce que tu vas me demander, c'est pourquoi je voudrais te raconter un événement singulier. En février 1945, j'ai passé quelque temps au dernier poste de commandement d'Adolf Hitler, dans le bunker situé sous le jardin de la chancellerie du Reich. Dans une grande pièce du sous-sol de la nouvelle partie de la chancellerie, j'avais installé la vaste maquette de l'aménagement des rives du Danube à Linz. Des projecteurs réglables simulaient sur la maquette l'ensoleillement au cours de la journée. L'ombre et la lumière faisaient ressortir le rythme des groupes de bâtiments et l'architecture plastique devenait impressionnante.

Entre les réunions de compte-rendu militaire ['Lage'] et souvent après l'heure du thé, Adolf Hitler se rendait avec moi dans la salle du sous-sol et discutait avec moi, à l'aide des plans, de tous les détails du réaménagement de 'son' Linz. Mais souvent, il restait assis, silencieux et absorbé par la contemplation de la maquette. C'était pour lui un regard sur le monde de la paix et de la construction. Selon son rythme de vie et de travail décalé par les messages du front, cela pouvait être à 3 ou 4 heures du matin.

C'était une distinction particulière lorsqu'il conduisait l'un ou l'autre visiteur, un général par exemple ou le Dr Goebbels, le Dr Ley, dans la salle des maquettes après les réunions. Il percevait leur surprise avec satisfaction. Je me souviens d'un soir, c'était après ce qui me semblait être un rapport peu réjouissant de Kaltenbrunner, qui sortait de la salle de réunion le visage fermé. Adolf Hitler m'a vu par la porte ouverte :

---

[2] [NdT : ici le trait d'humour consiste à ce que Speer pensait ainsi se faire « laver » par sa trouvaille (« waschbar » signifiant « lavable »), par son invention saugrenue d'un prétendu acte de résistance contre Hitler !]

‘Venez, Giesler, nous allons montrer la maquette à l'Obergruppenführer. Kaltenbrunner est de Linz, le réaménagement de sa ville natale va l'intéresser !’

C'était une décision spontanée, et le déroulement de cette visite de la maquette est resté particulièrement gravé dans ma mémoire.

Les projecteurs ont été allumés et Adolf Hitler a expliqué :

‘Dans le soleil du matin, le Pöstlingberg s'illumine, le groupe de bâtiments avec l'église de pèlerinage au centre – maintenant le couronnement doré de la tour avec les faucons stylisés qui s'envolent sur la tour sur le Danube au-dessus d'Urfahr – maintenant le Freinberg. Là, Kaltenbrunner, vous voyez, le carré sur le rocher, – ce sera ma maison de retraite ! Maintenant, la lumière du soleil se pose pleinement sur le Danube et les constructions tout autour’. Il continua ainsi à décrire son Linz.

En tant que général SS maîtrisé, avec la stature d'un décathlonien et le regard froid et sobre du juriste – tu le connais ! – le chef de la sécurité du Reich était entré dans la pièce. Mais à présent, il était transformé, ses yeux suivaient le moindre indice. Avec Hitler, il s'est penché sur la maquette pour voir tous les détails qui lui ont été expliqués.

Je me tenais à l'écart et je m'imprégnais de cette transformation. Adolf Hitler regarda son chef SS :

‘Mon cher Kaltenbrunner, pouvez-vous imaginer que je puisse parler ainsi de mes projets d'avenir si je n'étais pas profondément convaincu que nous allons vraiment gagner cette guerre à la fin ?’

Comme je l'ai dit, c'était à la mi-février 1945 ! Adolf Hitler parlait calmement, mais avec conviction, en tenant Kaltenbrunner, qui le dépassait presque d'une tête, dans le regard de ses yeux impérieux.

Six me regarda sans dire un mot. La sonnerie mit fin à cet instant à notre temps passé dans la cour de la prison. Sur le chemin du retour vers les cellules, je terminai mon rapport :

Environ huit jours plus tard, je me rendis à Munich avec Kaltenbrunner. Le trajet nocturne s'est déroulé en silence. Quand nous nous sommes quittés, il a dit :

‘Maintenant, une nouvelle journée de contrastes commence. Les informations sobres et dures et les faits indéniables sont en contradiction avec l'assurance fervente du Führer.’

Ce qu'il pensait vraiment, je ne l'ai pas appris.

C'est étrange tout ça ! a dit Six lorsque nous nous sommes séparés devant les cellules.

# Le tombeau

Adolf Hitler t'a confié des tâches uniques, a remarqué l'ami au cours de l'une de nos conversations suivantes à Landsberg. Weimar, Augsbourg, Munich et Linz : à ton avis, à quelle ville et à quels projets Adolf Hitler était-il particulièrement attaché ?

Sans aucun doute à Linz, sa ville natale, et en particulier à l'aménagement des rives du Danube. Mais il y avait aussi quelques projets à Munich qui le préoccupaient particulièrement. Je voudrais t'en parler, et cela t'amènera à dire en conclusion : 'étrange' ou 'bizarre'. Mais je dois aller plus loin.

Vas-y, nous avons tout le temps ! Je voudrais élargir ma question, lança Six. Quelle tâche était importante pour toi ? Et dans quelle construction voyais-tu la possibilité de représenter l'unité dont tu parles toujours : une création dans la pensée et le sentiment, en harmonie avec l'espace et le temps et en accord avec les conceptions auxquelles nous nous étions engagés ?

Je tiens tout d'abord à préciser que je ne me suis imposé aucune de ces tâches, pas même les concours dont les lauréats m'ont ensuite confié les travaux.

Cela concerne surtout le réaménagement de Munich et la mission confiée à Linz. Et j'ai des raisons d'insister particulièrement sur ce point, car c'est précisément ce qui a conduit à de rudes disputes avec Speer, – mais nous y reviendrons plus tard, c'est un chapitre en soi !

À Weimar, il s'agissait de regrouper tous les bâtiments nécessaires au Parti pour former une place qui corresponde à la fois à l'essence du Parti, à la forme de la ville et à la spécificité de Weimar. Dans le cadre de deux concours résultant de modifications du programme de construction, je me suis retrouvé en concurrence avec un groupe sélectionné d'architectes qui, par leur rang et en partie par leur lien étroit avec la vie culturelle de Weimar, semblaient prédestinés à cette tâche. Mais cela ne suffisait manifestement pas ; curieusement, leurs projets ne correspondaient ni à l'‘esprit de Weimar', marqué par Goethe, Schiller, Herder et Wieland, les musiciens comme Liszt et finalement les princes, ni à l'essence du Parti, auquel cette place dans son ensemble, le hall et les bâtiments devaient servir.

Dans le cas d'Augsbourg, il s'agissait moins de façonner une place par la représentation architecturale du Parti que de trouver une solution urbanistique. L'accent était mis sur la forme de la ville et la continuité de

son architecture grandiose. Le programme des locaux du Parti a été regroupé dans un bâtiment de huit étages, les étages inférieurs servant encore aux intérêts de la ville et à l'industrie d'Augsbourg, de même que le hall a été désigné comme 'Stadthalle'. 'Je ne veux pas que le Parti se sente particulièrement important ici', m'a dit Adolf Hitler.

J'ai longtemps évité de me voir confier le réaménagement de Munich. Il y avait plusieurs raisons à cela. Il me semblait que cette tâche était au-dessus de mes forces. C'est ce que je croyais encore lorsque j'ai commencé à travailler. Mais ensuite, la confiance a grandi en moi, car j'avais maintenant les plans partiels avec toutes les explications, de toutes les autorités qui s'étaient occupées jusqu'à présent des structures urbanistiques de la ville. Il s'agissait pour la plupart de planifications d'idiots spécialisés, comme on a coutume de dire. Chacun pour soi et, au lieu de Dieu pour nous tous, tous les uns contre les autres. Il m'était alors plus facile d'ordonner l'organisme urbain au lieu de faire pousser des bras hors des parties molles. J'ai pu déterminer les priorités, donc où la tête et les fesses devaient s'asseoir.

J'ai compris que ma tâche consistait à préserver l'unité de la forme urbaine tout en évitant la monotonie et l'originalité, à empêcher les débordements, à réaliser une planification des transports et de l'industrie qui conduirait à une forme urbaine humaine, à relier les zones d'habitation aux espaces verts, – et surtout à prendre soin du tissu urbain ancien et riche en traditions, à garantir son urbanité.

Toutes les indications que les meilleurs professeurs m'avaient données lors de mes études à Munich sont devenues pour moi le fondement de la formation de la ville. Et en même temps, la forme globale ordonnée du point de vue urbanistique donnait lieu à des concentrations architecturales significatives et à des corps de bâtiments dominants.

Cela pouvait être dû à des installations de transport, à la particularité d'une rue ou d'une place, à des exigences historiques ou politiques, à des bâtiments qui devaient servir à des fins culturelles, à des constructions pour la communauté urbaine qui devaient également être des symboles architecturaux de notre communauté. Tout cela s'appliquait également dans une large mesure au réaménagement de Linz sur le Danube. Mais avant de parler de Linz, je voudrais évoquer une planification à Munich ; elle supposait dans sa conception cette unité de pensée et de sentiment qui t'intéresse tant.

Le matin du 24 juin 1940, nous étions aux Invalides à Paris. Dès le chemin menant à la rotonde de la crypte, Adolf Hitler m'a attiré à ses côtés.

Et tandis que nous regardions alors, fascinés, le sarcophage de Napoléon, il me dit tout bas :

'Vous allez construire mon tombeau, Giesler, nous en parlerons plus tard !'.

Encore une fois, c'est étrange, dit Six, et le jour du plus grand triomphe – et alors ?

C'est tout ce qu'il a dit. Il se tenait là, respectueux, la tête légèrement inclinée, le couvre-chef serré contre sa poitrine. Au bout d'un certain temps, il regarda la salle, la coupole de la cathédrale, puis à nouveau le sarcophage. Très sérieux, il quitta les Invalides. Une fois dehors, il se tourna vers nous :

'Bormann, je veux que le duc de Reichstadt soit transféré à Paris'.

Tu es bien conscient que tout cela doit être soigneusement noté, dit Six qui avait écouté attentivement(2).

J'ai déjà essayé à plusieurs reprises, même ici à Landsberg, mais ils m'ont toujours pris mes notes, d'abord les Maccabées du CIC, puis ici les soldats chrétiens.

Il doit y avoir un moyen de cacher tes notes ou au moins de les garder hors de la cellule, puisqu'on les trouve à chaque fouille. Tu es l'un des rares témoins à charge ! Car ce que l'on peut attendre de Speer sur ces questions, nous pouvons à peu près l'imaginer après son comportement à Nuremberg ! S'il te plaît, continue à raconter – et en détail, nous avons des années devant nous.

Je n'ai pas été surpris qu'après les Invalides, Adolf Hitler veuille voir le Panthéon au-dessus du Quartier latin, le lieu de sépulture des héros de la pensée française. Mais ce fut pour lui une déception. Il alla jusqu'à la coupole, jeta un coup d'œil rapide et furtif autour de lui, et d'un geste brusque, quitta l'espace sacré. Une fois dehors, il respira visiblement, me parla brièvement du Panthéon romain – 'Quelle chance que cet espace ait été préservé' – puis me fit signe de revenir : 'Cette pièce est plus que sombre et oppressante ! Pourtant, nous sommes en plein été !'

Je savais maintenant comment il ne se représentait pas son lieu de sépulture ! 'Nous en parlerons plus tard', c'est pourquoi j'ai attendu, je suis resté silencieux pendant les mois qui ont suivi et je n'ai pas trouvé de raison de poser des questions. Mais l'idée que je devrais un jour accomplir cette tâche me pesait.

Après la campagne de France, la planification et la réalisation de différentes constructions reprirent. Malgré les distractions dues au dur travail, je me suis penché sur la forme de la tombe qu'Adolf Hitler, en tant

que chef du Parti, voyait à Munich, la ville où il avait construit le Parti. Pour le Führer de la Nation, ce lieu aurait été Berlin. Mais même sans son indication directe, je connaissais l'emplacement et le contexte architectural.

Car ce 'vous allez construire mon tombeau' était clair, cela signifiait qu'il ne le voyait pas dans l'un des temples d'honneur de la 'place royale', comme on le pensait souvent. Je devais plutôt construire un nouveau bâtiment. La seule forme d'espace possible était ainsi définie pour moi : au-dessus des multiples tombes de l'histoire – dans les pyramides, les gigantesques mausolées d'Auguste et d'Hadrien plantés de cyprès, mais aussi au-dessus du bâtiment rond de Caecilia Metella, le tombeau en pierre de Théodoric, la petite, Galla Placidia ornée de mosaïques, la chapelle funéraire de Dante et des Médicis et les cryptes des édifices sacrés de toutes les époques, le Panthéon romain était au sommet de la hiérarchie, même s'il n'a servi de lieu de sépulture qu'à l'époque chrétienne pour Raphaël et un roi : la création d'un espace unique en dignité et en beauté, la synthèse convaincante et spatialement saisissable de la divinité et de l'univers, c'est ainsi qu'Adolf Hitler m'avait un jour décrit le Panthéon en souvenir de ses impressions romaines. C'est dans cette forme d'espace que se trouvait l'idée fondamentale du 'tombeau' dont je pouvais partir dans mon projet, qu'il s'agisse de la forme ronde classique, de l'octogone ou de la forme extérieure stricte d'un cube.

La conception extérieure et les échelles découlaient alors du site et des conditions urbanistiques. Le lieu de sépulture devait s'inscrire dans un contexte spatial et organique cohérent avec les bâtiments du Parti.

Lorsque j'ai été chargé de Munich fin 1938, Speer m'a remis des photos des esquisses d'Adolf Hitler, dans la mesure où elles concernaient mon domaine d'activité 'Munich'[3]. J'ai réexaminé ces photos et j'ai trouvé le contexte : il y avait une esquisse rapide de plan et de coupe transversale pour une basilique avec les dimensions inscrites de 120/240 mètres. Au-dessous, écrit à la main par Speer : « Esquisse de la salle de réunion de Munich, dz. Obersalzberg d. 28.III.37. »

Dans le plan du bâtiment d'Adolf Hitler, un large pont enjambant une rue avait été esquissé, suggérant ainsi une liaison entre le bâtiment et le chœur. Une galerie-hall construite au-dessus du pont conduirait les deux bâtiments à une unité spatiale, avec un intervalle clair dû aux différentes hauteurs de construction.

Un croquis d'Adolf Hitler, avec lequel il m'expliqua – vers le milieu de l'année 1939 – ses idées concernant un Forum du Parti à Munich, était encore plus explicite[4]. Il y avait à nouveau ce pont sur une rue – la

Gabelsbergerstraße, comme je l'ai compris d'après le contexte général – et donc la liaison du grand hall avec un corps de bâtiment carré, esquissé dans l'espace libre derrière le palais Wittelsbach.

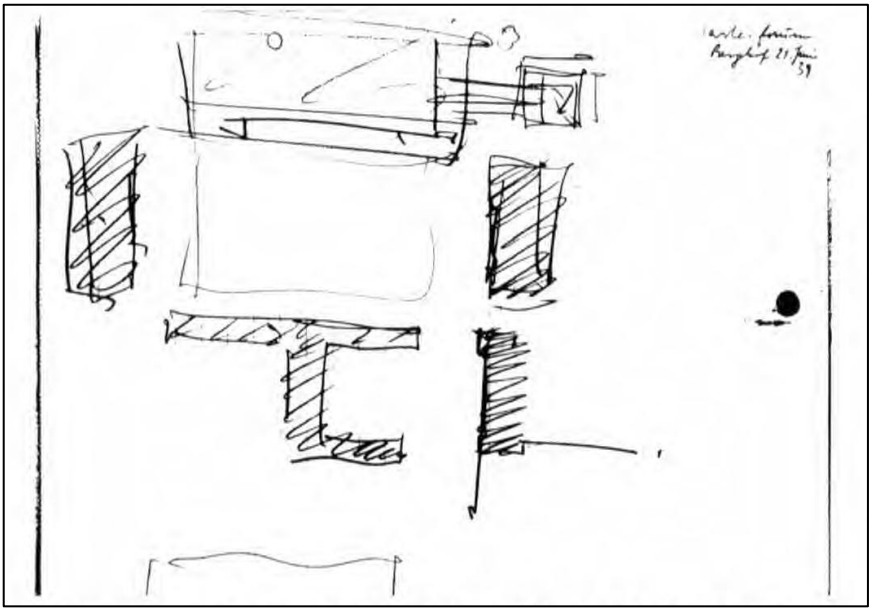
Bien que – ou peut-être justement parce que – Adolf Hitler ait ajouté ce corps de bâtiment à son esquisse sans mot dire et n'ait donné aucune indication quant à sa finalité par la suite, j'ai instinctivement saisi son importance. Et grâce au croquis que Speer m'a remis, il est devenu évident que ces réflexions sur l'emplacement et le contexte architectural de la tombe devaient exister au moins depuis 1937.

Mais je vais d'abord décrire le contexte urbanistique de ce projet. Pour la 'Halle du Parti', on avait prévu un terrain entre la Theresienstraße et la Gabelsbergerstraße, à l'est de l''Alte Pinakothek', qui se situait avantageusement à la jonction entre le centre de la vieille ville et le périphérique de Louis Ier, avantageusement aussi par rapport au système de transport de masse prévu pour le métro et les voies souterraines.

Six m'a interrompu : tu dois en parler en détail, car les questions de transport non résolues jusqu'à présent – pour l'instant sans importance, bien sûr – seront le problème de l'avenir.

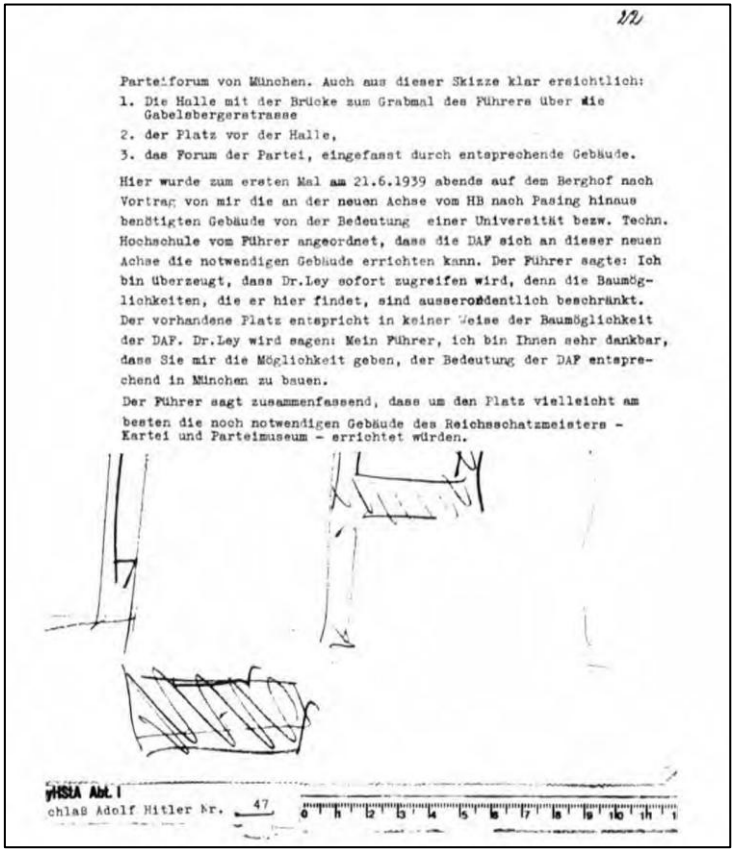
Je lui ai répondu que nous nous en étions occupés en détail à l'époque. Mais nos plans ne seront probablement plus pris en compte, – c'est ce que j'ai pu déduire des propos d'un directeur municipal munichois connaissant le droit, qui pensait m'interroger ici l'année dernière avec un membre du CIC.

L'abandon de l'ancienne 'Türken-Kaserne' a permis de décloisonner l'espace. Un ensemble d'espaces serait créé, partant de la 'Königlicher Platz', longeant la rue Arcis avec les extensions de la 'Glyptothek', jusqu'à l'école technique supérieure – maintenant, avec le tournant vers l'est, un espace libre grandiose serait entouré par les ailes prévues de la 'Alte Pinakothek', la façade plastique de la chancellerie du Parti déjà commencée formant la fin. Ensuite, la prise de la place devant la 'Halle du Parti' commençait : il en résultait une structure de place d'une grande tension.



*Esquisse de Hitler du Forum du Parti à Munich sur le site de l'ancienne caserne Turken. La salle du Parti avec le pont de la Gabelsbergerstraße menant au lieu de sépulture. Bayerisches Hauptstaatsarchiv-Nachlali Adolf Hitler Nr.47.*

Il en existe un exemple précoce, même si c'est à une échelle plus réduite : le centre médiéval de Vérone avec ses espaces libres, ses passages et ses halles imbriqués les uns dans les autres. Ici, à Munich, il serait possible d'aménager cela sous une forme adaptée à l'époque et à une échelle généreuse. Lorsque j'ai consigné mes idées, je me suis souvenu d'un aphorisme de Nietzsche : 'Il faut un jour comprendre ce qui manque à nos grandes villes : des lieux calmes et vastes pour réfléchir, avec de longues allées de halles'.



22

Parteiforum von München. Auch aus dieser Skizze klar ersichtlich:

1. Die Halle mit der Brücke zum Grabmal des Führers über die Gabelsbergerstrasse
2. der Platz vor der Halle,
3. das Forum der Partei, eingefasst durch entsprechende Gebäude.

Hier wurde zum ersten Mal am 21.6.1939 abends auf dem Berghof nach Vortrag von mir die an der neuen Achse vom HB nach Pasing hinaus benötigten Gebäude von der Bedeutung einer Universität bezw. Techn. Hochschule vom Führer angeordnet, dass die DAF sich an dieser neuen Achse die notwendigen Gebäude errichten kann. Der Führer sagte: Ich bin überzeugt, dass Dr.Ley sofort zugreifen wird, denn die Baumöglichkeiten, die er hier findet, sind ausserordentlich beschränkt. Der vorhandene Platz entspricht in keiner Weise der Baumöglichkeit der DAF. Dr.Ley wird sagen: Mein Führer, ich bin Ihnen sehr dankbar, dass Sie mir die Möglichkeit geben, der Bedeutung der DAF entsprechend in München zu bauen.

Der Führer sagt zusammenfassend, dass um den Platz vielleicht am besten die noch notwendigen Gebäude des Reichsschatzmeisters - Kartei und Parteimuseum - errichtet würden.

yHSIA Abt. I
chlaß Adolf Hitler Nr. 47

*Note agrafée de Giesler. Le deuxième paragraphe concerne l'axe est-ouest.*

Forum du Parti de Munich. Ce croquis montre aussi clairement :
1. La Halle avec le pont menant au tombeau du Führer sur la Gabelsbergerstrasse
2. la place devant la Halle,
3. le Forum du Parti, entouré de bâtiments correspondants.

Le 21 juin 1939, le Führer a ordonné pour la première fois au Berghof, après un exposé de ma part sur les bâtiments de l'importance d'une université ou d'une école technique supérieure nécessaires sur le nouvel axe reliant la gare centrale à Pasing, que la DAF [Deutsche Arbeitsfront : « Front allemand du travail » – NdT] puisse construire les bâtiments nécessaires sur ce nouvel axe. Le Führer a déclaré : « Je suis persuadé que le Dr Ley va tout de suite s'y mettre, car les possibilités de construction qu'il trouve ici sont extrêmement limitées. L'espace disponible ne correspond pas du tout aux possibilités de construction du DAF ». Le Dr Ley intervient : « Mon Führer, je vous suis très reconnaissant de me donner la possibilité de construire à Munich, ce qui correspond à l'importance du DAF ». Le Führer résume en disant que le mieux serait peut-être de construire autour de la place les bâtiments encore nécessaires du trésorier du Reich – le fichier et le musée du Parti.

Les villes de l'Antiquité correspondaient à cette vision, mais je l'ai peut-être trop idéalisée. Quoi qu'il en soit, j'ai esquissé les « couloirs de grande hauteur » comme des liaisons entre les rues et les places, mais aussi comme une glyptothèque ouverte. J'ai fait fabriquer de petites maquettes en plastiline pour illustrer les dimensions.

L'idée de poursuivre les conceptions urbanistiques de Louis Ier d'une construction circulaire s'imposait alors, afin de gagner plus tard le raccordement à la Ludwig-Strasse et à la Brienner-Strasse avec des bâtiments servant à la communauté et à la culture urbaine. L'emplacement du nouvel Odéon – la nouvelle Tonhalle de Munich devenue nécessaire – était ainsi donné, judicieusement proche des places Odéon et Wittelsbacher(5).

Maintenant, je devrais commencer par te chanter les louanges de la beauté architecturale et de l'atmosphère de ces deux places et de la Brienner-Straße qui s'y rattache, magistralement aménagée par Klenze sous Louis Ier. Bien sûr, tu connais le contexte : à la fin, ou au début de la Ludwig-Strasse, le Hofgarten sur le côté est de l'Odeonsplatz, la Résidence, le Feldherr-Halle perpendiculaire à la place, et, avec une tendance verticale, l'église des Théatins.

Ce n'est pas par hasard que j'énumère ces éléments, car cette particularité munichoise des rythmes architecturaux a été l'une des raisons de la conception de la grande halle, en particulier de son intérieur.

Nous passons maintenant de la 'Platz vor der Feldherrn-Halle' à la Brienner Straße. Elle est bordée de blocs de construction stricts mais harmonieux, dans le style classique propre à Klenze. Tu t'y es certainement souvent promené, préoccupé par tes propres pensées, tu n'as certainement qu'inconsciemment saisi la beauté de cette succession d'espaces. Le meilleur : la noble place Wittelsbach avec le palais Arco et le monument équestre du prince électeur Maximilien Ier de Thorwaldsen.

Après environ 200 mètres, sur la gauche, se trouve un long espace vert qui laisse encore apparaître l'ancien glacis et au bout duquel se trouve un magnifique jeu d'eau, la Wittelsbacher Brunnen de Hildebrand, forme idéalisée de la représentation de l'ancien fossé de la ville.

Nous nous sommes arrêtés, j'ai pris un morceau de bois et j'ai dessiné la situation dans le sable tassé du chemin, pour que Six puisse la visualiser :

Ici s'ouvre vers la droite, à partir de la Brienner Strasse légèrement coudée, un espace de place avec des marronniers. J'ai continué à dessiner : et ici, derrière les arbres, se trouvait le 'Wittelsbacher-Palais', complètement

détourné de sa fonction première, car il a été entièrement détruit par les bombes, tout comme la châtaigneraie. Pour moi, ce n'était pas une perte. Le palais se serait parfaitement intégré dans la Maximilian-Straße avec son style néogothique anglo-flamand - dans la Brienner Straße, c'était une rupture de style. Je n'aimais pas le palais, surtout pas dans sa dernière utilisation, – tu vois ce que je veux dire.

En passant devant le palais – c'était encore avant le début de la guerre – Adolf Hitler l'a un jour désigné du doigt : 'C'est là que la tête de feu[3] Louis Ier a passé les dernières années de sa vie, après son abdication, sans joie, ce à quoi a également contribué ce bâtiment qui ne correspondait pas à son caractère'(6) : lorsque, à partir de l'automne 1940, je me suis attelé à la tâche de la 'sépulture et salle du Parti', d'abord en pensée, puis en esquisses et maquettes en plastiline, j'étais en tout cas décidé à démolir le palais, sans toutefois me douter qu'Adolf Hitler avait eu la même idée. Cette décision n'était pas tant motivée par le rang du nouveau bâtiment que par des considérations urbanistiques et la contrainte de la conception.

En 1871, la Commune détruisit le palais des Tuileries à Paris et l'ancien préfet de l'Empereur – le baron Haussmann – demanda dix ans plus tard l'élimination des ruines de l'incendie. C'est ainsi que le palais, que personne ne regrettait, est devenu le jardin des Tuileries avec ses statues au cœur de Paris.

À la place du palais Wittelsbach, j'ai prévu des murs de place par des halls, fermant vers l'extérieur et ouverts vers l'intérieur, créant un espace. Ils devaient entourer un espace de jardin silencieux mais généreux. Ce n'est qu'ensuite, après cette distance nécessaire par rapport à la rue et à la circulation, par rapport au quotidien, que se dresserait le bloc monolithique et carré du 'tombeau', avec sa coupole plate, comparable au Panthéon romain en termes de volume.

Trois ans plus tard, alors que j'avais depuis longtemps mis de côté mes plans et mes modèles, les bombardiers américains ont pris ma décision de démolition : le Wittelsbacher Palais était en ruines. J'avoue que j'en fus soulagé ; mais dans l'ensemble, j'éprouvai une oppression dont je ne me libérerai plus jamais : destruction et anéantissement au lieu de construction et d'aménagement marquèrent la fin de ma période munichoise.

---

[3] [NdT : « Feuerkopf » fait référence à l'emblème de François Ier qui était la salamandre, animal légendaire connu pour vivre dans le feu et s'y baigner.]

Le poste de garde de la tour nous avait observés avec attention, nous avons continué à marcher. Le fait que je n'efface pas mon dessin de sable semble le rassurer.

Curieusement, les bombes ont provoqué une destruction presque totale de toute la zone, bien plus que ce qui était prévu pour la démolition. L'espace a ainsi été libéré pour les bâtiments culturels de la ville, les destructions ont également influencé le tracé des voies de circulation, du métro et du chemin de fer sous-terrain. Mais avant de te présenter en détail la conception de l'édifice et de répondre ainsi à tes questions, j'aimerais encore ajouter une réplique : comment Adolf Hitler voyait-il le Panthéon romain ?

Au cours de l'hiver 1939-1940, il a souvent parlé en petit comité de ce que j'appellerais ses 'Impressions romaines' de mai 1938, un peu comme ceci :

'Une heureuse coïncidence a préservé cet espace de temple pour la culture occidentale – c'est certainement l'harmonie, la solennité et la beauté qui ont préservé cet espace du pillage et de la destruction. Le christianisme primitif avait en effet peu de respect pour les « temples païens » de l'Antiquité.

Depuis que j'ai fait l'expérience de cet espace – aucune description, dessin ou photographie ne lui rend justice – son histoire m'a intéressé.

Le souverain romain d'Orient Phocas, qui se sentait en même temps un César romain, confia le temple au pape. Celui-ci lui donna la consécration nécessaire en transférant des « os de martyrs » des catacombes et lui donna le nom de « Sta. Maria dei Martiri ». Le charme était ainsi rompu, les dieux de l'Antiquité, qui habitaient la pièce sous forme de démons, étaient chassés. Désormais, les os des martyrs protégeaient l'espace magique, – ce qui n'empêcha pas un futur souverain romain du VII^e^ siècle d'expédier les tuiles en bronze doré de la coupole plate à Byzance.

Les tuiles de bronze se trouvaient en effet à l'extérieur de l'espace consacré ! La charpente en bronze et les caissons du portique, à partir desquels le Bernin a coulé le tabernacle pour Saint-Pierre, étaient également à l'extérieur. Cela s'est produit mille ans plus tard, au XVII^e^ siècle, sur ordre du pape Urbain.

Quelle magnifique sépulture pour le favori de la Renaissance, Raphaël, dans cette pièce ! Il ne manque au simple cercueil de pierre dans une niche que la distance contre l'importunité, – c'est justement la distance qui garantit le rang et la dignité !

Pendant un court moment, je suis resté seul dans cette pièce – quelle majesté ! – j'ai regardé le grand puits de lumière ouvert, j'ai vu l'univers et j'ai ressenti ce qui a donné son nom à cette pièce : Panthéon – Dieu et le monde ne font qu'un.'

Six avait écouté attentivement, il s'est arrêté et a dit, pensif : c'est pour moi – et certainement pas seulement pour moi – un autre Hitler ! Je ne peux que répéter : tu es obligé d'enregistrer ! Continue à raconter !

Plus tard, à l'automne 1940, alors qu'il m'initiait à la tâche de réaménagement de Linz, Adolf Hitler me parla à nouveau du Panthéon romain. Il m'avait demandé de prévoir une salle voûtée dans la 'Turm an der Donau', comme lieu de sépulture de ses parents. Il avait parlé d'un carillon et d'une suite de notes tirées d'une symphonie de Bruckner. Après une pause de réflexion, il a dit :

'Imaginez, Giesler – si le sarcophage de Napoléon se trouvait sous un grand puits de lumière, comme celui du Panthéon, exposé aux changements de jour et de saison – quelle grande idée de voir au-dessus du sarcophage le rond largement ouvert à la lumière du jour et au ciel de la nuit, ouvert aussi à la pluie et à la neige et ainsi relié à l'univers'.

## De la conception de l'ouvrage

Les halles de grande hauteur, dont j'ai déjà parlé, menaient de la Brienner Strasse au bloc monolithique de la sépulture. Ils créaient la distance nécessaire et entouraient l'édifice sur les côtés. De simples passages, taillés en biais dans les murs de pierre, menaient à l'intérieur. Sur le front sud de l'édifice, vu de la Brienner-Strasse sur la place, un portique austère à cinq axes, soutenu par des piliers, permettait d'accéder à l'entrée entre deux niches dans lesquelles des gardes devaient se tenir lors d'occasions particulières.

Les proportions de l'intérieur correspondaient à celles du Panthéon romain et devaient être d'une grande sobriété. Avec 40 mètres de diamètre et donc de hauteur, il était délibérément inférieur aux dimensions du Panthéon.

Outre les deux accès non soulignés sur les côtés est et ouest, l'espace disposait d'un portail accentué au sud et, dans cet axe, d'une large et haute liaison vers le nord via la galerie du pont vers la Halle du Parti.

Pour structurer davantage les surfaces murales et souligner les verticales, j'avais prévu des absides semi-circulaires dans les diagonales de la pièce, –

pas d'autre subdivision ni d'apparat, une simplicité absolue, rien ne devait être mystérieux ou énigmatique.

Une simple corniche à gradins divisait la hauteur de la pièce exactement au milieu. Entre cette corniche et une architrave qui fermait les surfaces murales se trouvait une frise de métopes et de triglyphes[1] dont l'ordre serré devait se prolonger dans les caissons et les nervures de la coupole. Les bords des caissons, en se rétrécissant vers le haut, ne dessinaient pas seulement le tracé sphérique de la coupole jusqu'à l'anneau de pression lisse, ils provoquaient aussi une compression physique : la coupole ne serait ni lourde ni suspendue, elle serait présente à l'œil, elle entourerait l'espace, et l'effet contraire de la grande ouverture – le puits de lumière en son centre – serait d'autant plus fort. Et cette ouverture lumineuse, j'ai prévu – en m'écartant du modèle du Panthéon – de l'agrandir d'un mètre entier de diamètre.

Pourquoi ? m'interrompit F. A. Six.

Je pourrais m'excuser en invoquant les autres conditions d'éclairage, – mais je voulais justement plus d'ouverture lumineuse, et j'espérais ainsi un changement perceptible de l'impression d'espace. Mais en plus, – je voulais le puits de lumière largement ouvert, parce que le sarcophage se trouverait en dessous.

C'est ainsi que j'ai conçu le tombeau d'Adolf Hitler. Il s'est laissé brûler dans les décombres de la chancellerie du Reich, et il n'est pas exclu que ce qui reste de lui soit maintenant en Russie.

## La « Halle du Parti »

Des expériences vécues, des idées originales en quelque sorte, ont d'abord déterminé la planification de la Halle du Parti. Tu as certainement assisté à l'époque à une manifestation devant la Feldherrnhalle ? C'était particulièrement impressionnant le soir, lorsque les murs architecturaux qui

entourent la place sur trois côtés étaient éclairés par des projecteurs : la Résidence, en face l'église des Théatins, et au milieu la Feldherrnhalle avec les couleurs vives des drapeaux et des étendards qui s'alignaient comme dans un chœur. Le reflet de la lumière frappait les colonnes en uniforme, et le ciel bleu nuit surplombait l'ensemble.

J'ai pensé que quelque chose de cette impression devait être ressenti dans la Halle que je voulais concevoir. Voilà pour le « ressenti », puisque tu l'as mentionné. Mais la « pensée » s'est d'abord portée sur la construction. Déjà pour la Halle de Weimar, j'avais renforcé la répartition des charges des poutres en béton armé précontraintes sur les murs par un alignement de piliers vers l'espace, pour des raisons tectoniques. Je réduisais ainsi la portée libre des fermes. La membrure inférieure de la ferme a été légèrement surélevée en forme de courbe afin de donner au plafond suspendu l'apparence d'une surface plane grâce à la légère courbure désormais possible, car sans cette courbure, un plafond de cette portée s'affaisserait visuellement.

La portée de la Halle du Parti étant désormais beaucoup plus grande, j'ai décidé de donner au plafond un tracé sphérique en forme de courbe elliptique plate. Je voulais ainsi obtenir une construction qui permette une architecture indépendante et plastique des murs de la Halle, sans les soumettre à la pression des structures porteuses à grande portée de la construction du toit et du plafond.

Il faut le savoir : les architectes voient dans la verticale la force qui soutient, dans l'horizontale la force qui pèse, pour dire les choses simplement. L'assemblage, la tectonique, fait apparaître une lutte passionnante entre ces forces : équilibrante, comme dans le temple dorique, ou unilatérale dans la structure verticale de l'épine gothique, ou encore pesante, en cas d'accentuation excessive de l'horizontale. La tectonique n'est pas seulement déterminée par le matériau de construction, elle est également soumise à l'évolution des conceptions au fil du temps et des sites – compare les temples doriques de Paestum et le Parthénon !

La voûte est à la fois une charge et un support dans le tracé sphérique. Je suis donc parti d'une ossature en acier ou en béton armé. La construction permettait une voûte en berceau plate. Dans une courbe elliptique sphérique, les fermes pouvaient être amenées directement dans les fondations – sans charger les murs – qui absorbaient en même temps la poussée latérale. Cela correspondait à une Halle de 100 mètres de portée. Cela permettait de concevoir librement la façade extérieure et les murs de la Halle à l'intérieur.

La première esquisse rapide que j'ai dessinée m'a rappelé la structure de la basilique de Vicence, un édifice dont il est fait mention dans des documents sous le nom de « Palatium Vetus » dès le XIIe siècle. L'architecte de la Renaissance Scamozzi fait même remonter l'origine de cette construction à Théodoric, mais il n'y a aucune justification à cela. Les murs de l'ancienne Halle haute de deux étages supportent une voûte en berceau libre de près de 25 X 60 mètres.

À l'époque de la Haute Renaissance italienne, Palladio a entouré cette Halle d'un portique à deux étages de 20 mètres de haut et d'environ 7 mètres de profondeur, dans l'ordre architectural qui porte son nom. Avec cette transformation des arcades, l'ancienne halle gothique est devenue une unité d'essence et un concept dans l'ordre des colonnes de la Renaissance : elle est devenue un lieu de rencontre et d'échange : la célèbre basilique de Vicence.

Cette construction a été pour moi une autre source d'inspiration : j'y ai vu comment la grande Halle prévue pour le Parti pouvait être structurée à l'échelle. Pour la Halle, cela donnait des ordres de grandeur qui correspondaient aux constantes d'échelle des bâtiments de Klenze. Je planifiai également les circulations à deux étages tout autour de l'intérieur de la Halle, mais en modifiant complètement la forme par rapport aux circulations extérieures. La galerie du rez-de-chaussée permettait d'avoir suffisamment d'entrées et de sorties pour le niveau de la Halle sur les deux côtés longs. La galerie supérieure donnait accès à la tribune de la Halle sur trois côtés, sous laquelle se trouvaient des locaux utilitaires au rez-de-chaussée, et aux sorties vers les substructures avec les vestiaires, les canaux de chauffage et d'alimentation électrique.

La particularité était les vitres en maçonnerie. Elles reliaient les périphéries extérieures et intérieures par des embrasures obliques, entre lesquelles se trouvaient les portails nécessaires au rez-de-chaussée et la rangée de fenêtres à l'étage. En outre, dans le sens de la longueur, les passages à arcades avec des arcs en plein cintre.

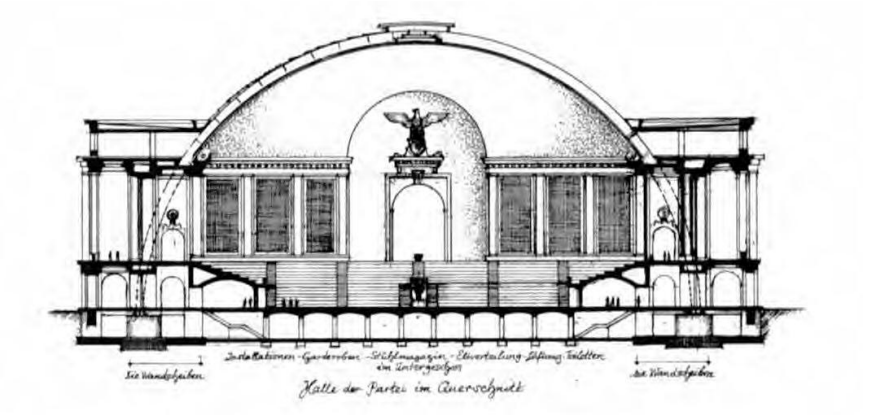
Ces disques de maçonnerie, qui déterminaient également l'entraxe, entouraient un espace creux pour le tracé elliptique sphérique de la construction en fermes, qu'elle soit en acier ou en béton armé.

S'élevant directement des fondations et sans charge sur les murs, ces arcs s'associaient aux cadres horizontaux et aux pannes pour former une ossature statique pour le toit et le plafond intérieur. Je voulais éclairer indirectement la voûte du plafond, qui disparaissait ainsi sans appui derrière l'architecture des arcades, à partir d'un puits de lumière situé au-dessus des

panneaux muraux. C'est de cette manière que l'architecte Ivar Tengbom avait fait rayonner la lumière au plafond de la salle de musique de Stockholm. La structure du plafond devait être formée par des cassettes étagées dans le réseau de nervures de la voûte, plus plates dans le creux à mesure qu'elles se rapprochaient du sommet.

Vu du chœur de la Halle, les fenêtres se cachaient derrière l'architecture plastique des vitres et des arcades, seule la lumière incidente devait être mise en valeur. En conséquence, l'éclairage indirect était également prévu pour le soir. J'espérais ainsi, contrairement au lieu de sépulture, une certaine irréalité de l'espace. J'exagère en disant qu'il s'agit d'un possible enchantement. Car il existe de nombreux exemples de ce que peut faire à lui seul le guidage de la lumière dans un espace conçu de manière plastique.

Le matériau utilisé pour les surfaces murales avec les vitres et l'architecture des arcades devait être du marbre de l'Untersberg. Ce marbre se caractérise par sa finesse et sa teinte dorée chaude et légère. J'ai également discuté avec un peintre de la teinte de la voûte du plafond. Comment donner à la pièce la solennité nocturne que le ciel sombre conférait à l'espace libre de la Feldherrnhalle ? Nous n'étions pas encore arrivés à une conclusion.




Le chœur lui-même était étagé à partir du niveau de la Halle ; ainsi, la hauteur de la tribune pouvait également être atteinte. Les arcades se terminaient ensuite par une abside, dans laquelle une haute arche en saillie devait assurer la liaison avec le tombeau par-dessus la galerie du pont.

Cette brève description te permet de comprendre à quel point cette tâche était variée, à quel point elle impliquait de « penser et de sentir », et pourquoi elle m'a complètement saisi.

C'était très instructif pour moi, a confirmé F. A. Six. As-tu pu présenter ton projet à Hitler et a-t-il pris position à ce sujet ?

Oui, cela s'est passé dans le cadre de l'introduction à la tâche « Neugestaltung Linz » [réaménagement de Linz], à la fin de l'automne 1940. Après avoir déterminé le lieu de sépulture de ses parents dans la « Turm an der Donau » [tour sur le Danube], il a parlé de ses réflexions sur son propre lieu de sépulture. Son idée que le sarcophage de Napoléon pourrait se trouver sous le puits de lumière d'une salle du rang du Panthéon romain plutôt que sous la lumière des lanternes des Invalides m'a semblé être un préambule.

Il a ensuite justifié le lien entre son tombeau et la Halle du Parti, il a parlé du pont qui le relie, de l'accès depuis la Briennerstraße et de la protection et de la distance nécessaires grâce à la cour de la Halle. 'Bien sûr', dit-il, 'cela suppose la démolition du Wittelsbacher Palais – il n'est pas encore temps d'en parler. Mais réfléchissez à la succession de pièces qui s'imbriquent les unes dans les autres'.

J'ai fouillé dans mon dossier pour trouver le carnet de croquis et une photographie du petit modèle en plastiline et je lui ai présenté les deux. Adolf Hitler était surpris.

La fois suivante, lorsque je fis le tour de la cour de la prison avec F. A. Six, il me dit : tu as encore à me raconter ce que Hitler a dit lorsqu'il a vu tes esquisses.

Il n'a rien dit ! Il était surpris – comment puis-je le décrire ? – il a tout regardé de près, je me tenais devant lui, mais je n'ai pas eu besoin d'expliquer quoi que ce soit. Au bout d'un moment, il m'a regardé, s'est levé et a posé brièvement sa main sur mon épaule. Puis il s'est dirigé vers la grande fenêtre et a regardé dehors. Peu après, des réunions militaires ont commencé pour lui, je suis allé dans ma chambre et j'ai pris des notes sur la mission de Linz.

Je te demande, dit F. A. Six, de me dessiner le plan et la façade de ce bâtiment ! Ce que tu m'as raconté, je voudrais l'avoir sous les yeux sous forme d'images. Chef, – où sont passés tes esquisses, tes plans et tes modèles, tout cela est-il sauvegardé ? Ce sont pourtant des documents d'époque importants pour compléter tes futurs rapports.

Ce qui se trouvait à Sonthofen en termes de plans et de modèles a dû être détruit, brûlé. Les magnifiques maquettes en bois qui ont reçu la médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1937 ont été brisées à coups de hache et de crosse de fusil. En revanche, la maquette de l'axe est-ouest de Munich avec la nouvelle gare centrale est désormais la propriété de la ville de Munich. C'est ce que j'ai pu déduire des propos grossiers et stupidement arrogants du directeur de la ville, qui connaît bien le droit, je l'ai déjà mentionné. Comme tu viens de le dire, je le vois comme une 'image', car il est rare de voir un tel crétin ! Et un tel homme fait office d''administrateur' pour l'ancien 'service du conseiller général en bâtiment de Munich' ! Il avait tout confisqué, même ce qui avait été délocalisé, dont la maquette de l'axe est-ouest. Mais il a aussi confisqué mes biens personnels, livres, tableaux et meubles !

L'année dernière, à la fin de l'automne 1947, il s'est présenté avec un secrétaire et une escorte du CIC pour m'interroger ici, à la prison. Il avait sans doute l'idée que j'avais peut-être encore quelque chose de caché quelque part, qui valait la peine d'être saisi par un directeur de ville connaissant le droit. Il n'y avait plus rien à obtenir de ma femme, elle vivait avec le plus jeune dans le grenier de l'hospice de Thalkirchdorf, heureusement que l'aîné s'était présenté après avoir été fait prisonnier de guerre.

Maintenant, l'interrogatoire, – il l'appelait 'interrogatoire'. Un garde et un officier de la prison étaient présents, puis le prévôt des maréchaux les a rejoints. Celui du CIC en uniforme a commencé : *Stäähn Se bequäähm – rüehränn Se !* Où l'as-tu classé ? Six s'est contenté de rire.

– Je ne pouvais pas me conformer à l'ordre du CIC, car je me tenais déjà là, comme le David de Michel-Ange – sauf que je n'avais pas de fronde, mais une main dans la poche de mon pantalon, comme le veut l'époque. Le juriste m'a alors fait comprendre – je m'en souviens mot pour mot – que je n'avais plus de propriété : 'Vous n'avez plus de biens et vous n'aurez plus jamais de biens, on y veillera !' Cela fait évidemment une impression énorme sur un prisonnier condamné à perpétuité – haha !

Le juriste a alors essayé le 'ton de l'interrogatoire', car il n'avait aucune idée de ce que j'avais déjà vécu. C'est alors qu'est apparu le mot 'idiot'. C'est ainsi que le directeur de la ville m'a insulté avec un visage moqueur parce que j'avais prévu un métro pour Munich. Je ne répondais plus, il pouvait demander ce qu'il voulait. Le 'Riihränn-se' du CIC s'en est également mêlé. Comme je continuais à me taire, ils se sont tous deux mis à crier à tue-tête.

Je me suis alors tourné vers notre prévôt et j'ai déclaré : 'Je ne répondrai plus qu'aux questions de l'administration pénitentiaire'. Je me plaçais ainsi dans son domaine et il a réagi immédiatement. Il a dit 'stop', l''interrogatoire' était terminé, il a fait signe à la sentinelle de ramener les interrogateurs à la porte de la prison. L'officier pénitentiaire m'a raccompagné dans le bloc des cellules, il a marmonné en sortant : 'Son of a bitch' [fils de pute – NdT] – je savais de qui il parlait !

J'avais sans doute un bienfaiteur à l'administration pénitentiaire, car au bout d'un certain temps – je rentrais dans ma cellule après mon travail quotidien – j'ai trouvé sous les couvertures la copie d'une lettre datée du 17 octobre 1947, adressée à l'administration pénitentiaire par le très honorable directeur municipal de la chambre 272/II de l'hôtel de ville, qui connaissait bien le droit. Dans cette lettre, le juriste demandait entre autres à l'administration pénitentiaire de faire en sorte que ma correspondance et mes entretiens personnels avec les visiteurs soient surveillés pendant une période temporaire. Ce crétin doit penser que nous sommes dans une sorte de sanatorium avec des visiteurs quotidiens.

Je dois dire que les nouveaux responsables de Munich nous remercient à leur manière d'avoir, mon frère décédé et moi, fait tout notre possible pour que les ponts de Munich soient préservés contre Kesselring.

Il faudra que tu me racontes ça en détail, dit F. A. Six. Mais revenons au directeur de la ville, – avec la copie de sa lettre à l'administration pénitentiaire, tu connais maintenant son nom ?

– Je connaissais déjà cet homme en sa qualité d''administrateur' du service du Generalbaurat. Pour moi, cette lettre est un document crapuleux avec un numéro de dossier. Mais à quoi cela me servira-t-il si je suis condamné à perpétuité ?

– Eh bien, attends un peu, a dit F.A. Six, les Ricains ne maintiendront pas cette sentence. Comment ont-ils pu faire de toi un criminel de guerre, et comment en est-on arrivé à cette condamnation à perpétuité ? Mais avant, comment as-tu vécu dans ce sinistre bunker I de Dachau, après avoir été transporté à la prison de Nuremberg ? Cela aussi m'intéresse.

# En profondeur

## Le Bunker I à Dachau 1946/47

Franz Alfred Six et moi, bien que séparés physiquement, étions détenus au Bunker I de Dachau au milieu de l'été 1946. Stork, un Viennois soupçonné de crimes de guerre parce qu'il avait servi le Volkswohlfahrt national-socialiste [Secours Populaire – NdT], nous transmettait, en même temps que la nourriture pour poulets, des salutations et des encouragements mutuels. Cela a commencé ainsi :

Dans l'aile A, il y a un nouveau venu, avait dit Stork à Six, Giesler, le Generalbaurat de Munich. Ce à quoi Six répondit : est-ce qu'il est debout ou mou ?

Peu après, j'ai reçu la nourriture dans l'écuelle en fer blanc, des betteraves rouges coupées en dés avec des patates douces, quelques grains de maïs nageant dans le bouillon couleur sang. Stork fredonnait entre ses dents, sans bouger les lèvres : salutations du professeur Six, il est dans la baraque du bunker. Je répondis : Est-il debout ou chancelle-t-il ?

Le maître de la louche s'est mis à rire : c'est exactement ce qu'il m'a demandé là-bas. Et aux canailles qui surveillaient attentivement la distribution de la nourriture : je n'ai pas de problème avec la nourriture : il veut plus de grains de maïs, hahaha. Un sergent américain qui s'est approché a également été rassuré. He wants more corn, hahaha [Il veut plus de maïs, ah ah, ah – NdT].

Depuis, nous sommes restés en contact par le biais de la distribution de nourriture. J'ai appris peu à peu dans quelles terribles conditions Franz Alfred Six vivait dans la baraque du bunker, occupée par 300 prisonniers. Dans sa chambre, qui suffisait tout juste pour six hommes, les Américains en avaient entassé deux douzaines. Il souffrait du manque d'air et de la chaleur presque insupportable de l'été sous le toit en carton, les fenêtres étaient clouées avec des planches. À cela s'ajoutaient des conditions d'hygiène épouvantables.

Mais c'était général, car lorsqu'on respirait de l'air frais, il fallait qu'un spectacle de criminels dans la cour du bunker entourée de murs soit l'occasion de nous faire sortir des cellules et de la baraque du bunker. Nous titubions dans l'air frais, nous avions oublié de marcher.

Lors d'une telle manifestation, j'ai vu mon ami et nous nous sommes fait signe. Puis nous nous sommes mis en rang les uns derrière les autres, comme des recrues le premier jour, prêts pour la fameuse sélection « Bühnen-Schau » dans la cour du bunker.

Ils sont arrivés. Encadrés par des enquêteurs du CIC et des sentinelles, nous étions inspectés par d'anciens criminels des camps de concentration, de gros calibres d'après leur habitus. Je me forçais à regarder ces visages qui me scrutaient, et j'étais étonné de la quantité de méchanceté cynique qu'ils avaient réussi à loger sur la surface de leur visage répugnant et leur panse repue. Lorsque les gangsters m'ont dépassé, je les ai regardés de côté et j'ai ressenti un contraste terrifiant : ce sont justement ces criminels qui cherchaient de nouvelles victimes pour les moulins judiciaires de Dachau.

Je ne sais pas si la sélection a été un succès, car la première rangée de prisonniers, dans laquelle je me trouvais, a été repoussée dans les cellules par des « lets go » [allons-y – NdT] et des « mak snell » [allons vite – NdT]. L'inspection de la rangée suivante a alors commencé, sous les cris d'encouragement des gens du CIC.

Quelques jours plus tard, le maître de la louche Stork m'a transmis le message d'adieu de Franz Alfred Six. Son chemin le conduisit à la prison de Nuremberg et, en passant par l'un des procès de Nuremberg, à la Prison des Crimes de Guerre de Landsberg, où moi-même j'avais déjà été incarcéré six mois avant lui.

Lors de nos entretiens à Landsberg, j'ai bientôt pu répondre au souhait de mon ami et lui décrire mon existence et mes expériences dans le tristement célèbre Bunker I, jusqu'au procès macabre qui m'a été intenté par un tribunal militaire à Dachau.

Rien ne m'a été directement infligé en termes d'adversité, – et pourtant, les jours et les nuits, les semaines et les mois passés dans ce bâtiment – malgré une éclaircie souvent grotesque - sont devenus une oppression et un tourment. Nous étions trois à être enfermés dans une cellule et à nous retrouver en camaraderie : un peintre munichois qui avait été gendarme auxiliaire pendant les dernières années de la guerre, et un commissaire, juriste, un Viennois cultivé. Il était un narrateur fascinant et un dessinateur talentueux des événements bizarres qui se déroulaient dans le bunker.

Dans cette communauté, beaucoup de choses étaient plus faciles à supporter : les brimades, les cris des prisonniers, les hurlements hystériques des femmes du WAC [Women's Army Corps – NdT], pour qui nous étions, en tant que meurtriers de masse et criminels « nazis », des animaux sauvages à contempler dans un zoo, la monotonie quotidienne de la nourriture à base

de betteraves et de patates douces ou de tambouille colle à papier peint, et les hurlements nocturnes des gardiens.

Ceux-ci n'étaient pas directement des soldats américains – ils étaient pour la plupart allongés dans la salle de garde à l'entrée du bunker, les pieds sur les tables, fatigués par leurs escapades. S'ils faisaient preuve de zèle, c'était devant les cellules où étaient enfermées les femmes. Non, nos gardiens étaient des Tziganes, des Polonais et des concentrationnaires, et ils étaient sous les ordres du 'Bunkerboß', un ancien gardien de sécurité avec un triangle vert du camp de concentration de Dachau, un homme brutal et bedonnant, que les Ricains appelaient familièrement 'Hans'. À l'arrière du bunker se trouvait le lieutenant Guth du CIC, originaire de Vienne, qui se faisait également appeler Brown, Paul et Paulus, Saul aurait été plus approprié.

Le Bunkerboß ne m'a personnellement pas fait le moindre mal, - et pourtant, ses hurlements aux heures nocturnes me hantent encore aujourd'hui : « Albährt – Albährt – Allbärt » [Albert – NdT], qu'il utilisait pour faire avancer son Zellenhund ou Filzaffen[4]. Albert, un détenu de camp de concentration plutôt bienveillant, était originaire du quartier de Glasscherben à Munich et était l'ordonnance du patron. Lorsque les hurlements se déclenchaient, nous savions qu'une nouvelle tentative de suicide était en cours dans les cellules ou qu'elle avait déjà été menée à bien. Je ne sais pas si une seule nuit a été calme.

Les mois d'hiver 1946/47 marquent le début d'un va-et-vient incessant. C'était l'époque des « livraisons » selon la 'dispositionlist' pour les mines françaises, pour les transports de prisonniers vers la Russie, la Pologne, la Tchéquie et la Yougoslavie. Ils étaient rassemblés dans le couloir du bunker. Nus comme des vers, les pauvres se tenaient dans les couloirs froids jusqu'à ce qu'on les fouille, les habille et les attache. « Camarades, avez-vous un morceau de verre pour moi », entendais-je à travers la trappe d'observation et d'alimentation. Mais les tignasses des personnes attachées étaient encore fouillées pour trouver des morceaux de lames de rasoir. Des scènes horribles se déroulaient.

Ensuite, les condamnés des procès de Dachau sortaient du bunker du tribunal pour y passer une nuit avant d'être transportés à Landsberg pour y être exécutés ou pour passer le reste de leur temps dans un 'hard labor'

[4] [NdT : ladre crasseux ou singe lépreux ; connotation carcérale dans l'emploi de ce vocabulaire.]

[travail à la dure – NdT] sans espoir. L'horreur et un monde de fantômes à la Kubin dominaient le bunker et s'infiltraient par tous les pores.

Je regardais souvent le linteau du mur au-dessus de la porte de la cellule. En partie au crayon, puis seulement avec le bout d'un crayon, on pouvait y lire la formule magique grattée :

> « Alles geben die Götter, die unendlichen,
> Ihren Lieblingen ganz,
> Alle Freuden, die unendlichen,
> Alle Schmerzen, die unendlichen, ganz. »
>
> « Tout donner les dieux, les infinis,
> À vos favoris tout entier,
> Toutes les joies, les infinies,
> Toutes les douleurs, les infinies, tout entier.(1) »

Je l'avais rapidement découvert et j'avais également reconnu les inscriptions, – le chirurgien Karl Brandt avait écrit cela, l'ami qui a été condamné à mort à Nuremberg, – il m'a confirmé à Landsberg que je ne m'étais pas trompé.

Parmi les nombreuses apparitions étranges qui se sont produites dans le Bunker I, je vais en évoquer deux. Il y avait un type dont l'apparence différait de celle des prisonniers à moitié affamés. Cet Urian se déplaçait librement dans les couloirs et était donc un Trustee[5] au service des Américains. Bien que grand, il avait l'air plus colossal parce qu'il était gros et obèse. J'ai estimé qu'il pesait deux quintaux et demi net. L'arrière de sa tête se prolongeait en ligne droite jusqu'à la nuque. Il avait des touffes de poils noirs presque jusqu'au front, semblables à une vieille brosse à chaussures, grisonnantes autour des oreilles charnues d'où les poils débordaient comme des plumeaux. Un visage en forme de trapèze, avec les mâchoires et les joues tombantes d'un sanglier, sous un double menton. Des yeux inquiets, malicieux et perçants, surmontés d'une broussaille de sourcils sauvages.

Qui est cet Alp ?[6] – C'est le professeur Katzenellenbogen, psychologue. Il se dit élève de Freud et a dû donner des cours à l'université de Harvard,

---

[5] [NdT : mandataire de confiance, un Allemand qui joue un rôle de kapo au service des américains, et d'intermédiaire entre l'administration pénitentiaire et les détenus.]

[6] [NdT : Un Alp est une créature fantastique des croyances allemandes… Une créature cauchemardesque.]

d'où le nom de 'professeur'. Il est juif, pendant la guerre, il a travaillé à Paris comme informateur des deux côtés. L'un des côtés s'en est aperçu et il a été envoyé au camp de concentration de Buchenwald. Il y est devenu kapo à l'hôpital. Libéré par les Américains, il aurait présidé l'université d'Iéna en tant que recteur – c'est du moins ce qu'il a raconté.

Dieu tout-puissant, je me disais, il a dû bien s'en sortir et que cela allait bien avec les fresques monumentales du peintre Hodler : 'Symbole du réveil de la nation' sur les murs de l'auditorium, notamment ce Katzenellenbogen. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

C'est un peu opaque, la résistance française a demandé son extradition, ils ont dû s'en rendre compte entre-temps. Dans la turbulence de la Libération, on l'a d'abord oublié. Maintenant, ils se sont probablement souvenus de lui à Paris et veulent lui faire un procès. Le gouvernement militaire l'a placé – comme moi – en détention préventive.

Celui qui m'a donné ces informations était le professeur Pirkmajer, un Yougoslave, juriste à l'université de Belgrade. Dans l'administration, il avait été en quelque sorte Président du gouvernement. Actif en tant que nationaliste dans le mouvement de résistance Mihailovic[2], il a été arrêté par les services de sécurité de l'occupation allemande et envoyé au camp de concentration de Dachau. Il y est devenu le greffier en chef du camp. Les Américains l'ont libéré fin avril 1945. Il est devenu recteur de l'« Université UNRRA[3] », fondée sous les auspices américains au Deutsches Museum de Munich.

Mais Tito a ensuite exigé l'extradition de Pirkmajer, un partisan de Mihailovic – et celui-ci savait ce que cela signifiait. Les Américains le savaient aussi entre-temps, ils ont mis Pirkmajer en détention préventive et, pour être sûrs, ils l'ont placé comme Trustee dans le Bunker I, très surveillé. Et une fois de plus, il était le scribe en chef dans ce domaine. Il a aussi pris mes informations personnelles.

Pirkmajer s'est intéressé à moi – ce qui n'est pas étonnant, car j'étais affublé de la phrase : 'c'est l'homme qui connaissait Hitler'. Il se faisait donc souvent enfermer quelques heures dans notre cellule, il voulait entendre le plus possible parler de Hitler. Cela a donné lieu à des conversations révélatrices, car je voulais en savoir tout autant sur lui, sur la zone qu'il avait parcourue, en particulier sur le camp de concentration de Dachau, dont il devait avoir une connaissance précise en tant que scribe du camp.

Je répondais à toutes ses questions et savais lui parler, à lui, l'homme souvent déçu mais toujours intègre, de la nature d'Adolf Hitler et de ses objectifs allemands et européens. Pirkmajer écoutait attentivement et

souvent avec étonnement : 'C'est un autre Hitler que je découvre à travers votre présentation. Je comprends maintenant comment il en est arrivé à fasciner et à réussir, et qu'il ait fallu mobiliser quasiment le monde entier pour l'abattre'.

Puis il a parlé de lui. Malgré son nom allemand, il se sentait redevable à son pays et à son gouvernement d'origine en tant que Yougoslave, résistant et combattant de la liberté, même si sa résistance lui avait fait perdre sa patrie. Il a parlé du camp de concentration de Dachau, objectivement, avec tous les chiffres qu'il connaissait et sans émotion apparente, comme le voulait la nature de ce juriste intègre.

Auparavant, j'ai raconté à Pirkmajer ce que je savais du camp de concentration de Dachau, que je connaissais maintenant de l'intérieur en tant que prisonnier. En 1939, alors que je m'occupais de la planification urbanistique de Munich et des régions voisines, on m'avait indiqué que l'effectif total du camp de concentration de Dachau était d'environ 8 000 détenus. Ce n'est que pendant les années de guerre, comme je l'ai appris plus tard, que ce nombre a d'abord doublé, pour atteindre environ 30 000 à la fin de la guerre. Même en survolant le camp et en analysant les photos aériennes pour les aspects d'urbanisme et de planification des transports, on pouvait constater que les logements et l'étendue totale du camp correspondaient au nombre de détenus indiqué.

C'est pourquoi, plus tard, je me suis toujours opposé aux chiffres fantaisistes et aux nombreuses fausses informations que l'on me donnait dans les prisons et les camps, ainsi que lors des interrogatoires. On parlait de centaines de milliers, voire de millions de détenus ici à Dachau.

Bien sûr, ces chiffres n'ont aucun sens, a expliqué Pirkmajer. Il faut partir des subdivisions et des blocs numériques ; les prisonniers politiques, les criminels, les asociaux, les homosexuels, les témoins de Jéhovah, les juifs – chaque catégorie avait son propre bloc numérique. Et chaque numéro individuel était lié au détenu, n'était délivré qu'une seule fois, même si le numéro était devenu 'libre' par transfert, décès ou libération.

Le bloc numérique correspondant permettait déjà de reconnaître à quelle catégorie appartenait le détenu. Les détenus des camps de travail et des camps annexes étaient également inclus dans ce système de numérotation, ils étaient tous inscrits dans les registres du camp principal de Dachau. Les derniers numéros délivrés se situaient entre 161 000 et 162 000. Mais cela ne signifie pas qu'il y ait jamais eu 162 000 détenus à Dachau, car il faut déduire de ce chiffre les numéros non délivrés des différents blocs.

‘Et combien de morts y a-t-il eu en tout au camp de concentration de Dachau ?’ Pirkmajer n'a pas pu répondre clairement à cette question, car en février 1945, l'organisation stricte s'est effondrée en raison de l'afflux provenant des camps dissous et des commandos de travail. En avril, le dernier mois de la guerre, la situation aurait été partiellement chaotique. Malgré les vaccinations, le typhus et le typhus exanthématique se sont répandus, devenant des maladies de masse et une épidémie. C'était l'époque où le taux de mortalité était le plus élevé.

D'après les registres du fichier central des camps, soigneusement tenus jusqu'alors, il y aurait eu environ 21 000 morts au total, dont environ 7 500 détenus germanophones, depuis le début du camp de concentration de Dachau en 1933 jusqu'au moment où le recensement a été possible, peu avant la libération. Ces chiffres pourraient être considérés comme garantis. Mais il craint qu'il ne s'agisse pas d'un chiffre définitif et qu'il faille partir du principe qu'il y a finalement eu 25 000 morts à Dachau. Car même après la libération, il y aurait eu, selon lui, encore beaucoup de morts, et pas seulement à cause des épidémies, des choses terribles se seraient produites, notamment des exécutions de masse qui ne peuvent s'expliquer que par l'exaspération. Un nombre hautement regrettable de victimes et de souffrances humaines, c'est ainsi que Pirkmajer a terminé son rapport sur le camp de concentration de Dachau.

J'étais d'accord avec Pirkmajer et j'ai dit : ‘Nous souffrons tous et nous portons le poids de notre destin, quel que soit notre degré de responsabilité. Mais c'est justement parce que nous sommes effrayés par le désastre et le grand nombre de victimes que nous sommes – mes camarades et moi – indignés par toute manipulation qui est faite des chiffres des victimes. Comme s'il n'y en avait pas déjà bien assez – non, ici en ce qui concerne Dachau – quelqu'un abuse de son autorité, qui lui vient d'une tradition séculaire, en tant que transmetteur et interprète du divin et de la véracité par obligation éthique’. Pirkmajer m'a regardé d'un air interrogateur.

Je veux parler – ai-je poursuivi – du miracle de Niemöller. Cet aumônier qui ne fait que suivre sa conscience, comme il le prétend, réussit tout de même à annoncer l'extermination de plus de 230 000 juifs dans ce camp à partir des 160 000 numéros de détenus de Dachau.

Niemöller, qui était un prisonnier avec des droits spéciaux dans ces cellules du bunker, aurait pu établir avec précision la vérité sur le nombre total de prisonniers dans le camp de Dachau et sur le nombre de victimes, il a pu tout voir après sa libération – au lieu de cela, il a annoncé au monde extérieur une grossière contre-vérité.

Il n'a pas seulement abusé de la foi de ses auditeurs – le nombre terrible de victimes ne lui suffisait pas encore, il l'a décuplé et l'a ainsi transformé en farce. Je trouve que le mensonge et l'hypocrisie vont mal avec l'habitus d'un pasteur. Pirkmajer ne répondit pas, il ouvrit les mains en un geste.

## Le procès

Une circonstance grotesque m'a donné l'occasion particulière de parler du procès macabre qu'un tribunal militaire de l'armée américaine m'a fait dans l'ancien camp de concentration de Dachau(1).

Ce que j'ai à te raconter maintenant me concerne moi et ma condition ici. C'est ce que j'ai dit à mon ami Franz Alfred Six.

C'est d'abord Sepp Unrecht qui prend la parole. Et devant son regard étonné, je me suis empressé d'expliquer les circonstances et le nom :

Au début de la journée, dans l'infecte salle des baquets et des toilettes, un 'nouveau' m'interpelle : 'Vous êtes le professeur Giesler et je suis Sepp Unrecht – et c'est à cause de vous que je suis ici – avec 'life' [perpétuité – NdT]' !

'Pourquoi – je ne vous connais pas du tout'. – 'Mais c'est en rapport avec vous, nous allons devoir parler ensemble'. L'occasion ne s'est pas fait attendre.

Sepp Unrecht avait été kapo au camp de concentration de Dachau. Libéré par les Américains fin avril 1945, puis dénoncé par des codétenus – il disait que c'était à cause d'une gifle – il fut à nouveau arrêté par les Américains et incarcéré dans la baraque des Kapo. Il y croupissait maintenant, ne sachant pas si on allait lui faire un procès ou si, parce qu'il était intelligent – et Unrecht insistait sur ce point – on allait le préparer et l'utiliser comme témoin de l'accusation.

Probablement sur proposition de l'infâme ancien procureur Dr Leiss(2), aujourd'hui Hiwi[7] au service des Américains pour lesquels il faisait toutes les sales besognes, le ministère public a vu en Sepp Unrecht un témoin à charge utile contre moi.

On lui a expliqué ce qu'il devait déclarer sous serment et on lui a promis la liberté en échange. Ces pratiques étaient ouvertement utilisées par les accusateurs américains, on ne se gênait pas le moins du monde. Mais Sepp

[7] [NdT : le terme Hiwi est l'abréviation du mot allemand Hilfswilliger (auxiliaire volontaire) ou Hilfswissenschaftler (auxiliaire de recherche).]

Unrecht avait dit : 'Je ne connais pas le Giesler – je ne l'ai jamais vu'. Eh bien, on pouvait y remédier, il y avait une photo de lui – et dans la salle d'audience, il avait le numéro 7 accroché à son cou.

'C'est facile à retenir, et voilà, vous pouvez l'apprendre par cœur, ce sont nos questions et vos réponses'. Mais Sepp Unrecht y avait entre-temps réfléchi, cela lui semblait sans doute trop dangereux, ou une trop grande farce, comme il le disait, et il avait dit : 'Do mach i net – dös tun i net[8]'.

Les gardes l'ont emmené et le procureur numéro 1 de mon procès, le capitaine Morton Roth, lui a crié : 'Vous allez le regretter(3) !'

Dans la baraque du Kapo, il y a eu une grande discussion et le Kapo Lang de Nuremberg lui a dit : 'Sepp, tu es stupide – mais ça ne me dérange pas, je le ferai à ta place. Ce sera un plaisir pour moi de démolir le nazi !' C'est ce que m'a raconté le Sepp Unrecht, puis il a ajouté : 'Et après, ils ont félicité Lang et lui ont accordé la liberté, bien qu'il soit un criminel et moi un politique'.

Pour se venger, selon lui, les Américains lui avaient infligé la perpétuité lors du dernier procès de Dachau. 'Et maintenant, je suis ici, à cause de vous !'

J'ai essayé de faire comprendre à Sepp Unrecht qu'en fin de compte, pour le déroulement de mon procès et du jugement, il m'était totalement indifférent de savoir qui s'était parjuré avec ces stupides charges – que ce soit Unrecht ou Lang. Tout ce que je pouvais faire, c'était lui dire que je le considérais comme un type bien. S'il pouvait en faire quelque chose ? 'Qu'est-ce que je fais avec ça ?' a-t-il dit avec résignation.

Mais c'étaient des méthodes primitives et grossières à Dachau, s'est étonné F. A. Six, au procès de Nuremberg, on a fait ça de manière plus raffinée. Je te conseillerais de faire une note à ce sujet et de la faire signer par Unrecht – peut-être que le temps viendra où cela sera évalué. Mais maintenant, je suis intéressé par tout le déroulement, raconte-le, s'il te plaît.

– En janvier 1947, les interrogatoires ont été précédés de questions stupides, d'insinuations idiotes et de sous-entendus moqueurs de la part des interrogateurs du CIC, tous des émigrés dont l'"American way of life' [mode de vie américain – NdT] était encore humide derrière les oreilles, des prétentieux parfumés, les pieds sur le bureau.

– Je connais ces types, dit Six, mais continue.

---

[8] [NdT : je ne fais pas ça.]

Un jour, on m'a fait entrer dans une pièce où l'on pouvait lire sur la porte : 'Prosecution' [Poursuite judiciaire – NdT]. Il y avait là deux officiers, tous deux de la même tribu, un major et un capitaine, c'était ce Morton Roth dont Unrecht nous avait parlé. Le major s'appelait Bachman, 'Bächmän', il y tenait beaucoup. Les sentinelles sont restées dans la pièce, on ne pouvait pas savoir ! Puis j'ai remarqué un autre auditeur, un lieutenant en uniforme français. Les questions reprirent : Paris, Rome, Berghof, quartiers généraux, Russie, chancellerie du Reich, et à nouveau Paris. Quand y étais-je allé ? À l'exposition universelle de 37. 'Et qu'y faisiez-vous ?' Pour recevoir le Grand Prix avec la médaille d'or. 'Et quoi d'autre ?' Visiter la ville et les musées. 'Vous vous êtes bien amusés, combien de temps ?' Deux jours. 'Et quand êtes-vous retourné à Paris ?' En 1940, avec Adolf Hitler. 'Ah ! Et quand à nouveau ?' Depuis, plus jamais. 'Vous mentez ! Vous mentez !' Je n'ai rien répondu. 'Vous mentez, et nous allons prouver que vous mentez !' Prouvez-le. 'Il devient insolent', dit le capitaine, qui avait généralement la parole. 'Oui, il devient insolent', disait aussi le major, 'et il est arrogant, il n'en a pas encore assez, il vient ici et il est insolent et arrogant'. 'Nous allons lui faire sa fête', l'a rassuré le capitaine.

Les heures passaient avec ce genre de bêtises. Emmenez-le, allez. Cela s'est répété plusieurs fois, ils ont fouillé partout dans ma vie. Mes séjours à Paris et à Rome les intéressaient particulièrement, c'était un sujet qui était abordé à chaque interrogatoire. Et pourtant, j'avais l'impression qu'ils voulaient seulement m'embrouiller.

Finalement, ils ont vendu la mèche : 'Combien de fois êtes-vous allé à Mühldorf et quand la dernière fois ?' Je savais alors de quoi il s'agissait, j'ai répondu :

'« Mühldorf » est composé de deux termes : la ville et le grand chantier de la centrale OT. J'ai été une fois dans la ville, après un bombardement, je n'étais pas sur le grand chantier, cela ne me concernait pas non plus'. 'Mais nous allons prouver que vous étiez responsable de ce grand chantier'. 'Je ne pense pas que ce soit possible'.

Le capitaine s'est alors tourné vers le major : 'Allons-nous lui dire ?' 'Pourquoi pas'. Le capitaine : 'Maintenant, écoutez. Nous avons étudié votre cas en détail, nous savons que vous n'avez fait de mal à personne et que vous n'avez donné aucun ordre qui aurait pu entraîner des souffrances. Mais nous avons besoin d'un coupable principal pour le procès de Mühldorf, et nous allons faire de vous un tel coupable ! Emmenez-le, allez !' En sortant, je frôle d'un regard l'officier français, dont le visage exprime une certaine confusion.

Maintenant, explique-moi d'abord de quoi il s'agissait réellement lors de ce procès Mühldorf, quel était ce grand chantier dont tu parlais, quelle était la cause et le sens du procès, lança F. A. Six, tu as dit tout à l'heure que le chantier ne te concernait pas.

Je dois commencer par le mois de mai 44, lorsque j'ai été confronté pour la première fois au grand chantier de Mühldorf. Le Reichsstatthalter Ritter von Epp, responsable de l'aménagement du territoire en Bavière, et mon frère, Gauleiter et commissaire à la défense, avaient été informés tardivement de la planification et du début de la construction de grands bâtiments près de Kaufering et Mühldorf am Inn. Ils n'ont pas eu la possibilité d'exposer directement au Führer leur inquiétude face à la nouvelle concentration d'usines d'armement dans la région de Munich et de Mühldorf. Comme j'avais accès à Adolf Hitler à tout moment, on m'a demandé d'exposer toutes les préoccupations.

À peu près à la même époque, mes collaborateurs m'ont informé que deux grands chantiers étaient en train d'y être installés, qui dépendaient directement du siège de l'OT à Berlin. Je trouvais tout cela étrange et me suis renseigné sur la planification et l'ampleur de ces projets de construction. Il s'agissait de grands bunkers pour l'armement, de surfaces de fabrication à plusieurs étages sous une énorme voûte de protection pour la fabrication d'"armes décisives pour la guerre', comme les chasseurs à turbines et les armes V. Pour chacun de ces bâtiments, environ 24 000 ouvriers de l'armement travaillant en trois équipes étaient prévus, pour lesquels il fallait également construire des logements, des installations d'approvisionnement et de protection contre l'air. Les dispositions étaient prises par la planification centrale et le Jägerstab, la planification et la réalisation étaient du ressort de la centrale OT, où le principe de construction simple et donc génial de ces ouvrages avait été élaboré par Dorsch et le professeur Casagrande.

Je me suis rendu au Berghof avec mes plans pour Linz et j'ai eu l'occasion de parler de ces projets de construction avec Adolf Hitler : Nous savons que ces constructions militaires sont importantes, voire décisives pour la guerre. Mais les sites de Kaufering/Landsberg et de Mühldorf am Inn sont très défavorables. C'est la raison pour laquelle j'ai donné notre justification.

Adolf Hitler était sérieux et pensif, il voulait savoir quelle serait la perte de temps en cas de détermination d'un nouveau site. J'ai pensé à l'installation du chantier et aux travaux de préparation que j'avais vus lors du projet de construction à Kaufering, aux installations de préparation du

gravier et du béton avec l'énorme station de pompage et j'ai dit : Au moins quatre semaines ! 'Un mois, c'est impossible, trop de temps a déjà été perdu. Je reconnais vos préoccupations, mais dans notre situation, elles sont secondaires – c'est pourquoi ces constructions doivent être poursuivies de manière intensive sur les sites définis. On m'a assuré que les délais d'utilisation pour l'armement de Dorsch étaient fermes jusqu'en novembre. Dorsch, et au-delà Speer, en répondent envers moi'.

J'ai douté de ce délai, à moins que toute la capacité de construction dans la région de Bavière et des plaines alluviales du Danube qui m'a été confiée en tant que GBBau ne soit concentrée sur ces chantiers. Adolf Hitler a alors ordonné que la main-d'œuvre et les contingents de matériaux soient attribués séparément par le Reich à ces deux grands chantiers. Il s'est alors adressé à moi :

'Giesler, c'est une directive : ce sont Dorsch et Speer qui sont responsables de ces constructions. Vous ne vous en occuperez plus à l'avenir, restez dans vos fonctions ! Bormann, informez le Gauleiter Giesler de ma décision !'

Je ne devais donc plus faire de rapport à mon frère non plus. J'ai ressenti un léger reproche pour m'être mêlé d'une affaire dans laquelle une décision avait déjà été prise. Je me suis alors strictement conformé à la directive d'Adolf Hitler et j'ai donné des instructions en ce sens à mes collaborateurs du secteur OT.

Ces grands bâtiments protégés contre les bombes, d'une surface de fabrication d'environ 100 000 mètres carrés chacun, ne furent pas achevés, le délai de construction garanti par Dorsch comme obligatoire était écoulé. En décembre 1944, l'Oberbaurat Endrös de la centrale OT m'a demandé d'ordonner l'arrêt des chantiers de Mühldorf et de Landsberg. Cela s'est répété en janvier et février 1945, et le médecin-chef de la centrale de l'OT, le Dr Poschmann, s'est joint à cette demande en discutant avec moi. À cette époque, j'étais dans le bunker de commandement d'Adolf Hitler à Berlin.

J'ai compris qui et quoi se cachait derrière tout cela. J'ai répondu : 'Qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'ai ni proposé ni planifié ces grandes constructions, et elles ne sont pas sous ma responsabilité. Seuls Dorsch et Speer – et vous le savez bien – sont compétents en la matière, et seul le Führer peut prendre une décision sur l'arrêt des travaux'.

J'en ai parlé avec Bormann. 'C'est typique, on veut se servir de vous et vous mettre en avant pour se sortir de la situation inextricable des obligations de délais pour la construction des grands bunkers'. Eh bien, plus tard, lors du procès, 'ils' y sont parvenus !

Immédiatement après la capitulation, l'armée américaine, parallèlement à Nuremberg et encouragée par les succès de la propagande, avait ordonné une série de procès pour crimes de guerre à Dachau, dont un procès exemplaire contre l'Organisation Todt, l'OT. Selon les Américains, le grand chantier de l'OT à Mühldorf en offrait la possibilité, car une collaboration entre l'OT et les SS pouvait y être fabriquée :

La planification et la réalisation étaient placées sous la responsabilité de la centrale de l'OT à Berlin, qui y affectait des chefs et des sous-chefs de l'OT. Les travaux ont été réalisés par l'entreprise de construction Polensky et Zöllner, engagée à cet effet. En outre, des travailleurs auxiliaires du camp de concentration de Dachau, dont environ 4 000 juifs hongrois, sont venus avec leur équipe de gardes SS, ce qui est hautement indésirable pour l'OT. Il y avait également des prisonniers de guerre russes. Les travailleurs auxiliaires du camp de concentration dépendaient de la SS pour l'administration et l'approvisionnement, ils étaient logés séparément, conduits sur le chantier et récupérés.

Lors du procès, il y avait donc différents groupes : d'abord l'OT, puis les accusés de l'entreprise de construction et enfin les gardiens. Ils m'ont choisi comme principal coupable. Il ne fait aucun doute que j'étais particulièrement bien placé en tant qu'ancien chef du groupe d'intervention de l'OT en Bavière, sur le territoire duquel se trouvait ce grand chantier, certes une enclave indépendante qui ne me concernait pas et avec laquelle je ne voulais pas avoir affaire, mais cela n'avait pas d'importance. Ensuite, j'étais l'ancien Generalbaurat de Munich, le frère du Gauleiter et ancien ministre-président de Bavière et, m'a-t-on dit, 'l'architecte et l'ami de Hitler'.

Au début du procès, on m'a expliqué que j'allais être condamné à mort et que j'avais donc le libre choix de mon avocat. Il y avait le groupe des avocats allemands de la défense, dont un vieil imbécile disponible qui jacassait inutilement pour des C-Rations et des Camel lors des procès de Dachau. Comme je ne pouvais pas non plus payer un avocat allemand, il me restait l'avocat commis d'office, M. Welch, un avocat portant l'uniforme américain.

Le défenseur de l'entreprise de construction Polensky et Zöllner était un certain Dr Leiling, qui n'était pas seulement contre moi en tant que dirigeant de l'OT pour des raisons d'intérêt de l'entreprise. J'en ai vite appris la raison. Il avait été lieutenant dans cette compagnie d'interprètes munichoise et avait participé à la tentative de putsch contre mon frère dans les derniers jours d'avril. Seules des circonstances défavorables l'avaient

empêché d'entrer dans l'histoire comme un grand résistant couronné de succès, du moins dans celle de l'État libre de Bavière.

Leiling s'efforça alors de monter l'avocat commis d'office contre moi. Il n'est pas étonnant que M. Welch se soit d'abord montré abrupt et réservé. Mais au fur et à mesure que le procès avançait, je devenais au moins un personnage intéressant pour lui, et plus il s'intéressait au sujet, plus il s'engageait pour moi dans les limites données.

Des semaines se sont écoulées au cours du procès avant que je ne sois accusé pour la première fois. Un voyou hongrois du nom de Rubinstein a reconnu en moi un soldat de garde SS extrêmement dangereux, qui les aurait toujours horriblement frappés avec la crosse de son fusil. Ce n'était pas sérieux.

Ce qui est étonnant, c'est le zèle avec lequel on a témoigné d'incroyables sacrilèges, le tout sous serment bien sûr. Mais ce qui était étonnant, c'était tout ce qu'on osait offrir aux juges du propre pays de Dieu. Leur réaction face à ces accusations incroyables et improbables a été de nous jeter un regard glacial, à nous les accusés.

Lorsque nous étions ramenés sous haute surveillance dans le bunker judiciaire II tout proche, de brèves conversations étaient possibles. 'Je ne me doutais pas de tout ce qu'il y avait et de tout ce que j'étais capable de faire', ai-je entendu dire le contremaître de l'entreprise de construction. Les juifs hongrois l'avaient formellement accusé d'avoir frappé à coups de règle à mesurer et d'avoir frappé à mort avec un marteau. D'après les témoignages, le contremaître savait toujours se débrouiller ; celui qui n'était pas assidu sous son commandement était aspergé d'eau par un froid glacial, puis coulé dans le béton alors qu'il était gelé, – il n'était plus là ! Et le contremaître Sperling, une âme bienveillante, était lui aussi parti, abasourdi. Il a ensuite été condamné à mort par pendaison, mais il est toujours dans le couloir de la mort et attend maintenant de vendredi en vendredi l'exécution[4].

Le même traitement a été réservé à Franz Auer, un chef de section SS de la garde du camp. Pendant des heures, il a été soumis à des discours de haine et d'accusation dans la salle d'audience. Je voyais en Franz Auer un soldat irréprochable qui, après avoir été blessé, a servi au camp de Mühldorf jusqu'à sa prochaine affectation au front.

Le soir, dans le clapier commun, il a dit : 'Les juges ont cru tout ce qui a été dit contre moi – je l'ai vu dans leurs regards'. J'ai regardé son visage calme et ouvert : 'Mais je crois en toi, Franz Auer, tu n'aurais jamais été capable de faire la moindre chose de ce qu'on t'a reproché'. Il m'a remercié

en me serrant la main. Il y a quelques semaines, il a été exécuté, il a marché courageusement et droit jusqu'à sa dernière marche.

J'en arrive maintenant au point culminant du procès, le spectacle macabre contre le docteur Flocken, femme médecin OT. L'avocat commis d'office, M. Welch, s'est livré à une expérience préalable, malheureusement sans la participation du tribunal. La secrétaire de l'avocat de la défense a été échangée contre la femme médecin OT sur le banc des accusés.

Les témoins à charge juifs et hongrois sont entrés dans la salle et ont spontanément reconnu dans la jeune secrétaire, petite, bienveillante et toujours prête à aider, le médecin OT détesté, et l'ont attaqué et insulté à tel point que la brave femme a pâli. Cela a certes permis à M. Welch de faire de nouvelles découvertes, mais pas au tribunal.

Et c'est devant ce tribunal que la vraie femme médecin OT, le Dr Flocken, a ensuite été attaquée. Je n'aurais pas cru possible un tel déferlement de haine, exubérant, brutal et méchant, tel qu'il a été mis en scène. Le ministère public, le capitaine et le major, avaient apparemment déployé des efforts particuliers pour les témoins à charge, les poussant à faire des déclarations incroyables. Lorsque la tempête des accusations s'est calmée, leur activité n'a fait que commencer. Ils ont établi des liens arbitraires entre l'OT et les SS par l'intermédiaire des travailleurs auxiliaires juifs qui leur avaient été attribués et le camp de concentration de Dachau. C'est dans cette optique qu'ils pensaient pouvoir livrer au bourreau et sa potence la femme médecin de l'OT, la direction du chantier de l'OT, les gardes du camp SS et bien sûr moi, le principal coupable. Et ils pensaient pouvoir obtenir une condamnation de l'OT en tant qu'‘organisation criminelle’.

Les responsables de la direction du camp de Mühldorf et du camp de concentration de Dachau avaient d'ailleurs déjà été condamnés lors des premiers procès et exécutés à Landsberg.

Ce que les accusateurs ont présenté a été déclenché par un événement sur le chantier : à l'époque, la direction du chantier s'était rendu compte que les délais de construction n'étaient pas respectés et que la quantité de travail quotidienne prévue était loin d'être atteinte. Certes, le nombre de détenus des camps de concentration disponibles en tant qu'auxiliaires s'élevait à environ 4 000, mais leur rendement ne correspondait pas aux exigences du chantier, car il y avait trop de personnes qui n'étaient pas entièrement aptes au travail et qui ne pouvaient pas travailler. Le médecin travaillant pour l'OT dans la zone du chantier a ordonné l'échange. Les personnes inaptes au travail furent renvoyées dans leur camp de base, le camp de

concentration de Dachau. Cela a donné l'occasion au ministère public de faire un sketch.

Pour impressionner le tribunal, les accusateurs se sont comportés comme des acteurs : ils se sont tenus devant les barrières du tribunal avec des mimiques de comédiens grivois et, avec des gestes amples et spacieux, tels des danseurs Morris, ils ont désigné les détenus qui se présentaient autrefois : Allez à droite, au travail – allez à gauche, vers la mort.

L'horrible représentation a tourné au burlesque à cause de l'exagération – mais la femme médecin OT a été condamnée à la 'mort par pendaison'. Mais je ne pense pas qu'elle sera pendue, sinon cela aurait été fait en même temps que l'exécution de Franz Auer[8]. On va encore la faire traîner pendant quelques années avant qu'elle ne reçoive la grâce d'une lourde peine de prison.

Qu'en penses-tu ? Six répondit sèchement : tout ce que tu racontes est certes intéressant et instructif, mais ne fais pas de digressions, ton Rubinstein ne t'a pas amené ici. – Eh bien, je vais faire une pause, tu vas me décrire ton cas – je suis convaincu que tu seras plus concentré.

J'aimerais bien. Mais mon cas est compliqué et encore opaque aujourd'hui. À cause de moi et de mes fonctions, ma famille, mes amis et mes anciens collaborateurs ont suscité l'intérêt particulier du CIC et des services secrets anglais, et donc beaucoup de chagrin. Ma famille était cernée par des traîtres de son propre camp, maintenant au service du CIC, ainsi que par des malfrats et des escrocs à la petite semaine, le nom de l'un d'entre eux m'est devenu familier : Hirschfeld ! Ma sœur, en essayant de me soutenir, de me protéger, a perdu la vie dans des circonstances mystérieuses[5].

Lorsque le CIC m'a arrêté avec l'aide de ces traîtres, ils m'ont 'neutralisé' avec des menottes et des entraves – comme autre 'mesure de sécurité', ils m'ont mis dans un sac qu'ils ont attaché – c'est ainsi que j'ai été transporté. Mes étapes ont été le quartier général du CIC à Heidelberg, Oberursel, Dachau – où nous nous sommes vus – puis Nuremberg. C'est là que j'ai fait la connaissance de Monsieur Kempner et que le juge Musmano m'a condamné. Je te raconterai plus tard mes aventures dans les différentes étapes des interrogatoires américains, nous avons le temps.

La cloche nous a renvoyés dans les cellules. Des centaines et des centaines de lourdes portes claquaient avec fracas dans leurs huisseries de pierre. Le repos nocturne habituel commença. Le dimanche suivant, lors de la visite dans la cour de la prison, j'ai poursuivi le compte rendu de mon procès :

En tant qu'accusé n° 7 avec 13 autres personnes, j'avais suivi le déroulement du procès avec attention pendant des semaines, autant que ma tension le permettait. Car les nuits entre les audiences se déroulaient dans des conditions scandaleuses. Le bunker judiciaire dans lequel nous étions gardés comme des lapins – appelé Bunker II – était une infamie[6]. Aucun paysan n'aurait imposé ces cellules à ses cochons.

Il n'y avait qu'une fente en guise de fenêtre, pas assez pour laisser entrer l'air. Le clapier était étroit, avec un plafond bas et un sol en ciment. Deux couchettes en bois l'une sur l'autre. Toute la nuit, un puissant projecteur était braqué sur les visages. On en ressentait l'éclat même les yeux fermés. Si l'on mettait un mouchoir sur les yeux, la sentinelle polonaise tambourinait avec sa matraque et criait : Espèce de nazi – enlève le mouchoir, je veux voir ton visage et tes mains !

Les craquements incessants des tuyaux de chauffage à vapeur, qui passaient juste devant la tête, empêchaient de dormir. Le clapier était tellement surchauffée qu'on haletait l'air vicié comme un chien de chasse. À cela s'ajoutait le tumulte des sentinelles, qui faisaient du bruit toute la nuit. Avec leurs casques en tôle, ornement de leurs têtes d'abrutis finis, ou avec des boîtes de conserve vides, ils jouaient au football dans l'étroit couloir. Le casque claquait le long des deux clapiers, s'écrasait contre les portes. Des hurlements d'Indiens annonçaient chaque tir au but. Le changement de garde permettait d'éviter que les sentinelles ne se surmènent.

Épuisés et encore aveuglés, on trouvait ensuite le calme dans la salle d'audience. Mais il était difficile de suivre le déroulement du procès. De nombreux accusés s'endormaient, ce dont le public a pris acte en secouant la tête.

Il était maintenant temps que les deux Maccabées, le capitaine Roth et le major Bachman, me tombent dessus. L'avocat commis d'office n'avait pas encore lié une constatation à une question : 'D'après ce qui a été établi jusqu'à présent, vous n'étiez pas le chef de la construction, ni le patron. Vous n'aviez donc pas non plus de juridiction sur ce site de construction de Mühldorf – est-ce correct ?'

Bien sûr, il en était ainsi. Ni moi ni mes collaborateurs n'avions eu affaire à ces chantiers de la 'planification centrale'. Ni avec la planification, ni avec l'ordonnancement, ni avec la direction des travaux et la main-d'œuvre, ni avec les détenus du camp de concentration de Dachau. J'ai assuré que je n'avais jamais mis les pieds sur le chantier de Mühldorf, tout simplement parce que je n'étais pas responsable, que j'avais même reçu l'ordre en haut lieu de ne pas m'occuper de ces constructions.

Le lendemain, le ministère public a fait venir un kapo de camp de concentration à la barre. C'était le type même du criminel, et après le cri d'encouragement du capitaine Morton Roth 'Pick him out' ['Montrez-le'], cet escroc s'est approché de moi et a dit : 'C'est lui ! ' À la barre, sous serment, il s'est lancé : 'Giesler était sur le chantier. Nous devions tous nous aligner, il est arrivé dans une grande voiture noire. Il portait un uniforme doré et il avait aussi des femmes avec lui. Puis il a fait un discours et a posé la première pierre'.

Au passage, j'ai aussi ordonné – selon lui, sans doute pour augmenter l'ambiance festive – une exécution massive de prisonniers de guerre russes. 'Combien ?' Le Kapo est resté modeste : Eh bien, environ 35, dit-il. Les sept juges étaient assis comme si le Kapo prêchait l'Évangile[7].

Le secrétariat de la défense m'a ensuite fourni des détails : le Kapo s'appelait Lang, et on voulait en fait l'accuser de 'cruauté envers des codétenus' – au lieu de cela, il avait reçu des éloges et des tapes dans le dos ouvertement affichées, ainsi qu'une cartouche de cigarettes en guise de prime pour le sale boulot. Il a retrouvé la liberté et s'est vanté d'avoir fait plonger le nazi à fond.

La défense a fait un travail pénible, mais finalement inutile. Elle a constaté qu'il n'y avait pas du tout eu de pose de la première pierre, dont Lang avait même donné la date. Des documents ont montré que j'étais à l'Est à ce moment-là. Tous les prisonniers russes étaient encore là, les Américains les avaient comptés, selon l'officier responsable du stalag. L'uniforme que je portais dans le cadre du service OT a été présenté. Il n'y avait pas d'insignes de grade, seulement la bande de manche 'Org. Tode', mais aussi le bandeau à croix gammée, – et c'était pire que si tout avait été filé en or pur et volé par soi-même.

Un autre témoin de l'accusation s'est présenté contre moi, c'était un fondé de pouvoir de l'entreprise de construction Leonhard Moll, je ne le connaissais pas. Sous serment et avec prétention, il a déclaré : 'Giesler était l'initiateur et le responsable des chantiers de Mühldorf et Kaufering/Landsberg'.

Comment expliquer une déclaration aussi mensongère ? C'est alors que j'ai compris : ce que Polensky et Zöllner faisaient à Mühldorf, c'était l'entreprise Leonhard Moll pour Kaufering/Landsberg. Et les conditions sur les deux chantiers étaient identiques, car Moll aussi avait reçu des détenus de Dachau comme ouvriers auxiliaires. Mais le ministère public n'avait pas impliqué l'entreprise Moll dans le procès, je ne sais pour quelle raison. Je suppose – je ne peux pas le prouver – que l'entreprise s'est vue

offrir la possibilité de se distancer de l'ouvrage avec tous ses cadres en faisant une fausse déclaration sous serment, si c'était le seul moyen de me piéger.

J'attendais maintenant avec impatience le prochain coup. Il m'a été donné par le médecin de l'OT, le Dr Baumgärtl. Alors que je le reconnaissais, il était incapable de m'identifier parmi les 14 accusés. 'Vous êtes nerveux', a dit Morton Roth, 'allez le long de la rangée et regardez encore une fois tous les accusés calmement'. Quand le médecin est revenu devant moi, l'honorable procureur s'est raclé la gorge, mais rien n'y a fait. 'L'accusé Giesler portait-il des lunettes ?' Oui, s'est souvenu le médecin. Ce n'était pas vrai, mais cela n'avait pas d'importance, des lunettes venaient de quelque part et je devais les mettre – c'est alors que Baumgärtl m'a parfaitement reconnu. Le procès-verbal a été rédigé : le témoin de l'accusation, le Dr Baumgärtl, a clairement identifié l'accusé Giesler.

Il semble que les accusateurs ne lui aient pas donné le numéro que je portais au procès, en supposant qu'il me connaissait bien, ou que le médecin ait joué l'incertain. Vint alors la déclaration du Dr Baumgärtl sous serment : Il avait attiré mon attention, lors de plusieurs entretiens, sur le mauvais état de santé des prisonniers employés à Mühldorf. Cela aussi était faux. Baumgärtl ou qui que ce soit d'autre n'a jamais attiré mon attention sur l'état des prisonniers à Mühldorf.

'Qu'a donc fait Giesler ?' a demandé le ministère public.

'Rien.'

'Qu'aurait-il pu faire ?'

'Il aurait pu réquisitionner les dépôts médicaux de la Wehrmacht et les pharmacies de Munich pour venir en aide aux détenus !'

Par le serment d'Hippocrate ! Ce Dr Baumgärtl était alors assis sur le grand dépôt sanitaire sud de la centrale de l'OT, près du chantier de Mühldorf. Et quelques jours auparavant, son pharmacien avait déclaré au procès qu'il avait remis ce dépôt géant à l'armée américaine en bonne et due forme. Il a évoqué avec fierté les procès-verbaux de remise. Il ressort de ses listes d'inventaire que le dépôt sanitaire aurait suffi pour de nombreuses divisions !

Ici, un contre-interrogatoire aurait pu déchirer la trame de cette déclaration, mais l'avocat commis d'office n'était pas présent lorsque le Dr Baumgärtl a fait sa déclaration incohérente. L'accusé lui-même n'avait pas le droit de poser des questions dans ces procès, il ne pouvait ouvrir la bouche que lorsqu'il était assis sur la chaise du témoin à titre personnel. C'est ainsi

que le médecin a échappé au contre-interrogatoire. J'ai eu l'impression que l'intervention de Baumgärtl avait été soigneusement coordonnée avec l'absence de mon avocat.

Le lendemain, M. Welch a dodeliné de la tête en lisant le procès-verbal : 'Il ne nous reste plus que le Dorsch – mais si je l'amène à la barre et qu'il dit la vérité, il aura droit à la corde. Il ne dira donc pas la vérité, et vous aurez donc droit à la corde – parfaitement ! Je crains que vous ne soyez bien coincé[8].

Lors d'une pause dans les négociations, Welch m'a dit qu'il avait envoyé un enquêteur à Nuremberg afin d'obtenir un affidavit de Speer lui-même. Speer devait répondre à la question suivante : qui était responsable de la planification et de l'exécution de la construction du grand bunker à Mühldorf ?'.

M. Welch a dit : 'Speer a déjà reçu son jugement, il peut donc dire la vérité'. Un jour, l'affidavit de Speer a été lu par l'enquêteur, un major, dans la salle d'audience. Je n'ai pas tout compris, mais j'ai pu tirer autant d'informations de cette lecture :

Speer n'a pas dit la vérité, il a évité de s'exprimer clairement. Speer aurait pu dire : je suis le seul responsable de la construction de Mühldorf. Il aurait pu dire : ces ouvrages ont été planifiés par Dorsch ou par la centrale de l'OT et Hitler a décidé de les réaliser, mais en fin de compte, Dorsch était sous mes ordres, j'étais donc responsable avec Dorsch. Cela aurait été conforme à la vérité[9] !

Mais il ne l'a pas dit dans son affidavit. Il n'a pas précisé qui était responsable, il a seulement dit que j'étais plus ou moins un dessinateur d'architecture artistique, un autodidacte, et que je n'étais donc probablement pas apte à effectuer de grandes tâches d'ingénierie, que je n'avais pas les connaissances techniques nécessaires pour cela.

L'affidavit de Speer a été qualifié par le tribunal de vague, peu clair et non probant, il n'a pas été jugé en ma faveur. Je ne veux en aucun cas dire que je n'aurais pas été condamné si Speer avait répondu à la question posée conformément à la vérité. On voulait me condamner !

Vers la fin du procès, quelques témoins que j'avais cités ont été entendus, ils semblaient intimidés, leurs déclarations à décharge ont été reçues avec peu d'intérêt par le tribunal. Ensuite, j'ai enfin eu la possibilité de me présenter devant le tribunal en tant que témoin à titre personnel. J'ai été le seul accusé de ce procès à me rendre à la barre et à me soumettre au

contre-interrogatoire redouté du ministère public, qui a duré toute une journée.

J'ai enfin pu ouvrir la bouche, les accusateurs ne m'ont pas anéanti, je, les ai anéantis. À la fin, l'accusateur numéro 2, le major Bachman, a jeté avec rage les documents du procès par terre devant le tribunal militaire et a crié que j'étais un 'liar' (un menteur) et a exigé 'death by hanging' (mort par pendaison), comme l'avait déjà fait auparavant le mauvais accusateur numéro 1, le capitaine Morton Roth.

Il y a eu ensuite les plaidoiries, les délibérations du tribunal. J'ai appris plus tard que mon cas avait fait l'objet d'âpres discussions, que certains juges n'étaient pas tout à fait convaincus de ma culpabilité, qu'un Américain irlandais ne s'était pas laissé convaincre et que j'avais été condamné à 'life with hard labor' (à perpétuité à un dur labeur) au lieu de « death by hanging » (mort par pendaison). Quand on m'a emmené, j'ai revu cet officier français au visage pétrifié.

« Tu mentionnes cet officier français – n'était-ce pas un lieutenant ? – de manière frappante dans ton rapport. Pourquoi ? »

Il y a quelque temps, M. Welch m'a rendu une visite d'adieu ici, avec des mots de réconfort, ne pas perdre espoir et tout ça. À cette occasion, il a mentionné ce Français, le lieutenant Cerutti. Celui-ci lui avait déjà signalé confidentiellement, pendant le procès, les sales coups du ministère public à mon encontre et avait porté ces manœuvres à la connaissance de la commission supérieure de contrôle dans une déclaration. Il était convaincu que je n'avais été condamné que sur la base de fausses déclarations commandées et s'engageait dans la mesure de ses possibilités pour ma liberté[10]. Lui-même, m'a dit Welch, était convaincu de mon innocence et, bien que l'affaire ne le concerne plus, il l'a fait savoir à la Commission dans un mémoire.

Peut-être que ça servira, a dit Six, au moins c'est dans le dossier maintenant. Peut-être, ajouta-t-il après une pause. Mais que s'est-il passé ensuite ? Je t'ai interrompu.

Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire. Le soir après le prononcé du jugement, j'étais allongé sur la couchette de ma cellule, de retour au Bunker I, et j'attendais d'être transféré à la Prison des crimes de guerre de Landsberg. Je réfléchissais à ma situation et à la meilleure façon d'y mettre fin.

J'ai entendu des pas traînants dans le couloir à travers la trappe d'observation et d'alimentation ouverte dans la porte verrouillée. C'était un

gardien d'âmes. Mais la voix qu'on entendait et le visage qu'on voyait n'avaient rien à voir avec la consolation des âmes, ils rappelaient l'Inquisition. 'Vous êtes le Giesler condamné à perpétuité – le frère du Gauleiter. En ce qui le concerne, j'étais là quand les Américains l'ont fait déterrer à Berchtesgaden pour savoir s'il était vraiment le coupable. J'ai fait en sorte qu'il soit enterré à l'extérieur de l'enceinte du cimetière.' Et sur un ton empreint d'onction : 'Il n'avait pas droit à la terre consacrée !'

C'était sans doute la conclusion appropriée de cette journée. Ce que j'ai ressenti et pensé, et ce que j'aurais voulu, si seulement j'avais pu, tu peux l'imaginer. Ici, à Landsberg, Monseigneur Morgenschweiß[11] s'efforce de faire oublier son frère chrétien dans le Seigneur et fervent pasteur des âmes de Dachau.

J'ai bondi de colère. Lorsque je me suis retrouvé sur la couchette, la colère s'est transformée en défi, ce qui a renforcé ma volonté : 'Vous ne m'anéantirez pas !'

J'ai regardé mon ami. Est-ce que j'ai encore ... ? Non, tu es comme ça, et ce n'était pas un mot de trop.

## L'internement – WCP Landsberg 1947

Parle-moi de tes premiers temps ici à Landsberg ! Une fois de plus, mon ami F. A. Six a profité de l'heure de sortie pour faire le tour de la cour de la prison avec moi : J'aimerais que tu me racontes comment ça se passait ici avant que nous, les condamnés de Nuremberg, soyons transférés à Landsberg.

Après votre arrivée à Nuremberg, beaucoup de choses ont changé. Les tensions, les pressions inquiétantes, l'arbitraire insensé et brutal ont peu à peu disparu, on peut à nouveau respirer, – mais ces temps-là, tu les auras vécus toi-même lors de tes stations au CIC à Heidelberg, avec ses méthodes ignobles et malfaisantes, et dans le tristement célèbre camp d'interrogatoire d'Oberursel.

Le lendemain du jugement, nous avons été entassés dans une « Minna verte » depuis le procès de Mühldorf à Dachau et conduits à Landsberg. Là, après les cris habituels : mak snell – lets go [marchez vite – allez – NdT], nous nous sommes retrouvés dans la cour de la prison, encore titubants à cause du balancement du véhicule. Le commandant de la prison lui-même

nous a fait les honneurs d'un discours de bienvenue. Un Ami-Hiwi[9] allemand, une sorte de domestique de prison, a traduit :

'Vous avez été amenés ici pour passer votre temps sans pitié à travailler dur ou pour être exécutés, conformément au jugement !' Ensuite, nous avons été conduits dans une aile et enregistrés. On m'a dit que je n'avais plus de nom, que j'étais le prisonnier numéro 812.

Je ne sais pas ce qui s'est passé avec la femme médecin, Mme Flocken(1).

Nous avons dû nous déshabiller, prendre une douche froide, passer devant un médecin et être vêtus d'uniformes américains usés et teints en noir. Sur le dos de la chemise, les lettres WCPL étaient peintes en blanc au pochoir, ce qui nous désignait comme des criminels de guerre.

Franz Auer et les autres condamnés à mort ont reçu des vestes rouges et ont été séparés de nous. Puis, chaussés de chaussures Ohio usées et sans lacets, nous sommes entrés dans le bloc de cellules de la prison-étoile. Les portes grillagées des sas tintaient et se refermaient en claquant, nos pas traînants résonnaient en écho dans les longs couloirs, le long des cellules.

Comme dans les élevages de lapins, les têtes curieuses des détenus regardaient de biais par les trappes ouvertes des portes des cellules. On montait jusqu'au dernier étage de l'aile latérale de l'étoile, toujours avec les grilles tintinnabulantes qui sécurisaient les cages d'escalier. Une porte de cellule s'est ouverte, j'ai été poussé à l'intérieur, la porte en madriers bardée de fer s'est refermée derrière moi. J'étais arrivé, – au niveau le plus bas de l'existence, et cela le jour de l'Ascension 1947. Il avait fallu deux ans pour faire ce chemin, en passant par les prisons, les maisons d'arrêt, les caves du CIC, les cages, les camps et les bunkers de l'ancien camp de concentration de Dachau.

Je me suis retrouvé dans une cellule à l'odeur vraiment bestiale, j'ai suffoqué, puis j'ai vomi dans le baquet d'où venait l'odeur infecte – je ne peux pas la décrire. La fenêtre de la cellule, située en hauteur, était condamnée par des planches, seule une petite lumière filtrait à travers les fentes. Qui sait combien de temps la cellule avec les excréments avait cuit dans le baquet sans être utilisée pour prendre cette odeur nauséabonde. À cela s'ajoutait la chaleur.

Je me suis retrouvé par terre, car j'avais peur de m'asphyxier. C'est alors que la trappe de la porte en bois s'est ouverte. Je me suis immédiatement levé et j'ai mis la tête dans la trappe – la matraque du garde polonais a alors

[9] [NdT : Ami = Américain.]

claqué contre la porte – 'Dégage !'. Mais je continuais à respirer, la tête dans la trappe, et je ressentais comme de l'eau de source fraîche l'air vicié, l'odeur de la prison au dernier étage.

Plus tard, un hareng salé a claqué sur la trappe à nourriture, le dîner. Je n'ai rien eu à boire. Depuis, j'apprécie une gorgée d'eau ou même, à l'avenir, si nous en avons l'occasion, un gobelet de vin. J'ai tout de suite jeté le hareng dans le baquet, je le plaignais – le hareng – mais je m'imaginais qu'il pourrait donner une autre nuance à la puanteur.

La trappe est restée ouverte, Dieu merci, pour le contrôle nocturne avec des phares perçants : 'Hé, tu te couches de façon à ce que je puisse voir ta tête et tes mains,' m'incitait le garde polonais dans mon état de semi-éveil. C'était comme dans le bunker du tribunal à Dachau.

Pour les services subalternes, les Américains avaient formé des compagnies de gardes polonais en uniformes bleus, tant pour le service intérieur que pour les tours de garde le long des murs de la prison.

Dans les cellules voisines, les prisonniers criaient pour avoir de l'eau, c'est donc que certains d'entre nous, affamés, s'étaient mis à ingérer du hareng salé. 'Tu as soif ? – C'est une bonne chose', a dit le Polonais, et il tapait sur la grille du couloir avec sa matraque. Ici aussi, la nuit, les casques s'entrechoquaient sur les sols en pierre des couloirs en guise de substitut au football.

L'isolement a duré huit jours et neuf nuits, c'est ce qu'ils appelaient la quarantaine. Puis, conformément au jugement, j'ai été affecté au 'hard labor' [travaux forcés – NdT]. C'est un administrateur qui s'en est chargé, un garçon rusé qui s'appelait Iserles. Un prisonnier, certes, mais, d'après ce que j'ai entendu, un élu, un kapo du camp juif de Dachau. Condamné par les Américains, il était pourtant très respecté par l'administration pénitentiaire et avait un statut particulier. Les gardes m'ont emmené dans le local photo, les photos de criminels ont été prises, de face et de profil, avec le numéro 812 sur une petite plaque, on m'a pris les empreintes digitales, pour la énième fois.

Puis retour à la tour de garde de la centrale. Là, on m'a rasé la tête et rasé avec un appareil qui, guidé par une main puissante, m'a douloureusement défiguré. En route pour le 'dur labeur'. En passant, je me vis dans une vitre sombre et pensai : 'Oh, tête pleine de sang et de blessures !' Je suis descendu à la cave, dans la 'chaufferie', comme on l'appelait, sous la croisée des bâtiments cellulaires. Avec la 'réaffectation', l'Iserles m'a confié à un gorille géant.

Il m'a dit : 'Ech bann heh dat kommando' [Je suis le chef – NdT]. Il était le kapo des bunkers à charbon et des chaudières. Il avait déjà été kapo au camp de concentration de Dachau, et maintenant, condamné par les Américains lors du procès de Dachau, il était ici en charge. Peter Bongartz était le nom de cet homme de main de la pègre plutonienne du WCP Landsberg. Il savait exactement qui j'étais – on l'avait informé et on lui avait donné des indications. Quoi qu'il en soit, il suffisait d'un regard pour comprendre que cet homme était dangereux ! Mais il y avait là aussi un bon génie très étrange qui me prit sous sa protection. Peu de temps après, j'ai fait sa connaissance.

Le Kapo m'a indiqué le lieu de travail. Vêtu seulement d'un vieux caleçon sale – pour ménager les parties nobles du corps – j'ai dû ramper dans une chaudière désaffectée pour nettoyer les conduits de fumée. À peine étais-je 'sur place' qu'une pleine charge de suie et de cendres volantes m'a frappé à la tête – j'ai craché et crié : 'Hé, arrête !' 'Boucle-la', m'a-t-on répondu, 'mais qu'est-ce que tu fais là, comment es-tu entré dans ce foutu four, qui es-tu ?'

'Le gorille qui est dehors m'a...'. 'C'est n'importe quoi, pour moi, je suis déjà de trop ici – mais je sais maintenant que tu es le nouveau ! Retire-toi, car je vais tout pousser devant moi dans le renard de la cheminée'.

Il parlait de cendres, de suie et de poix de charbon grattée. Peu après, je rampai à reculons sur la grille du foyer et sortis, malmené par la chamotte rugueuse, avec derrière moi le Berlinois, maigre, mais musclé et coriace. Nous nous regardâmes, noirs tous les deux comme des Maures. 'Qui tu es, je le sais – je suis Walter'. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance, un Berlinois, ancien kapo ou ancien de baraquement à Dachau.

Je me taisais et m'arrêtais pour stopper la marche rapide de mon ami. Il en était ainsi la plupart du temps, au pas mesuré et tranquille d'un prisonnier qui a des années devant lui, F. A. Six ne pouvait pas être arrêté. Je me suis mis à rire : Je peux aussi te raconter la suite de ma première journée de travail dans la chaufferie, c'est une belle histoire que je peux te raconter. 'Vas-y', m'a encouragé l'ami.

## Une souris bleue

Après avoir commencé ma première journée au 'hard labor' par le nettoyage de la chaudière et l'avoir terminée par le transport du charbon et

des scories, j'ai trotté derrière 'Walter' jusqu'à une cellule de douche délabrée.

Une lumière trouble s'échappait d'un puits de charbon, Walter raisonnait et jurait : sur le pommeau de douche entartré, l'eau tiède, le sol glissant, le mauvais savon, la nourriture porcine, tout le pénitencier pourri, et il n'oubliait pas non plus les Américains, il leur attribuait des préambules décoratifs, pour ensuite dire objectivement : 'Je te lave le dos, tu me laves aussi.'

Pendant qu'il se nettoyait la tête et l'avant, je me suis occupé de son dos. 'Pourquoi les Américains t'ont-ils mis à l'amende', ai-je voulu savoir. En tant qu'ancien de la baraque du camp de concentration de Dachau, il aurait flanqué une bonne raclée à un 'beau pisseux' de Budapest, au nom de la discipline et de l'ordre. 'Et quand les Américains sont arrivés à la libération, cette charogne rancunière m'a dénoncé !'

'Comment es-tu arrivé dans le camp de concentration, quel est ton métier ?' Il a une formation de monteur, mais il n'a pas hésité à dire : 'J'étais considéré comme un asocial, j'avais des petits chevaux à Berlin et tout – hé, pourquoi me frottes-tu violemment la bosse avec le savon de sable ?' Je lui ai dit que je n'arrivais pas à m'en sortir, que c'était comme gravé et que ça ne partait pas – 'Tiens donc !', ai-je constaté avec surprise, ce sont des tatouages. 'Ce n'est que le début, ce ne sont que des arabesques, des ornements, ou ce que vous voulez, le principal est à venir !' a-t-il annoncé en se retournant.

Il avait un visage un peu ravagé, des yeux vifs d'un bleu pâle, des cheveux clairsemés et roux sur la tête. Mais qu'est-ce que c'était ? – J'ai fait un pas en arrière pour pouvoir l'observer : 'Walter' était tatoué des épaules jusqu'aux genoux, même les surfaces des bras servaient d'ornements bizarres et de représentations réalistes et symboliques.

Les principaux motifs annoncés étaient déjà visibles, même s'ils étaient encore partiellement recouverts de suie et d'encre. Ainsi, deux dames nues s'appuyaient de gauche et de droite sur sa poitrine. Plus tard, j'ai vu à l'envers deux autres dames, apparemment issues de son terrain berlinois, – un quadrille ou un quadrige, comme on voudra, qui était autrefois à sa disposition. Entre les deux, un cœur enflammé, percé de flèches.

Les jarretières de femme avec des nœuds au-dessus des genoux étaient certainement tirées du modèle d'un Toulouse Lautrec. Ils formaient une étrange finition : bleu foncé avec du rouge sur sa peau blanche caractéristique, en dessous les genoux osseux et les mollets tendineux et musclés, légèrement roux. Un artiste de ce domaine avait en tout et pour

tout travaillé à l'embellissement de Walter. L'ensemble du projet, les rinceaux avec les éléments principaux à l'intérieur, pouvait être qualifié d'Art nouveau tardif.

Il a continué à laver consciencieusement avec du savon et un chiffon, il a vu avec satisfaction mon étonnement et a dit, en s'excusant presque : 'Maintenant, tout s'est rétréci – quand j'aurai à nouveau de la vraie nourriture et un peu de graisse sous la peau, tout cela prendra tout son sens !' Il se redressa et prit une grande inspiration, et les dames sur sa poitrine devinrent des images en mouvement.

Puis j'ai vu l'inscription sur la paroi abdominale sous son nombril, en lettres décoratives, presque cyrilliques, et je l'ai épelée : 'Le chéri de maman', en bleu foncé, légèrement assombri par des poils roux. 'Qu'est-ce qu'ils t'ont donné, la perpétuité ou du temps ?' 'Eh bien', dit Walter, '25 ans – pour un Canari, c'est un temps fou, mais je suis assis sur une lame de rasoir,' – 'mais alors l'inscription n'est plus tout à fait correcte', fis-je remarquer. 'Ah', dit-il en désignant le nombril, 'il y a encore de la place, quand le moment sera venu, je me ferai tatouer en noir : 'det war' [c'était – NdT] – et maintenant, finis de me laver la bosse, j'ai déjà les ailes – et n'aie pas peur de la souris !'

Effectivement, une souris était tatouée sur une partie de son siège et elle se précipitait avec un flair de géognostique vers un abri sûr. Et pendant que je nettoyais la dernière dame du quadrige, Walter a raconté l'histoire de la souris bleue.

'La bête à idées m'a déjà causé du tort, je voulais qu'elle soit entièrement tatouée, point par point, et je n'ai plus pu m'asseoir correctement pendant des semaines. Et puis, au procès, quand le voyou à qui j'avais donné un coup de poing s'est présenté, il devait m'identifier et il a dit : 'Il a une souris tatouée sur le derrière !' Bien sûr, c'était convenu avec le ministère public.' J'ai dû m'avancer et baisser mon pantalon. J'étais gêné ? – pas du tout, je leur ai montré tout ce que j'ai pu, ne serait-ce que pour les dactylos. Et puis j'ai fait une profonde révérence au public tout en tendant le derrière à la Haute Cour – ça a fait du bruit, ils se sont sentis insultés, alors que je voulais juste leur montrer la souris. Ils m'ont en plus infligé une arrestation sévère, une détention dans le noir, du pain et de l'eau et tout ça, à purger après les 25 ans, tu comprends !

Même ça, je le surmonterai, après les 25 ans, ah ah, Walter s'en sortira, pas les Américains, ils sont fous, alors ne te fais pas de souci avec ta perpétuité, m'a-t-il consolé.

À partir de ce moment-là, Walter m'a pris sous son aile et m'a protégé. Je ne sais pas comment je me serais débrouillé sans lui, car le gorille devait à l'évidence me harceler, me démolir.

Dès le lendemain, Walter s'est senti obligé de pointer une lance à scories brûlantes devant le ventre de Peter Bongartz : 'Tu vas le laisser tranquille, une fois pour toutes – c'est mon copain de travail – souviens-toi, Bongartz. Ce serait quand même dommage que tu te brûles la pinte sur ma barre, par pur zèle et accidentellement, et qu'ensuite personne ne s'en plaigne !' Il m'a dit que Bongartz disposait d'une barre de 35 mètres, ce qui est pertinent. Ils avaient toujours des expressions voilées ; ce qu'il voulait dire, c'était qu'ils avaient un casier judiciaire pour coups et blessures.

Dans les derniers mois de l'année 1947, avant que les personnes condamnées après le procès TMI de Nuremberg ne soient transférées à la Prison des crimes de guerre de Landsberg, nous avions souvent des inspections ici, sans rapport avec les routines macabres du vendredi.

C'était lors d'un appel de midi, nous étions comme toujours dans les cellules, rangés par commandos de travail. C'est alors que surgit de la porte, depuis les potences, un groupe d'hommes très éclairés, soucieux d'avoir une tête d'œuf[10], qui nous regardaient en passant lentement, nous les criminels de guerre. Certains ont prétendu après coup que c'était le McCloy, mais je ne l'ai pas cru, mais c'était bien quelque éminent croisé en civil du propre pays de Dieu.

C'est justement devant Walter, le Berlinois qui se tenait devant moi dans la ligne de front, qu'ils se sont arrêtés. La tête d'œuf avait été dirigée vers l'ancien kapo, et il voulait entendre de sa part une évaluation comparative de ce camp de concentration nazi et de la prison américaine numéro 1. Quand Walter l'a compris, il a dit :

'Nabot, laisse-moi te dire que si c'était possible, je serais encore aujourd'hui à genoux en train de retourner à Dachau !' 'Il aimerait retourner à Dachau', a-t-on traduit au crâne d'œuf. Il a tourné les talons et n'a plus jamais regardé les ingrats.

Le Berlinois a été libéré bien avant moi ; comme il le pensait, ses 25 ans étaient passés très vite. Mais avant de sortir d'ici 'avec un billet d'avion pour Berlin', il devait encore purger sa peine de détention renforcée dans une cave sombre, avec du pain et de l'eau, à cause de la petite bête, la souris bleue.

---

[10] [NdT : soucieux d'avoir l'air intelligent.]

# Le grotesque de Landsberg

## Le professeur Katzenellenbogen, psychologue

Dans la cellule voisine de la mienne, à Landsberg, se trouvait le docteur Eisele, médecin. Il avait été condamné à mort lors du premier procès de Dachau, mais peu de temps après, le verdict s'était transformé en 'perpétuité', à notre grand étonnement. Eisele a fait l'objet de tergiversations. On le renvoya à Dachau, où on le mit dans le lot hétéroclite du procès de Buchenwald, entre le prince héritier Josias de Waldeck-Pyrmont et le sulfureux Edwin Katzenellenbogen de Lemberg [Lviv] et Tschernowitz.

Un jour, les condamnés du procès de Buchenwald sont arrivés à Landsberg. Je n'en croyais pas mes yeux : à côté du prince que je connaissais de Weimar se trouvait le psychologue du Bunker I, Katzenellenbogen. Lui aussi est maintenant en Arcadie, certes un peu abîmé et ridé parce qu'il a perdu sa graisse et sa chair, mais il est davantage marqué par la méchanceté. Il avait pris « perpétuité » lors du procès. Mais c'était certainement mieux pour le chouchou des Américains que s'il était tombé entre les mains de l'édition française de la VVN [*Verschärfte Vernehmung* – NdT].

Parmi les 'nouveaux venus', il y avait à nouveau le Dr Eisele, que j'avais déjà rencontré dans le bunker. C'était sa deuxième condamnation à la pendaison à Dachau. Mais il ne tarda pas à enlever sa veste rouge pour la deuxième fois et fut poussé dans la cellule voisine en tant que condamné à perpétuité.

C'était en dehors de toute règle, il devait avoir des défenseurs influents dans le propre pays de Dieu. Mais il n'en parlait pas, et son influence semblait se limiter aux autorités américaines, car plus tard, lorsqu'il fut renvoyé de la prison pour crimes de guerre de Landsberg après deux 'mort par pendaison' et deux 'perpétuité', il échappa de justesse aux poursuites des autorités allemandes. À l'instigation d'Auerbach et d'Ohrenstein, on voulut lui faire un nouveau procès. Eisele s'est enfui en Égypte.

Mais avant que cela ne se produise, le touche-à-tout Eisele m'a raconté l'incident avec le professeur Katzenellenbogen, psychologue, lors du procès de Buchenwald à Dachau.

Accablé par des témoins, il s'est retrouvé à la barre à la fin du procès pour défendre sa propre cause. Il avait quasiment ému l'auditoire jusqu'aux larmes en se décrivant comme un homme bon à qui l'on prêtait des intentions malveillantes.

Si son bon ami – c'est ainsi qu'il posa la touche finale dramatique – le célèbre professeur Giraux de la Sorbonne (ou était-ce la Charité, je ne peux pas non plus me porter garant de l'orthographe du nom) – si donc ce célèbre professeur pouvait apparaître ici, il se porterait garant de lui, de son ami Katzenellenbogen, et déclarerait quel homme noble il est, comment il l'a toujours aidé dans tous les mauvais moments – et même qu'il doit la vie à son ami Katzenellenbogen ! Mais malheureusement, le célèbre professeur ne pouvait plus venir ici parce que 'le Ass-Ass[11] l'avait tué'. Ça, c'était évident.

Le lendemain, l'accusation a entamé la procédure de réfutation, c'est-à-dire le nouvel interrogatoire des témoins. Le procureur a annoncé à la haute cour : 'Comme prochain témoin, j'appelle le professeur Giraux, Paris'. Il était venu témoigner pour son ami Katzenellenbogen, le 'Ass Ass' ne l'avait pas tué.

Mais ce qui suivit, après les modalités d'identification et l'introduction du témoin, fut une mise en scène bien réfléchie de l'accusation :

'Connaissez-vous le professeur docteur Katzenellenbogen ?'

'Non', avait répondu l'illustre personnage. Stupeur générale.

'Connaissez-vous un docteur Katzenellenbogen ?'

'Mais non !'

'Connaissez-vous un Edwin Katzenellenbogen ?'

'Oui !', avait crié le fameux homme.

'Désignez-le !' Ce que le professeur parisien fit sans difficulté, ayant suffisamment connu son bon ami.

Nouvelle question du procureur :

'Si ce Katzenellenbogen fait des déclarations sous serment à la barre, est-il crédible – oui ou non ?'

'Jamais !!!'

'C'est tout – pas d'autres questions au témoin'. Ce à quoi le tribunal a répondu : 'La défense a-t-elle encore des questions ? – Alors le témoin peut être libéré.'

---

[11] [NdT : « SS ».]

On aurait pu penser, poursuivit Eisele dans son récit, que le Katzenellenbogen était dévasté, mais ce n'était pas le cas. Car lorsqu'il a été repoussé dans le bunker du tribunal, on aurait entendu le 'Katzen' dire :

'N'était-il pas formidable, ce fameux professeur, et n'a-t-il pas dit un seul mot malveillant à mon égard ?'

'Méfiez-vous de ce psychologue,' a conclu le Dr Eisele, 'il est capable de tout !'

Avec l'accord de l'administration pénitentiaire, 'Katzen' a mis en place un service d'espionnage, et la prison regorgeait d'escrocs à la petite semaine. Cela lui a valu une mutilation de son nom, ce qui a permis de mieux cerner sa vraie nature et son auréole. Il me poursuivait d'une haine digne de l'Ancien Testament, bien que je l'évitasse.

Une année, un jour, il l'avait annoncé à ses adjoints, alors qu'ils étaient réunis chez lui pour la réception des ordres : 'Ce Giesler ne sortira jamais de la prison, j'y ai veillé auprès des autorités compétentes !'

Avec tout le respect que je dois à ce psychologue de type freudien, c'en était trop pour moi. Je me suis présenté au rapport du prévôt de la prison. Cet officier sévère et redouté était correct. Il a écouté attentivement ma plainte concernant Katzenellenbogen, que j'ai transformée en question.

J'ai dit que l'obligation de prendre la défense de la famille s'était imposée à moi avec l'espoir d'une révision du jugement. C'est la seule chose qui m'ait empêché de faire un pas vers le désespoir. J'étais conscient que la révision du jugement d'un tribunal militaire prendrait un certain temps, mais j'étais tout aussi conscient que ce jugement totalement infondé ne pourrait pas être maintenu à long terme.

Or, un détenu ayant le nimbe d'un kapo supérieur s'arroge le droit d'agrémenter son fouinage répugnant de déclarations menaçantes, en s'appuyant sur son activité d'informateur, et même d'anticiper des examens de jugements. La question se pose : 'Est-ce que c'est de l'esbroufe ou faut-il prendre ces bêtises au sérieux ?'

'La prison ici,' dit le major, 'est comparable à une chaudière à vapeur sous pression. Le prisonnier Katzenellenbogen sert de soupape – je vous l'accorde – mais rien de plus. Ce n'est pas un aigle, c'est un vieux corbeau, et les plumes qui lui restent, nous les avons arrachées. Pour le reste, nous nous y connaissons. Ne vous en faites pas, Giesler, oubliez-ça.'

Le psychologue Katzenellenbogen n'a pas fait que du mal et du mauvais, il a aussi fait du bien. Il a fait en sorte que nous recevions de la nourriture

allemande pour prisonniers. Les premières pommes de terre, cuites au four dans leur peau, étaient un événement culinaire !

Quelque temps plus tard, je suis passé de 'perpétuité' à '25 ans', selon l'expression de Walter Neye. Et quelques années plus tard, je n'en avais plus que 12. Et puis j'ai été libéré prématurément, mon 'certificat de fin d'études' mentionnait 'excellent'.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre : Giesler est libéré ! C'était avant l'appel de midi, j'étais entouré de codétenus, parmi lesquels quelques valets de tête – des agents du Katzenellenbogen. Il avait pourtant assuré, de manière définitivement crédible, que le Giesler ne serait jamais libéré !

– 'J'ai eu le meilleur défenseur en la personne de Kazenellenbogen – s'était dit l'Américain – celui que ce puant calomnie doit être un type correct, nous pouvons le congédier'. Les judas, que j'ai pu observer avec amusement, se sont empressés d'informer le psychologue.

## Joyeux Noël

Les prisonniers de la Prison des crimes de guerre de Landsberg ont pu recevoir pour la première fois un colis de nourriture à Noël 1947. Lors de l'appel après le travail de la journée, les noms des destinataires des colis ont été lus. 'La distribution a lieu dans la cave de l'aile A – apportez votre couverture !'

C'était à mon tour d'étaler ma vieille couverture, qui sentait le désinfectant, sur la table de distribution. Le caporal américain Dennis, l'un de nos gardiens de prison les plus vicieux, me servait.

Il y avait tout d'abord un petit sapin de Noël dans un pot en terre rouge, un cadeau de la femme du jardinier décédé de l'Ordensburg Sonthofen. Dennis arracha le petit sapin du pot, qu'il jeta en arrière, où il s'écrasa contre le mur. Il émietta consciencieusement la terre végétale sur la couverture et y déposa le petit arbre.

Maintenant, c'était le tour du paquet, un assistant polonais avait enlevé la ficelle et le papier d'emballage. Il y avait un gâteau – admirable la façon dont Dennis s'en est occupé, il l'a émietté au-dessus du petit arbre. Un peu de tabac, quelques cigares et cigarettes suivirent, Dennis brisa tout ce qui avait une forme et répandit le tout sur le petit arbre, sur les miettes du gâteau et de la terre.

Des petits cadeaux d'amour ont été cassés ou découpés. Un livre, – il vola en arrière contre le mur de la cave, pas un lambeau de papier n'échappa au consciencieux Dennis.

La dernière chose qu'il prit en main – avec prudence – fut un bocal avec un couvercle à vis, dans lequel se trouvait un truc brun doré – du sirop de malt, comme je l'ai découvert plus tard.

Dennis a dévissé le couvercle, senti, fait goûter à son assistant. Celui-ci lécha son doigt et hocha la tête, – pas d'hésitation, et Dennis versa le contenu uniformément sur tout, c'est-à-dire tant qu'il eut de la patience, puis le verre vola en éclats contre le mur du fond.

Le sirop dégoulinait visiblement des branches du petit arbre sur les miettes de tabac, de gâteau et de terre. Tout était certainement en ordre, et Dennis a agi correctement, car la terre, le gâteau et le tabac pouvaient aussi contenir des armes dangereuses, du poison et un message secret. Tout était également impeccable sur le plan de l'hygiène, car Dennis portait des gants hygiéniques blancs.

J'ai rassemblé ma couverture en laine. Mais le caporal Dennis aurait pu s'épargner de cette moue déformée par la haine lorsqu'il a dit : 'Joyeux Noël !'

## « Ce ne sont pas nos affaires ! »

Dans le local photo de la prison, j'ai écrit en grosses lettres le nom et le numéro du surintendant qui devait être photographié pour une carte d'identité de la prison. Les caractères, fixés sur une plaque de bois munie d'une poignée, devaient être placés sous le menton du haut dignitaire religieux. C'est ainsi qu'il a été « photographié », comme le maître de la boutique photo, un fonctionnaire de prison allemand de longue date et respectable, a qualifié cette opération.

Le surintendant était accompagné du pasteur Müller. Je ne faisais pas partie des moutons dont il était le berger. Il ne s'occupait pas non plus de moi, ce que je reconnaissais. Je n'avais rien contre lui, il me semblait d'un tempérament simple. En prison, on l'appelait le « Speck-Müller » [le moulin à lard – NdT]. Cela s'était sans doute produit parce que de vieilles mères de la Franconie avaient péniblement trouvé le chemin de Landsberg pour rendre visite à leur fils, qui avait été soldat dans la SS et qui attendait maintenant le bourreau dans sa veste rouge.

Dans la mesure où elles ne voyaient pas le fils, elles allaient voir le prêtre et lui demandaient de transmettre les salutations et un morceau de lard. Les salutations, c'était facile ; mais transmettre un morceau de lard par la trappe de surveillance et d'alimentation, ce n'était pas facile. L'aumônier catholique Karl Morgenschweiß aurait certes pu le faire facilement. Je suis convaincu qu'il aurait d'abord fait sentir le bacon aux gardiens, puis leur aurait demandé en souriant un couteau pour couper le bacon en bouchées pour les prisonniers.

Le pasteur Müller a transmis ses salutations, mais il avait gâté sa progéniture avec le lard – Dieu sait que c'était une époque de vaches maigres. Mais il était franc et honnête, et il a dit aux prisonniers : 'Il y avait aussi le lard, j'en avais besoin pour ma famille, – vous n'en avez plus besoin, vous avez été condamné à mort'.

C'est ainsi que les choses se seraient passées, même si ce n'est peut-être qu'une fois, je ne sais pas. Mais on devient méchant en prison, et le moindre détail est noté, voire exagéré. En tout cas, son nom s'est formé comme ça, spontanément.

Pendant que j'écrivais les plaques d'immatriculation, j'ai entendu dire à quoi tout cela allait servir : le surintendant voulait prêcher dans l'église de la prison. Et pour y entrer, il avait besoin d'une carte de prison.

Le 'panneau du criminel' avec le nom et le numéro était terminé et fixé sur le panneau en bois. Je prêtai une attention particulière à la conversation des hommes de Dieu.

'C'est très difficile de s'occuper des condamnés à mort,' dit le pasteur Müller, 'c'est une grande charge pour moi. Beaucoup m'interpellent et me demandent de transmettre des messages. Ils m'assurent qu'ils sont innocents et condamnés uniquement sur la base de fausses déclarations. On prétend même confondre les noms, l'un d'eux me dit...' – Le surintendant l'interrompit :

'Ce ne sont pas nos affaires, – coupable ou innocent, cela ne peut pas nous intéresser. Nous n'avons à nous occuper que de leurs âmes, – tenez-vous-y et évitez tout le reste, rejetez tout le reste…'

Cela correspondait peut-être aux habitudes de l'encadrement des prisonniers par des chrétiens protestants, car l'aumônier catholique de la prison, Morgenschweiß, pensait et agissait autrement. Il connaissait les jugements brutaux des tribunaux de Dachau et les exécutions de Landsberg se présentaient à lui presque chaque semaine. Il entreprit toutes les démarches pour contrer l'injustice.

J'en avais assez et je me levai : 'C'est bien gentil de vous contenter des âmes ! Coupable ou innocent, cela ne vous concerne donc pas, cela ne peut pas vous intéresser ? Vous devriez avoir honte !'

Je n'ai pas crié, mais j'ai parlé haut et fort. J'ai certainement brisé ainsi les zones taboues qui incombent à un surintendant et derrière lesquelles se déroulait son activité. Au début, tout était silencieux dans le local photo. J'ai regardé le visage vide mais arrogant du surintendant. Celui-ci demanda alors : 'Qui est-ce ?' Le pasteur Müller répondit doucement : 'C'est Giesler'.

## Le chant en prison

Lors du contre-interrogatoire devant le tribunal militaire de Dachau, l'accusateur juif Morton Roth a constaté que je n'appartenais plus à une église chrétienne. 'Mais vous allez réintégrer l'église ?' m'a-t-il demandé, aux aguets. 'Non'. Le mouvement de la main du procureur vers les juges en uniforme indiquait : Et voilà ! Je suis sûr que ce geste de la main aurait été similaire, peut-être un peu plus bas, si j'avais dit 'oui'.

Je n'ai donc pas participé au service religieux pour les prisonniers à Landsberg, mais j'ai entendu les chants pieux à travers la cour fermée, entre l'église et l'aile D, où j'avais ma cellule.

C'était l'époque où les condamnations à mort étaient exécutées, généralement le vendredi. Pour autant que le bourreau soit passé devant eux avec la corde cette fois-ci, les vestes rouges étaient certainement toutes assises dans l'église, sous la parole de Dieu et le regard dur des gardiens, – moins pour entendre des messages de salut que pour murmurer des conjectures, entendre des slogans, voir les camarades et pour – comment dit-on aujourd'hui ? – eh bien, pour interrompre la torture de l'isolement.

J'aurais dû me renseigner pour savoir qui avait célébré le culte ce dimanche-là. Était-ce le pasteur protestant de la prison Müller, que nous appelions « Speck-Müller », ou était-ce exceptionnellement Monsieur le surintendant, dont je vois encore si clairement le visage. Ou était-ce le pasteur Hess qui, en tant que prisonnier, célébrait également des cultes ? Dieu sait pourquoi, condamné comme criminel de guerre, il a été brièvement incarcéré à la prison de Landsberg. Apparemment, c'était une erreur, comme tant d'autres choses durant ces années. Après sa libération de Landsberg, le pasteur Werner Hess a travaillé en tant que représentant de l'Église dans le cadre de l'autocontrôle volontaire des films, avant de devenir directeur de la radio de Hesse.

Je n'ai pas entendu ce qui a été prêché. Mais le chant m'est parvenu : 'Jusqu'ici, Dieu nous a conduits dans sa grande bonté !'

Je me suis laissé dire qu'un pasteur était tout à fait capable d'établir un lien logique entre le jugement absurde 'mort par pendaison' prononcé à l'encontre des soldats qui ont accompli leur devoir et la bonté de Dieu. Bien sûr, il faut pour cela un esprit enfantin, sans suspicion, des deux côtés. On ne pouvait pas reprocher cela au pasteur Müller, par exemple.

## L'ancien camarade de Parti Johann Wolfgang von Goethe

Lorsque les condamnés des procès de Nuremberg ont été envoyés à la Prison pour crimes de guerre de Landsberg/Lech, les conditions de détention se sont lentement améliorées.

Avec Alfried Krupp, Friedrich Flick, quelques anciens ministres du Reich, des maréchaux, des généraux, des médecins militaires de haut rang et des chercheurs, avec les chimistes d'IG Farben, les industriels, l'intérêt de la presse pour le WCP-Landsberg grandit. La lumière s'est ainsi faite sur la prison et ses circonstances, même si elle n'était d'abord que trouble, comme une étincelle.

Un colonel, qui en tant que soldat était un homme honnête et juste, a été désigné comme 'directeur de la prison'. Sa gestion a rapidement influencé le comportement de tous les gradés. Quand on avait affaire à lui, il dessinait des bonshommes ; ils étaient suspendus à la potence et il leur donnait les marques distinctives des caricaturistes primitifs que sont la touffe de cheveux et la barbe. 'Tous les nazis doivent être pendus', disait-il en se sentant comme un croisé de la propre terre de Dieu.

Mais il ne pensait pas à mal, il était bienveillant, – à moins qu'il n'obéisse à un ordre sévère venu de Heidelberg. Sous son règne, le règlement de la prison a été profondément modifié. Après le travail de jour, des conférences pouvaient être données, des cours de formation avaient lieu et des cours de langues étaient dispensés. Des spécialistes de premier ordre de toutes les disciplines, issus des rangs des prisonniers, se mettaient à disposition. Les vestes rouges étaient bien entendu exclues.

Le codétenu Moosberg était responsable de la coordination de cette activité d'enseignement et de la répartition des conférences, qui devaient à chaque fois être approuvées par la direction de la prison. Il était journaliste et faisait partie des « China Men ». Il s'agissait d'un ancien groupe Canaris,

des hommes qui travaillaient déjà en free-lance en Asie de l'Est avant la guerre et qui, après Pearl Harbor(1)[12], ont été engagés par les Japonais comme équipe de renseignement.

Les Américains les avaient ensuite condamnés comme criminels de guerre et envoyés à Landsberg. À une exception près, il s'agissait tous d'hommes bons et efficaces, qui se sont également révélés être des camarades, y compris Moosberg, qui était d'origine juive. Presque tous, les Américains les avaient employés comme « Trustees » et interprètes dans l'administration de la prison.

En plus de mon travail, je faisais partie du 'corps enseignant' et j'avais des contacts et des discussions avec Moosberg. Il racontait aussi les 'nouvelles' qui se présentaient à lui.

'Vous savez que Schwerin veut donner une conférence à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Goethe ? J'en ai informé la haute direction de la prison en bonne et due forme, en lui demandant l'autorisation : Prisonnier Lutz Graf Schwerin von Krosigk – ancien ministre des Finances du Reich – conférence sur J.W. von Goethe. Mais c'est là qu'est intervenu le chef suprême de la prison !'

Moosberg a fait une pause significative. Je l'ai regardé, ses naseaux gonflés au-dessus de ses narines curieuses laissaient présager une délicatesse journalistique.

'Qui est ce putain de Göte ? Je suis sûr que c'est un autre gros nazi, – hein ?'

'Non, non, Monsieur, Goethe est décédé il y a bien plus de cent ans'.

'En admettant que ce soit le cas, – alors je ne vois pas pourquoi on parlerait encore de ce Göte'.

Moosberg a souri : 'Mais Schwerin peut quand même parler de ce Göte'.

## Colonel Graham

Un garde polonais en uniforme américain bleu foncé m'a fait sortir de la cellule : 'Tu vas à la tour'. C'était le centre de la prison, la surveillance centrale des quatre ailes de la cellule. Le sergent-chef Hauberger y était

[12] [NdT : malheureusement l'éditeur allemand a omis d'insérer la note en question dans son édition.]

assis, il m'a donné une feuille de route. 'To the Colonel – go on' ['Chez le colonel – allez'], a-t-il grogné en mâchant un chewing-gum.

Chaque fois que je regardais Hauberger, je me souvenais d'une remarque de Hitler : 'Un Allemand qui émigre en Amérique est en peu de temps perdu pour la germanité'.

Après avoir franchi le sas grillagé, avec une fouille obligatoire et physiquement désagréable, et avec une escorte d'honneur pour que je ne me perde pas, je fus livré dans la grande salle auprès des personnes empressées. Je me retrouvai bientôt devant le bureau du colonel. Il dessina une potence avec un pendu en position (latérale) gauche, il a soigneusement hachuré : 'Quel était le nom de votre accusateur au tribunal de Dachau ?'

'Capitaine Morton Roth', ai-je dit.

Le colonel a répondu : 'Non, non, ce n'est pas possible'.

'Oh, j'en avais deux, le major Bachmann, c'est mieux comme ça ?'

' « That's correct » – oui, et il m'a ensuite raconté une histoire étrange : il avait été officier de justice à Augsbourg, il s'agissait de la condamnation d'un officier américain, peu importe, passons', a-t-il ajouté. Le défenseur de cet officier était justement le major Bachman.

'Après le jugement, il a discuté avec moi ; il m'a dit : 'Colonel, vous êtes le directeur de la Prison des crimes de guerre de Landsberg, n'est-ce pas ? Vous avez un prisonnier là-bas, il s'appelle Giesler, vous le connaissez ?''

Bien sûr, le colonel me connaissait, car j'avais peint sa femme, d'après des photographies qu'il m'avait envoyées dans ma cellule. Mais comme il ne pouvait me décrire ni le teint ni la couleur des cheveux, j'ai pu voir sa femme une fois dans son bureau de directeur. Plus tard, il m'a dit quelque chose comme ça : 'Le portrait est très bien jusqu'ici, mais maintenant j'ai un problème : elle me demande de lui procurer la robe de soirée que vous lui avez dessinée'. Malgré tout, j'avais gagné un atout avec lui.

Sur le ton de celui qui avait une grande nouvelle à m'annoncer, le colonel a déclaré :

'Le major Bachman m'a assuré que vous, Giesler, n'étiez pas un criminel de guerre, qu'il le savait parfaitement, car en tant qu'accusateur, il connaissait tous les faits ! J'ai alors demandé au major, 'si Giesler n'est pas un criminel de guerre, pourquoi est-il venu purger sa peine de perpétuité à Landsberg ?' Le major m'a répondu : 'Nous voulions sa peau parce que c'est un nazi'.'

Le colonel me regarda d'un air faussement sombre, il désigna son gribouillis, l'homme à la potence, comme pour dire : vous avez eu de la

chance. Oui, c'était vrai, quoi qu'on en dise, car Bachmann et Roth avaient en fait l'intention de m'envoyer à la potence.

'Et maintenant', dit le colonel, 'vous allez écrire au major Bachman ! Une fois que vous aurez écrit ce qu'il m'a dit, j'irai à Heidelberg. Vous serez bientôt renvoyé du WCP Landsberg ! Faites référence à la conversation qu'il a eue avec moi à Augsbourg'.

Il s'est adressé à l'interprète : 'Enveloppe et adresse d'ici'. Je me suis dit : 'Bon et honnête colonel', et j'ai dit : 'Je ne vais pas écrire au major Bachman – merci beaucoup, colonel, mais je n'écrirai en aucun cas – vous le connaissez vaguement, je le connais mieux – c'est impossible !' Outré par mon obstination, il me fit reconduire dans le bloc des cellules.

Le surlendemain : 'Giesler en avant', c'est-à-dire, muni de la feuille de route de Hauberger, à l'administration pénitentiaire. On m'a expliqué qu'il s'agissait d'une 'autorisation spéciale de visite sur ordre du colonel', ma femme et mon fils aîné m'attendaient. J'appris alors que le colonel n'avait pas été tranquille et qu'il voulait aider. Il a fait venir ma femme à Landsberg, l'a informée de la conversation entre le major et Bachmann et de mon obstination. Elle avait ensuite tenté d'expliquer au colonel pourquoi je ne pouvais pas écrire à Bachman. Mais elle était prête à aller voir le major et à lui demander cette explication écrite pour le siège de Heidelberg.

Le colonel s'efforça avec beaucoup de zèle de fixer la date de l'entretien, tandis que ma femme attendait au secrétariat – longtemps. Le colonel fit venir le secrétaire et l'interprète. Ceux-ci ont informé ma femme que, lors de l'entretien téléphonique, le major Bachman avait désavoué le colonel en lui expliquant qu'il n'y avait jamais eu d'entretien entre lui et le colonel !

J'ai appris les détails plus tard : après cette conversation téléphonique avec Bachman, le colonel Graham, complètement bouleversé, avait demandé au secrétaire et à l'interprète : 'Est-ce que je souffre d'hallucinations ? Avez-vous remarqué chez moi une perte de la raison ?' Ils l'avaient rassuré.

En tout cas, j'ai eu droit à une heure de visite spéciale en guise de dédommagement et j'ai eu la satisfaction de ne pas avoir écrit. Au bout d'une semaine environ, le colonel me fit revenir devant lui.

'I am sorry, – mais je veux maintenant parler à votre avocat'. – Je lui ai expliqué :

'C'était l'avocat commis d'office, le Dr Welch, un lieutenant-colonel, un homme de conscience et de bienséance. Il s'est donné beaucoup de mal, mais il n'a pas pu faire face au ministère public Bachman-Roth et au

tribunal militaire. Entre-temps, il est rentré chez lui, à New York. Je n'ai pas d'avocat allemand, je pourrais seulement vous donner le nom d'un député qui est intervenu en ma faveur'.

Il voulait lui parler et il a dit qu'il n'avait toujours pas digéré l'affaire avec le major Bachman. Je me suis dit : qu'est-ce que je risque, il ne lui resterait plus qu'à me faire enfermer dans la cave de la prison avec du pain et de l'eau – et j'ai dit brusquement et avec colère : 'Moi non plus, pendant toutes ces années ! Colonel, vous venez de faire la connaissance du faussaire major Bachman qui, à force de menaces et de méchanceté, a contraint des témoins à se parjurer contre des prisonniers. Que diriez-vous si vous voyiez le sataniste capitaine Morton Roth !'

Le colonel Graham a ouvert de grands yeux et m'a lancé un regard noir. Mais il s'est montré sous son meilleur jour envers moi, et cela a eu un impact sur ses officiers.

## Rééducation

Il y avait de drôles d'activités à la Prison des crimes de guerre. Un vieil homme transportait à intervalles réguliers deux seaux de charbon dans les vastes couloirs et les allées de la prison. Il s'agissait de Friedrich Flick, qui avait construit avec habileté un empire du charbon et de l'acier entre la Première et la Seconde Guerre mondiale. Maintenant, en tant que criminel de guerre, il s'occupait du transport du charbon, ce qui n'était pas tout à fait étranger à sa profession.

Il alimentait les guérites des sentinelles américaines et polonaises, dans la mesure où elles n'étaient pas desservies par la grande installation de chauffage par chaudière à vapeur. Dans ces monstrueuses chaudières, dans les substructions sous la tour de la prison, j'ai eu l'honneur, pendant un certain temps, d'alimenter [le feu – NdT] et de tisonner autour.

Friedrich Flick approvisionnait également la partie forteresse de la prison, où Adolf Hitler avait été détenu à l'époque. Six, avec deux « China Men », un chercheur sur le Tibet et la Mongolie et le représentant futé d'IG Farben pour le Japon, ont aménagé la nouvelle bibliothèque de la prison. Les étagères se sont remplies de livres donnés par presque toutes les maisons d'édition. Au centre de la pièce se trouvait un grand poêle à canon. C'est de lui qu'il s'agit en fin de compte dans mon récit. Un homme au moins aussi âgé que Flick s'adonnait à une autre activité étrange : svelte, haut perché, une présence imposante. Je le vois encore :

Il portait un vieux manteau américain moulant, teint en noir. Dans le dos, les grandes lettres WCP étaient peintes au pochoir avec de la peinture blanche. Il portait une casquette noire, un gros sac en toile de jute pendait sur le côté de ses épaules et il tenait un bâton à la main. Le visage maigre et hardi d'un soldat : Generalfeldmarschall Wilhelm List, une personnalité intègre.

Son activité consistait désormais à parcourir les longs halls, couloirs et corridors pour ramasser les mégots jetés au sol et piétinés par les Américains, ainsi que les paquets de cigarettes Camel et Lucky Strike vides, les étuis et le staniol des chewing-gums Wrigley. Il devait ramasser les chewing-gums crachés ou collés aux murs, les gratter et les mettre dans le sac.

Dieu sait que les Américains attachaient de l'importance à l'ordre, à la propreté et à l'hygiène, même si cela devait se faire au détriment de la dignité d'un Feldmarschall pour ce qui est du sol de la prison de Landsberg. Vingt-cinq ans plus tard, je me suis entretenu avec un juriste engagé, un jeune Américain. Il m'a répondu : 'Je ne me serais pas laissé faire !'

Vous n'avez pas idée, lui dis-je. On ne pouvait qu'y mettre fin immédiatement, tant que l'on disposait encore de sa liberté de décision, car une fois que l'on était pris dans l'engrenage, il était trop tard. Les exceptions ne font que confirmer la règle.

Dans un premier temps, on était prisonnier d'unités de front soldatesques, qui n'étaient certes pas de l'Armée du Salut, mais qui comportaient tout de même des soldats et des officiers respectables. Puis, à partir d'août/septembre 1945 environ, on tombait entre les mains des gangsters et des sadiques du CIC ; j'ai en tout cas eu affaire à eux et je n'hésite pas à utiliser ce terme. C'était une chute graduelle : camps, prisons, via Dachau ou Nuremberg jusqu'à Landsberg.

Le vieux Flick était employé comme porteur de charbon à l'aide d'un seau, le Feldmarschall était autorisé à ramasser les déchets de culture d'origine américaine, je devais travailler comme trieur de charbon et de scories sous la surveillance d'un kapo qui disposait d'une barre de 35 condamnations.

Ce n'était en aucun cas le début d'une rééducation, cela servait plutôt à l'humiliation, à l'avilissement. On voulait nous briser la colonne vertébrale, nous corrompre, comme on corrompait et décomposait en même temps le peuple allemand, avec des assistants allemands consentants, avec une presse prête à tout, dans le but de tout 'remettre en question', de procéder à la 'réévaluation de toutes les valeurs'.

Vous avez dit tout à l'heure que vous ne vous seriez pas laissé faire. Que devait faire le Feldmarschall selon vous ? Devait-il refuser de travailler ? Il aurait été enfermé dans les cellules sombres de la cave pour mutinerie. Nous avons également vécu cela à Landsberg !

Le général Hermann Reinecke était soldat depuis plus de 40 ans lorsqu'il a été condamné pour rien. Il était employé au WCP dans l'Utility-Shop, l'entrepôt des appareils. C'est là que se trouvait la poulie pour la potence. Les Américains préparaient une fois de plus l'exécution de la sentence 'death by hanging' (mort par pendaison) : 'Va chercher la poulie et coupe les cordes de 6 mètres de long'. Le général Reinecke refusa : 'Je n'aiderai pas à exécuter ces sentences'.

Il est descendu dans la cave, cellule noire et détention aggravée, et a subi brimades sur brimades. Sa cellule a par exemple été retournée et on y a bien sûr trouvé une demi-lame de rasoir, c'était l'usage. Le général gagna l'estime de ses camarades, il n'obtint rien de l'Ami, pour lui-même il n'obtint que des désagréments qu'il dut supporter longtemps !

Le Feldmarschall devait-il se suicider ? Comment ? Il aurait pu mourir de faim en cachette, car je ne peux pas imaginer List au bout d'une corde qu'il aurait lui-même nouée. Le général Blaskowitz s'est jeté dans le vide depuis le dernier couloir de la prison, ce qui n'est pas vraiment le genre d'un général, mais il s'en est bien moqué, comme de la balustrade. Mais pas les Américains, qui ont tendu des grillages dans les prisons sous leur contrôle.

Vous voulez parler de dignité ? List ne l'avait pas perdue. Il est arrivé en prison que le Feldmarschall rappelle à l'ordre Malatesta(2), un ancien sabreur de la Leibstandarte, car quelque chose ne lui plaisait pas chez lui. Alors un sac arraché devint une pièce de l'uniforme, et la frette un Interimstab[13]. Malatesta se mit au garde à vous et dit : ‚Jawohl, Feldmarschall!

Les Américains avaient observé la scène depuis la tour. 'Come on, guy' – c'était le sergent-chef Hauberger. 'Qu'est-ce qu'il te voulait, il n'a rien à te dire. Tu n'as pas à te mettre au garde-à-vous devant lui ! C'est tout, let's go !'

Le maréchal m'a dit : 'Ce n'est pas moi, prisonnier sans défense et sans volonté, qui suis atteint de cette tare. Le fait que je sois obligé de me promener avec un sac pour ramasser des déchets se retourne contre les Américains, qui ne se lassent pas de parler de la dignité de l'homme'. Le

[13] [NdT : bâton de Maréchal de campagne, tenu sur le front, en opposition avec le bâton de Maréchal de parade.]

prince Philip de Hesse, avec lequel j'ai eu des entretiens dans une cellule du bunker de Dachau en 1946, s'exprimait de la même manière.

Je dois constater : malgré tous les efforts, – à nos yeux, ils n'ont rien perdu de la dignité qu'ils avaient acquise au cours des décennies de travail pour la nation et pour eux-mêmes.

Puisque nous parlons de dignité et d'impudeur : j'ai lu ces jours-ci, en grande pompe dans la presse : 'J'espère qu'à aucun moment et en aucun lieu cela ne se reproduira', a déclaré le Président Nixon sur la tombe de la jeune Tania à Leningrad, victime légendaire du siège allemand. Il a fait déposer une couronne et était entouré des fonctionnaires de l'Union soviétique.

Et en même temps, dans le grand silence de Dieu, le napalm et le phosphore se déversent sur ces filles, qui peuvent avoir un autre nom au Vietnam, largués par les Américains, que le Président Nixon représente aussi à Leningrad, et leurs bombes explosent parmi des femmes et des enfants innocents.

Cela se fait maintenant sur ordre et avec l'assentiment de ce Président, qui a certainement été à la hauteur de la dignité du moment et a pris un air grave.

Bien sûr, les obus et les missiles fournis par les Russes tombent aussi de l'autre côté. Je choisis délibérément une forme d'expression du monde anglophone : je crains que tout cela ne soit pas seulement indigne, et je crains que ce ne soit d'une hypocrisie sans limite. Et si votre Président ne le remarque même pas, cela ne fera qu'empirer. Vous pouvez m'accuser de polémique et d'intolérance, – ce serait une échappatoire bon marché avant un constat lucide.

Le juriste américain a dit que la conversation avait été intéressante.

À Landsberg, la bibliothèque de la prison commençait à être utilisée et les collections nous procuraient de nouvelles impressions. Le professeur Six trouva le moyen d'introduire le porteur de charbon Flick et le ramasseur de déchets List dans le travail de la bibliothèque. Cela mit fin à l'activité embarrassante du Feldmarschall, qui nous pesait à tous.

Flick commença à bricoler son groupe dans la bibliothèque-écran rendue possible par Six, à rafistoler un pantalon, puis un costume entier, avec les pièces restantes de son empire du charbon et de l'acier. List a distribué des livres dans les cellules.

Il ne pouvait pas le faire seul, car il fallait aussi inscrire les livres, les collecter et les contrôler. C'est alors que l'administration pénitentiaire a fait appel, avec intelligence et sagesse, à un autre travailleur, le professeur Dr.

Edwin Katzenellenbogen, un prisonnier. Il s'occupait de la collecte des livres en poussant un cri strident et prolongé : « Biiiicher[14] ! » Il m'honorait d'une haine constante. C'était sans aucun doute un spécimen rare.

Un jour que Six était à l'hôpital, le Feldmarschall m'a fourni. C'est ainsi qu'en rentrant du travail, il m'a tendu le lot ; c'était *Des deutschen Spießers Wunderhorn* de Meyrink.

'Maréchal, vous ne pouvez pas me faire ça, vous connaissez ma position !'

'Aha', dit-il, 'c'est ainsi, – je suppose que ce Meyrink est juif. C'est justement pour cela que vous devriez lire ce livre ! Brûler des livres, c'est certes le moins que vous ayez fait, mais c'était la solution de facilité. La tolérance et le changement de mentalité vous conviendraient mieux'.

'Pas du tout, j'ai déjà mes valeurs. Vous pouvez me donner un livre de Buber, de Tucholsky, des articles cyniques de Harden, des critiques de Kerr, quelque chose de Heine ou d'Einstein, oui, – l'Ancien Testament dans la langue de Luther. Mais pas les plaisanteries de Meyrink avec le titre satirique du romantique Brentano, dont le monde est resté fermé à Meyrink !'

Le Feldmarschall était en quelque sorte impressionné : 'Quand même, lisez le livre, vous pourrez l'échanger mercredi'.

Je me suis dit : maintenant, le maréchal commence même à rééduquer. J'ai lu le livre. Le mercredi, je suis arrivé à la bibliothèque, le Feldmarschall était seul. J'ai posé le livre sur le comptoir d'échange.

'Vous avez lu ?'

'Oui, selon votre souhait'.

'Voilà qui est bien'.

'Maréchal, connaissez-vous ce livre ?' – 'Non'.

'Alors, je vous prie d'accéder à ma demande et de lire cette page'.

Il me regarda avec méfiance, il se doutait de quelque chose, mais il lut. Je résume brièvement, d'après mes souvenirs :

D'après le récit de Meyrink, on avait déterré une sorte de dolmen dans la plaine du Danube et on avait fait une découverte. Un coffre en fer contenait une chose indéfinissable, visqueuse, gluante et puante. Même les chimistes n'ont pas pu l'analyser. C'est alors qu'un fantaisiste – peut-être était-ce secrètement Monsieur Meyrink lui-même – eut une illumination.

[14] [NdT : Bücher en allemand, livres.]

Oui, – cela ne pouvait pas être autre chose, c'était une parole d'honneur d'officier fossile et pourrie(3)[15].

Le maréchal devint pâle, puis rouge. Il ne dit que deux mots et jeta le livre – un autodafé tardif – dans le poêle à canon, où les charbons de Flick étaient brûlants. Puis il se tourna vers moi, mais je gardai mon sérieux, fis une révérence et quittai la bibliothèque en silence.

[15] [NdT : malheureusement, la note en question manque dans le livre original.]

# Les derniers jours à Munich – avril 1945

## Confusion

Comment se fait-il que, malgré l'ordre clair du Führer du 19 mars, après le désastre de Remagen et ses fâcheuses conséquences, les ponts importants de l'Isar à Munich n'aient pas été détruits ? C'était la question de l'ami F. A. Six, et il poursuivit : J'ai pu déduire de tes allusions que ton frère s'était particulièrement engagé pour la conservation des ponts. C'est étrange car, en tant que fidèle d'Adolf Hitler, il était aux ordres de ce dernier.

Bien sûr – mais il n'était pas un destructeur. Il avait tout envisagé, il m'a dit qu'il s'engageait pour la conservation des ponts et en assumait la responsabilité. Et comme il était logique de faire sauter les ponts dans cette situation militaire, le Führer comprendrait sa décision.

Au War Crimes Camp de Zuffenhausen, à Dachau et ici à Landsberg, j'ai toujours entendu un récit contraire. On y prétendait et on prétend toujours 'le fait' : le Gauleiter avait ordonné de faire sauter tous les ponts, mais qu'un caporal-chef, un sergent, un major – selon qui me l'a rapporté – et ensuite le capitaine Gerngroß de la « Freiheitsaktion Bayern » l'ont empêché par leur putsch. Tout cela est absurde et tendancieux. La conservation ou la destruction des ponts de Munich – cela a été décidé à un autre niveau, après de durs débats entre le maréchal Kesselring et mon frère en tant que commissaire de la défense du Reich au sud. Mais je veux relater les événements de Munich dans leur contexte.

Comme je pouvais compter sur mes collaborateurs – ils étaient chargés, avec les unités de construction, de réparer les dégâts causés par les bombes, d'entretenir les routes, les voies ferrées et les installations d'approvisionnement –, j'ai passé de nombreuses heures des derniers jours au poste de commandement de mon frère. J'ai vécu le déroulement des événements turbulents, le changement constant des situations militaires, les décisions rapides qui devaient être prises dans tous les domaines, les réunions couvertes par des appels téléphoniques, des télex et des messages. J'ai admiré le calme puissant de mon frère ; il prenait ses dispositions sans hystérie et, lorsque c'était nécessaire, il s'imposait énergiquement avec des ordres clairs. Il était parfaitement conscient de la situation et a fait face à

l'effondrement inéluctable qui se profilait avec une attitude de soldat, mais aussi avec fermeté.

Nous étions tous les deux convaincus, et pas seulement par les indications des hauts commandements militaires, que les combats allaient avoir lieu à Munich et que nous allions y laisser notre peau. Ce n'est que dans les derniers jours d'avril que notre attitude a changé, lorsqu'il est apparu que Kesselring excluait la ville de Munich de l'ordre de 'résistance retenue contre les adversaires de l'Ouest'. De plus, mon frère était lié au quartier général de Kesselring par une directive d'Adolf Hitler. Il avait été nommé commissaire à la défense pour le secteur du groupe d'armées Sud. Cette directive concernait, outre son Gau de Munich/Haute-Bavière, les autres Gau comme le Tyrol, Salzbourg et le Haut-Danube.

C'est avec une grande excitation que nous recevions tous les messages qui nous parvenaient du centre de commandement de Berlin. Parfois, il semblait s'agir de futilités ; ainsi le « Où est Speer ? » C'est arrivé par la circulaire de Bormann à tous les Gauleiter le 22 avril. J'ai repensé aux événements d'après le 20 juillet et j'ai dit : 'Il ne manquait plus que ça.'

Et mon frère de répondre : 'Après tout ce que nous avons vécu jusqu'à présent, plus rien ne m'étonne'. C'est étrange, ce sont presque les mots que Bormann avait utilisés à l'époque. Mais deux jours plus tard vint sur un coup de fil la communication lapidaire : « Question sur Speer – De retour[16] – Bormann(1) ».

Le 27 avril, j'étais à Sonthofen pour aller chercher ma femme et mon plus jeune fils à Munich, nous voulions passer les derniers jours ensemble. Pendant la nuit, nous avons emprunté des routes de montagne, car les routes de liaison directes étaient déjà occupées par l'ennemi. J'ai remarqué qu'il n'y avait pas d'alerte à la bombe pendant la nuit et pas d'attaque de l'aviation à basse altitude en plein jour. Et curieusement, avant Munich, les routes étaient occupées par des unités militaires qui contrôlaient strictement tout ce qui venait de Munich. J'ai appris ce que cela signifiait au poste de commandement de mon frère. Il m'a dit :

'L'épisode est déjà terminé ! Une compagnie d'interprètes du Wehrkreis, dirigée par le capitaine Gernegroß, a fait un coup d'État. Le tout se déroulait sous le nom de « Freiheitsaktion Bayern » – FAB (Action pour la liberté de la Bavière), avec plusieurs petits groupes qui s'appelaient 07 –

---

[16] [NdT : On voulait savoir où était Speer, et Bormann répond : « de retour », c'est-à-dire de retour au Führerbunker à Berlin, le 22 avril 1945.]

d'après le district militaire – et l'underground communiste. Tout cela en bonne intelligence, des faiseurs de roi aux communistes. De plus, ils étaient en contact avec les Américains, ils libéraient même des prisonniers de guerre, incitaient au sabotage, appelaient à la mutinerie et à la trahison ouverte.'

La nuit dernière, cette clique s'est activée sous la direction de Gerngroß, ils ont cru que leur heure était venue. Ils ont occupé la centrale de renseignements et le central téléphonique militaire de Kempfenhausen. En simulant une relève de la garde, ils se sont emparés des émetteurs de Freimann et d'Erding. En même temps, ils avaient mis en place des 'troupes de choc' [ou 'commando' – NdT]. Ils devaient arrêter le chef d'État-major de Kesselring à Pullach et neutraliser la centrale de commandement du groupe d'armées. Ils sont tombés sur des SS, – mais ils ne voulaient rien avoir à faire avec eux, ils se sont retirés avec élégance.

Dans les premières heures de la matinée, un 'commando' est apparu ici, dirigé par le lieutenant Putz. Il devait m'arrêter – mais il voulait plus, il s'est vanté de me liquider et de me laisser pendre à une corde à la fenêtre de la Ludwigstraße. Ensuite, ces idiots voulaient 'prendre le pouvoir', faire entrer les Américains à Munich et faire la paix, comme dans un conte de fées !

Une seule grenade a suffi à mettre fin à l'épouvante, ils ont abandonné leurs armes, leurs mitrailleuses, ainsi que certains de leurs compagnons de route – je ne veux pas les qualifier d'hommes ou de soldats. Ce sont eux qui nous ont donné les détails, les noms comme Gerngroß, Putz et autres, ainsi que le contexte.

Puis, au petit matin, ce Gerngroß commence à s'agiter sur les ondes. Avec le mot-clé 'chasse aux faisans', il annonce la révolte au nom de la Freiheitsaktion Bayern. Bien sûr, ils ont 'conquis' le pouvoir gouvernemental, et maintenant ils veulent éradiquer impitoyablement le national-socialisme.

Ce qui m'inquiète, c'est l'affirmation de Gerngroß selon laquelle le gouverneur du Reich, Ritter von Epp, se trouvait au 'poste de commandement' de la Freiheitsaktion Bayern. Je doute qu'il y ait jamais eu un 'poste de commandement' de ce groupe de traîtres, mais la trahison, la rébellion des anciens et des communistes est en cours ; là où elle se manifeste, on sévit sans pitié. Ceux qui ont déclenché tout cela ont disparu. Les plus intelligents, les plus généreux disparaissent, passent à l'ennemi, les plus stupides, les plus excités tombent sous le coup des dures lois de la guerre.

Le général Hübner s'efforce d'éclaircir la situation et de déterminer dans quelle mesure des postes de commandement du Wehrkreis[17] VII ont été entraînés dans le tourbillon de la révolte. Il est ici à Munich depuis ce matin, comme s'il avait été attiré par la trahison commise'.

Le général Hübner était accompagné de quelques officiers, il avait l'air énergique. Mon frère le connaissait. Le général a déclaré qu'il était autorisé à mettre en place un tribunal permanent pour juger la clique des traîtres dans le secteur du Wehrkreis VII. En même temps, il déclara que le maréchal Kesselring l'avait désigné comme commandant de combat pour Munich. Mon frère a discuté avec le général Hübner des mesures nécessaires découlant de la révolte. 'Tiens, lis entre-temps', dit mon frère en me donnant une liasse de formulaires et de rapports. 'Voici les enregistrements du Achtung-Achtung-blabla que ce Gerngroß a lancé sur l'émetteur, et voici ce que j'ai pu dire il y a une heure en guise de clarification. Les Freiheits-Aktionäre[18] avaient rapidement quitté les émetteurs lorsqu'on leur avait annoncé que les SS arrivaient'. J'ai lu le 'Achtung-Achtung-blabla', comme l'avait appelé mon frère, – ce n'était vraiment rien de plus.

J'espère qu'il est consigné quelque part pour marquer un jour le niveau auquel Gerngroß et ses compagnons de lutte voulaient entrer dans l'histoire(2). Je me souviens de formules telles que 'le pouvoir gouvernemental a été conquis' – 'tous les magasins sont libres d'accès' – cela avait plus de gueule que l'appel au pillage – et puis il y avait cette référence à Ritter von Epp, comme s'il avait donné sa bénédiction à cet acte de trahison. Ensuite, Gernegroß avait encore annoncé une sorte de programme de gouvernement, dans lequel figurait également l'"extirpation[19] impitoyable', qu'ils avaient probablement repris d'Adolf Hitler, ainsi que – cela aussi ne devait pas manquer – l'élimination du militarisme. Et cela en accord avec le Reichsstatthalter Ritter von Epp ? me suis-je demandé – j'avais du mal à le croire.

Le tout avait ensuite été diffusé en anglais, car à quoi d'autre servaient-ils d'interprètes ? De toute évidence, il s'agissait de s'adresser aux divisions américaines qui se trouvaient devant Munich. J'ai cru entendre le rire homérique que Gerngroß avait déclenché avec son émission en anglais. L'effet sur la troupe profondément déprimée me semblait grave. Je doutais

---

[17] [NdT : Région militaire.]

[18] [NdT : Giesler fait ici référence aux membres du groupe de « résistance » anti-NS.]

[19] [NdT : Et non pas « extermination » dans le sens communément et volontairement employé par les « vainqueurs ». Il s'agissait effectivement de détruire la puissance juive en Europe et à terme d'en expulser les juifs non assimilables !]

que les soldats appliquent encore la ‘résistance dilatoire’, et même qu'ils comprennent encore le sens de cette mesure. F. A. Six se renseigna plus précisément : On pratiquait donc chez vous, dans le sud du Reich, à cette époque, à la fin du mois d'avril, une ‘résistance dilatoire contre les adversaires de l'Ouest’. Était-ce officiel ou tacite, et quelle en était la justification, par exemple vis-à-vis de ton frère en tant que Gauleiter et commissaire à la défense du Reich ?

Cela n'a pas été annoncé officiellement. Dans la situation de l'époque, cette résistance dilatoire était la seule chose qui, dans l'ensemble, pouvait encore être tentée et menée avec une certaine chance de succès : il fallait gagner du temps pour permettre aux unités de l'Est et du Sud-Est, ainsi qu'aux Allemands des Sudètes, de se retirer vers l'Ouest, et il fallait avant tout leur laisser l'espace nécessaire. C'était l'objectif, et chaque jour, voire chaque heure, comptait.

Je t'ai déjà dit que mon frère était parfaitement conscient de la situation : ‘Garder le front de l'Est libre pour que le plus grand nombre possible d'Allemands – soldats et civils – puissent échapper au bolchevisme et atteindre la plus grande sécurité à l'Ouest, telle est la mission du groupe d'armées Sud telle que je la vois. Et je considère que ma mission est de les soutenir dans cette tâche en tant que commissaire de la défense du Reich’.

‘C'est intéressant’, dit Six, 'et c'est dans cette conception stratégique que le capitaine Gerngroß voulait inscrire son putsch, – savait-il seulement à quoi tout cela aurait pu mener ?

J'en doute. Avec ce qu'ils ont déclenché, ils ont contrecarré la dernière mesure stratégique de la Wehrmacht visant à soustraire le plus grand nombre possible de personnes à l'emprise des bolcheviques. Et je doute aussi qu'ils aient réfléchi aux malheurs qu'ils allaient déclencher en appelant à la révolte, – et aux malheurs qu'ils ont fait subir à ceux qui ont répondu à leur appel et qui n'ont pas pu se cacher à temps, comme l'ont fait les initiateurs de la révolte.

Au poste de commandement de mon frère, après avoir lu les appels, les différents rapports et les premiers résultats de l'enquête, j'ai écouté une conversation que mon frère avait avec le général Hübner : ‘Que ce soit vrai ou qu'il s'agisse d'un canular, – Gerngroß a lié le Reichsstatthalter Ritter von Epp à la trahison, cela ne reste pas sans conséquences, Général, il faut enquêter soigneusement sur ce point pour le signaler au Führer – je ne peux pas imaginer qu'un Reichsstatthalter trahisse Adolf Hitler. Mais même si tout cela n'est que du vent, ce que je suppose en ce qui concerne Epp –

quoi que nous fassions pour l'éviter – nous arrivons trop tard. La nouvelle a été diffusée par l'émetteur, et la vérité est masquée par la méfiance'.

Un lieutenant-colonel accompagné de son aide de camp et d'un civil, le maire de Penzberg, s'est présenté au poste de commandement. Le lieutenant-colonel, commandant d'un régiment de lanceurs, a fait son rapport : dans la section de son groupe de combat autour de Penzberg, les envois de la Freiheitsaktion Bayern ont provoqué des troubles et des mutineries. Les partisans de la FAB et les opposants au national-socialisme auraient occupé la mairie, libéré des prisonniers de guerre des camps, pris contact avec l'ennemi, entravé le groupe de combat et incité à la mutinerie. Les unités américaines n'auraient pas été actives pendant ces événements, un signe certain qu'elles étaient informées de la révolte. Cela a également été confirmé par les interrogatoires. Il est incontestable que ces événements relèvent de la trahison et de la haute trahison.

'Pour assurer la sécurité de la troupe, j'ai été contraint de décréter la loi martiale', a conclu le commandant. 'Une cour martiale a été mise en place et les sept chefs de la révolte et de la trahison ont été condamnés à mort'.

Mon frère a répondu : 'Lieutenant-colonel, en tant que commandant de combat responsable, vous devez prendre toutes les décisions dans votre section, conformément aux lois de la guerre. Vous avez donc également le droit de faire appel à des tribunaux d'exception si la sécurité de votre troupe l'exige et si l'application de vos ordres le requiert. Vous avez également le droit de faire exécuter les jugements de la cour martiale. Je prends note de votre message'.

Sur les conseils inquiets du maire, une compagnie de Wehrwolf [La Werewolf – NdT] devait en outre assurer la sécurité de Penzberg contre une éventuelle révolte d'anciens communistes devenus actifs. Des instructions en ce sens ont probablement été données à Zöberlein, dont dépendait la Wehrwolf. Je suis intervenu : Actuellement, des procès ont lieu à Penzberg ou ailleurs contre le lieutenant-colonel Ohm et ses officiers, également contre le chef de la Wehrwolf, Hans Zöberlein. Et à Munich, le major Salisco, qui commandait la Volkssturm munichoise, est en procès. C'est ce que m'ont raconté nos China Men, qui ont la possibilité de lire des journaux de l'armée américaine dans l'administration pénitentiaire.

Ils m'ont dit que le lieutenant-colonel était responsable du procès de Penzberg et des condamnations exécutées par la troupe, que Zöberlein avait arbitrairement 'liquidé des antifascistes' sans procès et que le major Salisco, sur ordre du Gauleiter, avait fait exécuter un officier intègre du

nom de Carraciola par un peloton du Volkssturm. Le coureur Carraciola ? m'interrompit Six.

Non, un major, il était aide de camp du Reichsstatthalter Ritter von Epp et était lié à la 'Freiheitsaktion Bayern', – nous en reparlerons plus tard. Dans toutes les procédures, mon frère est désigné comme responsable.

Dans le cas du lieutenant-colonel, il s'agissait d'une cour martiale de la troupe et les sentences ont été confirmées par le groupe d'armées pour être exécutées. Le major Carraciola a été condamné par la cour martiale du général Hübner. Ce dernier était habilité à le faire en tant que président de la Cour martiale de l'Ouest, qui avait été mise en place après la catastrophe du pont de Remagen. Ce major devait savoir – comme les officiers du Gerngroß, qui étaient juristes dans le civil – ce qu'ils devaient assumer en appelant à la révolte et à la trahison et en y participant activement, tant que le droit de la guerre était en vigueur.

Je ne peux pas juger de l'action de Zöberlein et de l'unité Wehrwolf, avec ou sans ordre, je ne peux pas juger ; je ne sais pas ce qui s'est passé là-bas, dans quelle mesure il y avait lieu de sévir.

Je ne peux qu'imaginer que certaines choses se sont produites de la part de ceux qui, voyant la ruine arriver, se sont déchaînés, se sont lancés dans la sédition et la trahison, ce qui a été provoqué par les turbulences de l'époque et doit être condamné en temps de réflexion.

Il est certain que tous ceux qui ont agi selon les lois de la guerre à l'époque et qui ont respecté leur serment seront jugés. Nous l'avons vécu à Nuremberg et à Dachau, et nous le vivrons encore, maintenant devant les tribunaux allemands, a dit Six. Continue à raconter les derniers jours à Munich.

– Immédiatement après le Kampfkommandant de Penzberg, le général de la Waffen-SS Simon[3], un géant aux larges épaules et au visage dur et anguleux, se présenta. Il fit un rapport sur le déroulement du front et l'engagement de ses formations au nord de Munich. Les Américains auraient réussi à franchir l'Isar à Moosburg et à gagner du terrain. Ses troupes affaiblies étaient menacées sur le flanc, un encerclement de Munich par le nord-est se profilait.

Puis Simon dit : 'Gauleiter, vous avez réussi à venir à bout des traîtres qui ont fomenté cette révolte pour se donner de l'importance – ils veulent gagner rapidement une pinte en or auprès des Américains. Après les appels radio de ce Gerngroß, j'étais sur le point de mettre en marche un groupe de combat. Ces traîtres et leur entourage auraient eu la vie dure, et nous

aurions eu la satisfaction d'en finir avec cette clique ! Puis j'ai entendu votre discours à la radio et j'ai retenu le groupe de combat'.

Un rapport a été présenté : au sud de Munich, près de Tölz, les Américains auraient progressé jusqu'à l'Isar. Et un peu plus tard : ils ont formé une tête de pont du côté est. Un encerclement total de Munich se dessinait.

La question se posait de savoir si, dans cette situation, une résistance sérieuse à Munich serait encore utile. Le général Simon ne le pensait pas, on continuerait probablement à se battre de manière dilatoire jusqu'à la forteresse des Alpes, en évitant Munich, afin de protéger le plus longtemps possible les troupes à l'est et au sud-est.

Il y avait à nouveau le terme 'Alpenfestung' [forteresse des Alpes – NdT]. Je lui ai répondu : 'Il ne s'agit que de formations montagneuses naturelles, plus faciles à défendre, car il n'est pas question de fortifications. Même sur l'Obersalzberg, il n'y a pas de fortifications, à part le système de galeries antiaériennes que j'ai construit sur le terrain du Berghof. L'Alpenfeste n'est rien d'autre qu'un décor grandiose dans lequel on peut décemment se fondre'. 'Je m'attendais à mieux', dit le général.

De nouveaux appels téléphoniques au chef d'État-major du groupe d'armées, le général Westphal, et ensuite, avec beaucoup de difficultés, directement au Feldmarschall Kesselring, qui était le plus souvent en déplacement sur les fronts est et sud, ont révélé que Munich ne serait pas défendue.

'C'est certainement mieux pour la ville', a déclaré mon frère. Mais nous étions tous deux liés à Munich, nous devions nous défendre ici et aller jusqu'au bout. Mais les choses ont pris une autre tournure.

## La Cour martiale

Le général Hübner est venu rendre compte de ses investigations à mon frère. Selon lui, Gerngroß et les activistes de la 'Freiheitsaktion Bayern' (Action pour la liberté en Bavière) et les résistants d'un groupe 'Org 7' avaient réussi à entraîner le Reichsstatthalter Ritter von Epp dans leur jeu de trahison. Leur agent de liaison était l'aide de camp d'Epp, le major Carraciola. C'est lui, Hübner, qui aurait ordonné l'arrestation d'Epp et de son aide de camp.

Vous voulez donc également impliquer Ritter von Epp dans la procédure de la Cour martiale et le juger ? – Oui. – Et il s'agit d'une mesure

militaire, sans l'intervention d'une personnalité politique et donc également en dehors de mes compétences en tant que commissaire de la défense du Reich ? Je voudrais voir vos pouvoirs, mon général.

Mon frère lut soigneusement les pouvoirs spéciaux du général Hübner, puis les rendit en silence. La Cour martiale, présidée par le général Hübner, se réunit dans les locaux situés au-dessus du poste de commandement du ministère central, dans la Ludwigstraße.

Entre-temps, j'ai eu des réunions sur l'engagement de mes collaborateurs dans les dernières mesures d'urgence et de sécurité en matière de construction. Lorsque je suis revenu au poste de commandement de mon frère, j'ai assisté à une dure dispute. La Cour martiale avait entre-temps condamné à mort Ritter von Epp et son aide de camp, le major Carraciola. Mon frère n'a pas discuté avec le général Hübner, il a dit : Je n'ai pas le temps, c'est moi qui décide maintenant de ce qui doit se passer. Faites venir Ritter von Epp à mon poste de commandement. Cela fut fait.

'Monsieur le Reichsstatthalter Ritter von Epp ! La cour martiale présidée par le général Hübner vous a condamné à mort. La Cour martiale a outrepassé ses compétences et ses pouvoirs. Une personnalité politique aurait dû être attribuée à la Cour d'appel, car vous n'êtes pas une personnalité militaire - bien que vous ayez le grade de général de la Première Guerre mondiale. En tant que Reichsstatthalter de Bavière, vous êtes au contraire une personnalité purement politique et vous êtes directement soumis au Führer. Lui seul doit décider. Il appréciera le fait que vous soyez son obligé et il n'oubliera pas qu'avec votre corps franc [Freikorps], vous avez détruit le régime communiste violent en Bavière en 1919. Je me porte garant de votre protection personnelle jusqu'à la décision du Führer'.

Ritter von Epp regarda mon frère d'un air impassible, le visage grave et fermé. Il ne dit pas un mot.

Le général Hübner s'y est opposé. Mon frère a refusé, il a conduit Epp de la salle centrale à une salle annexe du poste de commandement et l'a fait protéger par un adjudant SA. Le général Hübner protesta à nouveau et insista pour que les jugements soient exécutés. Mon frère approuva sans hésiter le verdict de la cour martiale concernant Carraciola. Le major s'était laissé entraîner par son aversion pour le national-socialisme à la trahison et à la haute trahison. Il aurait même impliqué son chef, le Reichsstatthalter de Bavière, dans sa machination destructrice. Un péleton du Volkssturm reçut l'ordre d'exécuter la sentence.

'J'ai été contraint d'agir rapidement', m'a dit mon frère, 'car selon les pleins pouvoirs, le jugement et l'exécution relevaient de la décision du général. Mais je pense que même s'il a protesté, il était content que j'intervienne et que j'assume la responsabilité de Ritter von Epp. J'ai soustrait le Reichsstatthalter de Bavière – et cela me justifiera – à l'hystérie de la Cour martiale'.

Le jugement doit être compris comme le résultat et le contrecoup de ce à quoi nous sommes tous exposés ces jours et ces nuits. Mais le jugement ne rend pas justice à cet homme. Je ne peux pas permettre qu'il soit exécuté. Je ne peux pas non plus accepter que l'on associe Ritter von Epp à la trahison.

Je pense au contraire que cette clique a tenté – et c'est la faute de Carraciola – de légaliser et de populariser sa révolte, sa trahison, en utilisant le nom de 'Ritter von Epp'. Ce dernier est pour beaucoup une figure symbolique bavaroise.

On a certainement essayé de faire pression sur le vieux monsieur en lui disant : Vous avez déjà sauvé la Bavière avec le Freikorps – faites-le à nouveau avec la Freiheitsaktion Bayern. Il s'est d'abord laissé prendre au bavardage stupide de son confident Carraciola, – mais placé devant la trahison effective, il a refusé d'y participer.

On me le reprocherait bien au-delà de ma mort si je ne l'avais pas soustrait à l'exécution du jugement[1] :

Mon frère rédigeait des messages qui parvenaient par télex à Berlin et en même temps à la centrale d'information de l'Obersalzberg. Les réponses et surtout une décision du Führer ne sont pas venues.

La tension autour et à Munich augmentait. Mon frère a téléphoné au Gauleiter de Salzbourg, le Dr Scheel. Il lui décrivit brièvement la situation : 'Ritter von Epp est en danger ici. Je me suis porté garant de sa sécurité, Scheel, veuillez faire de même. Sous la protection d'un colonel de police, Ritter von Epp se rendra chez vous[2].

## Les ponts de Munich

Le souffle coupé, Fiehler, le maire de Munich, arriva au poste de commandement avec le professeur Stecher, le directeur du service des travaux publics de la ville. Stecher était une personnalité intègre, un grand expert et l'esprit le plus clair du service des travaux publics de la ville. J'avais

appris à le connaître dans le cadre d'un travail commun et je l'estimais beaucoup.

Stecher rapporte qu'un commando de pionniers de la Wehrmacht a fait sauter le pont nord du chemin de fer de Munich. Ironiquement, il s'agissait justement du pont sous lequel Gerngroß avait établi son quartier général de révolte. Stecher poursuivit avec excitation :

'Sur ordre du Feldmarschall Kesselring, tous les ponts sur l'Isar à Munich doivent être détruits – ce n'est pas possible'. Et, sans doute avec un peu d'exagération : 'C'est la mort de la ville de Munich !' Fiehler se rangea également à l'avis de Stecher.

'Cela ne se fait pas sans examen de la nécessité et sans mon accord explicite', répondit mon frère. Il fit immédiatement occuper tous les ponts par des unités du Volkssturm, dont il donna aux chefs des ordres précis pour sécuriser les ponts.

Avec Stecher, j'ai informé mon frère, dans la mesure où cela était nécessaire, de l'importance des ponts : en les faisant sauter, on couperait en même temps l'alimentation en eau des quartiers et des banlieues situés à l'ouest de l'Isar. De plus, les ponts avaient une grande valeur technique et artistique.

'Je me demande seulement quel est l'intérêt de ces démolitions si les divisions américaines ont déjà franchi l'Isar au nord et au sud de Munich ! Je ne suis pas d'accord pour une destruction pure et simple sans aucune nécessité militaire, qui ne se fait qu'au détriment de la population civile'.

Les appels téléphoniques avec le chef d'état-major du groupe d'armées et avec le général des pionniers se succédaient. Tout d'abord, mon frère demanda des informations précises sur le déroulement du front, la situation, les forces de défense et les dispositions prises par le Heeresgruppe [groupe d'armées] dans le secteur du Gau de Munich-Haute-Bavière et de la ville de Munich. Cela lui a été expliqué :

Les Américains ont franchi l'Isar avec de puissantes formations d'infanterie et de chars au nord de Munich et au sud près de Tölz et ont commencé à encercler Munich à l'est également. Trois divisions vont attaquer Munich de front par l'ouest, c'est pourquoi le maréchal a ordonné de faire sauter tous les ponts de Munich.

'Et pourquoi ? Faut-il résister à Munich sur la rive est de l'Isar ? Faut-il s'y battre ?'

'Non, les forces manquent, cela n'aurait pas de sens, car le groupe de combat serait bientôt encerclé de tous les côtés'.

'Alors, il est tout aussi inutile de détruire les ponts.' La voix de mon frère s'est fait entendre : 'Mon général ! Vous ne parlez pas maintenant au Gauleiter de Munich, mais au commissaire de la défense du Reich nommé par le Führer pour l'ensemble du secteur du commandant en chef Sud, et je ne tolère pas de destructions inutiles ! Le feld-maréchal doit annuler son ordre de faire exploser ! – Vous pouvez le joindre par câble ou par radio ! – Dans ce cas, faites en sorte qu'il m'appelle. Prenez note : j'ai fait occuper tous les ponts de Munich par des unités du Volkssturm, vos commandos de démolition ne peuvent pas s'approcher des ponts'.

Plus tard, il y eut encore une dispute téléphonique, cette fois avec Kesselring lui-même, qui appelait de quelque part. Il a fait référence aux ordres du Führer, au cas de Remagen - le président de la Cour martiale de Remagen, le général Hübner, se trouvait actuellement à Munich et avait été désigné par lui comme commandant de combat – bref, lui, Kesselring, était responsable. Mon frère dit alors à Kesselring :

'Feldmarschall, vous avez vous-même exclu Munich des zones de combat – c'est donc moi qui suis responsable ici. Je réponds personnellement de la conservation des ponts. J'en assume l'entière responsabilité, et avec moi mon frère en tant que Generalbaurat de Munich. – Maintenant, si vous me dites que vous ferez sauter les ponts par la force si nécessaire, je peux vous assurer que vous ferez sauter mes hommes du Volkssturm en même temps que les ponts et que vous me ferez sauter avec eux sur le pont Prinzregenten !'

Finalement, une formulation a été rédigée : 'Le Gauleiter de Munich-Haute-Bavière, en sa qualité de commissaire de la défense du Reich dans la zone du commandant en chef Sud, et le Generalbaurat de Munich assument ensemble l'entière responsabilité pour que les ponts de Munich ne soient pas détruits', – 'compte tenu de la situation militaire et du fait que la rive est de l'Isar n'est pas défendue', ajouta mon frère.

Après de nouvelles protestations, Kesselring a fini par céder. En réponse à la question de mon frère, il a confirmé qu'une résistance sérieuse n'était plus possible que dans la 'forteresse des Alpes'. Il a ajouté : 'Des décisions doivent être prises ici et je ne veux pas les prendre sans vous, en tant que commissaire à la défense du Reich. Je vous attends au plus vite à mon quartier général'.

Afin d'empêcher les formations américaines de passer rapidement les ponts, mon frère a ordonné des barrages. Puis, en fin d'après-midi du 29 avril, nous avons quitté Munich dans ma voiture. Nous nous sommes d'abord rendus chez le général des pionniers à Rosenheim – seuls les

chemins secondaires étaient encore libres d'ennemis après Munich – pour empêcher la destruction du pont de l'autoroute Mangfall. Nous sommes arrivés trop tard.

La conservation de tous les ponts de la ville, outre l'appel passionné du directeur des travaux publics, le professeur Stecher, Munich la doit uniquement à mon frère qui, par son attitude énergique, a pu s'imposer face au commandant en chef sud, le maréchal Kesselring.

Pendant la nuit, j'ai longuement discuté avec mon frère. Il m'a dit : 'Je n'ai pas le choix : tu es bien conscient de ce que nous devons attendre des Américains. Ils abattent sans pitié les soldats allemands capturés au cours de leur avancée – c'est ce que m'ont dit à plusieurs reprises les militaires. Et j'ai appris en passant que lors de la libération victorieuse de Dachau, les Américains avaient également « libéré » l'hôpital SS – sans se gêner, ils ont tué ou abattu les blessés et les médecins – tout à fait dans l'esprit du slogan de Roosevelt : 'En avant, soldats chrétiens – Amen'.

Il y a quelques mois, ici à Landsberg, cette remarque de mon frère m'a été rappelée, mais plus tard.

Dans la nuit du 1er mai, la nouvelle nous est parvenue à Traunstein : le Führer est mort ! Pour nous, c'est un monde qui s'effondrait !

Mon frère a libéré tous les partisans de son Gau, dans la mesure où il pouvait encore les rassembler à Traunstein : 'Nous avons perdu la guerre – et avec Adolf Hitler, nous avons aussi perdu notre Allemagne. C'est pourquoi je considère personnellement que toute résistance supplémentaire, dans la mesure où la population en souffrirait, est problématique. De toute évidence, la Wehrmacht ne se battra plus contre les Alliés de l'Ouest. Cependant, la lutte contre les bolcheviques se poursuit dans les Ostmark-Gau restants. Que chacun d'entre vous prenne sa décision – je ne quitterai pas mon gau et je ne me laisserai pas capturer'.

En fin d'après-midi, nous, les frères, étions à Berchtesgaden. Entre-temps, Kesselring avait déplacé son quartier général à Zell am See. Mon frère m'a dit : 'J'aurais mieux fait de chercher la mort à Munich - maintenant, ce sera ici. Rends-moi encore un service : transmets ces dossiers secrets à Kesselring ou à son mandataire politique – si tu ne peux plus t'en sortir, brûle tout à temps'.

Aujourd'hui, je pense que cette mission n'était qu'un prétexte. Mon frère prit congé : 'Essaie au moins de te préserver, pour ta femme et tes fils'.

Dans la nuit, je me suis rendu à Zell am See – mon frère et sa femme ont quitté la vie. Un souvenir se dressait devant mes yeux : l'œuvre d'un

sculpteur de l'Antiquité, dans le musée romain des thermes de Dioclétien. Un Gaulois qui tue sa femme et se tue lui-même pour échapper à la captivité. Cette sculpture m'avait beaucoup impressionné. Quelle époque cruelle, pensais-je alors, que de choisir la mort pour échapper à pire !

Le pire m'a encore effleuré plus tard, après le traitement brutal que j'ai subi dans les prisons et les camps, et surtout dans le bunker d'interrogatoire de Dachau, avant que l'on ne me fasse un procès éhonté pour crimes de guerre.

Un interrogateur, émigré et néo-américain en uniforme du CIC, m'a dit lors d'une pause dans l'interrogatoire : 'Nous étions à la recherche de votre frère. Quand nous n'avons plus pu le capturer vivant, nous l'avons fait déterrer à Berchtesgaden. Nous voulions être sûrs que c'était bien lui. C'était lui – et maintenant j'ai ses fameuses médailles, ses 'croix de fer' et ses 'décorations' !' Je n'avais pas d'autre choix que de regarder à travers cette immonde morgue, comme si elle n'existait pas.

Cela correspond à ce qui s'est passé ici il y a quelques mois et qui m'a rappelé la remarque de mon frère, je l'ai déjà mentionné. Un jour, les anciens kapos du camp de Dachau ont été amenés à l'avant par les sas de la prison pour être interrogés, fouillés de la tête aux pieds. L'un d'eux, Emil, Emil Mahl, m'en a parlé. Son doux dialecte de Mannheim accentuait encore le côté macabre de son récit :

'Auerbach et Ohrenstein étaient là, ainsi que des fouineurs du service, quelques membres du gouvernement et du CIC, et des journalistes – et de « nous », le Provost-Marschall'.

'De quoi s'agissait-il ?' lui demandai-je.

'Sur la table, il y avait un journal avec un gros titre : « Fosse commune découverte au camp de concentration de Dachau », et ils voulaient savoir exactement quel genre de cochonnerie des SS ils venaient de découvrir.

Ils avaient apporté un plan de l'ensemble du camp et des photos de ce qu'ils y avaient trouvé, et les questions ont commencé à fuser. Non, ai-je dit, cela a certes un rapport avec les SS, – mais c'est tout le contraire de ce que vous pensez – ce sont les Américains. Dans la fosse commune, il y a les SS de l'hôpital.

Lorsque les Américains ont libéré le camp de concentration de Dachau, ils ont aussi nettoyé l'hôpital militaire – ils ont abattu ce qui pouvait marcher, et ce qui ne pouvait pas marcher a été battu à mort dans le lit – tout, y compris le médecin, le personnel soignant et l'infirmière - qui croyait

en effet être protégée par la Croix-Rouge – mais les Américains s'en fichaient, ils étaient pleins d'envie de tuer !

D'abord, ils ne voulaient pas me croire, ils étaient tout à fait indignés, nos amis américains ne feraient pas une chose pareille. Mais j'ai dit que je le savais parfaitement, j'étais le kapo des morts. Emil a souri : 'Ils en ont fait une de ces têtes !'

Oui, Emil Mahl est absolument compétent en la matière, il avait affaire aux morts, il était, comme il l'a dit, responsable du crématorium du camp de concentration de Dachau. 'Je n'avais que deux fours', dit-il une fois, 'maintenant tout est différent, les Américains ont fait en sorte que cela ressemble à quelque chose. Non, non, je n'étais pas content à l'époque !'

Pour irriter Emil, j'ai lancé : 'Mais, et ce qu'a raconté Niemöller alors !'

'Oh', dit Emil, 'il ne fait que se donner de l'importance, ce fou – tout cela n'est pas vrai !'

Voilà ce qu'a dit Emil Mahl. Mais il n'y avait alors plus rien à lire sur la fosse commune nouvellement découverte dans le camp de concentration de Dachau, comme me l'ont rapporté nos China Men.

# Souvenirs de Linz

## Fauler Pelz et Villa Bergius à Heidelberg

Je ne sais pas ce que tu as vécu au siège du CIC, mais pour moi, chaque 'interrogatoire' était plutôt comique. Six m'a regardé avec impatience. Je lui expliquai :

J'ai passé la nuit dans la prison municipale de Heidelberg 'Fauler Pelz', et la pièce dans laquelle j'ai passé la nuit avait un plafond voûté, un carcere, certainement du temps de Perkeo. Je me trouvais parmi une demi-douzaine de criminels professionnels et je n'osais pas me déchausser pendant la nuit. Ce n'est que plus tard que j'ai été transféré dans une cellule individuelle et que j'ai pu dormir sur la couchette sans mettre les mains dans les poches.

Vers 10 heures, j'ai été régulièrement conduit à la Villa Bergius en Minna verte ou ligoté dans une jeep et emmené au sous-sol. Vers 11 heures, les arrogants interrogateurs s'étaient suffisamment remis de leurs efforts nocturnes pour pouvoir commencer les 'interrogatoires'. Peu importe à qui l'on me présentait, cela commençait par : Déshabiller, enlever la chemise – bras levés. Ils cherchaient le signe du groupe sanguin.

C'est de l'un de ces interrogatoires que je veux te parler. Celui qui m'a pris entre-temps ce jour-là était un juif américain suédois ou un juif suédois en uniforme du CIC – il doit y avoir des différences de rang[1]. Après avoir cherché en vain avec une loupe d'éventuels restes de tatouage de groupe sanguin, il a constaté avec conviction : 'Mais toi, tu es un Ass Ass !'

Je n'ai pas répondu, alors il m'a dit : 'Une seule heure de Ass Ass, c'est déjà trop !' Je suis resté silencieux. Au bout d'un moment, qui devait sans doute être censé me faire céder : 'Si ce n'est pas Ass Ass, quel métier ?'

Pour une fois, ça changeait, et j'ai dit : 'Architecte'. Un 'Ahahaha', sortit du fond de sa gorge, – 'nous savons bien, nous savons tout', en tapant sur un dossier. 'Je viens de Suède après l'Amérique, je veux maintenant entendre comme preuve des noms d'architectes suédois'. Là, ça m'a amusé. 'Ragnar Östberg', dis-je, 'et son célèbre hôtel particulier à Stockholm – Asplund, sa bibliothèque et le théâtre scandinave – Ivar Tengbom et sa salle de concert'. Il a recommencé à rire puis il a dit : 'Bien, bien – très rapide et vif – les noms sonnent comme du vrai suédois – mais c'est la première fois que j'entends ces noms – ahaha, ahaha !' Je me suis dit qu'il était sans doute

certain qu'il n'avait vendu de tuyaux d'égout à aucun d'entre eux, qui sait quoi et à qui.

Mais le soir, dans ma cellule de la 'Fauler Pelz', mes pensées étaient tournées vers la maison de ville – non, pas celle de Ragnar Östberg à Stockholm, mais plutôt la maison de ville d'Adolf Hitler à Linz-Urfahr. Certes, à l'époque, lors des entretiens avec lui, et maintenant aussi après l'interrogatoire de Bergius, l'œuvre de l'architecte Ragnar Östberg avait donné une impulsion.

F. A. Six m'a pris par le bras et m'a dit : si ce que tu as à raconter nous ramène à Adolf Hitler et contribue à faire connaître quelque chose de ses projets et de sa nature, alors c'est plus important pour moi que tous les gadgets et toutes tes histoires grotesques. Bien sûr, j'aime aussi les entendre, ne serait-ce que pour pouvoir rire. Mais ce qui est important, c'est l'image d'Adolf Hitler, qui gagne en contours et en couleurs à chaque récit que tu fais. Parle de la maison de ville d'Adolf Hitler à Linz !'

## L'hôtel de ville pour les citoyens de Linz

Voilà comment tout a commencé : lorsqu'à l'automne 1940, Adolf Hitler m'a initié à Linz à la nouvelle mission du 'Donauufer-Bebauung' [aménagement des rives du Danube – NdT], j'ai été très étonné de voir avec quelle détermination et quelle réflexion il avait déterminé l'emplacement des bâtiments. Depuis le pont des Nibelungen, nous regardions le côté Urfahr du Danube. Adolf Hitler m'a expliqué ses idées sur les relations entre les bâtiments et les espaces de la place, il a dit :

‘Je considère comme un avantage le fait que l'axe routier partant du pont ne soit pas strictement orienté vers le sommet du Pöstlingberg. S'il en était autrement, cela ne correspondrait pas au caractère du paysage et de la ville, qui ne connaissent pas de grands axes visuels. À l'exception des ‘Lauben’ (c'est ainsi qu'Adolf Hitler désignait brièvement la nouvelle rue ‘Lauben’ prévue), qui mèneront de la vieille ville à la gare et qui présentent des relations d'axe bilatérales judicieuses, je ne souhaite pas construire d'autres relations axiales à Linz.

Le Danube et ses rives, désormais les éléments principaux de la nouvelle forme urbaine, présentent une alternance de courbes concaves et convexes. C'est pourquoi un assemblage rythmique des groupes de bâtiments s'impose. Des deux côtés, cela correspond à la courbe extrêmement vivante du fleuve.

Dans le sens nord-sud, l'ancienne place principale de Linz est étroite et perpendiculaire au Danube. Mais, une fois ce pont franchi, les nouvelles formes de places à construire doivent s'adapter au cours du fleuve en s'étendant en sens inverse. Pour qu'elles soient perçues à l'échelle de la ville, elles doivent être divisées et accentuées par les groupes de bâtiments, bordées sur trois côtés et ouvertes sur le fleuve. Ainsi, l'élément vivant du fleuve est intégré dans les nouveaux espaces de la place’.

C'est ainsi que j'ai cité les indications d'Adolf Hitler. Pour le rendre compréhensible, j'ai pris une pierre et j'ai dessiné la situation dans le chemin sablonneux de la cour de la prison : le pont des Nibelungen et le contour de la rive du fleuve du côté de l'Urfahr.

En aval, là où la rive se heurtait au courant de manière convexe, la composition spatiale devait se terminer par la Halle de la Communauté. J'ai dessiné le bâtiment dominant prévu perpendiculairement au cours du fleuve, – et à côté, vers la place, libre comme un campanile, la 'Tour sur le Danube'.

L'avant-cour du pont des Nibelungen, devant le bâtiment du Reichsstatthalter situé en retrait, donnait sur la droite, en aval, sur une terrasse spacieuse. Celle-ci menait à son tour à la vaste place principale prévue du côté d'Urfahr. Les bâtiments latéraux orientés perpendiculairement au fleuve donnent à cette place une forme trapézoïdale. Les terrasses étagées qui l'entourent soulignent cette forme de base et relient les corps de bâtiment à l'horizontale.

Maintenant, comme si elle était ancrée dans l'espace de la place, cette tour se dresse sur le Danube, avec le motif du carillon de Bruckner. Cette brève description te montre qu'il me suffit de comprendre ce qu'Adolf

Hitler avait imaginé et, comme il s'est avéré par la suite, ce qu'il avait défini dans les plans et les esquisses des façades.

Qu'en est-il de l'hôtel de ville ? m'interrompit mon ami, impatient. Attends un peu, lui dis-je, je dois d'abord décrire la situation dans son ensemble. Tout d'abord, l'hôtel de ville est le bâtiment dominant sur le Danube, côté Urfahr, vu du pont en amont. J'en ai tracé les contours sur le sable du chemin.

Sa façade est orientée vers le Danube et s'avance jusqu'à l'ancien chemin de halage, les substructions de l'édifice se relient aux parois granitiques de la rive. Sur le côté, une place carrée est créée. Elle permet non seulement de mettre l'hôtel de ville à l'écart de la circulation, mais aussi de lui conférer distance et dignité depuis le pont et la rue. J'ai conçu une colonne pour cette place, à l'emplacement original, surmontée des signes des planètes, dédiée à Johannes Kepler, qui a enseigné douze ans à Linz.

J'ai également prévu une fontaine horizontale en l'honneur d'Adalbert Stifter, avec une citation tirée de l'une de ses descriptions de la nature.

Dans les corps de bâtiment qui déterminaient l'espace de la place, les contours opposés – verticaux et horizontaux – devaient également se manifester. Le projet prévoyait donc, sur le côté nord de la place, une tour de 14 étages, aux contours énergiques et aux éléments architecturaux plastiques mais ennuyeux, qui devaient donner à la tour la force de résister à l'horizontalité du pont. Une galerie en arc de cercle devait relier la haute tendance verticale du bâtiment au cube de l'hôtel de ville.

J'ai dessiné cet hôtel de ville d'après les idées et les croquis d'Adolf Hitler. Il avait la forme de base des fermes qui se trouvent tout autour de Linz. Ce sont des carrés, ils forment chacun une unité de construction fermée sur elle-même avec une cour intérieure. Et toutes ces résidences sont situées au milieu de leurs champs, comme des châteaux paysans. Dès le début, toutes les esquisses d'Adolf Hitler pour l'hôtel de ville avaient un plan carré, et toutes avaient une grande cour intérieure, mais pas ouverte, plutôt traversée par les étages comme une pièce haute, terminée par un plafond à caissons. Les murs tout autour étaient des galeries de feuillage, soutenues par des piliers sur lesquels s'étendaient des arcs romains. Les piliers se sont affinés en colonnes aux deux étages suivants.

Le modèle précoce était certainement la magnifique cour intérieure, bien qu'ouverte, de la 'Landhaus' de Linz, construite à l'époque des 'Landstände' au XVI$^{e}$ siècle.

La lumière du jour devait être diffusée en basilique dans la galerie supérieure, de tous les côtés, grâce à l'étage intérieur en attique. L'éclairage du soir correspondait également à ce guidage indirect de la lumière, il était donc comparable à une illumination, mais sans sources lumineuses éblouissantes.

Dans cet espace élevé, Adolf Hitler a prévu un escalier qui, comme dans le Führerbau de Munich, ne reliait que le rez-de-chaussée à l'étage supérieur, très représentatif. Les cages d'escalier des ailes latérales servaient à relier les autres étages.

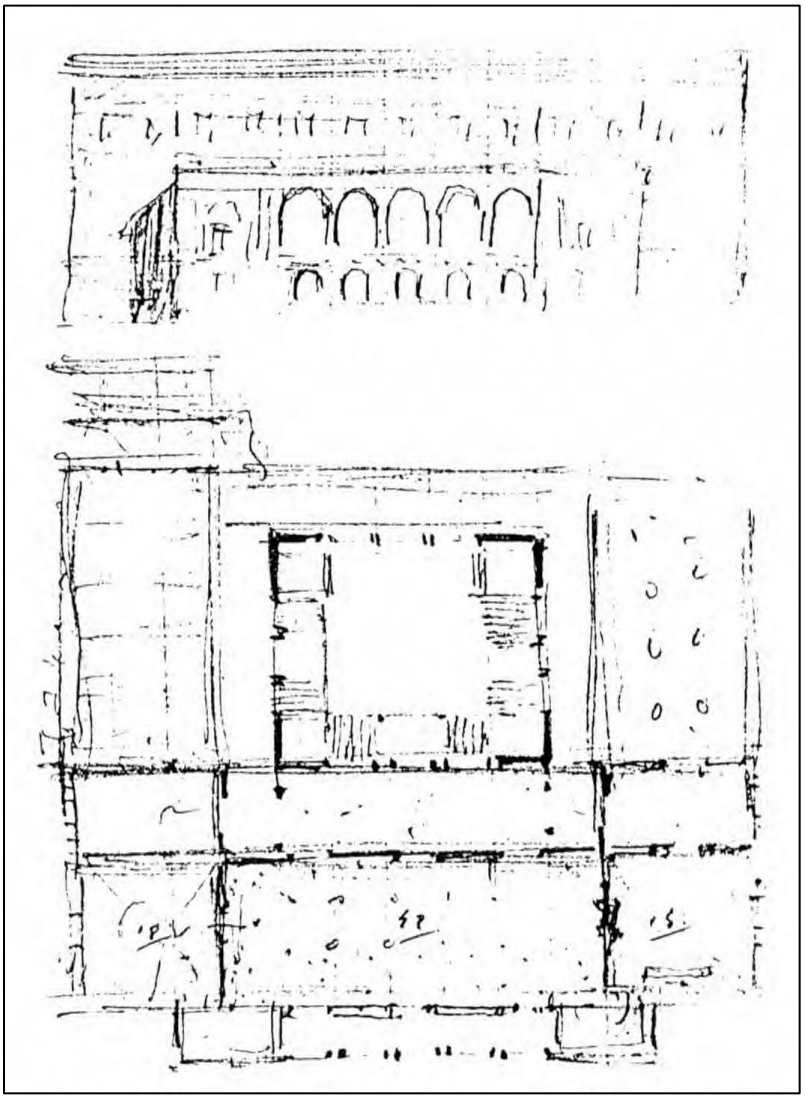
Je pouvais deviner quelles réflexions et quels modèles étaient à la base de cette cage d'escalier. Dans mon atelier, il a dessiné trois dispositions et systèmes différents, j'en connais d'autres au quartier général du Führer à Winnitsa. Dans la mesure où j'ai pu rassembler les esquisses, je les ai mises en sécurité dans le coffre-fort – que sont-elles devenues ?

Déjà dans sa jeunesse, les escaliers lui semblaient importants, je pense à Saint-Florian, à l'escalier impérial de Göttweig. À cela s'ajoutaient ses expériences architecturales à Vienne avec les cages d'escalier de Prandtauer, Fischer von Erlach et von Hildebrandt.

Un jour, il a mentionné – et cela m'a étonné – l'escalier de la « Halle bleue » de Ragnar Östberg, il avait étudié en détail les plans et les photographies de l'hôtel de ville de Stockholm. Il le décrivait comme une construction romantique d'une grande qualité artisanale, imaginative mais austère, bien adaptée à la ville de Stockholm et d'une valeur artistique durable.

Pour l'hôtel de ville de Linz, Adolf Hitler avait esquissé des façades d'une étrange singularité. Lorsque la plus marquante de ces esquisses a été dessinée et transférée sur le modèle, le corps de bâtiment cubique est apparu avec la plus grande clarté de forme. Quelque chose dans l'ensemble de la construction rappelait Lentia, la fondation romaine de Linz, les châteaux d'Hadrien et de Marc Aurèle le long du Danube, l'époque carolingienne, les palais impériaux, – et pourtant le bâtiment était un hôtel de ville moderne, la meilleure représentation architecturale de la communauté urbaine de Linz.

Je ne peux décrire le bâtiment qu'en le dessinant en même temps, – ici, la porte du 'Motorshop' s'y prête. Nous nous sommes rendus aux ateliers



*Esquisse d'Adolf Hitler : plan de l'hôtel de ville de Linz, avec les nouvelles dimensions de la pièce 18-42- 18 mètres. Au-dessus, l'indication de la façade sur le Danube. Il l'a esquissé dans le train, lors d'un voyage à Berlin.*

de la prison et j'ai dessiné au crayon sur le mur lisse de la porte la façade du bâtiment cubique orientée vers le Danube.

Ce n'est que dans la partie supérieure, sous la corniche, que se trouve une série d'ouvertures lumineuses profondément découpées, ce qui permet au cube austère de se dissoudre vers le haut. Sinon, il persiste dans une fermeture tectonique des surfaces murales. Ensuite, un corps de bâtiment indépendant de deux étages s'avance de cinq mètres par rapport au cube haut de trois étages. Cela donne deux façades échelonnées qui se complètent.

La façade en saillie comporte une galerie d'accueil à cinq axes au rez-de-chaussée, et au-dessus, à l'étage, une loggia à sept axes de dimension romaine, dont les deux loggias extérieures servent d'éléments d'espace pour communiquer avec les salles à l'intérieur.

Je le répète : c'est une façade d'une grande originalité. Certes, l'Opéra de Vienne présente également une aile à loggias de deux étages en saillie sur un corps de bâtiment élevé, mais elle est beaucoup trop imbriquée : la clarté de la forme fait défaut. Ainsi, le projet d'Adolf Hitler pour l'hôtel de ville de Linz est isolé.

La façade à loggias dominait le cube, qui mesurait environ 80 x 80 mètres. Lorsque j'ai assemblé les différents corps de bâtiment autour de la place carrée du pont des Nibelungen, j'ai constaté une différence d'échelle entre l'hôtel de ville et la tour. Il s'est avéré que la succession de dix étages de bureaux de trois mètres de haut chacun conduisait à une trame sans esprit, voire stupide.

Il manquait à la tour le grand souffle qui caractérisait l'hôtel de ville. Même le rez-de-chaussée puissant et l'attique aux formes multiples ne pouvaient pas compenser cela. Dans l'axe central du bâtiment, j'ai donc réuni deux étages par des persiennes pour le hall intérieur et la cage d'escalier, ce qui a permis d'obtenir une correspondance d'échelle.

J'ai présenté à Adolf Hitler un modèle partiel des constructions autour de la place carrée – avec l'hôtel de ville, le bâtiment du gouverneur du Reich et l'immeuble modifié avec ce risalit à arcades que j'ai justifié. Et je faisais référence au Ducale d'Urbino, dont la face ouest évoque le motif des loggias superposées. Adolf Hitler voulait voir l'illustration du Ducale et a dit à ce sujet :

'Cette forme architecturale correspond tout à fait au duc et à son époque, et la forme que vous avez imprimée ici est l'expression d'une idée de construction de notre temps'.

Il m'a répété l'idée qu'il m'avait déjà communiquée lors d'une précédente conversation : 'Pourquoi ne devrions-nous pas utiliser les mots de l'architecture qui nous ont été transmis depuis des millénaires et qui sont liés aux matériaux ? C'est à nous d'en faire de nouvelles phrases, qui seront ensuite valables à notre époque. Ce qui compte, c'est l'idée de construction et sa mise en œuvre ; les matériaux et la technique sont au service de cette idée, et non l'inverse'. En disant cela, il a désigné les piliers et les arcs des arcades et des loggias.

J'ai sans doute trop parlé de l'hôtel de ville en tant qu'architecte – selon la volonté d'Adolf Hitler, ce devait être la maison des citoyens de Linz. Car c'est à eux et au maire que reviendrait la représentation de la ville, et non au Reichsstatthalter et au Gauleiter du Parti.

Je le comprenais en cela. À l'occasion du lancement du *'Bismarck'*, j'ai assisté en sa compagnie à une réception donnée par le maire de Hambourg. Ce fut pour moi une expérience indispensable pour pouvoir aménager des espaces pour de telles manifestations, où que ce soit.

L'ensemble ville-offices nécessaire, avec les nombreux bureaux pour l'administration et les services de la ville, devait être construit comme un groupe de bâtiments indépendant, comme 'hôtel de ville technique', à la suite de l'hôtel de ville en amont. Mais Adolf Hitler souhaitait qu'une fonction soit séparée de ce quartier de la mairie et de l'administration : le bureau d'état civil. Il me dit qu'il fallait le prévoir dans la partie nord de l'hôtel de ville et que le chemin qui y mène devait passer par la grande Halle et la cage d'escalier.

Il s'est même efforcé d'obtenir la possibilité d'amarrer des bateaux à moteur du côté du fleuve de l'hôtel de ville. Il a parlé des loggias qui offraient aux habitants de Linz et à leurs invités la plus belle vue sur le Danube, la ville et le Freinberg. Les peintres pourraient utiliser les surfaces du mur du fond pour réaliser des projets de mosaïques.

Dans l'une de ses esquisses de plan que j'ai encore sous les yeux, il a inscrit les dimensions des salles de réception : 18 x 18 mètres, puis la grande salle de 18 x 42 mètres, précédée des loggias donnant sur le fleuve, et à nouveau 18 x 18 mètres. Ensuite, après les salles de transition, venaient les salles de conseil et de banquet. Du côté du Pöstlingberg, le bureau de l'état civil était prévu avec les salles d'archives et la salle des mariages.

Il a également pensé à l'argenterie du Conseil. Sur ma proposition, le professeur Leute, orfèvre à Berlin, a été chargé d'en réaliser les plans. Dès 1941, j'ai présenté à Adolf Hitler les magnifiques dessins de Lettré. Les

ornements décoratifs de toutes les parties de l'argenterie du Conseil et de la table étaient des variations sur la feuille d'acanthe.

## L'aménagement des rives du Danube

Et puis je l'ai vu – cela restera toujours dans mon esprit – lorsque je lui ai présenté le modèle de Linz dans les sous-sols de la chancellerie du Reich en février 1945. Que devait-il ressentir ? Aujourd'hui, je me demande si je lui ai fait plaisir ou si je n'ai fait qu'aggraver la douleur de savoir que tous les efforts pour l'Allemagne, pour la réalisation de ses objectifs, que tous les sacrifices étaient vains.

Quelle que soit l'heure, le jour ou la nuit, dès qu'il en avait l'occasion ces dernières semaines, il s'asseyait devant le modèle. J'attendais de lui des indications, des suggestions, je le mettais au défi de me critiquer et je lui disais que la maquette donnait une idée de l'ampleur de la tâche de construction, mais aussi de la responsabilité de concevoir tout cela. Mais avant que je puisse continuer, Adolf Hitler a fait signe que tout cela n'avait pas d'importance, qu'il ne voulait pas être dérangé, et son regard est resté posé sur la maquette.

Il s'est attardé le plus longtemps sur la perspective de la rive gauche du fleuve, sur les constructions du quartier d'Urfahr. En fonction de la position du soleil, la maquette était éclairée par des projecteurs, de sorte que les bâtiments et les formes de places qu'ils formaient s'offraient à son imagination. Rien n'était isolé, rien ne se réduisait à lui-même, les bâtiments s'intégraient les uns aux autres, formant des accords et des intervalles architecturaux.

C'est de la place qu'Adolf Hitler choisit de préférence pour observer la maquette qu'il pouvait le mieux voir l'encadrement architectural du fleuve dans son tracé concave-convexe. Du côté de Linz, il voyait les façades de la composition architecturale éclairées par le soleil. Tout commençait en amont avec l'école Adolf Hitler sur le Spatzenberg, qui descendait en pente raide vers le Danube. Dans la vallée encore étroite du Danube, les maisons d'hôtes de l'industrie, des aciéries, suivaient avec leurs terrasses orientées vers le fleuve. Cet emplacement a été mûrement réfléchi, et pas seulement dans l'optique matérielle du maître d'ouvrage aux moyens financiers importants : le Danube, en tant que fleuve de circulation, relie les maisons d'hôtes aux installations industrielles situées loin à l'est. La particularité de la construction sur les deux rives du Danube résidait dans le fait que la largeur

du lit du fleuve était d'environ 225 mètres. Ainsi, le cadre bâti restait gérable et la navigation sur le fleuve entre les constructions riveraines devenait une expérience impressionnante. Ces deux considérations ont finalement déterminé l'emplacement des maisons d'hôtes de l'industrie.

**Voir illustrations B1, B2, B3, B4 dans la section « ILLUSTRATIONS »**

L'hôtel de ville technique était ensuite prévu comme une longue ligne horizontale divisée par des risalites, puis venait l'hôtel de ville – sur le côté, en retrait, le gratte-ciel, devant lequel se trouvait la place carrée avec l'embouchure du pont Nibelungenbrücke dans le système de rues d'Urfahr. Vint ensuite une structure spatiale rythmée par les bâtiments du gouverneur du Reich, la Gauleitung, en liaison avec la Halle de la communauté du peuple : ces bâtiments entourent et déterminent l'espace de la place largement ouvert sur le fleuve, l'emplacement idéal pour la 'Tour sur le Danube'.

Après le bâtiment plastique des halles, le jardin d'architecture a été construit avec des galeries, des pavillons conçus par Adolf Hitler lui-même et des halls d'exposition très en retrait. Les jardins architecturaux, situés à plat par rapport au lit du fleuve, ont également été créés pour des raisons techniques liées au courant. Les terrasses légèrement étagées devaient, selon le souhait d'Adolf Hitler, être plantées de roses, de plantes vivaces et de lauriers-roses : – ces derniers pouvaient être protégés du froid hivernal, comme le permettent les terrasses de Sanssouci.

Un pont suspendu devait assurer la liaison avec le côté de Linz et rendre ainsi les jardins, les halls d'exposition et les galeries accessibles à l'ensemble de la ville. Les jardins se terminaient par la façade latérale d'une salle de concert, suivie par les bâtiments pour les instituts, le musée militaire et, pour finir, le commandement général. Un pont en granit à trois arches reliait à nouveau le côté de Linz. En liaison avec l'avant-cour du pont à l'est, côté Urfahr, on avait prévu une tholos, un bâtiment en forme de coupole sur tous les côtés, conçu par Wilhelm Kreis vers 1912 comme monument Bismarck pour Bingen. Selon la volonté d'Adolf Hitler, cette tholos devait être le point final énergique de l'aménagement des rives du Danube et rappeler Bismarck et la naissance du Grand Reich allemand.

Après la tholos, les vastes espaces verts des plaines alluviales de Steyregg sur le Danube ont suivi. Le fleuve se tourne maintenant vers le sud-est, sur la rive gauche se trouvent les vastes plaines alluviales, sur la rive droite, sur sept kilomètres, l'imposant complexe industriel des usines du Reich Hermann Göring avec ses hauts-fourneaux, ses aciéries et ses trains de laminage.

Selon Adolf Hitler, ces usines devaient constituer la base matérielle des institutions culturelles de la ville de Linz, des théâtres, de la galerie, des musées, de la bibliothèque, de l'orchestre St. Florian, de la salle de concert et du planétarium sur le Pöstlingberg, et bien d'autres choses encore.

Les bâtiments situés le long du fleuve du côté de Linz sont très différents de ceux du 'côté ensoleillé' d'Urfah. Il ne s'agit pas seulement d'une attitude statutaire délibérément recherchée des corps de bâtiment, mais ils sont également soumis à la rigueur des alignements serrés et doublement échelonnés le long du fleuve. Ils sont déterminés et conditionnés dans l'espace par la forme de la ville.

La rive du Danube commence par des arbres qui, face à la tholos, protègent le port de la marine et de la police fluviale et servent d'intermédiaire avec le pont en arc de granit. Ensuite commence le grand complexe de bâtiments de l'école technique supérieure, à laquelle Adolf Hitler a donné son nom et donc un programme : l'université technique. Elle était construite symétriquement par rapport au fleuve, avec l'auditorium au centre et dominant la masse cubique. Vers l'arrière, vers les installations industrielles, les salles, les laboratoires, les groupes de salles pour la recherche, dont l'Institut de métallurgie, étaient échelonnés.

Le prochain bâtiment prévu était le siège des banques européennes. Plus tard, son emplacement a été déterminé près des jardins du côté d'Urfahr, en échange des instituts qui ont été orientés vers l'université.

Le seul complexe de bâtiments à tendance verticale du côté de Linz était l'hôtel KdF[1], une tour de 20 étages avec deux mille lits. Il s'agissait de structurer la masse du bâtiment de manière à ce qu'elle ne sorte pas de la structure d'échelle, et d'éviter un schéma de trame uniforme des façades, afin que le bâtiment n'apparaisse pas comme une 'maison à 1 000 fenêtres'. En bref, cet hôtel de masse devait trouver une forme architecturale qui corresponde à la dignité du fleuve et des autres constructions.

Une disposition stricte des unités spatiales polyvalentes de l'organisme hôtelier a été mise en place au départ. Les pièces à usage général ont été regroupées autour d'une cour, comme les salles à manger avec les locaux de service nécessaires. L'étage final de la tour servait également à cet usage général.

Afin de structurer la masse du bâtiment, des risalites négatives ont été découpées dans la façade avant et arrière, dans lesquelles s'inséraient les cages d'escalier nécessaires, en partie ouvertes, de la façade.

Ainsi, la grande masse de construction s'articulait en une forme architecturale gérable, la monotonie brutale d'une façade quadrillée était évitée et la tendance verticale était soulignée.

Pendant la moitié de l'été, l'hôtel était principalement aménagé pour les voyages de vacances avec la navigation sur le Danube de Passau à Vienne, le reste du temps, il devait servir de grande maison d'hôtes du Front du travail allemand afin de permettre une large participation de tous les travailleurs aux prestations culturelles que Linz, en tant que « ville du Reich », pourrait offrir plus tard. L'hôtel était également une condition préalable pour les congrès et les conférences prévus.

Les bateaux sur le Danube y avaient leur embarcadère, une gare routière assurait le trafic de campagne, un chemin de fer souterrain reliait directement le complexe hôtelier à la nouvelle gare centrale prévue.

Le complexe suivant, situé en amont, servait lui aussi principalement aux clients de l'hôtel, non seulement à ceux de l'hôtel KdF, mais aussi à ceux du futur hôtel du Danube, dont la construction par l'architecte Roderich Fick avait déjà commencé avant que je ne sois chargé du réaménagement de Linz.

Cette construction intermédiaire était appelée le 'Basar' et faisait le lien avec les normes de construction qui correspondaient à la vieille ville de Linz.

Le Freinberg, qui descend en pente raide vers la vieille ville et le Danube, constitue une composante naturelle importante. C'est ici que les Romains avaient construit le fort et la colonie de Lentia, et c'est ici que se trouvait au Moyen-Âge le modeste château impérial de Frédéric III. Römerberg, Schloßberg, Freinberg – c'est ainsi que la crête de granit du massif montagneux occidental a été appelée au fil des siècles. Le château tomba en ruine sous les Habsbourg, un incendie fit le reste, et il ne resta plus qu'un bloc austère et sans forme.

'C'est sur ces parois rocheuses que j'ai grimpé dans ma jeunesse – C'est sur cette crête que je me suis penché, avec une vue sur le Danube. C'est ici que j'aimerais passer le reste de ma vie. Giesler, – c'est au-dessus de ces falaises que vous construirez ma dernière demeure !'

## Plus d'informations sur Linz

Franz Alfred Six avait écouté avec beaucoup d'intérêt mon rapport et l'avait complété par des questions pour alimenter la discussion. Il m'a dit

que la situation politique de la fin du XIXe siècle, mais aussi celle des premières décennies de notre siècle, qu'il s'agisse de la monarchie ou de la démocratie de Weimar, n'avaient pas donné lieu à des planifications urbanistiques et n'avaient pas imposé aux architectes des tâches qui dépassaient la médiocrité utilitaire.

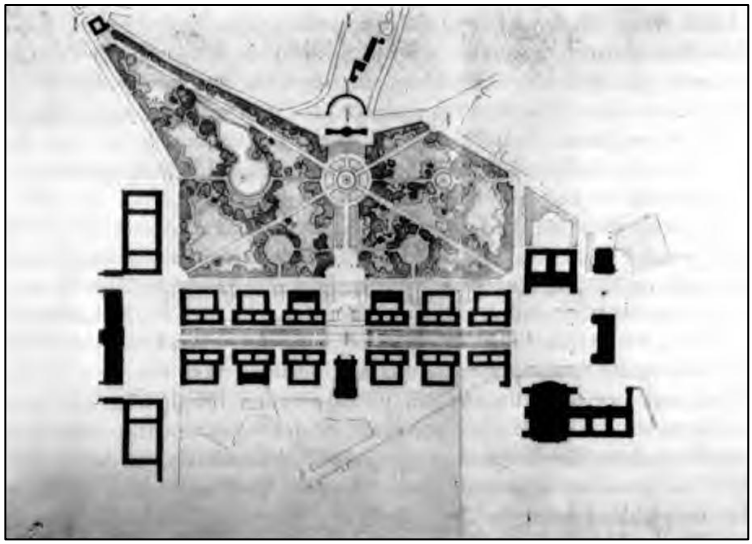
J'ai répondu que ni les conservateurs ni les libéraux, et encore moins les marxistes, n'avaient appliqué des idées, des conceptions et des impulsions à l'aménagement du territoire et à l'urbanisme, ni même à leur design. La démocratie n'offrait pas un terreau fertile pour la grande architecture, à moins que des hommes d'envergure, comme Périclès à Athènes, n'aient réussi à s'imposer. Car l'architecture, le langage dans la pierre, révèle dans les bâtiments la volonté unitaire d'une communauté ; dans la cathédrale, la religiosité, dans les châteaux et les palais, la puissance et la grandeur, la gloire d'une personnalité, d'un souverain. Un seul exemple : la chute de Napoléon III a également marqué la fin d'Haussmann et, en fin de compte, une rupture dans la continuité du développement urbanistique de Paris.

Outre l'aménagement des rives du Danube, quels autres ouvrages et mesures d'urbanisme étaient prévus pour Linz ?

Il ne serait possible de rendre compte de tout cela que sur la base d'une carte de la ville, peut-être pourrait-on se la procurer avec une justification quelconque. Disons seulement ceci : en 1938, Linz comptait environ 100 000 habitants. Grâce au redémarrage de l'industrie et à toutes les autres mesures, on pouvait s'attendre à une population de 300 à 350 000 habitants à la fin de l'expansion. C'était la base de toutes les réflexions urbanistiques pour la future forme de la ville de Linz.

Le chemin de fer à voie large toucherait également Linz, ce qui supposait une tangente de voies, au lieu des rayons étroits de l'ancien tracé des voies. C'est pourquoi le déplacement de la gare vers le sud-est d'environ 1 500 mètres était nécessaire. C'était important pour la forme de la ville et cela a permis de réorganiser le système routier.

La rue qui relie la nouvelle gare au centre-ville s'appelle 'Zu den Lauben'. Elle fut planifiée avec tous les blocs de construction et les magnifiques arcades. Dans cet axe, une voie pavée assurait la liaison avec la vieille ville et les constructions sur les rives du Danube. Parallèlement aux 'Lauben', sur le terrain désormais libre des anciennes installations ferroviaires, Adolf Hitler avait prévu un parc architectural. Dans l'axe transversal des 'Lauben' et du parc était prévu le Schauspielhaus, dont la façade était exposée au sud-ouest.



*'Zu den Lauben' avec le Schauspielhaus sur l'axe du parc. A gauche la nouvelle gare, à droite les constructions prévues : Galerie Bibliothèque Opéra. Ensuite, la vieille ville.*

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'aménagement de cette rue et sur les différentes façades. Il y avait de la diversité, mais l'unité de la rue était préservée, ce qui est loin d'être une rue de Rivoli. C'est avec des souvenirs de sa jeunesse qu'Adolf Hitler a justifié les 'Lauben' et le jardin architectural prévu en parallèle avec des fontaines, des sculptures, des pavillons ainsi que l'orangerie.

J'ai expliqué à plusieurs reprises à Adolf Hitler que je ne me sentais pas à la hauteur de la tâche de construire un théâtre. Lors de l'élaboration des plans pour la rue 'Zu den Lauben', j'ai donc laissé l'axe transversal sans représentation du théâtre. Adolf Hitler a pointé son doigt vers moi et a dit : 'Nous pouvons donc travailler ensemble sur ce sujet !' Le soir suivant, il me présenta des esquisses, des plans et des façades pour l'opéra de Linz, mais surtout pour le théâtre, qu'il avait dessinées au fil du temps sur toutes sortes de papier, et dont beaucoup n'étaient que des pensées fugitives.

Une fois de plus, j'ai essayé d'éviter cette tâche et j'ai nommé l'architecte de théâtre Baumgarten, qui était aussi... Non, m'interrompit Adolf Hitler, il est chargé de l'opéra, comme Speer de la galerie et Gall de la bibliothèque.

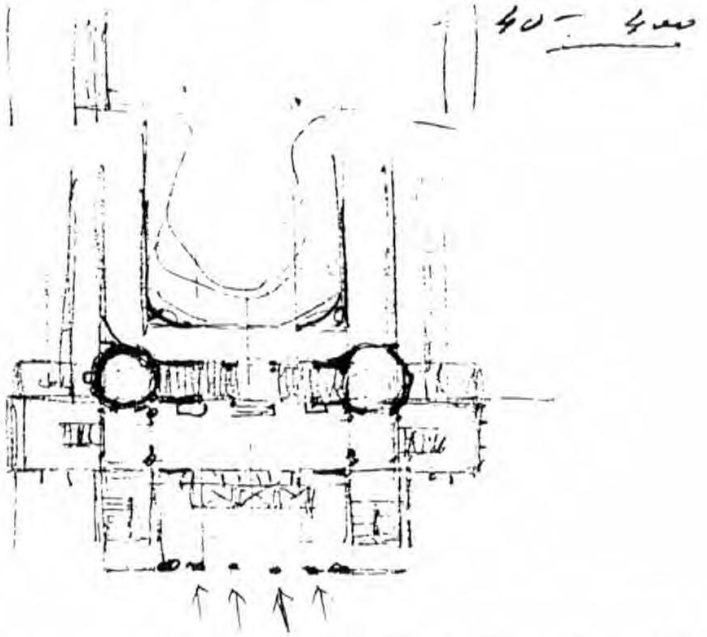
Je connaissais ces plans, ces bâtiments entoureraient sur trois côtés une place qui se trouverait juste devant le centre-ville avec le début de la 'Landstrasse' incurvée et sur le quatrième côté de laquelle déboucherait la large rue 'Zu den Lauben'.

Sur l'une de ces esquisses du Schauspielhaus, j'ai vu l'inscription : « 4o – 400 » ; cela n'avait de sens que si ces chiffres se rapportaient au hall d'entrée. Oui, c'était ainsi. Adolf Hitler avait prévu de construire à l'avant du Schauspielhaus, vers les 'Lauben', un hall d'entrée ouverte aux dimensions étonnantes de 10 mètres de profondeur pour 40 mètres de longueur.

Ce hall ouvert était tendu entre de puissants risalites, dans lesquels se trouvaient les escaliers menant au foyer. La particularité était la suivante : dans la façade de ces risalites donnant sur le hall ouvert, les coins étaient formés d'antennes architecturales de section carrée, avec chacune une colonne ronde correspondante. Le motif de cette façade, même s'il a été complètement modifié, trouve son origine dans le 'Templum in Antis'. Dans le projet d'Adolf Hitler, les faces frontales des murs de la cella, qui étaient alors en saillie, étaient remplacées par des risalites imposantes, mais conformes aux proportions.

Dans les autres esquisses de plans et de façades ainsi que dans les perspectives, les colonnes intermédiaires porteuses habituelles étaient toutefois totalement absentes. Adolf Hitler a déclaré à ce sujet : la portée libre de l'ossature frontale entre les risalites de près de 40 mètres, associée à une dalle de plafond à caissons de 10 mètres sur 40, soit 400 mètres carrés, n'est possible qu'en béton armé. Et c'est précisément ce que je souhaite démontrer ici : insérer le béton armé, avec ses portées statiquement possibles, dans une architecture tectoniquement sensible !

J'utiliserai ici les matériaux de construction techniques de notre siècle, sans pour autant renoncer aux composants de l'architecture qui se sont associés à l'apparence du théâtre depuis l'Antiquité. Croyez-moi, cela correspondra à notre époque, il n'y aura pas de dissonance, pas de rupture de style, nous pourrons déjà le constater sur la maquette ! À titre d'essai, il faudrait utiliser dans la maquette des piliers cannelés à la place des deux colonnes rondes, si la portée et la rigueur de la charpente et du plafond à caissons l'exigent.




*Ces colonnes peuvent être supprimées, a déclaré Adolf Hitler. On obtient alors un hall ouvert de 40 * 10 = 400 mètres carrés.*

---

*L'une des nombreuses esquisses d'Adolf Hitler pour le Schauspielhaus dans la Laubenstrasse prévue à Linz.*

Les portails d'entrée devaient être placés contre le mur d'entrée, en acier, en bronze ou en aluminium avec du verre. Au-dessus, les grandes fenêtres du foyer offrent une vue sur le parc jusqu'à l'orangerie. Sur les surfaces murales de la Halle ouverte jusqu'aux entrées, les portraits de dramaturges et d'acteurs importants seront placés sur des stèles. J'imagine les surfaces murales dans une pierre naturelle chaude et claire, les nervures du plafond resteront dans la couleur propre au béton, mais les caissons seront en mosaïque bleu azur.

C'est tout pour aujourd'hui.

L'ami Franz Alfred Six a répondu : ton rapport sur l'aménagement des rives du Danube a été précédé d'une référence à Adolf Hitler. En février 1945, il se penchait encore sur les problèmes d'urbanisme. L'abstraction qui émanait des maquettes d'architecture semble l'avoir fasciné, et les maquettes lui ont certainement donné un aperçu de la forme urbaine dont il rêvait. C'est un processus étrange, j'aimerais un jour t'entendre donner tous les détails à ce sujet. As-tu revu le Gauleiter de Linz ? Il a été exécuté ici !

Oui, je n'oublierai pas non plus ma dernière rencontre avec le Gauleiter Eigruber, ici à Landsberg. Grâce à mon travail pour Linz, j'ai appris à mieux le connaître et à l'apprécier. C'était un homme formidable, d'une nature constante. Je savais qu'il avait été condamné à mort lors du procès de Mauthausen et qu'il attendait ici l'exécution de sa sentence.

J'ai travaillé comme soutier de charbon et de scories dans la chaufferie. Un après-midi, je transportais du charbon de brai depuis un bunker éloigné. Dans ce bunker à charbon, la fenêtre de déversement se trouvait au-dessus du terrain, je pouvais voir dans la cour où une partie des vestes rouges faisaient leurs rondes à distance les unes derrière les autres. Là, une connaissance, le Gauleiter de Linz.

J'ai crié à mi-voix : 'Eigruber' – 'Qui es-tu ?'. Il m'a regardé, j'ai appuyé ma tête contre la grille, mais, couvert de charbon comme je l'étais, il ne m'a pas reconnu. Il était déjà trop loin pour que je puisse l'appeler. J'ai attendu qu'il se rapproche à nouveau dans sa ronde. Maintenant, il était à nouveau accessible. 'Giesler', dis-je. 'Qu'est-ce que tu as prix ?' 'Perpétuité'.

Il s'est de nouveau approché, il a ralenti, il m'a regardé : 'Pauvre homme, pourquoi ne t'es-tu pas fait pendre ?' 'Allez, on y va', a crié un garde américain. Cela s'adressait à Eigruber, car il ne pouvait pas me voir. Eigruber est à nouveau passé : 'Pauvre gars, je suis désolé pour toi', a-t-il dit. Je ne l'ai plus jamais revu.

Les exécutions avaient toujours lieu le vendredi matin, elles étaient accompagnées d'invitations pour les Auerbach et les Ohrenstein et d'autres invités d'honneur de Munich, assis sur des chaises devant les potences. Nous étions enfermés dans les cellules pendant les heures d'exécution.

Puis, l'un de ces vendredis, j'ai entendu dans la cellule la voix forte et résonnante du Gauleiter de Linz : 'Adieu, camarades !', puis son cri : 'Alles für Deutschland !' [Tout pour l'Allemagne ! – NdT]. Il est allé à la mort avec courage, droit et fidèle à ses convictions. Nous avons crié et tambouriné des poings et des pieds contre les portes des cellules.

Pendant un certain temps, nous avons marché côte à côte en silence, puis mon ami s'est arrêté et m'a dit : ce que tu m'as raconté là sur l'urbanisme et l'architecture, sur les constructions sur les rives du Danube, sur l'hôtel de ville, sur les 'Lauben' et le théâtre, m'incite à te demander et à t'exhorter en même temps : concentre-toi sur la description de toutes les tâches qui t'ont été confiées par Adolf Hitler. Note toutes les conversations avec Hitler dont tu as encore un bon souvenir. Tu étais son architecte, c'est à toi qu'il a confié Linz. Tu as concrétisé ses idées ; c'est pourquoi tu lui étais particulièrement attaché, car l'aménagement de cette ville l'a fasciné jusqu'à ces derniers mois.

Tu es le seul à pouvoir parler de l'urbaniste Hitler et de ses pensées, car il ne fait aucun doute que l'urbaniste Hitler se révèle principalement dans les formes urbaines de Munich et de Linz.

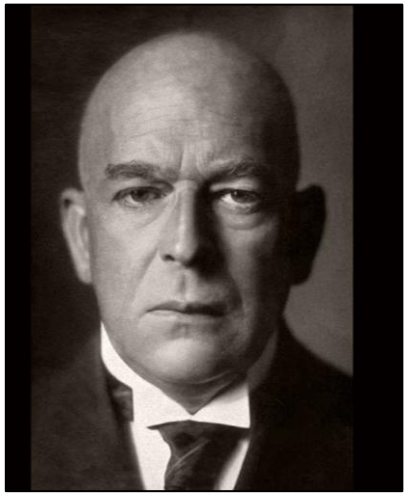
Ce n'est donc pas seulement ton devoir, c'est ton obligation de rendre compte de cet Hitler qui avait cette vision de l'urbanisme et de l'architecture qui correspond à notre siècle.

Pour l'instant, tu es encore trop sous le coup de la débâcle, du procès et de l'emprisonnement, – mais tu surmonteras cela. La seule source importante est ton témoignage sur la personnalité de Hitler, et dans ton domaine, tu peux contribuer à ce qu'il soit compris comme un personnage historique du XX^e^ siècle.

# Urbanisme et architecture

« Les vieilles villes, avec leur noyau gothique composé de la cathédrale, de l'hôtel de ville et de ruelles à pignons pointus, autour desquelles l'époque baroque avait entouré les tours et les portes d'un cercle de maisons patriciennes plus spirituelles et plus claires, de palais et d'églises-halles, commencent maintenant à déborder de tous côtés en une masse informe, à s'engouffrer dans la campagne déserte avec des tas de casernes de location et de bâtiments fonctionnels, à détruire le visage vénérable de l'ancien temps par des transformations et des percées. Celui qui, du haut d'une tour, contemple la mer de maisons, reconnaît dans cette histoire d'un être, devenue pierre, l'époque exacte où la croissance organique prend fin et où commence l'accumulation inorganique et donc illimitée, dépassant tous les horizons.

Je vois – bien après l'an 2000 – des ensembles urbains pour dix à vingt millions d'habitants, répartis sur de vastes paysages, avec des constructions à côté desquelles les plus grandes d'aujourd'hui semblent naines, et des idées de circulation qui nous paraîtraient aujourd'hui une folie ».



*Oswald Spengler*
*Le déclin de l'Occident II – Villes et peuples,*
*Munich 1919/21*

# Le devoir – Munich 1938

Le « réaménagement de Munich » a débuté par la planification et la construction d'installations de transport modernes. Pour le futur trafic individuel, Adolf Hitler avait défini avec le Dr Todt le tracé de l'autoroute circulaire, dont la construction a commencé au nord-ouest de Munich en 1938.

Le 22 mai 1938, les premières palplanches pour le métro ont été abattues. Ainsi commença la construction du vaste système de métro et de train de banlieue, le futur moyen de transport de masse. Le ministère des Transports du Reich prévoyait une gare centrale moderne comme gare de transit à la place de l'ancienne gare terminus, insuffisante.

Tout cela a donné l'occasion à Adolf Hitler de prononcer un discours important, dont je cite les parties essentielles(1). Il s'est adressé aux ouvriers et aux ingénieurs sur le chantier du métro :

« ...La tâche que nous avons entrepris de résoudre était posée depuis des générations. Avant la guerre(2), on avait déjà pris conscience que les installations de la gare de Munich étaient non seulement indignes, mais qu'elles ne pouvaient plus répondre aux conditions techniques. Mais la force manquait pour apporter une solution vraiment importante. Cela était dû au morcellement politique de l'Empire à l'époque et aux éternelles querelles au sein des parlements et des parlements régionaux.

La question d'un métro munichois a déjà été traitée pendant la paix, et même après la guerre, on s'en est occupé au point d'en arriver à une planification superficielle. Pour préserver en toutes circonstances l'ancienne Munich et la Munich de l'époque de Ludwig, il est nécessaire de trouver une réglementation de la circulation qui empêche au moins une partie du trafic de masse(3) d'emprunter les rues. Il n'y a pour cela qu'une seule voie : c'est la voie souterraine.

Avec le doublement et le triplement du trafic automobile, les voies à l'intérieur de la ville ne seront bientôt plus suffisantes pour répondre à cet afflux massif. Or, vous pouvez en être convaincus, cette circulation ne sera pas seulement triplée et quadruplée, mais aussi multipliée par six et par huit. Il nous appartient aujourd'hui de prévoir cette évolution du trafic et de veiller à ce qu'elle soit maîtrisée, au lieu d'attendre qu'une catastrophe se produise et qu'il ne soit plus guère possible de maîtriser les problèmes. Les hommes qui nous ont précédés n'ont pas eu la force de prendre les

décisions nécessaires et de les mettre en œuvre à partir d'un tel constat. Mais aujourd'hui, la loi du mouvement national-socialiste qui consiste à ne capituler devant aucune difficulté s'applique également ici.

La prise de conscience de l'augmentation continue du trafic nous oblige à créer à temps les conditions nécessaires pour que le trafic puisse se dérouler sans problème à l'avenir. C'est ce qui va se passer ici, d'une manière rarement aussi généreuse !

Je voudrais ici remercier ces messieurs de la Reichsbahn, et en premier lieu leur chef génial, le Dr Dorpmüller, de ne pas être venus avec des demi-objectifs, mais d'avoir abordé un grand problème avec générosité et d'en assurer maintenant la réalisation.

La ville sera ainsi dotée d'un réseau de transport exemplaire de trains rapides qui relieront toute la région au centre. Il sera alors possible, dans quelques années, de supprimer le tramway du centre-ville et de donner ainsi à de nombreuses rues une plus grande tranquillité que ce n'est le cas aujourd'hui...

D'ici cinq à six ans au plus tard, cette tâche sera entièrement accomplie. Munich disposera alors d'un excellent réseau de transport pour les déplacements rapides de masse et pourra surtout se targuer de posséder une série d'installations ferroviaires gigantesques, à commencer par la nouvelle grande gare centrale.

Ce qui se passe ici se produira également à Berlin, et je souhaite que les deux villes entrent dans une noble compétition, dans le sens où l'une tentera de surpasser l'autre dans la reconnaissance de la nécessité des tâches à accomplir.

La résolution des problèmes de transport est la première raison des grandes tâches qui ont été entreprises, notamment à Berlin, Munich et Hambourg.

La deuxième raison est la suivante : jusqu'à présent, il était courant dans les pays allemands que chacun construise comme et où il voulait. C'est ainsi qu'est apparue cette discorde dans l'aménagement global des villes allemandes. Croyez-vous qu'une Ludwigstrasse aurait vu le jour si les citoyens de Munich et les autres institutions de la ville avaient été libres de construire comme ils le souhaitaient ? Les grandes solutions de construction ont toujours été le fruit d'une planification uniforme, et il en sera de même aujourd'hui.

Toutes les tâches de construction, que ce soit celles de l'Empire, des Länder, des communes, des compagnies d'assurance ou des particuliers,

sont consignées dans une planification uniforme, et ce en tenant compte de l'ensemble du paysage urbain, des intérêts des villes et de leur trafic, et surtout des exigences et conditions esthétiques. Et c'est ainsi que l'on construit dans cette ville.

S'y ajoute une planification des constructions culturelles nécessaires au maintien du caractère de Munich en tant que ville d'art...

Troisièmement, nous voulons que ces tâches soient accomplies dans un esprit qui correspond à notre époque. Car notre époque est déterminée par le souci de l'avenir du peuple allemand. Je veux que les travaux que nous accomplissons aujourd'hui soient encore suffisamment importants après des siècles. Quelques chiffres permettent de constater que nos ancêtres ont déjà agi avec autant de grandeur : lorsque la rue 'Unter den Linden' a été construite au XVII^e siècle, Berlin ne comptait pas encore 40 000 habitants, et lorsque la Ludwigstrasse a été construite à Munich, la ville ne comptait pas encore tout à fait 70 000 habitants. Aujourd'hui, Munich compte plus de 800 000 habitants et Berlin plus de 4,5 millions. Que personne ne vienne me dire que les nouvelles rues que nous construisons actuellement sont trop larges...

Lorsque nous entamons cet énorme travail, nous nous rendons compte que tout cela n'est possible que parce qu'il y a la force concentrée d'un peuple de 75 millions d'habitants derrière. Ce n'est pas Berlin qui construit Berlin, ce n'est pas Hambourg qui construit Hambourg, ce n'est pas Munich qui construit Munich, ce n'est pas Nuremberg qui construit Nuremberg, c'est l'Allemagne qui construit ses villes, ses belles, ses fières, ses magnifiques villes !... »

J'ai lu ce discours avec un vif intérêt, car dans mes précédentes fonctions d'architecte de district, je m'étais occupé de problèmes d'urbanisme et de circulation, même si ce n'était que sur une petite échelle, limitée à un district. Après avoir remporté des concours pour des bâtiments intéressants, j'ai quitté cette fonction pour reprendre mon activité d'architecte indépendant.

En 1936 déjà, quelques conseillers municipaux de Munich étaient venus me voir à Sonthofen et m'avaient proposé de diriger le service d'urbanisme de la ville en soulignant la diversité des tâches d'aménagement. J'avais poliment décliné l'offre en raison des constructions qui m'avaient été confiées entre-temps.

Au début de l'été 1938, le Gauleiter Wagner de Munich-Haute-Bavière m'a demandé un entretien et m'a confié la direction du réaménagement de

Munich. Il parlait à un autre niveau, en sa qualité de Ministre de l'intérieur de Bavière, pour sa capitale régionale.

Je n'aimais pas Wagner et il semblait le sentir, mais il a été plus qu'étonné lorsque j'ai décliné son offre. Je me sentais redevable de mes tâches précédentes, pour lesquelles j'avais la confiance de mes maîtres d'ouvrage. Ne serait-ce que pour cette raison, je voulais rester architecte indépendant. De plus, je n'avais pas envie de m'exposer à la lutte bureaucratique et certainement souvent dissonante entre les compétences et les intérêts des autorités de la ville, du Land et du Reich.

Je n'en ai pas parlé à Speer, qui avait déjà entendu parler de cette offre et de mon refus, et j'ai été très surpris de sa réaction :

Giesler, ne t'engage en aucun cas pour Munich ! C'est moi qui décide qui sera chargé de Munich, je proposerai au Führer l'architecte que je veux voir à Munich !

Speer m'a donné le nom de cet architecte. Dans ses « souvenirs », il se moque de lui après coup[4]. Il a ensuite poursuivi :

Nous aurons de quoi rire, cela m'amusera ! Toi, Giesler, tu viens à Berlin et tu peux prendre en charge chez moi les constructions qui t'intéressent. Je te donnerai des commandes comme la nouvelle Philharmonie et le Promi.

Les projets de construction les plus difficiles, le ministère de la Propagande et la Philharmonie, en plus du Dr Goebbels, le maître d'ouvrage le plus exigeant, pensai-je et je fis signe que non : j'aurais déjà assez à faire avec mes tâches actuelles ; d'ailleurs, je n'envisagerais pas d'aller à Munich.

Bon, conclut Speer, ne change rien ! Munich doit...

Je n'ai pas l'intention d'exposer ici en détail ce que, selon les souhaits et les idées de Speer, Munich devrait ou ne devrait pas être.

Après les entretiens avec Wagner et Speer, je savais maintenant que le réaménagement de Munich était complexe et qu'il ne s'agissait pas seulement d'une question d'aménagement. Je me suis souvenu du discours d'Adolf Hitler. Où était la noble concurrence qu'il souhaitait entre les villes de Berlin et de Munich ?

Toujours est-il que ce souhait d'une noble concurrence en matière d'urbanisme a dû rester gravé dans la mémoire de Speer ; il y a répondu plus tard de manière inhabituelle et très concrète.

Environ un mois plus tard – j'étais sur l'un de mes chantiers à Weimar - le paysagiste Alwin Seifen est venu me voir. Il a agi de manière très importante. Après avoir consulté les architectes munichois les plus

influents, dont il se disait le porte-parole, il m'a fait savoir que j'étais l'homme qu'il fallait pour Munich. Je dois prendre la direction du réaménagement de Munich, je ne peux pas me soustraire à cette tâche.

Des nuages noirs s'approchent de Berlin et assombrissent le ciel blanc et bleu, Munich ne doit pas devenir le domaine de Speer, il faut l'empêcher à tout prix. Munich risque d'être engloutie par Speer.

Je lui ai répondu en riant : faites donc une révolte contre le réaménagement ; je n'irai pas à Munich. Et vous, avec votre club d'architectes, vous ne pouvez pas non plus en décider.

Seifert a persisté, comme il savait si bien le faire, et m'a soumis en passant toutes sortes d'informations internes et l'état le plus récent du catch-as-catch-can, des querelles et des ficelles que l'on tire et que l'on tisse. Je m'étonnais de l'abondance des sources d'information dont disposait l'apologiste des intérêts de Munich. Et vous venez quand même à Munich ! conclut-il obstinément dans sa philippique.

En novembre 1938, j'ai remis l'hôtel Haus Elephant nouvellement aménagé à Weimar. Adolf Hitler était venu avec un grand cortège pour l'inauguration. À ma grande surprise, le Gauleiter Wagner était également présent et m'a aussitôt demandé un entretien.

Il me demanda à nouveau de prendre en charge le réaménagement de Munich, car j'avais toute la confiance du Führer et que j'étais l'homme idéal pour cette tâche. Je refusai à nouveau. Nous revînmes à la table du Führer, dépités. Je remarquai son regard interrogateur, qui allait de moi à Wagner, et le secouage de tête négatif de Wagner.

Le sujet de conversation était d'abord la nouvelle maison Elephant. Mais ensuite, Adolf Hitler a parlé du réaménagement de Munich. Je ne suis pas resté longtemps un auditeur indifférent.

Giesler, vous connaissez parfaitement Munich, vous avez fait vos études à Munich, dit Adolf Hitler.

Toutes sortes de questions s'ensuivirent. Cela restait certes dans le cadre d'une conversation, mais dans l'ensemble, il s'agissait d'un examen sur l'organisme urbain de Munich, depuis son origine jusqu'aux problèmes actuels. La tension avec laquelle Wagner et Bormann suivaient cette conversation ne m'a pas échappé.

Adolf Hitler parla ensuite de la planification des transports, il justifia la nécessité d'une nouvelle gare centrale et en vint finalement aux tracés du métro qu'il avait définis. Il souhaitait connaître mon avis, – le tronçon du tracé du métro de la Marienplatz à la gare de l'Est, c'est-à-dire sous l'ancien

hôtel de ville, parallèlement à la 'vallée' et à l'Isartorplatz, puis, en continuant, à la gare de l'Est, – comment je placerais le tracé, en tunnel sous l'Isar ou avec un pont sur l'Isar.

J'ai réfléchi à la situation et j'ai dit :

Je pense que ce tracé est-ouest, avec l'échangeur Stachus et un passage sous l'Isar, présente des difficultés techniques, il est même possible que le flux des eaux souterraines soit influencé. Tout le reste est facile. Je ferais monter le tracé derrière l'ancien hôtel de ville, puis je le ferais traverser par un pont au-dessus de la rue parallèle à l'Isar et de l'Isar pour arriver dans le haut tunnel du Gasteig.

Avec tempérament, Adolf Hitler frappa la table du tranchant de la main : Maintenant, donnez aussi la justification, – détaillée s'il vous plaît !

– Il y a plus de raisons de construire le tracé du métro avec un pont au-dessus de l'Isar que de creuser le tunnel dans les graviers de la nappe phréatique sous l'Isar, même si, d'un point de vue purement technique, cela ne pose pas de problème fondamental aux ingénieurs.

Mais le tracé et le profil du tunnel ne sont pas seulement conçus pour le métro, mais aussi pour le trafic des trains de banlieu.

En passant sous l'Isar ? – je ne sais pas s'il faut traverser la nappe phréatique –, on s'enfonce dans tous les cas trop profondément dans le Gasteig, qui monte très haut. Ainsi, le rapport de pente du tronçon entre l'Isar et la gare de l'Est devient défavorable, certes encore supportable pour l'exploitation du métro, mais à peine pour les trains de banlieue beaucoup plus lourds.

Il faudrait bien sûr envelopper le gabarit du tracé ascendant, après son apparition derrière l'ancien hôtel de ville, l'insonoriser et le transformer complètement jusqu'à ce que le tracé atteigne l'espace libre de la Isar-Parallelstraße. Cette transformation nécessaire, à partir de laquelle le tracé de la voie ferrée traversera l'espace libre de la vallée de l'Isar par un pont, n'est bien sûr pas adaptée à des fins d'habitation, mais pourrait être utilisée à des fins techniques, ou comme archives pour la ville. Je pourrais également m'imaginer que l'histoire de la construction du métro et des trains de banlieue pourrait y être abritée, ce qui s'imposerait dans le contexte géographique proche du Deutsches Museum für Technik.

En principe, les avantages d'un pont sur l'Isar l'emportent sur les inconvénients. Je pense que cela ferait aussi du bien de sortir du tunnel à l'air libre, qui plus est avec une vue sur l'Isar et le Gasteig verdoyant, même si ce n'est pas la situation qu'offrirait la Seine.

Cela me rappelle le métro parisien, le 'métro', – il a une odeur typique, pas du tout agréable, il est mal ventilé. Cela aussi parle en faveur d'un pont. Car si le tracé du chemin de fer près de l'Isar est mis à l'air libre, cela signifie en même temps une aération forcée des tunnels par les trains eux-mêmes.

Je pense également qu'une station de métro au-dessus de l'Isar, sur la petite île du Prater, est nécessaire. Cela permettrait de desservir le Deutsches Museum, le Müller'sche Volksbad, l'Alpine Museum, les installations du Gasteig et la Isar-Parallelstraße.

La construction du pont en acier pour le tracé du chemin de fer, avec les rampes descendantes des quais et les ascenseurs, pourrait être une performance intéressante de l'ingénieur et de l'architecte en termes de design. De plus, depuis la Zweibrückenstraße et le Ludwigsbrücke, et surtout depuis le Gasteig, on voit les trains modernes qui arrivent et partent sans bruit, et tout cela dans la perspective et le contexte spatial du Deutsches Museum für Technik.

Adolf Hitler m'a pris par le bras : Écoutez, Wagner, ce que dit Giesler, c'est exactement ce que je pense ! On pourrait imaginer que nous nous sommes mis d'accord, – et j'ai dû me fâcher avec la ville et son architecte, le professeur Alker, à ce sujet.

Plus tard, alors qu'Adolf Hitler s'était retiré, le Gauleiter Wagner m'a de nouveau interpellé avec beaucoup d'insistance, me demandant d'aller à Munich et d'assumer la tâche responsable du réaménagement. C'était le souhait du Führer.

Je m'en suis tenu à ma première réponse : Gauleiter, vous connaissez ma position, seul un ordre pourrait m'y contraindre, – je n'irai pas à Munich de mon plein gré !

**Voir illustrations B5, B6, B7, B8 dans la section « ILLUSTRATIONS ».**

Il ne put que répondre que le souhait du Führer est un ordre pour nous, les nationaux-socialistes.

Bien sûr, – mais le Führer ne me voulait pas en tant que national-socialiste, mais en tant qu'architecte à Munich, et en tant qu'architecte, j'avais un devoir envers les tâches qui m'étaient confiées, je ne pouvais pas abandonner mes maîtres d'ouvrage et les bâtiments. Il serait irresponsable de ma part de prendre en charge Munich en plus de mes travaux ; non, c'est au-dessus de mes forces, qu'il soit donc compréhensif ! En outre, je ne me sentais pas capable d'assumer cette tâche polyvalente, car elle exigeait une certaine robustesse que je n'avais pas. Avec cet argument, j'espérais avoir

définitivement repoussé la commande de la nouvelle conception de Munich.

Quelques semaines plus tard, à la mi-décembre 1938, l'adjudant-major du Führer m'a téléphoné pour me dire que le Führer souhaitait me voir le soir même à Munich. L'adjudant de Wagner m'attendait alors à la gare. Je pensais que le Führer voulait me parler ? – J'ai pour mission de vous conduire auprès du Gauleiter ! – Cela ne s'arrêtera donc jamais, pensai-je.

Le Gauleiter Wagner m'a accueilli avec : le moment est venu, cher professeur Giesler, – le Führer veut vous parler, il vous chargera de Munich ! Vous lui avez rendu la tâche difficile. Je suis resté silencieux.

La conversation était animée et intéressante lors d'un simple dîner à trois. Adolf Hitler parla de l'architecture de l'époque baroque et de ses édifices à Rome, Vienne et Würzburg. Pas un mot sur Munich ! En partant, il m'a dit, en passant, qu'il m'attendait le lendemain pour une réunion sur Munich. Il informa en même temps un aide de camp. Je savais maintenant que la décision était prise.

La réunion a eu lieu le matin dans le Führerbau, sur la place royale. J'étais en face d'Adolf Hitler dans son bureau, nous étions seuls. Sans accent particulier, comme s'il poursuivait la conversation du soir, il me dit :

Giesler, je vous confie le réaménagement de Munich, je suis convaincu qu'il est en de bonnes mains avec vous.

Vos maîtres d'ouvrage, comme le Dr. Ley et Sauckel, salueront également ma décision, ils comprendront parfaitement que votre force principale soit désormais consacrée à cette grande tâche qu'est Munich. Déléguez davantage vos tâches actuelles auprès de collaborateurs qui ont fait leurs preuves. Vos projets sont prêts et ont même été élaborés dans les moindres détails dans la maquette. Vous gardez une vue d'ensemble.

J'ai trouvé cela typique d'Adolf Hitler et conforme à sa nature : il ne m'a pas donné d'ordre, et pourtant, derrière ce je vous confie le réaménagement de Munich, il y avait une directive impérative qui ne pouvait s'expliquer que par une grande fermeté et une grande autorité. Il était impossible d'échapper à ses yeux fascinants, il y avait en eux quelque chose qui obligeait à la discipline. Mais malgré tout, l'ampleur de la tâche et la responsabilité pesaient lourd sur moi :

Mon Führer, je ne suis pas sûr d'être à la hauteur de cette tâche, je ne sais pas si mes capacités y suffiront et si j'aurai la force de m'imposer.

Giesler, j'ai longtemps hésité, mais maintenant c'est un ordre qui vous conduit à cette tâche. Je suis convaincu que vous vous en sortirez ; je suis derrière vous avec mon autorité et je serai toujours disponible pour vous.

Vous êtes national-socialiste, et vous me comprendrez donc aussi dans mon objectif de réaménagement de Munich. Vous connaissez parfaitement Munich et vous êtes également conscient de la tradition et de l'atmosphère de cette ville. Je vous apprécie en tant qu'architecte, vous avez toute ma confiance.

Je sais aussi que le réaménagement de cette ville ne se limite pas à la planification et à la construction d'un nouvel axe routier moderne et adapté à la circulation, à de nouveaux tronçons de rue ou à l'aménagement d'une place. Il ne s'agit pas seulement d'installations de transport adaptées à notre époque, ni d'une gare centrale moderne :

Vous verrez et comprendrez que votre mission est d'appréhender l'organisme de cette ville dans son ensemble. Vous poserez les bases pour surmonter le désordre chaotique qui a envahi le centre traditionnel de la ville et les bâtiments royaux. Le nouvel aménagement doit correspondre à notre conception de la vie, c'est-à-dire que l'expression culturelle, politique et sociale de notre époque doit se manifester dans la construction de la ville.

S'il devait s'avérer que votre planification détaillée s'oppose ici ou là discrètement à une disposition que j'ai déjà prise, vous m'en informerez. Sinon, vous avez carte blanche, je vous donne pour Munich les mêmes pouvoirs que Speer a pour Berlin. Je suppose que cela vous apportera également un soutien pour vos autres constructions.

Il m'a demandé de l'accompagner au Berghof ou de l'accompagner à Berlin. Nous discuterions alors en détail des nécessités et des conditions urbanistiques pour un futur développement architectural sain de Munich.

Mais avant de demander aux autorités les informations nécessaires à mon travail, je devais attendre son décret qui me légitimerait. Maintenant, je devrais me rendre chez Bormann, il pourrait m'informer, grâce à sa mémoire admirable, des dispositions et des décisions prises jusqu'à présent concernant le réaménagement de Munich, et discuter avec moi de tous les détails.

Adolf Hitler m'a passé la main et le bras par-dessus l'épaule, m'a accompagné jusqu'à la porte et m'a serré la main, un geste de familiarité et de confiance.

De manière concise et objective, Bormann me présenta la tâche qui m'avait été confiée, à savoir la réorganisation de Munich. Il décrivit mes

futures compétences et mes pouvoirs vis-à-vis des autorités du Reich, du Land, de la ville et des communes, du Parti et de ses branches, dans le cadre des mesures d'urbanisme. Suivirent ensuite les références aux décisions déjà prises par Adolf Hitler concernant la conception des plans en général et la résolution des problèmes de transport.

Il a ensuite évoqué les tensions et les divergences de vues entre la Reichsbahn et la ville, et a conclu en caractérisant les personnalités auxquelles je devais faire face pour faire respecter mes ordres. Il conclut son exposé : le Führer connaît les difficultés de la tâche qui m'a été confiée, mais j'avais toute sa confiance.

J'ai jugé bon d'aller à Berlin pour informer Speer de la décision du Führer, qui ne correspondait pas du tout à ses souhaits et à ses idées. Speer fut surpris et dit alors à ses proches collaborateurs : Giesler est chargé de Munich, – cela serait désormais toléré. J'avais suivi ma voie sans savoir où elle me mènerait et me trouvais maintenant, contre mon gré, devant une tâche comme il est rare qu'on en confie une à un architecte. Cette tâche exigeait du travail et des efforts sans relâche, les combats n'étaient pas non plus absents ; malgré tous les pouvoirs, il n'était pas du tout facile de s'imposer. Mais le travail sur cette tâche a conduit à des moments et à des sommets de création réjouissants. Puis vinrent les années de guerre, avec des charges encore plus lourdes, la misère et l'oppression.

Au bout de tous ces efforts, il y a eu la débâcle, et avec elle a commencé pour moi aussi l'humiliation, jusqu'à l'abîme de la prison pour criminels de guerre de Landsberg.

Et pourtant, je n'ai jamais regretté d'avoir emprunté cette voie : grâce aux concours et à la planification des forums de Weimar et d'Augsbourg, je suis devenu un interlocuteur d'Adolf Hitler. Mais en travaillant ensemble sur le réaménagement de Munich, j'ai gagné sa confiance.

Je pense que je devrais retracer ce parcours, en raison des discussions significatives qu'il a eues avec moi et qui sont restées gravées dans ma mémoire.

# Le château de l'Ordre de l'Allgäu à Sonthofen[1]

La conception et la construction d'un centre de formation avaient marqué le début de mon activité d'architecte pour le Parti et l'État. En février 1933, le Dr Ley avait parlé de la nécessité d'éduquer et de former les jeunes membres du Parti. Il voulait faire construire trois camps de formation dans des régions pittoresques.

Dès son premier exposé, parsemé d'images vitales qui lui sont propres, l'idée d'ordre de l'époque des Hohenstaufen a résonné – consciemment ou inconsciemment – et a fait penser à Hermann von Salza : une sélection permanente de jeunes forces douées devait être formée dans ces camps par un entraînement mental et physique rigoureux, afin de pouvoir un jour servir le Parti, la communauté du peuple et la nation.

Comme les moyens à disposition étaient limités, le Dr Ley a pensé à faire construire des camps de baraques. Lors d'une discussion, je me suis opposé à cette idée. Le Dr Ley m'a répondu : mais avec de tels camps, nous restons mobiles, nous pouvons changer d'emplacement, et en plus nous devons construire à bon marché.

Nous ne sommes pas des nomades, ai-je dit, les baraques sont provisoires et ne sont supportables que pour une durée limitée. Mais ils avaient besoin de la viabilisation, des installations d'approvisionnement et d'élimination des déchets, à l'instar des constructions en dur. Je pense que les baraques ne sont pas adaptées à la formation d'élites et qu'elles ne correspondent pas non plus à l'image que nous devons donner de nous-mêmes en matière de construction.

J'ai planifié un centre de formation sans commande. J'ai rendu mes idées claires en réalisant un modèle en bois. Je l'ai présenté au Dr Ley lors de la

prochaine réunion des directeurs de formation à Bernau près de Berlin. Désormais, il n'y avait plus de discussion sur les camps de formation. Le Dr Ley a immédiatement reconnu mon projet. Il ne savait pas que j'étais architecte. Et je ne savais pas encore que le Dr Ley serait un grand maître d'ouvrage.

Il a visité le terrain que j'avais proposé. De même qu'au début, la maquette en bois avait rendu l'intention de construire plus claire, la jeunesse de l'Allgäu m'aidait maintenant en se mettant à ma disposition à ma demande : les jeunes couraient en désordre sur le terrain, puis ils se sont immobilisés en se plaçant judicieusement, formant ainsi les contours de la future construction et la rendant ainsi visible dans le paysage. J'ai pu guider le Dr Ley à travers le bâtiment représenté par les jeunes, à travers les pièces jusqu'à la cour intérieure avec une vue magnifique vers le sud et les montagnes. J'ai eu l'occasion de rencontrer un maître d'ouvrage enthousiaste.

À l'époque, il ne s'agissait pas seulement d'un centre de formation, mais aussi d'un projet de construction qui créait du travail pour plus de cent maçons, tailleurs de pierre et charpentiers au chômage. J'étais à l'époque maître d'œuvre régional et je connaissais la situation oppressante des autres artisans du bâtiment.

La construction a commencé selon la tradition artisanale, dans l'esprit alpin de la construction et avec les matériaux de construction que l'Allgäu pouvait offrir : des moellons et du bois. L'installation s'est développée jusqu'à devenir un château de formation et a atteint le niveau d'un château de l'ordre [Ordensburg – NdT]. Cependant, seul un tiers des groupes de bâtiments a pu être réalisé selon ce plan, puis la guerre a forcé l'arrêt des travaux.

Ainsi, l' « Ordensburg Allgäu » n'a vu le jour que dans l'imagination. À l'état de construction, le bâtiment resta un torse, certes adapté à une utilisation polyvalente, mais en contradiction avec les idées du maître d'ouvrage et de l'architecte, et pas non plus en accord avec l'organisme de l'ouvrage lui-même.

L'intégration prévue dans la structure du paysage n'a pas non plus pu être réalisée. Le château se trouvait sur une terrasse morainique au-dessus de la vallée de l'Iller et de la localité. Le flanc du plateau, dénudé et presque inutile, s'étendait vers la vallée sur des kilomètres vers le sud et devait être reboisé de mélèzes. Cette forêt de mélèzes aux couleurs changeantes selon les saisons aurait permis d'entourer le château et de le séparer de la vallée construite.

Mais un succès se fit sentir peu après l'achèvement des premières étapes de construction, car déjà en l'état, le château prit de l'importance dans l'Allgäu : grâce à des spectacles de chambre, des conférences et de la musique de chambre de haut niveau, il devint le centre culturel de la communauté.

En novembre 1937, j'ai fait visiter le château à Adolf Hitler et lui ai expliqué sur la maquette la suite des travaux. Il a loué la simplicité de l'installation et a été impressionné par l'austérité de l'aménagement de l'espace.

'L'architecture de la communauté' fut le thème de la suite de notre conversation. La culture de notre siècle se divise en disciplines, avec une spécialisation absolue, a déclaré Adolf Hitler ; le début de ce phénomène remonte au XIX^e^ siècle. Mais c'est justement dans le domaine de la construction que l'unité de la pensée constructive et du sentiment artistique est indispensable, ce qui doit conduire à une synthèse tectonique. La pensée constructive et le sens artistique du rythme et des proportions devraient être indissociables dans l'œuvre d'un architecte et former une unité harmonieuse.

La conversation était informelle, comme entre architectes partageant la même vision de la construction. Nous avons été interrompus par l'arrivée surprise du général Sperrle et d'un officier de la Légion Condoe. Je voulais quitter la pièce, mais Adolf Hitler m'a retenu. J'ai donc assisté en tant qu'auditeur au rapport politico-militaire du général et aux instructions et ordres qui ont suivi.

J'ai assisté à la transformation d'Adolf Hitler, qui est passé d'une apparence intuitive à une apparence militaire plus stricte, avec une autorité qui était à la fois contraignante et évidente.

Lorsque je l'ai accompagné dans le hall, il m'a donné une interprétation des événements : nous ne pouvions pas tolérer que le bolchevisme prenne pied en Espagne sous une couverture démocratique et arrive au pouvoir. D'un autre côté, il n'était pas sûr que notre aide et notre engagement ne servent pas en fin de compte à consolider des situations réactionnaires. Nous ne pouvons qu'espérer que la Phalange espagnole reconnaisse sa mission dans l'Europe à venir et qu'elle s'impose.

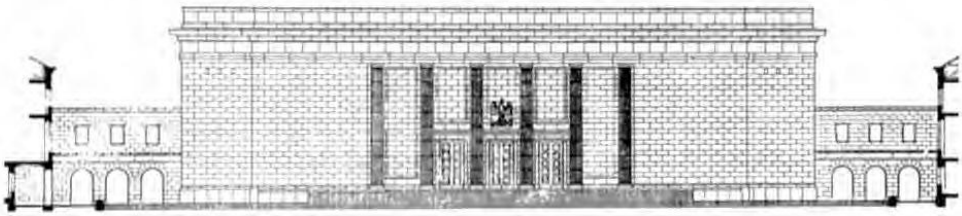
Le discours qui a clôturé la 'journée de Sonthofen' était sensationnel, il était en même temps le témoignage d'une conscience historique globale[2]. Adolf Hitler s'est exprimé devant les dirigeants du Parti sur la mise en place et l'organisation de la direction du peuple et sur l'idée d'un empire germanique et allemand : ce nouvel empire ne se fonderait pas sur une idée

d'Etat, mais sur les 85 millions de la communauté populaire allemande. L'union du peuple en une nation ne serait possible qu'en surmontant les déchirements et les faiblesses dans lesquels les oppositions entre confessions, dynasties et partis nous ont conduits au cours de l'histoire :

« Nous avons déjà eu l'Europe. Nous ne l'avons perdue que parce qu'il nous a manqué cette énergie de direction qui était nécessaire – à terme – non seulement pour maintenir notre position, mais aussi pour l'accroître ».

Il a également parlé de la sélection et de la formation d'une élite, de l'autorité et de la personnalité créative et combative. Dans son discours, il a également expliqué la raison d'être des châteaux de l'Ordre et de leurs missions.

Au cours de cette journée, après les conversations, les expériences de l'entretien politico-militaire, le discours conscient de l'histoire, j'ai pris conscience du caractère polyvalent et fascinant d'Adolf Hitler et de son rayonnement.



# Weimar

## La place d'Adolf Hitler

Fin 1935, on m'a demandé de participer au concours pour le Gauforum de Weimar. Speer s'est présenté sur le chantier de Sonthofen et m'a dit :

C'est lors de ce concours que l'on verra si votre projet pour l'Ordensburg était un coup de chance. Avec Weimar, vous avez la possibilité de prouver vos compétences face à une sélection d'architectes.

Un an auparavant, mon ami Opdenhoff m'avait déjà contacté : Un forum du Parti doit être construit ici à Weimar, – Giesler, ce serait bien pour toi !

C'était à la fin d'un congrès, nous étions devant le Théâtre national de Weimar, nous étions des invités de la direction du Gau de Thuringe. Une personnalité de Weimar a dit sèchement : nous n'avons pas besoin de Giesler pour cela, la planification du forum est ici entre les meilleures mains des professeurs de l'université. Les plaisanteries allaient bon train. Il serait étrange que vous m'attendiez à Weimar.

J'y ai pensé après que Speer m'ait demandé de participer au concours.

Douze architectes avaient été proposés par le Gau de Thuringe, par l'atelier Troost à Munich et par Speer au Führer, qui s'était lui-même réservé la décision du concours. Le programme de construction a été expliqué aux participants à Munich, puis une introduction aux conditions locales difficiles a eu lieu à Weimar.

Au milieu de la ville, entre la zone de la gare et le vieux centre-ville, se trouvait une vallée peu profonde, coupée par un viaduc routier. En raison

des difficultés techniques, le terrain n'avait pas été aménagé jusqu'à présent. C'est là que devait être construit le forum, un espace fermé formé par les bâtiments du Reichsstatthalter, de la Gauleitung, du Front du travail allemand, des sections du Parti et du Service du travail.

Au bord de la vallée se trouvait le musée municipal avec les fresques de Preller, tel un butoir dans l'axe de la rue de la gare. Il fallait désormais intégrer ce bâtiment dans la composition de l'espace de la place, ce qui ne facilitait pas la tâche. Le musée était une construction massive en pierre de taille à une échelle exagérée : deux étages avec attique et coupole reposaient sur un socle haut et grossier.

Nous, les architectes, regardions depuis le grand escalier extérieur qui menait des plates-bandes ornementées à l'entrée du musée, par-dessus le vallon non bâti, vers la vieille périphérie pauvre de la ville.

C'était donc l'accueil, la porte d'entrée du Weimar de Goethe et Schiller. À quelques centaines de mètres seulement derrière cette désolation se trouvait le Théâtre national allemand !

N'y a-t-il pas à Weimar un meilleur emplacement pour cet important projet de construction ? C'est la question que se posaient la plupart des participants au concours.

Non, expliqua le Gauleiter Sauckel, c'est Adolf Hitler qui a choisi cet emplacement. Selon le souhait du Gau, cette place devrait plus tard porter son nom. J'étais conscient de la raison pour laquelle Adolf Hitler voulait que le Forum Weimar soit construit ici, il s'agissait pour lui de surmonter l'aspect chaotique et inorganisé de l'espace urbain.

J'ai gagné le concours.

Mais de nouvelles réflexions ont conduit à une modification du programme de construction : ce n'est pas le bâtiment du Reichsstatthalter, mais une 'Halle de la communauté du peuple' qui devait se trouver dans l'axe central et déterminer l'échelle de la place. Cela me semblait tout à fait correct. Weimar disposait certes d'une Halle municipale, mais sa conception et sa forme ne satisfaisaient pas Adolf Hitler. C'est pourquoi il a fait don du Forums-Halle.

Un nouveau concours a été lancé. Je ne voulais plus y participer : j'ai apporté ma contribution et gagné le premier concours, cela me suffit. Que les professeurs de Weimar se débrouillent entre eux ! Je suis submergé de travail pour l'ouvrage de Sonthofen, ai-je argumenté. Mais cela ne m'a pas aidé, je devais répondre à une demande urgente. On avait senti l'entêtement westphalien derrière la dérobade de mon surmenage.

J'ai également remporté le deuxième concours et j'ai été convoqué à la chancellerie du Reich.

Adolf Hitler m'a dit qu'il avait maintenu sa décision prise lors du premier concours et qu'il voulait me confier directement la conception de la Halle. Mais les Thuringiens lui auraient demandé de donner la chance à leurs architectes de participer au deuxième concours. Il était pourtant certain que je m'imposerais également avec le deuxième projet. Il montra la maquette du doigt :

La composition du bâtiment nécessite encore une verticale énergique, placez une tour à cet endroit, et soulignez l'accès au bâtiment de service du Reichsstatthalter par un risalit.

Au cours d'un long entretien, Adolf Hitler m'a ensuite expliqué ses idées et ses réflexions sur la succession des espaces et l'aménagement des places dans le tissu urbain. Il a d'abord parlé de Weimar. Il avait vu dans le concours de Weimar la seule possibilité de se distancier d'un projet qui l'avait surpris à Weimar et qui lui avait été présenté par le Gauleiter Sauckel.

Ce projet prévoyait justement l'emplacement du parc Goethe. La forme des bâtiments est certes cultivée, mais fortement liée à la tradition. Ainsi, l'ensemble ressemble plus à la résidence d'un grand-duc qu'à un Forum du Parti.

Réduire le parc Goethe, c'est impossible ! Quant à l'emplacement qu'il a choisi pour le Forum du Parti à Weimar, il offre certes toutes les difficultés d'aménagement à l'architecte chargé de la planification, mais la situation ne peut pas rester en l'état ! Le visiteur vient à Weimar avec de grandes attentes, il s'attend à du classicisme et trouve que l'accueil est informe. C'est la raison pour laquelle il a choisi cet emplacement pour le Forum.

Certes, il est plus facile de planifier et de construire à l'extérieur, dans un parc ou sur une hauteur. Mais nos bâtiments ne doivent pas être isolés, ils ne doivent pas se suffire à eux-mêmes ; il voulait qu'ils s'intègrent dans l'organisme de la ville :

De plus – il montra la maquette – cela offrait la possibilité d'intégrer le musée isolé dans la composition du bâtiment. Grâce à cette intégration et à ce cadrage, son échelle devient supportable et le bâtiment acquiert la dignité qui correspond à son contenu.

Avec les premières réflexions sur le programme de construction, qui consistaient à placer le bâtiment du Reichsstatthalter dans l'axe central de la place, j'avais commis une erreur. Ce n'est pas l'individu, le Reichsstatthalter, qui est au centre – ce serait un retour à l'absolutisme en matière

d'urbanisme –, c'est la communauté nationale, représentée par cette Halle, qui est au centre.

J'ai aimé le fait que vous ayez entouré l'entrée de la grande halle de deux cryptes carrées et hautes, comme lieu de repos pour les hommes SA tombés dans la bataille pour la Thuringe. Je suppose que vous avez prévu des puits de lumière ouverts pour l'éclairage ?

– Oui, la lumière tombe du haut des deux cryptes, la plus belle façon d'éclairer un espace solennel.

– Vérifiez plus tard sur le chantier si la découpe du plafond doit être carrée ou plutôt ronde pour un guidage de la lumière le plus efficace possible. Il a observé la maquette du forum sous tous les angles, puis a dit :

Giesler, j'aimerais voir une fontaine à proximité de la tour. Cela ne serait pas étranger à Weimar, pensez à la belle fontaine de Neptune sur la place du marché. Une fontaine avec un jeu d'eau donnerait encore plus d'atmosphère à la place. Que pensez-vous de tout cela ?

C'était la première conversation que j'avais avec Adolf Hitler en tant qu'architecte, j'ai donc été surpris de voir avec quelle décontraction et sans distance il a mené l'entretien, comme si je lui étais déjà familier depuis longtemps.

En réponse à sa question, j'ai dit qu'il me manquait également une verticale dominante, une tour, ainsi que le risalit plastique comme intervalle nécessaire. Cela m'a particulièrement frappé depuis que la maquette a rendu le projet plus clair. Une fontaine avait également été suggérée par un collaborateur. Mais on se sent lié par un programme de construction bien défini. – Libérez-vous de cela, disait Adolf Hitler, et concevez selon votre sensibilité.

Plus tard, une particularité s'est ajoutée à la disposition du Forum : une sculpture en bronze. La grande sculpture devait être placée de manière asymétrique devant le front gauche de la Halle, à côté de la large entrée, comme une réplique plastique du poème de Goethe.

Après le déjeuner, Adolf Hitler voulait continuer à discuter avec moi de la planification de Weimar. Il était donc logique que la conversation à table, dans la magnifique salle à manger de la chancellerie du Reich décorée par Ludwig Troost, porte déjà sur l'urbanisme et l'architecture. J'ai écouté avec intérêt ; c'est également ce qu'ont fait deux invités de Cologne, et après le repas, ils se sont vivement plaints des dépenses d'urbanisme qu'Adenauer avait engagées. C'est seulement maintenant que l'on se rend compte de l'ampleur de l'endettement de la ville de Cologne.

En raison de l'autoritarisme de l'ancien bourgmestre, cette dette a tellement augmenté qu'il y a lieu de s'inquiéter sérieusement. Ce n'est que par ambition personnelle qu'Adenauer a entrepris l'extension du Kölner Ring, la voie rapide Cologne-Bonn – une série d'autres mesures d'urbanisme ont été citées – à grands frais.

Et c'est justement cet homme qui, en tant que maire de la ville de Cologne, a mis cette dette sur le dos de la ville, l'ancien séparatiste et adversaire déclaré du Parti, qui recevra sa pension complète.

Je me suis fait ma propre idée, et c'est ce qui s'est passé. Adolf Hitler avait écouté tout cela calmement, j'avais l'impression qu'il était légèrement amusé. Il a ensuite dit :

Nous sommes tous au courant. Adenauer était un séparatiste et un adversaire du Parti, ne serait-ce qu'en raison de son catholicisme militant, et c'est pourquoi il n'était pas acceptable pour nous en tant que maire.

Mais Adenauer était un maire de grande envergure, et il l'a prouvé. Il était conscient de l'importance historique et paysagère de cette ville. Il l'a promue par tous les moyens. Il a également clairement identifié l'organisme urbain de Cologne et a donc lancé et assumé la responsabilité des mesures d'urbanisme impératives.

Cela coûte bien sûr de l'argent, et avec les dettes, il a ensuite connu le déclin économique. Mais la ville de Cologne remboursera ces dettes et les habitants de Cologne reconnaîtront que ces réalisations d'Adenauer méritent d'être reconnues et non d'être privées de pension.

Adolf Hitler a ensuite poursuivi la conversation avec moi dans la bibliothèque. Il m'a dit : j'ai fait une expérience très impressionnante d'une grande architecture, et ce précisément dans la région de la Ruhr. Après des heures de route à travers des quartiers résidentiels monotones, qui donnaient une impression de désolation entre les silhouettes bizarres des hauts-fourneaux et des tours d'extraction et les bâtiments industriels imposants, nous avons traversé un pont sur la Ruhr et j'ai vu une salle municipale d'une beauté surprenante, car inattendue.

Belle dans son ensemble, mais aussi dans tous ses détails. J'ai eu l'impression de voir une lumière après une longue période d'obscurité : c'était la salle municipale de Mülheim an der Ruhr.

Aussi grandiose que soit cette réalisation individuelle en tant qu'architecture de haut niveau et qu'elle ait pu exister par elle-même, ce bâtiment m'a fait comprendre qu'il se tenait tout seul, pour lui-même, et

qu'il aurait dû être inséré dans une composition qui, conformément à son rang, lui aurait permis de se distancier de la banalité.

Il aurait eu besoin d'un espace aménagé autour de lui, à la hauteur de sa dignité en tant que réalisation architecturale et de sa vocation de Halle pour les habitants de la ville.

On peut établir un parallèle avec le son d'une belle voix : elle ne doit pas s'écraser, se perdre dans le bruit quotidien. Le son doit être porté par l'orchestre et enregistré dans l'espace soigneusement planifié des auditeurs.

Cela signifie, poursuit-il, que l'ouvrage individuel, aussi important que soit sa destination et aussi beau qu'il soit, nécessite une planification globale, et que celle-ci doit s'intégrer dans l'organisme de la ville ou dans la structure du quartier.

Comme à Mülheim, il a vécu de nombreuses expériences et impressions similaires. Il en a tiré la conclusion que l'architecture ne se manifeste comme une performance artistique que dans son contexte.

L'édifice isolé a besoin de l'espace aménagé et de la distance. Mais il doit en même temps se relier à cet espace pour pouvoir exister. Le Belvédère du prince Eugène, le château de Schönbrunn et celui de Nymphenburg en sont de magnifiques exemples. Il insiste encore une fois :

Si un bâtiment isolé ne dispose pas de cet espace aménagé, il devrait alors s'associer à d'autres bâtiments pour former un concept urbanistique de rue ou de place, afin de déclencher des impulsions correspondant à son rang.

Cela montre qu'il faut aussi surmonter le désordre social qui se manifeste dans les bâtiments. C'est pourquoi j'ai parlé de la Halle municipale de Mülheim en relation avec le Forum prévu à Weimar.

Nous avions fait les cent pas dans la bibliothèque et nous nous trouvions à nouveau devant la maquette et les plans du Forum. Par l'intermédiaire d'un officier d'ordonnance, Göring fut signalé. Adolf Hitler me présenta.

Weimar l'intéressait, dit Göring, et Adolf Hitler lui expliqua sur la maquette l'intention de construire. Pour permettre de voir l'intérieur de la grande Halle, le toit plat était amovible. Il était posé sur la table avec les plans depuis notre entretien.

Göring regarda attentivement l'intérieur de la Halle d'en haut, secoua la tête : Et que se passera-t-il s'il pleut ou s'il neige ? – Simplement ça ! dit Adolf Hitler, il prit le toit et le posa sur la Halle, en riant et en me faisant un clin d'œil. Eh bien, dit Göring, j'y aurais pensé aussi ! Puis il a ri avec moi.

Le soir, je suis allé à Weimar chez le Gauleiter Sauckel. Là-bas, ses collaborateurs m'attendaient à l'hôtel Elephant, l'architecte chargé de la construction du Gauforum de Weimar.

## Maison Éléphant

La vieille maison 'Hôtel Elephant' datant de 1521 a dû être fermée en été 1937 en raison du risque d'effondrement. La charpente du plafond était vermoulue et pliée au niveau de l'appui. Les murs porteurs dataient du bon vieux temps, ils étaient constitués de pierres des champs enduites de mortier d'argile. Seule la tradition séculaire avait jusqu'ici maintenu le tout. L'inspection des travaux publics a exigé la démolition.

Le Gauleiter Fritz Sauckel fut bouleversé par la perte de cette maison si importante pour Weimar, dans laquelle Goethe, Schiller, Wieland, Herder et bien d'autres s'étaient arrêtés et avaient trouvé refuge. Le Gauleiter s'est rendu à la chancellerie du Reich pour informer Adolf Hitler et lui demander des instructions. Je construisais alors à Weimar et j'avais la confiance de Sauckel. Il m'a donc demandé de venir avec lui. Non seulement je devais donner des explications techniques sur l'état actuel de la construction, mais Sauckel voulait en même temps me proposer comme architecte pour le nouveau projet de construction. Après notre exposé, Adolf Hitler a décidé que l'inspection du bâtiment avait raison d'exiger la démolition, qu'une rénovation n'était pas envisageable dans un tel état de construction ; nous pouvions nous estimer heureux que personne n'ait été blessé : l' 'Elephant' sera reconstruit !

Il a ensuite parlé de ce à quoi le nouvel hôtel de Weimar – sur lequel il a particulièrement insisté – devait ressembler pour correspondre à notre mode de vie. Il a également considéré cette construction individuelle dans son contexte, par exemple dans son intégration à la place du marché, comme une obligation évidente. Il a ensuite justifié la conception du nouvel établissement par des séquences spatiales contemporaines :

J'aimerais y voir une grande Halle, des salles de restauration joliment aménagées et une grande salle de petit-déjeuner lumineuse donnant sur le jardin de l'hôtel, qui pourrait également être utilisée comme salle de fête pour les sociétés, en liaison avec la Halle. En outre, des salles de conférence, afin de pouvoir organiser davantage de réunions qu'actuellement à Weimar. Toutes les salles doivent être bien reliées aux

cuisines et aux salles de réunion. Tout doit être équipé du confort nécessaire pour que l'on s'y sente bien.

Pas de caravansérail ni d'arrogance d'hôtel boursouflé, pas d'esbroufe - vous trouverez bien un aménagement contemporain qui correspond à la tradition et à la dignité de l'ancien 'Elephant' ! Il faut le sentir : cette maison a été pensée, planifiée et construite pour Weimar, elle perpétue une tradition. La simplicité, associée à une exécution solide, même dans les moindres détails.

Sauckel, – la planification de la nouvelle maison de l'ancien 'Eléphant' de Weimar est entre les meilleures mains de Giesler !

Je pensais, et Sauckel aussi sans doute, que le programme de la nouvelle construction était ainsi esquissé et que nous allions prendre congé. Mais Adolf Hitler a continué à s'occuper de la nouvelle 'Maison Eléphant', il est entré dans les détails : j'ai déjà dit que la nouvelle maison devait s'intégrer dans l'échelle de l'ancienne place du marché, sans dépasser la hauteur de la construction. Peut-être parviendrez-vous à trouver un accord avec l'hôtel Erbprinz voisin afin d'aménager les jardins arrière de manière homogène.

D'ailleurs, un étage de garage pourrait être construit sous le jardin, ce qui serait très pratique pour les clients. Non, pas de rampes d'accès et de sortie qui coupent le jardin, mais plutôt une plate-forme pour chariots, un ascenseur pour chariots, à entraînement électrique, avec un groupe électrogène de secours pour plus de sécurité. C'est de toute façon nécessaire pour une telle maison.

De manière générale, toutes les installations techniques doivent être exemplaires : les cuisines, les chambres froides, les aérations, les ascenseurs. Le téléphone et la radio dans chaque pièce. Une bonne isolation phonique est importante, il ne faut pas lésiner sur ce point. Prenez les meilleures entreprises pour les installations sanitaires.

Certes, Sauckel, le vieil 'Elephant' nous était cher, mais nous avons dû en accepter certaines choses, nous les avons supportées parce que c'était le vieil 'Elephant'. Mais certaines choses étaient à la limite du supportable.

Une série d'appartements est nécessaire, avec des pièces à vivre où l'on se sent bien, où l'on peut aussi tenir des réunions. Cette combinaison salon/chambre à coucher serait également idéale pour les artistes qui se produisent ici et séjournent quelque temps à Weimar.

Il faut également prévoir une pièce pour un coiffeur pour femmes et une autre pour un coiffeur pour hommes, même s'ils ne fonctionnent qu'à

certaines heures. Chaque étage doit être équipé de buffets reliés par de petits ascenseurs aux buffets de cuisine.

Prévoyez, outre les chambres doubles tout confort, un grand nombre de chambres individuelles, avec ou sans douche ou bain. Ces chambres à un lit ne doivent pas être trop grandes, mais avec une armoire intégrée et le lavabo et la douche dans un vestibule.

Sauckel, faites en sorte que les prix des nuitées restent bas. Les clients qui doivent économiser ne doivent pas être indésirables à l'hôtel Elephant. D'ailleurs, des chambres bon marché encouragent les clients à manger sur place, ce qui permet de maintenir la rentabilité de l'établissement.

Même si je ne bois pas d'alcool moi-même, je pense qu'un bar est nécessaire. Il pourrait être installé dans la cave. Une cave-restaurant avec sa propre cuisine pour des plats simples s'impose d'elle-même. L'accès doit être possible aussi bien depuis la maison que directement depuis la place du marché.

D'ailleurs, Giesler, veillez à utiliser de bons matériaux de construction, faciles à entretenir et résistants, surtout pour les sols. Et Sauckel : un problème particulier est celui du personnel pour une telle maison. Veillez à ce que le personnel soit de qualité et correctement payé. Et assurez de bonnes conditions sociales, de logement, de nourriture et de loisirs. Tout cela doit être suffisamment bon pour que cela se sache. Il est préférable de confier la gestion de la maison à un couple. Tous deux doivent être des professionnels, fiables, habiles et solides.

Sauckel, - je me réjouis déjà du 'Nouvel Eléphant' que Giesler va nous construire et dans lequel nous nous sentirons bien. Croyez-moi, l'atmosphère sera là, le style de la maison se développera. Maintenant, Giesler, veillez à construire rapidement le nouveau bâtiment. Si vous pouviez aménager un appartement pour moi côté jardin, je vous en serais reconnaissant.

Depuis la chancellerie du Reich, j'ai encore appelé quelques collaborateurs de Sonthofen à Weimar. Malgré les grandes tensions de l'époque en matière de construction, j'ai remis le nouvel hôtel 'Haus Elephant' à Adolf Hitler en novembre 1938.

Giesler, – il mérite vraiment ce nom, ce n'est pas seulement un hôtel, c'est une maison dans laquelle j'aime vivre.

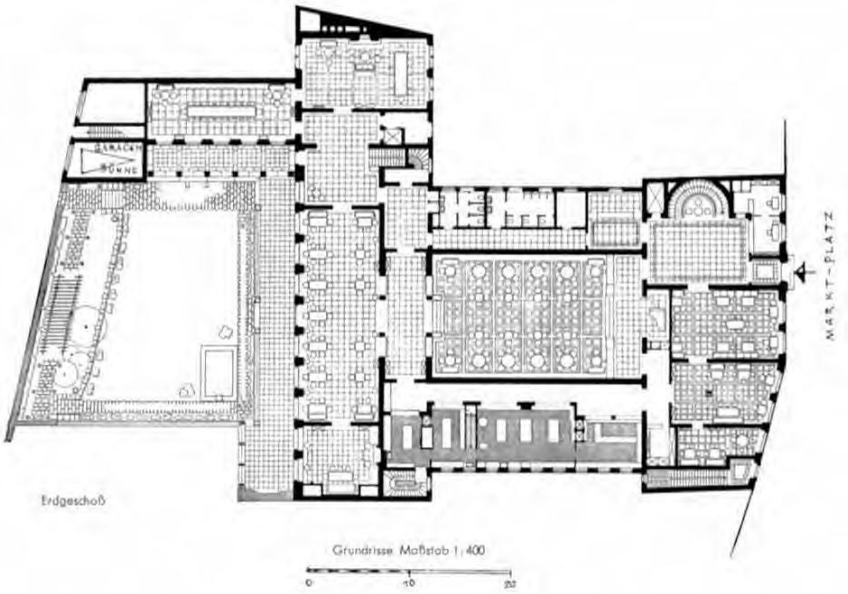
Je pense que ce bâtiment et la conversation qui s'y est déroulée lors de l'inauguration ont été la dernière impulsion pour qu'Adolf Hitler me nomme à Munich.

Il y a encore un petit événement à ajouter : j'ai accompagné Adolf Hitler dans l'appartement qui lui était destiné à l'Elephant. Pour la durée de son séjour, j'avais emprunté quelques tableaux au musée, dont un Cranach : La chambre de la femme au petit chapeau effronté. Adolf Hitler a souri et a dit :

J'ai dû me donner beaucoup de mal pour convaincre le conservateur de me prêter son œuvre, et maintenant il tremble probablement et me souhaite je ne sais où. D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup ce tableau de Cranach.

Il se tourna du côté de la fenêtre pour regarder dans le jardin. Il vit alors deux dessins sur les piliers de la fenêtre : magnifique, la colonne du Parthénon – et ici – eh bien, c'est la colonne des ruines du monastère de Paulinzella ! Vous m'avez vraiment fait plaisir. J'ai dit que mon collaborateur Kröninger – que j'avais présenté dans le hall – avait dessiné les colonnes sur parchemin en sépia et les avait lavées.

Un an plus tard, j'ai demandé le titre de 'Baurat' pour Kröninger. Mais oui, a dit Adolf Hitler, c'est lui qui a dessiné les colonnes dans mon appartement de l'Elephant.




HERMANN GIESLER – »HAUS ELEPHANT« IN WEIMAR

# L'aménagement de la place pour Augsbourg

La Halle municipale d'Augsbourg, située dans une zone verte entre le centre-ville et le quartier de Göggingen, avait brûlé. La ville décida de construire une nouvelle Halle municipale et le site fut choisi dans cette même zone verte. L'un des meilleurs architectes d'Augsbourg a été engagé et a élaboré les plans de cette Halle en collaboration avec Speer.

Fin 1937, les plans et les modèles correspondants ont été présentés à Adolf Hitler par Speer et l'architecte d'Augsbourg lors d'une visite de la ville. J'étais présent avec mon frère Paul. Nous avons trouvé que le projet était excellent et que tous les détails confirmaient la bonne performance de l'architecte.

C'est pourquoi la surprise fut générale lorsqu'Adolf Hitler rejeta ce projet. Il y voyait certes une bonne conception, mais aussi une solution unique.

Je me suis souvenu de sa description de la Stadthalle de Mülheim. Il voulait que la Halle d'Augsbourg s'intègre dans l'organisme de la ville, au lieu d'un bâtiment isolé, il visait une solution urbanistique.

Il se fit remettre un plan de la ville et y dessina la réunion de deux rues adjacentes, séparées seulement par des altitudes différentes. Il créa ainsi un nouvel axe de circulation d'environ 48 mètres de large entre l'opéra au nord et une place circulaire au sud. Cette nouvelle rue était parallèle, à une distance d'environ 350 mètres, à la célèbre rue médiévale ornée de fontaines, la Maximilianstrasse, qui s'étendait de l'église civile de St Ulrich, en passant par la maison mère des Fugger, puis par l'hôtel de ville d'Elias Holl, jusqu'à la cathédrale épiscopale, l'ancienne Augusta Vindelicorum.

Il suffisait de quelques traits sur le plan de situation pour comprendre que ce large axe de circulation donnait au quartier du XIX^e^ siècle une consolidation et une réorganisation, en même temps qu'une possibilité d'aménagement correspondant à son époque.

**Voir illustrations B9, B10, B11, B12 dans la section « ILLUSTRATIONS ».**

Il poursuivit son esquisse et relia cette nouvelle rue entre le centre de la vieille ville et les voies ferrées à la place de la gare, d'abord à angle droit, puis en formant un léger coude. Il s'avéra plus tard que cela fut décisif pour la conception et l'aménagement de la construction : la tête plastique de la Halle et la tour de l'installation prévue dominaient aussi bien la vue de la

place de la gare que, de manière surprenante, la diagonale vers le début de la vieille ville !

Chez Adolf Hitler, il suffisait d'une brève concentration, puis il traçait un rectangle à l'aide de traits vigoureux à partir du point d'intersection de ces deux rues, définissant ainsi l'emplacement de la Halle municipale et d'une place. Il ajouta :

La Halle a sa place dans la ville, elle est située au centre et peut être atteinte de tous les côtés par de courtes distances, elle est également bien desservie par les transports en commun : près de la gare, des omnibus et des tramways, et nous veillerons également à ce qu'il y ait des places de parking pour les voitures.

C'est ici que naîtra un ensemble de rues et une forme d'urbanisme du XX^e^ siècle. Un urbanisme important, car nous devrons faire de gros efforts pour nous imposer face aux rues du Moyen-Âge.

En raison de l'essor économique de nos années, un certain nombre de projets de construction publics et privés sont à l'ordre du jour à Augsbourg également. Selon les habitudes actuelles, on choisit les terrains à bâtir au gré des opportunités, du hasard ou de l'appât du gain. Le nouvel axe routier offre ici la possibilité de répondre aux exigences de la construction moderne grâce à un regroupement planifié.

Les représentations et les succursales, les salles d'exposition, la publicité des industries importantes d'Augsbourg comme MAN, Messerschmitt, les usines chimiques, les maisons de textile et de commerce de renommée mondiale, devaient trouver leur place ici, dans la rue du XX^e^ siècle.

C'est ici que tout doit être regroupé, y compris les projets de construction de la ville, et c'est alors que l'aménagement de la place avec la Halle municipale, le bâtiment pour le Gau et pour le Deutsche Arbeitsfront prend tout son sens. Et nous pourrions aussi nous permettre une tour, elle ferait partie de cette nouvelle partie d'Augsbourg comme la Perlachturm fait partie de l'hôtel de ville, de l'ancienne rue. La place devait être plus qu'un espace libre, elle devait devenir le forum d'Augsbourg.

C'était une petite sensation, car on doutait depuis des années de la pérennité du Gau de Souabe, qui serait, disait-on, 'incorporé' à Munich-Haute-Bavière et perdrait ainsi son indépendance. L'inscription sur le plan d'Augsbourg et le nouveau programme de construction ont mis fin à ces suppositions et spéculations.

La visite d'Adolf Hitler s'est terminée dans la 'salle dorée' de l'hôtel de ville. Mon frère, qui dirigeait alors le groupe SA de Munich-Haute-Bavière

et de Souabe, se tenait à côté de moi lorsque Adolf Hitler a pris congé. Il a serré la main de mon frère, puis il s'est tourné vers moi, a eu un mouvement de recul et a dit :

Vous êtes frères, – j'aurais pu le deviner depuis longtemps et j'aurais dû le savoir ! Il nous prit des deux mains : Vous deux, accompagnez-moi au train, je veux vous parler.

En chemin, nous avons parlé d'Augsbourg. Sur le quai de la gare, nous nous sommes quittés, mon frère est resté debout, je suis allé avec Adolf Hitler jusqu'à son compartiment.

Quelle est la profession de votre frère ? – Architecte. – Comme vous ? Non, mieux, il peut faire plus. Adolf Hitler a ri :

Qu'il redevienne architecte, en tant que chef de la SA, je peux le remplacer. Il est monté dans le train et nous a fait signe.

Quelques mois plus tard, au printemps 1938, Adolf Hitler me dit : j'ai quand même besoin de votre frère comme chef de la SA, il doit mettre en place la SA en Ostmark, dans mon pays, dans les régions d'Oberdonau, de Salzbourg et du Tyrol. Il sera basé à Linz sur le Danube.

Début 1938, j'ai été appelé au Berghof. Adolf Hitler me dit : on n'avance pas à Augsbourg, on ne me comprend pas, – je vous charge de planifier la route et l'aménagement de la place pour Augsbourg, élaborez au plus vite un avant-projet !

Je suis retourné au Berghof avec des esquisses et des dessins pour l'aménagement de la place, que j'ai rapidement élaborés avec mes collaborateurs. Je pensais que mes ébauches seraient reconnues, mais ce ne fut pas le cas. Adolf Hitler n'était pas satisfait :

Je ne peux pas décrire dans les moindres détails mon idée de la manière dont cette place doit être aménagée, – mais je sais une chose : elle doit recevoir son empreinte de la réalité 'Augsbourg'.

Peut-être allez-vous vous imprégner encore une fois de la situation architecturale et des caractéristiques de la ville. Lorsque votre projet sera transposé en modèle tridimensionnel, on devra le reconnaître : c'est ce qui est prévu pour Augsbourg. C'est ce qui m'est arrivé lorsque j'ai vu votre maquette pour Weimar : c'est Weimar.

Je vois maintenant que votre place de Weimar m'est présentée sous forme de réminiscences. Nous devons tout de même parvenir à ce que chaque aménagement de place soit développé de manière vivante à partir de l'organisme d'une ville.

Je dois faire en sorte que la rue, qui ne fait que 1 200 mètres de long, soit la plus fermée possible. Ce n'est pas seulement la circulation qui doit donner vie à la rue, c'est ici que doit naître le nouveau centre commercial d'Augsbourg, mais en aucun cas une concurrence pour les magasins de la vieille ville. Selon lui, les salles d'exposition et les succursales des grandes usines industrielles de la région d'Augsbourg, ainsi que celles des grandes maisons de commerce, avec leurs enseignes lumineuses, devraient animer la rue.

Le bâtiment de la Gauleitung et du Deutsche Arbeitsfront ne doit être orienté que du côté étroit de la rue et doit accueillir des locaux commerciaux et d'exposition au rez-de-chaussée.

Il souhaitait réduire au maximum les dépenses de direction et d'administration du Parti, désormais nécessaires, et les placer en quelque sorte sous le regard du public, de la communauté, afin de les soustraire au risque d'enfler et de se donner de l'importance.

On pourrait également s'imaginer que ce bâtiment abrite des espaces directement utiles à la communauté urbaine, comme une bibliothèque, des salles de lecture, des salles de conférence et bien d'autres choses encore. En d'autres termes, le bâtiment devrait servir à la vie urbaine et ne pas dégénérer en un rassemblement de bureaux de bonzes du Parti ! Cela vaut en principe pour tous les Gau.

En ce qui concerne la grande place, il a déclaré d'une manière générale : d'après ce que je sais de la situation, une vague de terrain s'étend du sud vers le terrain de la place. Nous le voyons ici aussi aux hauteurs indiquées sur le plan et à la déclivité des routes secondaires. La différence est d'environ 2 à 3 mètres. Je pense donc qu'il est juste d'absorber cette différence de hauteur par les groupes de bâtiments et de surélever en même temps l'ensemble de la place de deux à trois mètres supplémentaires.

Cela signifie que la place se trouve alors au moins cinq mètres au-dessus du niveau de la rue du nouvel axe majeur. La place sera ainsi libérée de la circulation et deviendra un quartier calme au milieu de l'agitation urbaine. Mais en même temps, l'axe de circulation sur la longueur de la place sera considéré comme un espace routier. La hauteur du mur de la place-rue pourrait être soulignée par une arcade au-delà de ces cinq mètres.

Maintenant, tout l'espace de la place peut être aménagé en sous-sol, avec au moins deux, voire trois étages. L'espace ainsi gagné serait utilisé comme grand garage, les entrées et les sorties seraient disposées sur le côté et depuis la rue secondaire à l'arrière : c'est peut-être encore trop grand, exagéré, dira-t-on. Mais dans une dizaine d'années, ce sera exactement ce

qu'il faut, et les surfaces de stationnement seront entièrement utilisées. En cas d'urgence, le sous-sol peut également être utilisé comme abri antiaérien, ce qui reste pour l'instant entre nous, – n'en parlez pas.

Je me base sur le raisonnement suivant : si je m'autorise un espace aussi grand dans le tissu urbain et que je veux en assumer la responsabilité, je dois l'utiliser doublement, voire triplement, en tant qu'espace à ciel ouvert proprement dit, en dessous duquel se trouvent les aires de stationnement pour les véhicules, peut-être même sur deux étages.

C'est tout à fait justifié, car la place est située au centre, par rapport aux nouveaux bâtiments de l'axe routier, à la vieille ville, à la gare et bien sûr, lors de manifestations, à la salle municipale elle-même. En même temps, ce sous-sol permet d'avoir des locaux annexes et de rangement de plain-pied pour la salle municipale, mais aussi sur toute la longueur de la place donnant sur la rue, sous les arcades. Ici, ces espaces pourraient être utilisés de manière polyvalente par la ville : essayez de former la place avec les groupes de bâtiments en tenant compte de ces points de vue !

En face de la tête de la Halle, mais englobant tout le bloc, il faudrait prévoir une construction hôtelière moderne, devant laquelle se trouverait une terrasse de jardin étagée de tous les côtés, avec une fontaine au centre. Cela ferait l'effet d'un magnifique arrangement floral, pour un accueil festif, que l'on vienne de la gare ou de la nouvelle rue pour visiter la ville.

Faites un effort, Giesler, et essayez de donner à mes pensées et à mes idées la forme qui convient à Augsbourg !

Le soir était arrivé – nous avons encore discuté des bâtiments de Weimar. J'ai alors remarqué son agitation. Il avait demandé à plusieurs reprises l'heure et : est-ce que M^lle^ Braun a appelé ? Puis il se penchait à nouveau sur les plans, ou bien il regardait par la grande fenêtre du salon les lointains champs de neige de l'Untersberg, à peine visibles dans l'obscurité.

Il fit venir une secrétaire : pourquoi M^lle^ Braun n'est-elle pas rentrée avec vous ? – Elle avait encore des choses à faire. – Avec qui part-elle, d'ailleurs, avec son amie, M^me^ Schneider ? Je suis inquièt, elle devrait déjà être là, – j'espère qu'il ne s'est rien passé !

Finalement, M^lle^ Braun était arrivée avec son amie. Elles avaient roulé lentement et avaient pris une tasse de café en route. – En attendant, je m'inquiète, – tu ne pouvais pas appeler ? – Oh, je ne voulais pas. M^lle^ Braun, une gentille jeune femme, me regarda. Adolf Hitler me présenta. J'ai entendu parler de vous, dit-elle.

J'ai acquis de nouvelles connaissances et impressions, j'ai fait la connaissance d'une certaine Mlle Eva Braun, mais aussi d'un certain Adolf Hitler, qui était très inquiet pour elle.

J'avais beaucoup à réfléchir lorsque je suis reparti le lendemain pour commencer à rédiger les projets d'Augsbourg pour lesquels j'avais reçu tant d'idées.

Mes collaborateurs étaient très sceptiques lorsqu'ils ont entendu parler de la nouvelle conception de base, ils ne pouvaient pas accepter la place surélevée, ne serait-ce qu'en raison des possibles intersections visuelles entre les rues et la Halle municipale.

Je ne me suis pas laissé décourager pour autant, Adolf Hitler m'avait convaincu, ses idées et ses conceptions étaient judicieuses et appropriées. J'avais maintenant compris ce qu'il voulait : il s'agissait tout d'abord de délimiter clairement et de consolider l'espace de la rue, il ne fallait pas qu'il se disperse. Cela signifiait également séparer la place et la Halle municipale du flux de circulation et du bruit. La place ne devait pas s'orienter vers la nouvelle rue, mais plutôt, en se détachant énergiquement du niveau de cette rue, devenir un espace libre avec les arcades à deux étages et les tonnelles le long de la Halle municipale.

En tant qu'espace ensoleillé et, me semblait-il, également pour les fêtes d'été, la place avec la Halle devait être utilisée par la population. C'est ainsi que s'expliquait son souhait de voir apparaître des fontaines et des sculptures, des bacs à fleurs et des sièges près des arcades et des tonnelles. Il souhaitait également l'insertion d'un café dans le bâtiment du casino entre la Stadthalle et le Gauanlage, ainsi qu'une liaison entre les locaux de service de la Stadthalle et les arcades orientées vers l'est et ouvertes sur la place.

J'ai d'abord commencé mon travail avec un petit modèle en argile. En partant du niveau de la rue, la place surélevée avec la Stadthalle et la délimitation des arcades par rapport à la rue ont été modelées. Cela a produit un fort effet horizontal. Suivaient, dans une tendance verticale, le bâtiment Gau et, de manière asymétrique, la tour associée à la tête de la Halle. Chaque corps de bâtiment était accentué selon sa destination, et pourtant tout s'assemblait de manière rythmique. J'ai encore plus accentué l'horizontalité de l'hôtel de ville et surélevé le cube austère du bâtiment du Gau. Je l'ai divisé verticalement par un risalit et j'ai fait apparaître les profondeurs du bâtiment aux angles sous forme de saillies plastiques.

La vérification minutieuse du modèle, en marquant les points de vue pour la vision en perspective exactement comme dans la réalité, a levé les

derniers doutes. Je n'ai pas ressenti de chevauchement gênant des corps de bâtiment. Mes collaborateurs m'ont alors aidé à poursuivre l'élaboration.

Sur un modèle de travail plus grand, nous avons développé les bases d'une planification précise. Nous nous sommes donné beaucoup de mal et avons vite compris que, selon les pensées et les idées d'Adolf Hitler, il en résultait une forme de place qui correspondait totalement à la particularité d'Augsbourg.

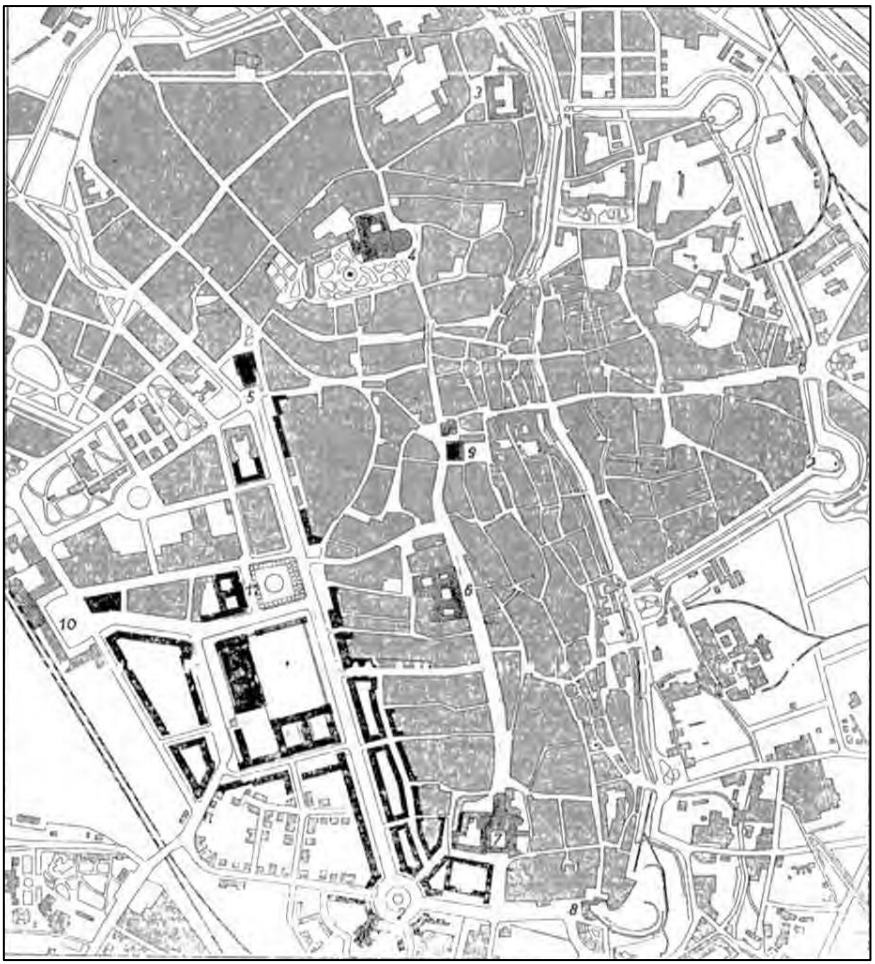
Le programme spatial varié et étendu nécessitait un corps de bâtiment de huit étages avec deux cours intérieures sur une surface de base de 90 sur 140 mètres. L'articulation verticale avec la finition soulignée par une corniche en attique avec une frise donnait au bâtiment une forme de château – pourquoi pas. Une légère réminiscence de la fondation romaine de la ville pourrait être évoquée.

C'est ainsi que les arcs en plein cintre romains et d'Augsbourg se tendaient entre les piliers des arcades et le hall d'entrée de l'hôtel de ville, pour une densification tectonique. Au-dessus se trouvaient les rectangles élancés des grandes fenêtres de la basilique du hall, qui pouvait accueillir 20 000 personnes.

La tour revêtait une importance particulière. La flèche simple portait un couronnement richement articulé qui se terminait par un aigle sur une sphère[1], là aussi un rappel conscient de la tradition d'Augsbourg. La tour de la Perlach et la double tour de l'hôtel de ville, magnifiques réalisations d'Elias Holl, avaient servi de modèles.

Nous avons fait des essais et, dans le modèle, nous avons retiré la tour de la composition de l'espace de la place – impossible –, la structure de la place était sans tension, les corps de bâtiment de l'ensemble étaient interdépendants malgré leur accentuation.

Bientôt, les dessins d'architecte furent réalisés dans les moindres détails et les collaborateurs de l'atelier commencèrent à travailler sur le modèle en bois final. La planification terminée et le modèle achevé – je l'ai montré à Adolf Hitler dans mon atelier de Munich – ont reçu son approbation totale. C'est Augsbourg ! s'exclama-t-il. Les efforts déployés pour la forme et la conception, le plus souvent après le travail de jour, le soir et la nuit, avaient maintenant atteint le succès escompté.




La tâche d' 'Augsbourg' était pour moi un défi que je devais relever : j'ai commencé à Augsbourg en tant que jeune architecte, c'est dans cette région que je suis devenu national-socialiste et c'est pour cette région que j'ai été chargé par Adolf Hitler de concevoir le Forum et donc le patrimoine architectural de la région.

Les préparatifs pour la construction ont commencé. Après avoir consulté Adolf Hitler, en qui je voyais le véritable maître d'œuvre, j'ai passé des commandes anticipées, mais aussi préventives, à des artistes indépendants : le sculpteur Wineberger a conçu une fontaine pour la

fermeture sud-est de la Halle et les mosaïques avec les armoiries des villes du Gau pour la frise de l'attique ; le sculpteur munichois Bleeker – pour clore l'œuvre de sa vie – a réalisé la sculpture 'Energie', un dompteur de chevaux. Wackerle et Kolle reçurent également des commandes pour des statues sur les murs de la place, et le peintre Weiß pour les fresques du hall d'entrée. Les donateurs étaient Adolf Hitler et le Parti.

La direction des travaux pour l'ensemble de l'installation a été assurée par la ville d'Augsbourg. Je regrettais l'élan dynamique que j'avais vécu quelques années auparavant à Weimar, j'en ai appris les circonstances plus tard. Avec le début de la guerre, les préparatifs pour le projet de construction prirent fin ici aussi.

L'aménagement urbain de la place d'Augsbourg montre avec quelle intensité et quelle imagination, jusque dans les moindres détails, Adolf Hitler se penchait sur un projet de construction et comment il s'efforçait d'aménager les espaces de la place de manière à ce qu'ils correspondent à l'essence de la ville. Il m'a souvent expliqué pourquoi il s'engageait avec tant de passion dans la construction, en des termes toujours différents, mais toujours de manière convaincante :

Notre conception nationale-socialiste de la vie et notre pensée communautaire sont en contradiction avec l'arbitraire qui prévaut dans la forme de la ville depuis des générations. Parce que nous le reconnaissons, nous sommes légitimés à changer cela, et c'est à moi de poser les jalons. Les signes d'une nouvelle façon de penser et de sentir trouvent en outre leur meilleure expression dans l'urbanisme et l'architecture.

Mais, ajoutait-il, il ne suffit pas que le maître d'ouvrage réfléchisse et ait des idées sur la manière de concevoir cette nouvelle organisation de l'organisme urbain, il a besoin de l'architecte qui le comprenne et qui lui soit attaché.

Plus encore que lors du travail sur la place de Weimar, j'ai fait l'expérience, lors du 'Forum Augsburg', d'un Adolf Hitler créatif, plein d'imagination et en même temps discipliné dans ses exigences de conception. J'ai appris à le connaître en tant qu'ordonnateur, qui voulait exprimer la pensée et les sentiments politiques, sociaux et culturels également dans l'espace, dans l'urbanisme.

Que pouvez-vous me dire sur Augsbourg ? C'est au cours de l'hiver 1939/40 qu'Adolf Hitler m'a posé cette question.

Je savais seulement – et je l'avais appris indirectement – que tous les préparatifs pour la construction avaient été arrêtés depuis le début de la

guerre. Après son approbation de la planification et son accord pour la construction, j'aurais encore passé les commandes aux artistes indépendants et les aurais initiés à leur tâche. Vous êtes certainement d'accord pour que le professeur Bleeker termine son travail en raison de son âge – malgré la guerre ?

Sinon, je n'aurais plus été chargé de la construction, – non, la ville s'est réservée la direction des travaux, j'ai trouvé cela juste. Je devais me concentrer sur le 'Neugestaltung München'. – Non, on ne m'a plus posé de questions, bien sûr, j'aurais pu donner quelques indications après mon expérience à Weimar.

– Vous n'avez donc pas participé à l'établissement des coûts de construction, – germez-vous cette liste qu'on m'a présentée ? demanda Adolf Hitler.

– Non.

– C'est étrange, car je ne peux pas imaginer un calcul des coûts de construction sans la participation de l'architecte ! Et il en va de même pour la définition des différentes phases de construction pour la réalisation. Vous savez que j'ai proposé à l'époque de diviser ce grand projet de construction en plusieurs sections, en fonction de la logique et des besoins, pour une durée totale de construction d'environ 15 ans.

Il avait assuré le Gauleiter et le maire de fondations personnelles pour la Halle, la tour et aussi pour des sculptures, le Parti prendrait naturellement en charge la part déterminée du bâtiment du Gau, de même que le Deutsche Arbeitsfront pour sa part et le Reich pour les locaux du service du travail. Cela concernait également les frais d'aménagement, qui seraient calculés au prorata. Et l'industrie pourrait également contribuer à l'utilisation du bâtiment, tout comme les maîtres d'ouvrage privés qui souhaitaient construire sur la nouvelle route.

À partir d'un calcul des coûts totaux possibles, on précise les coûts de construction de la première phase de construction d'environ 5 ans. Pour de tels maîtres d'ouvrage et un tel projet de construction, des participations des banques et des caisses d'épargne sous forme d'hypothèques et de crédits intermédiaires seraient également possibles.

Les Augsbourgeois ont fait autrement ! Au lieu de réfléchir, comme à Weimar, à la manière dont ils devaient monter le financement, ils lui ont présenté une évaluation globale des coûts, y compris les prestations habituelles de la ville, jusqu'à la dernière plaque d'égout ! En tout, environ

150 millions. Et ils ont commencé à pleurer et à se plaindre que c'était bien au-delà de leurs possibilités – bien sûr, vu sous cet angle !

Et maintenant, les petits malins ont eu une idée géniale : 'le Führer' assure la totalité des 150 millions, charge ainsi les habitants du Reich et nous donne à nous, habitants d'Augsbourg, un document qui nous engage ! C'est ce que le maire compétent me sert ensuite à toutes les occasions, appropriées ou non, comme seul plan de financement possible[2] !

Aucune cathédrale, aucun édifice d'importance ne nous serait parvenu si les citoyens n'avaient pas librement pris sur eux les charges de construction, et ce, la plupart du temps, pendant des générations ! Ils ne pouvaient pas non plus faire supporter les coûts de construction aux habitants du 'royaume'.

Immédiatement après, la question est venue : Giesler, vous a-t-on payé les honoraires ?

– Le remboursement des frais de mes collaborateurs et de la maquette a été effectué par la caisse municipale. Je n'ai pas demandé d'honoraires et je n'en demanderai pas non plus pour les prestations que j'ai fournies jusqu'à présent.

– Pourquoi ?

Après tout, c'était le Gau auquel je me sentais lié, – une demande d'honoraires pouvait aussi être l'occasion d'une mauvaise interprétation, car avant moi, un architecte d'Augsbourg avait été chargé de la planification de la Halle municipale.

J'ai dit cela en connaissance de cause, – il semblait que mon destin était de toujours remplacer quelqu'un. C'est ce qui s'est passé à Weimar, à Augsbourg, à l'Obersalzberg, à Munich et ensuite à Linz ! J'ai continué :

Le maire m'a compris en cela, – mais ce qui est arrivé ensuite ne convenait pas tout à fait à une ville de grande tradition comme Augsbourg.

Et que s'est-il passé ? demanda Adolf Hitler.

On m'a envoyé, emballé dans de la laine de bois, un bol à punch en verre, avec une louche. Dans le pied d'alpaga, il y avait la marque de fabrique 'WMF', Württembergische Metallwaren-Fabrik, – je n'ai rien contre cette entreprise, mais elle n'a rien à voir avec Augsbourg. Le maire m'a assuré que je recevrais une autre bague en or avec les armoiries de la ville d'Augsbourg. Je lui ai demandé d'y renoncer, – ce qui l'a visiblement vexé.

Un chandelier de table fabriqué par les orfèvres d'Augsbourg m'aurait fait plaisir, – il n'était pas nécessaire que ce soit un chandelier à bras.

Adolf Hitler rit et dit ensuite sérieusement : que reste-t-il de la grande attitude des citoyens d'Augsbourg, qui ont fait construire l'hôtel de ville Elias Holl, la tour Perlach, l'arsenal ?! Ils ont décoré les rues et les places avec des fontaines !

Où sont passés les 'marchands royaux', les Welser et, surtout, Fugger, qui brûlait les reconnaissances de dettes de l'empereur dans la cheminée – on dit sur de l'écorce de cannelle.

De toute façon, en temps de guerre, les constructions ne sont pas réalisables, nous verrons après la guerre. Mais nous devons penser à la ville d'Augsbourg et non à des maires intermédiaires, – bien que je ne veuille en aucun cas sous-estimer la conscience professionnelle et l'économie de père de famille de la ville.

# La Haute école du lac de Chiemsee

Nous nous sommes rencontrés le matin dans l'appartement d'Adolf Hitler sur la Prinzregentenplatz à Munich. C'était en février 1938. Le soir précédent, le Reichsleiter Rosenberg m'avait demandé de participer à cette réunion. Il s'agissait de définir le programme et la forme architecturale de l'institut destiné à la formation des cadres du Parti, supérieur aux Ordensburgen.

Je m'étais déjà essayé au projet de cet institut à la demande de Rosenberg. D'après sa disposition, il en résultait un programme spatial pour une construction modeste. Une structure paisible, fermée, avec deux ailes latérales, pouvait être réalisée sur une presqu'île au bord du lac Chiemsee. Un modèle en plastiline a été réalisé à partir de plans esquissés afin de rendre le projet compréhensible d'un seul coup d'œil. L'installation prit l'aspect d'un couvent moderne du Haut-Danube avec une empreinte bavaroise et correspondait ainsi à une communauté religieuse ou de recherche telle qu'Alfred Rosenberg la concevait.

Rosenberg a poursuivi en disant que le Dr Ley s'était également occupé de cet institut et qu'il visait une grande solution. Le professeur Klotz, architecte, a élaboré un plan et un modèle. On discuterait de la disposition et de l'idée de construction le lendemain devant le Führer, qui prendrait alors la décision. D'ailleurs, il a donné à l'institut le nom de 'Hohe Schule' [l'École supérieure du NSDAP – NdT] et a choisi le lac Chiemsee comme

site. À sa demande, Klotz et moi devions participer à la réunion. Il y aurait donc une compétition entre Klotz et moi.

Je pensais qu'une fois de plus, et je l'ai dit à Rosenberg, qu'avec nos esquisses et notre petite maquette, nous étions désespérément inférieurs. Ce projet ne serait pas digne du nom obligatoire de 'Hohe Schule', le Führer aurait fixé la norme pour cette construction avec son nom, cela indiquerait une 'grande solution'. J'ai conclu notre entretien en disant que nous ferions bien de ne pas présenter la maquette du projet précédent.

Cela s'est confirmé le lendemain matin après la discussion et la décision qui s'en est suivie. Nous étions aussi éloignés que le permettait l'espace de vie. Aucun metteur en scène n'aurait pu définir plus clairement dans l'espace la différenciation scénique, aucun dramaturge n'aurait pu définir plus clairement la différenciation intellectuelle. Comme dans le cadre d'un triangle isocèle, les personnes et les points de vue se trouvaient aux angles de la base, Ley et Rosenberg avec leurs architectes, et à la pointe du triangle, Adolf Hitler, qui suivait attentivement le débat.

Il ne rejetait rien de ce que les deux adversaires avançaient, mais lorsqu'il exposait ensuite son point de vue, tout prenait un ton nouveau et convaincant. Jamais auparavant je n'avais ressenti aussi fortement la supériorité d'Adolf Hitler.

Il donna raison à Rosenberg en affirmant que la 'grande solution', qu'il considérait comme juste, pouvait également être obtenue par une planification raisonnable. La primauté de l'"École supérieure' proprement dite devait trouver une expression architecturale convaincante dans la disposition discrète des bâtiments scolaires annexes, qui assuraient une relation vivante entre la recherche, l'enseignement et l'éducation.

En tant qu'architecte, l'image de l'ensemble de l'installation se formait déjà avec ce bref contour. Adolf Hitler poursuivit :

Il voyait dans l'"École supérieure' bien plus que la clé de voûte de l'éducation, de la formation et, en fin de compte, de la sélection des dirigeants du Parti, l'"École supérieure' devait être au service de la nation, au-delà des châteaux des ordres religieux, elle devait être ouverte à toutes les écoles supérieures et universités. Il s'agissait de former une élite capable de répondre aux défis de notre époque dans tous les domaines de la vie étatique, culturelle, économique et spirituelle de la nation.

Après un chemin plein de sacrifices parcouru avec idéalisme, la cinquième année de l'édification du national-socialisme commençait. Les erreurs et les décompositions, les conséquences de la dégénérescence et de

la décadence du XIXe siècle et de la démocratie de Weimar ne sont pas encore surmontées. Partout, on manque d'hommes bien formés, créatifs et combatifs pour le présent et, pour autant que l'on puisse en juger, pour l'avenir :

Le peuple est au cœur de notre idée d'État, c'est pourquoi nous sommes des républicains, des partisans de l'État populaire. La performance historique globale de notre peuple témoigne de ses valeurs raciales. Et pourtant, ce sont toujours les grands individus, les hommes créatifs, qui sont à l'origine de l'image culturelle de notre peuple. Il en sera de même à l'avenir. Notre tâche doit être d'attirer à nous, comme un aimant, tout ce qui montre du caractère, tout ce qui est doué, même l'originalité, en tant que sélection.

La tâche de l''École supérieure' sera de leur offrir, après avoir fait leurs preuves dans les écoles du Parti, dans leur profession, après avoir terminé leurs études, les conditions spatiales et intellectuelles d'un développement ultérieur, de leur ouvrir la voie de l'action et du rayonnement. Adolf Hitler s'est adressé à nous, les architectes : Il a dit que les 'conditions spatiales' incluaient également l'aménagement de l''École supérieure'. Elle doit correspondre à la hiérarchie de cette institution. La conception de cette installation est en même temps une tâche politique, elle doit représenter l'unité du Parti et de l'État.

Le Dr Ley a souligné : notre planification correspond à votre décision, mon Führer, et elle répond également à vos exigences. Les plans et la maquette peuvent être présentés dès aujourd'hui. Adolf Hitler nous a regardés, Rosenberg et moi, j'ai secoué la tête et montré mes mains vides. – J'attends que vous me présentiez également le plan, – cela doit être possible jusqu'en mai, n'est-ce pas ? Rosenberg répondit par l'affirmative.

Nous avons encore consulté la carte du lac de Chiemsee, sur laquelle figurait l'emplacement de la 'Hohe Schule' sur la rive nord-est, puis nous avons pris congé. Nous, les architectes, n'avions pas dit un mot. La déception se lisait sur les visages de Ley et Klotz, qui s'attendaient à une décision définitive en faveur de leur projet. Rosenberg était serein, c'était dans sa nature. Venez, Giesler, nous allons déjeuner ensemble et discuter de tout cela.

J'ai parlé de ma surcharge de travail, – j'aurais pu tout juste supporter la 'petite solution', mais... Rosenberg m'interrompit : ce que je pense fondamentalement de la décision. – J'ai pensé qu'ils étaient corrects en fonction de la mission, du rang et du nom, j'ai expliqué cela en détail. Rosenberg approuva et dit : alors, cette tâche unique doit vous plaire.

Bien sûr que oui, ai-je répondu, si cette planification était unique en ce sens qu'aucune autre tâche n'en souffrirait – lui, Rosenberg, qui avait étudié l'architecture à Moscou, devrait savoir à quel point les chantiers demandent du temps et de l'énergie aux responsables. Et alors que Klotz aurait fini de planifier la 'grande solution' – même sur le site déterminé par le Führer –, je devrais tout recommencer à zéro.

Après l'introduction d'Adolf Hitler, j'aurais certes une idée claire – c'est ainsi et pas autrement que l'on devrait concevoir l'"École supérieure' – mais l'élaboration et surtout la maquette demandent du temps. Pourquoi fixer un délai aussi court pour un bâtiment aussi important, qui devait représenter à la fois l'État et le Parti, et pourquoi limiter ce concours à deux architectes – c'est justement pour cette tâche unique que je regretterais la participation de Speer, que je n'avais encore jamais vu dans un concours !

Rosenberg n'a pas su répondre. Il en va autrement de la question suivante : pourquoi le Führer a-t-il choisi le lac de Chiemsee comme lieu d'implantation de la 'Hohe Schule' et pourquoi a-t-il même défini précisément le terrain de construction ? L'accès par la route et le chemin de fer serait difficile et coûteux, les canalisations devraient être amenées jusqu'à l'Alz, au-delà de Seebruck. Il faudrait planifier les installations d'approvisionnement et les lotissements, les questions d'énergie et de chauffage se poseraient ; le Dr Todt devrait être impliqué en priorité dans la planification de la viabilisation. Je n'ai fait qu'esquisser une partie des problèmes, la question se pose donc : pourquoi le Chiemsee ?

Je sais une chose avec certitude, dit Rosenberg, avant même la construction de l'autoroute, depuis que le Berghof existe, le Führer a contourné le lac de Chiemsee en partie par des chemins de terre. Je suppose que l'occasion particulière, le moment déclencheur de cette détermination de site est l'intention de l'ordre des jésuites de créer une université catholique dans la région de Salzbourg[1]. Le Führer veut y répondre à sa manière : avec l'école du Parti. Depuis aujourd'hui, nous sommes conscients qu'il s'agira de l''École supérieure' du Parti et de l'État.

Dans un premier temps, après la prise de pouvoir, les intentions semblaient compensées par la générosité du Concordat, mais ce n'était qu'une apparence. Peut-être d'autres raisons plaident-elles en faveur de ce site, vous savez que le Führer reste fidèle aux décisions qu'il a prises une fois pour toutes.

J'ai moi aussi contourné le lac Chiemsee et j'ai longuement regardé l'étendue du lac depuis le côté sud jusqu'à l'emplacement choisi sur la rive nord-est. Sur une longueur de 15 kilomètres, l'ouvrage serait dans le champ

de vision de l'autoroute, avec une vue sur le lac à une distance de 8 à 15 kilomètres. Au-delà, le regard se perdait dans le paysage plat et ondulé. J'ai trouvé confirmation de ma conception de la forme de la 'Hohe Schule' et j'ai commencé à la planifier.

Puis vint l'Anschluß [Annexion – NdT] de l'Ostmark au Reich, le 12 mars 1938. Peu de temps après, j'ai parlé à Rosenberg : la 'raison particulière' pour laquelle l'emplacement de la 'Hohe Schule' avait été déterminé avait disparu avec l'annexion ; le site de Chiemsee allait-il quand même rester ? Bien sûr, répondit Rosenberg, car la direction est restée la même et la situation n'a pas changé. J'ai continué à planifier.

Pour déterminer les échelles, j'avais commencé par des maquettes en plastiline qui permettaient de visualiser le lac Chiemsee et le bord des Préalpes, puis j'ai augmenté les échelles sur d'autres maquettes afin de déterminer l'étendue horizontale et la hauteur des ailes de l'ouvrage en fonction de leur importance, – toujours avec une vue sur l'ensemble du lac et les vues lointaines depuis l'autoroute. Une fois la planification terminée, j'ai noté en guise d'explication :

« Le nom 'Hohe Schule' signifie à la fois engagement et programme. Le Führer a déterminé l'emplacement et la conception de l'édifice. Le terrain de construction, une langue de terre avancée sur la rive nord-est du lac de Chiemsee, exigeait, entre autres raisons, une orientation de la 'Hohe Schule' du nord vers le sud, avec une vue sur le lac et la chaîne de montagnes des Préalpes, avec le Kampenwand à une distance d'environ 20 kilomètres. L'autoroute Munich-Salzbourg passe sur la rive sud du lac de Chiemsee, et sur une quinzaine de kilomètres, la vue est dégagée sur le vaste lac jusqu'à l'édifice prévu. Il s'agissait donc de donner une expression à la 'Hohe Schule' en regroupant les masses de construction et en augmentant la verticalité de manière dominante, tout en obtenant un effet lointain. Une bifurcation particulière de l'autoroute et une voie ferrée, toutes deux en provenance de la région de Traunstein, mènent à la place d'accueil au nord de l''Ecole supérieure'. C'est là que commence l'axe de construction qui s'étend sur 1 700 mètres vers le sud jusqu'au bâtiment de la haute salle. Le long de cet axe se trouvent l'école Adolf Hitler et les groupes de bâtiments destinés aux cours du Parti. En retrait, l'ensemble se densifie pour former la 'Hohe Schule' proprement dite et connaît sa dernière élévation, telle une démonstration : le bâtiment de la tour avec la haute salle. Le port de plaisance et les installations sportives sont disposés à l'est. Le lotissement nécessaire et les bâtiments et installations de service sont protégés par des arbres et planifiés sur le terrain nord-est.

On a ainsi évité une charge de construction préjudiciable au lac, car ce n'est que sur une largeur de 500 mètres que la 'Hohe Schule' rompt les 10 kilomètres de rive naturelle du lac de Chiemsee sur le côté est ».

Lors d'une révision ultérieure dans le FHQu Winniza, j'ai échelonné les corps de bâtiment du côté sud. Ainsi, le front du bâtiment donnant sur le lac Chiemsee a été raccourci à 300 mètres, condensé et façonné en une sculpture architecturale.

Le 10 mai 1938, Adolf Hitler a opté pour mon projet. En même temps, il m'a chargé de la planification des 'constructions allemandes' pour l'exposition universelle de Rome en 1942.

Il était rentré de Florence le matin même après sa visite d'État en Italie et s'était présenté directement devant les maquettes de la 'Hohe Schule'. La spontanéité de sa décision m'a surpris. Plus tard, j'ai vu tout cela dans le contexte de ses impressions romaines.

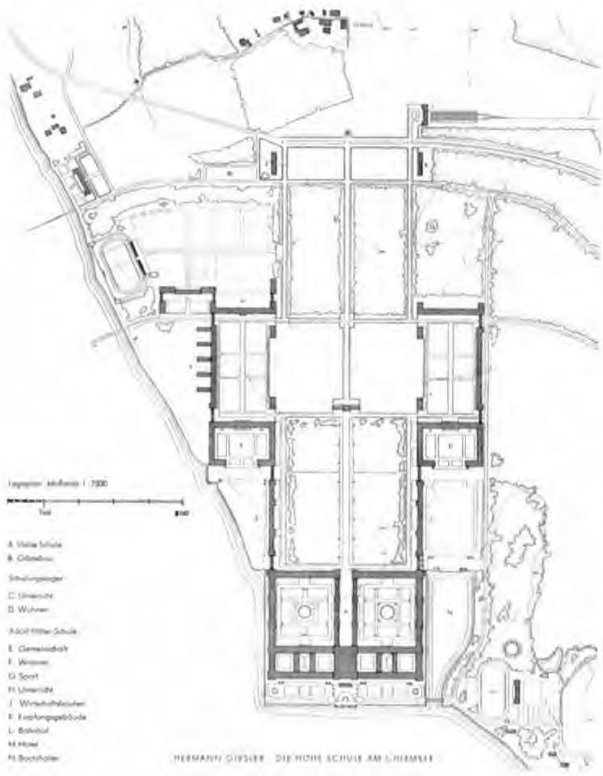
Mais le 10 mai 1938, Adolf Hitler n'a pas seulement pris une décision concernant l'École supérieure, il a également pris une décision me concernant, dont je ne me doutais pas encore. Elle concernait le réaménagement de Munich. Elle a été suivie plus tard par la planification et les projets pour sa ville natale, Linz.

Un an plus tard, alors que je m'occupais du réaménagement de Munich et de l'intégration des bâtiments du Parti dans la forme de la ville, j'ai parlé à Adolf Hitler de l'emplacement de la 'Hohe Schule'. L'idée était de laisser le lac Chiemsee à l'état naturel, sans construction supplémentaire. De plus, je craignais les frais d'aménagement qui ne seraient pas nécessaires si le site était à Munich. Ici, tout était réuni : les infrastructures de transport, l'approvisionnement économique, l'énergie et le chauffage, les immeubles d'habitation, l'offre variée d'institutions culturelles, ainsi que le lien direct avec la direction du Parti. Adolf Hitler m'avait écouté calmement :

Non, Giesler, – et c'est justement vous qui devriez me comprendre ; l'‘École supérieure' a un autre rang, à l'écart de la ville, elle revendique son emplacement dans la campagne. La ville est certes stimulante, mais elle est aussi agitée et distrayante ; l'apparition d'un intellectuel fluctuant et sans racines en est une caractéristique.

Certes, l'accès à la construction dans l'espace urbain peut être simplifié, mais pour intégrer la 'Hohe Schule' dans la forme de la ville – non, – cela présuppose tout de même une nouvelle planification – exclue ! – Je m'en tiens à ma décision 'Chiemsee' et à votre projet !

La 'Hohe Schule' doit s'inscrire dans la nature primitive du paysage. À cela s'ajoute la particularité du lac de Chiem, la vaste étendue horizontale qui procure du calme et la grande distance avec la vue sur les montagnes(2).



**München**
Der Auftrag

# Im Namen des Deutschen Volkes

Auf Grund meines Erlasses vom 21.Dezember 1938 bestelle ich den

Architekten Professor Hermann G i e s l e r

zum G e n e r a l b a u r a t für die Hauptstadt der Bewegung München.

Berlin, den 21.Dezember 1938.

Der Führer und Reichskanzler

*Munich*
*La mission*
*Au nom du peuple allemand*
*En vertu de mon décret du 21 décembre 1938, je nomme l'architecte*
*le professeur Hermann Giesler, au poste de Generalbaurat pour la capitale du mouvement,*
*Munich.*
*Berlin, le 21 décembre 1938.*
*Le Führer et Chancelier du Reich*

**Voir illustration B13, B14, B15, B16 (section « ILLUSTRATIONS »)**

Vers la fin de l'année 1938, j'ai reçu le document attestant de ma nomination au poste de Generalbaurat pour la capitale du Mouvement et le décret[3] sur le réaménagement de Munich. J'ai profité de la période de calme qui précédait la fin de l'année pour m'intéresser de plus près que lorsque j'étais étudiant à l'histoire de la construction de la ville de Munich, dans la mesure où les documents étaient à ma disposition. Parmi ces documents, il y avait les illustrations de la maquette en bois de la ville que Jakob Sandtner avait réalisée en 1570 pour le duc de Bavière. On y voit clairement l'ancienne Salzstraße, orientée est-ouest.

Il y avait aussi les photographies de la magnifique maquette de la ville réalisée par les frères Seitz au milieu du XIXe siècle, que j'avais souvent admirée au Musée national et qui m'avait donné l'idée de créer mon propre atelier de maquettes, et la reproduction des plans généraux de la 'Commission royale de construction' sous Sckell et Karl von Fischer, ainsi que les plans historiques de la ville de la collection Maillinger.

Le modèle Seitz et l'urbanisme du début du XIXe siècle ont permis de comprendre les idées géniales du prince héritier Ludwig en matière de construction, qui ont conduit à la conception des rues Ludwig et Brienner et de la Königsplatz, et donc aux bâtiments des architectes Gärtner et Klenze.

J'ai également lu les rapports sobres de Wiedenhofer sur le développement architectural de Munich et sur les plans d'extension de la ville et les règlements de construction élaborés par Theodor Fischer au tournant du siècle.

Je me suis ensuite penché sur les dossiers contenant les œuvres des grands bâtisseurs et architectes. Ils avaient façonné l'image de la ville de Munich. Les œuvres des sculpteurs et des peintres qui avaient déterminé le phénomène unique de cette culture urbaine – même dans les illustrations, le contexte devenait présent. Dans une rare continuité, au fil des siècles, ces magnifiques réalisations ont été unifiées par leur rang élevé à Munich.

Lors d'entretiens ultérieurs, j'ai pu constater à quel point Adolf Hitler connaissait bien l'histoire de l'architecture de cette ville et de ses artistes.

J'ai commencé à travailler. Dans les derniers jours de l'année 1938, j'ai déterminé la forme d'organisation du service du Conseil général de la construction qui allait être mis en place. J'ai divisé les domaines de travail en

trois départements : Planification, Exécution et Droit et Administration. Je subdivisai ces domaines de travail en unités.

Outre la direction du service dans son ensemble, j'ai également pris en charge la direction de la 'planification'.

Pour la direction de la 'réalisation', j'ai désigné l'ingénieur civil Gimple, un collaborateur énergique et déterminé, doté d'une immense force de travail. Il avait déjà fait ses preuves sur mes chantiers à Weimar[4].

Pour la direction du service juridique et administratif, j'ai trouvé en la personne du conseiller juridique de la ville de Munich, le Dr Praun, une personnalité de haut rang. Il est devenu un modèle personnel et de performance pour tous les employés du service[5].

Dès le début, certaines unités étaient prioritaires et importantes pour la planification globale. Je les ai confiées à des collaborateurs compétents de mon bureau d'architecture :

L'importante planification des transports urbains, puis la planification industrielle vaste et variée sous Zeibig[6] et Wölfel, ainsi que la planification des espaces verts avec les installations de loisirs, les écoles, les axes sportifs et le parc des expositions sous v. Freyhold[7].

Toutes les autres unités de mon département de planification se sont développées en fonction des exigences de planification, comme par exemple pour les constructions de la Reichsbahn et de la Reichspost, puis le bureau de conception pour la gare centrale et la gare de l'Est, l'unité pour les constructions résidentielles et les lotissements, l'unité 'centre-ville' et les tâches spéciales des promoteurs publics et privés, l'unité pour les permis de construire et le recensement des terrains vacants.

Mon objectif était de rationaliser le service du Conseil général de la construction, de ne pas en faire un appareil administratif et de ne pas laisser les différentes unités proliférer. J'aspirais à une communauté de travail vivante – elle l'a été, bouillonnante d'idées, et chaque collaborateur s'est senti engagé dans la grande tâche.

Au début de l'année 1939, je me procurai des informations auprès de toutes les autorités, des associations de l'industrie et du commerce, dans la mesure où elles étaient concernées par le réaménagement de Munich ou devaient être prises en compte en tant que promoteurs immobiliers.

J'ai commencé par les services de construction de la ville de Munich. La personnalité dominante, qui s'est également manifestée dans la concision de l'exposé, était le directeur du service des travaux publics, le professeur

Stecher. Son expertise était unique. Grâce à sa loyale collaboration, il a été possible d'économiser l'unité prévue 'Génie civil' du service.

J'ai également fait la connaissance de l'ingénieur Halter, professeur à l'école supérieure technique, conseiller original de la ville en matière de chemins de fer, et j'ai écouté avec grand intérêt ses explications originales.

Il ne reconnaissait que le piéton comme un individualiste justifié en matière de transports, il rejetait la voiture. Mais surtout, en tant que 'Munichois confirmé', qu'il représentait également par sa silhouette et son habitus, il était d'avis que l'ancienne gare centrale se trouvait désormais exactement au bon endroit, à proximité immédiate du vieux centre-ville, et qu'elle devait y rester selon lui.

C'est justement en cela que l'époque lui a donné raison ! Enlevez les voitures, il y aura assez de place, pensait-il, mais l'époque n'y est pas parvenue.

La conception de base des plans de la Reichsbahn pour le trafic de masse, les installations ferroviaires dans le cadre du réaménagement étaient généreuses et uniques. Je connaissais cette conception par le discours d'Adolf Hitler du 22 mai 1938, par les indications qu'il m'avait données directement et par les explications des décisions du Führer par Bormann. Les entretiens ultérieurs m'ont convaincu que les idées de cette conception moderne venaient d'Adolf Hitler lui-même.

Le président de la Reichsbahn, M. Koll, m'a expliqué cette conception et les idées et réflexions qui la sous-tendent avec calme et objectivité. Les détails élaborés ont ensuite été présentés par son représentant Franz, un ingénieur ferroviaire habile du ministère des Transports, qui n'avait toutefois pas le caractère contraignant du président. Je l'ai interrompu dans son exposé : s'agit-il de dispositions qualifiées et définitives ? Oui, répondit-il, nos élaborations sont basées sur la planification supérieure du ministère, elles sont contraignantes. À court terme, les plans d'exécution avec les explications vous seront présentés pour signature. Nous vous demandons d'ores et déjà votre approbation et donc l'autorisation de réaliser les travaux afin de pouvoir respecter les délais fixés.

Je savais maintenant ce qui m'attendait ! En effet, ces présentations, qui ne s'appuyaient au départ que sur des plans systématiques, m'avaient déjà permis de comprendre que les installations ferroviaires n'étaient pas au service de l'organisme urbain, qu'elles avaient dégénéré sans tenir compte des autres intérêts urbanistiques et étaient ainsi devenues une fin en soi. La conception généreuse des nouvelles installations ferroviaires, soulignée par

Adolf Hitler dans son discours du 22 mai 1938, s'était enchevêtrée dans les détails.

Je n'accepterais en aucun cas les plans d'exécution qui m'avaient été annoncés sous cette forme. Le conflit avec le ministère des Transports du Reich était donc prévisible. Les contraintes de délais qui résulteraient de mon refus compliquaient ma situation. Je regrettais maintenant de ne pas avoir relevé plus tôt le défi du réaménagement de Munich.

Au fur et à mesure que je recevais des informations, les divergences dans le contexte urbanistique se faisaient de plus en plus sentir, y compris dans la planification déjà achevée du périphérique, dont la construction des ponts dans la partie nord-ouest avait déjà commencé avant que je ne sois mandaté.

Cette ceinture de circulation si importante, d'un diamètre de 22 kilomètres dans le sens est-ouest, était trop étroite pour Munich. Si elle restait en l'état, les intérêts urbains en pâtiraient, la pression spatiale briserait bientôt cette ceinture et la submergerait, mettant ainsi à mal l'idée impérative de ma condition : 'ici la ville, ici la campagne'. La ville s'étendrait, comme au XIXe siècle.

J'ai reporté toutes les informations sur des plans clairs et transparents, dans lesquels j'ai noté en couleur les contraintes et les dissonances. Ensuite, j'ai déterminé les priorités : l'homme dans la communauté urbaine et l'aménagement de son environnement ; la préservation de la substance historique ; l'insertion et la mise en ordre de toutes les fonctions nécessaires dans l'organisme urbain.

C'est ainsi que j'ai jeté les bases d'une révision coordonnée de toutes les planifications individuelles antérieures.

Le décret m'a donné le pouvoir de le faire.

Les premières décisions ont été prises, les autorités du Reich et du Land, la ville et l'autorité chargée de délivrer les permis de construire, appelée à Munich « Lokalbaukommission » [commission locale de construction], attendaient[8]. Les promoteurs immobiliers attendaient pour l'industrie et le commerce, pour les immeubles d'habitation et les lotissements.

Les zones interdites à la construction furent délimitées et protégées juridiquement par des 'déclarations de secteur' afin d'éviter les erreurs de planification et de ne pas entraver les mesures d'urbanisme du réaménagement.

C'est ainsi que commença la planification de la ville dans le sens de la mission qui m'avait été confiée et selon les idées d'Adolf Hitler.

C'était le début d'un travail laborieux et d'une tension quotidienne jusque tard dans la soirée. Le service de l'architecte général était littéralement submergé par les demandes de permis de construire accumulées. Parmi elles, certains projets de construction de type militaire étaient de la plus haute urgence. Ils contredisaient justement les lignes de base déjà tracées de la planification du réaménagement, les tracés définis du métro et les espaces de circulation. Il en résulta des dépassements arbitraires des lignes de construction et le non-respect des distances, le tout dans une mauvaise architecture qui manquait d'un minimum de tenue.

J'ai refusé l'autorisation, la dissonance était là, dès le début, elle a dégénéré en menaces contre moi. Je ne devais donc pas seulement m'imposer, mais aussi imposer le service. C'est allé jusqu'à faire intervenir le Führer : vous avez mon décret et ma confiance ! L'appel de son aide de camp militaire suffisait, c'était aussi simple que cela ; mais de précieuses journées de travail avaient été consommées dans la défense, elles manquaient dans l'aménagement. Pour ce grand chantier de l'armée, j'ai fait appel à un architecte indépendant qualifié, avec lequel j'ai discuté du contexte urbanistique et convenu des détails.

Mais l'inquiétude subsistait : comment cela allait-il se passer à l'avenir, combien de temps et de force de travail seraient retirés au service par la nécessité de procéder à des contrôles permanents ? Le service devait-il s'agrandir, d'où viendraient les nouvelles forces ? Il ne suffisait pas qu'ils soient de bons architectes, il fallait aussi qu'ils aient de l'expérience et qu'ils connaissent la nature et les caractéristiques de la ville.

J'en ai discuté avec mes collaborateurs et j'ai fait une proposition rapide mais logique : faites appel aux architectes qualifiés de la région de Munich, demandez-leur de participer volontairement au réaménagement de la ville et, en fonction de l'endroit où ils vivent ou travaillent, attribuez-leur une zone urbaine dont ils devront s'occuper.

C'est le collaborateur qui avait jusqu'alors dirigé mon bureau d'études à Weimar et qui avait fait ses preuves dans les multiples tâches architecturales qui a fait cette proposition. Un jour, poursuivit-il, vous confierez à ces architectes les constructions du réaménagement ; plus tôt ils seront familiarisés avec les objectifs du réaménagement, mieux ce sera.

C'était la solution, une communauté de planification et de conception pouvait ainsi voir le jour, à la hauteur de la tâche et de la ville de Munich.

En écrivant cela, j'ai eu l'idée de demander à mon collaborateur de l'époque de rédiger un article. Il devait y montrer comment le principe de la

création d'une ville commune avait été pensé. Il a volontiers envoyé son rapport et a écrit :

« Dans tout le texte, je n'ai cité aucun autre nom que celui de Bestelmeyer, pas même le mien. Mais j'ai noté une cinquantaine de noms – dont certains ont aujourd'hui un rang et une réputation élevés – qui ont travaillé d'une manière ou d'une autre pour le Generalbaurat dans le contexte décrit.

Mais j'ai ajouté quelque chose qui m'a semblé particulier à l'époque, à savoir l'intégration de jeunes planificateurs dans les décisions concernant les projets de construction d'autres autorités ou institutions. Ce n'était pas courant, mais cela ne se faisait pas du tout selon la devise 'Divide et impera', mais dans une intention idéale, que vous avez qualifiée d' 'activité utile' ».

Voici maintenant son rapport :

« Le recours à des collaborateurs indépendants et le sens de l'intervention d'architectes de confiance dans la zone urbaine.

Le domaine d'intérêt du service 'Der Generalbaurat für die Hauptstadt der Bewegung' [Le conseil général pour la construction de la capitale du mouvement] englobait en principe la zone urbaine de Munich proprement dite, mais aussi les zones de paysage, d'habitat et d'implantation industrielle dans le voisinage, sur lesquelles les projets de construction et de transformation devaient s'étendre directement ou qui devaient être prises en compte par ces derniers du point de vue de la ville en expansion.

Au sein de cette zone d'intérêt au sens large, il y avait bien sûr des zones urbaines, grandes et petites, dans lesquelles des mesures de réaménagement n'étaient pas nécessaires ni attendues. Ici, le traitement de tous les objets urbanistiques et individuels ainsi que leur traitement en matière de droit de la construction restaient désormais du ressort exclusif des autorités spécialisées de la ville de Munich ou des bureaux de district en zone extérieure.

Le lac de Starnberg constituait une exception. Sur demande spéciale de Hitler, le lac et ses rives, ainsi que les constructions, faisaient partie du domaine d'intérêt du Generalbaurat, qui avait délégué ses pouvoirs à la direction artistique de l'administration bavaroise des 'châteaux, jardins et lacs'. Le sens et la directive étaient fixés comme objectif à long terme : des rives libres le long du lac.

La zone du centre-ville de Munich, le cœur de la ville et les zones urbaines qui y sont directement reliées, était bien sûr une région d'un genre particulier et exigeait une attention minutieuse quant à son aménagement

urbain et à son expression architecturale : c'est en effet dans cette zone que se trouvait le cœur de la ville historique, dont la protection et les murs d'enceinte ont été démolis à plusieurs reprises au cours des siècles de développement et auxquels de nouveaux quartiers ont été rattachés par des artères bien définies.

La percée généreuse vers le nord et le nord-ouest a été réalisée sous le tempérament du prince héritier et futur roi Louis Ier, avec ses architectes et ses paysagistes. Les magnifiques constructions du XIXe siècle ont vu le jour. C'est ici que l'image de la ville de Munich – connue dans le monde entier – était la plus marquée, mais sa préservation a toujours été soumise à la pression des courants inéluctables de l'époque !

Les projets de réaménagement devaient donc être liés à ce centre-ville, s'y intégrer logiquement et organiquement et se développer. Mais toute planification de construction dans le centre-ville devait également se conformer à cette orientation pour le bien de la cause, le petit devait s'associer au grand et le particulier à l'ensemble d'une manière qui ne dévalorise pas et ne porte pas atteinte à la qualité de cette 'idée de Munich'.

La commission locale d'urbanisme, cette autorité créée par l'État le 14 décembre 1804 et chargée depuis cette époque de traiter tous les projets de construction, devait, en vertu d'un décret, soumettre au Conseil général d'urbanisme tous les plans de construction à l'intérieur des zones d'intérêt, conformément à la mission historique que le roi avait confiée à la commission 'afin de pouvoir prévenir d'autres dégradations'. Il s'agissait notamment des projets de construction dans le centre-ville.

En règle générale, il était nécessaire de s'adapter à la planification supérieure, ce qui, dans le domaine de l'urbanisme, devait d'abord être fait auprès du Generalbaurat, puisque c'est là que se trouvaient les planifications de la nouvelle construction et du réaménagement. L'adaptation et l'harmonisation nécessaires des projets de construction à la planification d'ensemble étaient effectuées par les forces qui travaillaient de toute façon dans les différents domaines de planification auprès du Generalbaurat.

Il pouvait également arriver que les projets de construction présentés ne répondent pas entièrement aux exigences en matière de conception ou qu'ils puissent être traités avec plus de précaution dans le cadre d'un ensemble urbain remarquable et important, en tenant compte de la valeur de l'existant. Prendre en main ce suivi architectural et le rendre efficace aurait nécessité une dotation en personnel plus importante du service du Generalbaurat, c'est-à-dire une dotation plus importante en personnel de planification, ce qui aurait inutilement gonflé et dispersé le petit appareil de

planification existant et efficace du réaménagement et aurait entraîné un retard inapproprié dans la résolution de la tâche proprement dite.

Pour cette activité de conseil en construction, le Generalbaurat s'assura la collaboration d'architectes indépendants de Munich qui, de par leur personnalité et leurs capacités, jouissaient d'un respect particulier au sein de la communauté des architectes. Des spécialistes de la conservation des monuments historiques se sont joints à eux. Ils devinrent les 'architectes de confiance' de l'architecte général et conseillèrent de manière peu orthodoxe et collégiale l'architecte planifiant l'objet individuel dans ses efforts pour obtenir une conception conforme à la valeur de l'objet qui, après l'accord de l'architecte général, était ensuite soumise à la procédure de droit de la construction auprès de la commission locale de construction.

Cette démarche, née de la nécessité, avait aussi un poids idéal : intéresser les architectes de confiance au réaménagement et à la transformation de 'leur' ville de Munich, les informer et les activer à cet effet ; et certains projets ont ainsi été stimulés et fécondés. En règle générale, le résultat était satisfaisant et profitait aux deux parties.

Il s'agissait là d'un aspect de la collaboration active de personnalités parmi les architectes indépendants de Munich. La collaboration de conseillers dans d'autres domaines de la planification, tels que la planification des espaces verts, de l'industrie et des transports, dans le domaine de la construction et de l'économie de la construction, sera certainement expliquée ailleurs, tout comme la commande de nouveaux bâtiments à des architectes indépendants dans le cadre du réaménagement et de la transformation de la 'capitale du mouvement'.

En outre, le Generalbaurat s'assurait – en vue des tâches importantes qui ne pouvaient être accomplies qu'au prix d'une grande tension – de nombreuses forces actives dans les instituts publics en tant qu'artistes ou créateurs d'un rang particulier et responsables de l'éducation de la relève dans le domaine des beaux-arts ou du design – on dit aujourd'hui design. Outre les professeurs et les chargés de cours de l'école technique supérieure et des deux académies, il s'agissait des directeurs et des collaborateurs des écoles de maîtrise ou des écoles professionnelles artisanales, qui étaient liés au domaine d'activité du conseil général de la construction au sens large, soit en tant que conseillers, soit déjà en tant qu'exécutants. Ils organisaient leurs missions d'enseignement en fonction des objectifs fixés pour l'avenir proche et lointain.

Le conseiller général en charge de la construction souhaitait particulièrement impliquer dans le réaménagement de jeunes planificateurs

ouverts d'esprit, qui avaient travaillé comme employés ou comme collaborateurs de différentes autorités sous leurs chefs de service et qui avaient développé leur propre expression et leur propre style. Ces architectes se trouvaient aussi bien au Reichsstatthalter qu'à l'Oberste Baubehörde en Bavière, à la ville de Munich, à la Reichsbahn qu'à la Reichspost, au Luftgaukommando qu'au Generalkommando, à la Reichsbank et ainsi de suite.

Ils ont été associés aux réunions générales de planification du conseil général de la construction et ont élargi par leur participation le cercle des spécialistes intéressés, informés et activés.

En résumé – avec l'objectif de résoudre les grands problèmes de construction du réaménagement et de la transformation de Munich – le libre jeu des forces créatrices était lié de la manière la plus forte à une communauté de créateurs. Cette communauté témoignait de son appartenance au service dans un esprit de camaraderie en participant aux soirées de musique de chambre organisées par le Generalbaurat dans la salle du musée national de la Prinzregentenstraße.

Cette communauté s'est également manifestée, avec de nombreuses autres personnalités de la vie publique et culturelle, lors de l'acte d'État organisé en été 1942 en l'honneur du premier grand architecte de confiance, qui avait collaboré avec le Generalbaurat de manière loyale et désintéressée : Dr. h. c. German Bestelmeyer, directeur de l'Académie des Beaux-Arts et professeur d'architecture à l'École Polytechnique. Cet acte d'État s'est déroulé dans la magnifique structure spatiale de l'université de Munich qu'il avait autrefois créée ».

Voilà le récit de mon ancien collaborateur. C'est ainsi qu'est née la communauté idéale des architectes de confiance. Ils collaboraient de manière désintéressée avec le « Generalbaurat », qui disposait des pleins pouvoirs pour imposer ce qui avait été élaboré en commun.

La tâche urbanistique était posée, le plus grand défi pour tous ceux qui étaient appelés à concevoir. Même après la guerre, on a vu la tâche, mais on n'a plus reconnu son importance unique[9].

# L'axe est-ouest : introduction par Adolf Hitler en 1938/39

Cela fait des années que l'on parle de déplacer la gare centrale de Munich vers l'ouest, m'a dit Adolf Hitler lorsqu'il m'a expliqué la tâche la plus urgente du réaménagement de Munich. Les avis divergeaient sur la question de savoir jusqu'où il fallait aller avec cette gare vers l'ouest. En fin de compte, on en serait sans doute arrivé, comme à Stuttgart, à une petite solution insatisfaisante.

Il y a des années, la gare y a été déplacée d'environ 500 mètres vers le nord, mais elle est restée une gare terminus, ce qui s'explique par les conditions spatiales. Mais l'espace gagné par ce déplacement n'a pas été utilisé pour aménager les places et les rues de la ville de manière judicieuse et adaptée au trafic.

À l'époque de la forteresse de Landsberg, il s'était penché sur les installations ferroviaires de Berlin et de Munich. Il avait alors lu une information dans la presse, selon laquelle on prévoyait à Berlin un concours pour réorganiser la zone urbaine autour des gares d'Anhalter et de Potsdam. Il poursuivit :

J'ai dessiné sur un plan de la ville le regroupement des deux gares terminales en une gare centrale de passage au sud, avec un contournement du Tempelhofer Feld ; cela correspondait à une gare au nord du centre. Au cœur de la ville, de grandes surfaces précieuses, jusqu'alors occupées par les voies ferrées des gares terminales, étaient ainsi libérées. Les conditions pour un système de rues correspondant à la capitale du Reich étaient réunies. C'est ainsi qu'est né le carrefour routier qui a consolidé l'espace urbain, et c'est ainsi que j'ai commencé à imaginer le réaménagement de Berlin dès cette époque.

Pour Munich aussi, le flux de trafic offert par une gare de passage était prioritaire : à l'époque déjà, il avait compté sur le rattachement de l'Ostmark au Reich. Il fallait alors s'attendre à un flux de trafic accru et omnidirectionnel, auquel l'ancienne gare terminus actuelle, très limitée en termes d'espace, ne pourrait plus répondre.

Le seul emplacement possible pour la nouvelle gare centrale est donc déterminé par le tracé des voies. Les problèmes de circulation en ville ne peuvent être résolus que par un vaste système de métro, c'est pourquoi la distance entre la nouvelle gare centrale et le centre-ville ne joue pas un rôle important.

Comme à Berlin, nous gagnerions à Munich le vaste terrain de la gare terminus abandonnée, avec ses voies largement déployées. Coupés des voies d'approvisionnement, les halls industriels et les entrepôts inesthétiques le long de l'entrée de Munich disparaîtraient également. Ce terrain profiterait également à la Grande Rue et à ses constructions. Adolf Hitler a hésité un instant, puis il a recommencé :

Mais il est préférable que je commence ma présentation par le centre historique de la ville. Autour de ce noyau médiéval s'étend, depuis le début du XIXe siècle, une magnifique succession de places et de rues spacieuses qui s'emboîtent les unes dans les autres, en forme de croissant du nord au sud. Trois systèmes de rues principales rayonnent à partir de cette succession d'espaces. Ainsi, de la place d'Odéon vers le nord, la Ludwigstraße, d'abord généreuse, s'atrophie par la suite en passant par la Leopoldstraße, jusqu'à ce que sa direction finale soit enfin redonnée par l'autoroute Nuremberg-Berlin.

Au sud, à partir de la Sendlinger-Tor-Platz, c'est la Lindwurmstraße, – ici aussi, le même rabougrissement, jusqu'à ce que l'Olympia-Straße, dont la direction est le lac de Starnberg et les montagnes, corresponde enfin à son importance.

Passons maintenant au centre de ce croissant spatial : la Karls-Tor avec le Stachus, l'extrémité actuelle de la Salzstraße historique, la sortie importante vers l'ouest. Comme un bouchon dans le flux de circulation, le coin du bâtiment est situé entre la Prielmayerstraße et la Bayerstraße. Ici, l'atrophie du tracé de la rue est déjà visible immédiatement après la grande succession d'espaces. Cette atrophie n'entrave pas seulement le trafic individuel, mais aussi la gare terminus, d'où l'étroitesse insupportable.

Il est donc nécessaire que cette partie du bâtiment soit supprimée dans le cadre d'un véritable réaménagement. Cela permettra de dégager la vue sur la « Grosse Strasse », mais aussi sur un monument qui doit être construit ici ! Adolf Hitler a désigné les anciens halls de la gare :

'Le monument du Parti', – je pourrais aussi dire un monument qui symbolise une décision prise par la force de la volonté et de la conviction, la représentation d'une idée !

Giesler, vous me comprendrez : c'est ici que j'ai foulé le sol munichois après avoir perdu la guerre, j'ai eu une vision et j'ai pris une décision !

J'ai esquissé mon idée : une haute colonne rectangulaire repose sur une large base et porte l'emblème de l'étendard. D'après cette esquisse, Speer a élaboré un projet et fait réaliser une maquette. Il doit vous remettre ces

documents pour que vous puissiez les intégrer dans votre planification globale.

De la Karls-Tor et du Stachus, la colonne a une distance de 500 mètres. Après le dégagement des anciennes installations de la gare, le monument disposera d'un espace d'environ 300 mètres entre les rues Arnulf et Bayer et d'environ 400 mètres dans le sens est-ouest. Il est donc possible de donner au monument une transformation adaptée à son échelle, sans restreindre les profils transversaux des rues Arnulf et Bayer et l'espace de circulation de la « Grosse Strasse ».

La transformation pourrait accueillir les archives du Parti. Nous avons le temps de réfléchir soigneusement à l'aménagement, car la construction du monument marque la fin du réaménagement de Munich.

J'ai fixé le profil en travers de la Große Straße à 120 mètres, la longueur de la rue, du milieu de la place du monument à la nouvelle gare centrale, est de 2 500 mètres. J'ai déjà pris les décisions suivantes : à la hauteur de la Theresienwiese, l'espace routier s'élargit d'un côté, vers le nord, en direction de l'Arnulfstraße, comme une place. C'est sur cette place légèrement surélevée que doit être construit le nouvel opéra de Munich. La disposition des escaliers en terrasse permet d'éviter le chevauchement de la façade en retrait de l'opéra.

J'ai prévu un hôtel spacieux sur le côté ouest de la place, avec des transitions latérales directes vers les foyers de l'opéra, et en face, sur le côté est de la place, également avec cette liaison directe vers l'opéra, des restaurants à différents étages.

Les deux bâtiments doivent comporter des cafés au niveau de la place, avec des terrasses en avant, sur lesquelles se trouvent des fontaines, des jeux d'eau et des fleurs dans des cadres en pierre. Cette place doit devenir un centre animé de la nouvelle rue.

Dans la lumière du sud, le portique incurvé de l'opéra se dresse comme un mur de la place, également à l'échelle. Et de là, le regard se porte vers le sud, à travers la nouvelle rue animée, vers le grand espace libre de la Theresienwiese, qui a tout de même une profondeur de presque deux kilomètres.

Sous la place de l'Opéra, vous prévoyez des places de stationnement pour les voitures, avec des rampes d'accès depuis la Große Strasse et l'Arnulfstrasse. Elles doivent être suffisantes pour l'opéra, l'hôtel, les restaurants et les cafés. À l'avenir, les aires de stationnement immédiates mais non gênantes pour les voitures feront partie des évidences. Ma

disposition en plan de l'opéra prévoit également une allée directe vers le foyer inférieur.

Brinkmann travaille sur l'opéra. Vous m'accompagnerez dans son atelier pour voir les plans et la maquette. Brinkmann vous remettra également les documents nécessaires à la planification générale.

Revenons maintenant à la Grande Rue : elle doit être aménagée sans croisement ! C'est à vous, Giesler, de décider comment vous allez délimiter cet espace routier sur les côtés avec des bâtiments. Une fois la largeur de la rue définie, vous déterminez les proportions, les hauteurs de construction et donc le nombre d'étages. Vous fixez le rez-de-chaussée et la corniche principale pour toutes les constructions le long de la nouvelle rue.

La forme globale de l'espace routier est primordiale et c'est vous qui la définissez. Je souhaite également que vous élaboriez les accents dominants. Après ces définitions contraignantes pour l'ensemble de l'axe est-ouest, nous devons nous efforcer d'obtenir une diversité de conception individuelle pour les bâtiments individuels eux-mêmes. Faites appel à des architectes dont vous êtes convaincus que leur style personnel s'intègre dans la forme globale : je veux éviter l'uniformité dans la conception des bâtiments de la Ludwigstrasse, tout comme la réminiscence du style du Ring viennois !

J'ai dessiné le profil transversal avec la subdivision de l'espace routier de 120 mètres de large et j'ai prévu des trottoirs de 20 mètres de large chacun. Je voudrais que ces trottoirs s'étendent comme des terrasses dans l'espace routier et soient protégés de la chaussée par des rangées d'arbres doubles.

Une large bande centrale divise l'espace routier et consolide les sens de circulation. Les Champs-Elysées n'en ont pas, mais les illustrations me donnent l'impression que la rue devient flottante lorsque les deux sens de circulation s'entremêlent sans être séparés. Nous avons également besoin du terre-plein central pour les occasions spéciales, comme les réceptions et les défilés. Les voies de circulation sont dotées de voies lentes et de voies rapides.

Outre l'opéra, l'Opemhotel et le bâtiment du restaurant-café de l'Opernplatz, j'ai déterminé l'emplacement de quatre autres bâtiments sur la nouvelle place de la gare : sur le côté sud de la place, la direction de la Reichsbahn et sur le côté nord, la direction de la Reichspost. Les limites latérales de la place, face à la gare centrale, mais avec la façade principale donnant sur la « Grosse Strasse », sont constituées d'immeubles. Les ailes latérales des immeubles reprennent la corniche principale obligatoire pour la rue.

Vous développez le corps de bâtiment principal, en retrait d'une profondeur de pièce, verticalement par rapport aux constructions horizontales sur rue, avec environ 20 à 25 étages, selon les besoins en espace et les proportions, mais les deux corps de bâtiment devraient avoir la même hauteur.

Le bâtiment élevé du côté nord est destiné à l'édition et à l'impression du *Völkischer Beobachter* . Avec les ailes latérales, elle entoure les Halles avec les machines rotatives du côté de la Arnulfstraße. Au rez-de-chaussée de l'immeuble, qui donne sur la rue, je souhaite un grand hall d'information avec une vue dégagée sur les halls des machines de l'imprimerie. En outre, une liaison par tunnel avec la gare routière et les quais de chargement de la gare centrale. L'immeuble d'en face sera un hôtel KdF[1] de 2 000 lits. Ici aussi, les ailes latérales entourent les cours nécessaires, sans lesquelles un tel établissement n'est pas possible : il suffit de penser aux salles, aux salles de petit-déjeuner, aux cuisines, aux locaux du personnel, etc. Le dernier étage de la tour, entouré d'une terrasse, sert de café, avec, je l'imagine, une vue magnifique sur la ville jusqu'aux montagnes.

L'ordre de grandeur de cet hôtel a été fixé par le Dr Ley et son représentant, le Dr Lawerenz, il correspond au plan « Kraft-durch-Freude » pour les voyages de vacances et est également coordonné avec les destinations de vacances et avec la Reichsbahn.

Munich sera l'étape intermédiaire, la plaque tournante des voyages vers le nord et le sud, vers l'est et l'ouest. Cet hôtel doit également être relié par un tunnel.

J'aimerais maintenant que vous ne vous contentiez pas de disposer de ces deux immeubles, mais que vous les conceviez en tant qu'architecte. Ils doivent être différenciés, malgré des dimensions et des hauteurs identiques. Vous vous entendrez bien avec le maître d'ouvrage, le Dr Ley. Amann et Müller de la maison d'édition Eher, de l'autre côté de la rue, ce sera plus difficile ! Vous me direz si vous avez besoin de moi !

Je considère la construction de la Grande Rue, avec la nouvelle gare centrale et le système de métro, comme le premier objectif du réaménagement de Munich. Planifiez donc avec énergie pour que nous arrivions rapidement à la réalisation ! Examinez également les projets de la Reichsbahn pour la nouvelle gare centrale. Mais n'oubliez pas, à travers tout ce travail, l'organisation urbanistique globale de Munich !

Une conversation clôtura l'introduction à la tâche la plus urgente et, comme il s'avéra, la plus difficile du réaménagement : la Große Strasse. Adolf Hitler se plaignit de devoir faire à Munich les mêmes expériences

qu'à Berlin : on ne peut pas confier aux autorités de construction des planifications orientées vers l'avenir. Messieurs les conseillers municipaux ne sont pas des concepteurs, mais des bureaucrates figés et sclérosés. La plupart du temps, ils manquent aussi d'imagination. Il a vu le sourire sur mon visage et m'a dit :

Je sais ce que vous pensez, mais cela ne contredit pas mon expérience. Un exemple : à Berlin, j'ai expliqué l' 'axe nord-sud' à l'aide des plans de la ville et de mes inscriptions et j'ai dit : 'nous avons ici la possibilité unique de créer un axe de circulation généreux vers le sud sur le site ferroviaire des gares de tête d'Anhalter et de Potsdam, avec seulement quelques percées'.

Le 'chef' de l'urbanisme de Berlin a dit : 'Mais ce n'est pas là qu'il faut construire un axe de circulation large et performant, c'est ici !' – et il montre, parallèlement au terrain ferroviaire qui sera ouvert plus tard, environ 200 mètres plus à l'ouest, – au milieu de la zone urbaine densément construite.

J'ai ensuite chargé Speer de Berlin, et lorsque les autorités m'ont proposé ici des choses similaires à celles de Berlin, je vous ai chargé de Munich, et je vous ai également donné les pleins pouvoirs.

D'ailleurs, le préfet Haussmann a fait la même expérience lors de la réorganisation du système routier à Paris.

## Le périphérique – 1939/1940

Adolf Hitler a déclaré qu'il avait qualifié le périphérique d'urgence. Le Dr Todt avait chargé la direction des autoroutes de Munich de la planification et de la réalisation.

Lorsqu'un grand projet de construction est lancé sur une route, on veille à dévier raisonnablement le trafic de transit afin que les livraisons de matériaux puissent se faire rapidement et que le chantier soit le moins possible perturbé ; plus vite on peut construire.

Ici, à Munich, on ne construit pas seulement sur une route, mais dans toute la ville : les installations ferroviaires, la gare centrale, le métro et le RER, les nouvelles voies de circulation avec leurs dessertes, le grand axe est-ouest avec ses constructions importantes, sans oublier les immeubles d'habitation, les bâtiments commerciaux et industriels – en bref, on doit construire partout à Munich. C'est pourquoi le périphérique est si urgent. S'il n'existait pas, nous serions confrontés à une situation chaotique !

Mais le périphérique n'est pas seulement une déviation nécessaire du trafic de transit pendant la période de construction intensive, c'est aussi une mesure de réaménagement d'une grande importance pour l'avenir, indispensable face à l'augmentation constante du trafic individuel par la voiture. Il permettrait de relier directement et rapidement les autoroutes entre elles et contribuerait ainsi à désengorger durablement la ville :

Examinez la planification de ce périphérique dans son tracé et son altitude ! Dans la partie nord-ouest, la construction de ponts a déjà commencé.

Je lui ai répondu : je sais que je me suis penché sur le tracé prévu. Il correspond à la ville de Munich d'aujourd'hui, mais il ne correspond pas à l'organisme urbain auquel vous aspirez. Le tracé actuel du périphérique ne correspond pas à la ville de Munich. Le tracé est trop serré.

Le diamètre de la ceinture autoroutière selon la planification de la direction supérieure de la construction de la RAB (Reichsautobahn) était de 20 km dans le sens est-ouest et d'environ 15 km dans le sens nord-sud. Dans la surface ainsi entourée, les mesures de réaménagement prévues et absolument nécessaires ne pouvaient pas être réalisées. L'erreur résidait dans le fait que chacun avait planifié de son côté, qu'il s'agisse de la Reichsbahn ou de la Reichsautobahn, des départements de construction des ministères ou de la ville. Il y avait également un manque de clarté concernant les besoins en surface de l'industrie, qui, du fait de la réorganisation des installations ferroviaires, a été inévitablement déplacée du sud de la ville vers le nord-est. Les besoins en surface pour les immeubles d'habitation et les zones vertes n'étaient pas non plus suffisamment pris en compte.

La coordination de toutes les mesures de réaménagement que j'ai mise en œuvre et la prise en compte d'un développement urbain prévisible ont inévitablement entraîné l'extension du périphérique. Ce n'est qu'ainsi que l'espace urbain nécessaire a pu être créé, avec sa délimitation périphérique par ce glacis de circulation, et que la ville a été clairement façonnée : à l'intérieur du périphérique, la prérogative revenait à la ville – à l'extérieur du périphérique, le Land avait la priorité, y compris en termes d'échelle de construction. J'entendais par là un développement futur de Trabants[20] industriels et résidentiels. Dans tous les cas, il fallait empêcher la prolifération cancéreuse d'intérêts urbains au-delà du périphérique.

[20] [NdT : quartier de Berlin.]

Je présentai alors les plans transparents qui se superposaient : la substance bâtie de la ville – les nouvelles installations ferroviaires – les mesures de réaménagement avec les constructions prévues jusqu'à présent – les zones industrielles et commerciales nécessaires – les zones d'habitation – les zones vertes – avec à chaque fois l'inscription du périphérique prévu par la direction générale des travaux de la RAB. Partout sur ces plans, les dissonances étaient visibles. J'ai expliqué :

Je voudrais justifier ma proposition de tracé en commençant par la critique du périphérique prévu jusqu'à présent : ici, au nord de la ville, la zone industrielle occupée n'est pas seulement rétrécie par le périphérique, elle est même coupée en deux ; je pense à Allach, à BMW et à d'autres entreprises importantes.

Le tracé continue ici à travers le Ludwigsfeld, les cités de Harthof et Neuherberg, Freimann est rétréci et ne peut pas s'arrondir. À l'est, le tracé passe entre Riem et Daglfing, – en passant tout près des trotteurs de Christian Weber. – Adolf Hitler en rit.

Ensuite, la zone d'habitation de Trudering est coupée, alors que l'aéroport de Riem reste en dehors de la ceinture autoroutière. C'est impossible, ne serait-ce que parce que ce tracé exclut toute extension de la piste. Si le développement du trafic aérien exige de nouvelles mesures, alors Munich a besoin de l'aéroport de Riem comme piste d'atterrissage en ville ou comme réserve pour le développement urbain.

Au sud-est également, autour de Perlach et Unterbiberg, le périphérique s'étire étroitement sans tenir compte des zones d'habitation. Ici, il est à prévoir que le tracé sera ignoré par les habitations, les lotissements et les constructions destinées à la communauté, comme l'hôpital et les écoles. Il en va de même pour la délimitation de l'espace urbain au sud. Le tracé passe ici entre Geiselgasteig et Solln, il laisse donc Grünwald et Pullach en dehors de l'espace urbain global. Mais Grünwald et Pullach sont trop étroitement liés à l'organisme urbain pour pouvoir être transformés en satellites autonomes.

Ma proposition de tracé tient compte des exigences qui découlent de chaque situation. La direction générale des travaux de la RAB n'avait aucune idée de l'aménagement urbain de Munich lorsqu'elle a planifié le périphérique. C'est ce qui explique son tracé.

Mon Führer, je vous demande d'approuver ma proposition de tracé !

Adolf Hitler a répondu : bien, Giesler, en principe oui, car vous avez une vue d'ensemble. Le tracé doit répondre aux exigences du

réaménagement. Le périphérique est une partie du réaménagement, concertez-vous avec le Dr Todt !

J'ai également estimé qu'une concertation avec les services gouvernementaux et le ministère de l'Agriculture et des Forêts était nécessaire. Car l'intégration de Pullach et Grünwald dans le tissu urbain signifiait en même temps, pour que le tracé du périphérique reste fluide, que de grandes parties de la forêt de Perlach et du parc de Forstenried devaient être affectées à l'organisme de la ville.

Ce faisant, je ne pensais pas à un transfert de ces propriétés à la ville. La responsabilité des espaces verts, qui pourraient peu à peu prendre le caractère d'un parc urbain, incomberait tout à fait correctement à l'État, 'à l'administration nationale des châteaux, jardins et lacs'.

J'ai dit que cette extension des espaces verts semblait tout d'abord assez généreuse par rapport à la planification précédente. Mais cela correspond pour le sud de Munich aux critères que Louis Ier, par l'intermédiaire de l'architecte Sckell, avait fixés il y a plus de 100 ans au nord de la ville, dans le jardin anglais.

Après l'avoir dit, je me suis rendu compte que ce n'était pas très juste : j'avais fait entrer dans mon jeu son roi, qu'il vénérait. Il leva les yeux de ses plans, un léger sourire en coin sur le visage. Je me suis excusé : c'est une remarque, mais elle n'est pas intentionnelle, comme ça, sans plus.

– C'est juste, Giesler, – je vous comprends !

Il a ensuite pointé du doigt la partie ouest du périphérique : Gauting, Germering et Unterpfaffenhofen restent donc des entités indépendantes en dehors du périphérique. Je pense que c'est une bonne chose. Je suis d'accord avec votre proposition de tracé. Sur le plan de situation, le périphérique a maintenant une forme fluide selon votre proposition.

J'ai d'abord essayé de tester les conditions d'un nouveau tracé en discutant avec la direction générale des travaux de la RAB, – mais ce n'était pas facile ! J'ai eu affaire au directeur général des travaux Hafen, un ancien ingénieur des chemins de fer, qui défendait par tous les moyens sa planification du périphérique de Munich.

C'était comme si je devais me battre contre une locomotive à vapeur. J'essayais d'installer des aiguillages, je donnais des explications sur le réaménagement, sur le besoin d'espace provoqué par la délocalisation de l'industrie. Même s'il devait reconnaître ici et là la nécessité de l'extension, il s'en tenait d'abord à son : vous arrivez trop tard, nous avons terminé notre planification.

J'ai commencé à agiter mes pouvoirs, – je devais le faire à Munich dans tous les sens. J'ai ainsi réussi à stopper la locomotive du port et à obtenir des succès partiels. Mais la pression de la vapeur augmentait lors des négociations. Je n'ai pas encore pu présenter au directeur général des travaux Hafen le tracé que j'avais convenu avec le Führer, car il aurait certainement explosé !

C'est alors que l'éclatement de la guerre a donné de tout nouveaux signaux. Le réaménagement a été arrêté, la planification de constructions importantes pour la guerre a commencé.

Mais après la campagne de France, Adolf Hitler m'a remis le 25 juin 1940, au quartier général du Führer, le décret sur la reprise du travail pour la paix. Le réaménagement de Munich, l'une des tâches de construction les plus importantes du Reich, devait commencer immédiatement ; des délais étaient également mentionnés.

Je fis alors usage de mes pouvoirs. Après des discussions approfondies et la présentation de l'ensemble de la planification, je demandai au Dr Todt de donner des instructions claires à sa direction générale des travaux pour que le nouveau tracé du périphérique soit également réalisé au sud de la ville selon ma planification.

Todt a accédé à ma demande. Dans une note, il formula ses instructions concernant le nouveau tracé du périphérique de Munich. Cette note caractérise la manière dont le Dr Todt traite ses collaborateurs et montre sa noblesse et sa réticence à utiliser des pouvoirs dictatoriaux.

**Voir illustrations B17, B18, B19, B20 (section « ILLUSTRATIONS »)**

N° GI 4072/40 Berlin, le 23 octobre 1940

Note

Suite aux différentes consultations avec le professeur Hermann Giesler, j'ai profité d'une des dernières belles journées pour regarder à nouveau le tracé prévu de l'autoroute du Reich autour de Munich depuis un avion, aussi bien à basse qu'à haute altitude. Je ne peux m'empêcher de penser que les limites actuelles de l'urbanisation sont très étroites pour Munich. Si l'on connaît Berlin ou Paris, ou encore Bruxelles, Anvers et d'autres villes du continent vues d'avion, et si l'on compare les dimensions que de telles grandes villes ont prises au cours des dernières décennies, on peut s'imaginer que la capitale du mouvement aura besoin, au cours des prochaines décennies, de beaucoup plus d'espace que les limites actuelles d'urbanisation.

Cette réflexion objective et la comparaison avec de nombreuses autres villes que j'ai vues d'avion au cours des derniers mois m'incitent à demander à la direction générale des travaux de déplacer la moitié sud du périphérique en tenant compte des propositions du conseiller général en bâtiment, le professeur Giesler, et de reprendre le travail de planification pour ce tronçon. Je suis conscient que le travail réalisé avec soin dans tous les détails au cours des deux dernières années sera abandonné, et je comprends parfaitement que l'abandon de cette planification bien pensée dans tous les détails sera extrêmement difficile pour tous ceux qui y ont travaillé, car selon les conditions actuelles, ce tracé était absolument correct. Je reconnais donc cette planification et son bien-fondé, compte tenu des conditions actuelles, mais je demande néanmoins de continuer à tenir compte de l'évolution future et de concevoir maintenant dans les détails la ligne repoussée d'environ 1 km vers le sud. J'ai demandé au conseiller général en bâtiment, le professeur Giesler, de soutenir l'autoroute du Reich dans tous les cas où la ligne plus au sud se heurte à des difficultés dues à des bâtiments existants ou à d'autres conditions. Le Generalbaurat a également promis que dans les cas où le raccordement à une route existante serait plus difficile, il aiderait en déplaçant la route en question.

Je suis convaincu qu'une prise en compte mutuelle des différents points de vue et une bonne coopération entre les services de la Reichsautobahn et les services du Conseil général de la construction permettront de trouver une ligne qui n'aggravera pas les conditions de tracé de base de la Reichsautobahn, avec les raccordements et les croisements qui en font partie, et qui laissera au Conseil général de la construction un peu plus de

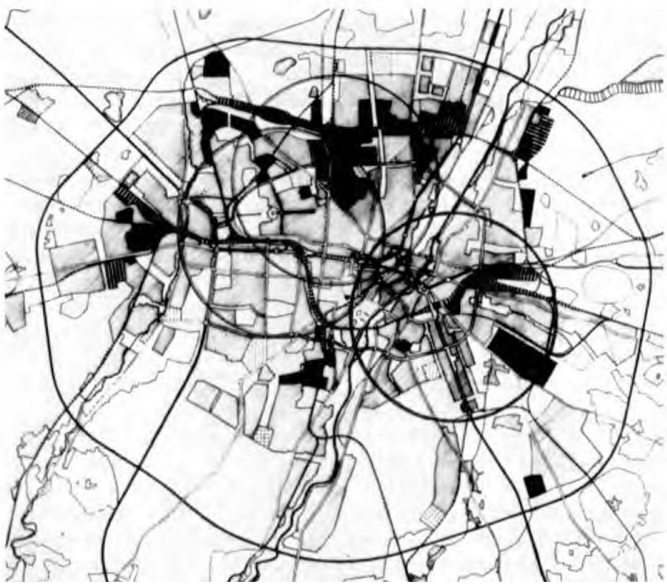
marge de manœuvre pour son développement urbanistique dans la région sud qu'avec la ligne actuelle.

Je demande à M. Hafen de m'informer de temps en temps de l'état d'avancement des travaux de conception.

Copie à : Monsieur le Generalbaurat Prof. Giesler
Monsieur le Oberbaudirektor Hafen
pour information.
signé, Dr. Todt.

Lors d'un entretien ultérieur, j'ai pu convaincre le Dr Todt que les difficultés mentionnées dans sa note n'existaient pas dans le tracé que je proposais, qu'il s'agisse de constructions ou d'une complication des raccordements routiers. Il s'agissait d'affirmations défensives de ses services.

C'est le contraire qui s'est produit : selon ma planification, le tracé du périphérique ne créait nulle part de césure dans l'espace urbain, ni ne coupait même des zones d'habitation fermées. Les raccordements routiers étaient également plus avantageux, car il y avait plus d'espace disponible. Ces freins et ces butoirs ont été rapidement éliminés[1].



*Le périphérique à la fin de l'année 1940.*

Le périphérique, désormais un ovale arrondi, avait un diamètre de 25 km dans le sens est-ouest et de 23 km dans le sens nord-sud. Le profil transversal comportait deux voies de circulation et une voie d'arrêt d'urgence. S'y ajoutaient de longues voies de sortie et d'entrée à toutes les jonctions routières importantes, en raison du flux de circulation urbain supplémentaire, une directive d'Adolf Hitler. Presque partout, il était possible d'aménager une ceinture verte de 50 mètres de large de part et d'autre du périphérique. C'est ainsi qu'un glacis de circulation a été créé lors de la planification.

Le tronçon du périphérique au nord-ouest de la ville, déjà construit avec des remblais, des ponts et des passages, servait dans ma planification de route de délestage entre les autoroutes ouest d'Augsbourg et nord de Nuremberg. En tant que route parallèle entre l'anneau autoroutier et l'anneau de circulation intra-urbain prévu, cette route serait également importante pour l'industrie. En peu de temps, la planification des transports pour Munich a été achevée.

## De la planification de la Große Straße à l'axe est-ouest

Je me tenais près de l'obélisque de la place de la Concorde et regardais les Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe, c'était en 1937. Plus important pour moi que l'Exposition universelle était le paysage urbain de Paris, sa naissance et sa forme de base, son visage et sa transformation à l'époque des rois et des empereurs et la transformation et le réaménagement souvent violents par le préfet Haussmann, qui avait transformé le Paris médiéval en une ville mondiale moderne. Je ne me doutais pas encore de l'importance que prendrait plus tard mon intérêt pour l'œuvre du préfet Haussmann.

Où que je me tourne, le culte de l'axe des rues s'impose : ainsi, rue Royal avec le temple de la Madeleine, puis, en face, le pont de la Concorde avec le Palais Bourbon, la Chambre des Députés. Mais c'est surtout le culte de l'axe qui dominait aux Champs-Élysées avec l'Arc de Triomphe. À cela correspondait, à presque trois kilomètres de distance, le Louvre, dont je ne voyais plus que les contours derrière les jardins des Tuileries, dans la brume automnale, avec la vue depuis l'Étoile.

C'est là que j'ai pris conscience de la continuité dans la réalisation des plans à travers les époques des rois, de la République et des empereurs, comme cela n'était possible qu'en France. J'ai regardé de très près l'aménagement des rues et des places. Elle donnait l'impression d'être

généreuse, large et ouverte sur le monde. En raison de la forte sollicitation pendant l'exposition universelle, les espaces étaient tout juste capables d'absorber les flux de circulation.

Mais ces rues napoléoniennes n'ont pas été créées pour répondre aux besoins de la circulation, elles représentent plutôt la grandeur de la nation. Le soir, cette succession de rues et de places était particulièrement imposante dans le rayonnement des projecteurs et la lumière des automobiles : une composition spatiale du XIXe siècle, remplie de la vie et du flux de circulation de notre époque.

Un an plus tard, j'étais confronté à la tâche de réaménager Munich, et dans cette tâche figurait la planification de la Große Strasse. L'introduction par Adolf Hitler m'a donné une idée de l'importance de cette tâche urbanistique.

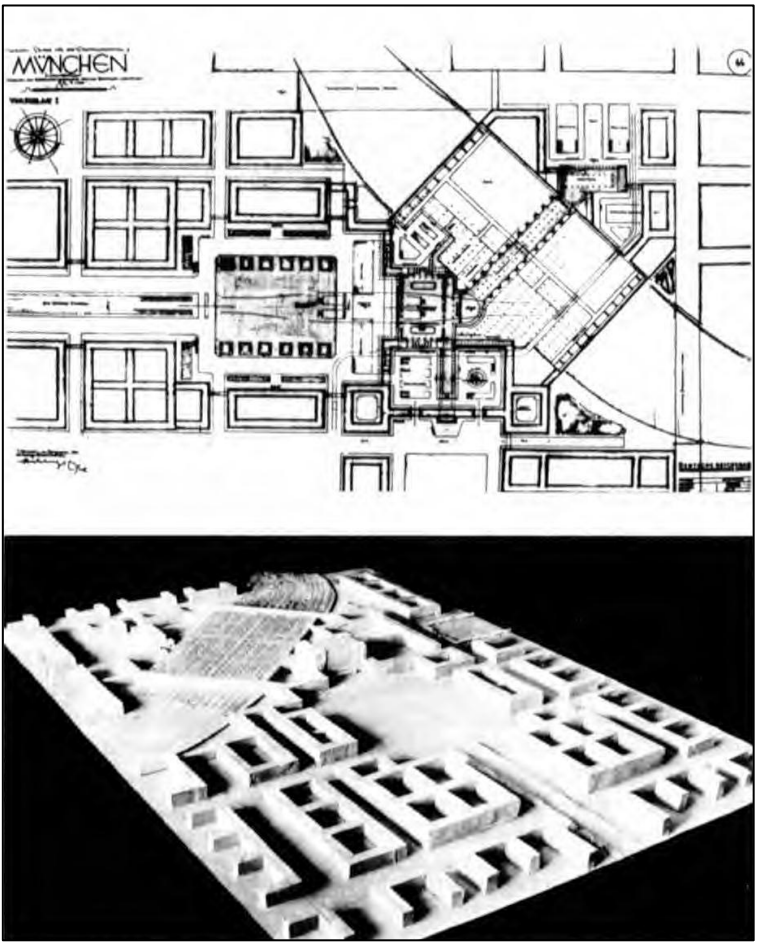
Pour moi, la conception formelle et architecturale de la Große Straße était d'abord reléguée au second plan : elle était secondaire par rapport à l'exigence impérative de résoudre tous les problèmes de circulation et d'ingénierie. L'objectif était de réaliser une synthèse entre la route et le rail. Je voyais dans cette tâche un défi, et j'avais en même temps l'ambition de développer un système routier moderne qui correspondait à la technique de notre époque : une route urbaine du XXe siècle. Elle a été plannifiée, mais pas construite(1).

Je me suis mis au travail avec quelques collaborateurs, architectes et ingénieurs, ainsi qu'avec un sculpteur et un maquettiste extrêmement doués. J'avais entre-temps à ma disposition tous les documents de planification nécessaires de la Reichsbahn, de la ville, les projets pour l'opéra, les esquisses du Führer pour la Große Straße et le monument du Parti.

Nous avons tout rassemblé dans un plan en deux dimensions et, pendant que nous dessinions encore, le maquettiste façonnait la troisième dimension en plastiline d'après les esquisses en constante évolution, directement sur le plan.

Le tracé de la rue se dessinait sous nos yeux et tous les problèmes apparaissaient. Ils provenaient de la planification 'en soi' de la Reichsbahn. Elle était discrète par rapport à la Große Straße et à l'organisme de la ville au sud et à l'ouest.

Je l'avais déjà prévu après les premiers entretiens informatifs avec les ingénieurs mandatés par le ministère des Transports et après avoir consulté les plans du système, mais pas à ce point, qui est devenu évident maintenant que les plans détaillés ont été repris dans la maquette.




*Le projet de la Reichsbahn pour la nouvelle gare centrale en 1938.*

En même temps que la planification individuelle des installations ferroviaires dans la zone sud-ouest de la ville que j'avais demandée, la Reichsbahn m'avait présenté sa planification globale dans la zone de réaménagement de Munich. Les plans comprenaient le tracé et la superficie des nouvelles installations ferroviaires, l'altitude des voies, la disposition des gares et leur aménagement. Tout avait été conçu par le ministère des Transports du Reich et élaboré en détail par la direction des nouvelles constructions de Munich avant que je ne sois chargé de Munich.

Le ministère m'a demandé de signer et donc de reconnaître et d'autoriser la réalisation. Je me voyais dans l'impossibilité de signer ces plans et donc de délivrer le permis de construire.

Comme un mur, un large système de voies ferrées entourait la partie sud de la ville en partant de l'ouest, en passant par le site de la nouvelle gare centrale, puis en s'incurvant au-dessus de l'Isar. Ces larges voies ferrées étaient soumises à toutes les rues de la ville qui menaient de l'agglomération et du centre-ville vers le sud, dans la campagne, vers les lacs et vers les montagnes. En raison de la hauteur de la voie ferrée, les rues de la ville devaient être enterrées sur une longueur déraisonnable.

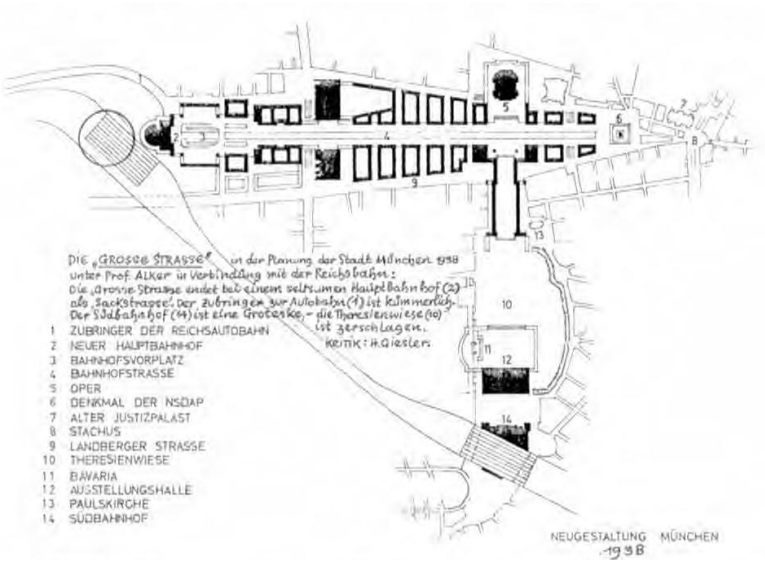
Les voies ferrées, qui s'étendaient à l'ouest jusqu'à la gare centrale, se poursuivaient sur toute leur largeur pour se fondre dans une nouvelle gare du sud, non souhaitée du point de vue urbanistique, que la Reichsbahn avait planifiée au sud de la Theresienwiese. La gare centrale fusionnait avec la gare du sud dans l'espace urbain pour former un ensemble volumineux de voies, d'installations de signalisation, de postes d'aiguillage et de groupes de bâtiments.

Pourquoi tant d'efforts ? Pourquoi cette gare du sud ? Pourquoi les trains devraient-ils s'y arrêter à peine sortis de la gare centrale ? Une station de métro et de train de banlieue suffit amplement !

C'est ce qui a provoqué les premiers remous, même s'ils étaient encore mineurs, au sein de la Reichsbahn. Ce n'est qu'avec la nouvelle gare centrale et le système de coordonnées des altitudes que les choses sont devenues dissonantes.

Nous avons commencé par transposer cette planification de la Reichsbahn dans le modèle de travail. C'était maintenant comme ça : la Große Straße de Munich, représentative et large de 120 mètres, était fermée par les installations ferroviaires de la nouvelle gare centrale et se terminait ainsi en cul-de-sac ! Pourtant, cette rue importante avait justement besoin d'une continuation évidente et fluide vers l'ouest.

C'est ce que m'avait appris le modèle de travail. La « Große Straße » devait se transformer en un axe est-ouest, sans être entravée par les voies ferrées, sans croisement avec les autoroutes menant à Augsbourg et Lindau et au quartier de Pasing. Cela a conditionné la conception urbanistique, l'ordre du rail et de la route. Il ne s'agissait pas de déterminer l'ordre de priorité, mais de trouver l'égalité !




*La mauvaise planification urbanistique de 1938 par la Reichsbahn et l'office de l'urbanisme : la Große Strasse en cul-de-sac, la gare centrale en trompe-l'œil, une gare du sud inutile, la Theresienwiese anéantie.*
*L'idée de Giesler : il place la gare centrale en cercle avec un hall polygonal au-dessus des voies, la « Große Straße » se prolonge en un axe est-ouest et gagne la connexion avec les autoroutes.*

L'intégration raisonnable des installations ferroviaires dans l'organisme de la ville était également indispensable pour le rang élevé d'un réaménagement moderne. Il ne fallait pas que les installations ferroviaires se soumettent sans ménagement au sud de la ville.

L'emplacement de la nouvelle gare centrale était déterminé par la confluence des voies ferrées venant de différentes directions et par le passage vers la gare de Munich-Est. Rien ne pouvait changer à cela. Mais tout le reste de la planification des installations ferroviaires nécessitait une nouvelle conception, et la condition préalable était que l'altitude des voies et des gares soit modifiée.

Le lit de la voie devait être abaissé, ce qui rendait en même temps possible et visible la synthèse entre la route et le rail. La Große Strasse s'unissait à la gare centrale, la desservait de tous les côtés et, en tant qu'axe est-ouest, gagnait la liaison avec l'autoroute.

J'ai cherché et trouvé la solution au cours d'un travail intensif. Des maquettes réalisées rapidement, déjà avec la forme polygonale de la gare centrale, m'ont donné une certitude absolue : cette planification était meilleure, elle devait s'imposer contre toute critique.

Cependant, cette solution était contraire à la conception du ministère des Transports du Reich. J'ai jugé bon d'informer le président de la direction des nouvelles constructions de la Reichsbahn à Munich et son ingénieur en chef. Je voulais aussi défier leurs contre-arguments, – et ils sont venus avec véhémence ! Mais j'ai réussi à convaincre le président, qui m'a dit : je le reconnais, mais c'est vous qui serez responsable de la perte de temps.

Je pouvais prévoir le conflit avec le ministère des Transports du Reich. Mais pas l'irritation d'Adolf Hitler. Certes, je n'avais pas oublié ce qu'il m'avait dit lorsque j'avais été chargé de Munich : je devais l'avertir si mon projet allait à l'encontre d'une décision qu'il avait prise. Mais je ne pouvais pas imaginer qu'il connaissait la planification de la Reichsbahn dans ses moindres détails et conséquences.

J'attendais Adolf Hitler dans mon atelier dans les jours à venir et je voulais alors lui présenter cette planification et justifier à l'aide de celle-ci les raisons pour lesquelles je devais refuser mon accord. Je voulais ensuite démontrer ma solution sur le modèle de travail. Mais il en a été autrement ! Le Ministre des Transports du Reich m'avait devancé.

Tard dans la soirée, avant la visite annoncée de l'atelier, Bormann m'a appelé de Linz pour me dire que le Ministre Dorpmüller venait de déclarer au Führer : 'Votre architecte général Giesler a jeté par-dessus bord toute la planification de la Reichsbahn pour Munich !'

Il me demande si c'est vrai, – et si oui, pourquoi j'ai fait ça ? Il me répondit que le Führer était très en colère et qu'il viendrait me voir demain matin à l'atelier.

J'ai expliqué à Bormann que la direction des nouvelles constructions de la Reichsbahn m'avait soumis la planification des installations ferroviaires pour Munich pour approbation. Cependant, je refuserais catégoriquement d'approuver cette planification par ma signature, et j'aurais de bonnes raisons pour cela. Apparemment, le ministère a eu connaissance de ma disposition, mais ma conception des chemins de fer serait diamétralement opposée à l'avis du ministère.

Ce qui est sûr, c'est que le Ministre Dorpmüller, sans se familiariser avec mes réflexions et mes projets, en a fait part au Führer. Tout cela n'est pas

juste ! Et pour finir : c'est moi qui informe le Führer sur les affaires de planification munichoises, et non le Ministre Dorpmüller !

Petit moine, petit moine, tu t'engages sur une voie difficile ! dit alors Bormann.

Le visage fermé, Adolf Hitler est entré dans mon atelier le lendemain matin. Après une brève et froide salutation, il me regarda d'un air interrogateur.

J'ai des raisons, commençai-je, de rejeter le plan de la Reichsbahn pour Munich tel qu'il m'a été présenté. Je ne peux pas imaginer que cette planification corresponde à vos instructions !

Je ne suis pas allé plus loin. Adolf Hitler avait vu le modèle de travail, il s'en est approché et l'a examiné de près. Complètement transformé, il me regarda et dit : Giesler, c'est la solution ! Puis à nouveau, avec enthousiasme : C'est vraiment la solution !

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que j'ai pu expliquer pourquoi le plan de la Reichsbahn ne correspondait pas aux objectifs urbanistiques qu'il m'avait assignés comme mission :

Avec cette proposition de Halle polygonale, je voulais rompre avec la manière habituelle de concevoir les gares jusqu'à présent : une architecture éclectique de style néo-Renaissance, comme à Berlin la gare d'Anhalter ou de Potsdam, qui sont même montées en loggias dei Lanzi, ou encore comme à la gare de Stuttgart : une architecture monumentale en pierre de taille avec des plafonds en bois de style roman, – quel rapport avec la technique moderne du transport de masse !

Ce que je recherche ici à Munich, c'est l'unité technique parfaite des locomotives, des trains et du bâtiment – ce dernier étant aussi transparent que possible, avec les matériaux de construction modernes correspondant au 'Chemin de Fer' !

Les projets que j'ai trouvés ici de la part de la Reichsbahn – et aussi de la part de l'urbanisme –, qui dissimulaient en plus l'inclinaison de l'installation ferroviaire, ne correspondaient pas à l'unité technique à laquelle nous devons sincèrement aspirer. En effet, derrière ces halls de réception en façade, derrière une lourde maçonnerie de piliers, de colonnes, d'attiques en architrave et de bibelots, tout pouvait se passer, sauf l'arrivée et le départ des trains et des locomotives.

Selon les projets de la Reichsbahn et du commissaire de la ville, la Große Straße se termine en cul-de-sac à la gare centrale, et seule une liaison indéfinie et tourmentée de l'ouest vers la ville et vers l'ouest vers les

autoroutes était possible et prévue. Il aurait fallu un pilote, comme c'est le cas maintenant lorsque l'on veut entrer dans l'espace urbain de Munich depuis l'autoroute de Stuttgart.

La planification urbanistique des transports était orientée unilatéralement en faveur du rail, au détriment de la route, du transport individuel.

Adolf Hitler approuvait ces considérations : Giesler, vous n'avez pas seulement rétabli l'équilibre entre le rail et la route, vous avez trouvé la solution qui correspond totalement à l'organisme de la ville. Mais vous avez obtenu bien plus encore : la Große Straße bénéficie désormais d'une liaison directe avec les deux autoroutes importantes. Cet axe est-ouest, qui s'étend désormais sur six kilomètres, devient ainsi l'artère la plus moderne. La nouvelle gare centrale sera un monument de la technologie de notre siècle. Les détails de ma planification ont ensuite été passés en revue. Adolf Hitler a déclaré que le seul inconvénient de ma solution était la perte de temps qu'elle nous faisait subir. C'était également l'un des arguments avec lesquels Dorpmüller l'avait choqué hier soir.

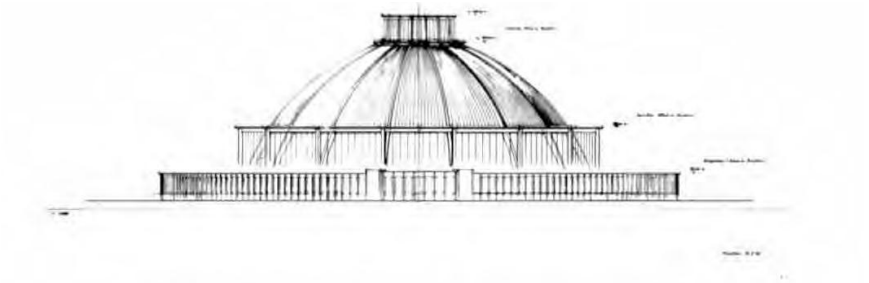
Je ne partageais pas ces préoccupations : mon Führer, je vois les choses différemment ; nous perdons certes du temps avec la nouvelle planification, mais nous en gagnons avec la simplification et aussi plus tard dans la réalisation des travaux, car nous nous épargnons la gare du sud prévue jusqu'à présent, et donc aussi des millions.

Il a écouté attentivement et a confirmé que l'on pouvait se passer de cette gare du sud. Les arrêts de métro et de S-Bahn remplissent parfaitement leur rôle de desserte de la Theresien Wiese et du parc des expositions, tout en préservant la surface traditionnelle de la 'Wiesn' : Giesler, venez avec moi, nous mangerons ensemble à l''Osteria'.

En sortant, Bormann s'est adressé à moi en souriant : je craignais le pire.

À l''Osteria', il y avait de la soupe de pommes de terre. Excellent, dit Adolf Hitler – et puis doucement à moi : mais ma mère assaisonnait encore la soupe de pommes de terre avec un peu de marjolaine.

Il mangeait du pain sec en même temps – cela me faisait toujours de l'effet de le voir rompre le pain. Quand nous nous sommes levés, il m'a retenu : Giesler, faites en sorte que nous rattrapions le temps perdu et que nous arrivions bientôt à la construction !



## La nouvelle gare centrale dans l'axe est-ouest

Adolf Hitler avait donné l'impulsion pour la conception et la planification de l'ensemble de l'installation en déclarant : 'La nouvelle gare centrale sera un monument de la technique de notre siècle' ; sa remarque s'imposait.

Le modèle de travail a contribué de manière décisive à la clarification des problèmes de circulation et donc au franchissement de la barrière ferroviaire, rendant toute explication superflue et convaincante. La nouvelle gare centrale était le centre plastique et dominant de la maquette. Dès le premier façonnage à tâtons, j'ai recherché la polyvalence, l'harmonie entre l'espace de la Halle et l'aménagement extérieur. Cette gare devait devenir une unité technique parfaite, de même nature que les voies ferrées, les locomotives et la circulation des trains. Dans la maquette, cette gare était représentée de manière convaincante sous la forme d'un polygone, de 16 angles avec une coupole plate et entourée d'un anneau qui pouvait répondre à toutes les exigences en matière d'espace(1).

Dans presque toutes les gares, même celles construites à l'époque moderne sous le signe de la grande objectivité, le dualisme entre le bâtiment ferroviaire et le hall de gare qui lui est accolé me semblait absurde. En effet, le bâtiment d'accueil – emprunté au passé par un recours éclectique, souvent à la Renaissance, voire à l'art roman - est suivi des halls de quais des trains, qui ressemblent souvent à des abris pour chevaux. Dans une installation importante, ces halls de quais étaient même réalisés en bois, une illusion d'époque et de matériau.

Une façade de gare, aussi haute et imposante soit-elle, ne pouvait pas compenser la véhémence directionnelle de la Grande Rue. On s'en est bien rendu compte lorsque la maquette de travail a permis de visualiser la structure de la rue avec ses 120 mètres de large, du Stachus jusqu'à la barre

de la gare. Une façade ne pouvait pas non plus former la fin de la Große Straße.

Après 2,5 kilomètres, l'espace routier se divisait judicieusement dans les sens de circulation, le terre-plein central devenait large, comme une île dans le fleuve, le périphérique fluide en émergeait, et au-dessus, le polygone transparent avec les segments de la coupole plate marquant les ombres.

La gare devait être suspendue au bout de la Grande Rue, comme un filigrane entouré d'ombre et de lumière. Je ne pouvais m'imaginer son aspect général qu'en contraste total avec la tectonique calme et fermée des bâtiments en pierre qui bordaient la place et la rue.

La gare centrale s'offrait au regard de tous les côtés, et elle était accessible de tous les côtés. L'entrée principale était orientée vers l'est, vers la Große Strasse. Le périphérique entourant le polygone desservait quatre gares en une. Parmi les accès et les voies d'accès, cette gare offrait les distances les plus courtes vers les flux de trafic et également les distances les plus courtes entre les différents systèmes de transport, que ce soit vers les trains de grandes lignes ou les trains de banlieue, que ce soit vers les trains de banlieue, vers le S-Bahn-Ring ou vers les métros, que ce soit vers les omnibus, les taxis ou les grandes surfaces de stationnement pour les voitures privées dans les sous-sols latéraux. La connexion des différents systèmes de transport entre eux permettait des passages horizontaux et verticaux, comme les escaliers roulants et les ascenseurs télescopiques.

Grâce à l'abaissement du lit de la voie, les rues de la ville vers le sud pouvaient désormais passer au-dessus des voies ferrées. Dans toute la zone urbaine, le lit de la voie devait être bordé de talus au profil doux et plantés. Les trains traverseraient des zones vertes pour arriver dans des gares aménagées de manière technique.

La portée libre de la construction de la coupole a dû être déterminée avec les ingénieurs de la Reichsbahn. Ils n'étaient pas mesquins dans leurs exigences, ils demandaient 245 mètres, auxquels s'ajoutaient le périphérique et la partie routière de 110 mètres de large autour de la coupole.

La discussion avec le ministère des Transports du Reich a suivi : le fait que cette réunion ait lieu à Berlin était pour le ministère une question de préséance, que j'ai volontiers acceptée, car j'avais eu auparavant un entretien à la chancellerie du Reich. À cette occasion, Adolf Hitler m'a dit : si vous ne vous entendez pas avec le Ministre Dorpmüller, faites-lui part de mon souhait – mais seulement à lui ! – que la discussion sur les installations ferroviaires de Munich soit menée à bien chez moi !

Le Dr Praun, chef de mon service juridique, m'accompagnait en tant que soutien et pour le protocole. Le président Koll de la direction des nouvelles constructions de la Reichsbahn à Munich est arrivé avec son ingénieur en chef Franz, coriace et prêt à attaquer. Le Ministre nous attendait avec son Secrétaire d'État Kleinmann et le planificateur en chef de la Reichsbahn, le Dr Leibbrand. Tout se passait comme aux Jeux olympiques. Le déroulement cérémonial semblait avoir été hérité au ministère des premières années de l'époque du Chemin de Fer. Et pourtant, le Dr Praun m'a dit plus tard qu'il n'avait jamais assisté à une négociation aussi intéressante, excitante et actuelle.

Le président Koll, un homme intelligent et intègre, était d'accord avec mon projet. Son Franz, qui avait encore plus d'années de service devant lui, s'y opposait, ne serait-ce qu'à cause de la perte de temps, 'justement à cause de la perte de temps', pensait-il, car il était originaire de Finsterwalde, et là-bas on dit cela. Le Secrétaire d'État a incité le Dr Leibbrand à résister. Jovial, d'une voix sonore, le Ministre protégeait ses collaborateurs sans toutefois s'engager. Dans la mesure où la dignité ministérielle le permettait, la lutte pour la hauteur des voies, pour le passage souterrain ou supérieur de la route, s'intensifia jusqu'au fortissimo.

Comme le Dr Leibbrand ne pouvait pas m'attaquer avec des arguments objectifs, il a trouvé une solution. Il s'est levé et a dit de manière accentuée mais solennelle : je désavoue formellement Monsieur le président Koll ! Ce à quoi le bonhomme se leva et répondit : je rejette catégoriquement ce que vous dites !

Ils se faisaient face comme des locomotives à vapeur, mais c'était suffisant pour la satisfaction. J'y ai pris plaisir et j'ai estimé que le moment était venu de dire : monsieur le Ministre, le Führer nous attend tous les deux à la chancellerie du Reich pour la fin de l'entretien, – puis-je prendre contact avec l'Adjutantur d'ici ?

Tout fut alors rapidement clarifié : c'est le Generalbaurat qui décide de l'altitude et de la conception des gares après consultation de la direction des nouvelles constructions de la Reichsbahn !

Je suis allé faire mon rapport à la chancellerie du Reich. Je n'ai présenté que le résultat, même Adolf Hitler a été bref :

Et alors ?

– J'étais tenu de transmettre à Monsieur le Ministre du Reich votre souhait – si nécessaire – de conclure l'entretien sur les installations ferroviaires de Munich à la Chancellerie du Reich.

Adolf Hitler se retourna : venez, Giesler. Mais j'ai tout de même vu un léger changement sur son visage et je me suis dit : ce sont nos petits plaisirs !

Nous avons ensuite parlé de la construction de la nouvelle gare centrale. Je proposai un concours entre les principales entreprises de construction métallique telles que Krupp, Klönne, Jucho et MAN. Adolf Hitler a pensé que le résultat du concours nous permettrait de mesurer l'évolution de la construction métallique en Allemagne depuis la tour Eiffel, la grande salle des machines de l'exposition universelle de 1889 et les ponts gigantesques d'Amérique(2).

Je n'ai pas limité le concours aux entreprises de construction métallique, j'ai également demandé à l'entreprise de béton armé Dyckerhoff et Widmann, avec son génial constructeur, le Dr Finsterwalde, de faire une proposition de construction. Je m'intéressais au dimensionnement et aux possibilités du béton armé pour les portées demandées, et ce en vue d'autres tâches qui se profilaient déjà.

Adolf Hitler décida que seul l'acier pouvait être utilisé comme matériau de construction pour la gare. Le concours fut remporté par l'entreprise de construction métallique Klönne de Dortmund, qui avait engagé le professeur Bonatz comme conseiller. Le projet était vaste et varié, et sous la direction de Klönne, un consortium a été formé avec Krupp et Jucho. J'ai mis en place un 'bureau de la gare' et j'ai chargé le professeur Bonatz, en tant que collaborateur indépendant, de sa gestion(3).

Rudakow, ingénieur en statique, a déterminé les dimensions des éléments de construction en un temps incroyablement court. Par mesure de précaution, la statique expérimentale a été utilisée pour vérifier les valeurs théoriques. Le professeur Graf de l'université technique de Stuttgart a été chargé de cette tâche. Ces examens ont été effectués sur un grand modèle en acier dont les éléments de construction avaient été dimensionnés à l'échelle exactement selon les calculs de l'ingénieur statique Rudakov.

De nombreux points de mesure sur la maquette, entre la coupole, les fermes et les fondations, ont enregistré chaque mouvement de la construction sous des charges simulées telles que la neige, le vent jusqu'à l'ouragan et une défaillance supposée de pannes individuelles ou d'une ferme. L'influence du réchauffement solaire sur la face sud a également été déterminée. Cela a permis de mesurer le jeu des forces statiques de la structure polygonale en acier, de la coupole-verrière à la transition mobile et à la reprise de charge par les fondations, en passant par l'anneau de compression et les 16 membrures individuelles.

Il n'en résulta qu'un léger surdimensionnement de certaines pièces constructives calculées, justifié par des suppléments de sécurité. Adolf Hitler a suivi ces essais avec un grand intérêt. Le professeur Graf lui expliqua les méthodes de mesure utilisées. Une fois les essais sur modèle terminés, il me demanda de transmettre à Rudakow et Graf sa reconnaissance et ses remerciements.

Il s'est montré réservé à l'égard du professeur Bonatz. Il n'avait pas exprimé de réserves lorsque je lui avais annoncé que je souhaitais recruter Bonatz comme collaborateur indépendant pour Munich, afin de lui confier le bureau de la gare. Il préférait certes que je planifie moi-même la gare centrale dans les moindres détails, car cette gare était mon idée, mais il se rendait compte que tout ce que le réaménagement exigeait de moi, tout ce que le Parti et lui-même m'avaient confié comme tâches – et tout ce qu'il voulait encore me confier – dépassait déjà ce que l'on pouvait raisonnablement attendre de moi.

J'ai dit que le professeur Bonatz avait de l'expérience dans la construction métallique, qu'il était la grande autorité parmi les ingénieurs, qu'il avait également de l'expérience dans la construction de gares, comme le montre Stuttgart, qu'il était un diplomate et qu'il était habile dans l'aiguillage, ce qui était une condition de base dans toutes les négociations avec la Reichsbahn. Il s'attaquerait immédiatement à une douzaine d'ingénieurs ferroviaires, alors que je me heurtais déjà à deux d'entre eux sur le quai.

Adolf Hitler a ri : le féroce Hagen[21]. Comme je le regardais d'un air interrogateur, il m'expliqua : c'est ainsi que vous appelle Bormann, et il voulait dire qu'il était tout à fait d'accord et reconnaissant !

Le travail de planification de la gare centrale avec le professeur Bonatz, les ingénieurs de la direction des nouvelles constructions, avec moi et mes collaborateurs, était harmonieux. Bientôt, mon atelier de maquettes a pu fabriquer ses modèles en bois, souvent admirés : la Grande Rue avec ses bâtiments, le monument et la gare centrale. Ensuite, les différentes parties ont été assemblées pour obtenir une vue d'ensemble.

Comme une évidence, l'édifice s'est relié au grand espace de la rue, formant une terminaison objective et dominante de la Große Straße et se trouvant en même temps, comme suspendu, au centre de l'axe est-ouest.

La grande transparence de la gare centrale résultait de la haute épaule vitrée en acier du polygone. La construction en acier, claire et convaincante

[21] [NdT : personnage de légende germanique.]

d'un point de vue statique et tectonique, a été dotée d'un matériau chatoyant et apesanteur pour les différentes fonctions : l'aluminium pour la couverture profilée de la coupole, l'aluminium pour les fenêtres et les éléments, le verre et la mosaïque de verre pour les surfaces lumineuses et murales.

Il n'y avait pas de fermeture absolue à l'intérieur de la vaste coupole, la lumière inondant le volume de la pièce fusionnait plutôt avec l'extérieur illimité.

Adolf Hitler a passé de longues heures devant ce modèle. Un projecteur doux, qui n'éblouissait pas, lui servait de 'soleil'. Il voyait ainsi la gare sous n'importe quel éclairage de jour. La légèreté flottante et la transparence étaient encore plus impressionnantes lorsque le projecteur était placé en 'position du soir', dans le modèle près de Pasing. Adolf Hitler a simplement hoché la tête lorsque je lui ai dit : l'éclairage nocturne rendra la gare presque irréelle. Sans un mot, il m'a serré la main.

## Le chemin de fer à voie large – 1942

L'ensemble des installations ferroviaires pour Munich avait été défini dans les moindres détails. Il n'avait pas été facile d'imposer la primauté urbanistique du tracé, les hauteurs, les angles des talus, les ouvrages d'art, de manière à ce que l'ensemble s'intègre dans l'organisme de la ville. Dans la lutte acharnée avec le ministère des Transports du Reich, mes plans des gares avaient également pu s'imposer, mes modèles et ma conception de la nouvelle gare centrale avaient convaincu. La construction métallique, de la base du grand polygone de la coupole jusqu'aux fondations, avait été étudiée dans les moindres détails, la statique théorique et expérimentale s'était achevée avec une concordance étonnante.

Adolf Hitler est venu dans mon atelier pour voir les nouveaux plans de Linz. Son regard a glissé sur les maquettes de Munich, s'est arrêté sur la grande maquette de la gare centrale, puis il a dit, comme ça, en passant, sans insister : Giesler, vous devrez sans doute modifier le diamètre du polygone.

– Dieu tout-puissant, – je l'ai regardé, il était sérieux.

Pourquoi donc, mon Führer ?

– J'ai décidé de construire un chemin de fer à voie large.

Il m'a ensuite donné l'origine et la justification de son idée : ces dernières années, il a dû beaucoup s'occuper des problèmes de transport.

Depuis toujours, il est conscient de l'importance du rail et de la route. Le rail et la route sont les conditions préalables au développement, à la pénétration de l'espace. Il a rappelé l'Empire romain et ses routes, Napoléon, le rôle des chemins de fer dans l'ouverture de l'Amérique, le Transsibérien.

Alors que nous construisions des routes qui devaient desservir l'espace en fonction du trafic et ainsi rapprocher les hommes et les peuples, des routes à quatre voies d'une largeur de 20 à 25 mètres, le rail en était resté au profil anglais de 1435 millimètres pour les diligences. C'était peut-être la bonne solution pour la première étape de développement du transport ferroviaire, mais aussi pour la pénétration des petits espaces. Il reste également correct pour la collecte et la distribution différenciées des marchandises à transporter. Mais pour l'avenir, pour l'Europe à venir, ce profil n'est pas suffisant.

Il a informé le ministère des Transports de sa décision de construire un chemin de fer à voie large de quatre mètres. Un petit groupe d'ingénieurs spécialisés a commencé à examiner et à élaborer le projet. Deux tracés nord-sud et deux tracés est-ouest sont prévus. L'une d'entre elles passerait par Munich : la voie nord-sud, en provenance de Hambourg, et la voie ouest, prolongée ultérieurement vers la côte atlantique et la côte méditerranéenne françaises. Elles se rencontreraient à Munich, entreraient ensemble dans l'Ostmark via Linz et se diviseraient à nouveau en deux vers l'est et le sud-est avec une correspondance vers Trieste.

Les sillons pour les trains de voyageurs et les trains de marchandises seraient en principe séparés, les deux sillons étant à deux voies. Le profil du wagon de voyageurs à voie large est limité en hauteur et en largeur. La hauteur de chargement des wagons de marchandises doit rester libre, de même qu'il ne souhaite pas de limitation trop stricte de l'utilisation de la largeur. Les voitures voyageurs sont à deux étages, avec le couloir central, elles ont une largeur utile de six mètres. La voiture-restaurant devait avoir un seul étage. Quelques mois plus tard, j'ai visité une maquette grandeur nature avec Adolf Hitler. Un compartiment voyageurs a également été présenté, qui pouvait être transformé en un tour de main en un compartiment couchette, conformément à ses exigences.

Voici comment il s'est représenté le wagon de marchandises à voie large : sur une plate-forme d'environ six mètres de large, les wagons normaux seraient posés comme conteneurs par des ponts roulants, deux l'un à côté de l'autre, trois ou quatre l'un derrière l'autre. Ensuite, en fonction du chargement, encore une fois la même chose. Un wagon à voie

large prend donc en charge au moins six à douze wagons à voie normale pour le transport à longue distance et les remet sur les essieux à voie normale dans les centrales de distribution.

Les marchandises en vrac pourraient également être transportées dans des conteneurs de transport légers et de grande capacité. Ces conteneurs seraient empilés comme des caisses sur les wagons à voie large et transbordés sur des wagons normaux dans les centres de distribution ou transportés et déchargés directement par des camions jusqu'au lieu de destination.

La vitesse de circulation devrait être d'au moins 150 à 200 kilomètres par heure pour le transport de marchandises et de 250 kilomètres par heure pour le transport de passagers[1] !

Bien sûr, ses réflexions ont aussi été motivées par des raisons militaires, la guerre étant le père de bien des idées. Mais la raison principale est que notre système de transport actuel ne pourra plus faire face au volume de trafic dans 10 ou 20 ans et que, par rapport au transport par voie d'eau sur des canaux, le transport ferroviaire sur voie large est plus avantageux pour l'exploitation de l'espace. Il suffit de penser au franchissement des hauteurs, à la durée du transport par voie d'eau, à la dépendance vis-à-vis de la saison ; en effet, même chez nous, dans l'Empire, les canaux sont généralement gelés pendant les mois où le volume de transport est le plus important.

Je devrais faire passer ces nouveaux tracés de marchandises à voie large directement par la gare de marchandises de Munich-Nord. En gare centrale, je devrais donc compter avec deux voies supplémentaires de quatre mètres pour le trafic voyageurs. Pour cela, un quai serait nécessaire, les deux quais à bagages et à courrier correspondants étant de toute façon disponibles. Il a conclu ces considérations :

Mais je pense que cela ne sera pas possible sans élargir le diamètre du polygone. L'anneau de contournement s'élargit en conséquence. Vérifiez bientôt si cela est encore compatible avec les proportions de l'espace routier. Je suis absolument convaincu que c'est le cas, car la gare n'apparaît pas comme une masse dans l'espace routier, mais plutôt comme une structure très transparente de par sa construction et la formation de son enveloppe extérieure.

L'idée justifiée d'Adolf Hitler d'un chemin de fer européen à voie large a incité le ministère des Transports du Reich à élargir les installations de la gare, et donc le Polygone, de 20 mètres. Peu de temps après, Speer m'a contacté :

Giesler, j'ai entendu dire que tu voulais augmenter de 20 mètres l'envergure de la coupole de la gare de Munich. Cela donnerait un diamètre de 265 mètres – impossible ! – car ma Halle à Berlin a une portée de 250 mètres. À Munich, tu dois rester en dessous, à 245 mètres, comme tu l'as prévu jusqu'à présent !

**Voir illustrations B21, B22, B23, B24 dans la section « ILLUSTRATIONS ».**

Je répondis, stupéfait : je ne suis pas intéressé par un élargissement du diamètre de la Halle de Munich, – je n'ai pas non plus l'ambition de construire la plus grande Halle dans le cadre du réaménagement !

J'ai expliqué à Speer mon point de vue sur l'élargissement prévu des installations de la gare : je ne pense pas que cette exigence de la Reichsbahn soit justifiée ; elle doit être réexaminée. En effet, l'écartement large permettrait d'économiser au moins une paire de voies à écartement normal dans la gare. Par ailleurs, les exigences du ministère en matière de voies, qui m'avaient obligé à choisir une portée polygonale de 245 mètres, me semblaient exagérées, j'en étais convaincu. Après la guerre, l'avion allait gagner en importance en tant que moyen de transport rapide sur de longues distances, à cela s'ajoutait la motorisation croissante et maintenant encore l'écartement large, tout cela avait quand même pour effet que moins de trains normaux circulaient que prévu.

J'ai ajouté : et pourquoi construit-on une gare de passage à Munich ? Parce qu'elle est plus performante que l'ancienne gare terminus, parce qu'elle permet de gagner du temps et de libérer les voies plus rapidement : parce que le débit des trains est plus important. La voie large te touche autant à Berlin que moi à Munich. Nous avons pourtant un intérêt commun à contrer les exigences excessives. Il est tout à fait possible que nous réussissions ensemble. Dans ce cas, on s'en tiendra aux 245 mètres à Munich, et ni la planification ni la statique achevée ne changeront. Nous avons déjà commencé les fondations en 1940, après la campagne de France. Cela aussi doit être pris en compte. Mais la décision de s'en tenir au diamètre de 245 mètres ou de planifier et de calculer à nouveau le diamètre de la coupole de 265 mètres, conformément aux exigences de la Reichsbahn, c'est le Führer qui la prendra.

# La construction de la route – 1939/40

'La grande rue doit être aménagée sans croisement', m'avait dit Adolf Hitler lorsqu'il m'avait initié aux tâches urbanistiques du réaménagement de Munich. Cela s'appliquait bien sûr à l'ensemble de l'axe est-ouest, dont la Große Straße faisait partie intégrante en direction de la ville. C'est à partir de l'abaissement de la voie ferrée, que j'avais réussi à imposer malgré l'opposition du ministère des Transports du Reich, que commença l'interpolation soigneusement réfléchie des altitudes de ces espaces routiers importants.

Depuis le monument du Parti jusqu'à la place devant la nouvelle gare centrale, la Große Straße s'élevait afin de gagner l'espace libre nécessaire au-dessus des installations ferroviaires abaissées. Cela commença par un arrondi concave du profil longitudinal, suivi d'une montée d'environ 15 centimètres tous les 100 mètres sur deux kilomètres. Presque imperceptible, elle n'est reconnaissable – et souhaitable – qu'au léger décrochement des corniches principales des blocs de bâtiments.

Depuis la place de la gare, la pente commençait en forme de rampe, une pente convexe avec des arrondis qui se terminaient sur l'anneau du polygone. Cela permettait d'éviter les intersections visuelles au niveau du bâtiment de la gare et de souligner l'état de flottement du polygone.

De Stachus – avant le début du centre historique – à la nouvelle gare centrale, la Große Strasse a été conçue comme un bâtiment à deux étages. Le modèle de travail corporel a participé à cette décision. Le tracé est-ouest du métro passait sous le sous-sol de la rue. Les rues transversales et circulaires se trouvaient à la hauteur de ce sous-sol qu'elles divisaient et desservaient en même temps.

Les rampes d'accès et de sortie reliaient les voies latérales de la Grande Rue aux rues transversales et circulaires, et en même temps au sous-sol de la rue. Ces rampes partaient de voies d'entrée spéciales et, en tant que rampes d'accès, elles débouchaient à leur tour sur des voies d'entrée ; ces voies d'entrée étaient reliées aux voies de circulation extérieures, les voies lentes, de la Grande Rue. Le flux et le reflux entre la Grande Rue et les rues transversales et circulaires était ainsi établi.

Plus important encore, les rampes assuraient également la liaison entre la Grande Rue et le sous-sol de la rue. Plus de 160 000 mètres carrés d'espaces de stationnement étaient ainsi disponibles, soit suffisamment pour accueillir plus de 6 000 voitures. Les bâtiments situés le long de la Grande Rue

disposaient ainsi de suffisamment de places de stationnement. Mais bien plus encore – et c'était important – ces parkings étaient bien reliés au métro sur une longueur d'environ 2,5 kilomètres : la distance la plus longue entre un véhicule garé et la station de métro la plus proche était d'environ 275 mètres !

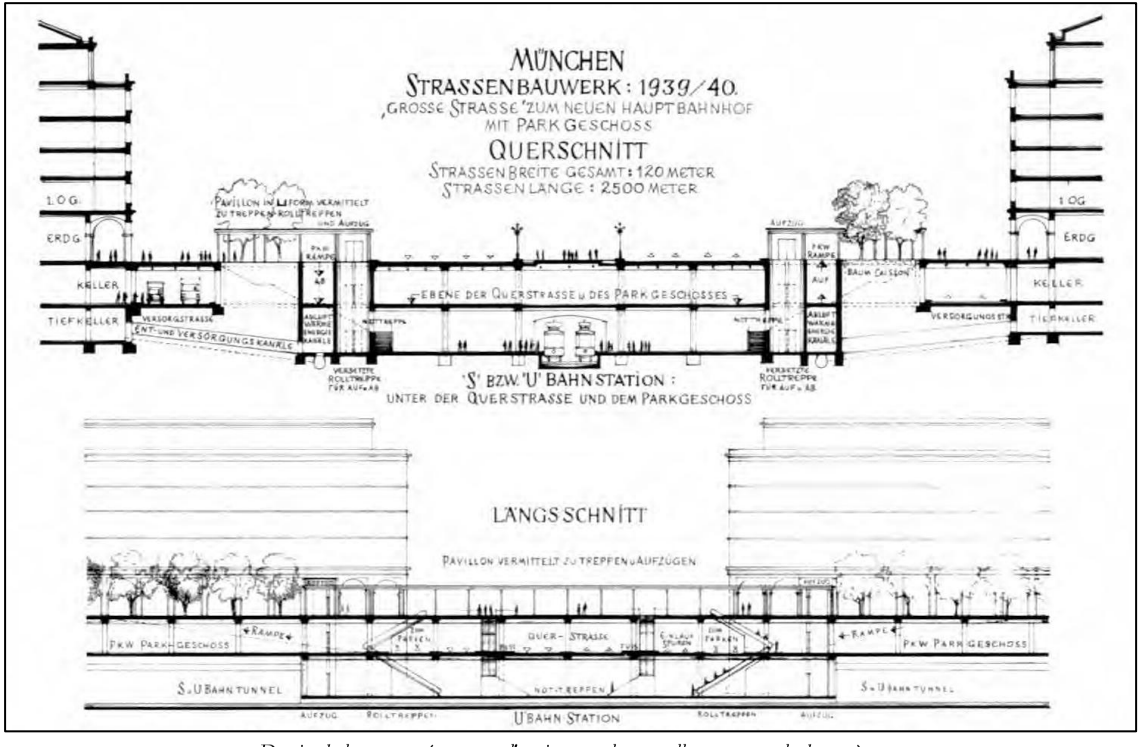
Le passage de la voiture au métro était ainsi assuré, le chevauchement du transport individuel avec le transport de masse par le rail était atteint[1].

Afin de ne pas exclure totalement le stationnement sur la Grande Rue, il était prévu d'aménager entre les voies d'accès une aire de stationnement pour les voitures à durée limitée ainsi qu'un espace pour la priorité des groupes de bâtiments sur une profondeur de 4 à 7 mètres. Cela permettrait de créer un ourlet animé et coloré le long de la rue.

Sous les trottoirs le long des façades des bâtiments se trouvait une route d'approvisionnement à deux voies de 10 mètres de large, au niveau des rues transversales et circulaires, mais séparée des grandes surfaces de stationnement. Entre les caissons d'arbres, une bande de stationnement supplémentaire était affectée aux rues d'approvisionnement. Ainsi, les livraisons, le déchargement ou le chargement étaient possibles au sous-sol de la rue, directement dans les caves hautes ou les étages de stockage des bâtiments, sans gêner les piétons sur les trottoirs.

Lorsque j'ai expliqué à Adolf Hitler, à l'aide d'un modèle de travail et de plans, de coupes transversales et longitudinales, l'ouvrage routier de la Grande Rue, il a été enthousiasmé : d'abord, vous avez établi, avec les différents niveaux de circulation, l'équilibre entre le rail et la route, l'équilibre entre le trafic de masse et le trafic individuel, maintenant vous avez également résolu le problème du stationnement ; bien plus, vous avez établi la liaison entre la voiture en stationnement et le métro, et ce sur une longueur de 2 500 mètres. Seul l'avenir nous dira quelles en seront les conséquences !

Je réfléchissais déjà à la manière dont on pourrait faire face au flux de circulation venant de l'ouest, qui plus est de deux autoroutes, qui s'abattrait un jour sur le centre historique par la Große Strasse. J'avais pensé à des dérivations et à des aires de stationnement latérales. Mais votre construction routière est meilleure ! Comment avez-vous disposé les stations de métro ?




*Dessin de la route prévue entre l'ancienne et la nouvelle gare centrale du système.*

– En principe, sous les principales rues transversales et périphériques, ce qui permet de couvrir les deux niveaux de trafic.

Ensuite, les stations sont attribuées aux groupes de bâtiments importants où l'on peut s'attendre à une forte densité de trafic, comme les immeubles, le grand magasin et la 'Maison de la mode', le nouvel opéra avec l'hôtel, les cafés et les restaurants ; en face, il y a par moments le trafic de masse que l'on peut attendre de la Theresienwiese ; en outre, près du monument du Parti, et bien sûr sur le Stachus avec le croisement des deux tracés de métro 'est-ouest' et 'nord-sud'.

Toutes les stations reçoivent les ascenseurs télescopiques aux extrémités ainsi que des escaliers roulants à rotation inverse et également des escaliers de secours vers les rues transversales et vers les trottoirs de la Grande Rue. Les ascenseurs, les escaliers roulants et les escaliers de secours se terminent sous les abris de pavillon, qui sont disposés parallèlement aux trottoirs. Ces pavillons sur piliers en tubes d'acier sont la caractéristique extérieure des stations de métro, ils servent également d'éléments de médiation d'échelle dans le grand espace routier.

Adolf Hitler avait poursuivi sa réflexion pendant mes explications : il faut se demander si cet ouvrage routier avec les aires de stationnement ne doit être construit que dans le secteur de la Grande Rue. Il serait certainement juste de réaliser ce système pour l'ensemble de l'axe est-ouest, car l'utilisation des surfaces de stationnement sous l'espace routier est déjà donnée rien que par les constructions prévues. Et si l'on arrive en ville depuis l'extérieur, on peut déjà y garer son véhicule et continuer avec le métro.

Ensuite, j'ai expliqué à l'aide de croquis la disposition des conduites d'alimentation, qui étaient logées dans des canaux séparés et accessibles, séparés selon les conditions techniques, posés de manière claire et accessibles pour l'entretien.

Adolf Hitler a observé avec intérêt la coupe du système de canaux avec les subdivisions pour les différents faisceaux de câbles, pour les conduites d'eau industrielle et pour les tuyaux d'eaux usées.

C'était une bonne chose, car cela évitait d'avoir à défoncer les trottoirs et les rues lorsqu'on devait accéder à l'une des conduites. Il m'a ensuite demandé ce que signifiaient les grands compartiments appelés 'évacuation d'air' et 'chaleur'.

J'ai expliqué que l'évacuation de l'air dans le sous-sol de la rue était aussi nécessaire que l'aération dans le système de galeries d'une mine. Les gaz d'oxyde de carbone devaient être aspirés au sol des parkings, puis dirigés vers les cheminées des groupes de bâtiments via des chambres de postcombustion et de filtrage. L'air frais arriverait sans ventilation depuis les rues transversales.

Ensuite, je lui ai donné pour la première fois des détails sur un nouveau plan : le terme 'chaleur' désigne le compartiment contrôlable pour les conduites de transport de la chaleur fluide, c'est-à-dire le chauffage à distance des bâtiments au lieu des chauffages individuels ou collectifs, bien que les chaufferies et les cheminées nécessaires à un chauffage individuel soient prévues à titre préventif dans chaque bâtiment.

Mes ingénieurs s'occupent de chauffer le revêtement de la chaussée au-dessus de l'étage du parking par des chocs thermiques afin de maintenir la route libre de neige et de verglas. En effet, avec ces grands espaces routiers, il est impossible de penser à un déneigement manuel ou à un sablage.

Je ne peux pas encore parler du problème de l'approvisionnement en chaleur, si important pour le réaménagement dans son ensemble. Il me manque encore les documents qualifiés à ce sujet, il faudra attendre quelques semaines pour que la planification et les calculs vérifiés des ingénieurs soient terminés.

Adolf Hitler a montré la maquette et a dit : j'ai décrit la nouvelle gare centrale comme un monument de la technique de notre temps, - et j'ajoute que la 'Grande Rue' qui mène à ce monument sera la rue la plus moderne de notre temps !

# « L'accueil »

## Constructions du Parti – 1939

Il s'agit de la formation de la ville, a dit Adolf Hitler. Autrefois, elle était déterminée pendant de longues années par des murs protecteurs qui enserraient en même temps étroitement l'organisme urbain. Ce n'est qu'après des siècles de lente croissance verticale que cette étreinte a sauté, l'espace urbain nouvellement acquis se protégeant à nouveau par des murs.

Si la ville était importante, si elle était le siège d'un prince ou si elle était une forteresse, les murs entouraient encore des remparts, des fossés, des bastions étendus et des glacis.

Dans les gravures de Merian, on reconnaît le charme particulier de l'ancienne formation urbaine, la structure bien définie d'une communauté. La cathédrale, la résidence et l'hôtel de ville y trouvent – selon leur rang – leur échelle significative et valable au-dessus de la structure des habitations.

Ce n'est qu'au XIX^e^ siècle qu'a commencé la prolifération illimitée et sans forme que nous devons ramener à un ordre organique. Aujourd'hui, la forme urbaine ne peut généralement plus être ressentie que dans des secteurs que nous devons ordonner et dont nous devons surmonter les dissonances afin de former à nouveau avec eux un tissu urbain significatif.

Les murs de protection qui déterminaient autrefois le volume de la ville sont remplacés ici, à Munich, par le périphérique qui dirige les flux de circulation et qui, avec sa ceinture verte, délimite l'espace urbain et le sépare de l'espace paysager libre.

Ce dont nous devons tenir compte, c'est de l' 'accueil' ! Celui qui vient de l'extérieur doit avoir l'impression que la ville commence ici et, en plus, que la ville m'accueille ici ! Il s'ensuit un guidage clair vers le vieux centre-ville riche en traditions, vers l'accueil par la porte médiévale de la ville ou l'accueil par une porte de la victoire, un arc de triomphe, – comme à Munich par la Feldherrnhalle ou les Propylées de l'époque de Louis Ier.

L'importance que l'on accordait autrefois aux portes de la ville est illustrée ici à Munich : au début du Moyen-Âge, on choisissait comme sceau, symbole de la ville, la porte défensive, surmontée d'un aigle aux ailes déployées. Cela indique le rang impérial de la ville à l'époque ; la tête d'un moine dans l'arc gothique de la porte indique le nom de Munich(1). Plus tard, le nom est devenu le 'Münchner Kindl[22]'.

Des sculptures et des fresques décoraient également les portes de défense pour l'accueil.

Nous étions assis dans le compartiment résidentiel du train spécial qui reliait Munich à Berlin. Adolf Hitler était détendu, il avait le temps et sans doute l'envie de discuter de l'aménagement urbain. J'ai toujours été surpris par la forme décontractée avec laquelle il posait souvent des orientations significatives et me donnait des idées pour mon travail.

Il a continué à parler des portes de défense dans la maçonnerie protectrice et des portes du pouvoir, comme la porte des lions de Mycènes avec son effet de contraste entre la finesse du travail de sculpture et les imposants blocs de pierre des cyclopes. Il a décrit la porte d'Ishtar à Babylone, dont il avait admiré la porte extérieure au musée de Berlin, et il a parlé des contrastes de couleur de la maçonnerie en briques émaillées bleu vif, sur laquelle se trouvent les reliefs des lions et des animaux héraldiques dans le jaune des déserts de sable : imposante dans sa forme majestueuse – et pourtant, la porte extérieure reconstruite n'est qu'une petite partie de ce magnifique portail, qui doit être interprété comme une expression symbolique de la domination.

Il voyait un autre type de porte, plus proche de la dignité de l'accueil et de la représentation, dans la structure architecturale des Propylées de l'Acropole et dans la conception décorative et plastique de la façade de la porte du marché de Milet.

Un autre exemple d'une importance et d'une particularité particulières lui vint à l'esprit : l'étrange porte de Frédéric II de Hohenstaufen à Capoue,

---

[22] [NdT : Le Münchner Kindl, en dialecte bavarois, est le symbole présent sur les armoiries de la ville de Munich.]

l'entrée de son royaume, une porte de domination ; à la fois défense, accueil et menace.

Les maîtres d'ouvrage de renom connaissent l'obligation d'un accueil approprié. Cette obligation serait profondément enracinée et nous serait transmise sous toutes ses formes : dans les colonnades devant la basilique Saint-Pierre, dans la Cour d'Honneur, dans les halls et les cages d'escalier des résidences, mais aussi dans les allées, avec des visites guidées dans les parcs, avec des fontaines et des jeux d'eau, – tous servent à l'accueil. La petite communauté villageoise ressent également cette obligation, lors d'occasions particulières, elle érige des portes et les décore de sapins, de drapeaux et d'inscriptions. Nous devrions également tenir compte de l''accueil' à Munich dans le cadre du réaménagement :

Giesler, réfléchissez à cela et faites-moi des propositions sur la forme que devrait prendre 'l'accueil' en fonction de l'époque. La partie architecturale doit être judicieuse et convaincante, c'est-à-dire ni arc de triomphe ni propylées inutiles, mais conforme à l'essence de la ville.

Ce sont précisément ces mots qui m'ont conforté dans mes intentions. J'ai dit que le sens et le but de l' 'accueil' pourraient alors correspondre à la destination qu'il avait fixée : Munich comme 'capitale du mouvement'.

Il hésitait encore à me donner son accord :

Avec les bâtiments du Parti, vous voulez donc 'commencer la ville' et 'organiser l'accueil' ? Il y a beaucoup d'arguments en ce sens, mais donnez-moi votre justification.

J'ai expliqué que je souhaitais associer l''accueil' et le début de la ville aux bâtiments du Parti, parce qu'il s'agissait d'une étape prioritaire de la construction, que la forme finale serait ainsi assurée et ne serait pas soumise aux aléas des temps futurs, bref, que c'était une décision importante, et pas seulement pour le secteur ouest du tissu urbain.

L'aménagement qui en résulterait devrait porter sa signature. Ce sont ses idées pour la réorganisation de Munich dans son ensemble. Et rien n'est mieux adapté pour rendre visibles ses idées urbanistiques de manière convaincante que l'aménagement définitif préalable du secteur ouest de la ville, du centre historique jusqu'à l'espace paysager libre. En fin de compte, c'est la continuation moderne de la Salzstraße, qui a conduit aux premières origines de Munich.

J'ai déplié un plan de situation et préparé des vues d'ensemble du modèle de travail :

Ici, à l'ancienne gare centrale, la Große Straße commence de manière spectaculaire : la colonne du mouvement, le monument du parti. En passant devant la nouvelle gare centrale, la rue continue vers l'ouest, comme un axe est-ouest, et je me suis demandé où, comment et avec quel accent architectural cette rue se terminait. Le 'où' est déterminé par Pasing.

Pasing était une petite ville autonome, certes située dans le périmètre de l'autoroute prévue, mais sans lien direct avec Munich. Ne serait-ce qu'en raison de l'échelle de construction, Pasing devait rester une entité indépendante, avec un espace de desserte vers le sud et l'ouest. Le travail sur le modèle général m'avait donné la certitude de l'ordre global, du tracé clair possible des flux de circulation, des rythmes raisonnables dans les longueurs de l'axe est-ouest et aussi de sa conclusion judicieuse, ou, à l'inverse, du début de la ville.

Hitler s'intéressa alors aux photos du modèle général que je lui présentai et expliquai :

Ici, Pasing devait être protégé par une ceinture verte vers l'est, devant Munich, afin d'éviter un développement inorganique. Au sud-ouest, la bretelle d'accès à la route des Alpes et à l'autoroute vers Lindau, puis vers Pasing et Landsberg, et ici, au nord-ouest, la bretelle d'accès à l'autoroute Augsbourg-Stuttgart.

J'ai expliqué que les trois tracés sont également reliés au périphérique. Cette maquette montre, dans le sens inverse, l'introduction des tracés individuels mentionnés dans l'axe est-ouest avec une légère montée de rampe. Et c'est ici que commence la ville, – pas avec des constructions aléatoires, pas avec des immeubles d'habitation. Largement ouvert, avec une construction qui sert en même temps à l'accueil, le début de la ville est immédiat et énergique : le Forum de la SA.

D'autres bâtiments du Parti suivent vers la ville le long de l'axe est-ouest. Le grand complexe de bâtiments du Front du travail allemand marque la fin des constructions du Parti. Ensuite commence la région de la nouvelle gare centrale avec les installations annexes. Parallèlement à la voie ferrée, j'ai prévu les halls d'exposition exigés du Front du travail, qui seront ainsi reliés à la voie ferrée.

Adolf Hitler m'a interrompu. Nous en sommes arrivés à l'emplacement des bâtiments du Parti en passant par les portes de la ville, le début de la ville et l''accueil', ce qui est tout à fait logique. Il avait souvent réfléchi au bon emplacement et à la conception de ces bâtiments, le Parti lui avait demandé à plusieurs reprises de clarifier la situation, on avait déjà voulu chercher des terrains par précaution. Il s'y est opposé jusqu'à présent, car il

serait judicieux que la planification du réaménagement de Munich soit d'abord établie dans ses grandes lignes. Il s'est ensuite simplifié la tâche en déclarant que c'était le Generalbaurat qui était compétent pour les constructions du Parti à Munich, et c'est ainsi qu'il voulait que son décret sur ma nomination soit compris.

J'ai levé la main pour ajouter une remarque, mais je n'ai pas pu le faire.

Je sais ce que vous allez dire, Giesler, – ma remarque aux Reichsleiter n'exclut pas que nous nous concertions auparavant et que, si nécessaire, vous demandiez ma décision – mais la compétence vous appartient.

Un an plus tard, j'eus déjà l'occasion de me souvenir de ces paroles.

Le thé était servi, Bormann voulait profiter de l'interruption pour obtenir quelques informations.

Laissons cela maintenant, Bormann, restons-en aux bâtiments du Parti, et vous, Giesler, justifiez d'un point de vue urbanistique vos idées sur la disposition de ces bâtiments sur l'axe est-ouest.

Je l'ai fait en détail, je savais qu'Adolf Hitler savait écouter et qu'il voulait être informé en détail sur la planification urbanistique de Munich. J'ai donc expliqué pourquoi, selon moi, le terrain situé de part et d'autre de l'axe est-ouest se prêtait particulièrement bien aux constructions du Parti, mais pas aux immeubles d'habitation. En effet, les bandes de terrain de près de trois kilomètres de long qui seraient desservies par l'axe est-ouest se trouvaient entre des flux de circulation parallèles : la bande de terrain nord était délimitée par les voies ferrées menant à la nouvelle gare centrale, la bande sud par la Landsberger Strasse, et il fallait s'attendre à ce que cette route soit à l'avenir la cible d'un important trafic de desserte urbaine et de poids lourds. Il était absurde de vouloir coincer des habitations entre ces deux flux de circulation.

De plus, l'important axe est-ouest exigeait des normes de construction auxquelles les immeubles d'habitation ne pouvaient pas répondre. Cependant, les terrains situés le long de ce grand axe routier devaient être utilisés de manière intensive et nécessitaient une densification de l'espace. Cela était dû à la situation favorable par rapport à la nouvelle gare centrale et aux moyens de transport des métros et des trains de banlieue, ainsi qu'à la liaison de cet axe routier avec deux autoroutes et le périphérique. De plus, les espaces de stationnement nécessaires se trouvaient dans les bâtiments eux-mêmes ou sous l'espace routier. En outre, la possibilité d'un approvisionnement presque immédiat en chaleur et en énergie par la centrale thermique prévue à l'ouest me semblait importante.

Les normes de construction auxquelles cet axe est-ouest avait droit, ne serait-ce qu'en tenant compte des dimensions de la gare centrale et de la Große Strasse qui s'y rattache, ne pouvaient être transmises que par des constructions rationnelles et monumentales : des bâtiments pour les sections du Parti, avec le Forum des SA au début et les groupes de bâtiments du Front du travail allemand à la fin, devant la nouvelle gare. Entre les deux, on pouvait placer le NSKK, la paysannerie, la NSV, la Frauenschaft et d'autres choses encore.

J'ai ensuite abordé les questions de conception. Dans une construction ouverte, séparée par des arbres, ces bâtiments devaient se différencier et trouver leur propre expression. Les architectes qualifiés auraient ainsi la possibilité d'exprimer leur propre signature pour chaque bâtiment, bien entendu dans le cadre des dispositions générales telles que la hauteur des étages et des corniches. Mais cela n'exclut en aucun cas une liberté de conception individuelle.

De même, la tendance à l'horizontalité propre à la rue pourrait être enrichie par les intervalles verticaux, les césures et les risalites des bâtiments. J'ai même pensé à un assouplissement de l'alignement, mais uniquement à l'intérieur d'un bâtiment, afin de donner un effet plastique aux façades nord grâce à une forme de plan en mouvement. Cela permettrait d'obtenir une alternance visuelle intéressante grâce à la diversité de l'éclairage diurne et nocturne.

Je veux éviter toute rigidité des façades sur rue. Je n'ai pas le droit de critiquer la Ludwigstraße, mais on peut apprendre des façades uniformes de l'architecte Gärtner qu'elles sont trop fermées et monotones sur une longueur de plus d'un kilomètre.

J'aurais toujours trouvé nécessaires les intervalles, l'escalier extérieur de la Staatsbibliothek qui s'avance dans la rue et la verticale de la Ludwigskirche qui rompent la fermeture. Et les extensions de places au début et à la fin de l'espace routier – la place de l'Université et la place des Odéons – arrivent juste à temps pour permettre de respirer profondément. L'aménagement de l'axe est-ouest, long d'environ trois kilomètres, oblige d'autant plus à une réflexion approfondie.

La situation du terrain de construction de part et d'autre de l'axe est-ouest implique nécessairement que le façonnage des corps de bâtiment et des façades est important. Dans ces bâtiments, il y a bien des cours intérieures, mais pas de cours arrière. Les vues arrière sont ici en même temps les façades tournées vers les trains qui entrent ou qui sortent, ou bien elles forment en même temps les alignements vers la Landsberger Strasse.

Bien qu'elles soient protégées des flux de circulation par des bandes de verdure ou des arbres, elles n'en constituent pas moins des éléments importants du portrait de la ville. Les corps de bâtiment formés de tous les côtés le long de l'axe est-ouest correspondent à la 'conduite claire' exigée vers le centre-ville et servent tout autant à l''accueil' que le Forum de la SA comme porte pour le début de la ville.

Adolf Hitler m'a interrompu : restons-en d'abord aux bâtiments du Parti. Je remarque que vous n'avez mentionné ni les sites, ni les bâtiments pour les SS et la Jeunesse hitlérienne, – et où voulez-vous installer la direction du Gau de Munich-Haute-Bavière, qui est actuellement encore répartie dans différents bâtiments ?

J'ai déplié un plan de situation partiel. Au nord de Munich, j'avais prévu des constructions pour la SS. Ici, à la fin de l'autoroute Berlin-Munich, il devait y avoir un portail, deux casernes pour les unités de la SS-Standarten 'Das Reich' et 'Der Führer'. Ainsi se formait une place qui pouvait servir à l'accueil et qui introduisait en même temps l'ensemble de la construction. Les logements exigés – principalement orientés vers le côté ouest de la plaine alluviale de l'Isar – en faisaient également partie et permettaient le développement prévu du Jardin anglais vers le nord.

Adolf Hitler avait observé le plan d'ensemble : comme je le vois ici, vous avez placé cette construction comme une entité autonome, comme un satellite, devant le périphérique, que vous ne vouliez tout de même pas enjamber avec des constructions urbaines ?

– Oui, et c'est tout à fait conscient ! Ce que je veux ici, c'est un petit 'organisme urbain idéal' fermé sur lui-même, et cela n'est possible qu'au nord de Munich, « fuori le mura[23] » ! Devant le périphérique, qui est très serré au nord de la ville en raison de circonstances particulières, ce qui ne permet pas de répondre à la demande d'espace justifiée de la SS à l'intérieur du périphérique, sans parler du terrain d'entraînement qui peut désormais se développer librement vers le nord grâce à la disposition devant le périphérique.

Voici les conditions spatiales et de circulation d'une tâche unique en son genre, qui a déjà ému les architectes dans l'Antiquité et à nouveau à la Renaissance. Mais au-delà de la forme idéale d'urbanisme, comme on dit, irréalisable, qui ressemble presque à une utopie architecturale, un pays de rêve pas encore construit, je pense tout de même que l'emplacement des

[23] [NdT : basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs (basilica di San Lorenzo fuori le mura en italien).]

bâtiments pour le porteur d'armes du Parti au nord de Munich, sur l'autoroute de Berlin, est juste.

Adolf Hitler m'avait regardé sans ciller, avec un certain étonnement, me semblait-il. Il regardait maintenant Bormann. Celui-ci sourit, peut-être à cause de mon 'Utopia' ou parce que j'avais amené les SS au nord de Munich et à l'orientation de Berlin. Mais Adolf Hitler resta sérieux. Il me demanda comment j'en étais arrivé à ces réflexions et quelles autres conditions devaient être réunies pour que mes idées soient connues, tout d'abord dans l'ébauche et le modèle.

Je poursuivis en expliquant que depuis que j'avais été chargé du réaménagement de Munich en tant que capitale du mouvement, la représentation architecturale du Parti faisait partie de ma mission. Je vois dans la SS le début d'une unité et d'une communauté qui aspire à de nouveaux horizons dans tous les domaines, et c'est précisément ce que je veux exprimer dans la construction de ce quartier idéal. Je ne sais pas si j'y parviendrai. Les cadrages architecturaux dans les tableaux de Piero della Francesca, dans lesquels il place ses figures statuaires, et la fresque du Pérugin dans la chapelle Sixtine avec l'abstraction architecturale en arrière-plan m'ont donné l'impulsion nécessaire.

Et comme condition supplémentaire pour travailler sérieusement à ce projet, j'ai besoin de votre accord, mon Führer.

Vous l'avez, dit-il brièvement.

Après une courte pause, il se tourna vers Bormann : Giesler sait déjà pourquoi il a orienté les bâtiments SS de Munich vers le nord et non vers le sud, car ce serait inversé.

Bormann rit, il comprenait cette remarque. Adolf Hitler poursuivit : je veux examiner votre référence architecturale aux compositions des peintres de la Renaissance à l'aide d'illustrations, nous en reparlerons. Mais passons à l'emplacement des bâtiments du Parti. Pour la Jeunesse Hitlérienne, je suppose que vous avez prévu le sud-est de la ville, en liaison avec l'autoroute vers Salzbourg ?

Oui, ai-je dit, c'est mon avis, les bâtiments de la JH devraient être placés sur la route qui mène à votre pays, à l'Ostmark. J'espère que les dirigeants de la jeunesse sauront apprécier cet emplacement à sa juste valeur.

Je ne voulais pas d'un Forum JH. Face à un corps de bâtiment central, il faudrait un paysage de parcs et de terrains de sport, construit avec des pavillons. On obtiendrait ainsi un contraste délibéré avec le Forum serré de la SA et la clarté tectonique stricte du château de la SS.

Il appartiendra aux jeunes architectes issus des rangs de la JH de trouver la bonne échelle pour cette construction, celle qui convient à la jeunesse. Elle ne devait pas se prendre trop au sérieux, et surtout ne pas tomber dans le monumental. L'‘accueil’ réservé ici aux bâtiments de la JH devait correspondre au paysage serein des Préalpes que l'on traversait ou, à l'inverse, être un signe de la beauté du paysage sur la route vers le sud.

Pour la zone allant du centre-ville, de l'Isartor-Platz à l'Isar-Doppelbrükke, en passant par le Deutsches Museum et le Gasteig, puis par la large bretelle d'accès jusqu'au périphérique avec le début de l'autoroute en direction de Salzbourg, j'avais également un extrait de plan de situation dans mes documents.

Sur cet extrait de plan figuraient les bâtiments de la JH, la nouvelle ville résidentielle de Munich Sud, la gare de l'Est et l'emplacement de la direction du Gau. Mais il me semblait plus juste d'attendre et d'agir. Certes, mes propositions pour l'emplacement des bâtiments du Parti avaient reçu une approbation à laquelle je ne m'attendais pas. Mais je commençais à avoir des doutes, car l'emplacement et la conception que j'avais imaginés pour le Gau étaient inhabituels, et j'avais l'impression que je ne pouvais justifier mes réflexions que de manière détournée.

Il est possible que des décisions aient été prises avant que je ne sois chargé du réaménagement de Munich et que je n'en aie pas connaissance. Lors de l'introduction à la tâche urbanistique de Munich, Adolf Hitler ne m'avait donné que des directives générales, parlant surtout des problèmes de circulation et ne mentionnant pas particulièrement les bâtiments du Parti. Pour des raisons personnelles, je me suis tenu à distance du Gauleiter Adolf Wagner.

Voyez Bormann – Giesler hésite et prend un biscuit, ne lui en tenons pas rigueur – il s'agit maintenant de la direction du Gau, cela me semble être une surprise.

Oui, dis-je, j'ai l'impression que c'est le cas – j'ai l'intention d'aborder l'emplacement de la direction du Gau par une série de pensées.

Je décrivis alors la particularité de la situation de l'espace urbain traditionnel de Munich par rapport à l'Isar, alors indomptable. L'ancienne Munich se trouvait sur la terrasse de la rive plate ouest de l'Isar, l'ancienne Salzstraße croisait le fleuve à angle droit d'est en ouest. De la rive est escarpée, le Gasteig, la route serpentait jusqu'au pont double qui s'appuyait sur la montagne de graviers de l'île de l'Isar, puis jusqu'à la porte de l'Isar, située bien en retrait du fleuve. Après un trajet difficile, les transporteurs de sel atteignaient la ville.

En sens inverse, on se reposait avant d'aborder la rive haute de l'Isar pour le long voyage vers Salzbourg. Souvent, les murs de la ville étaient menacés par les inondations et les ponts emportés par les eaux vives.

Je devine déjà ce que vous allez nous montrer, dit Adolf Hitler, mais continuez à parler.

Au XIXe siècle, la ville s'est étendue au-delà des remparts médiévaux. L'Isar a été domptée, la rive ouest surélevée et sécurisée. La ville s'est étendue vers le fleuve. La Maximilianstrasse a été créée et un pont a permis de franchir l'Isar pour rejoindre la rive haute du côté est. Un décor architectural formait désormais la fin, comme la Gloriette de Schönbrunn : le Maximilianeum. Semper a été sollicité à cet effet et le successeur de Sockell a créé la verdure sur le haut de la rive.

C'est ainsi qu'est né le lien urbanistique entre l'ouest et l'est. Cela s'est répété à la fin du XIXe siècle, plus au nord, avec la rue et le pont Prinzregenten, avec la magnifique fermeture de l'espace routier, le 'Friedensengel'.

Dans le cas du Maximilianeum, il s'agit trop d'un décor sans contenu important, mais la tendance apparaît clairement dans les deux ponts routiers et les marquages architecturaux et figuratifs : la ville se relie par-dessus l'Isar, souligne avec l'ouvrage le passage en amont du fleuve, et l'union avec le quartier de Munich-Est devient ainsi visible.

Louis Ier avait déjà reconnu très tôt la particularité naturelle du versant de la rive haute et son importance pour Munich. A son époque, il avait déjà pensé à faire passer une route au-dessus de l'Isar depuis le centre-ville, la place Max Joseph près de la résidence. Cette route devait trouver une conclusion significative : sur le versant de la rive haute, il avait l'intention de faire ériger une Halle de la gloire !

Cela aurait donné à cette rue et au forum gouvernemental qui lui est lié une substance qui aurait eu un effet contraignant sur l'aménagement de la rue. Avec les multiples parois de la Max-Joseph-Platz réalisées par Karl von Fischer et Klenze au début de la rue et une Halle de la gloire sur la rive supérieure de l'Isar à la fin, un maître d'œuvre comme Klenze aurait conçu les façades de la rue et de la place dans une tectonique sûre et claire. Il est dommage que cette idée de Louis Ier n'ait même pas donné lieu à un projet, sans parler de sa réalisation.

C'est ainsi que la Maximilianstrasse a été construite dans toutes sortes de styles néogothiques éclectiques et de formes d'historicisme. L'aménagement

de cette rue le prouve : le maître d'œuvre Maximilien n'avait pas la stature de son père.

La Ruhmeshalle [Halle de la gloire – NdT] avec la 'Bavaria' a trouvé une autre place : en bordure de la 'Wiesn', je trouve qu'elle manque de relation et d'échelle. La 'Bavaria' est certes une fonte magistrale, mais elle est trop grande pour la Ruhmeshalle et trop petite dans la grande ellipse de la Theresienwiese. Dans les deux cas, il manque la relation avec la rue et la place qui aurait permis de créer une rive haute et verdoyante de l'Isar.

Mais le site et la 'Bavaria' sont finalement bien munichois : accompagnée de son lion domestique, elle salue à plus de 20 mètres de hauteur la fête de la bière, caressée par les vapeurs de bière, les odeurs de saucisses et de poisson frit. L'ordre dorique de la Ruhmeshalle ne me convient pas dans ce contexte, mais les bustes en marbre des grands hommes bavarois ne s'offusquent pas de l'agitation dionysiaque à la munichoise.

La Prinzregentenstraße est bien différente de la Maximilianstraße : elle est à la fois pleine de tension, de dignité et d'allégresse munichoise.

Lorsque j'étais étudiant, je passais toujours le dimanche matin au Nationalmuseum, puis je me tenais toujours au bord de l'Isar pour admirer cette réalisation unique : le pont avec les avant-corps et les sculptures, le tracé de la route sur la rive haute avec le soubassement de l'Ange de la Paix, le mur de la fontaine, et les structures pour les escaliers en serpentine et les terrasses, sur lesquelles se trouve la Korenhalle avec les mosaïques, la grande colonne cannelée avec la sculpture dorée, plus proche d'une Niké[24] que d'un ange.

La composition, le pont et l'architecture avec les horizontales, les diagonales et les verticales, avec tous les éléments plastiques, forment une unité qui se marie harmonieusement avec la pente et ses arbres et avec le fleuve. Même à Paris, j'ai cherché en vain quelque chose d'équivalent.

Bormann, a dit Adolf Hitler, voilà que vous entendez l'architecte enthousiaste ! Bien que tout cela nous soit familier, il est bon de s'y intéresser.

Mais voici maintenant la justification de l'emplacement de votre Gauleitung – à en juger par la 'série de pensées d'introduction', la rive est de l'Isar, le 'Gasteig' donc, est l'emplacement que vous avez choisi pour le bâtiment du Gau ?

[24] [NdT : divinité grecque de la victoire et du triomphe.]

– Oui, cela prolongerait une particularité urbanistique, la particularité de l'accentuation de la rive haute : après l'Ange de la Paix et le Maximilianeum, le bâtiment du Gau se trouve maintenant au principal point de passage du pont. Il y a trois raisons à cela. Vu du pont Ludwigs, la partie est construite sur le Gasteig est arbitraire et en partie chaotique. C'est là que le réaménagement devrait intervenir et mettre de l'ordre. Il est d'autant plus réjouissant de voir apparaître un corps de bâtiment, formé de tous côtés, un octogone, comme un cristal.

J'ai déplié l'esquisse du plan, à laquelle j'ai ajouté les photos d'une maquette d'ensemble en plastiline. Je n'ai pas eu besoin d'attendre longtemps la réaction d'Adolf Hitler – il a immédiatement cité les deux autres raisons de mon choix d'emplacement pour le Gaugebäude :

Nous avons là une nouvelle surprise urbanistique, Bormann ! Ce bâtiment n'est pas seulement en relation directe avec la ville, mais il est également orienté de tous côtés vers les rues de l'est de la ville et se trouve dans l'axe visuel de l'autoroute de Salzbourg. Le corps de bâtiment est convaincant par la clarté de sa forme de base.

Que signifie cette aile qui s'avance dans la cour intérieure depuis le nord ? Ah, – je comprends maintenant, c'est la Bürgerbräukeller que vous avez incluse dans l'octogone ! Vous reliez ainsi le nouveau bâtiment du Gau à la tradition de l'époque des combats. La cour intérieure rend superflue la construction d'un Gauforum – la place devant la Feldherrnhalle et la 'Königliche Platz' sont disponibles pour cela. Giesler, – tout cela est réfléchi et judicieux – je suis d'accord !

Nous avons encore longuement parlé des détails et de la conception architecturale. Adolf Hitler avait déjà fait sienne l'idée de construction et constatait :

L'octogone offrira des vues magnifiques – sur la ville vers le monument du Parti, mais aussi sur la vallée de l'Isar. Et même depuis la ville, je peux très bien imaginer ce bâtiment-cristal à l'architecture sobre – rien ne doit détourner l'attention de la forme de base. Giesler, veillez à ce que le diamètre de l'octogone soit aussi réduit que possible, pour autant que la cour intérieure le permette. La forme de base apparaîtra alors d'autant plus clairement.

Il est certain que le corps de bâtiment rationnel offrira, en plus de la direction du Gau, de l'espace pour la direction du district de Munich et pour le travail des groupes locaux dans le quartier Est de Munich. Par ailleurs, les directives que je vous ai données pour Augsbourg s'appliquent

également à Munich : nous ne voulons pas non plus donner lieu, dans l'aménagement des locaux, à un gonflement des cadres du Parti.

Au cours d'un entretien ultérieur, Adolf Hitler a reconnu que j'avais pris la décision de ne pas regrouper les bâtiments du Parti en un seul ensemble architectural. Il était juste de déplacer les bâtiments du Parti dans les zones périphériques de la ville, à l'ouest, au nord et au sud-est, car cela conférerait à ces zones une importance urbanistique, elles étaient toutes situées à proximité des voies de communication et n'étaient pas encombrées par le trafic. Ainsi, ces bâtiments, répartis dans la ville, ne donneraient pas l'impression d'être morts après les heures de travail et les jours fériés. L'accumulation de bâtiments administratifs n'est supportable que dans les zones périphériques, la vie devant se densifier vers le centre-ville sans perdre l'échelle traditionnelle. Les zones périphériques permettent également aux bâtiments du Parti de se fondre dans les zones vertes et de former une unité avec les habitations, les écoles et les bâtiments communautaires.

Ce n'est que dans les zones périphériques actuelles de la ville que tout cela peut être réalisé du point de vue de l'espace, les meilleures possibilités d'acquisition de terrains jouant également un rôle essentiel. S'il considère qu'avec les bâtiments du Parti, on répond aussi à l'accueil, il ne voit que des avantages dans les emplacements que j'ai définis.

L'octogone de la Gauleitung est une exception justifiée à l'orientation périphérique des autres bâtiments du Parti. L'emplacement correspond à la désignation du Gau de Munich-Haute-Bavière. Comme je l'ai expliqué, la construction sert à l'ancrage de la vieille ville dans le territoire du Gau au sud-est, par-dessus l'Isar, elle sert à cet endroit la tradition du premier soulèvement et donne à la rue de la ville un but et une fin depuis l'autoroute.

**(Photos B25, B26, B27, B28 voir section « ILLUSTRATIONS »)**

Mais le site de la chancellerie du Parti constitue une autre exception. Giesler, – en supposant que la décision de planifier et de commencer la construction de la chancellerie du Parti n'ait pas encore été prise, que tout soit encore ouvert – quel site proposeriez-vous ?

– Le même ! Et ce, en pensant sobrement et en ressentant la cohérence architecturale de ce qui doit se développer ; cela commence par la 'Braunen Haus' [Maison brune – NdT], puis le 'Führerbau' [bâtiment du Führer – NdT] et maintenant la chancellerie du Parti, tout cela va ensemble ! Cette disposition sert également la pinacothèque, qui est intégrée dans la

conception urbanistique avec les ailes prévues. Pour moi, l'ensemble est la suite logique des idées de construction de Louis Ier.

Giesler, dit Adolf Hitler, vous voyez juste !

Une question de Bormann a donné lieu à une conversation sur les mesures de réaménagement au sud de Munich, à l'intérieur du périphérique. Je proposais de faire passer la 'Olympia-Straße' de Garmisch et l'autoroute prévue de Lindau par un paysage de parc, sans y mettre d'accents architecturaux particuliers. Je voulais délimiter des zones résidentielles à la périphérie sud de la ville, qui devaient se densifier à Großhadern, Neuried, Fürstenried et Solln pour former des zones d'habitation fermées. Ces zones ne devaient cependant pas s'écouler en une bouillie d'habitations, mais être séparées par des espaces verts. Les nouveaux et anciens espaces périurbains au sud de la ville devraient être soigneusement planifiés ou examinés en vue d'éventuelles améliorations.

La collaboration des architectes et des paysagistes munichois avec le service a pu faire ses preuves à cet égard. Ils étaient prêts à mettre en œuvre leurs compétences, leur expérience et leur force de travail pour donner une large base au réaménagement. Les meilleurs d'entre eux devaient agir de manière totalement non bureaucratique en tant qu"architectes de confiance' entre les services d'urbanisme de la ville et l'autorité chargée de délivrer les permis de construire, afin de parvenir au réaménagement raisonnable recherché en commun.

Adolf Hitler a suggéré de prévoir des aires de jeux et de sport dans ces espaces verts. De petits pavillons devraient être construits le long des routes de desserte, ce qui permettrait de relier les zones résidentielles aux installations sportives et de loisirs disséminées dans les espaces verts. De petits pavillons de protection contre les intempéries, à la manière du monopteros, s'intégreraient également dans le paysage du parc. Au lieu de la maçonnerie, des piliers et des colonnes, des tubes d'acier fabriqués industriellement devaient donner aux pavillons la légèreté souhaitée, en accord avec le caractère de parc de ces surfaces. Adolf Hitler a ensuite déclaré :

Ce que j'ai imaginé pour Munich prend lentement forme dans votre planification – l'ampleur du réaménagement dans tous les domaines de l'urbanisme devient visible ! Il est également vrai que vous insistez pour que le périphérique ne rétrécisse pas l'espace urbain vers le sud-est et le sud. Je suis convaincu que le trajet vers Munich par ces routes jusqu'au lac de Starnberg et le retour depuis le paysage des Préalpes avec l'accueil par un paysage d'habitations et de parcs cultivés sera une expérience particulière !

Giesler, par le décret qui vous a nommé à Munich, vous êtes autorisé à exercer vos compétences au-delà du district urbain de Munich. Prenez en charge le lac de Starnberg, voyez en lui le lac de baignade de Munich et la zone de détente de proximité avec des liaisons de transport favorables. Je veux que les rives du lac soient libres ! Cela doit être réalisé petit à petit, pas du tout de manière abrupte, mais de manière judicieuse en fonction de ce qui est réalisable dans un premier temps : dans la mesure où les rives du lac appartiennent à l'État, on devrait commencer par là. Si des procurations sont nécessaires – Bormann, arrangez-vous avec Lammers, qu'il s'accorde avec les autorités compétentes pour que Giesler puisse s'imposer(2).

Je pris un biscuit dans le bol. Adolf Hitler me regarda et dit :

Aha ! Giesler veut avoir le temps de réfléchir !

– Mon Führer, – l'affaire du lac de Starnberg est une tâche supplémentaire et pas facile. Il existe déjà une administration : « Staatliche Verwaltung Schlösser, Gärten und Seen » [Administration nationale des châteaux, jardins et lacs – NdT]. Le professeur Esterer, un architecte que j'apprécie beaucoup, y travaille. J'aimerais qu'il me conseille et, en tant que connaisseur de la région, qu'il s'occupe de l'aménagement des rives.

– En tant que conseiller, – oui, – il est libre de faire des propositions de son point de vue. Mais vous ne pouvez pas déléguer cette tâche et vos pouvoirs, cela ne ferait qu'engendrer la confusion.

Bormann sortit un morceau de papier de sa poche latérale, y griffonna quelque chose et le glissa dans l'autre poche. Je connaissais déjà cette particularité, c'était pour lui comme un nœud dans un mouchoir et une note de conversation en même temps. Mais la remarque suivante de Bormann m'a surpris :

Le professeur [Esterer, cité plus haut – NdT] voulait encore donner des explications supplémentaires sur les façades des bâtiments du Parti, formées de tous côtés, le long de l'axe est-ouest, et sur le 'Geleit'. Cela reste à faire, les questions d'emplacement des autres bâtiments du Parti sont venues s'interposer, elles avaient la priorité dans la conversation précédente.

C'était typique de Bormann. Non seulement il suivait attentivement une conversation, mais il montrait aussi sa qualité de secrétaire du Führer. Lorsqu'Adolf Hitler m'invita d'un geste de la main, j'eus du mal à reprendre le fil de mes pensées, interrompu quelques heures auparavant.

Je commençai à nouveau les explications par l'accueil des deux autoroutes de Stuttgart et Lindau et de la rue de Pasing par le Forum des SA. Ensuite, j'ai décrit le 'Geleit' clair et net à travers l'alignement des

bâtiments du Parti le long de l'axe est-ouest vers la nouvelle gare centrale, la Große Strasse et ensuite vers le centre-ville. J'ai parlé de l'impressionnant passage de l'espace libre à un nouveau paysage de parc pour aboutir à un espace-rue architectural polyvalent sans alignement d'arbres, mais avec des arcades orientées au sud sur toute la zone de l'axe est-ouest ; il en résultait également un contraste avec la Grande Rue et ses doubles allées d'arbres sur les trottoirs de 20 mètres de large.

Dans une construction ouverte, les bâtiments du Parti devaient être séparés les uns des autres par de vastes espaces verts disposés latéralement. Dans la vision large et en perspective du grand axe de circulation, ils formeraient pourtant une unité. J'ai considéré que les espaces latéraux plantés d'arbres étaient la condition d'une conception individuelle souhaitée des différentes constructions et du libre épanouissement du style personnel des architectes mandatés.

La profondeur utile du terrain de part et d'autre de l'axe est-ouest permettrait de construire des bâtiments avec des cours intérieures spacieuses, et donc de détourner les espaces de travail des zones de bruit de la circulation. La situation des blocs de construction par rapport à la circulation a entraîné l'exigence de façades de bâtiments valables de tous les côtés, sans arrière, sans cours arrière.

C'était particulièrement vrai pour les groupes de bâtiments qui serviraient à la fois de 'Geleit' pour l'axe est-ouest et de 'Geleit' pour les voies ferrées en direction et en provenance de la gare centrale, bien qu'à une certaine distance. J'avais obtenu du ministère des Transports que les talus de la voie ferrée abaissée soient adoucis et plantés d'arbustes. Il en résulterait une entrée noble des trains sur trois kilomètres vers la nouvelle gare centrale ; un 'Geleit' ordonné pour le trafic de masse entre le parc de Nymphenburg au nord et les plantations d'arbres devant les façades des bâtiments du Parti au sud. Dans ce cadre, la technique des voies, des postes d'aiguillage, des pylônes et des signaux, apparaîtrait comme un filigrane d'acier, jusqu'à l'accueil surprenant par le vaste hall de la gare.

Je n'ai pas été interrompu, puis j'ai conclu :

J'aimerais ajouter une comparaison. Même le propriétaire d'une modeste maison se sent obligé d'utiliser le terme 'Geleit' [escorte – NdT]. Des fleurs et des plantes vivaces à côté d'un chemin de dalles mènent à l'entrée.

Une idée abracadabrante serait que le propriétaire, au lieu de guider son visiteur par la porte d'entrée, qui a toujours une forme particulière, le fasse passer par la fosse septique, le tas de compost, les briques creuses restantes,

la poubelle, la cave à charbon, puis la buanderie pour arriver dans la partie habitable.

Fou, dirait-on. Mais l'agglomération de milliers de maisons, la ville elle-même, conduit les visiteurs par ces chemins étranges dans sa 'culture urbaine' ! Et ce qui est honteux, c'est que personne n'y pense – on s'y est habitué.

Plus on s'éloigne du centre-ville et plus on se rapproche des rails, moins le terrain ou le loyer est cher – à cause du bruit et de la suie. Il faut donc se rapprocher du rail, de la rue avec ses entrepôts de ferraille, de charbon et de matériaux de construction, avec ses lieux de travail et ses publicités bon marché. À cela s'ajoute tout ce que la ville a recraché de pourri.

À Munich, c'est encore supportable, mais à l'entrée de la capitale du Reich, c'est déjà grave ! On se tient à la fenêtre – non endormi par le voyage de nuit, on regarde le 'Geleit' des maisons à l'arrière, des murs goudronnés incendiés alternant avec des canyons d'immeubles, le tout dans le brouhaha des trains qui passent. On voit des habitations indignes, avec des fenêtres de chambres à coucher et de cuisines ; des fenêtres étroites, derrière lesquelles se trouvent les locomotives – pas de doute ; car c'est là que pendent les brosses de toilettes, les chiffons et toutes sortes d'autres choses à l'air libre. On n'a pas seulement peur de soi-même, mais aussi du matin. Quel destin de devoir vivre là ! C'est pareil à Paris, c'est même pire !

Adolf Hitler m'avait écouté, à la fois amusé et sérieux : oui, c'est bien l'un des visages urbains les plus oppressants du XIXe siècle. Mais puisque nous le reconnaissons, c'est à nous de le changer !

C'est désormais une directive contraignante. Bien sûr, une ville doit offrir des espaces de travail à prix ou à loyer modérés et créer des logements à loyer modéré. Une ville ne peut pas non plus renoncer aux entrepôts et aux décharges le long des routes et des voies ferrées.

Mais tout peut être réorganisé. La preuve en a été apportée par notre planification de l'industrie et de l'ordre pour Munich, une excellente prestation de mes collaborateurs de l'époque.

Nous nous étions efforcés de renouer avec la tradition architecturale occidentale et de planifier ainsi l'avenir. Tous les projets de reconstruction, s'ils ont été réalisés, sont restés dans les archives. Peut-être craignait-on que quelque chose de l'univers mental d'Adolf Hitler puisse être réalisé dans l'espace urbain.

# Adolf Hitler sur l'architecture

## Expression et formes de l'architecture au XX$^{e}$ siècle

Un soir, Adolf Hitler m'a parlé de la technique et du développement industriel et a justifié les formes de conception de l'architecture correspondant à l'époque.

Nous vivons dans un monde industriel où la technique évolue de manière fulgurante. C'est pourquoi il est particulièrement important de ne pas perdre l'enracinement dans le sol. Sans le lien avec ce qui a poussé de manière organique, nous dépéririons.

Il m'a déjà dit qu'il avait une figure légendaire grecque symbolique à l'esprit : Antée, dont la force affluait toujours lorsqu'il touchait le sol. Le fait que nous pensions trouver cette force dans le corps de la nation, qui se renouvelle et s'accroît sans cesse, précisément dans la paysannerie, n'a rien à voir avec le romantisme, ou parce qu'il en a toujours été ainsi. Il y voit plutôt le contrepoids nécessaire à la forme de vie et d'économie industrialisée. Et c'est précisément le monde de l'industrie qui a besoin de l'espace, non seulement en raison de son expansion fulgurante, non seulement en raison des matières premières que l'espace garantit ici et là, mais bien plus parce que ce monde industriel est inorganique, hostile à l'environnement, et qu'il a donc besoin de l'espace organique pour rester en équilibre.

Il a pris conscience de cette nécessité impérieuse à chaque fois qu'il s'est rendu dans une agglomération industrielle, par exemple dans la Ruhr. De telles concentrations signifient une perturbation de l'équilibre nécessaire, une violation de la structure spatiale, une atteinte aux conditions environnementales humaines. À la longue, cela conduit à des conséquences catastrophiques. C'est d'ailleurs tout aussi vrai pour une agglomération urbaine non formée et donc inorganique.

La clarté morphologique et la concordance avec le monde de l'industrie et de la technique, c'est-à-dire avec notre existence au XX$^{e}$ siècle, ne se sont manifestées jusqu'à présent que dans certains domaines. Mis à part quelques bâtiments industriels très réussis, la percée vers une forme et une conception universellement valables est encore devant nous. C'est la grande tâche à laquelle nous sommes confrontés.

Au cours des siècles passés, la concordance de tous les domaines de l'être est devenue visible grâce aux performances culturelles des architectes, des sculpteurs et des peintres, grâce aux œuvres des compositeurs, des poètes et des philosophes. Une surabondance de talents raffinés a créé ces œuvres comme une documentation de leur époque. Cette diversité et cette perfection ne seront probablement plus jamais atteintes.

Le XIXe siècle a marqué un changement dans ce domaine ; les grands talents se sont tournés vers de nouveaux objectifs : la technique et la recherche dans tous les domaines. Et c'est justement notre XXe siècle qui offre aux talents, aux aspirants, de nouvelles possibilités de progresser. Nous devrions être modestes, nous ne pourrions pas tout avoir, des peintres géniaux et en même temps des chercheurs, des techniciens et des ingénieurs géniaux, qui apporteraient finalement à notre siècle la percée vers de nouveaux rivages :

Spengler affirme dans ses réflexions philosophiques que même dans le domaine de l'architecture, les possibilités de nouvelles créations sont épuisées, il ne voit donc leur expression future que dans des formes extensives. Je ne partage que partiellement son point de vue. Certes, la technique actuelle et les matériaux de construction qu'elle a développés, l'acier et le béton armé, offrent la possibilité de nouvelles dimensions et donc de formes de construction extensives.

Mais Spengler, en tant que visionnaire et interprète du déclin de la culture occidentale, a peu tenu compte de l'impondérable. Il a ainsi négligé la possibilité de surmonter les déchirements et de former ainsi une nouvelle communauté du peuple. Cette communauté populaire veut et va se manifester dans l'édifice, car elle reconnaît l'insuffisance de son environnement spatial non aménagé. Elle voit le désordre, le chaos, et pose les exigences et les critères par obligation nationale et sociale consciente.

Si cela conduit à une conception extensive, cela s'est produit à toutes les époques de grande culture, y compris dans les communautés urbaines qui, par foi ou par ambition, ont construit des dômes ou des cathédrales et ont pesé sur des générations. L'ordre de grandeur n'a trouvé sa limite que dans la maîtrise technique et artisanale du matériau de construction.

Spengler oublie, dans le monde industriel, l'indispensable obligation sociale qui y est liée et les conséquences naturelles qui découlent des contraintes de la technique et de notre époque, auxquelles nous devons répondre : ainsi le nouvel ordre dans l'urbanisme. Ce sont les grands défis de notre siècle, nous ne pouvons pas nous y soustraire. Il est tout à fait possible que les solutions spatiales conduisent à des aménagements

extensifs, mais en même temps, ces nouvelles échelles donnent naissance à de nouvelles formes :

Les autoroutes avec leurs ponts, leur insertion dans l'espace du paysage n'en sont-elles pas la meilleure preuve ? Par rapport aux routes actuelles, elles sont certes extensives, donc surdimensionnées. Mais ne reflètent-elles pas en même temps la nouvelle technique moderne de notre époque ? Elles peuvent exister par elles-mêmes tout en formant une unité avec les automobiles et les vitesses. Il en résulte une harmonie, une concordance, un nouveau sentiment d'espace-temps. Les autoroutes sont une formation claire de notre siècle, elles sont logiquement conçues à partir de l'exigence technique, – qui pourrait le nier ?

C'est ce que l'on ressentira un jour lorsque le réaménagement des villes correspondra à ce que nous avons imaginé : le nouvel ordre dans l'organisme urbain, les installations de transport, comme la gare centrale de Munich, en totale conformité avec la technique des trains modernes, les grands axes routiers avec leurs aires de stationnement dans la structure routière, les places et les Halles, les zones d'habitation humaines. Et la nouvelle échelle de cet aménagement sera ressentie comme une évidence lorsque – il le souligne toujours – la pensée ingénieuse et constructive s'unira à la sensibilité artistique. Bien sûr, cela dépend du rang des hommes qui s'occupent avec passion des tâches que l'époque nous a confiées :

Pour les autoroutes, le Dr Todt a réussi une percée vers une conception intemporelle et définitive. Je le répète : une synthèse convaincante des techniques modernes de construction de routes et de ponts pour le moyen de transport du XX^e^ siècle, pour l'automobile et sa vitesse d'une part, et pour le paysage d'autre part. L'autoroute, avec ses ouvrages d'art, ses ponts, ses viaducs, ses ponceaux, est devenue une partie valable du paysage. Non seulement elle s'intègre, mais elle ouvre l'espace et l'enrichit sans le perturber.

Tout est en mouvement, un nouveau monde, celui du XX^e^ siècle, est en train de naître. Nous aspirons à la totalité en tant que peuple et nation, et dans cette totalité nous incluons également notre espace vital, notre environnement. La globalité doit également être visible dans l'espace, comme c'est déjà le cas pour l'autoroute, ainsi que pour les solutions futures aux problèmes de transport, en particulier dans l'urbanisme. La conception technique et artistique, la nature et le classicisme ne seront plus en contradiction.

# À propos de l'échelle

L'échelle architecturale s'enracine dans la conscience culturelle d'une nation, dans la foi d'une communauté, mais aussi dans le rang d'une personnalité.

La tectonique, la maîtrise des matériaux de construction, détermine l'ordre et la dimension.

Mais l'idée de construction, l'imagination, les matériaux de construction et la technique, tous ensemble, servent l'idée. Peu importe ce qui ou qui a déclenché l'idée de construire, que ce soit la conscience de soi, la fierté d'une communauté urbaine ou la foi, consciente ou inconsciente, qui a poussé à de nouvelles dimensions, des églises et des cathédrales aux dimensions étonnantes ont vu le jour, portées par des générations. Il en est résulté des édifices d'une tectonique audacieuse qui, même après un siècle de technique moderne, forcent notre admiration, et des espaces qui nous obligent au respect.

Ces communautés d'une même volonté ont rendu leurs villes célèbres, leurs noms ont une résonance particulière : Bamberg, Naumburg, Strasbourg, Freiburg, Ulm. Oui, même la cathédrale de Cologne, dont la charge de la construction a été assumée jusqu'au XIX^e^ siècle. Chaque fois que la vue s'offre à moi sur le Rhin vers la cathédrale, sur le Danube vers la cathédrale, je ressens la force vitale de la foi de ces communautés urbaines qui se sont déclarées favorables à une telle échelle de l'édifice.

Il est intéressant et instructif d'étudier les anciennes vues de villes de Merian. Quel est le rapport de grandeur entre les bâtiments de la communauté, les églises, les cathédrales, les hôtels de ville et les tours, les constructions selon le rang d'un personnage – le château fort, le château ou le palais – et la taille de la ville et son étendue ? Sa silhouette est formée par l'assemblage horizontal et vertical de ses grands édifices. Même si la verticalité de certaines gravures de Merian est légèrement accentuée, qu'est-ce que cela change ? Même en cas de réduction, la forme harmonieuse de la ville reste grandiose.

À l'époque, la ville était encore une unité à taille humaine ; je m'en rends particulièrement compte à Ulm. Ici, je peux m'imaginer les banlieues ennuyeuses et me concentrer sur la vue du Danube vers la cathédrale. Je me rappelle que les habitants d'Ulm, tournés vers l'avenir, ont construit leur cathédrale si grande qu'elle pouvait accueillir plus que la communauté

urbaine de l'époque. Il s'agissait là de critères de construction que le Moyen-Âge s'était fixés.

Bien sûr, une telle construction était l'expression de la piété, mais aussi de la conscience de soi des citoyens dans le lien solide de leur communauté, qui n'était pas encore divisée dans sa pensée et ses sentiments. C'est aussi ce qui ressort de cette construction. Ulm me sert d'exemple pour de nombreuses autres villes, comme Fribourg et Strasbourg.

Le volume de construction était généralement si important qu'il pesait sur des générations, et on exigeait toujours des maîtres d'œuvre et des chantiers l'extrême de la tectonique et de la maîtrise des matériaux. Ils sont allés jusqu'à la limite de ce que l'on pouvait concevoir avec le matériau de construction qu'est la pierre. Mais je ne veux pas m'arrêter aux dimensions de cette cathédrale d'Ulm en général, avec sa couverture de surface de 8 200 mètres carrés et sa verticale de 161 mètres.

Je pense à une échelle urbanistique horizontale-verticale, à la ville impériale d'Augsbourg. Opposés à la cathédrale et au siège épiscopal situés sur le site du fort romain d'Augusta Vindelicorum sur la Lech, les citoyens ont construit au Moyen-Âge leur propre église, St Ulrich. Entre ces constructions de l'évêque et des citoyens se trouve l'un des plus beaux espaces de circulation médiévaux : la Maximilian-Straße, l'épine dorsale de la ville. Pour l'époque, elle était étrangement vaste, bordée de magnifiques maisons bourgeoises, dont celles des Fugger, Welser et Schaezler, dont beaucoup étaient ornées de fresques et de peintures architecturales, comme celles que l'on trouve dans les paysages de la Lech et de l'Iller.

Mais les choses n'en restèrent pas là : pour répondre à la fierté bourgeoise d'Augsbourg, l'architecte de la ville Elias Holl se vit confier la tâche d'ériger des bâtiments de représentation de la ville. Il leur construisit l'hôtel de ville – plutôt une maison de ville – avec des Halles spacieuses et la magnifique Goldene Saal (salle dorée). Le bâtiment se terminait par sept étages et un trilobe avec l'aigle impérial doré au centre, surmonté d'un fronton se terminant par l'emblème des Romains, la pomme de pin, le pyr des légionnaires. L'aigle impérial et le pyr constituent tous deux l'emblème de la ville.

Outre l'hôtel de ville, Elias Holl a façonné la tour Perlachturm, caractéristique d'Augsbourg. Il a construit l'arsenal avec sa façade plastique, le Metzg, les portes et les châteaux d'eau. Mais il manquait encore quelque chose à la rue : la plastique et quelque chose de spécifique à cet espace paysager, l'eau. Ils ont réuni les deux. D'excellents sculpteurs et fondeurs

d'airain ornèrent la rue et la place de fontaines, et les jeux d'eau furent alimentés par les eaux vives du Lech.

La bourgeoisie se manifeste de manière significative dans les bâtiments, certes pas dans une cathédrale comme à Ulm, mais dans le plus bel hôtel particulier du sud de l'Allemagne et dans une rue magnifique.

Si nous passons en revue les cultures, les peuples partageant une vision commune, les mouvements religieux et les grandes personnalités individuelles se pressent tous de la même manière pour se manifester dans l'édifice. De tout temps, ils ont poussé l'échelle de la construction jusqu'aux limites imposées par les matériaux de construction et les possibilités techniques de l'époque. Oui, nous nous posons souvent la question de savoir comment ils ont pu y parvenir.

Ces limites étaient liées à la tectonique de la construction en pierre. Elle a trouvé son expression unique dans le temple grec, dont le Parthénon est sans doute le plus bel exemple, puis dans la tectonique des voûtes romaines, dans le Panthéon, et enfin dans les étonnantes constructions en pierre et en voûte des cathédrales du Moyen-Âge.

Grâce à l'acier et au béton armé, nous avons désormais accès à de nouvelles possibilités de conception haute et vaste. Au siècle dernier, les ingénieurs ont commencé à poser des jalons grâce à des constructions audacieuses : la Tour Eiffel, des ponts de grande portée, des installations de transport de masse et donc de nouveaux critères pour l'espace et le temps, ainsi que d'innombrables exemples de construction dans le domaine industriel avec de grandes installations, des tours et des Halles à des fins commerciales. Mais il n'y a eu que peu d'approches de la transformation non seulement possible, mais absolument nécessaire, en une formation tectonique pour ces magnifiques travaux d'ingénierie.

À l'époque, les architectes ne se sont détachés qu'avec beaucoup d'hésitation – voire pas du tout ! – de l'éclectisme de l'époque stylistique historisante.

Les Américains, qui n'ont pas d'attaches traditionnelles, sont ici en avance sur nous. Dans leurs immeubles, leurs gratte-ciel, on voit une pensée d'ingénieur et une construction statiquement déterminée avec une conception par des architectes. Mais on sent que cette tendance à la verticalité est induite par une pensée commerciale et favorisée par des fonds rocheux.

Pour moi, ce verticalisme gigantesque au détriment de l'horizontalité nécessaire à l'urbanisme est une brutalité hors d'échelle. Je pense en général

à Manhattan et en particulier au manque de considération qui est actuellement érigé, au Rockefeller Center avec le rang que revendique le grand capital. Vous connaissez la situation : cela n'a plus rien à voir avec l'urbanisme, plus rien à voir avec l'échelle, – ce sont des symboles du calcul glacial des dépenses et des recettes, représentés par la construction de 70 étages et plus en acier, béton et verre. Ce que cela signifie en réalité, on le voit à l'église adjacente de style néogothique, qui devient une catacombe dans ces gorges. Manhattan doit être une oppression, mais pour les Américains, c'est la fierté d'avoir construit les plus hauts bâtiments utilitaires du monde.

Le fait que nous aussi, à l'avenir, construirons, voire devrons construire des immeubles – nous les construirons et non pas les ériger ou les empiler – résulte de différentes raisons. Mais ces gratte-ciel doivent être intégrés de manière judicieuse dans la situation urbanistique du moment, et ils doivent être reconnus comme une tendance verticale nécessaire, comme une échelle pour la forme de la ville. Ils ne trouvent leur justification que lorsque leur forme exprime l'unité de l'ingénierie et de l'architecture, c'est-à-dire de la pensée et de la sensibilité. Au-delà de la statique établie, une nouvelle tectonique, propre à l'acier et au béton armé, doit devenir visible.

Quelles possibilités de conception et d'application urbanistique s'offrent ainsi à nous ! Entre-temps, l'amélioration constante de la résistance des matériaux en acier et en béton armé ainsi que des méthodes de calcul a permis de développer une tectonique constructive et statique propre, particulièrement reconnaissable dans nos ponts et nos bâtiments industriels. Les constructions en acier et en béton armé se sont affinées, elles sont devenues élégantes et gracieuses.

Nous concevrons donc nos bâtiments dans la tectonique claire de la pierre, également en liaison avec la technique de la voûte, partout où nous le jugerons bon. Mais nous utiliserons également les matériaux de construction développés par la technique du XIX^e^ siècle, l'acier et le béton armé, là où cela correspond au but et à l'objectif que nous visons. Mais nous devons toujours chercher à faire coïncider la forme, la pensée et le sentiment.

Mais une rétrospective est également nécessaire. Il n'est pas seulement important de reconnaître l'enracinement de l'échelle de l'architecture et de l'urbanisme, mais aussi de connaître tout ce qui influence la conception, la favorise ou l'entrave. Par exemple, les aspects politiques. L'autre jour, quelqu'un a voulu m'expliquer que c'est justement dans la démocratie que l'on a construit l'édifice le plus noble à l'échelle la plus divine et la plus

humaine, le Parthénon ! Oui, ai-je dit, mais ce n'est pas dans la démocratie que le Parthénon trouve ses racines, mais dans la conscience culturelle des Hellènes et dans le rang de la personnalité de Périclès – mais aussi dans le rang, le rang solitaire des artistes qui ont conçu le Parthénon : l'architecte Iktinos et le sculpteur Phidias !

On ne peut pas attribuer le Parthénon à la démocratie de la cité-État, car il y a une concordance temporelle avec la forme de l'État. La démocratie ne favorise pas la personnalité, elle ne crée pas le climat et ne donne pas de terreau à tout ce qui veut se démarquer de la matérialité. La situation politique du XIXe siècle à nos jours le prouve également. Aucune tendance politique n'a eu d'influence sur les urbanistes et les architectes. 'Tout n'est pas possible à toutes les époques'[25] – je ne sais pas qui a dit cela.

L'architecture n'est pas seulement le langage dans la pierre, elle est l'expression de la foi et de la conviction d'une communauté, ou elle marque le pouvoir, la grandeur et la gloire d'une personnalité, d'un souverain, d'un pape, d'un prince, – ou d'un marxiste comme Lénine.

En fin de compte, ce n'est pas seulement l'échelle qui est décisive, mais la conception et l'affectation dans l'espace, dans l'organisme urbain. C'est dans ce contexte qu'il faut voir ces géants verticaux de Manhattan. Ils ne sont en aucun cas des signes de construction ou des symboles de la démocratie américaine, ils sont plutôt l'expression d'une gigantomachie du matérialisme et du capital contre un véritable rang qui revient à l'expression d'une communauté ou à l'ordre de l'État. Mais Manhattan n'a pas été toléré seul, il a aussi été encouragé dans une démocratie qui a ainsi rendu possible cette confusion des échelles.

Mais la confusion dans l'urbanisme ne réside pas seulement dans l'accumulation de gratte-ciel, mais aussi dans la bouillie horizontale d'une ville qui s'écoule et qui prolifère dans l'informe. Il y a là aussi une perte d'échelle. Comme l'exprime Nietzsche, nous sommes 'poussés à rétablir l'ordre des choses', et cela n'est possible que si l'on tient compte de tous les contextes urbanistiques. Cela ne doit pas conduire à l'idée : encore plus haut, encore plus puissant - mais plutôt : juste aussi haut que nécessaire. Car même à petite échelle, même à l'horizontale, le rang et l'échelle peuvent s'affirmer.

---

[25] [NdT : l'un des principaux représentants de la discipline de la géographie de l'art, Reiner Haussherr, cite le critique d'art Heinrich Wölfflin avec la phrase de Salomonis « Tout n'est pas possible en tout temps » et ajoute « Tout n'est pas possible en tout lieu ». On voit ici clairement le fondement du travail de géographie de l'art.]

Je veux donner une indication qui mène à une comparaison d'échelle des routes. Que nous construisions les nouvelles routes en tenant compte des densités de trafic futures est aujourd'hui une évidence. Que nous créions des voies automobiles sans croisements, cette nécessité s'impose à toute personne raisonnable. J'avais déjà esquissé ces profils de routes adaptés aux voitures à l'époque de la forteresse de Landsberg.

Mais il faut se rappeler la situation : il y a plus de soixante-dix ans – à l'époque, personne ne pensait aux voitures – la députation des travaux publics de Paris a soumis au préfet Haussmann un projet de route qui partait de la place de l'Etoile, passait devant le bois de Boulogne et s'enfonçait dans la campagne[1]. Cette route était d'abord prévue pour une largeur de 40, puis de 60 mètres. Les députés prirent alors leur courage à deux mains, il leur sembla que cette largeur était très audacieuse – c'est attesté. Mais Haussmann a biffé sur le plan l'inscription de 60 mètres et a décrété une largeur de 120 mètres !

Un autochtone d'Afrique ou d'Australie pourrait, du point de vue de ses sentiers de brousse, qualifier une rue d'une telle largeur de démesurée, d'insensée. Pour le Paris de l'époque, la décision d'Haussmann était certes remarquable, mais tout à fait appropriée pour le Paris d'aujourd'hui. En même temps, cette rue a ouvert une nouvelle zone urbaine.

Il faudrait citer encore de nombreux exemples dont nous pourrions nous inspirer pour trouver une base à la mise en ordre de l'échelle. Il faudrait tenir compte de l'augmentation du volume de la ville et du nombre d'habitants, qui ont souvent été multipliés par dix depuis le XIX^e^ siècle. Ce serait la composante spatiale de l'échelle dans ses dimensions horizontales et verticales, tout en sachant d'emblée que nous n'atteindrons jamais – même de loin – les échelles des siècles passés, et que nous n'y aspirons même pas.

Cette comparaison d'échelle est toujours présente à mon esprit, il suffit de penser à la cathédrale d'Ulm : c'est tout simplement incroyable : une communauté urbaine d'environ 12 000 habitants construit sa maison de Dieu, dans laquelle plus de 20 000 personnes de la communauté trouvent place !

Il en a été de même dans le domaine de la sculpture ! Le Sphinx, les statues colossales des Égyptiens, les sculptures de Phidias, l'immense statue d'Athéna Promachos sur l'Acropole – selon la tradition, la pointe dorée de sa lance brillait jusqu'aux navires du Pirée ! Toutes les cultures se sont

manifestées dans la grande sculpture. Mais arrêtons-nous au 'Roland' statuaire des villes allemandes.

À l'occasion de mon voyage à Rome et à Florence, j'ai à nouveau pris conscience de la pauvreté du cadre architectural et des distorsions d'échelle dans lesquelles nous devons représenter la nation et l'État à Berlin, la capitale du Reich. Non seulement par rapport à la forme de la ville – comme Vienne ou Prague apparaissent ici comme des villes dominantes – mais aussi par rapport à la substance architecturale, et ici en général par rapport aux bâtiments de la ploutocratie, qui se présente de manière dominante à Manhattan avec des hauteurs allant jusqu'à 380 mètres.

Nous nous donnons le droit d'établir une nouvelle échelle qui correspond à notre nation et à notre unité populaire. Ce faisant, nous rétablirons l'ordre hiérarchique.

Même si je pose les tâches en ayant clairement conscience de leur nécessité, je suis en fin de compte tributaire des artistes disponibles pour les concevoir.

Bien sûr, nous serons exposés à la critique lorsque tout ce que nous voulons construire sera connu : la Grande Rue de 120 mètres de large, les Halles de la Communauté, les bâtiments du Parti, les monuments. Certes, nous sommes encore loin, en termes de proportions et d'échelle, des constructions de l'Antiquité, des grandes périodes du Moyen-Âge et de la Renaissance. Mais les critiques crieront au scandale : 'démesure et mégalomanie'. C'est ce qu'a également supporté Haussmann lorsqu'il a créé le gigantesque système de rues pour Paris en réorganisant l'organisme de la ville. C'est également ce qui s'est passé lorsque Louis I^er^ a commencé à agrandir le vieux centre de Munich et à lui donner de nouveaux accents urbanistiques en faisant construire la Ludwigstraße, la Briennerstraße, la Königsplatz. Mais peut-on aujourd'hui imaginer Munich sans les constructions de Louis I^er^ ? Je pense que ce sont elles qui donnent à Munich son atmosphère, et qu'elles représentaient alors, comme aujourd'hui, une extension harmonieuse pour la vieille ville.

Giesler, vous n'avez aucune idée de ce qui se passe en dehors de nos frontières, jour après jour ! Des journalistes émigrés, qui se considèrent comme des intellectuels de classe mondiale, commencent déjà à déblatérer dans la presse avant même que nous ayons vraiment commencé à construire. Ils crient : 'Mégalomanie', – oui, ce doit être quelque chose d'horrible ! Cela signifie la mégalomanie ; un mot d'ordre de ces intellectuels à l'esprit étroit qui comprennent tout et rien.

La mégalomanie était donc la cause de toutes les constructions qui dépassent l'horizon de ces hypocrites et de ces décomposeurs ! La démesure des pyramides et des temples, – la mégalomanie est à l'origine du Colisée, des thermes et des basiliques. Les églises, les cathédrales et les dômes sont démesurés – même celui de Florence et Saint-Pierre avec le 'Zange' [ ? – NdT] du Bernin – même les rues d'Haussmann, les Champs-Élysées, la tour Eiffel – tout cela est le fruit de la mégalomanie !

Manhattan ? Pour nous oui, mais pas pour ces scribouillards : non, tout cela est justifié, utile et beau – sauf ce que nous voulons construire, car c'est de la 'mégalomanie' !

## Classicisme

Dans les entretiens qu'Adolf Hitler a eus avec moi entre 1940 et 1945 sur l'architecture et l'urbanisme, il a souvent utilisé le terme de 'classicisme'. Ce qu'il entendait par là et où il reconnaissait le classicisme m'a d'abord surpris. Ainsi, le soir après notre passage à Paris, dans son quartier de Brûly-de-Pesche, il m'a dit : la façade de Notre-Dame m'a beaucoup impressionné par sa dignité et son classicisme !

Son impression de classicisme aurait-elle été formée par le calme fermé et majestueux qui caractérise la façade de Notre-Dame, malgré sa forme fortement plastique ? Ou était-ce la pénétration horizontale dans l'effort vertical, un comportement léger dans l'attachement roman à la terre ?

Quelques mois plus tard, Adolf Hitler m'a parlé de l'œuvre occidentale de la cathédrale de Strasbourg ; il a alors trouvé d'autres mots, comme : résolution magique et singulière dans les verticales gothiques – intériorité onirique – on oublie que cette œuvre occidentale est façonnée dans la pierre – elle est complètement dématérialisée ; puis il a évoqué à nouveau le classicisme de la façade de Notre-Dame et a ajouté : avec l'écho de la fermeture romane.

Plus tard, en 1942, au quartier général du Führer à Winnitsa, au cours de la nuit, il a de nouveau parlé du terme 'classicisme'. Il a dit qu'il était souvent mal compris sur ce point ; lorsqu'il utilisait le mot 'classicisme', cela n'avait rien à voir avec un style, avec des éléments ou des formes architecturales classiques.

Il veut plutôt désigner l'ordre clair et discipliné qui s'oppose au désordre et à l'arbitraire. Pour lui, le classicisme signifie également la concordance entre les idées de construction et la construction, entre l'intuition artistique

et l'adéquation des matériaux, le tout aboutissant à l'unité de la forme, et ce dans tous les domaines de la conception.

Il aimerait éviter le mot 'modèle de validité' – il profane. Ce dont il parle, c'est d'une forme de conception à laquelle on ne peut rien ajouter ni retirer : la finalité intemporelle.

## Des ponts en acier

En 1938, le Dr Todt m'a présenté le projet d'un pont autoroutier sur le Rhin. Je me suis rendu compte, a dit Adolf Hitler, qu'il ne s'agissait pas seulement d'un excellent travail d'ingénieur, mais qu'il était plus que le résultat d'un calcul statique unilatéral. Le projet était né de la collaboration entre un ingénieur et un architecte. Le pont a été construit entre-temps, il possède le classicisme auquel nous devons aspirer pour toutes nos constructions, il a la validité qui traverse le temps[1].

Il a poursuivi sa réflexion. Dans la conception de ce pont, le matériau de construction qu'est l'acier reçoit l'équité qui lui revient, et le système de forces de la construction et la tension s'expriment de manière convaincante. Le pont enrichit le paysage et lorsqu'on le traverse, on a l'impression que le courant prend de l'importance.

C'est ici que se situe l'objectif de la conception en acier. C'est grâce aux efforts conjoints d'ingénieurs et d'architectes compétents que l'idée de construction ne reste pas dans la matière ou dans le calcul austère, mais que le façonnage est conduit à la tectonique propre à l'acier, à une finalité technique classique.

Au bout d'un moment, il a déclaré que c'était justement ce rang qui manquait au nouveau pont des Nibelungen de Linz, alors qu'il pensait que la planification était entre les meilleures mains. Même un parvis de pont bien aménagé avec des sculptures n'y changerait rien. L'importance visuelle du pont lui-même ne repose pas uniquement sur le niveau utilisé, le niveau de circulation et de fréquentation, mais bien plus sur la vue que l'on a des rives, de la colline vers la vallée ou du fleuve.

Dès la première visite, lors de mon introduction à la tâche de Linz, il avait remarqué que le pont ne répondait pas à mes attentes. Il me demanda si je voulais justifier mon refus, ce que je pouvais faire en toute franchise.

Je pense qu'il manque l'idée de construction, disais-je, l'élan et l'échelle. De par sa conception, le Nibelungenbrücke n'est pas un pont urbain, comme c'est le cas du pont S. Trinita à Florence et surtout du pont

Prinzregenten à Munich. Ce sont deux des plus beaux ponts urbains que je connaisse. Le pont Alexandre III sur la Seine à Paris, un pont en arc en acier, en fait également partie – mais il pourrait se passer du décor de l'exposition universelle. Après tout, c'est un pont urbain typique.

En revanche, la construction en poutres d'acier qui enjambe le Danube à Linz évoque plutôt un pont ferroviaire ou autoroutier dans un paysage lointain. Vu de côté, il n'a aucun lien avec les normes de construction de la ville. Un pont plat en arc, qui traverse le fleuve à un intervalle rythmé avec une partie centrale à grande portée, sert mieux l'espace urbain que cette poutre en acier qui pèse lourd[2].

De plus, à Linz, les poutres métalliques sont si hautes que les échelles sont confuses. Depuis la vue latérale des rives, la dissonance des échelles est particulièrement visible lorsqu'un tramway passe sur le pont. S'il devait s'agir d'un pont à poutres, une partie de pont pour piétons, posée sur des consoles en porte-à-faux, donnerait un profil horizontal à la lourde poutre en acier. La dimension verticale serait divisée, ce qui, avec l'ombrage, aurait permis d'alléger l'aspect visuel.

Pendant un court instant, j'ai été tenté d'ajouter à ma critique celle de l'architecte salzbourgeois Reitter, qui avait fait preuve de ses compétences lors de la construction du château de Klessheim. Reitter – nous étions liés par une formation commune d'architecte – m'avait demandé de soutenir sa défense. Il m'avait répondu avec indignation :

'Les mêmes pontifes qui sont responsables de ce pont de Linz sont maintenant chargés du pont de Salzbourg. C'est impossible ! En tant que Salzbourgeois, je me mets à disposition avec mon partenaire pour l'élaboration du projet, et pour que cela ne soit pas mal interprété : sans aucune compensation !'

Mais Adolf Hitler en avait assez entendu, il déclara presque rudement : pour les deux autres ponts dans la zone urbaine de Linz, vous êtes responsable !

J'ai assuré que je m'inspirerais autant que possible de bons exemples et qu'avant de prendre des risques, je vérifierais les projets de ponts sur des maquettes précises avant de solliciter sa décision.

Adolf Hitler conclut en disant que, comme je le savais, avant de me charger de Linz, il avait demandé à Speer, Gall et Kreis de concevoir des projets pour des ouvrages individuels. À l'avenir, je devrais désigner les architectes qui conviendraient pour des bâtiments individuels à Linz et avec

lesquels je souhaiterais collaborer par la suite. Il ne voulait pas de dissonances.

J'ai prêté l'oreille et l'ai regardé, son visage était fermé. Bien plus tard, j'ai trouvé l'explication, elle résultait d'un contexte intéressant[3].

## Langue et construction

Nous avions parlé des matériaux de construction et du fait que le temple sur le plan rectangulaire du mégaron avait été construit à l'origine en bois, avant de trouver sa forme dorique valide en pierre.

J'ose une comparaison, a dit Adolf Hitler. Une publication dans un magazine d'architecture américain m'en donne l'occasion. Il est tout à fait possible qu'avec cette comparaison – plus, c'est une parabole – je me trouve en contradiction avec les historiens de l'art et les esthètes oints, – mais c'est ma façon de voir les choses.

De même que les mots qui nous sont familiers ont formé, au cours de longues périodes, la langue maternelle qui exprime notre pensée et nos sentiments, de même l'édifice, le langage de l'architecture, s'est développé. Il est né de l'assemblage des matériaux de construction donnés par la nature. Mais il est important de noter qu'au départ, il y avait et il devrait toujours y avoir l'idée de construire.

On prenait le matériau et on le façonnait en fonction de la nature de l'homme et des conditions environnementales ; ainsi, pour rester dans le bassin méditerranéen, le tholos et le mégaron. Il se peut qu'aux débuts les plus primitifs de l'homme, lorsqu'il est sorti des cavernes, seuls les matériaux de bois, d'argile et de pierre aient été significatifs, mais lorsque les mots du langage ont formé des phrases, les matériaux de construction se sont également ajoutés et formés pour servir l'idée de construction.

De nouvelles formations de mots sont apparues, de nouveaux mots sont venus s'ajouter, issus des langues de culture grecque et italienne, des contextes linguistiques italiens, français, car les mots sont interchangeables, ils sont des matériaux et sont repris comme des éléments de construction. Les phrases prennent alors de l'ampleur, de la clarté et de la plastique, les pensées peuvent être communiquées de manière plus différenciée et plus expressive.

Dans l'édifice aussi, les matériaux de construction s'assemblent pour s'exprimer ; selon l'idée de construction, ils se différencient de manière prononcée en soutien et en charge, et c'est ainsi que commence l'art de la

construction, l'architecture. Les surfaces murales se resserrent, les piliers et les colonnes, les architraves et les charpentes enrichissent et élargissent les possibilités d'expression, les voûtes et les coupoles conduisent à de nouvelles dimensions.

Il en va ainsi à travers les siècles, compris et reconnus par tous comme valables. Les styles apparaissent et disparaissent : de nouvelles pensées et connaissances poussent à la création. Les bâtiments s'assemblent pour former l'unité urbaine d'une communauté, à laquelle s'ajoutent le temple ou la cathédrale, le palais du souverain, les constructions de la communauté, et pourtant tout se différencie en fonction de la nature et de l'environnement pour former la langue maternelle de l'architecture.

Et aussi différents que puissent être les assemblages de tous les bâtiments en organismes urbains, selon leur nature, leur langue et leur paysage, ils se comprennent dans l'espace culturel occidental. Ils sont accentués dans leur spécificité : voici Rome, voici Paris, voici Vienne, Prague ou Munich.

Au XIXe siècle, cette force d'expression s'éteint dans le bâtiment comme dans l'urbanisme, l'idée de construction recule, l'idée de construction s'étouffe dans le matériel.

De la turbulence des événements et de l'évolution dans tous les domaines que présente le XIXe siècle, je retiens deux données pour illustrer ma comparaison entre langue et construction : l'espéranto, tentative d'une langue mondiale, et les matériaux de construction développés par la technique industrielle, à savoir l'acier, le béton et le verre. L'espéranto, une langue mondiale artificielle sans tradition ni animation. Elle n'a pas pu et ne peut pas s'imposer face à une langue vivante, qui s'est développée au fil du temps. L'espéranto n'avait pas non plus de sens dans la pratique. L'avance prise par la langue anglaise au XIXe siècle grâce à sa diffusion mondiale était trop importante.

Il en va tout autrement pour les bâtiments et l'urbanisme ! Les nouveaux matériaux de construction se voient attribuer une priorité dans la construction de l'architecture qui ne leur revient pas. La différenciation architecturale de la race, de la nature et du paysage est en danger. L'espéranto du bâtiment – c'est l'impression qui s'est imposée à moi. Je suis cette évolution, qui se dessine particulièrement en Amérique, dans les revues d'architecture qui me parviennent par l'intermédiaire des ambassadeurs des États neutres.

Les immigrants ont apporté en Amérique la culture architecturale de leur pays, les Espagnols, les Français et les Anglais, avec des salles

hypostyles devant le portique et des murs issus de l'univers formel de Palladio. Des ingénieurs allemands ont construit des ponts ; le néoclassicisme s'est retrouvé dans l'insouciance américaine pour les bâtiments de l'État, des institutions gouvernementales et des banques. Et puis, chose typiquement américaine, une tendance à la verticalité dans des dimensions jusqu'alors inconnues !

Ici aussi, on constate l'insouciance américaine, le mépris total de l'échelle horizontale dans le plan d'urbanisme, qui est pourtant la condition obligatoire et logique de l'unilatéralité verticale des gratte-ciel. Et c'est là que les nouveaux matériaux de construction s'imposent à l'excès, sont utilisés à la mode et comme des ingénieurs, et le résultat est une simple expression matérielle.

Nous aussi, nous construirons des immeubles de grande hauteur dans les villes où une densification et une tendance à la verticalité sont nécessaires, mais nous respecterons les distances humaines nécessaires.

Les propagandistes de la 'machine à habiter', les architectes allemands du 'Bauhaus' et de la 'cité du Weissenhof' se sont joints à la performance architecturale américaine indépendante d'un Wright. Dans leurs projets, les nouveaux matériaux de construction que sont l'acier, le béton armé et le verre ne s'intègrent plus à l'idée de construction en tant que service, ils deviennent autocratiques et, dans leur approche technique, ils se superposent à l'idée de construction.

Les possibilités constructives et techniques qu'offrent l'acier et le béton sont jouées avec une virtuosité magique, des structures de forme sont développées jusqu'à l'unilatéralité lascive. Une architecture espéranto se dessine ainsi, le détournement est évident, avec l'intention consciente ou inconsciente de parvenir à une expression internationale ou à un style matériel.

Ce 'style', s'il mérite cette appellation, est détaché de la tradition et de la continuité, de l'espace paysager et de ses habitants, et donc aussi de la composition architecturale telle qu'elle a été comprise jusqu'à présent.

La conception des bâtiments dans le domaine général des lieux de travail – les usines de toutes sortes, les laboratoires, les bâtiments pour les aéroports – est tout simplement convaincante, elle correspond à l'ordre et à la rigueur disciplinés ; ici, ce sont des enveloppes claires des processus techniques, la conception correspond au déroulement du travail : ces bâtiments sont des éléments de la technique de notre époque, ils sont exemplaires, exemplaires !

Je me distancie de l'exaltation romantique et de l'anachronisme dans la construction, par exemple lorsqu'une station-service, située justement sur l'autoroute de l'époque, veut démontrer son attachement au paysage avec un pignon en bois à colombages ! Cela devrait être clairement exprimé : ici, on fait le plein de voitures et non pas l'abreuvage des chevaux !

Il en va autrement lorsque la technique matérielle dominante de l'acier et du béton armé recouvre les idées de construction de l'habitat ou les pensées et les idées de construction qui, conformément à leur rang, ont besoin de l'architecture au meilleur sens du terme, une architecture qui correspond à la nature des hommes et à leur espace paysager.

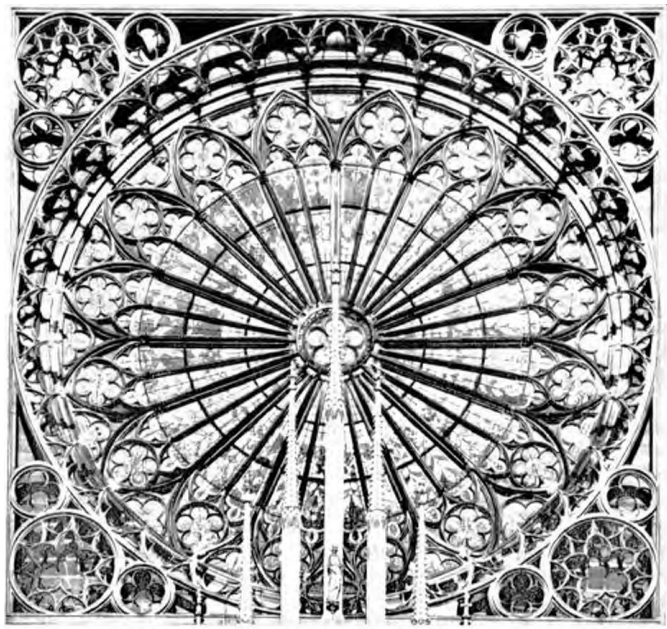
## La cathédrale de Strasbourg – automne 1940

La cathédrale de Strasbourg a été pour moi une expérience forte ! Visible de loin, la tour était l'emblème de l'ancienne ville impériale libre. Avant le XIXe siècle, cette tour était le plus haut bâtiment d'Europe, mais qu'est-ce que cela signifie par rapport à l'édifice lui-même ? Quelques jours auparavant, nous étions passés devant Notre-Dame, et la façade m'avait donné une impression de classicisme, malgré sa forme gothique.

L'œuvre occidentale de la cathédrale offre un tout autre accueil. L'étroitesse de la rue donne sur un portail enchanteur surmonté d'une rose.

Malgré toute la discipline, c'est une résolution originale, comme un rêve, une intériorité représentée dans la pierre – c'est ainsi que l'on est conduit dans l'espace de la cathédrale.

Jamais un espace religieux ne m'avait autant saisi. L'interpénétration et en même temps l'unité de la nef principale avec le transept plus ancien, la croisée mystérieuse, le chœur, c'est un accord spatial d'une dignité majestueuse. Je suis resté longtemps entre les piliers tendus sous la coupole



*La rose de la cathédrale*

octogonale de la croisée et j'ai eu l'impression que l'espace était plus que tridimensionnel. L'étonnement, le respect et le recueillement l'habitent, comme si elle était remplie de chants ou du son d'instruments anciens ! Peut-être que le fait d'être sorti de la guerre m'a permis de découvrir cet espace solennel.

Au-delà de la dimension spatiale, on ressent son lien avec les temps passés : a construction primitive ottonienne en est le point de départ, la puissante maçonnerie a été érigée à l'époque des Hohenstaufen. La cathédrale a été construite pendant des centaines d'années. On repense à ces temps de l'Empire et au fait que ce jardin d'Alsace était alors un pays central de l'Empire, le paysage culturel alémanique de l'Europe.

L'Église protestante s'est approchée de moi. Elle revendique la cathédrale. Mais faut-il répéter à la cathédrale, sur le plan confessionnel, ce qui s'est passé en Alsace au fil du temps ? Cette terre de culture allemande, alémanique, qui a donné naissance à cette cathédrale, a été rattachée à la France au XVII$^{e}$ siècle, puis à l'Empire en 1871, puis à nouveau à la France en 1918, et maintenant elle est à nouveau allemande.

Dans la cathédrale, dans la croisée de cet espace solennel, j'ai pris la décision suivante : je placerai la cathédrale au-dessus des confessions. Je lui donnerai une destination à la hauteur de son importance, et je rendrai ainsi hommage à tous ceux qui ont construit cet édifice. C'est ici que le soldat inconnu de cette guerre trouvera sa dernière demeure.

# Linz

## La mission – automne 1940

Giesler, je sais à quel point vous êtes surchargé, – néanmoins, je dois vous charger d'un autre travail : le réaménagement de Linz en tant que planification globale. Considérez cela comme un mandat formel ! Vous êtes ainsi habilité à donner des instructions à toutes les autorités compétentes, vos pouvoirs pour le réaménagement de Munich sont également valables pour Linz. Le Gauleiter Eigruber est informé et se réjouit de travailler avec vous.

Maintenant, ma demande personnelle : au-delà de cette mission d'urbanisme, j'aimerais vous engager comme architecte pour Linz. Je vous demande de concevoir l'aménagement des rives du Danube et j'aimerais également avoir vos projets pour différents bâtiments auxquels je suis particulièrement et personnellement intéressé. C'est un souhait personnel. Linz est ma ville natale, la ville de ma jeunesse, et c'est à Linz que j'aimerais passer mes vieux jours. Cette ville est très importante pour moi.

C'était la deuxième année de la guerre, à l'automne 1940. Adolf Hitler m'avait fait venir au Berghof. Dans la nuit d'un dimanche, nous avons pris son train pour Linz. Tôt le matin, nous étions au bord du Danube, du côté d'Urfahr, et nous regardions la vieille ville de Linz, en face.

Adolf Hitler m'a expliqué sa pensée : je veux que Linz se tourne vers le fleuve avec les nouvelles constructions ! Il a ensuite discuté des détails, des ponts sur le Danube, des niveaux de crue et de la lumière nécessaire à la navigation.

Il indiqua l'emplacement de certains groupes de bâtiments. Tout était bien pensé, tout était justifié : les caractéristiques du terrain étaient prises en compte, ainsi que l'effet des formes de construction à la lumière du soleil. Il m'a conduit par le bras jusqu'au chemin de halage du Danube et m'a montré le Römerberg avec le bâtiment sans échelle, la caserne du château, où je devais construire sa maison, sa dernière demeure : de là, j'ai une vue sur Linz et le Danube.

Il montra du doigt les falaises qui descendent à pic vers la vieille ville et le Danube. Nous sommes retournés du côté de Linz en passant par le pont des Nibelungen, qui était encore en construction. À la tête du pont, Adolf Hitler s'est arrêté :

Regardez vous-même, le côté Urfahr est jusqu'à présent négligé et insignifiant. Comment cela va-t-il se transformer avec la nouvelle mairie, puis l'hôtel de ville et la 'place sur le Danube' avec une tour marquante à côté de la grande salle de la communauté ? Vus d'ici, les bâtiments se dresseront de manière sculpturale dans la lumière claire du soleil et feront de Linz la 'ville sur le Danube'. C'est ici, à cet endroit, que se trouveront les sculptures des 'Nibelungen', qui donnent leur nom au pont. Elles ont été commandées au sculpteur Comte Plettenberg.

C'est là, en aval, que notre projet d'urbanisation devrait se terminer par un accent. C'est là que s'étendra le troisième pont sur le Danube. Un monument à Bismarck devrait être érigé en liaison avec la tête de pont du côté d'Urfahr. Ensuite, le paysage libre du Danube avec ses plaines alluviales arborées suivra immédiatement.

Je l'ai regardé d'un air interrogateur ; il a compris et expliqué que Bismarck était une figure symbolique pour un habitant de Linz, qu'il incarnait l'Empire allemand et qu'ils [les habitants de Linz – NdT] s'étaient toujours sentis Allemands.

Il y a des années, le professeur Kreis a conçu un monument à Bismarck, un bâtiment rond de forme puissante, avec un espace central, un bon projet, qui a été primé, mais qui n'a pas été réalisé. Cette construction circulaire doit être simplifiée dans sa conception extérieure et donc intemporelle. Il pourrait très bien s'imaginer ce bâtiment rond comme une ponctuation architecturale pour terminer les constructions sur la rive gauche. Elle n'est pas là uniquement pour rappeler Bismarck, mais comme monument pour le rattachement de sa patrie au Reich.

Adolf Hitler s'est retourné et a montré l'élévation devant nous :

Regardez – là – c'est le Pöstlingberg, couronné par une église de pèlerinage baroque. J'aimerais l'intégrer dans le décor de la ville et du paysage et lui donner de l'importance. Nous en parlerons plus tard.

Nous nous sommes ensuite promenés dans le centre-ville. Adolf Hitler nous a fait visiter les plus beaux bâtiments de la vieille ville, nous a montré la 'maison de campagne' avec ses magnifiques portes et sa célèbre cour à arcades Renaissance. Il nous a également raconté des événements de sa jeunesse : c'est dans ce petit théâtre que j'ai assisté pour la première fois à un opéra, c'était Rienzi.

Ensuite, nous sommes allés aux hauts fourneaux de la Reichswerke, nous avons traversé les gigantesques halles des trains de laminage. Il m'a dit

qu'ils avaient apporté l'acier à Linz. Avec cette usine, l'avenir de la ville était assuré.

Sur le chemin du retour et au Berghof, nous avons parlé des villes au bord du fleuve : Londres, Paris, Dresde et Budapest. J'ai pris congé tard dans la nuit. Faites de Linz la plus belle ville du Danube ! dit Adolf Hitler.

Dans la mesure où la guerre me le permettait, je travaillais avec quelques collaborateurs à la planification de Linz. Plein d'impatience, Adolf Hitler me convoquait souvent dans ses quartiers généraux. Je lui présentais alors des sections de planification et des projets individuels. Parfois, je restais plusieurs semaines. Pendant les années de guerre, l'urbanisme et l'architecture étaient les distractions qu'il s'offrait.

Entre les réunions militaires ou pendant la nuit, avant les derniers rapports du front, nous travaillions ensemble sur les plans de sa ville de Linz. Les plans de l'hôtel de ville ont été élaborés d'après ses idées.

Il m'a donné des idées et des conseils pour la « Turm an der Donau » [Tour sur le Danube]. J'ai dessiné pour lui sa dernière demeure, dans la forme cubique stricte de la ferme autrichienne, le « Vierkanter ». Afin d'ouvrir la ville, le fleuve et le paysage au regard, j'ai ajouté aux angles du bâtiment des encorbellements en saillie, largement ouverts, semblables à ceux du Belvédère supérieur, qu'Adolf Hitler avait également admirés comme espaces intérieurs.

Chaque fois que l'occasion se présentait, il me rendait visite dans mon atelier de Munich pour voir les maquettes d'ensemble de Linz qui commençaient à prendre forme. Je suis venu à plusieurs reprises au Berghof avec des maquettes partielles et des plans. Une fois, je l'ai accompagné lors d'un voyage à Linz, pour une inspection des usines du Reich et de la production de chars à l'usine Nibelungen. Des Königstiger, des chars impressionnants, ont été présentés. Cette journée s'est terminée de manière très contrastée au couvent des chanoines de Saint-Florian. Nous avons passé un long moment dans l'église baroque de l'abbaye, le chef d'orchestre Jochum a joué des compositions de Bruckner sur le fameux orgue.

Ensuite, Adolf Hitler a décidé des questions d'urbanisme encore en suspens pour Linz. Il accepta ma proposition d'inclure le nouveau collège technique dans les constructions de la rive du Danube, en tant que terminaison dominante des groupes de construction sur la rive droite du Danube, du côté de Linz.

En février 1945, pendant les semaines d'attaques sauvages des armées russes surpuissantes en direction de la capitale du Reich, j'étais avec Adolf

Hitler. Il vivait dans le bunker de commandement, au milieu des ruines de Berlin, dans une tension sans précédent, – et pourtant, il trouvait le temps, pendant les heures nocturnes, de parler de planification et d'aménagement, de tout ce qui le touchait.

En tant qu'architecte très proche d'Adolf Hitler, j'ai pu lui offrir un dernier cadeau : la maquette achevée de l'aménagement des rives du Danube de sa ville natale Linz.

## La 'Tour sur le Danube'

Adolf Hitler montra du doigt le Danube du côté d'Urfahr :

Ici, après la courbe du fleuve, j'ai imaginé la 'Tour sur le Danube'. Le fût de la tour est isolé, comme un campanile, et pourtant associé à la grande 'Halle de la communauté du peuple'. Mais avancez-la énergiquement sur la place trapézoïdale largement ouverte sur le Danube, laissez les escaliers s'échelonner sur la tour et se condenser en un socle. Ainsi, la tour consolide la rive, relie la place et ancre la construction de la Halle.

Cette tour a ici le bon emplacement entre le Stromberg et la vallée du Strom, vu du côté de la ville de Linz, même dans la courbe du cours du Strom. Une arcade en pierre peut être placée entre la tour et le chœur de la Halle et conduire à l'escalier de la tour.

Je veux que la hauteur de la tour soit limitée. Il existe déjà une tour importante sur le Danube, celle de la cathédrale d'Ulm, qui culmine à 161 mètres. Avec cette tour, restez à un mètre de la hauteur de la tour de la cathédrale ! Je ne veux pas offenser les habitants d'Ulm, qui sont à juste titre fiers de l'œuvre de leurs ancêtres au Moyen-Âge.

C'est de cela que découlent pour vous les proportions. L'apparence de la tour devait être typique de ce paysage danubien.

La 'Tour sur le Danube' se trouve dans la lumière – la flèche, située à 160 mètres au-dessus de la ville, est frappée par le premier rayon de soleil le matin et par le dernier le soir, par-dessus le Römerberg, alors que le crépuscule est déjà dans la vallée du Danube. Laissez donc la flèche de la tour se terminer comme un filigrane doré.

Dans la tour, en commençant au niveau de la base, vous voyez une pièce voûtée. L'escalier menant à la hauteur de la tour passe par la tonnelle de liaison afin de ne pas restreindre l'espace voûté. Cette voûte sera le lieu de sépulture de mes parents[1].

Adolf Hitler reposa le crayon avec lequel il avait marqué l'emplacement de la tour et dit doucement :

Je voudrais un carillon sur la tour, pas pour tous les jours ; - mais à certains jours, un motif de la Quatrième symphonie romantique de Bruckner doit retentir. Il convient à un carillon, cette mélodie étrange qui me touche si bizarrement.

Il se leva en m'attrapant le bras : vous me comprenez, Giesler.

## « Les cieux célèbrent la gloire de l'Éternel ».

J'avais réussi à imposer mon point de vue : jusqu'à présent, le nouveau collège technique de Linz devait être implanté sur le terrain en pente au-dessus d'Urfahr, qui devait être considéré comme une zone purement résidentielle, ne serait-ce que pour respecter les normes. Désormais, le collège technique devait constituer la fin de l'aménagement des rives du Danube en aval, du côté de Linz. Après un court intervalle planté d'arbres, la silhouette impressionnante des hauts-fourneaux et des halles des usines du Reich suivait après le port.

J'ai discuté avec Adolf Hitler des détails de la construction de la nouvelle école technique supérieure. Il m'avoua que le nouvel emplacement était le bon ; il reliait davantage l'école technique supérieure à l'organisme de la ville, elle n'était donc plus isolée à l'échelle conditionnelle. Les étudiants font désormais partie de la communauté urbaine et sont, de par leur proximité, plus étroitement liés aux nouveaux quartiers d'habitation, aux installations sportives et surtout à la vie culturelle, au théâtre, à la salle de musique, à la galerie et à la bibliothèque. Les jeunes étudiants contribueraient à animer les rues anciennes et nouvelles, en particulier notre Laubenstraße prévue.

L'imposant groupe de bâtiments avec l'auditorium n'obtiendrait son plein effet qu'avec le courant, et ici, sur le terrain adjacent à l'arrière, il y aurait également suffisamment de place pour les instituts, et il souhaiterait encore rattacher à cette école supérieure un institut de recherche en métallurgie qui permettrait une collaboration pratique avec les usines du Reich grâce à des laboratoires.

Une relation d'interdépendance s'établit ainsi : la théorie et la recherche, l'enseignement et la pratique s'associent ici, et les étudiants se familiarisent avec leurs futures tâches dans ce domaine. En même temps, les étudiants

ont la possibilité de se pencher sur des problèmes d'économie et de gestion et de se familiariser avec la gestion sociale de l'entreprise.

Il a décidé d'élargir le cadre actuel d'une haute école technique [Thnischen Hochschule (TH)] et de donner à cette nouvelle TH une signification plus universelle sur le plan structurel. Des instituts de recherche pour le microcosme et le macrocosme devraient également être rattachés. Mais il serait judicieux de séparer ces instituts du site sur le Danube. Selon lui, la Urfahr-Höhe, le Pöstlingberg, conviendrait à cet effet. Un observatoire devrait être accessible au public. Il faudrait également prévoir un planétarium. C'est ce qu'il a toujours imaginé là-haut.

Adolf Hitler montra le plan d'ensemble avec les courbes de niveau :

Ici, sur la colline, se trouve l'église de pèlerinage, un édifice baroque. J'ai déjà attiré votre attention sur ce point lors de notre premier entretien sur les conditions spatiales et paysagères.

Dès que le programme de construction sera visible, les deux instituts devront être conçus, chacun séparément, mais reliés entre eux dans une conception généreuse. L'ensemble, formé en un groupe de bâtiments horizontaux et calmes, doit couronner la montagne. L'église est intégrée dans cette composition et son orientation est-ouest détermine l'axe des bâtiments. En tant que seule verticale, l'église doit également avoir la priorité spatiale. Les instituts latéraux, de forme fermée, doivent être placés en retrait, dans la mesure où la silhouette vue depuis la vallée du Danube l'exige.

Au milieu de la cour de l'institut de droite, vous voyez l'espace central avec la coupole du planétarium. L'église elle-même est libre, son rang est préservé par la disposition spatiale. Dans l'architrave du pignon entre les tours, il est prévu de graver : 'Les cieux célèbrent la gloire de l'Éternel'.

# Munich en un coup d'œil

## Énergie et chaleur – 1939/40

La première impulsion décisive, donnée par le grand modèle de travail clair de l'axe est-ouest, avait conduit à une nouvelle conception de la gare centrale. L'égalité des droits urbanistiques entre le rail et la route était ainsi établie. L'idée de la construction d'un ouvrage routier s'en était suivie comme deuxième étape importante.

Ce modèle d'urbanisme a donné une troisième impulsion, car la masse raisonnable des constructions a conduit à la réflexion suivante : comment alimenter ces nouvelles constructions en chaleur ? Il s'agissait, semblait-il, d'une exigence facile à réaliser dans des proportions raisonnables.

Mais au terme d'une planification minutieuse, il s'agissait d'une tâche d'ingénierie fascinante, dont l'importance économique dépassait largement le cadre urbain.

L'ingénieur Adolf Gerke était depuis des années mon conseiller pour les questions de chauffage. Nous nous tenions devant la maquette et je lui expliquais mes conceptions et mes exigences :

Je ne peux m'imaginer qu'une alimentation centrale en chauffage urbain de ces masses de construction sur l'axe est-ouest. L'approvisionnement supérieur en eau et en électricité fait partie de la viabilisation des constructions en milieu urbain. Et l'élimination, l'évacuation des eaux usées par le système d'égouts vers les stations d'épuration mécaniques et biologiques est tout aussi évidente.

Pourquoi l'approvisionnement en chaleur et en eau chaude ne se ferait-il pas également de manière supérieure et fluide ? Je ne peux pas m'imaginer que dans chaque bâtiment ici – j'ai désigné la maquette – les cheminées fument, que les chauffeurs alimentent les chaudières, avec transport de coke ici et scories là, que chacun fabrique lui-même son eau chaude et sa chaleur de chauffage.

Planifiez donc cette alimentation selon des critères modernes, aussi bien pour la nouvelle gare centrale que pour les groupes de bâtiments situés de part et d'autre de l'axe routier d'environ 6 000 mètres de long, en tant que service supérieur. Notre service de planification peut vous fournir les mètres cubes des masses de construction à chauffer, y compris pour la gare

centrale. Vous déterminerez certainement les besoins en eau chaude en fonction de valeurs empiriques.

Ici, sur la maquette, nous pouvons également déterminer l'emplacement de la centrale de chauffage urbain. La condition préalable est tout de même une situation centrale par rapport à la zone d'approvisionnement avec un raccordement à la voie ferrée industrielle et avec les distances et l'écran nécessaires pour réduire les éventuelles nuisances.

Et une chose essentielle : le système d'alimentation devrait être installé dans le sous-sol de la construction de la rue, dans des canaux accessibles et contrôlables !

Jetons maintenant un coup d'œil à la Grande Rue elle-même : environ 6 000 mètres de long, avec des largeurs de 90 à 120 mètres entre les constructions, que se passe-t-il en cas de chutes de neige de 15 à 20 centimètres en une nuit ? J'ai souvent vu cela à Munich. Le déneigement ne doit être nécessaire que dans des cas vraiment extrêmes. Nous ne pouvons pas non plus faire face au verglas sur ces routes en les sablant, c'est impossible !

Le revêtement de la chaussée doit donc être suffisamment au-dessus du point de congélation lors d'un hiver normal pour que la neige ne puisse pas tenir et que le verglas ne puisse pas se former. Mais il ne faut pas que ce soit un système de chauffage en béton. Nous devons trouver autre chose, car toutes les installations doivent être contrôlables et faciles à entretenir.

Vous connaissez maintenant mes idées et mes exigences. Ce qui est valable ici pour l'axe est-ouest l'est aussi, de manière judicieuse, pour les autres points forts du réaménagement urbain au nord et au sud-est de la ville. Bien entendu, je m'intéresse tout particulièrement à la rentabilité des nouvelles installations. Cette tâche doit vous stimuler en tant qu'ingénieur, vous pourrez certainement répondre à mes exigences.

Je ne me suis pas trompé sur ce point. L'ingénieur Gerke a dit :

Votre demande d'approvisionnement en chauffage urbain est justifiée, judicieuse et facile à satisfaire, – il existe suffisamment d'expériences. Mais je dois attirer votre attention sur un point : le problème de l'approvisionnement en énergie électrique est primordial ! En raison de la réorganisation générale avec le réseau de transport de masse prévu des métros et des trains de banlieue, en raison de la réorganisation et du développement de l'industrie et en raison de l'extension des grandes zones d'habitation, on a besoin de plus d'énergie électrique que ce que la ville peut offrir ou fournir.

En tout cas, il est clair que l'approvisionnement en énergie électrique ne peut pas être assuré par les centrales hydroélectriques et à vapeur existantes de la ville de Munich. Les besoins en énergie nécessitent la construction de centrales électriques supplémentaires ou l'achat d'électricité à l'extérieur, coûteux pour la ville et donc pour le consommateur, ce qui conduit en fin de compte à la construction de nouvelles installations. Il convient de noter que l'utilisation de l'énergie hydraulique est pour l'essentiel épuisée, si l'on fait abstraction des barrages coûteux. Je ne tiens pas compte de la dépendance saisonnière des centrales hydroélectriques.

Dans ce cas, les centrales à vapeur conventionnelles, généralement utilisées dans le processus de condensation, ne correspondent pas à l'état de la technique, elles ne fonctionnent pas de manière rentable – du point de vue du combustible – et ne sont donc pas défendables du point de vue de l'économie nationale.

Je propose donc la cogénération. Cela signifie que nous produisons de l'énergie et de la chaleur dans des centrales thermiques à base de charbon. L'électricité est d'abord produite dans l'étape de production d'énergie et la chaleur est utilisée dans l'étape de chauffage en aval. Nous disposons ainsi à la fois de l'énergie électrique et de la chaleur, et notre planification est en outre raisonnable sur le plan économique.

Le charbon est précieux – à part le lignite et de petites quantités de gaz naturel et de schiste bitumineux ainsi que l'énergie hydraulique limitée, nous n'avons rien d'autre en Allemagne pour produire de l'énergie. La moindre des choses est donc d'utiliser notre charbon au mieux de nos connaissances techniques et de nos possibilités économiques. Cela présuppose bien sûr des mesures de construction, qui peuvent être mises en place ici à Munich grâce au réaménagement.

Certes, nos réserves de charbon suffiront encore pendant 500 ans, même si les besoins en énergie augmentent. Mais le charbon est une matière première importante à partir de laquelle nos chercheurs et chimistes créent sans cesse de nouveaux produits pour l'économie autarcique. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de raffinage du charbon ! Je ne citerai que quelques possibilités : la liquéfaction du charbon, le buna, les engrais, les produits à base de goudron, les peintures et les médicaments.

Le foyer individuel, l''exploitation décentralisée', qu'il s'agisse de produire de l'énergie électrique ou de la chaleur, est pourtant, du point de vue technique et économique, le stade le plus bas de l'évolution, la forme la plus primitive, mais aussi la plus répandue aujourd'hui.

– Chacun se fait son petit feu, ai-je lancé.

– Oui, c'est comme ça ! Cela implique une multitude de cheminées d'immeubles et une forêt de cheminées d'usines. Il en résulte qu'un nuage de fumée et de suie s'étend comme un brouillard sur les agglomérations d'habitations et de lieux de travail industriels.

La plupart du temps, la production d'énergie est aussi ponctuelle que la production de chaleur. Cela n'est pas du tout justifiable d'un point de vue économique, si l'on considère qu'environ 40 % de la source d'énergie qu'est le charbon est utilisée uniquement pour le chauffage, simplement brûlée !

Un exemple : une importante usine industrielle de cette ville, dirigée par des commerçants à l'esprit rationnel et par des ingénieurs et des techniciens, exploite sur son seul site 16 installations de chaudières ! Pensez au nombre d'opérateurs nécessaires, au transport de la source d'énergie, à l'évacuation des scories, à l'impact sur les rails et les routes.

Tout cela est insignifiant par rapport au fait que nous devrions avoir honte de gaspiller ainsi la matière première qu'est le charbon ! Reprenons l'exemple de cette usine industrielle à la pointe de la technologie : la chaleur pour les différentes sections de l'usine et les bâtiments est produite dans 16 installations de combustion propres à l'usine, – l'énergie électrique nécessaire est prélevée sur le réseau électrique public !

Dans les centrales électriques, le charbon est brûlé pour produire cette électricité et la chaleur dégagée est détruite, car les conditions nécessaires à son utilisation font défaut. Sommes-nous vraiment une nation industrielle techniquement très développée ? C'est ce qu'il nous reste à prouver ! Mais la connaissance n'est pas la seule chose importante. Les conditions de construction doivent être créées !

Je présenterai dans un exposé votre demande de chaleur pour les constructions du réaménagement et ma proposition de construire des centrales de chauffage. Vous pouvez me croire, il s'agira d'une solution raisonnable et économique, je m'occupe de ces problèmes depuis longtemps.

Je peux d'ores et déjà vous dire que l'approvisionnement en énergie et en chaleur par des centrales thermiques que je vous propose est techniquement le plus efficace et que le prix de revient de l'électricité sera nettement inférieur à celui d'une centrale à condensation.

Je connais les coûts que les services municipaux supportent actuellement dans leur centrale à condensation 'Isartal'. Ils s'élèvent à environ 2,7 reichspfennigs par kilowattheure (RPf/kWh). Dans le cas d'une centrale de

cogénération de taille équivalente, les coûts seront d'environ 1 RPf/kWh, auxquels s'ajoute la chaleur résiduelle que nous utiliserons à moindre coût.

Cela vous paraît certainement improbable, – mais n'oubliez pas que le rendement d'une centrale à condensation est d'environ 25 %, alors que celui d'une centrale thermique est d'environ 70 % !

Dans une centrale thermique, les rejets thermiques sont utilisés, alors que dans une centrale à condensation, ils sont détruits. La destruction des rejets thermiques nécessite de grandes quantités d'eau de refroidissement – on compte 50 fois la quantité de vapeur – que l'on prélève dans l'Isar, par exemple dans la centrale à condensation de l'Isartal, pour les rejeter ensuite dans le fleuve une fois réchauffées. Quel gaspillage d'énergie précieuse !

Les explications de Gerke m'ont surpris, mais ses propositions et ses arguments étaient convaincants. Je connaissais l'ingénieur Gerke depuis suffisamment longtemps pour faire confiance à son jugement dans le domaine de la technique thermique. Les derniers doutes ont disparu lors d'une discussion sur des questions techniques et de construction, suite à ma demande de poser le 'système de transport de chaleur' dans des canaux propres et contrôlables, si possible même accessibles. Je souhaitais que ces canaux, avec les principales conduites d'alimentation, soient construits en même temps que les ouvrages routiers et le système de métro.

Dans les zones les plus denses de la ville, un système de tramways souterrains ou de pavés devait être construit plus tard, en complément du système de métro. Cela offrait la possibilité d'étendre l'approvisionnement en chaleur à ces zones et de raccorder cette concentration de consommation de chaleur au système de chauffage urbain.

Le résultat de notre discussion a été le concept d'un système de chauffage urbain interconnecté pour Munich, qui devait alimenter les zones de réaménagement, les zones urbaines et les zones industrielles en chaleur et en eau chaude provenant de centrales thermiques. J'ai alors chargé l'ingénieur Gerke d'élaborer ce concept.

Si nous parvenons à réaliser ce projet, lui ai-je dit, les conséquences sur le plan de l'urbanisme, de l'économie et de la société ne sont pas encore mesurées. De l'énergie et de la chaleur, économiques, modernes et sûres pour l'avenir, associées en même temps à une réduction considérable des effets perturbateurs de la poussière, de la suie et des gaz, associées donc au cadeau d'un air plus pur dans l'espace urbain, voilà qui correspond aux

principes de réaménagement de cette ville ! La plume doit être sur votre chapeau[26], Gerke !

Il a refusé. Si nous commencions à construire des centrales thermiques maintenant, nous serions très en retard. Les Russes ont commencé très tôt ; l'URSS a été le premier pays à reconnaître l'importance du couplage de l'énergie et de la chaleur et à en tirer les conséquences. Il y a 15 ans(1), la première grande centrale thermique a été construite à Leningrad. Nowikow, du conseil technique du commissariat du peuple compétent, donne maintenant des informations sur l'état actuel de ce développement.

Selon lui, l'Union soviétique compte déjà plus de 100 centrales thermiques et d'autres sont en construction, notamment à Moscou. La Russie dispose pourtant de grandes réserves de sources d'énergie. Il n'y a pas que la houille, mais aussi le pétrole et le gaz naturel, et certainement aussi l'énergie hydraulique non encore exploitée.

Je ne savais pas que les Russes construisaient des centrales thermiques depuis longtemps et qu'ils étaient bien plus avancés que nous dans ce domaine. En outre, j'ai été surpris de voir à quel point Gerke s'intéressait à la gestion de l'énergie et j'ai été ravi de ses conseils, qui me semblaient d'une grande importance pour un urbanisme tourné vers l'avenir, tel qu'Adolf Hitler le souhaitait.

Début 1940, Gerke a présenté son travail. Il comportait trois volumes, truffés de chiffres, de résultats d'études et de calculs de rentabilité, ainsi qu'une multitude de représentations graphiques et de diagrammes. Il a déclaré qu'il s'était concentré sur le strict nécessaire.

Le volume I contenait l'étude proprement dite des possibilités d'approvisionnement en chaleur. Elle a abouti à la conclusion qu'une solution optimale au problème posé ne pouvait être obtenue que par des centrales thermiques. Vint ensuite une évaluation économique de la houille en tant que source d'énergie, notamment en ce qui concerne les centrales thermiques proposées. Ce volume présentait également l'alimentation en chauffage urbain de la Grande Rue avec la gare centrale.

Le volume II constituait la préparation d'une deuxième phase d'extension et traitait de la rentabilité des centrales de chauffage de l'ordre de 400 à 800 Gcal/h, – performance(2), adapté à l'approvisionnement en chauffage urbain de la zone urbaine existante.

---

[26] [NdT : une performance ou un honneur dont quelqu'un peut être fier.]

Le volume III traitait en détail de l'approvisionnement en chauffage urbain de la nouvelle 'ville du sud' prévue pour 100 000 habitants dans le cadre du réaménagement.

Sur la base de ces documents, l'ingénieur Gerke m'a expliqué le système d'approvisionnement en chaleur qu'il avait prévu pour la ville de Munich. Il avait calculé un besoin en chaleur d'environ 1 600 Gcal/h pour les masses de construction du nouvel aménagement proprement dit. Il a brièvement évoqué le 'fonctionnement décentralisé', le mode traditionnel d'approvisionnement en chaleur des nouveaux projets de construction, dans lequel la couverture des besoins en chaleur est assurée par des centrales individuelles ou des chauffages collectifs installés dans les différentes sections de construction ou les différents bâtiments, une solution que j'avais pourtant rejetée par principe pour le réaménagement.

Il a ensuite souligné la rentabilité supérieure de l''exploitation centralisée' :

– Meilleure utilisation du charbon et donc meilleur rendement ;

– Achat centralisé du charbon et transport à grande échelle, suppression du stockage du combustible chez les consommateurs individuels ;

– Transformation directe des résidus et des cendres volantes en béton cellulaire et en matériaux isolants pour les scories ;

– Décharge des systèmes de transport par rail et par route ;

– Economie de main-d'œuvre grâce à la rationalisation technique ;

– Incinération sans immissions et techniquement irréprochable dans des installations gérées par des ingénieurs, avec pour résultat : maintien de la pureté de l'air en ce qui concerne la suie, la poussière et les gaz.

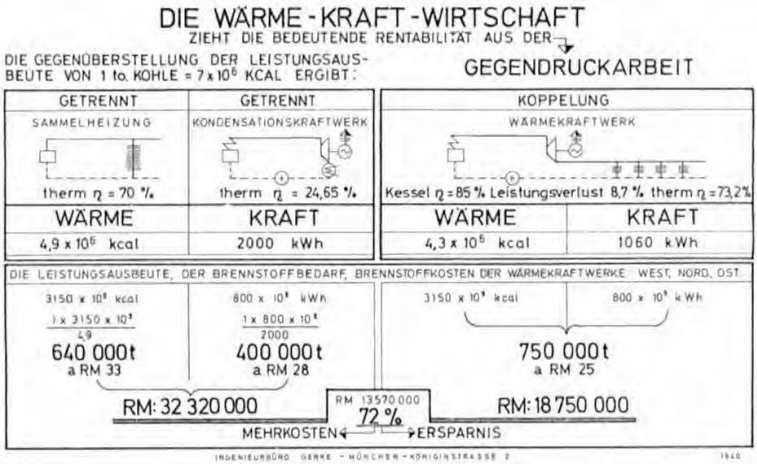
Grâce à l'alimentation centrale en chaleur, il est possible, a expliqué Gerke, de placer un étage de puissance en amont de la vapeur haute pression produite et de produire ainsi en plus l'énergie électrique nécessaire en association, c'est-à-dire par couplage force-chaleur, dans la centrale thermique.

Les calculs auraient montré un besoin supplémentaire en énergie électrique et lumineuse pour la Reichsbahn et pour la ville d'environ 1 200 millions de kilowattheures (kWh) par an. Comme ni la ville ni la Reichsbahn n'étaient en mesure de développer leurs centrales hydroélectriques de manière rentable, les centrales thermiques s'imposaient comme la meilleure solution.

Gerke a pu me démontrer la rentabilité de la centrale de cogénération par rapport à celle d'une centrale fonctionnant à la condensation, grâce à

des calculs qu'il a rendus compréhensibles par des représentations graphiques.

Au lieu de milliers de chauffages individuels et de chauffages collectifs décentralisés, l'ingénieur Gerke avait proposé trois centrales de chauffage.



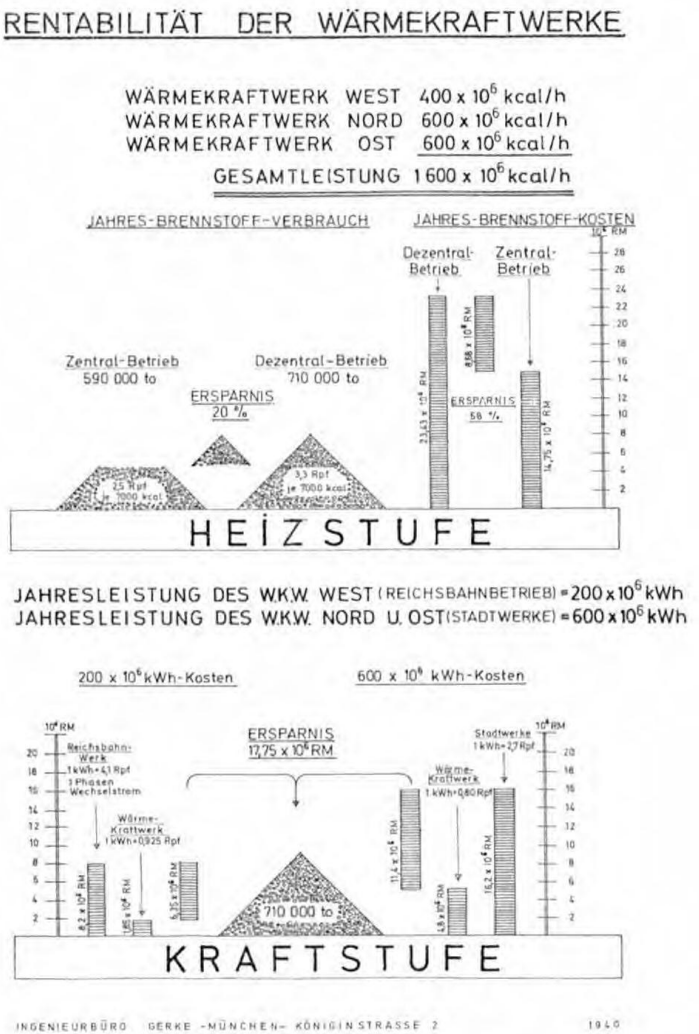

Elles étaient situées au centre mais à l'abri des regards, à l'ouest, au nord et à l'est de la ville, en liaison directe avec les voies ferrées industrielles existantes. Leurs zones d'approvisionnement respectives étaient indiquées sur un plan de la ville par des cercles de 4 kilomètres de rayon. Dans ces zones, l'état de la technique de l'époque permettait un approvisionnement en chaleur absolument sûr et économique. Les cercles se recoupaient au centre de la ville, où les principales conduites à distance des trois usines devaient se rencontrer, de sorte qu'un échange de prestations ou une reprise de prestations était possible. (Voir plan de situation page 190 – illustration B18 ?).

Gerke a proposé des étapes d'extension variables pour les centrales de chauffage. La première étape d'aménagement était déterminée par les masses de construction calculées du réaménagement et la possibilité de les raccorder au système de canaux avec les conduites à distance qui y sont posées pour le transport de chaleur. Pour des raisons économiques, la construction de ces canalisations praticables devait se faire en même temps que la construction des tracés du métro et des ouvrages routiers.

Plus tard, avec la poursuite de l'extension du système de métro et le creusement du système de voies souterraines, il a été possible d'étendre en même temps le système de canalisations pour le chauffage urbain. Ces deux

facteurs – les volumes de construction raccordables et la possibilité de les raccorder – ont déterminé le niveau de performance des centrales de chauffage.

En conséquence, l'extension de ces centrales de chauffage devait s'effectuer avec des unités de bloc typiques et normalisées d'une puissance de 100 Gcal/h chacune jusqu'à la taille finale requise de 600 à 800 Gcal/h.




*Représentation graphique tirée de l'élaboration de l'ingénieur Gerke sur l'approvisionnement en chaleur de Munich par des centrales thermiques (1940).*

Ainsi, non seulement tous les bâtiments du réaménagement, mais aussi, petit à petit, environ 75 % des bâtiments existants dans l'espace urbain ont pu être raccordés au système interconnecté de chauffage urbain du centre-ville. Le raccordement des zones périphériques de la ville, situées en dehors des zones d'approvisionnement proprement dites, ne semblait pas rentable. Ces zones, pour la plupart moins densément construites, devaient être alimentées en chaleur par de l'électricité bon marché produite par les centrales thermiques, y compris par des accumulateurs de nuit.

Une autre possibilité de chauffage des bâtiments situés en périphérie de l'espace urbain était l'utilisation possible de pompes à chaleur. Cette planification préventive a été déclenchée par la proposition de l'ingénieur Gerke de prévoir une récupération de la chaleur de l'eau chaude sanitaire dans les grandes installations balnéaires de type thermes par des pompes à chaleur(3).

Dans leur première phase d'extension, les trois centrales thermiques (HKW) étaient conçues pour une puissance thermique totale de 1 600 Gcal/h et pouvaient ainsi produire 800 millions de kWh par an. Gerke a indiqué une capacité finale d'environ 2 200 Gcal/h. Les installations suivantes étaient prévues :

– la centrale thermique Ouest avec 400 Gcal/h et 200 millions de kWh/an de courant alternatif monophasé ; elle devait être exploitée par la Reichsbahn et ne fournir que la chaleur résiduelle au réseau de chaleur de la ville ;

– les centrales électriques Nord et Est avec 600 Gcal/h et 300 millions de kWh/an chacune ; elles devaient être exploitées par les services municipaux et fournir à la fois de l'électricité et de la chaleur aux réseaux de la ville.

On ne peut pas se passer de chiffres, a déclaré Gerke. Il a calculé que la consommation annuelle de combustible était de 750 000 tonnes de charbon. La représentation graphique de ses calculs montrait que les coûts bruts de l'électricité dans la centrale ouest s'élevaient à 0,925 RPF/kWh. En revanche, 4,1 RPf/kWh étaient les coûts qui, selon les indications de la Reichsbahn, devaient être engagés dans son exploitation de l'époque pour produire la même quantité d'électricité !

Il en allait de même pour les services publics municipaux : des coûts de revient calculés dans les centrales thermiques de 0,8 RPf/kWh étaient opposés, selon les indications des services publics municipaux, à 2,7 RPf/kWh comme coûts antérieurs.

Ces comparaisons m'ont frappé, elles me semblaient invraisemblables. Mais tout était vrai, m'a dit Gerke, qui avait déjà attiré mon attention l'année dernière sur le rendement élevé d'une centrale thermique. Une autre comparaison portait sur le problème du transport du combustible :

– Pour la centrale thermique du nord, le transport du combustible a nécessité 260 trains de charbon de 50 wagons chacun en un an ;

– pour obtenir le même rendement avec une centrale à condensation et une centrale de chauffage urbain, il aurait fallu 380 trains de charbon ;

– Pour une centrale à condensation et des chauffages collectifs décentralisés, il faudrait 500 trains de charbon et 16 700 transports routiers supplémentaires de 10 tonnes à l'intérieur de la ville, sans compter la charge de travail supplémentaire.

Gerke a ensuite donné un aperçu de la situation de l'approvisionnement et de l'importance du charbon pour l'État d'un point de vue économique et politique. Pour cela aussi, il avait préparé de nombreux documents et représentations graphiques.

Ensuite, nous avons discuté des mesures de construction qui se sont imposées sur la base de ses travaux et qui devaient être prises en compte lors de l'élaboration des plans de réaménagement. J'ai demandé une représentation simplifiée de l'alimentation en chaleur des bâtiments de la Große Strasse, que l'on pourrait saisir et comprendre sans connaissances en ingénierie.

Nous nous sommes rendus à la maquette de la Große Strasse. Gerke avait fait réaliser par mon atelier de maquettes les contours réduits à l'échelle des bâtiments et installations cubiques de la centrale de chauffage et les avait insérés dans la maquette.

Le mieux est que je vous explique ici, à l'aide d'un modèle, les principes de base de l'approvisionnement en chaleur, a commencé Gerke. Tout d'abord, la caractéristique d'une centrale thermique est la cogénération ; l'étape de production d'énergie, c'est-à-dire d'électricité, se situe avant l'étape de chauffage. Cette centrale thermique, qui doit être exploitée par la Reichsbahn, a une capacité nominale de 400 Gcal/h dans sa première phase d'extension, elle produit de la vapeur à 125 atmosphères de surpression (atü) et à 500° C.

Cette vapeur est d'abord acheminée vers l'étage de puissance où elle produit du courant alternatif monophasé pour les besoins de la Reichsbahn via des turbines en amont et en aval, soit environ 200 millions de kWh nets par an.

On ne peut pas se passer complètement de l'ingénierie chinoise ?

Ce sont des notions que l'on peut supposer, a dit Gerke. Je vous ai déjà parlé du coût de l'électricité : 0,925 RPF/kWh contre 4,1 RPF/kWh jusqu'à présent.

Maintenant, la vapeur, après avoir cédé une partie de son énergie dans l'étage de puissance, passe dans l'étage de chauffage où elle est dirigée vers des échangeurs de chaleur qui transforment cette vapeur – ou, si vous préférez, cette chaleur perdue – en eau chaude de 190° C et 12 atü.

Cette eau chaude est pompée dans le réseau de chauffage urbain, comme chaleur de transport. Les conduites principales se trouvent dans les canaux accessibles, ici dans la construction de la route, sous le plancher de l'étage du parc. Des conduites de distribution partent de celles-ci, elles mènent aux différentes stations de transformation et de transfert pour les districts thermiques, qui comprennent des bâtiments individuels comme la gare centrale, l'opéra ou l'hôtel KdF et des blocs d'immeubles.

Dans ces stations, cette 'chaleur de transport' est transformée en chaleur de consommation, c'est-à-dire en eau de chauffage et en eau chaude. On y trouve également des accumulateurs de chaleur pour couvrir les pics de consommation ainsi que des accumulateurs d'eau chaude à partir desquels le quartier concerné est approvisionné en eau chaude à 60°C. Sans oublier les pompes et autres installations techniques nécessaires.

Il convient de se demander s'il ne faudrait pas prévoir la construction de centrales de chauffage de réserve, au cas où la chaleur ne serait plus fournie par la centrale thermique. Je l'ai prévu pour la zone de la 'ville du sud'. Nous devrons en discuter un jour ; il faudrait au moins prévoir les conditions de construction.

'L'eau de transport de chaleur', refroidie à environ 60°C, est ensuite pompée dans le circuit de retour vers la centrale thermique où elle est à nouveau chauffée dans les échangeurs de chaleur. L'eau de retour est encore partiellement utilisée, par exemple dans vos 'thermes' prévus, dans les piscines en plein air et dans vos 'lacs de dragage'. On peut ainsi s'y baigner plus tôt et plus longtemps en plein air. En outre, les grandes serres prévues en bordure des zones vertes pourront être chauffées avec l'eau de retour.

J'ai demandé entre-temps : quelle zone et quelles masses de construction seront alimentées par cette HKW ouest ?

– Les bâtiments des deux côtés de la Große Strasse, du Stachus jusqu'à Pasing, la gare centrale avec tous les bâtiments de la Reichsbahn qui en font

partie, les bâtiments de la Königlichen Platz, la petite centrale thermique qui y est actuellement en service pouvant être mise hors service, ainsi que le parc des expositions de la Theresienwiese, que vous voulez encore agrandir.

En outre, en liaison avec la centrale thermique nord, l'école technique supérieure, l'université et toutes les constructions dans la zone du tracé du métro vers le nord.

Les masses de construction calculées jusqu'à présent dans la zone mentionnée sont de l'ordre de 52 millions de mètres cubes.

– Et à combien s'élève la charge pour le mètre cube de masse de construction ? Ou, ce qui est plus intéressant, combien coûtent le chauffage et l'eau chaude pour un appartement de 100 mètres carrés par an ?

– On ne peut pas réduire cela à un dénominateur commun, l'utilisation des bâtiments est trop différente. Il suffit de penser à la gare centrale, à l'opéra, aux restaurants, aux magasins, aux bureaux ou à une chambre d'hôtel. Je peux bien vous donner le prix de vente d'1 Gcal de chaleur, il s'élève à 7,65 RM au départ de la centrale thermique, auquel s'ajoute le transport de la chaleur vers le consommateur, qui facture cette unité de chaleur 2,85 RM, que le consommateur se trouve à côté de la centrale thermique ou à 4 kilomètres. Je peux vous dire que le chauffage d'une chambre d'hôtel dans l'hôtel KdF prévu à la gare centrale coûtera environ 1,00 RM par mètre carré par an.

Pour la ville du sud, je vous explique mes calculs et mes planifications avec des données chiffrées précises.

Dans son volume III, Gerke avait élaboré l'approvisionnement en chaleur et en eau chaude du projet de quartier sud, conformément à ma demande de créer des logements locatifs spacieux, parfaitement équipés techniquement et financièrement supportables. Le sud de la ville devait être alimenté par la centrale électrique Est. Gerke a décrit en détail :

– le transport de la chaleur vers la ville d'habitation ;

– l'emplacement et la construction des centrales de chauffage de transformation et de réserve ;

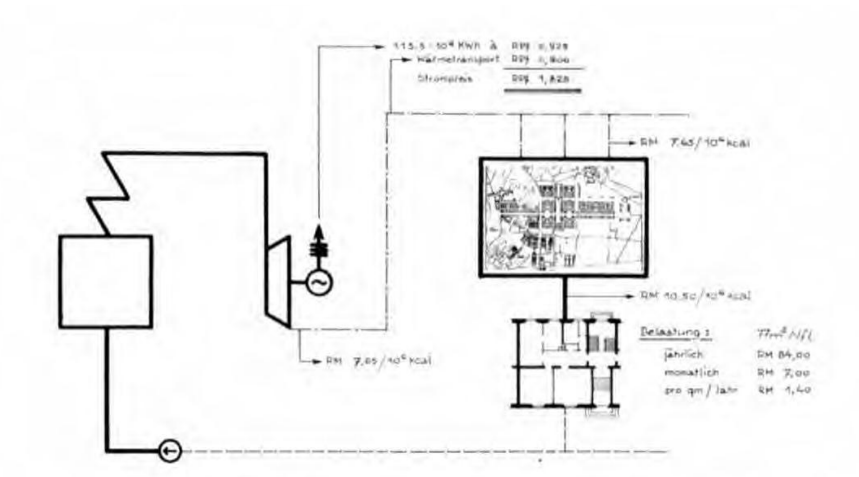
– le transport de chaleur à l'intérieur de la ville résidentielle jusqu'à l'installation des bâtiments.

Il a cité les coûts du transport de chaleur, les pertes de chaleur dans les conduites principales et de raccordement, les coûts d'exploitation des différentes installations, le personnel d'entretien nécessaire. Il a parlé des coûts d'installation, de l'amortissement et de la dépréciation.

Pour conclure, Gerke a présenté un diagramme sur lequel on pouvait lire le prix de cession de la chaleur, échelonné en fonction de la quantité de chaleur achetée. Ce prix de vente est passé de 10,50 RM/Gcal à 8,00 RM/Gcal au fur et à mesure de l'augmentation de la consommation de chaleur :

Pour un hiver normal et un besoin de chaleur normal des habitants, le coût du chauffage d'un appartement de 100 mètres carrés est de 90 à 110 RM par an. À cela s'ajoute le coût de l'eau chaude. En supposant un besoin de 50 litres par personne et par jour, on obtient une charge annuelle d'environ 17,50 RM(4).

Ces chiffres sont les prix de cession normaux, en supposant que l'ensemble de l'installation pour le chauffage urbain doit être amorti en 12 ans.




*La répartition des charges de l'économie thermique pour l'approvisionnement de la ville résidentielle du sud.*

Nous devons être conscients du fait qu'un système de chauffage urbain implique un effort technique et de construction plus important que, par exemple, le système d'évacuation des eaux usées de la ville. Mais ces efforts seront malgré tout rentables à tous points de vue !

Aux coûts d'installation proprement dits des centrales de chauffage, des étages de chauffage avec leurs échangeurs de chaleur et ainsi de suite, s'ajoutent les coûts des conduites d'alimentation, des stations de transformation, des accumulateurs, des pompes. S'y ajoutent les frais de

transport de la chaleur, les pertes de chaleur, les frais d'électricité des pompes, les frais de personnel et tout le reste.

Et encore une chose fondamentale : le coût de la puissance fournie par la centrale de cogénération se compose du coût de la force et de la chaleur produites. Les promoteurs du réaménagement ont maintenant la possibilité d'établir un équilibre raisonnable entre la force et la chaleur, en tenant compte des aspects sociaux dans les coûts d'approvisionnement en chaleur des logements. On pourrait par exemple appliquer un supplément au prix de production extrêmement avantageux de l'électricité et réduire en conséquence le prix de la chaleur, de manière générale ou en ciblant les groupes socialement défavorisés. J'ai calculé un exemple possible :

Les besoins en chaleur pour l'approvisionnement en eau chaude du sud de la ville permettent de produire environ 450 kWh par habitant et par an dans la centrale thermique à un prix de revient de 0,8 RPf/kWh. En appliquant à ce prix avantageux de l'électricité 1 RPf/kWh en faveur de l'utilisateur d'eau chaude, on obtient pour lui une réduction du prix de l'eau chaude de 4,50 RM par an. Le prix de l'électricité est alors encore inférieur de 0,9 RPf/kWh au prix de revient actuel[5].

À la fin de notre entretien, Gerke m'a présenté des documents sur l'évolution des besoins en électricité de la ville de Munich jusqu'en 1950. Sur la base de ces besoins, il avait élaboré une représentation graphique à partir des enregistrements des services municipaux pour 1938/39, qui montrait l'exploitation de la puissance électrique utile des centrales thermiques nord et est en 1950.

En tenant compte du rendement saisonnier d'une centrale thermique - en été, on a besoin de beaucoup moins de chaleur qu'en hiver, la production d'électricité est donc plus faible –, il ressort de cette représentation que l'électricité produite par les centrales thermiques pouvait être injectée dans le réseau de la ville, sauf pendant les mois d'hiver. La valorisation de l'électricité excédentaire produite en hiver dans l'approvisionnement en électricité suprarégional ne posait aucun problème et pouvait être couplée au faible besoin d'achat extérieur en été pour la valorisation.

À ce moment-là, Gerke n'avait pas encore terminé l'étude visant à déterminer s'il serait rentable d'installer un étage de condensation supplémentaire dans la centrale thermique nord pour couvrir les besoins en électricité externe en été.

J'ai demandé à Gerke de faire vérifier ses travaux par des spécialistes de l'enseignement supérieur technique, car je devais être absolument sûr de

moi si je devais faire un exposé à Adolf Hitler sur notre planification de l'approvisionnement en énergie et en chaleur.

Pour moi, la décision était prise après cette discussion avec Gerke. Toutes les raisons et réflexions urbanistiques parlaient en faveur des centrales de cogénération :

– Les dizaines de milliers de foyers avec leurs gaz d'échappement, leur poussière et leur suie devaient être remplacés par la 'chaleur propre' de trois centrales thermiques gérées par des ingénieurs.

– L'important transport routier des combustibles vers les différents foyers et l'évacuation des scories et des cendres étaient supprimés.

– Les centrales thermiques pouvaient être équipées d'installations pour la transformation de ces résidus en matériaux d'isolation et de construction. Une entreprise expérimentale a testé avec succès l'utilisation de résidus traités pour la fabrication de plaques de béton isolant. Plus tard, on a testé des panneaux de béton cellulaire.

– Les centrales thermiques pouvaient éventuellement chauffer les grands axes routiers sans effort particulier en cas de neige ou de risque de verglas.

– Il était également possible de répondre à tous les points de vue de l'économie nationale. Il s'agissait d'utiliser au mieux la matière première qu'est le charbon tout en économisant une grande partie de la main d'œuvre – il aurait sinon fallu des bataillons de chauffagistes pour faire fonctionner les différents chauffages individuels ou collectifs.

Les rapports d'expertise demandés aux écoles techniques supérieures étaient positifs et confirmaient les calculs de l'ingénieur Gerke.

À la fin de l'été 1940, après que la reprise des mesures de réaménagement ait été ordonnée, j'ai informé Adolf Hitler de la solution prévue pour l'approvisionnement en énergie et en chaleur par les trois centrales thermiques. Il s'est montré très intéressé, a estimé que cette proposition était la bonne et a accepté de la mettre en œuvre :

Le problème de l'énergie m'a déjà préoccupé pendant la période de combat, m'a-t-il dit. J'en ai parlé à plusieurs reprises avec l'ingénieur Feder et Keppler. Maintenant, il me préoccupe bien sûr tout particulièrement, car l'énergie ne détermine pas seulement le niveau de vie d'un peuple, elle détermine son existence ! C'est un problème européen, et il ne peut être résolu que dans un cadre européen. Le charbon est la matière première européenne de la plus grande importance pour l'économie nationale, d'autres États et régions ont la chance d'avoir du pétrole.

Comme nous devons utiliser le charbon avec précaution malgré nos grandes réserves, j'ai surtout ordonné l'utilisation des forces hydrauliques, – comme en Norvège. J'ai demandé au Dr Todt de se pencher sérieusement sur la possibilité d'utiliser les marées sur la côte atlantique. Mais le transport de l'énergie électrique a ses limites spatiales.

J'ai alors chargé l'ingénieur Gerke de planifier les centrales thermiques pour Munich en collaboration avec le département 'Planification industrielle' de mon service.

Mais il ne s'agissait pas seulement de planifier des centrales thermiques pour la grande ville de Munich. Nous avons décidé de concevoir la cogénération également pour une ville moyenne – Weimar – et une petite ville – Sonthofen, en liaison avec l'Ordensburg[6].

La construction de la centrale de cogénération Nord à Munich a commencé pendant la guerre pour alimenter en énergie et en chaleur des entreprises industrielles importantes pour la guerre. Mais rien n'a été achevé. Après 1945, notre planification a subi les sarcasmes des philistins tout droit sortis du passé.

C'est l'idiot qui a planifié un métro pour Munich ! C'est ainsi qu'après l'effondrement, un directeur municipal munichois connaissant bien le droit m'a insulté devant les Américains, qui m'avaient condamné à 'life with hard labor' [aux travaux forcés – NdT]. Il ne connaissait ni ne comprenait le sens et l'importance de nos projets : les constructions routières avec les étages de parkings ; le lien entre le transport individuel et les moyens de transport de masse du U-Bahn (métro) et du S-Bahn (train de banlieue) et les sous-pavés, grâce auxquels des zones piétonnes judicieuses, raisonnables et étendues ont été rendues possibles dans le centre-ville ; la mise sur un pied d'égalité du rail et de la route grâce au projet de la nouvelle gare centrale, qui a permis le passage de la Große Strasse comme axe est-ouest vers les autoroutes ; l'anneau d'autoroute pour désengorger le trafic dans la zone urbaine. Et que savait-il du sens et de l'importance du système d'interconnexion prévu pour l'énergie et la chaleur ?

À la fin du XX^e^ siècle, nos idées se seront obligatoirement imposées, trop tard pour certaines solutions encore possibles à l'époque. Le maître d'ouvrage Adolf Hitler, qui avait déclenché ces plans d'urbanisme pour Munich, a approuvé nos projets en pleine guerre.

# Énergie et chaleur – Rétrospective

L'ingénieur Gerke m'a écrit à plusieurs reprises par la suite. Nous nous rencontrions de temps en temps. Ni l'hégémonie du pétrole ni l'émergence de l'énergie nucléaire n'ont pu le convaincre que ce que nous avions prévu à l'époque était juste. Il joignait souvent à ses lettres des coupures de presse dont les titres se lisaient comme les gros titres du 'Bildzeitung' ; ils parlaient de faits affligeants : « Munich sous une cloche toxique n'est dépassée que par Tokyo » – « Une ville menace d'étouffer » – « Monoxyde de carbone » – « La poussière ruisselle par tonnes sur les toits » – « 300 heures de soleil en moins par an » – « Le Dr Vogel dit : 'Des proportions qui mettent la vie en danger' » – « Les scientifiques tirent la sonnette d'alarme : 'L'air sale dans les grandes villes' ».

Conviction de Gerke : « Si la planification avait été réalisée comme vous l'aviez prévu, cette situation ne se serait jamais produite ».

Non, – tout a été enterré et gâché, car rien ne pouvait être bon, rien ne devait être pris en compte de ce que nous avions jamais planifié ! Une fois, Gerke m'a écrit :

« Fondamentalement, on peut dire que grâce à votre initiative, qui a eu un impact sur nous tous, on a déjà planifié l'an 2000 de manière anticipée.

Si l'on considère ce qui s'est passé dans l'après-guerre dans le domaine de l'approvisionnement central en chaleur et en électricité pour Munich, on doit dire que nos successeurs planifient sans planification.

Au lieu des trois centrales thermiques conçues comme des centrales à distance, douze centrales thermiques de proximité ont vu le jour, qui ne sont que partiellement équipées de la cogénération. Il semble que l'on n'ait même pas pris la peine de calculer la rentabilité d'une centrale de cogénération. Car le fait est que les centrales de cogénération ne deviennent rentables qu'à partir d'une puissance de 100 Gcal avec une densité thermique correspondante ».

Lors de nos réunions dans les années soixante, la discussion portait toujours rapidement sur le thème de l'approvisionnement en énergie et en chaleur et sur les centrales thermiques. Le pétrole acheté à l'extérieur remplaçait de plus en plus le charbon. Des centaines de milliers de chauffages individuels à base de mazout avaient vu le jour, même dans les grandes agglomérations, avec les nuisances dues au transport routier, aux citernes à mazout, aux brûleurs à mazout, aux chaudières, à la pollution de l'environnement par les émissions de suie, les gaz d'échappement sulfureux

et la puanteur qu'il était impossible de contenir, et à la possible contamination des nappes phréatiques. Le chauffage au mazout était si pratique !

Gerke, où tout cela nous mène-t-il ?

– Dans un premier temps, cela ne conduit qu'à un 'charbon moribond', et c'est un scandale sans précédent ! Le charbon, notre richesse économique, est retiré de l'exploitation à coups de milliards de deniers publics. D'autres milliards sont dépensés pour loger les mineurs désormais au chômage. On ne pense plus en termes d'économie nationale, on pense comme un boursier qui spécule sans vergogne avec l'argent des autres. On appelle cette folie 'réduction de la production de charbon', l'autre jour quelqu'un a même parlé de 'réduction saine'[1] !

J'ai décrit à Gerke le destin d'une mine et de ses mineurs dans le bassin de la Ruhr, en me basant sur mon expérience personnelle. Propriété d'un 'géant industriel' de la chimie, cette mine a été agrandie à coups de millions ; de nouveaux grands gisements de charbon ont été exploités. L'extraction a commencé, avec des rendements bien supérieurs à la moyenne, le meilleur charbon anthracite, adapté à l'affinage et également utilisé.

Au bout de quelques mois, l'extraction s'est arrêtée et la mine a été fermée, bien entendu avec une subvention correspondante de l'État fédéral. Le groupe chimique achetait son anthracite quelque part, peut-être en Amérique, je ne sais pas. Des millions de dollars sont partis en fumée, la mine noyée, les mineurs ont été recyclés, on n'avait plus besoin d'eux.

Oui, je connais ça, dit Gerke. Tout cela est une folie, une planification sans projet, et nous nous enfonçons de plus en plus dans la dépendance. Un an plus tard, nous le verrons, le chantage monétaire et politique s'ajoutera à la dépendance aux matières premières et à l'énergie d'un État industriel surpeuplé ! Notre économie énergétique est en crise, et dans quelques années, cette crise provoquée par négligence deviendra une catastrophe si la renaissance du charbon n'a pas lieu.

Peu de temps après, Gerke m'a envoyé une longue lettre dans laquelle il abordait le problème de l'énergie. On y voyait bien à quel point il se sentait interpellé, en tant qu'ingénieur responsable, par les mesures prises par les 'responsables'. Il écrivait ainsi :

« La production de charbon a été réduite de 40 millions de tonnes grâce aux subventions de l'État. Cela signifie une perte de substance de 4 milliards de tonnes de charbon allemand. Une trentaine d'extractions annuelles actuelles sont simplement amorties, l'extraction de charbon de

toute une génération est sacrifiée. Ainsi, à environ 70 DM/tonne, on renonce à environ 280 milliards de DM !

On a abandonné ici bien plus d'énergie que toutes les réserves de gaz naturel d'Europe. Soixante mille mineurs ont été 'transplantés'. Avec un coût d'environ 3,5 milliards de DM, subventionnés par l'État, ces ouvriers qualifiés ont été affectés à d'autres postes de travail, sans commune mesure avec ceux de leur industrie d'origine, qui s'est développée depuis des générations.

Le 'changement structurel' détruit une partie du cycle économique qui s'est développé de manière organique en trois générations. Dans les années 1957-1965, l'industrie houillère a investi environ 23 milliards de DM.

Cet investissement a perdu environ 1/4 de sa valeur en raison de la fermeture des mines et de la réduction de la production de charbon d'environ 125 millions de tonnes par an à environ 90 millions. Un processus qui n'est pas justifiable d'un point de vue économique.

Car aujourd'hui encore, chaque tonne de charbon récupérable représente plus de 20,- DM de commandes pour les sous-traitants. La tentative de restructuration de l'économie de la Ruhr n'est à mes yeux rien d'autre qu'un bricolage impuissant.

Des centaines de millions de DM d'argent des contribuables ont été littéralement jetés par la fenêtre. Les résultats lamentables de ces actions ont été passés sous silence.

Le charbon est-il donc vraiment mort ou n'a-t-il plus autant d'importance, comme le constate Kienbaum, l'expert économique du FDP ? Que constatent les autres hommes d'État et les économistes de l'énergie du reste du monde ?

Le Président Kennedy, en février 1961, au Congrès :

'Depuis le début de la civilisation, l'origine de la richesse et du progrès de tous les peuples réside en grande partie dans leurs ressources naturelles.

Tout, notre santé comme notre sécurité, notre économie comme notre prospérité, dépendent de la manière dont nous utilisons ces richesses.

Si nous négligeons de préserver et de développer nos ressources naturelles, nous récolterons à brève échéance les difficultés et la misère'.

Président de la République De Gaulle, mai 1966, à Lille :

'Il ne fait aucun doute que le charbon continuera à jouer son rôle important. Les problèmes de l'industrie charbonnière sont des problèmes naturels, ne serait-ce que parce que le capital accumulé ici depuis deux siècles ne doit pas être perdu'.

Maurice Kanovski, Ministre de l'économie, le 25 juin 1963 à Paris :

'Le charbon est pour nous une nécessité absolue. Pour des raisons sociales comme pour des raisons de sécurité et d'indépendance nationales, notre production de charbon reste intouchable, le prix n'ayant aucune importance. La France a toujours veillé à mettre de l'ordre dans son marché de l'énergie. Notre souhait est que l'Europe s'inspire de cet exemple'.

E. W. Pershon, Congrès minier de Londres, en juillet 1965 :

'L'importance de la houille repose avant tout sur le fait qu'elle est indispensable à la production d'acier, que le charbon et l'acier constituent la condition préalable à toute nouvelle extension de l'industrie et donc à toute nouvelle augmentation du niveau de vie, et qu'ils signifient donc aussi inévitablement la puissance militaire et politique'.

N. V. Melnikow, Ministre soviétique de l'énergie, août 1963 dans la revue *Ugur* :

'L'extraction et le raffinage des deux sources d'énergie que sont le pétrole et le gaz naturel sont poursuivis de toutes nos forces en Union soviétique. Mais la plus importante de toutes les sources d'énergie restera le charbon, ne serait-ce que parce qu'il est une matière première indispensable à la production d'acier' ».

Gerke m'a ensuite expliqué ses efforts pour attirer l'attention des hommes politiques sur la nécessité d'une réflexion générale sur l'économie énergétique et sur le couplage chaleur-force des centrales thermiques et le chauffage urbain en particulier. Il a ensuite évoqué les expériences de grande envergure menées aux États-Unis sur le raffinage du charbon et a conclu :

« Je constate que, puisque le pétrole est aujourd'hui inutilement brûlé, le charbon devra demain être liquéfié. La surexploitation qu'implique la combustion du pétrole accélérera le retour du charbon et entraînera certainement une renaissance du charbon, une 'victoire' du charbon sur le pétrole ! »

Des années plus tard, lors d'une conversation, il fut question de l'énergie nucléaire : et à présent, Gerke, – comment pourrions-nous maintenant répondre des centrales thermiques si elles avaient été construites ? Le problème de l'énergie semble ainsi résolu.

– Eh bien justement ! Nous en aurions besoin dans le cadre des centrales nucléaires. Tout d'abord, si nous regardons en arrière, dans le cas des centrales thermiques, le charbon n'aurait pas eu à craindre la concurrence du pétrole, et le développement conséquent du système

d'interconnexion de la cogénération sur la base de la houille ne nous aurait pas placés dans une dépendance aussi préoccupante que celle que nous connaissons malheureusement aujourd'hui. En d'autres termes, nous n'aurions pas eu besoin de dépenser des milliards pour une 'réduction saine du charbon'. On aurait donc pu faire fonctionner les centrales thermiques depuis plus de 30 ans sur la base de la houille.

Mais continuons : la centrale nucléaire produit de l'énergie, – mais aussi de la chaleur, beaucoup de chaleur ! Que faire de cette chaleur ? La détruire ! Avec d'énormes quantités d'eau de refroidissement pour chauffer les rivières ! Il y a quelques semaines, un article a été publié sur un projet de centrale nucléaire sur l'Isar, – on tire la sonnette d'alarme sur le risque de contamination des rivières par la chaleur de la centrale.

– Vous pensez donc que la chaleur résiduelle des centrales nucléaires pourrait être utilisée dans le système de chauffage urbain. Jusqu'où peut-on transporter cette chaleur perdue, car on tient à ne pas construire ces centrales trop près d'une agglomération ?

– La valorisation des rejets thermiques dans le cadre du chauffage urbain ne poserait aucun problème si – oui, si ! – je prends le cas de Munich – si le réseau d'approvisionnement en chaleur était disponible, comme prévu à l'époque !

Le réseau d'approvisionnement en chaleur était en effet la base et la condition préalable des centrales thermiques, déclenchées par votre exigence de chauffage à distance et de 'chaleur fluide' pour l'organisme urbain. Les rejets thermiques de la centrale nucléaire peuvent être intégrés sans difficultés techniques dans le réseau de chauffage si un stockage de chaleur est intercalé entre la centrale et le réseau de chauffage urbain. La plus grande partie de la chaleur résiduelle de la centrale nucléaire pourrait ainsi être utilisée pour le chauffage des grandes villes.

Mais je le répète, la condition préalable est qu'il existe un système de chauffage urbain avec les raccordements des consommateurs dans l'agglomération massifiée des villes.

Avec les milliards gaspillés inutilement pour les fermetures de mines et leurs conséquences, on aurait dû financer ce réseau de distribution de chaleur dans les villes ! Cela n'aurait pas été un acte plus important que la construction des chemins de fer au XIX$^{e}$ siècle ou le système de canalisation des villes. Mais quoi que l'on se décide enfin à faire, – tout arrive trop tard !

– Je serais intéressé de savoir comment l'affaire des centrales thermiques a évolué en Russie. Je me souviens qu'en 1940, vous m'aviez dit que c'était là qu'on était le plus avancé.

– Cela s'est développé dans les plus grandes proportions ! Je vous enverrai quelques chiffres pour vous montrer l'évolution. Vous serez étonnés !

Peu de temps après, Gerke m'a écrit :

« Dans le domaine de la cogénération, l'Union soviétique est le pays le plus exemplaire de la planète. Rien que jusqu'en 1962, des centrales thermiques d'une puissance totale d'environ 22 000 MW ont été créées. Leur production de chaleur s'élevait en 1962 à environ 340 X 103 Tcal, soit, pour vous permettre une comparaison avec notre planification munichoise, 340 000 000 Gcal ! Le rendement électrique en contre-pression était d'environ 110 millions de kWh. Et cela représente environ 30 % de la production annuelle russe de 1962.

Nos trois centrales thermiques de Munich auraient eu dans leur première phase d'extension : 1 600 Gcal et environ 800 millions de kWh.

Moscou était chauffée à 80 % à distance en 1965. Entre-temps, le développement s'est poursuivi, malgré les centrales nucléaires ! En 1969, l'Union soviétique produisait 689 milliards de kWh, dont 40 %, soit environ 275 milliards de kWh, étaient produits par des centrales thermiques.

Et chez nous ? En 1969, la production d'électricité était d'environ 220 milliards de kWh, dont 1 % seulement provenait de centrales thermiques ! Si l'on transpose la valeur de l'économie réalisée par les Russes à nos conditions, cela donne pour cette seule année un montant d'environ 75 millions de DM, – vous voyez que le système de contre-pression, comme on appelle aussi la cogénération, appliqué à grande échelle, s'autofinance pour l'extension progressive ».

Ensuite, Gerke s'est à nouveau penché sur les centrales nucléaires, notamment sur la chaleur qu'elles produisent et sur leur destruction ; car on ne peut pas parler d'utilisation, il manque la condition préalable, à savoir les consommateurs raccordés à un réseau de distribution de chaleur. Et même pour le combustible des centrales nucléaires, nous dépendons, comme pour le pétrole, de l'étranger et sommes exposés au risque d'un chantage monétaire et surtout politique. Il écrit encore :

« Considérons encore brièvement la situation de l'énergie nucléaire. Il est certain que nous ne pourrons pas nous passer de l'énergie nucléaire à l'avenir. L'uranium est composé de deux isotopes. L'isotope fissile

représente 0,7 %, l'isotope non fissile 99,3 %. Tant que nous ne pourrons pas atteindre techniquement ces 99,3 % d'énergie uranium, il est certain que les gisements d'uranium connus dans le monde permettent de libérer une énergie équivalente à environ 25 ans de production mondiale de charbon actuellement.

Le surgénérateur auquel nous travaillons fébrilement, qui devrait enrichir lui-même son combustible et libérer environ 30 % d'énergie d'uranium, ne deviendra pas réalité avant 1980 et n'apportera alors qu'un soulagement limité à la situation énergétique tendue. Le fait est que les États-Unis ont décidé, sur la base de nouveaux résultats de recherche, de mettre en veilleuse le développement du surgénérateur et sont actuellement passés à la production en série du réacteur à eau bouillante.

Sur les quelque 4 000 milliards de kWh d'électricité produits dans le monde en 1970, l'énergie nucléaire a représenté environ 40 milliards de kWh bruts et environ 35 milliards de kWh nets, soit moins de 1 % de la production mondiale d'électricité. Aucun spécialiste ne s'attend à ce que l'énergie nucléaire puisse contribuer à plus de 3 % de la consommation mondiale d'énergie en 1975-1980.

En principe, il faut constater : il n'y a pas de véritable crise du charbon, mais une crise de la confiance et de la raison. Les fermetures de mines, cette prétendue 'réduction saine du charbon', ne peuvent être considérées que comme une erreur des ministres de l'économie de Bonn, toutes tendances confondues, qui nous a déjà coûté cher et nous coûtera encore plus cher !

Cela doit faire réfléchir profondément lorsque le Ministre-président Kühn de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, le Ministre-président du pays de la République fédérale possédant les plus riches gisements de charbon d'Europe, promet, lors d'une visite en Pologne (1972), d'aider financièrement les Polonais à développer leur production de charbon afin que ce pays soit en mesure de nous fournir de l'électricité au charbon ».

Lors de notre conversation ultérieure, j'ai eu l'occasion de demander : Gerke, n'avez-vous pas essayé de faire connaître aux responsables et aux puissants d'aujourd'hui l'idée des centrales thermiques et la planification efficace et vérifiée de 1939/40 ? Ces idées et ces planifications devaient être comprises, intégrées dans les projets d'urbanisme, déclencher des réflexions économiques – 'énergie et chaleur' est une préoccupation de notre temps, de notre siècle !

– Bien sûr que je l'ai fait ! Partout où l'occasion se présentait, sous forme d'exposés, de présentations chiffrées et de calculs de rentabilité, dans des

lettres aux partis et à leurs dirigeants, aux députés, lors d'« audiences » que l'on m'accordait.

– Et alors ?

– 'Très intéressant !' – 'Cela nécessite réflexion !' – J'ai deux classeurs remplis de correspondance. 'Nous accusons réception de vos intéressants documents', etc. C'est tout, car il ne s'est rien passé, rien du tout !

Dans la lettre suivante qu'il m'a adressée, Gerke a de nouveau abordé, comme il sait le faire, les problèmes évoqués et les a complétés par des documents. Il écrivait ainsi :

« Au début des fermetures de mines, début 1966, je me suis adressé entre autres à Monsieur Mende et à son conseiller personnel, Monsieur Brodesser, et je leur ai soumis des propositions pour soutenir la production de charbon, un plan avec des détails techniques et des propositions de financement, comme cela avait déjà été élaboré sur la base de la pratique. La discussion a été prometteuse, mais rien n'a été fait !

Inquiet pour la production de charbon, j'ai écrit le 24 août 1966 à M. F.J. Strauß pour lui demander d'intervenir et de mettre un terme à la destruction insensée de la richesse nationale. Je vous joins la copie de cette lettre, qui vous intéressera, car j'y mentionne également notre projet de Munich de l'époque.

Le Dr Strauß a confié le suivi à son conseiller personnel, l'assesseur Hepp. Pour honorer M. Hepp, avec qui j'ai traité le problème au cours de nombreux entretiens et qui est malheureusement décédé trop tôt, il faut dire qu'il a reconnu le problème et l'a pris au sérieux.

En collaboration avec mon fils Hermann, qui travaille depuis plus de 15 ans aux États-Unis en tant que spécialiste de l'énergie et qui est en contact permanent avec George Fumich Jr, le directeur de l'Office of Coal Research Department, j'ai élaboré en 1968 une étude préliminaire sur la possibilité d'affiner le charbon sur la base de l'usine expérimentale américaine Cresap, y compris sa rentabilité. Il s'agissait d'un procédé de production d'essence d'hydrogénation selon les dernières découvertes des recherches poussées par les Américains. L'étude préliminaire a donné les mêmes résultats que ceux présentés par le Dr Herbert Barking du conseil d'administration de la société minière de Walsum dans son étude de 1969, un an plus tard. 'Très intéressant', disait-on. »

Entre-temps, ce que l'on appelle la 'crise du pétrole' s'est produite. Même les responsables à Bonn se sont réveillés et se sont penchés sur le problème de l'énergie. Les fermetures de mines prévues ont été annulées et

des propositions ont été faites un peu partout en matière d''énergie'. L'ingénieur en chef Gerke m'a écrit :

« Klaus Hannes vient de publier un modèle réaliste de chauffage urbain pour l'ensemble de la Ruhr. Il montre un ordre de grandeur similaire – avec environ 2 000 Gcal – et conclut avec une rentabilité similaire à notre projet de Munich, avec 2 400 Gcal à terme.

Et le Ministre de la recherche Matthöfer s'essaie à un système de chauffage urbain interconnecté, un chauffage à distance de la République fédérale d'Allemagne de Flensburg à Fribourg, avec des coûts d'investissement d'environ 200 milliards de DM, afin d'économiser en l'an 2000 environ 80 millions de tonnes d'unités de charbon, – et il devrait pourtant savoir à l'avance qu'un tel projet ne pourra jamais être réalisé pour des raisons financières et économiques !

Financièrement, parce que les capitaux ne sont pas réunis, économiquement, parce que l'énergie à basse tension ne permet pas de transporter les quantités d'énergie nécessaires.

Quatre-vingt millions de tonnes d'unités de charbon représentent environ 56 millions de tonnes de pétrole, soit environ 40 % de nos importations actuelles de pétrole, soit environ 12 milliards de DM de devises.

Le plus nécessaire, une garantie partielle de 50 % de notre consommation d'énergie grâce au charbon, qui est disponible dans notre pays pour 500 à 700 ans, est largement négligé. Le fait que cette année encore, en 1975, quatre mines d'une capacité annuelle de 4 millions de tonnes de charbon soient fermées en dit long !

On dit toujours que le pétrole est moins cher que le charbon extrait chez nous ! A-t-on fait ce calcul correctement ? Il y a longtemps que les coûts ne sont plus considérés d'un point de vue économique, car sinon on n'en serait pas arrivé à cette 'contraction saine du charbon' insensée, avec pour conséquences des milliards de pertes de richesse nationale, le chantage monétaire et la dépendance politique. On parlait autrefois d''économie polonaise' !

Il manque encore les centres thermiques dans les zones urbaines, les centres de consommation capables d'absorber le chauffage urbain, comme nous l'avions prévu à l'époque, il y a 35 ans, pour Munich. Ces centres thermiques deviendront-ils un jour réalité ? On court après des projets impossibles pour loger les quantités toujours croissantes de chaleur perdue,

jusqu'à 'l'utilisation de la chaleur perdue des centrales nucléaires pour chauffer des étangs à carpes avec des subventions fédérales'.

On attend avec impatience la livraison éventuelle de pétrole et de gaz de la mer du Nord, sans que nous ayons de droit à une livraison, et si cela devient possible, il est d'ores et déjà certain que le coût de la tonne de pétrole jusqu'à la côte allemande s'élèvera au moins à 400 DM et que le pétrole sera par conséquent beaucoup plus cher que le charbon pour le consommateur.

Le programme doit être le suivant :

*La recherche et le développement*

dans le domaine de l'extraction du charbon doit être entrepris en priorité absolue, sans tenir compte des coûts !

*Raffinage du charbon*

Création d'une énergie à haute tension, seule capable d'être transportée sur de grandes distances de manière économique !

*Gazéification souterraine, gaz de houille sans exploitation minière*

est à classer dans les priorités les plus urgentes. Cette mesure n'est pas une Utopie, comme le montrent les exemples de recherche et de développement disponibles.

Avec nos conditions techniques, je pense qu'il est possible de réaliser une percée dans ces domaines. Le succès qui en résulterait pour notre économie nationale justifierait tout investissement de capital. Il est plus que douteux que nos espoirs se réalisent dans cette direction.

Pour conclure, permettez-moi de revenir sur notre projet de Munich de l'époque. Vous m'avez dit qu'une personne compétente avait déclaré que 'la solution économique du couplage chaleur-force ne pouvait être introduite que par des mesures gouvernementales'.

Je ne peux que répondre : bien sûr, et comment faire autrement ? Cela n'a pu être introduit à l'époque que par des 'mesures étatiques', et cela ne peut être introduit aujourd'hui que par des 'mesures étatiques' ! Et que s'est-il passé entre-temps ? Les responsables de l'énergie au sein du gouvernement et de l'économie en ont-ils tiré les conséquences ?

La construction planifiée de centrales thermiques à la houille et la création de réseaux de chauffage urbain dans les agglomérations des villes et des régions auraient permis de sécuriser considérablement l'approvisionnement en énergie et en chaleur, ce qui nous aurait évité de dépendre autant de l'étranger.

Nous aurions alors été en mesure d'aborder le problème technique de l'énergie nucléaire en toute sérénité et nous aurions disposé d'un réseau de chauffage urbain dans lequel la chaleur résiduelle des centrales nucléaires aurait pu être injectée de manière raisonnable pour l'économie nationale.

Il ne serait alors pas nécessaire de planifier et de construire à la hâte et en grand nombre des centrales nucléaires, dont les problèmes techniques et surtout environnementaux inquiètent de plus en plus la population[2].

Rien n'a été fait ! Tout ce qui a été mis en avant, ce sont des paroles, – les actes se font attendre » !

Récemment, Gerke m'a de nouveau écrit :

« Entre-temps, le Ministre de la recherche Matthöfer a renoncé à son idée utopique d'une installation de chauffage de Flensburg à Fribourg[3]. Il vise désormais une couverture d'environ 30 % des besoins en chaleur par des installations de chauffage urbain d'ici 1990. Cela permettrait d'économiser du mazout de l'ordre de 15 à 20 millions d'unités de charbon par an. Ce programme nécessiterait des investissements de 20 à 30 milliards de DM, ce qui, compte tenu de l'augmentation des prix du pétrole, en vaut vraiment la peine.

Dernièrement, des personnes compétentes dans la région de la Ruhr ont déclaré que l'énergie nucléaire n'était pas moins chère que la houille, et qu'on s'attendait à ce que le charbon en tant que source d'énergie se vende un jour moins cher que l'énergie nucléaire. Dans les réflexions sur les prix, on aurait jusqu'à présent omis de tenir compte des coûts de retraitement et d'élimination des déchets pour l'énergie nucléaire !

Mais c'est fini ! On pourrait s'extasier sans fin sur le problème 'énergie et chaleur' et sur les possibilités perdues ».

## Adolf Hitler sur l'organisme urbain et le réaménagement

J'ai grandi dans l'un des plus anciens paysages culturels allemands, au bord du Danube, entre les contreforts des Alpes et le Mühlviertel. Au milieu des fermes carrées des paysans et des bâtiments cultivés des monastères et des abbayes de St. Florian, Melk et Göttweig. C'est pourquoi je me suis intéressé à l'architecture dès mon plus jeune âge, et ma ville natale, Linz, avec ses bâtiments, y a contribué.

Je suis arrivé à Vienne à l'âge de la réceptivité et j'ai vu les imposants bâtiments de cette ville avec les yeux ouverts. Peu à peu, le contexte urbanistique s'est imposé à moi. J'ai reconnu la forme de la ville issue de la fondation romaine, son développement ultérieur au Moyen-Âge, dont l'unité urbaine se réfère à la cathédrale Saint-Étienne et qui est entourée de murs et de remparts. Du glacis et des anciens bastions naît le [boulevard du] 'Ring', la plus belle rue jamais construite sur d'anciennes fortifications, avec des bâtiments de styles éclectiques, mais conçus par de bons architectes et qui ne sont donc pas tombés dans l'épigone.

Au siècle précédent, après les guerres turques, la noblesse urbaine s'était déjà fait construire des résidences d'été. Ces vastes constructions avec des parcs, des jardins, des fontaines et des sculptures correspondaient davantage à l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes que les palais de la ville. C'est ainsi que furent construits le Belvédère du prince Eugène, le château d'été des Schwarzenberg et le palais impérial de Schönbrunn. Quelles magnifiques réalisations des architectes, les Fischer von Erlach, Lukas von Hildebrandt et Jakob Prandtauer !

Vous pouvez comprendre à quel point ces créations m'ont impressionné ! Mais aussi les constructions sur le Ring, notamment celles des architectes Semper, Hansen, Schmidt, Hasenauer, van der Nüll et Siccardsburg, jusqu'aux bâtiments de l'objectivité sobre mais savante d'Adolf Loos.

Le Ring de Vienne a marqué le début de mon intérêt pour l'urbanisme, et les bibliothèques de Vienne m'ont offert un matériel abondant : sur les plans de l'urbaniste Camill Sitte, sur le réaménagement de Paris sous le préfet Haussmann, sur la formation de la ville de Rome à travers les siècles et bien sûr aussi sur les plans d'urbanisme et les constructions de Munich sous le prince héritier et futur roi Louis I^er^.

Après avoir connu Vienne, ma destination était Munich, certes, mais pas seulement pour voir les rues, les places et les constructions initiées par Louis I^er^ et qui ont permis de sortir de l'étroitesse de l'ancien centre-ville pour atteindre de nouvelles échelles spatiales. Louis I^er^ a percé les murs, les remparts, les fossés et les glacis pour ouvrir la ville sur l'extérieur et, avec ses constructions, il a fait de Munich une ville des arts – sur un terrain déjà riche. Il en était conscient ; comment expliquer autrement sa déclaration de 1810 ? : 'Je veux faire de Munich une ville qui fera tellement honneur à l'Allemagne que personne ne connaîtra l'Allemagne s'il n'a pas vu Munich !'

Mais aujourd'hui, cent ans plus tard, c'est à nous de reprendre l'œuvre de cette tête enflammée[27], car il s'agit à nouveau d'ouvrir la ville sur l'extérieur ! Mais ce ne sont pas les murs et les remparts qu'il faut abattre pour gagner du terrain, il s'agit maintenant de surmonter le désordre chaotique qui s'est installé autour de la ville comme un anneau étouffant et contraignant. Ce sont les manifestations négatives d'un développement industriel fulgurant du XIXe siècle. En l'absence d'une planification prévoyante, l'organisme urbain s'est développé en fonction de la pression démographique et des nouveaux lieux de travail. Plus les lieux de travail de l'artisanat, de l'industrie et des installations d'approvisionnement, avec leurs indispensables bâtiments d'habitation, occupaient l'espace libre de manière informe, plus les conditions devenaient confuses, plus l'image était laide, reflet de l'éclatement social et de la désintégration de la communauté urbaine.

Les autorités chargées de développer, de façonner et d'aménager les villes ne trouvaient plus que des solutions partielles qui aboutissaient à la monotonie. On s'épuisait dans des règlements de construction mesquins et des dispositions de sécurité, bien sûr nécessaires. La forme de la ville se dégradait, tout était laissé au hasard.

Adolf Hitler a montré le plan de Munich au sud : je prends une section d'une telle prolifération urbaine. Voici l'emplacement d'un hôpital – ici la clinique pour enfants, la clinique pour femmes – à côté se trouve un cimetière – une brasserie – ensuite, là, l'abattoir – des installations ferroviaires de marchandises – un marché de gros – des usines – des écoles – des églises – des immeubles d'habitation avec des cours étroites – des petits commerces – des bars tristes aux coins. Tout est mélangé ! Comme les rues sont disposées de cette manière, il y a des triangles et des coins qui ne sont pas construits. On y aménage alors une bordure de verdure pour donner l'illusion de la nature. Cela ne fait que rendre l'ensemble encore plus triste. Ici et là, de bonnes réalisations individuelles sont comme perdues dans le désordre. Ici, ce n'est pas mieux, - il pointa du doigt le sud-ouest, le 'Glasscherben- Viertel'. Puis il montra la rue de Munich au nord : ou ici, – c'est la démoralisation typique d'une conception urbanistique de Louis Ier.

Adolf Hitler n'a cessé de citer ce roi de Bavière. Il voulait faire tourner un film sur lui et son époque, afin, disait-il, de rendre hommage à ce roi au-delà de la Bavière :

Louis Ier y créa avec ses architectes une vaste place, des arcades et la porte du Hofgarten, la résidence, la Feldherrnhalle, l'église des Théatins et

[27] [NdT : dans le sens d'un génie impétueux.]

l'Odeonsplatz, aujourd'hui le cœur de Munich. De là, il a mené la Ludwigstraße vers le nord. C'était une véritable solution d'urbanisme. Ensuite, la Leopoldstraße, encore supportable, se poursuit. Mais maintenant, la rue commence à dépérir, – regardez cette absence de but ! – au lieu de planifier la rue de manière généreuse et étendue ! Et pourtant, Haussmann avait déjà montré à Paris ce qu'il fallait faire pour ouvrir les rues d'une ville vers l'extérieur !

D'ailleurs, Louis Ier devait avoir ses raisons pour confier ses rues, ses places et ses constructions à la compétence du Land, du ministère, et non à la ville de Munich. Nous aussi, nous devrons nous assurer ; dans un premier temps, vous avez en tout cas tous les pouvoirs pour imposer et assurer le 'remembrement' urbanistique !

Giesler, – il ne sera pas facile de réaliser cette planification pour le réaménagement de Munich ! Cela demande toute votre force et votre énergie. Mais derrière vous se trouve un maître d'ouvrage en qui l'autorité s'allie à une volonté de fer. J'ai les deux et en même temps une vision claire de ce qui est nécessaire ici. Peut-être faut-il se limiter à ce qui est nécessaire. Il s'agit d'abord de mettre de l'ordre dans les structures de transport du rail et de la route et de construire la Grande Rue.

Adolf Hitler a interrompu son discours, il avait – comme je l'ai constaté ensuite – remarqué et en même temps interprété un geste de ma main :

Giesler, – je sais que dans un organisme urbain, tout est imbriqué. Nous nous attaquons aux problèmes de transport, et cela déclenche inévitablement une délocalisation industrielle. Et cela implique une planification industrielle soigneusement réfléchie, qui doit également être valable pour l'avenir. Les nouvelles zones d'habitation en sont une autre conséquence, en relation raisonnable avec les lieux de travail et les moyens de transport. À cela s'ajoute le besoin en logements des services du Parti qui seront transférés à Munich. Et ne sous-estimez pas la force d'attraction qui résultera du réaménagement de Munich.

Il ne faut pas qu'il y ait un mitage des zones périurbaines. Les espaces verts doivent être pris en compte, tout comme les routes d'entrée et de sortie de la ville. L'un dépend de l'autre, veillez à ce que tout se passe au mieux pour la forme de la ville et la communauté.

Nous en sommes conscients et, dans la perspective du développement futur, nous sommes tenus de résoudre les problèmes de circulation, sinon, dans quelques décennies, la situation sera catastrophique, et pas seulement ici à Munich ! Pour la planification industrielle, les zones résidentielles et les espaces verts, mettez vos collaborateurs les plus malléables et les plus

tenaces à contribution. Vous n'aurez pas tous la tâche facile, mais ce qui nous stimule, c'est la volonté de réaliser des choses extraordinaires.

## La planification industrielle dans le cadre du réaménagement

La planification industrielle pour Munich comprenait une organisation urbanistique aussi large que possible des lieux de travail, c'est-à-dire des entreprises industrielles, commerciales et artisanales et des services publics.

Conformément aux instructions d'Adolf Hitler, le département de la planification industrielle a été créé. J'ai chargé mes collaborateurs, l'assesseur en bâtiment Zeibig, l'ingénieur diplômé Wölfel et l'ingénieur diplômé Geisel, de réaliser cette planification importante pour le réaménagement. Ils correspondaient aux idées d'Adolf Hitler, – ils n'étaient pas seulement souples, tenaces et infatigables, ils étaient aussi d'excellents architectes et, lors des négociations, ils étaient à la hauteur des entrepreneurs et de leurs juristes. Je n'aurais pas pu faire un meilleur choix[1].

La réorganisation des installations ferroviaires dans la région de Munich impliquait en même temps une réorganisation des installations industrielles, car une partie des grandes brasseries, des entreprises de transport, des entrepôts de matériaux de construction et d'autres entreprises implantées à l'ouest et au sud de la ville perdaient leur raccordement aux voies ferrées. Cela a incité l'unité de planification industrielle à prendre systématiquement contact avec les entreprises concernées. Des centaines de réunions ont eu lieu avec les entreprises. Il s'agissait tout d'abord de déterminer le nouvel emplacement et les besoins en locaux de ces entreprises, après avoir fixé les dates d'évacuation.

Les exigences de ces entreprises ont été examinées en ce qui concerne les raccordements nécessaires aux voies ferrées et aux routes, ainsi que l'emplacement, la nature du sol des nouveaux sites, la détermination des besoins en énergie et en eau, la relation des entreprises entre elles et l'orientation de leur personnel vers les zones résidentielles.

Parallèlement, tous les facteurs susceptibles d'affecter l'organisme urbain en tant qu'immissions, tels que la pollution de l'air, les nuisances sonores et olfactives, ont été recensés. Il en a résulté des classifications et des classements dans différentes catégories, et donc la désignation de nouvelles surfaces d'implantation dans le plan économique de la ville. Les documents

du service de l'urbanisme en vigueur jusqu'alors étaient insuffisants et dépassés par les objectifs généraux et sociaux, les exigences en matière d'espace avaient augmenté et le territoire de la ville s'était considérablement étendu. Le service de planification industrielle s'est donc vu contraint d'élaborer un nouveau plan économique.

Les pouvoirs du 'Generalbaurat' ont permis d'accomplir cette tâche. Il s'agissait en même temps, avec le nouveau plan économique et l'ordre qu'il établissait, de faire comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de rues représentatives et d'une nouvelle gare centrale, de bâtiments de l'État et du Parti, mais que le réaménagement consistait également à placer les surfaces industrielles et les lieux de travail dans une relation raisonnable avec l'organisme urbain. L'objectif était de créer un environnement humain pour la communauté urbaine.

L'office d'urbanisme de Munich avait prévu, dans son plan économique désormais obsolète, des surfaces d'extension industrielle au nord de la ville. Les conditions climatiques, pédologiques et ferroviaires plaidaient en ce sens. Mais ces surfaces au nord se sont révélées totalement insuffisantes et en partie inadaptées au transfert d'une grande partie de l'industrie munichoise, rendu nécessaire par les mesures de réaménagement. À cela s'ajoutait l'immense expansion des entreprises spécialisées existantes grâce au plan quadriennal, au réarmement et à l'intensification des transports, ainsi que l'arrivée ou la création d'entreprises de technologie moderne.

Les surfaces au nord étaient également insuffisantes parce que la plupart des nouvelles installations de la Wehrmacht à Munich y avaient été construites, ce qui nécessitait encore plus d'espace. La prescription d'une distance de protection de 500 mètres par rapport à l'objet militaire avait été abrogée par un décret suprême pour Munich, sinon il n'aurait pas été possible d'y trouver des surfaces pour l'approche industrielle.

Le niveau élevé de la nappe phréatique au nord de Munich constituait une autre restriction. Sur une couche de base imperméable, un fort courant d'eau souterraine s'écoule vers le nord depuis les montagnes sous la ville, recouvert d'une couche de gravier et d'éboulis perméable. Cette couche d'éboulis a parfois une épaisseur de 80 mètres au sud et au sud-est de la ville et diminue souvent jusqu'à un mètre au nord. La nappe phréatique catastrophique, qui se produit par périodes d'environ 50 ans, a submergé par endroits les terrains industriels prévus au nord en 1940.

Le nord n'entrait donc pas en ligne de compte pour les entreprises à fondations profondes, notamment pour les brasseries avec leurs vastes caves de stockage. Lors de la recherche de nouveaux terrains industriels, il

fallait tenir compte des vents dominants d'ouest et de sud-ouest et surtout épargner les zones d'habitation existantes et futures. Il ne s'agissait pas seulement de préserver les espaces verts au sud de la ville, mais aussi de les intégrer de manière déterminante dans l'espace urbain afin d'assurer la circulation et la ventilation de l'air frais dans la ville.

Les erreurs du passé, comme l'implantation industrielle sur le Sendlinger Oberfeld dans les années 1890, devaient être corrigées et non répétées. La vue sur la chaîne de montagnes ne devait pas être entravée par des cheminées fumantes et des complexes industriels. Mais il était plus important encore d'orienter toutes les constructions vers le sud afin de compléter le flux d'air de la vallée de l'Isar sur une large surface et de ne pas entraver l'arrivée d'air frais dans l'espace urbain par des fermetures avec des bâtiments élevés qui provoquaient des tourbillons d'air.

Lors de la recherche de nouvelles possibilités d'implantation de sites de production et de travail, nous avons fait une distinction entre les surfaces avec ou sans accès aux voies ferrées, selon leur taille, selon qu'il s'agissait d'une entreprise industrielle, commerciale ou artisanale, et selon les nuisances que l'entreprise provoque dans son environnement ; nous avons ensuite classé les entreprises gênantes, peu gênantes et non gênantes.

Le choix des zones desservies par les voies ferrées se limitait principalement aux environs immédiats du 'Güterring[28]' prévu autour de Munich et en grande partie achevé. Ce 'Güterring' bifurquait vers le nord à Eichenau à partir de la ligne de Lindau pour rejoindre la ligne de Mühldorf à Feldkirchen. Plus tard, le Güterring devait également se prolonger par la ligne de Rosenheim. Le long de cette voie ferrée d'environ 30 kilomètres, seuls des tronçons relativement courts entraient cependant en ligne de compte pour des raccordements industriels, qui ne pouvaient en outre pas être développés et sortis de la voie libre pour des raisons techniques d'exploitation, mais uniquement des installations de fret des gares. Cela n'était généralement possible que sur l'un des deux côtés de la ligne ; c'est là que devaient se trouver les zones de raccordement industriel. En effet, dans le cas du 'Güterring' au nord, le niveau élevé de la nappe phréatique rendait impossible les passages souterrains de la ligne, et les passages au-dessus des voies ferrées auraient donné lieu à des constructions non rentables et non souhaitables d'un point de vue technique et esthétique.

[28] [NdT : il s'agit d'un périphérique dédié au transport de marchandises industrielles ayant pour objectif de décongestionner la circulation dans la ville.]

L'exigence de la Reichsbahn de croisements de routes absolument sans rails, même à l'intérieur des surfaces industrielles, d'installations de transfert et de raccordements sans pente et de rayons de courbure des voies de raccordement non inférieurs à 180 mètres était compréhensible. Mais même en cas de différences de hauteur, il existait des restrictions techniques pour la planification, qui rendaient impossible non seulement l'implantation de certaines entreprises dans des conditions par ailleurs favorables, mais aussi l'utilisation de surfaces industrielles entières. Et cette 'impossibilité' venait rapidement et souvent de la part de la direction des nouvelles constructions de la Reichsbahn, mais elle était ensuite parfois retirée en raison des pouvoirs qui lui étaient conférés, d'arguments raisonnables et après une étude approfondie.

Le Güterring qui s'étendait largement autour de Munich, avec la gare de triage de 5 kilomètres de long et les gares d'Allach, Feldmoching, Milbertshofen-Freimann, Unterföhring et Feldkirchen qui étaient desservies par cette gare, éloignait les surfaces industrielles de l'ancienne zone urbaine. Les entreprises s'y sont naturellement opposées, car cela signifiait pour beaucoup d'entre elles un renchérissement considérable du trafic en ville et un allongement des trajets pour les employés.

En même temps, cela a entraîné un désavantage par rapport à la concurrence avec les entreprises qui pouvaient rester sur leurs anciens sites proches de la ville. Cela s'est moins manifesté pendant les années de conjoncture économique, mais a eu des répercussions sur la pénurie de main-d'œuvre, qui préférait naturellement les emplois bien situés par rapport aux zones résidentielles.

Le choix des sites industriels et des zones de travail s'est donc fait en étroite collaboration avec l'unité 'Construction de logements', qui était également limitée dans le choix de nouvelles zones d'habitation et devait tenir compte de tous les aspects pertinents. En raison des conditions climatiques, des caractéristiques du paysage et de l'accès au centre-ville, le choix des zones d'habitation favorables s'est porté sur l'est, le sud-est et surtout le sud. Cela n'était pas facile à concilier si l'on tenait compte des composantes travail – habitat - transport – loisirs. En effet, il fallait éviter de mélanger le travail et l'habitat, comme c'était le cas jusqu'à présent, et il était tout aussi indésirable de devoir parcourir de longues distances pour se rendre sur son lieu de travail et en revenir, même si ces distances ont été raccourcies grâce à la planification et à la réorganisation de tous les moyens de transport, du rail et de la route, ainsi qu'aux nouvelles liaisons rapides par métro et train de banlieue.

Après mûres réflexions, on en vint à planifier une zone industrielle « Ostsüdost » d'environ 1 x 3 kilomètres, prévue au nord-est de Perlach. Cette zone devait accueillir des entreprises « respectueuses de l'environnement », des entreprises qui ne provoquaient pas de nuisances olfactives, chimiques et sonores. Les grandes brasseries telles que Pschorr, Hacker, Augustiner, Löwen et Spaten étaient prévues ici. Elles posaient – à juste titre – des exigences élevées au site, elles avaient besoin de caves de stockage profondes, à plusieurs étages, dans un sol particulièrement adapté et de leurs propres puits pour prélever de grandes quantités d'eau appropriée. Des études géologiques avaient été réalisées à cet effet.

Les surfaces d'exploitation et les emplacements de stockage perdus à la gare de l'Est ont également pu être remplacés ici. La desserte ferroviaire de cette zone s'effectuait à partir de la gare de marchandises et de remisage Est avec deux groupes de triage propres et une gare de marchandises locale pour le transport de marchandises de détail pour les entreprises industrielles prévues à la périphérie sud de la zone sans raccordement ferroviaire propre.

Cette zone industrielle et commerciale était bien située en termes d'habitat. Environ deux kilomètres la séparaient d'une ville résidentielle planifiée généreusement et aménagée selon des critères modernes, le long de la bretelle d'accès à l'autoroute vers Salzbourg. De plus, Perlach et Trudering – des satellites autonomes – étaient des zones résidentielles proches. Les métros et les trains de banlieue ainsi que le tramway, également conçu comme un métro souterrain, offraient une liaison rapide avec le centre-ville.

La délimitation de ces surfaces industrielles, gigantesques selon les termes utilisés jusqu'alors, a représenté une perte douloureuse pour les agriculteurs de Perlach. Il s'agissait la plupart du temps de terres héréditaires dont la solvabilité était surtout déplorable. Ici, comme dans les autres quartiers de la ville et dans presque toutes les extensions urbaines, la mise à disposition des grandes surfaces nécessaires ne pouvait malheureusement se faire presque exclusivement qu'au détriment de l'agriculture, qui avait déjà fait de gros sacrifices au cours des années précédentes en construisant des aéroports, de nouvelles installations de la Wehrmacht et l'autoroute. Les difficultés générales de l'Allemagne ont ainsi été mises en lumière : nourrir une population urbaine toujours plus importante à partir d'une surface agricole toujours plus petite, en raison de l'économie d'autarcie.

Entre autres, on a essayé d'assurer au moins l'approvisionnement en légumes de la ville en pleine croissance en intensifiant l'économie paysanne, y compris l'horticulture, dans une zone verte prévue entre le sud-est de la

ville et la zone industrielle dans la région de Moosach, Feldmoching et Ramersdorf-Perlach. La création de grandes serres pouvant être alimentées par la chaleur de retour du système de chauffage urbain prévu devait également servir à cela. Les agriculteurs les plus touchés devaient également être indemnisés en terres, soit en Haute-Bavière, soit à l'ouest de Munich et dans le Dachauer Moos, où se trouvaient des pâturages marécageux de mauvaise qualité qui pouvaient être transformés en terres horticoles de qualité.

Les intérêts de l'agriculture proche de Munich ont été largement pris en compte, même en acceptant de grandes distances, dans la mesure où des trabants industriels ont été prévus à Puchheim-Eichenau et Feldkirchen-Lohhof-Unterschleißheim. Il s'agissait d'implanter des entreprises ayant de grands besoins en terrains, avec peu de personnel et des constructions insignifiantes, surtout des grandes entreprises de construction qui avaient leurs chantiers dans toutes les régions d'Allemagne et qui n'étaient pas intéressées par les petits projets de construction en centre-ville. Elles pouvaient y entreposer leurs matériaux et leur matériel. Les entreprises modernes de production de matériaux de construction, telles que les usines de béton préfabriqué et les fabriques spéciales de béton cellulaire, ont ainsi pu être implantées à proximité des matières premières disponibles.

La séparation et la délimitation claires en zones industrielles autonomes et en communes agricoles et horticoles auraient permis d'éviter l'expansion désagréable de la ville le long de ses routes de sortie.

L'ensemble du sud et du sud-ouest de Munich devait rester libre de surfaces industrielles, bien que des possibilités de raccordement aux voies ferrées s'y présentaient. Les entreprises industrielles et les surfaces de stockage construites ici étaient liées à la guerre, même les pleins pouvoirs du Generalbaurat n'ont pas pu empêcher cette approche, limitée à la durée de la guerre. Dans ce contexte, il convient de mentionner une autre erreur de conception : l'implantation des usines Messerschmitt-Bölkow à Ottobrunn, décidée par la 'planification centrale' sous Speer.

Conçu à l'origine comme un institut de recherche et intégré en tant que tel dans la planification de la ville du sud-est, une grande entreprise importante pour la guerre a vu le jour ici. La gare d'Unterbiberg a dû être dotée d'une voie de raccordement spécifique, qui a occupé et fermé une précieuse zone de loisirs proche de la ville. Le danger d'autres débuts d'industrie au mauvais endroit menaçait, car c'est de la même manière qu'avait été créé auparavant le début d'industrie sur le terrain supérieur de Sendlingen, le long de la voie principale des usines de l'Isar.

À d'autres endroits également, des surfaces industrielles ont été étendues en raison de la guerre, mais de manière erronée du point de vue de l'urbanisme. Au nord de la ville, par exemple, les usines de moteurs bavaroises (BMW), qui développaient de nouveaux moteurs pour les chasseurs à réaction, ont empiété sur la forêt d'Allach avec leur immense 'R-Werk'. Tout cela a donné lieu à des combats acharnés, qui ont été portés jusqu'au quartier général pour prendre une décision. La guerre était la priorité, l'assurance de pouvoirs accrus concernait la paix après une guerre gagnée.

Pour cette paix future, nous avons travaillé dans une mesure à peine connue. Au total, environ 2 000 hectares de zones industrielles ont été identifiés pour le développement futur de la ville de Munich. Le besoin immédiat approximatif était de 800 à 1 000 hectares. Le nombre total d'entreprises recensées s'élevait à 650, dont 510 ont fait part de leurs besoins en surfaces d'exploitation. Les mesures de réaménagement de la Reichsbahn ont touché 210 entreprises, d'autres mesures d'urbanisme en ont touché une centaine d'autres. Trente entreprises ont été réimplantées à Munich. Pour 215 entreprises, un raccordement au réseau ferroviaire était absolument nécessaire ; il a pu être garanti, tout en tenant compte de l'importance des besoins en surface actuels et futurs des différentes entreprises. Les 85 entreprises qui estimaient qu'un raccordement ferroviaire était souhaitable ont pu, pour la plupart, être installées conformément à leurs attentes.

Pour de nombreuses exploitations, l'emplacement était plus important que l'accès aux voies ferrées. Plus de 50 % des établissements recensés ont été installés sur des sites sans embranchement ferroviaire. Le choix de ces terrains était moins contraignant et plus proche de la ville, mais cela impliquait un examen encore plus attentif lorsqu'il s'agissait de terrains situés à proximité de zones d'habitation existantes ou futures. Il a été possible de regrouper ces terrains dans des 'zones industrielles' et d'éviter ainsi un morcellement qui aurait été rendu possible par des précédents de décisions individuelles.

Les surfaces des zones industrielles servaient à l'implantation de moyennes et petites entreprises à faible effectif et sur des terrains plus petits, souvent en relation avec des zones résidentielles. Il s'agissait en partie de sites de production à étages pour des entreprises de mécanique de précision, d'électrotechnique et de pharmacie, pour des entreprises de maroquinerie et de textile, des imprimeries et des maisons d'édition. Il fallait également prévoir des petits entrepôts séparés pour les magasins de

construction, les ateliers de réparation automobile et les stations-service qui servaient à l'approvisionnement des zones résidentielles environnantes.

Après toutes les enquêtes, il s'est avéré que – malgré l'importance de la construction de machines, de moteurs et de véhicules – les entreprises de mécanique de précision, de construction d'appareils, de construction et de second œuvre, les brasseries et les entreprises de stockage, c'est-à-dire les entreprises non perturbatrices, constituaient la majeure partie des nouvelles entreprises à implanter[2]. Les quelque 2 000 hectares de terrains industriels indiqués dans le plan économique élaboré contenaient des réserves considérables, même pour de vastes développements futurs, et pourtant le caractère et l'atmosphère de Munich n'auraient pas été dénaturés, Munich ne serait pas devenue une ville industrielle.

Les entreprises de réparation automobile, qui s'étaient souvent développées à partir d'anciennes forges ou serrureries, nécessitaient une attention particulière et offraient la plupart du temps un aspect désagréable en raison d'un espace de stationnement et d'entreposage trop restreint, sans parler des nuisances sonores et des gaz d'échappement. L'avènement de la motorisation, notamment dans l'attente de la Volkswagen, a rendu nécessaire la création de grandes entreprises modernes pour les réparations et l'entretien des voitures. Les usines ont commencé à mettre en place leurs propres entreprises ou des entreprises sous contrat avec des entrepôts de pièces détachées, des salles d'exposition et de grandes stations-service. Il s'agissait également d'éviter l'arbitraire tapageur de la publicité et du spectacle des couleurs.

La circulation de plus en plus importante des camions constitua une nouveauté qui posa de nombreux problèmes difficiles à l'urbanisme en général et à la 'route' en particulier. C'est là qu'Adolf Hitler intervint : nous devons penser et agir en termes d'économie nationale, le camion doit principalement servir de collecteur et de distributeur pour les éventuels transports de marchandises et de masse effectués par le rail, il doit le compléter, mais pas au détriment du transport ferroviaire. Néanmoins, des 'garages automobiles' ont été construits pour Munich. Il s'agissait de grands parkings avec des entrepôts, des installations de réparation et de ravitaillement, des restaurants et des hôtels. Trois de ces garages ont été prévus, correspondant aux autoroutes déjà construites de Stuttgart, Nuremberg et Salzbourg.

La planification industrielle n'était pas unilatérale, car il allait de soi qu'elle travaillait en étroite collaboration avec l'unité de planification des transports – rail et route – et l'unité de construction de logements. La

collaboration avec la planification des espaces verts, des zones protégées et des jardins familiaux permanents était tout aussi étroite que nécessaire. Avec les espaces verts de détente, les terrains de sport et de jeu, ils constituaient une transition protectrice vers les zones résidentielles.

Par le passé, les services d'urbanisme, les architectes et les sociétés de construction de logements s'étaient peu souciés d'une profession, les artisans, qui conserveraient à l'avenir à Munich l'importance qu'ils avaient eue pendant des siècles. Certes, les boulangers, bouchers et charcutiers, électriciens, plombiers et autres professions et artisans similaires ont également été pris en compte dans les immeubles d'habitation modernes, dans la mesure où ils tenaient des magasins. Mais la plupart du temps, cela était laissé au hasard ou à l'initiative personnelle.

La planification sous Zeibig, Wölfel et Geisel fut plus prudente, ils intervinrent à temps dans le vaste projet de la ville du sud-est, avec des installations bien pensées pour lesquelles le terme de 'cours des artisans' a été inventé.

La cour des artisans devait accueillir, dans le respect de l'ancienne tradition, des ateliers, des salles d'exposition et de vente, des entrepôts, des bureaux et les logements des maîtres, de leurs apprentis, des compagnons célibataires ou mariés et de leurs familles. Les formes d'aménagement les plus diverses pouvaient se développer en fonction du type d'artisanat, de son importance et de la taille de la zone d'habitation à prendre en charge. En principe, il s'agissait d'installations avec une cour entourée, correspondant aux carrés des paysans de la Marche de l'Est, transposés dans l'environnement urbain de la communauté urbaine. Souvent, elles formaient des rangées de cours alignées les unes à côté des autres.

Outre les artisans déjà cités, on pensait également à des serruriers, des ferronniers d'art, des ceinturiers, des peintres, des tapissiers, de petites menuiseries de bâtiment et de meubles, des poêliers, des poseurs de cheminées, des maçons et des charpentiers (*Scharwerker*), et à proximité des cimetières, à des sculpteurs sur pierre ; ainsi qu'à des magasins et des commerces, des laveries et des repasseries, de petits nettoyages chimiques et des teintureries, des imprimeries. Les services de voirie devaient également y être installés avec leurs véhicules.

Plus de 65 fermes artisanales de ce type étaient réparties dans la ville. Elles avaient une structure propre au lieu et donc un aménagement adapté à leur environnement. Un plan idéal a été établi pour les nouveaux quartiers résidentiels du sud-est de la ville. Les cours des artisans se trouvaient ici sur deux étages devant les rangées d'habitations, avec des bandes vertes faisant

écran, une allée de magasins à laquelle étaient rattachés les ateliers et les cours des artisans. Les logements se trouvaient à l'étage supérieur, à l'opposé de la circulation routière principale. De l'autre côté, le long des larges voies d'accès à l'autoroute, la situation se répétait à l'identique. Ainsi, les cours des artisans ne servaient pas seulement à leur fonction première, elles constituaient également un rempart contre le bruit de la circulation pour toutes les rangées d'habitations situées derrière elles.

Pour la réalisation, on a pensé à des organismes uniformes tels que les sociétés de construction de logements, l'association des métiers du Reich, la chambre des métiers et le Front du travail allemand, mais aussi à l'initiative personnelle. Comme cette tâche dépassait le domaine d'activité de la planification industrielle, le service d'urbanisme a été sollicité. Un service spécialement créé à cet effet devait prendre en charge cette tâche en tant que 'Betriebsstätten- Amt' (service des sites d'exploitation) en étroite liaison avec le Generalbaurat (conseil général de l'urbanisme).

Le plan économique dans le cadre du plan général de construction du réaménagement a été établi fin 1942. Il a été présenté à Adolf Hitler, discuté en détail et a reçu son approbation.

Parallèlement à cette planification de l'aménagement du territoire, les plans d'urbanisme pour les surfaces partielles désignées furent également élaborés. Ils étaient en grande partie déjà disponibles lorsque le décret Göring du 13 avril 1942 a interdit toute autre planification d'entreprise. Ainsi, les procédures d'approbation des plans d'occupation des sols n'étaient pas nécessaires. Il n'est guère possible d'expliquer ces plans variés sans les illustrer par des images, c'est pourquoi nous nous contenterons ici de citer quelques caractéristiques communes récurrentes.

L'ossature des plans d'aménagement industriel était constituée par les raccordements au réseau des routes principales par des routes de desserte suffisamment larges et sans rails. Les passages inférieurs ou supérieurs avec leurs rampes devaient être limités au strict nécessaire et aucune sortie ne devait être aménagée dans leur zone. Il n'était pas souhaitable qu'une route continue monte et descende plusieurs fois. Les rues en cul-de-sac – qui auraient résulté d'un enchevêtrement de rues adjacentes et de voies principales – ne devaient en aucun cas devenir un principe, car il fallait également compter avec une circulation des entreprises entre elles. Lorsque les voies sans issue ne posaient pas de problème, leurs extrémités devaient être pourvues d'aires de retournement suffisantes et être reliées au moins par des chemins piétonniers et des pistes cyclables, qui devaient toutefois être également exempts de croisements à niveau.

Les voies principales devaient généralement être situées au niveau du terrain, de sorte que les routes devaient être enfoncées ou remblayées d'environ 6 mètres pour les croisements nécessaires. Pour les lignes électrifiées, 7 mètres étaient nécessaires. Cela donnait, sans tenir compte des arrondis, des longueurs de rampes de 200 à 233 mètres pour une pente acceptable de 3 %. Si le niveau de la nappe phréatique permettait encore de passer sous la route, les conduites d'alimentation, en particulier le canal d'évacuation des eaux usées, arrivaient certainement dans la nappe phréatique. Ce n'était pas souhaitable et il fallait y remédier par des mesures techniquement difficiles et coûteuses.

Les passages supérieurs surélevés étaient à la fois coûteux et insatisfaisants du point de vue de l'aménagement, alors que la plate-forme ferroviaire était généralement à voie unique. Une entaille des voies dans le terrain, une pose en profondeur de la plate-forme de la voie n'était possible que là où les entreprises souhaitaient des raccordements en sous-sol pour des raisons techniques d'exploitation. La Reichsbahn refusait par principe de monter et descendre avec sa voie principale. En raison de son exigence d'un rayon de courbure minimal de 180 mètres et de son refus de faire circuler les locomotives sur les plaques tournantes ou les plates-formes de transbordement des entreprises de raccordement, seules des voies de raccordement longitudinales, parallèles à la voie principale, entraient en ligne de compte, sur lesquelles les entrepôts et les installations de déchargement devaient être directement construits.

Afin d'éviter de coûteux ouvrages de croisement, les routes étaient également parallèles à la voie principale. Les routes transversales étaient certes nécessaires dans les grandes zones industrielles comme 'Südost' ou Feldkirchen – surtout pour la circulation des entreprises entre elles – mais elles devaient être réduites au minimum pour des raisons financières et de planification. En effet, les longueurs de rampes déjà mentionnées impliquaient des terrains tout aussi allongés, sans possibilité de sortie de part et d'autre de la voie principale.

Cela ne donnait par exemple qu'un maximum de 50 mètres de voies de raccordement pour la surface populaire d'un hectare. Avec le développement normal des aiguillages de 35 mètres – en partie sur le terrain du chemin de fer, en partie sur celui de l'entreprise – cela signifiait une possibilité d'approvisionnement de seulement 3 wagons normaux. Les entreprises exigeaient cependant le plus souvent des longueurs de raccordement aussi grandes que possible pour leurs possibilités d'extension ultérieures. Les souhaits de la Reichsbahn en matière de raccordement

allaient également dans ce sens. En revanche, la planification industrielle voulait éviter, pour des raisons économiques, les coûts élevés des routes et des conduites d'alimentation des terrains en forme longitudinale ainsi créés, orientés dans le sens de la longueur. Il fallait ici faire preuve de conciliation, rejeter les exigences exagérées, mais d'un autre côté, laisser une marge de manœuvre au développement futur des entreprises.

Il en va de même pour la taille des surfaces. La plupart des entreprises s'étaient développées à partir de très petites surfaces, se contentant des surfaces les plus restreintes des terrains coûteux du centre-ville et les utilisant souvent bien au-delà de ce qui était autorisé. Aujourd'hui, en période de conjoncture économique et de surplus d'argent, elles cherchent à acquérir des terrains qui ne sont pas disponibles sur le marché libre. C'est pourquoi chaque entreprise exigeait généralement un multiple de sa surface actuelle. Il s'agissait en effet d'utiliser avec parcimonie les terres retirées à l'agriculture, tout en veillant à ne pas entraver le bon développement des entreprises.

Le triplement de la taille précédente du terrain était un rapport d'extension normal. Il était interdit aux entreprises d'accepter des sous-locataires pour utiliser provisoirement des surfaces qui ne seraient nécessaires qu'ultérieurement et de relouer les voies de raccordement sous-utilisées. C'était la seule façon de répondre à la demande excessive de ces terrains orientés dans le sens de la longueur. Seules les grandes entreprises pouvaient utiliser pleinement ces terrains d'un point de vue économique, et la priorité a été donnée à cette utilisation des surfaces précieuses.

Le marché de gros et l'une des nouvelles laiteries, dont la taille et l'hygiène étaient jusqu'alors insuffisantes, ont été rattachés à la gare principale de marchandises, ainsi qu'une série d'entreprises de commerce alimentaire en gros, d'entrepôts frigorifiques, d'entreprises de transformation de fruits et de légumes, qui se contentaient de surfaces relativement petites et assuraient la construction périphérique avec des corps de bâtiment à plusieurs étages. Dans ce cas, les aspects économiques devaient être pris en compte, car les terrains onéreux situés à proximité de la ville, le long de routes coûteuses, souvent équipées de métro et de chauffage urbain, ne pouvaient pas être occupés par des entrepôts de grande taille ou des bâtiments d'exploitation à un seul étage.

L'une des grandes centrales thermiques devait être construite dans le cadre de l'urbanisation décroissante vers le nord, dont la conception architecturale a été confiée à l'unité de planification industrielle. Les collaborateurs de l'unité ont ainsi eu l'occasion de faire leurs preuves en tant

qu'architectes en plus de leurs activités d'urbanisme. La bonne collaboration avec les ingénieurs du secteur de la chaleur et de l'énergie a permis d'élaborer d'excellents plans pour ces nouvelles usines de production d'énergie avec utilisation totale de la chaleur.

Il ne s'agissait pas seulement de l'approvisionnement de la ville et des bâtiments du réaménagement, des grands projets de construction de logements ; il fallait également tenir compte des besoins en énergie et en chaleur de l'industrie. Les nouvelles surfaces industrielles ne devaient pas être encombrées par une forêt de cheminées d'usine ni être caractérisées par un nuage de fumée et de suie se propageant comme un brouillard au-dessus des lieux de travail et d'habitation. Les inconvénients énergétiques, économiques et sociaux d'une production de chaleur et d'électricité fragmentée étaient trop évidents pour que toutes les entreprises n'acceptent pas les centrales thermiques, dont l'électricité était tellement moins chère qu'elles pouvaient continuer à électrifier leurs entreprises.

Dès les premières enquêtes, les questions relatives à la valeur du raccordement électrique, à la consommation de gaz et d'eau et aux besoins en chaleur avaient joué un grand rôle dans l'approche des entreprises sur les différents sites industriels. Un intérêt particulier a été porté au regroupement des centrales électriques importantes pour Munich, celles de l'Isar, de l'Amper, de la Bayern et de la Stadt-Werke ; leur puissance électrique devait être injectée dans la zone urbaine via une ligne circulaire de 100 kV. Au sein de cette ligne circulaire, toutes les lignes aériennes devraient être évitées à l'avenir et celles déjà existantes devraient être câblées au fur et à mesure.

Les profils des routes pour les zones industrielles étaient différenciés selon qu'il s'agissait de routes de desserte continues ou de liaisons et selon qu'il s'agissait de routes construites sur un ou deux côtés. Le dimensionnement et le tracé des routes visaient à maximiser la fluidité et la sécurité du trafic.

Au début, on a certainement accordé trop d'importance à la forme des bâtiments industriels, à leur conception visible. Il n'était et n'est toujours pas facile de créer une image de rue harmonieuse et non uniforme avec des bâtiments d'habitation normaux. La tâche était d'autant plus difficile lorsqu'il s'agissait d'aménager des bâtiments fonctionnels d'entreprises de toutes sortes, au moins le long des rues, en une unité calme et pourtant conforme à leur nature. Les plans de construction établis, vérifiés sur des modèles, étaient des représentations idéales, et il n'était pas certain qu'elles puissent être appliquées sous cette forme stricte. En tout cas, il fallait

essayer d'assurer un minimum d'aménagement fonctionnel dans les zones industrielles. On s'est également efforcé d'isoler les lieux de travail de la rue en construisant des bâtiments administratifs et des cages d'escalier côté rue et en les associant à des espaces verts.

La planification des espaces verts du service prévoyait des zones de loisirs et des espaces libres radiaux, dotés d'une végétation permanente, qui s'étendaient loin à l'intérieur de la ville, souvent en liaison avec des plans d'eau. On a alors essayé d'établir un lien avec ces zones vertes principales en aménageant des bandes vertes le long et à l'intérieur des surfaces industrielles. Mais ces bandes vertes d'aération et de protection n'auraient pas pu être maintenues à long terme si elles étaient la propriété des entreprises. Lors de la répartition et de l'attribution des terrains industriels, elles devaient être arrachées aux frais de toutes les entreprises qui y étaient installées et confiées à l'administration municipale des jardins. Des paysagistes devaient se charger de l'entretien, aux frais des riverains. C'était la seule façon d'assurer la pérennité du site.

Même si l'on partait du principe que les entreprises avaient toute liberté pour regrouper, construire et aménager leurs installations, même si les plans de construction, les directives de construction et les modèles élaborés par l'unité ne devaient être que des indications, l'intervention de l'unité de planification industrielle était presque toujours nécessaire. La commission locale d'urbanisme, en tant qu'autorité compétente en matière de permis de construire de la ville, était tenue de présenter toutes les demandes de permis de construire. La plupart du temps, des propositions d'amélioration étaient nécessaires, qui étaient ensuite signées par l'unité. Cela s'est fait de manière responsable, avec une objectivité stricte, mais sans se limiter à l'aspect fonctionnel.

Il s'est souvent avéré que tous les architectes munichois, même les plus renommés, n'étaient pas en mesure de maîtriser les tâches industrielles ou artisanales et que de nombreux chefs d'entreprise n'ont compris qu'au cours des entretiens et des conseils nécessaires ce dont ils avaient besoin et comment ils pouvaient améliorer de manière économique un processus de production souvent rodé depuis des années grâce à un agencement architectural approprié. Sur demande, ils faisaient appel à des 'architectes de confiance' qui avaient fait leurs preuves dans la planification d'installations industrielles et commerciales dans le respect des exigences urbanistiques.

Nous n'aborderons pas ici les nombreuses difficultés liées à la guerre pour réaliser la planification industrielle. Il en va de même pour les mesures de construction de l'économie d'armement qui allaient le plus souvent à

l'encontre des intentions et des idées de l'unité, à des endroits inappropriés et indésirables du point de vue urbanistique, et dont beaucoup ont survécu à la guerre. Elles ne peuvent pas être imputées à la 'planification industrielle du Generalbaurat'. Les deux exemples cités parlent d'eux-mêmes(3).

Le département juridique et d'exécution du service était chargé de l'aspect juridique et économique de la délocalisation industrielle, dont la base était la planification industrielle décrite ci-dessus. Une fois les terrains industriels et commerciaux délimités et après avoir soigneusement déterminé le moment où ils étaient nécessaires, les surfaces et les terrains individuels requis ont été déclarés 'zone de réaménagement' au Journal officiel.

Cela offrait, entre autres conséquences juridiques, surtout la possibilité d'expropriation contre une indemnisation appropriée et excluait les achats et les ventes spéculatifs par des personnes privées. L'attribution des surfaces et la cession des terrains conformément aux plans de répartition ont ensuite été effectuées par le département II de la ville aux entreprises désignées par l'unité de planification industrielle. Tous les frais de terrain et de viabilisation pour les routes, les espaces verts et les installations communes ont été répartis sans bénéfice en fonction de la taille des nouveaux terrains.

Les entreprises devaient acheter les terrains ; des terrains en fermage n'étaient prévus qu'à quelques endroits, comme dans la future zone d'extension possible des installations ferroviaires. La ville n'était qu'un administrateur, elle ne devait pas pouvoir étendre ses propriétés foncières de manière confortable et bon marché par le biais des 'déclarations de secteur' du service. Le service juridique veillait strictement à cela et était très économe dans la déclaration de tels 'domaines', ne serait-ce que pour ne pas susciter d'inquiétude, en particulier parmi la paysannerie.

La plus grande retenue était de mise dans la possibilité de consulter les plans en général, de les publier et même de les transmettre à d'autres autorités, afin d'éviter toute spéculation foncière. D'autre part, dans la plupart des négociations avec les exploitants et leurs architectes, il était nécessaire de donner un certain aperçu de la planification globale.

Les études techniques, les travaux préparatoires à la viabilisation et à l'approvisionnement des zones industrielles et commerciales étaient du ressort de différents services municipaux, tout comme l'arpentage. L'élaboration des plans d'aménagement pour les plans d'urbanisme partiels ainsi que leur procédure d'approbation ultérieure incombaient également à la ville. Les plans de construction des entreprises, réalisés par les architectes

qu'elles avaient librement choisis, étaient établis en étroite collaboration avec l'unité, puis approuvés et contrôlés selon la procédure locale. L'attribution et l'exécution des travaux de construction ne faisaient l'objet d'aucune influence.

Le financement des délocalisations industrielles s'est fait sur la base d'une initiative privée des entreprises, qui ne disposaient que de la somme d'indemnisation du fonds de réaménagement pour l'ancien terrain et ses installations de construction. Des directives détaillées avaient été élaborées à cet effet. Outre la générosité à l'égard des entreprises, il fallait également faire preuve d'économie afin de ne pas soustraire des moyens trop importants au réaménagement proprement dit, à l'aménagement de vastes installations de transport ferroviaire, du périphérique et des routes de desserte, aux grands immeubles d'habitation et aux bâtiments culturels de la ville, qui ne pouvaient également être financés qu'avec le soutien du Land et du Reich. Le Parti était certain de pouvoir trouver par ses propres moyens, pendant près de deux décennies, les fonds nécessaires à ses constructions, des constructions qui allaient ensuite justifier le surnom de 'capitale du mouvement' donné à Munich.

Au sein du service, de l'unité de planification industrielle et de toutes les entreprises concernées par le transfert, il était clair que les nouvelles usines ne pouvaient pas être construites avec la seule indemnité de licenciement. Mais les chefs d'entreprise étaient conscients qu'ils disposeraient désormais d'ateliers modernes et spacieux en lieu et place des anciennes installations, pour la plupart déjà amorties, et qu'ils pourraient offrir de meilleures conditions de travail à leur personnel, des aspects qui ne pouvaient que leur être bénéfiques pour l'avenir. Il fallait cependant s'assurer d'une aide transitoire de la part des institutions financières. Plusieurs entreprises ont envisagé de renoncer à la reconstruction et d'utiliser le produit de l'indemnisation à d'autres fins. Cette possibilité était également offerte.

Il faut bien sûr le reconnaître : la procédure décrite ci-dessus, nécessaire pour la réorganisation d'un organisme urbain de cette ampleur, représentait une intervention dans l'économie privée et les droits privés. Mais elle correspondait à la conception nationale-socialiste qui, au nom d'une forme urbaine ordonnée et humaine, donne la priorité à l'utilité générale d'une communauté par rapport à l'utilisation de l'individu ; et aucune forme d'État ne peut en fin de compte y échapper.

## Adolf Hitler justifie la planification des nouvelles zones d'habitation

L'emplacement, la planification et la conception individuelle des logements dans les nouvelles zones résidentielles revêtent une importance particulière pour Munich. Giesler, veillez à ce que les sites soient en relation raisonnable avec les lieux de travail, les moyens de transport, les zones vertes, mais aussi avec le centre-ville traditionnel ! Les nouvelles zones d'habitation doivent former des unités autonomes et gérables à l'intérieur de la ceinture autoroutière, mais elles ne doivent en aucun cas être isolées, elles doivent au contraire être perçues comme faisant partie intégrante de l'ensemble de la ville.

C'est ce que m'a dit Adolf Hitler, et il a donné d'autres indications. La forme globale de la zone d'habitation et le bâtiment individuel doivent correspondre à la fois à notre communauté sociale et à l'atmosphère munichoise. Lors de l'insertion des zones d'habitation dans la forme de la ville, il faudrait veiller à ce qu'elles soient interprétées comme une extension logique de la ville, sans arbitraire, en totale conformité avec toutes les composantes qui, depuis les premières implantations, avaient déterminé la forme de la ville à travers les siècles.

Je savais ce que ces indications signifiaient. Dès les premières introductions à ma mission de réaménagement de Munich, Adolf Hitler m'avait présenté l'origine de la forme urbaine à partir des données naturelles, des relations dynastiques et de l'influence de l'importante route commerciale entre les fleuves Inn, Isar, Lech et Danube. Cela s'est fait sous la forme d'une conversation, pas du tout docte, mais convaincante, et les conclusions mûrement réfléchies ont été déterminantes pour les plans de réaménagement de Munich. C'est de la même manière qu'il a justifié l'approche des zones résidentielles à partir du développement historique de Munich.

Avant même l'époque carolingienne, racontait-il, le paysage culturel bavarois comportait déjà des domaines royaux et des domaines de la cour, des monastères et des couvents dans les environs de l'actuelle Munich. Vers l'an 900, le domaine royal d'Oberföhring fut rattaché à l'évêché de Freising par donation. L'ancienne voie commerciale, la Salzstraße, qui reliait Wasserburg am Inn à Augsbourg ou Landsberg am Lech, traversait l'Isar à Oberföhring. Un château protégeait le passage. Il s'agissait d'un double pont utilisant une île de gravier dans le lit de la rivière. Un marché s'est

formé, ainsi qu'une monnaie et un péage, très importants pour l'évêque de Freising.

Mais ce n'est pas Oberföhrung, aujourd'hui dans la ville de Munich, ni l'évêque qui est à l'origine de la fondation de la ville.

Henri le Lion, investi du duché de Bavière, a détruit vers le milieu du XIIe siècle le passage de l'Isar, le pont et le château d'Oberföhring pour des raisons dynastiques. Il voulait que le passage et le point d'appui de l'importante route commerciale se trouvent dans sa zone de pouvoir.

En amont, sur son territoire, les conditions naturelles étaient réunies pour le passage de l'Isar et la construction du pont. Une cuvette, ou plutôt une dépression, interrompait la rive orientale escarpée de l'Isar. La Salzstraße pouvait ainsi être menée en boucle sur le versant de la dépression, de la rive haute à l'Isar. Ici, comme à Oberföhring, une île se trouvait dans les eaux vives du fleuve et favorisait la construction du pont.

Il est significatif que Belotto-Canaletto ait peint son célèbre tableau 'Munich au bord de l'Isar' à partir de cet endroit. Aujourd'hui, l'île de gravier avec ses deux ponts est devenue l'"île-musée' et le pont Ludwigsbrücke sur la Zweibrückenstraße.

Dès le début, ces composantes naturelles ont été importantes pour l'emplacement de l'établissement 'Zu den Mönchen' : le courant du sud au nord devait être utilisé avec des radeaux, la dépression sur la rive escarpée menait la route au pont, qui s'appuyait sur l'île dans les eaux vives. La deuxième partie du pont menait aux terrasses de gravier plates de la rive ouest qui, divisées en gradins, forment les surfaces de base de la ville actuelle.

À l'époque, le vieux centre-ville avec la porte de l'Isar s'éloignait suffisamment des eaux vives du fleuve sur la première terrasse de gravier. Les dérivations de l'Isar vers l'ouest servaient à protéger les fossés le long des murs de la première colonie autour du 'Petersbergl' des moines. Plus tard, les ruisseaux de la ville ont également servi à l'industrie. Et depuis l'époque de Louis Ier, ils animent le 'Jardin anglais' et deviennent des éléments importants des espaces verts.

Les imposantes terrasses de gravier de l'ère glaciaire sur lesquelles la ville a été construite reposent sur des couches tertiaires imperméables qui descendent du sud au nord, comme le lit du fleuve. La nappe phréatique s'écoule dans les couches de gravier. Filtrée, l'eau utile arrivait ainsi du sud dans la ville. Aujourd'hui, les eaux usées s'écoulent vers le nord, favorisées par l'inclinaison des terrasses, dans des canaux à pente naturelle vers les

stations d'épuration, une structure de terrain extrêmement favorable à la ville.

Sur la haute terrasse à l'est de l'Isar, une forte couche d'argile et de loess recouvre le banc de gravier de l'ère glaciaire, bien visible sur la rive haute où le 'Gasteig' affleure au fleuve.

Le bois et les pierres naturelles, le calcaire, le tuf et le nagelfluh sont arrivés des Préalpes sur des radeaux de l'Isar. Avec les briques issues de l'argile de la haute terrasse à droite de l'Isar, ce sont les matériaux de construction de la ville. Le sable a été extrait du lit de la rivière, et pas seulement pour le mortier ; ce sable constitue également la base des constructions enduites qui, en combinaison avec la pierre de taille, se sont développées de manière très particulière à Munich. Avec la construction en briques de l'église Frauenkirche, ils donnent des accents colorés au paysage urbain.

Ainsi, l'emplacement de Munich a été déterminé par deux composantes : l'action dynastique de Henri le Lion et les conditions naturelles qui ont permis l'introduction de l'importante route commerciale. Cette route a elle-même façonné la forme de la ville – d'une porte à l'autre, d'est en ouest – et a donné à la ville une importance croissante en tant qu'artère vitale et, finalement, le rang de résidence, de capitale du Land de Bavière.

Il s'agirait maintenant, continua Adolf Hitler, de poursuivre cette route dans le grand espace urbain actuel vers l'ouest et l'est, en commençant par une ouverture énergique vers l'ouest, afin de permettre en priorité la réorganisation des structures de transport du rail et de la route.

L'extension urbaine désordonnée et parfois chaotique du XIXe siècle aurait conduit à des constructions circulaires étranglantes, bien que – Adolf Hitler n'a cessé de le rappeler – bien que Louis Ier avec sa rue de la Résidence vers le nord et, cinquante ans plus tard, le préfet Haussmann avec ses rues radiales à Paris, aient démontré la nécessaire ouverture vers l'extérieur de l'organisme urbain en pleine croissance.

Ainsi, la Salzstraße, l'artère vitale de la ville, se serait atrophiée à l'ouest comme à l'est, dès qu'elle aurait quitté le vieux centre organique de la ville. Après la Karlstor, à l'ouest, en partant du Stachus, la rue se divisait en trois. Celle du milieu, en même temps la plus faible des scissions, menait à la gare centrale, qui était alors placée en travers comme une barrière et forçait ainsi les deux scissions extérieures, l'Arnulfstraße et la Bayerstraße, à se mettre de côté. Rétrécies et entravées par des alignements de constructions mesquins, ces rues se débattaient de manière confuse vers le paysage libre.

Chaque sortie de village est claire et cohérente, disait Adolf Hitler. Il avait le plan de la ville devant lui et désignait la place de la gare : c'est ici que la rupture s'est produite, le rail du XIXe siècle prend le relais de la route du Moyen-Âge. Cette rue perd ici son rang, sa validité et sa force formelle, tout ce qui l'avait envahie en près de mille ans. Il leva les yeux : je sais, Giesler,– avant que vous ne soyez mandaté, la planification de la Reichsbahn et du service des travaux publics de la ville avait répété cette grave rupture entre la Große Straße et la nouvelle gare centrale. Certes, tout cela se serait déroulé deux kilomètres et demi plus à l'ouest, mais la dissonance serait restée et, si elle avait été construite ainsi, elle aurait été définitivement scellée.

D'année en année, la route retrouve généralement son importance. L'automobile est devenue incontournable et l'évolution future de la structure des transports est prévisible. Bientôt, la route et le rail seront sur un pied d'égalité avec leurs moyens de transport, – mais pas l'un contre l'autre ! Au contraire, ils doivent se compléter l'un l'autre. Il s'agit de résoudre à temps les problèmes de transport qui se dessinent clairement dans les villes.

C'est là qu'interviennent nos mesures d'urbanisme : la réorganisation des structures de transport du rail et de la route, tout d'abord avec l'ouverture généreuse de la ville vers l'ouest. Ainsi, la route historique, origine et artère vitale de la ville, trouve son prolongement et son aboutissement logique dans l'espace urbain.

Les exigences en matière de circulation ou le constat urbanistique de la nécessité d'une ouverture vers l'extérieur peuvent certes être prioritaires. Mais ce qui distinguera notre solution, au-delà de l'aspect fonctionnel, c'est son apparence, sa conception architecturale ; et en la combinant avec des espaces de place, notre rue acquiert le rang de représentation urbaine. C'est précisément en cela que les plans et les modèles de la partie ouest du réaménagement sont convaincants !

Ils montrent comment, à partir du centre-ville, sur l'ancienne voie ferrée et au-delà de la nouvelle gare centrale, la liberté spatiale de Pasing est gagnée, avec les raccordements à deux autoroutes. La fluidité du trafic automobile est ainsi assurée, et la disposition judicieuse des aires de stationnement dans l'ouvrage routier permet de relier directement le trafic individuel au métro. C'est la nouveauté absolue, une telle route n'a jamais été construite jusqu'à présent.

Je suis convaincu qu'elle sera remplie de vie, qu'elle ne servira pas seulement à la circulation à différents niveaux, mais qu'elle desservira aussi

les constructions qui correspondent toutes à la diversité de la vie : des bâtiments culturels comme l'opéra, l'opérette, les salles pour la musique de chambre, pour les conférences ; des bâtiments pour la culture physique, comme les thermes, la maison de la mode ; des bâtiments qui servent au divertissement, comme les cinémas, les restaurants, les cafés ; en plus les grands bâtiments hôteliers ; mais aussi des bâtiments pour le monde du travail, comme la presse et les groupes économiques, les salles d'exposition de l'industrie et de l'artisanat, et enfin les magasins de toutes sortes.

Puis, après la nouvelle gare centrale, la Große Straße s'ouvre à nouveau de manière surprenante ; on obtient une impression inattendue de l'espace routier. Dans une construction ouverte, maintenant entrelacée avec la coulée verte qui annonce déjà l'espace paysager, les bâtiments des sections du Parti font leur démonstration. Ils donnent aux architectes munichois et à vos collaborateurs la possibilité d'une conception différenciée des divers bâtiments dans un cadre discipliné.

Je constate que l'affectation de toutes les constructions prévues au grand axe ouest est justifiée par leur objectif et leur nature. Elle est dictée par la raison, car elle correspond à la nature de cette grande rue. Placer des immeubles d'habitation ici, à proximité immédiate de l'axe ouest, qui doit en premier lieu servir aux structures de transport, serait discret !

Mais c'est précisément la délimitation des zones d'habitation, la planification et la conception des bâtiments d'habitation qui constituent la tâche la plus importante à laquelle nous sommes désormais tenus en priorité. Si vous vous attelez à cette tâche à votre manière – en tant que national-socialiste –, je suis sûr que la zone d'habitation s'intègre dans son ensemble à la ville et à la communauté, tout comme chaque détail de la maison ou de l'appartement sert à une famille.

Donnez à l'architecture des bâtiments d'habitation l'expression de notre époque, mais elle doit en même temps être fondée sur la tradition qui est propre aux bâtiments de cette ville ! L'atmosphère de Munich doit être perceptible, et avec elle le sentiment d'être en sécurité, même dans les constructions.

Planifiez les zones d'habitation de manière à ce qu'elles servent à la vie. N'oubliez pas que toute densification excessive est néfaste, que toute accumulation excessive devient un fardeau.

## Directives et instructions pour le sud de la ville

L'intérêt principal d'Adolf Hitler se porta alors sur la planification de la zone résidentielle à l'est de Munich, dans la zone du nouvel axe de desserte vers le sud, vers l'autoroute Salzbourg – Vienne avec les embranchements vers Innsbruck et Berchtesgaden. Il s'agissait d'une percée entre les anciennes constructions périphériques et l'extension radiale de la ville, le long de cet axe de desserte radial.

Adolf Hilter ne voyait pas la nouvelle zone d'habitation sous la forme d'une ville en bande, ni sous celle d'un isolement fonctionnel souvent justifié. Il voyait la zone résidentielle en relation avec la structure urbaine du réaménagement, en relation avec les flux de circulation prévus des métros et des trains de banlieue, avec les emplois des surfaces industrielles réorientées, et il voyait les unités d'habitation en relation avec les zones vertes. La grande bretelle d'accès à l'autoroute devait être à la fois l'épine dorsale et la principale voie de desserte de la zone résidentielle située au sud-est.

L'aspect de cette route devait également correspondre à son importance en matière de politique de circulation : les immeubles d'habitation qui, de part et d'autre, déterminaient l'espace routier à intervalles et rythmes, servaient à l'accueil vers la ville ou, à l'inverse, à l'escorte de la ville vers l'espace paysager ouvert.

La consigne était la suivante : contrairement aux immeubles locatifs de 'l'époque des fondateurs' avec leurs arrière-cours, contrairement aussi aux châteaux d'habitation de Vienne, symboles de la lutte des classes austro-marxiste, pas d'accumulation monotone d'étages d'habitation en forme de gratte-ciel à l'image des grandes villes américaines d'une part, mais pas non plus d'aménagement urbain sans planification d'autre part.

L'engagement en faveur de la communauté devait s'exprimer dans la forme globale, mais aussi dans les multiples variations des bâtiments et des plans d'habitation. Toutes les couches sociales, y compris les besoins en logement des familles nombreuses, devaient être satisfaites : des unités de deux pièces aux unités de six pièces. Il s'agirait principalement de logements de quatre pièces, afin d'offrir des formes d'habitat adaptées aux familles, polyvalentes pour toutes les couches de la population. La forme appropriée des maisons pouvait être trouvée, en commençant par les espaces verts dans les maisons individuelles isolées et différenciées, en passant par les

maisons mitoyennes à deux étages, jusqu'à la construction en ligne à plusieurs étages, orientée vers les flux de circulation de masse.

Adolf Hitler voulait une représentation architecturale du socialisme national : pas la même chose pour chacun, mais la même chose pour chacun, mais sans perte de qualité, par respect pour la valeur de l'individu et de la famille. La planification devenait ainsi également une tâche politique, plus importante et plus responsable que la conception d'un Forum de Parti.

Adolf Hitler m'a dit : nous avons pris conscience que tout n'est pas possible à tout moment, c'est pourquoi nous voulons nous consacrer aux tâches difficiles. Il ne fait aucun doute que la planification et la construction d'une ville d'habitation dans les proportions prévues, car nécessaires, en font partie. La forme architecturale de la ville résidentielle doit être le signe de notre communauté. C'est certainement un défi pour les architectes.

Je veux certes voir des particularités dans les projets, mais pas d'exaltation. Tout doit correspondre à notre époque, à notre façon de penser, de sentir, à notre manière d'être. Ce qui est planifié et construit ici doit s'adapter à l'atmosphère munichoise, respecter les habitudes de vie habituelles ici et tenir compte des conditions climatiques. C'est ainsi que la nouvelle zone d'habitation s'inscrira dans le tissu urbain.

Je dois aussi penser à l'influence que la forme générale des constructions, en plus de celle des logements eux-mêmes, exerce sur tous ceux qui vont y vivre. Il faut que l'on sente l'esprit de la construction ; à côté du travail artisanal de qualité, la technique moderne doit trouver une application soigneusement réfléchie dans toute la zone d'habitation et dans les appartements.

Dans la diversité des types de plans, Adolf Hitler ne voulait pas que la cuisine fasse défaut, car elle faisait partie des habitudes d'un ménage simple, sous différentes formes de liaison et de disposition avec la partie habitable correspondante.

L'objectif principal était de créer un appartement de quatre pièces dans différentes variantes, qu'il s'agisse d'une maison individuelle à deux étages ou d'un immeuble à plusieurs étages. Il s'agit d'une unité d'habitation adaptée aux familles, qui permet d'avoir deux chambres à coucher pour les enfants, mais aussi d'utiliser ces pièces comme bureau ou chambre d'amis :

Encore une fois, Giesler, planifiez les zones d'habitation de manière à ce qu'elles servent la vie de la famille et la favorisent en tant que vie en communauté.

## Structure et constructions de la ville résidentielle

Le grand axe de desserte s'étendait sur 10 kilomètres depuis le Gasteig, la rive escarpée de l'Isar, jusqu'au périphérique dans son tracé élargi. La réorientation de cet axe de desserte résultait également de la planification de la gare de l'Est. Le tracé serré et clair des rues, sans distraction par des stations-service aux couleurs criardes et des publicités envahissantes, répondait au souhait d'une conduite sécurisée, à laquelle toute perturbation devait être épargnée. Les dimensions généreuses de la route s'expliquent par le volume de trafic attendu à l'avenir.

L'ancienne voie d'accès à l'autoroute devait desservir la nouvelle zone industrielle et établir une liaison directe avec le périphérique, tandis que les systèmes routiers qui s'y rattachaient permettaient le transport de charges au-delà du périphérique vers l'espace libre à l'est et au sud. Cela permettait d'éviter une trop forte densification et un nœud routier au début de l'autoroute vers Salzbourg.

La nouvelle route de sortie radiale vers le sud-sud-est commençait au niveau du bâtiment Gau-Octogon, qui entourait la Bürgerbräukeller. Une courte percée dans l'ancien quartier d'habitation permettait en même temps d'accéder de tous les côtés à l'emplacement de la nouvelle gare de l'Est. Cette nouvelle organisation a permis à cette dernière de sortir de son isolement et de prendre une place importante dans l'urbanisme, devenant ainsi un élément dominant du sud de la ville. Une clarté convaincante de tous les processus de circulation du rail et de la route a ainsi été atteinte, ce qui a permis d'obtenir, à l'est de Munich également, une concordance totale entre les techniques de circulation modernes et la forme des bâtiments : les façades en acier transparentes du bâtiment ferroviaire enrichissaient l'espace de la rue et de la place.

En commençant par la 'Platz am Ostbahnhof' [place de la gare de l'Est], la route de sortie a été dotée d'un profil transversal large avec des rangées d'arbres. Elle était accompagnée des deux côtés par des routes secondaires sur toute sa longueur jusqu'au périphérique. Ces routes parallèles, d'abord à deux, puis à trois voies, étaient nécessaires pour desservir la zone résidentielle ainsi que les installations de construction et les terrains de sport de la jeunesse hitlérienne. Le système routier assurait toutes les liaisons nécessaires à partir des flux de circulation des routes transversales et circulaires, des routes de desserte et de sortie.

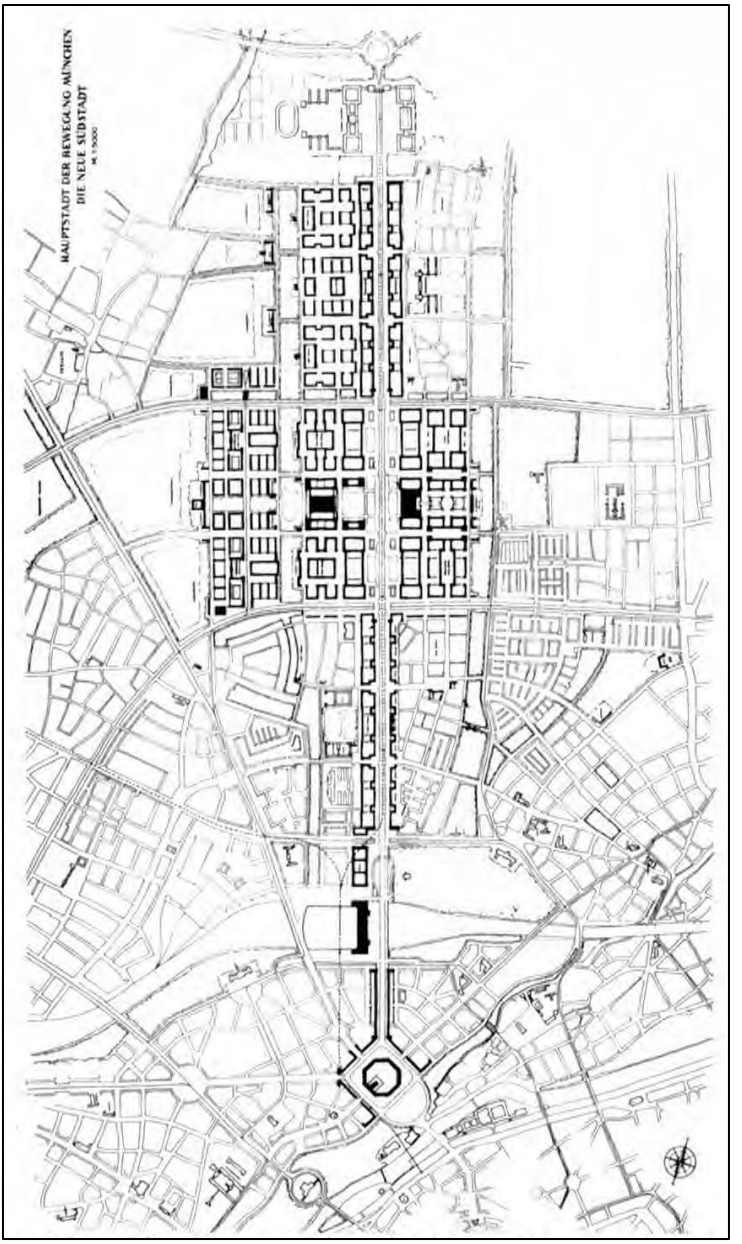
En amont de l'anneau autoroutier, le profil des rues de la ville, à large assise, changeait. Les voies secondaires des rues secondaires assuraient la liaison avec le trèfle du périphérique. La rue de la ville se connectait à l'autoroute, et vers l'extérieur de la ville, après le croisement, un bâtiment-portail servait à la fois de marqueur urbain et de destination, de fermeture de la ville et d'accueil.

Mais cette porte avait bien plus qu'une signification visuelle et une délimitation de la ville : conformément à la planification, elle servait à de multiples tâches, telles que l'entretien des routes, la police de la circulation, une station d'accident, des services de pilotage, d'information et de téléphonie, des stations-service avec la possibilité de contrôler les véhicules et enfin comme emplacement pour des aires de repos et de rafraîchissement.

Dès le début, le grand axe de sortie enjambait tous les axes de circulation transversaux. Il se soumettait aux voies ferrées élargies et abaissées jusqu'à la gare de l'Est, puis, dans la continuité, aux rues transversales et circulaires qui se reliaient aux rues secondaires et à l'axe principal par des voies d'entrée et de sortie. Ainsi, les deux côtés de la zone d'habitation étaient desservis en largeur et en profondeur, et les conditions étaient réunies pour la construction d'une route avec des aires de stationnement, à l'instar de la 'Grosse Strasse' à l'ouest de la ville.

Lorsque, fin août 1944, Adolf Hitler se pencha une nouvelle fois sur les problèmes de la ville adaptée au trafic, il ordonna également la construction d'une route sur cet axe.

Le système routier avec l'axe principal et les rues transversales avait la forme d'une double croix de Lorraine. La structure de la ville du sud était ainsi définie en deux dimensions. À partir de la construction d'une ville en bande le long d'une artère principale, une structure spatiale de ville résidentielle profondément structurée s'est développée – dès que les espaces libres le permettaient – jusque dans les couloirs verts latéraux.




*La route de sortie radiale vers l'autoroute en direction de Salzbourg avec le noyau de la ville résidentielle prévue au sud.*

La troisième dimension, qui déterminait la forme cubique des immeubles d'habitation, résultait du travail sur la maquette en plastiline. Les différentes variantes des maquettes ont également servi à vérifier les intervalles rythmiques, les hauteurs de construction, les densifications et les alignements des différents quartiers de la 'Südstadt', qui ont été nommés Hochland, Alpenland, Chiemgau, Wallgau, Salzach, Inn. Chaque quartier comportait entre trois et quatre mille unités d'habitation. La planification de la 'Südstadt München' dans son ensemble et dans tous les détails de ses éléments constitutifs se fondait sur le standard de paix en intégrant et en tenant compte des composantes politiques, sociales, urbanistiques et techniques. Ces bases étaient également valables pendant les premières années de la guerre, dans la perspective d'une paix prochaine. C'est alors que la planification a trouvé son aboutissement dans la forme réalisable. Elle avait été réalisée selon les directives et le programme de logement d'Adolf Hitler, en tenant compte de toutes les connaissances et en s'appuyant sur les expériences et les évaluations de nombreux immeubles exemplaires, parmi lesquels le complexe résidentiel 'Borstei' à Munich.

Cependant, des compléments sporadiques ont été apportés à la planification suite à de nouvelles indications d'Adolf Hitler au cours des années de guerre, notamment sa suggestion de prévoir des galeries commerciales comme évolution moderne et adaptée à l'époque des célèbres 'Lauben' de Merano et Bolzano. De plus, de nouvelles connaissances issues de l'expérience de la guerre des bombes ont conduit à la construction d'une maison expérimentale en 1943/44.

Un petit groupe de planification s'occupait des zones d'habitation et des bâtiments d'habitation en particulier. Deux ou trois collaborateurs compétents du service s'occupaient de la planification en liaison constante avec les autres responsables de la planification : transports – routes et viabilisation  sites industriels et de travail – espaces verts, écoles et jardins d'enfants, installations sportives et de jeux. L'objectif était de clarifier toutes les bases de la planification. Il s'en est suivi des discussions avec le Reichsheimstätten-Amt, l'Académie d'urbanisme, la recherche de plans pour la construction de logements ; les normes de construction fixées ont été déterminées. Des négociations ont eu lieu avec le ministère de la Culture, les autorités scolaires, les services sociaux, le Front du travail allemand, les autorités sanitaires, l'ordre des médecins, les hygiénistes. Les associations de femmes au foyer ont été consultées, les bureaux du Parti pour la santé publique et le bien-être du peuple ont été interrogés, la Croix-Rouge, la police pour la mise en place de leurs circonscriptions. En outre,

des négociations ont été menées avec le Reichsnährstand et les dirigeants agricoles en vue de l'échange nécessaire de terres agricoles.

Après tous ces travaux préparatoires de grande envergure, on fit alors appel à deux architectes indépendants de confiance de premier plan, dotés d'une grande expérience dans la construction de logements. Les ingénieurs-conseils, collaborateurs indépendants du service, ont été engagés et ont apporté des éclaircissements sur le choix des matériaux de construction, les structures de construction, les mesures préventives de protection contre l'air. Ils ont élaboré les directives techniques et les plans détaillés de la technique d'habitation pour les cuisines et les salles de bain, de l'alimentation en eau utile et de l'évacuation des eaux usées, dans le but d'utiliser en grande partie des cellules d'installation préfabriquées.

Et puis, l'ingénieur Gerke tenait particulièrement à l'approvisionnement en chaleur et en énergie du sud de la ville à partir de la centrale thermique prévue à Munich-Est, l'une des principales composantes de la ville résidentielle.

Les ingénieurs en bâtiment du service se sont penchés sur l'organisation future du grand chantier du sud de la ville, sur l'aménagement du chantier, sur le déroulement des travaux en cadence, sur les questions de transport. Ils ont réfléchi au regroupement des grandes, moyennes et petites entreprises du secteur de la construction en communautés de travail avec une répartition des tâches en fonction de leurs capacités respectives, ont discuté de l'aide mutuelle en matière de machines de construction et de l'approvisionnement le plus approprié en matériaux de construction.

La collaboration future des architectes munichois a été prévue. Des groupes d'architectes devaient être formés, chacun avec un architecte de confiance comme porte-parole. Après l'achèvement de la planification générale, ces groupes devaient être responsables de la planification et de la réalisation d'une section ou d'un 'quartier' de la ville résidentielle sud.

Le groupe de planification du service lui-même et de mon bureau privé était composé d'une dizaine d'architectes et d'ingénieurs. Ils se sont attelés à leur tâche avec une spontanéité digne d'une médaille d'or olympique ; il s'agissait de construire une ville, de planifier des zones d'habitation pour finalement cent mille habitants, ce qui était unique.

De nombreux obstacles ont dû être surmontés, de nombreuses questions et de nombreux doutes ont été soulevés et ont fait l'objet d'une décision prudente. Cela se faisait généralement à l'issue de discussions collectives qui avaient lieu chaque semaine, l'un des collaborateurs jouant

souvent le rôle d'advocatus diaboli, chargé de défendre la question et le doute.

Une question fondamentale s'est posée au départ : cet axe de circulation important, intermédiaire entre la ville et l'autoroute, pouvait-il être entouré d'une construction massive à étages ? Cela allait à l'encontre du postulat urbanistique : 'Les immeubles d'habitation doivent être tenus à l'écart des routes à trafic de transit'. Et c'est justement le long de cet axe de circulation principal qu'une densification par des immeubles de quatre, cinq et parfois même six étages devait avoir lieu, afin de donner un cadre architectural à l'espace routier. Mais la construction intensive de part et d'autre de l'espace routier était également motivée par des considérations économiques. En effet, la desserte de la ville résidentielle du sud ne se limitait pas au système routier, mais s'appuyait sur les installations des métros et des trains de banlieue prévues sous la radiale de la ville, complétées par des tramways et des omnibus dans les rues transversales et circulaires.

Cette liaison de transport avantageuse avec le centre-ville et la périphérie supposait une forte densité de population afin de permettre une utilisation sûre et économique des installations de transport de masse.

Avec les rangées de logements à plusieurs étages, l'espace de la rue a été divisé en intervalles au-delà du cadre, les différents quartiers sont apparus et la forme globale a été marquée. Les maquettes de travail ont permis de constater l'harmonie des proportions. Les relations entre l'espace de la rue, les constructions et les échelles visibles fixées par le flux de circulation sont également apparues clairement. L'espace et le temps du mouvement étaient en accord, comme pour les autoroutes.

Mais la question précise restait : comment les unités d'habitation situées dans les lignes qui déterminaient l'espace routier pouvaient-elles être protégées du bruit de la circulation ? Il ne s'agissait que de cela, car les autres constructions à réaliser en profondeur dans le tissu spatial se trouvaient à l'abri des bâtiments à étages le long de ces fronts de rue. De plus, les hauteurs de construction étaient échelonnées d'un étage à la fois. Il en résultait une pente en forme de toit dans le zonage de la structure spatiale vers l'est et vers l'ouest jusqu'à la maison mitoyenne ou individuelle à deux étages le long des zones vertes finales.

Le tracé de la rue radiale de la ville, orientée presque nord-sud, a été favorable à l'orientation des plans et à la répartition des pièces dans les bâtiments à étages. Les chambres à coucher des unités d'habitation ont pu être placées à l'abri du bruit, face aux larges cours calmes et plantées, tandis que les salles de séjour, les cuisines et les pièces annexes ont été disposées

côté rue. Des mesures physiques de construction soigneusement planifiées ont permis d'obtenir une isolation phonique maximale, tandis que des aérations verticales isolées de type 'Köln' devaient permettre aux appartements de tous les étages d'être continuellement alimentés en air frais depuis les cours.

L'espace routier, avec son large profil transversal de 80 mètres, permettait en outre de créer des rangées d'arbres. Elles séparaient visuellement l'espace de circulation des façades des bâtiments des unités d'habitation, mais ces rangées d'arbres n'étaient guère efficaces en termes d'isolation phonique et totalement inefficaces en hiver.

C'est alors que l'unité de planification industrielle du service a proposé les cours d'artisanat idéales qu'elle avait développées, en tant que constructions de remparts contre le bruit de la circulation. La disposition en plan de ces cours faisait que leurs façades orientées vers la rue étaient immunisées contre le bruit. Elles ont été planifiées dans la partie centrale de la ville résidentielle, ce qui a conduit à l'élargissement de l'espace routier sur un kilomètre et demi. C'est ainsi qu'un centre-ville accentué a commencé à se former. Dans cette partie, la route de circulation passait désormais à l'abri, comme dans une cuvette formée par les cours des artisans et leurs bâtiments de liaison.

Ces bâtiments de liaison servaient également d'accès à la circulation et offraient de l'espace pour les escaliers roulants, les escaliers piétons et les ascenseurs menant aux étages du métro et du train de banlieue ainsi qu'aux aires de stationnement des voitures au sous-sol. Les cours ont pris de plus en plus d'importance et ont pu accueillir, sous différentes formes, des bureaux municipaux et postaux, des commissariats de police, des restaurants, des cafés et des magasins d'alimentation. Ainsi, les bâtiments d'habitation pouvaient être préservés d'aménagements et d'incohérences souvent gênants.

La diversité d'utilisation des cours était convaincante et Adolf Hitler a suggéré de prévoir des 'ailes-galeries' d'un étage le long des autres façades de la rue. Il fit remarquer que ces galeries étaient tout à fait possibles dans l'espace sur le profil total de 80 mètres entre l'axe de circulation principal et les rues de desserte latérales, sans que les distances nécessaires ne soient réduites.

Quels en étaient les avantages ? Du côté de l'axe de circulation, les galeries protégeaient désormais du bruit de la circulation et donnaient en même temps une échelle à la construction de la rue. En même temps, elles permettaient de créer une arcade le long des espaces utilitaires polyvalents.

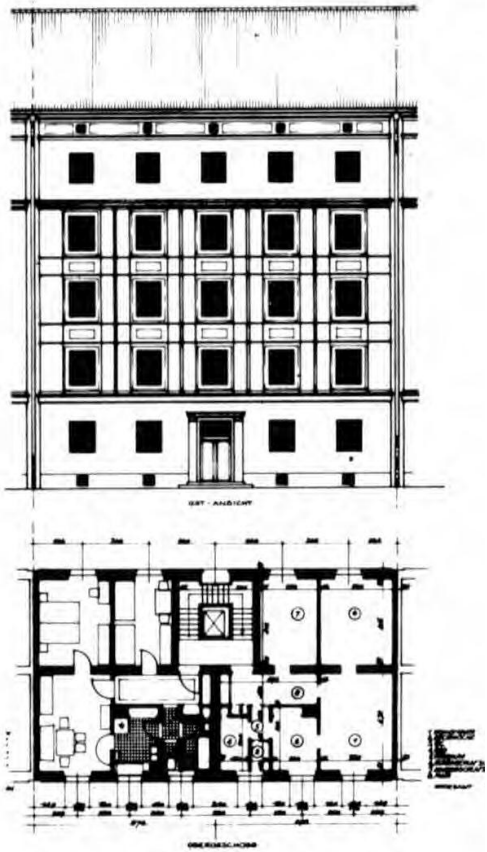
Elle pouvait accueillir des magasins d'approvisionnement, des stands de fleurs et de journaux, des petits ateliers tels que des ateliers de couture, de nettoyage à sec, de cordonnerie et autres ; ces galeries offraient également de la place pour de petites salles d'exposition. Entre elles et les rangées de maisons, une zone calme, davantage réservée aux piétons, pouvait ainsi être aménagée de manière variée.

Ces galeries et les cours des artisans le long de l'axe de circulation principal ont également facilité le travail des ingénieurs : le sous-sol leur a offert l'espace nécessaire pour le système de distribution continu et contrôlable de l'approvisionnement global de tous les bâtiments.

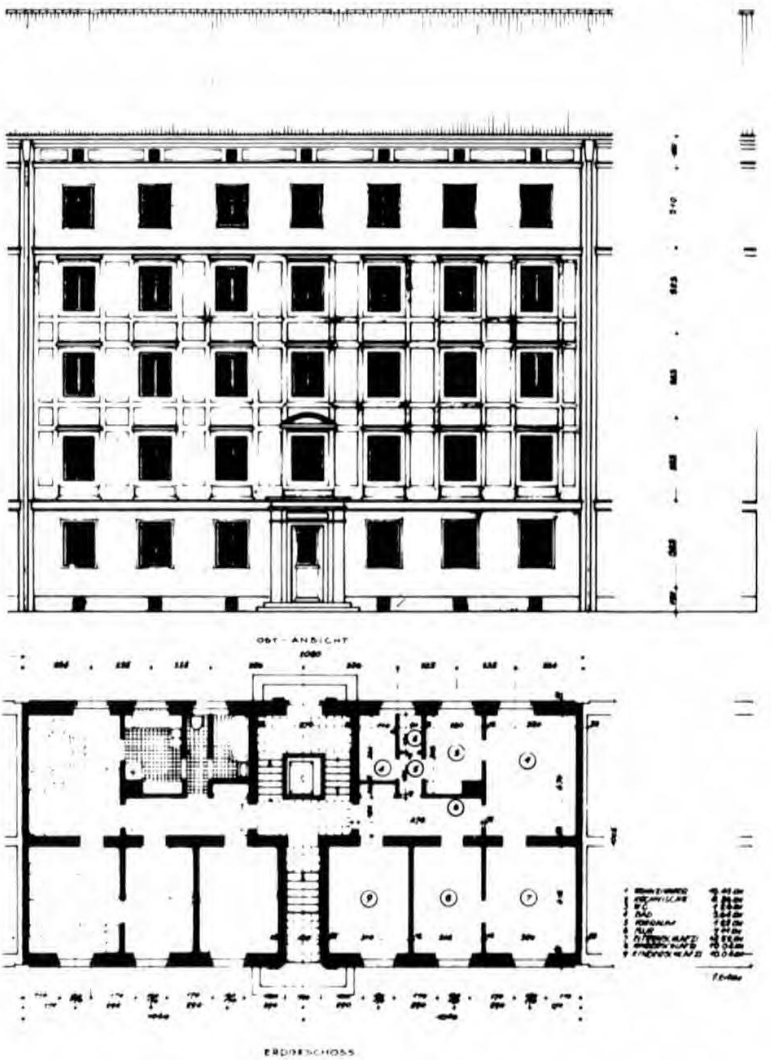
La planification des immeubles d'habitation du sud de la ville a été provisoirement achevée avec le résultat d'innombrables plans, dispositions de cages d'escalier, coupes et façades d'immeubles d'habitation polyvalents avec des unités d'habitation de toutes tailles. Chaque type de maison et d'appartement avait été soigneusement étudié, calculé et dessiné. Avant d'être finalisé, chaque projet devait faire l'objet d'un examen critique devant toutes les personnes concernées ; cela se faisait sous la forme d'une réplique : avantages et inconvénients. Les bases étaient désormais posées pour le traitement ultérieur par des architectes munichois indépendants.

Les ingénieurs avaient fait preuve de la même intensité pour mener à bien la planification qui leur avait été confiée, la plupart du temps de manière convaincante. Ils avaient par exemple complètement éliminé le bois pour les charpentes. Les pannes et les chevrons avaient été remplacés par des plaques de béton léger armé, qui permettaient cependant tout type de couverture ou de revêtement de toit.

Une grande attention a été accordée au développement de revêtements de sol adaptés à l'habitat en termes de facilité d'entretien, d'isolation acoustique et thermique.

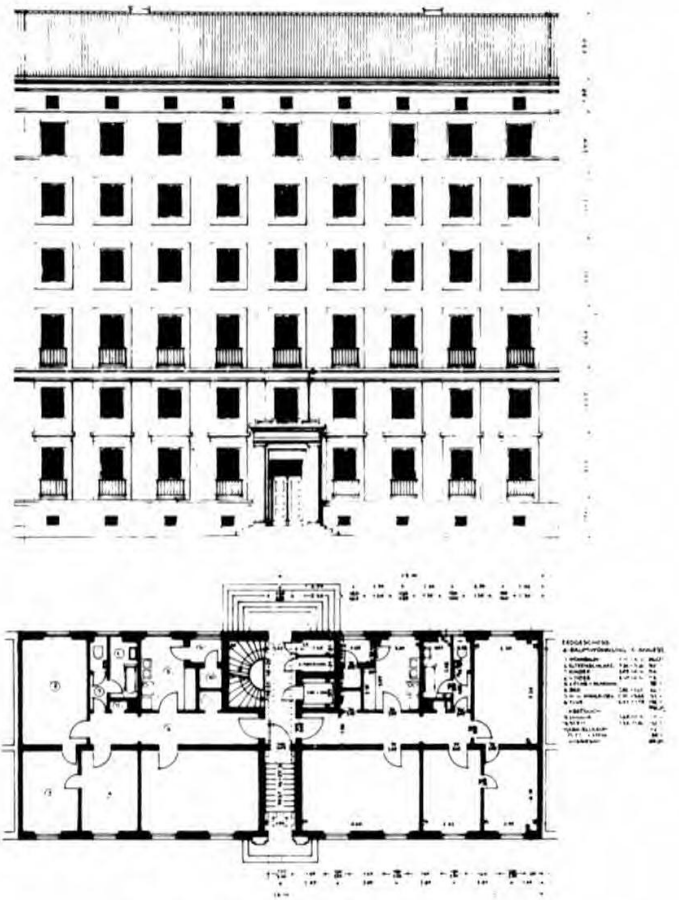


Des escaliers massifs dans des cages d'escalier de différents types avec des marches et des dalles en pierre naturelle ou artificielle, des cheminées et des batteries de ventilation devaient être préfabriqués. Des cellules et des gaines techniques avec des cuisines, des salles de bains et des toilettes fermées, fabriquées en usine et réparties par hauteur d'étage, devaient faciliter le montage. Toutes les possibilités de normalisation ont été soigneusement examinées et planifiées, par exemple pour les fenêtres et les portes.




Le matériau prévu pour les fenêtres était l'aluminium, l'augmentation de la production des usines d'aluminium et des entreprises de transformation pendant la guerre permettant d'utiliser ce matériau. Outre les possibilités de conception, il permettait de fabriquer des doubles fenêtres relativement légères en construction composite pour protéger les pièces côté rue contre le bruit.

Cela faisait partie de la technicisation. Pour les immeubles de trois étages, l'espace pour un ascenseur était prévu dans la cage d'escalier ; à



*Immeubles d'habitation à étages du sud de la ville.*

partir du quatrième étage, l'ascenseur ainsi qu'une installation de déversement des ordures ont été planifiés de manière fixe. Le local ventilé pour les poubelles se trouvait au niveau de la rue. Des installations centrales avec des lave-linge, des séchoirs, des repasseuses et des machines à repasser étaient prévues pour les bâtiments à étages afin d'alléger le travail des femmes au foyer. Chaque installation disposait d'une salle de séjour claire

pour les enfants. Ces installations centrales étaient disposées de manière à ne pas perturber les unités d'habitation.

Les mesures de protection antiaérienne prévues par les ingénieurs restaient dans les limites de l'habituel : abris anti-aériens dans la cave, murs en béton armé renforcés et plafonds dépassant la protection contre les décombres. D'après toutes les connaissances disponibles à l'époque, c'était la bonne solution pour les immeubles d'habitation de deux et trois étages, qui devaient être aérés. La forme appropriée de la protection anti-aérienne devenait problématique lors de la densification des unités d'habitation dans les immeubles à plusieurs étages. En effet, il était presque impossible de se rendre à l'abri par la cage d'escalier en traversant cinq ou six étages ; même l'ascenseur ne pouvait pas répondre à cette exigence. La concentration dans la cave était également insatisfaisante. Et le besoin d'espace exigeait inévitablement un autre sous-sol, une cave profonde.

Mais un malaise subsistait. Ce n'est qu'après avoir fait l'expérience de l'intensification des bombardements dans les années qui suivirent qu'une solution singulière fut trouvée pour créer des abris dans les immeubles à plusieurs étages.

Des abris ont été prévus aux endroits où la circulation était plus dense et ont été intégrés dans la conception architecturale, comme une forme moderne des anciennes tours de défense et de protection des châteaux et des villes.

L'approvisionnement uniforme du sud de la ville en chaleur, en eau chaude et en énergie à partir de la centrale thermique de l'est a permis d'atteindre un haut niveau de rentabilité, ce qui a eu pour conséquence d'alléger le budget des ménages et de faciliter le travail des femmes au foyer. La suppression d'innombrables chauffages individuels et foyers produisant de la fumée, des gaz d'échappement et de la suie dans la zone du sud de la ville a été encore plus importante.

La collaboration de la 'planification des espaces verts' du service a également porté ses fruits. Les zones ou les coins d'espaces verts étaient reliés à la structure des bâtiments d'habitation par des jardins et des plantations, des terrains de sport verts, des pelouses et des aires de jeux. Les plantations d'arbres, les pelouses et les fleurs pouvaient s'affirmer dans les vastes cours. Des portes à claire-voie ouvraient les cours sur les rues et permettaient l'entretien des jardins et l'aération.

Des pavillons étaient prévus dans les cours, ils devaient être des lieux de rencontre, de divertissement ou de repos pour les personnes âgées, à l'écart desquels se trouvaient des bacs à sable, des pataugeoires et des aires de jeux

pour les plus petits. Les pavillons donnaient sur le chemin d'accès qui divisait la cour en deux, d'une porte à l'autre, et comportaient des espaces de rangement pour les outils de jardinage, le mobilier de jardin et les vélos.

Je crois qu'on a pensé à tout ici, dit Adolf Hitler, et après un moment : mais on ne peut pas construire une ville uniquement avec des logements... !

C'est ainsi que commencèrent les réflexions critiques sur la forme du centre urbain de la ville du sud. Les discussions étaient basées sur les plans d'initiative de mes collaborateurs. En tant qu'architectes de la communauté de planification de la ville du sud, ils avaient réussi à intégrer de manière convaincante le centre de la ville résidentielle dans la structure globale. Il s'agissait maintenant d'organiser la zone centrale elle-même, la structure des bâtiments, le regroupement des bâtiments supérieurs de la communauté, de l'administration et des institutions publiques. Il s'agissait également de l'échelle, car cette structure centrale devait se distinguer de la multitude de bâtiments d'habitation tout en restant liée aux quartiers résidentiels.

De nombreuses enquêtes et réflexions avaient été menées au préalable sur ce qui était nécessaire pour le sud de la ville et sur ce qui devait donc être aménagé au cœur de la ville. Lors de la planification de cette zone centrale, j'avais donné à mes collaborateurs une totale liberté de conception. Lors de la réalisation ultérieure, ils devaient être chargés de ces constructions en tant qu'architectes indépendants. Ma contribution s'est limitée à quelques indications. Comme j'étais surchargé de tâches, il était judicieux de laisser les jeunes travailler de manière aussi autonome que possible. C'est ainsi que sont nées différentes ébauches, qui ont également été représentées dans des maquettes de travail.

Les modèles de l'ensemble de la ville résidentielle du sud ont été présentés à Adolf Hitler en même temps que les plans. La structure du centre-ville y était clairement définie, y compris dans ses contours : de la coulée verte à l'est à l'espace vert à l'ouest, cet ensemble de bâtiments se reliait à angle droit à la place-rue centrale.

Le 'centre-ville' commençait près de la coulée verte à l'est avec les bâtiments pour les jeunes, leur éducation et leur formation dans les écoles, avec le lycée au centre. Les salles de sport et les espaces verts mènent au stade. Sur les côtés, des jardins et des espaces verts traversent les quartiers résidentiels.

Le stade était suivi de la Halle, qui devait répondre à tous les besoins. Elle était entourée de deux côtés par les zones commerciales, qui formaient de petites cours ou entouraient des places tranquilles, adaptées aux administrations et aux instituts, avec des séquences d'espaces pour les

professions spécialisées, pour les médecins, pour les avocats, pour les éditeurs, pour les bibliothèques. Ensuite, l'espace ouvert entre la Halle et la place de la rue suivait l'axe.

À côté des cours des artisans – qui devaient ici servir au marché de l'approvisionnement – des hôtels, des restaurants et des cafés ainsi que des immeubles commerciaux étaient prévus comme murs de la place. Devant, des terrasses avec des fontaines étaient prévues. Tout cela était orienté vers l'ouest et se reliait à la grande place-rue de l'axe, orientée nord-sud. Des pavillons transparents étaient adossés aux cours des artisans et des marchés, avec des toits de protection pour les accès aux métros et aux trains de banlieue. Ils donnaient également accès aux parkings en sous-sol.

Les thermes étaient prévus dans la partie ouest du centre-ville, – non, pas un établissement de bains, c'était déjà plus que cela. Certes, l'installation prévue, par sa simplicité délibérée et son ampleur, ne pouvait pas être comparée aux thermes romains de Trajan, Caracalla ou Dioclétien. Mais l'installation prévue au centre de la ville méritait déjà cette désignation particulière en raison de l'eau chaude disponible toute l'année grâce à l'utilisation résiduelle de l'énergie – et donc gratuite – de la centrale thermique Est. Des salles pour la gymnastique et les soins corporels étaient rattachées au bâtiment des thermes avec une grande piscine couverte et une grande piscine en plein air. Suivait un espace vert bordé d'arbres, puis un groupe de bains médicaux menait à un hôpital partiel. L'hôpital prévu au sud de la ville, orienté vers le grand espace vert à l'ouest, constituait la dernière étape.

Dans la maquette, l'ordre représenté de la structure de construction était encore flexible, dans la mesure où les échelles le permettaient, et donc ouvert à la critique ou aux suggestions.

La prise de position d'Adolf Hitler, ses réflexions et ses suggestions étaient intéressantes. Il avait reconnu la problématique de la ville d'une époque et de sa forme conditionnée par le temps :

C'est déjà une tâche particulière que de donner une structure et une expression à une zone d'habitation regroupée. Mais lorsque le nombre d'immeubles d'habitation dépasse largement les dimensions habituelles d'une ville résidentielle, il s'agit de correspondre à cette échelle et à ce rang. Car l'accumulation de bâtiments résidentiels ne suffit pas à créer une ville ! – répétait-il en donnant la raison :

Une accumulation d'unités d'habitation peut devenir ennuyeuse, voire même d'une triste monotonie. Ce n'est que par la représentation architecturale de toutes les exigences sociales et culturelles et des

institutions qui vont de soi dans la vie d'une grande communauté que la zone résidentielle du sud de la ville peut acquérir une structure, une forme, un rang et une expression d'unité. Il faut veiller à ce que cette unité, malgré son autonomie, soit perçue comme faisant partie de la ville de Munich dans son ensemble, afin que ses habitants aient le sentiment d'appartenir au noyau urbain qui s'est développé au fil des siècles.

Ces centres ou noyaux urbains qui nous touchent – comme à Augsbourg ou Salzbourg – se seraient généralement formés sur de longues périodes, au fil des générations. C'est également le cas à Munich. Avec les styles historiques, ils reflètent également le déroulement des temps politiques et le destin. En revanche, le centre de la ville résidentielle du sud, sans référence historique, devrait exister et être reconnu comme une caractéristique de notre époque, tant dans sa construction que dans sa forme.

C'est là que réside la difficulté : la formation d'un centre-ville comme expression d'une génération ! Il n'est pas possible de créer une 'couronne urbaine', cela présuppose une tendance verticale qui n'a pas lieu d'être ici. Et pourtant, le centre de la ville du sud doit trouver une forme urbaine qui corresponde finalement au caractère de la ville et à la physionomie de la zone résidentielle.

Adolf Hitler a ensuite dit quelque chose de très étrange : imaginez que les contemporains du pont sur l'Isar 'zu den Mönchen' soient conduits à travers le centre de la vieille ville, de porte en porte. Ce serait pour eux une irréalité de rêve, une utopie. Et pourtant, c'est la réalité, même si elle est séparée et éloignée d'eux par des siècles.

Je sais que vous comprenez ce que je veux dire par là : les poètes, les philosophes et les artistes, musiciens, peintres, architectes, portent souvent en eux une irréalité onirique et des idées qui se manifestent lorsque l'environnement le permet.

La capacité de création ne se limite pas aux philosophes et aux artistes. La capacité de s'aventurer en terre inconnue au-delà de leur génération est l'apanage de nombreuses personnes spirituelles, des scientifiques comme des ingénieurs et des techniciens et, dans leur soif de recherche particulière, des médecins également ! Une part de ce 'pas encore là' devrait résonner dans les projets, sinon tout resterait comme avant ! Mais les souhaits et les visions ne doivent pas conduire à des excès.

# Le parrain

Je suis allé donner une conférence à Adolf Hitler : je m'inquiète de l'organisation possible des promoteurs immobiliers et de la mise en place du financement pour le sud de la ville. Je dois avouer que j'y connais très peu de choses. Cette question me pèse énormément. La forme d'organisation devrait-elle être celle d'une association à but déterminé, une communauté de promoteurs immobiliers dirigée par celui qui a la confiance de tous les participants ?

Cela a fait ses preuves à Weimar sous la direction rigoureuse du Gauleiter Sauckel. Mais où commence-t-on ici avec les promoteurs immobiliers ? Sont-ils aussi des coopératives de construction ? Elles n'apportent rien et ne font qu'agrandir l'appareil. Avec les banques ? Je pense qu'il faudrait commencer par la ville, – mais elles crient dès qu'il s'agit d'argent, j'en ai fait l'expérience lors de l'achèvement de la construction du pont Ludwigsbrücke !

Il faudrait déjà une personnalité forte qui rassemble tous les promoteurs, la ville, le Parti et l'Etat, qui mette en place le financement et qui prenne la direction des opérations de manière autoritaire.

Giesler, – je vais vous soulager de vos soucis, dit Adolf Hitler, et quelques jours plus tard, j'avais déjà le premier entretien avec le trésorier du Reich du NSDAP, Xaver Schwarz, désormais en sa qualité de patron du grand projet de construction 'Südstadt München'.

J'ai été surpris par l'initiative du trésorier du Reich et par l'intérêt qu'il portait à la planification de la ville résidentielle. Sa nature – et sa fonction s'en ressentait – correspondait plutôt à une réserve sévère. Je soupçonnais à juste titre une indication suggestive d'Adolf Hitler, à laquelle même une telle personnalité, qui veillait sur les 'gros sous' du Parti, ne pouvait se soustraire.

C'est ce qui s'est passé. Peu de temps après, Adolf Hitler m'a dit qu'il avait tenu à gagner le trésorier du Reich au projet et qu'avec lui, il était entre de bonnes mains pour le soutien financier et la gestion minutieuse :

Mais vous ne vous en sortirez pas indemne ! Il vous demandera de l'aider en tant que conseiller et architecte pour sa ville natale de Günzburg.

Vous travaillerez bien avec lui, vous gagnerez en lui un ami paternel.

Ce 'vous travaillerez bien avec lui' était typique d'Adolf Hitler, c'était à la fois une demande et une attente. Après la discussion avec lui dans mon atelier, j'ai encore appris quelque chose sur le déroulement de l'entretien qui avait conduit à la prise en charge du parrainage par le trésorier du Reich.

Ensuite, 'on' avait parlé du mécénat, du Médicis florentin Lorenzo il Magnifico, le protecteur des artistes et des humanistes, de la percée de la Renaissance. Puis 'on' avait parlé du mécénat dans le domaine social, et Adolf Hitler avait mentionné comme l'un des premiers représentants de ce type le Fugger Jakob le Riche d'Augsbourg, qui avait fait construire le quartier d'habitation social d'Augsbourg, la 'Fuggerei', une fondation qui a toujours cours et qui est toujours valable aujourd'hui.

Jakob Fugger – le riche – s'était ainsi érigé un monument, malgré le caractère éphémère de l'argent, au fil des siècles. C'était vers 1520, cent ans avant qu'Elias Holl ne construise l'hôtel de ville d'Augsbourg, avait raconté Adolf Hitler au trésorier du Reich : et les deux font partie d'Augsbourg, ce bâtiment d'habitation et l'hôtel de ville, et bien sûr la cathédrale, les églises, la magnifique rue avec ses fontaines, les commerçants royaux et la grande tradition.

Adolf Hitler m'a raconté que le trésorier du Reich avait été très impressionné, qu'il n'avait pas eu besoin de lui demander d'accepter la dignité et la charge de parrain, qu'il s'était senti obligé de le faire et qu'il avait dit : nous ne pouvons pas seulement construire des bâtiments du Parti à Munich dans le cadre du réaménagement, – les logements en font également partie.

J'étais débarrassé de ce souci. Le parrain était une personnalité forte et autoritaire, il était – et cela concernait toutes les institutions et les banques, tous les promoteurs immobiliers, comme la ville et l'État, le Parti et le Front allemand du travail – le garant de la protection et de la réalisation du projet 'Südstadt München'. En novembre 1940, le trésorier du Reich a assuré à Adolf Hitler que le financement de la ville sud était clair[1]. Il aurait conclu en disant : ce qui manque, c'est la paix.

Nous ne nous doutions pas à l'époque à quel point la paix était loin d'être acquise. Durant l'hiver 1941-1942, nous, les architectes et les ingénieurs du service, étions en mission OT dans les pays baltes, puis sur le territoire du groupe d'armées Russie-Nord. Nous étions chargés de la construction et de la remise en état des chemins de fer, des routes et des ponts, ainsi que de tout ce qui servait à assurer le ravitaillement du front.

Mais les pensées concernant le sud de la ville nous animaient, que ce soit à Riga, Reval, Narva ou Pleskau.

Dans une petite entreprise de construction près de Reval, j'ai vu un nouveau matériau de construction : le béton cellulaire. Il s'agissait d'un développement suédois : de la pâte de ciment mélangée à du sable à grain très fin était expansée par de la poudre d'aluminium qui agissait comme une

levure, puis, avant la solidification, elle était découpée en briques ou en panneaux de grand format à l'aide de fils métalliques. Une fois durci à la vapeur, le matériau était poreux, léger comme du bois grâce à d'innombrables petites bulles d'air, avec une structure solide et une isolation thermique exceptionnelle. Il était possible d'armer la masse avec du treillis métallique, pour des longueurs de panneaux de la hauteur d'un étage et jusqu'à plus de 4 mètres.

C'était un matériau de construction important pour le sud de la ville. Formé en panneaux, le matériau pouvait remplacer les pannes et les chevrons des charpentes tout en offrant une isolation thermique. À cela s'ajoutaient de multiples possibilités d'utilisation dans des formats de pierre et comme panneaux muraux.

J'ai chargé un entrepreneur expérimenté de négocier la licence en Suède. J'ai mis en place le premier site de production de ce béton cellulaire près de Munich, j'ai fourni à l'entreprise de la main-d'œuvre, des contingents de ciment, de fer et d'acier, de la poudre d'aluminium, puis j'ai fait tester les matériaux et construire des unités d'habitation à l'essai. Après la guerre, une usine importante a vu le jour à partir de petits débuts, mais contrairement à ce que j'avais imaginé.

En effet, je voyais alors la production de béton cellulaire en relation directe avec les centrales thermiques. Les cendres et les particules de scories à grains très fins qui s'y trouvaient devaient être traitées comme matière première directement à l'usine. Le durcissement à la vapeur était acquis, l'anneau de puissance de la production d'énergie et de chaleur jusqu'à l'utilisation des résidus aurait été fermé.

## Protection et cave dans l'appartement

J'étais toujours préoccupé par les mesures de protection anti-aérienne problématiques pour les unités d'habitation dans les immeubles à plusieurs étages de la ville du Sud en projet. De mois en mois, la terreur des bombardements contre les civils, les femmes et les enfants s'était intensifiée. Dans toutes les grandes villes, on a constaté que les longs trajets entre les étages supérieurs et les cages d'escalier menant aux abris antiaériens, au son des sirènes, étaient une source de stress physique et psychique, surtout pour les familles nombreuses, les personnes handicapées et les personnes âgées. Pour tous les habitants de ces bâtiments, la protection anti-aérienne dans les caves était insuffisante pendant les

périodes de menace prolongées et les longs trajets pour s'y rendre étaient inacceptables. Cette constatation devait être prise en compte lors de la planification de nouveaux bâtiments.

Au début de la planification de la ville du sud en 1939, les constructions de protection anti-aérienne prévues correspondaient aux dispositions en vigueur ; la règle était l'abri anti-débris dans la cave ou le bunker général de protection anti-aérienne. Cela pouvait encore être considéré comme suffisant pendant les premières années de la guerre. Mais par la suite, les attaques nocturnes des escadrons de bombardement alliés se sont intensifiées jusqu'à la catastrophe de Cologne et la terreur de Hambourg. Cette évolution se dessinait déjà au début de l'année 1942, mais même alors, rien ne laissait présager la dégénérescence bestiale, l'horrible enfer de Dresde.

Au cours des premières années de la guerre, j'ai eu suffisamment l'occasion de voir des villes bombardées et leurs photos aériennes. J'ai remarqué que les cheminées de toutes sortes et les murs des cages d'escalier avaient souvent résisté, ils dépassaient des décombres. Un rond, un carré ou un rectangle fermé dans la maçonnerie avait donc résisté à la pression et à l'aspiration de l'explosion.

Il y avait des photographies qui montraient que la bombe avait touché le mur et avait glissé pour exploser latéralement sans faire s'effondrer la structure du mur ; cela dépendait bien sûr de l'épaisseur du mur et de la force explosive de la bombe.

Cela m'a donné l'idée de faire passer des petites tours antiaériennes à travers les étages des immeubles. À cela s'est ajouté le souvenir des tours de défense et de protection médiévales de Bologne, Florence et San Gimignano.

J'ai esquissé la tour au milieu de deux unités d'habitation, le joint de dilatation entre les deux murs coupe-feu du bloc d'habitation pouvait être décalé autour de la tour de protection insérée. Ainsi, une tour en béton armé offrait, sans charge statique pour les bâtiments d'habitation, deux espaces de protection à chaque étage pour les deux unités d'habitation adjacentes. La séparation des deux espaces pouvait se faire avec les parois des batteries de ventilation à travers tous les étages. À l'intérieur de la tour, un petit escalier en colimaçon menant du grenier à la cave devait permettre de relier les personnes à protéger entre elles.

L'abri pouvait être atteint depuis le couloir ou depuis une pièce annexe de l'unité d'habitation par un sas de protection antiaérienne coudé. Il permettait également de protéger les objets de valeur, les documents et les

appareils. Il y avait suffisamment de place pour superposer les couchettes des enfants et les bancs. L'avantage particulier de la tour était qu'elle offrait une protection immédiate à l'intérieur de l'habitation et que chaque étage, du grenier à la cave, pouvait être surveillé pour détecter les bombes et les engins incendiaires.

Dans un premier temps, chaque étage de la tour comportait un abri divisé pour deux appartements. Mais dans les constructions en ligne à plusieurs étages, deux unités d'habitation étaient attribuées à chaque cage d'escalier. En temps de crise, il devait être possible d'offrir un abri au voisin de la cage d'escalier dans la même tour. Il était raisonnable d'accorder au voisin d'étage l'accès à l'abri par le couloir de l'appartement.

La planification prévoyait alors : une grande unité d'habitation de cinq ou six pièces jouxte directement l'abri, et une unité d'habitation plus petite, de trois ou quatre pièces, située dans le même immeuble, accède à l'abri par le couloir du voisin. Ainsi, une tour qui traversait cinq étages d'habitation pouvait offrir une protection à vingt unités d'habitation. Une cage d'escalier sur deux a été sautée. Les coûts de construction étaient désormais acceptables.

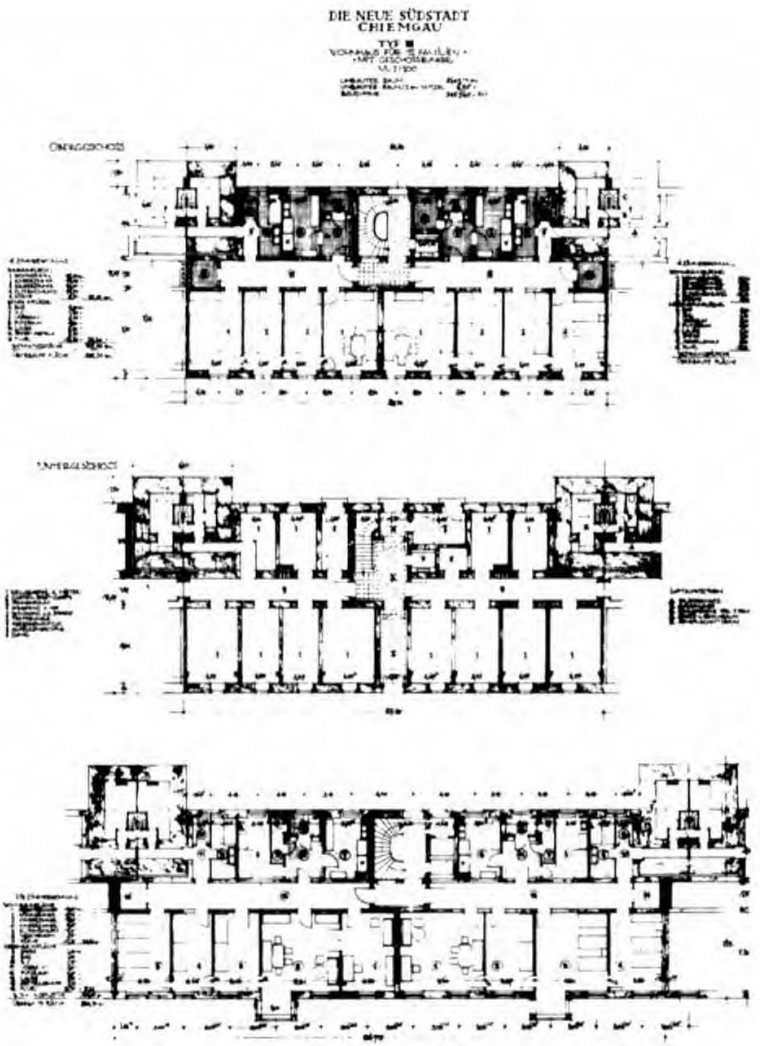
La construction individuelle, l'épaisseur des murs et l'armature, la réalisation des sas et l'aération ont été discutées et déterminées avec des experts en protection antiaérienne, des experts et des ingénieurs. Il était clair que la protection absolue contre la force explosive des bombes, qui ne cessait de se développer et d'augmenter, n'était pas possible. Les murs d'un mètre d'épaisseur initialement exigés ont été réduits à 60 centimètres.

Dans la planification des systèmes de plans des bâtiments en ligne, les tours se trouvaient à environ 50 centimètres en avant des alignements de bâtiments, ce qui leur donnait un aspect de risalite plastique déterminant sur les façades. Elles interrompaient la tendance horizontale des rangées de logements et créaient des intervalles rythmiques. Sur une maquette, la tension et le renforcement des façades architecturales se dessinaient clairement. L'axe routier important recevrait un cadre approprié.

Au quartier général du Führer à Winnitsa, j'ai présenté à Adolf Hitler un rapport sur les tours de protection que j'avais planifiées. J'ai expliqué les avantages de la disposition verticale des abris à l'aide d'esquisses en plan et en coupe et de dessins architecturaux. J'ai également souligné l'avantage d'utilisation : en temps de paix, les abris pouvaient être utilisés comme de vastes garde-manger par les habitations voisines, mieux encore que les caves. En effet, en tant qu'abris, ils étaient dotés d'une ventilation continue, et les murs épais, auxquels s'ajoutait la maçonnerie de séparation des blocs

d'habitation, permettraient de conserver la fraîcheur de l'abri et des réserves. Les caves proprement dites pouvaient être divisées plus généreusement et il resterait de la place pour les ateliers de bricolage et les ateliers.

Adolf Hitler était d'accord : un abri et une cave dans l'appartement, c'est une chose unique. Faites construire une maison expérimentale. C'est ce qui s'est passé – et la maison expérimentale avec sa tour de protection a encore fait ses preuves lors des bombardements.




*Abri antiaérien et 'cave' dans l'appartement pour les constructions à plusieurs étages.*

# La ville adaptée au trafic

## Führer-Hauptquartier Wolfsschanze[29] – fin août 1944[(1)]

Après l'effondrement du groupe d'armées Centre en Russie en juin/juillet 1944, qui a mis en péril tout le front de l'Est avec la perte de près de 25 divisions, après l'attentat et ses effets dont on ne peut pas encore mesurer l'ampleur, il y avait encore le grave revers à l'Ouest. Les pires jours de ma vie, que j'ai dû endurer, m'a dit Adolf Hitler.

À cette époque, il s'occupait de problèmes d'urbanisme entre deux réunions militaires, le soir et la nuit, même si elles étaient interrompues par des messages qui lui parvenaient. Je me suis rendu compte que toutes ces discussions qu'il avait avec moi ne lui servaient pas uniquement à se détendre.

Il me semblait plutôt que ces conversations lui offraient une sorte de repos mental, aussi étrange que cela puisse paraître. Il ne s'agissait pas d'une 'déconnexion' de la charge extraordinaire qu'il devait porter jour et nuit, jour après jour, mais d'un transfert de sa pensée vers d'autres niveaux. Il formait des connaissances et me donnait des instructions pour des planifications futures à long terme.

Ces jours-là, les Alliés s'approchaient de Paris. C'est tout naturellement que j'ai demandé au début de notre conversation : Et Paris ?

Il a nommé un commandant pour Paris, il doit mettre de l'ordre dans cette maudite étape, former des détachements encore aptes à combattre les tireurs embusqués et les bandes, réprimer les émeutes et, du reste, dissoudre tous les services qui sont inutiles dans cette situation et diriger les soldats ainsi libérés vers les unités de combat du front.

– Faut-il défendre Paris ?

Une telle ville ne peut être défendue qu'au prix d'un grand engagement militaire. Il ne faut donc combattre à Paris que dans la mesure où cela est nécessaire pour la sécurité de la troupe. Cela implique de laisser les voies de communication libres. Il ne pense pas à la destruction, mais cela dépendrait du comportement des forces ennemies régulières ainsi que des partisans, les

---

[29] [NdT : *Wolfsschanze* (en français : « Retranchement du Loup ») est le nom de code désignant le principal Quartier général d'Adolf Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale.]

bandes de la dite résistance, dans la mesure où ils deviendraient une menace pour nos troupes par des révoltes. Sinon, Paris devrait être épargnée.

Je n'ai jamais entendu Adolf Hitler ou quiconque au quartier général du Führer dire que Paris devait brûler ! Adolf Hitler clôtura le sujet : pas d'exposé de la situation, Giesler, je souhaite discuter et clarifier avec vous des questions d'urbanisme. Nous nous sommes assis.

Giesler, vous avez expliqué de manière convaincante, au début de votre planification du grand axe est-ouest que j'ai ordonné et qui mène de l'ancienne à la nouvelle gare centrale, que vous considérez cet espace routier comme un ouvrage routier.

Cela signifie que vous voulez que cette route importante soit totalement exempte de croisements. Vous voulez faire passer les rues transversales et les boulevards périphériques du centre-ville en dessous, tout en donnant à ce trafic transversal la possibilité de s'écouler dans le sens de circulation du grand axe. Vous reliez donc ces deux niveaux de rues différents par des rampes d'accès et de sortie.

Oui, c'était à l'époque une de vos exigences, ai-je dit, pas de croisement du grand axe !

Mais ce que vous avez fait de cette exigence nécessaire, c'est nouveau. Vous utilisez l'espace entre les rues transversales et les rues périphériques sous le Grand Axe comme aires de stationnement continues, et ces aires de stationnement sont accessibles aussi bien depuis le Grand Axe que depuis les rues transversales et périphériques. On obtient ainsi une structure routière à deux niveaux, et le tracé du métro se trouve en dessous, comme troisième niveau de circulation. Cela permet non seulement de fluidifier la circulation, mais aussi de résoudre le problème du stationnement. Cela m'a beaucoup impressionné à l'époque, et j'aimerais en discuter à nouveau en détail avec vous.

Ce sont vos idées qui ont conduit à la construction de la route, ai-je objecté, car lorsque j'ai planifié le Forum d'Augsbourg, vous m'avez dit que l'on ne pouvait justifier une grande place à ciel ouvert dans l'espace urbain que si l'on utilisait cette surface sur deux ou trois niveaux : d'abord comme espace librement aménagé du point de vue urbanistique, comme espace de place ; mais en dessous, cette surface devait doubler pour les places de parking et de stationnement nécessaires, pour des locaux de toutes sortes, et aujourd'hui, un étage supplémentaire serait également souhaité comme installation de protection antiaérienne. Ces réflexions que vous avez faites pour l'Augsburger Platz devaient également s'appliquer par analogie au grand espace routier du nouvel axe est-ouest de Munich.

Le fait que le tracé du métro ait été placé au troisième niveau de cet ouvrage routier était tout à fait logique. Sinon, le profil longitudinal aurait pris une forme ondulée en raison des rues transversales et circulaires, ce qui aurait rendu très difficile l'agencement des arrêts, qui doivent être situés dans la mesure du possible à proximité de ces rues transversales et circulaires.

Dans l'ouvrage routier prévu sur deux étages, il y a toujours suffisamment de place pour toutes les canalisations d'irrigation et de drainage, pour l'alimentation des bâtiments en chaleur et en eau chaude sanitaire, pour les pompes et les échangeurs de chaleur nécessaires, ainsi que pour les câbles électriques et téléphoniques et pour les stations de transformation. Les faisceaux de câbles, les tuyauteries et les canalisations sont ainsi placés de manière à pouvoir être entretenus sans qu'il soit nécessaire, comme c'était le cas jusqu'à présent, d'ouvrir sans cesse les rues.

Il sera également avantageux que les constructions situées sur l'axe est-ouest soient reliées à la structure routière depuis les rues transversales et circulaires, c'est-à-dire au niveau du sous-sol, sous les trottoirs de près de 20 mètres de large. Le long des façades des bâtiments de l'axe, ces rues de liaison sont disposées sur deux voies, utilisables par tous les types de véhicules, y compris les transporteurs de meubles.

Cela permet de desservir les grands magasins, les immeubles commerciaux et de bureaux, les hôtels et les restaurants, les boutiques et tout ce qui peut l'être, sans perturber l'espace routier proprement dit et les trottoirs. De plus, de chaque côté de la rue, c'est-à-dire au sous-sol, il y a une bande de stationnement supplémentaire d'environ 10 mètres de profondeur entre les caissons en béton et les arbres, pour garer les véhicules du bâtiment.

Un adjudant nous a interrompus, il a annoncé que la 'Lage' [compte-rendu militaire de l'État-major] militaire du soir pouvait commencer. Adolf Hitler m'a dit :

Ce point de situation va me prendre quelques heures aujourd'hui. Entre-temps, veuillez dessiner le profil de la rue, en coupe transversale, entre les façades des bâtiments, avec les routes d'approvisionnement et les rampes d'accès, ainsi que le troisième niveau du tracé du métro, de manière à ce que chaque détail soit gravé dans ma mémoire.

J'ai eu suffisamment de temps pour faire ce dessin. En plus de la coupe transversale souhaitée, j'ai esquissé une section de plan de la Grande Rue, conformément aux croquis originaux d'Adolf Hitler. J'ai également dessiné une coupe longitudinale partielle avec le passage d'une route transversale ou

circulaire, avec les rampes d'accès et avec les voies d'entrée dans les rues de service le long des groupes de bâtiments ainsi que l'accès aux grandes aires de stationnement générales sous l'espace routier proprement dit.

Après minuit, Adolf Hitler est revenu du briefing. J'avais dessiné les esquisses qu'il souhaitait à l'échelle 1:200. J'y ai ajouté le plan d'ensemble de Munich avec toutes les indications relatives au réaménagement. On y voyait les grands axes routiers, les installations ferroviaires avec la nouvelle gare centrale et l'anneau autoroutier. Il s'est d'abord penché sur les croquis de l'ouvrage routier. Puis, tout en montrant le plan d'ensemble, il a dit :

La nouvelle gare centrale sera déplacée de 2 500 mètres vers l'ouest. Combien de places de parking y a-t-il dans cette zone de votre ouvrage routier ?

– Sur ce tronçon, l'ouvrage routier entre les façades des bâtiments a, selon votre définition, une largeur de 120 mètres, abstraction faite des extensions dues aux espaces de la place du monument du Parti, du nouvel opéra et de la nouvelle gare centrale. Dans le sous-sol de l'espace routier proprement dit, il y a donc des possibilités de stationnement pour environ 6 000 voitures de tourisme, compte tenu de l'espace nécessaire aux voies transversales et de circulation.

À ces 6 000 places de stationnement sous la chaussée s'ajoutent les bandes de stationnement sur les routes d'approvisionnement à deux voies, sous les trottoirs, le long des deux façades des bâtiments. Elles sont disposées de manière à ce que les façades des sous-sols restent libres pour le déchargement et le chargement. Il reste ici environ 1 000 places de stationnement, qui doivent être réservées aux voitures du personnel et des entreprises concernées.

De même, le sous-sol de la place de l'Opéra reste réservé aux visiteurs de l'Opéra, aux clients de l'Opemhotel et aux restaurants et cafés prévus sur cette place. Ici, il est également possible de descendre avec un autre niveau de parking, car la place de l'Opéra, à l'instar de la place d'Augsbourg, est plus haute que le sommet de la rue de l'axe est-ouest.

– Avez-vous pensé à l'aération des parkings ?

– Oui, mes ingénieurs m'ont conseillé à ce sujet : un système de canalisation est prévu dans le sol du sous-sol, avec des ventilateurs menant à des chambres de postcombustion équipées de filtres et raccordées à des conduits de cheminée dans les groupes de bâtiments. Je veux également utiliser les tours antiaériennes pour la ventilation, c'est possible, et elles auront ainsi une utilisation durable et judicieuse.

Adolf Hitler s'y est opposé : les tours antiaériennes centrales que j'avais ordonnées à l'époque étaient destinées à protéger la nouvelle gare centrale, mais aussi à servir d'abris. Mais elles ont perdu leur raison d'être depuis les bombardements aveugles que nous avons subis, même si la tour antiaérienne et de protection du zoo de Berlin a fait ses preuves. Nous placerons les tours antiaériennes, si tant est qu'elles le soient, à la périphérie de la ville, mais alors en tant que portes de la ville notables aux croisements de l'autoroute et du périphérique. Mais ce n'est pas encore une décision - il s'agit d'autre chose pour moi.

Vous avez parlé de la possibilité de chauffer le revêtement routier en cas de chutes de neige ou de risque de verglas. Le système n'était pas encore clair. Vos ingénieurs ont-ils progressé dans cette planification ?

– Nous avons réfléchi et calculé plusieurs possibilités, et deux systèmes se sont dégagés, qui doivent encore être mis en balance. Je penche pour la proposition d'une chambre chauffée sous la dalle de béton de la chaussée.

– Donc un plafond à deux coques ?

– Oui. Un plafond léger amovible et isolant est suspendu à la hauteur des poutres longitudinales. Entre celle-ci et la dalle de béton de la chaussée se crée un espace d'air chaud qui, en cas de chutes de neige, reçoit des impulsions thermiques de la centrale thermique Ouest. La route reste ainsi exempte de neige et le verglas ne peut pas se former. C'est indispensable pour le grand axe est-ouest, car l'élimination mécanique et manuelle des masses de neige qui tombent souvent pendant la nuit à Munich n'est pas envisageable, pas plus que le sablage en cas de verglas. Depuis que j'étudie à Munich, j'ai souvent vu des 'hommes des neiges' déblayer les masses de neige des rues pendant des jours et les déverser dans les bouches d'égout, afin de pouvoir dégager au moins un peu les rues principales.

– Vous avez raison, ce n'est pas possible pour les routes de la nouvelle échelle. – Entre-temps, on avait apporté du thé dans la pièce voisine.

– Un rafraîchissement, Giesler ! Prenez le plan d'ensemble et l'échelle correspondante, nous en reparlerons. Je vais vous présenter mes réflexions sur la solution à apporter aux problèmes de circulation qui nous attendent.

Si nous partons du principe que l'ancien centre-ville, avec ses rues et ses places, répondait aux besoins de l'époque en matière de circulation et d'approvisionnement, nous avons alors une base pour notre réflexion.

À l'époque où Louis I^er^ a commencé ses constructions, il y avait 70 000 à 80 000 citadins, – pas plus ! Aujourd'hui, la ville et le nombre d'habitants ont été multipliés par dix, soit 800 000. À cela s'ajoute la voiture ; qu'elle

roule ou qu'elle se gare, elle occupe l'espace de la rue. Et si, après la guerre, ce trafic automobile est multiplié par cinq, voire par dix, alors l'oppression du trafic extérieur devient insupportable pour le centre-ville et conduit à la catastrophe. Mais cela ne concerne pas seulement le centre-ville, cela concerne tout l'organisme urbain.

Plus une ville se densifie vers le centre, plus les rues, dont les alignements de bâtiments existent depuis des décennies, voire des siècles au cœur de la ville, deviennent généralement étroites. À l'époque, on construisait à l'échelle des hommes et de leurs besoins, et non à l'échelle que suppose aujourd'hui le moyen de transport individuel qu'est la voiture.

Dans la mesure où la voiture peut être évitée au cœur de la ville – des exceptions restent autorisées –, le moyen de transport de masse s'offre à sa place, le métro ainsi que le tramway déplacé sous l'espace routier avec un tout nouveau profil de wagon. Ainsi, les rues de l'espace urbain restreint sont désengorgées, les rues correspondent à nouveau à l'échelle humaine, comme c'est le cas depuis des centaines d'années.

Comment faire face à la pression du trafic qu'entraînera inévitablement l'augmentation de la motorisation ? Eh bien, je vais recommencer depuis le début : j'ai dit 'pression du trafic extérieur', et c'est par l'extérieur que je commence maintenant.

Jusqu'à présent, trois autoroutes mènent à Munich, dans le cadre de l'aménagement final du réaménagement, il y aura six accès autoroutiers ou routes à profil autoroutier transversal. En effet, il faut l'autoroute du sud-ouest, qui absorbe le flux de circulation de Lindau et de la route des Alpes et qui, selon votre planification, débouche à Pasing avec l'autoroute ouest sur l'axe est-ouest prolongé. À cela s'ajoute l'extension de l'Olympiastrasse de Garmisch et, plus tard, une autoroute Est, par exemple en provenance de Mühldorf. Toutes ces routes adaptées à la circulation automobile seront dotées de voies de desserte latérales servant de voies d'entrée et de sortie pour le trafic local et de proximité.

Mais je m'en tiens pour l'instant aux trois autoroutes déjà existantes de l'ouest, du nord et du sud-est. Dès qu'elles traversent l'anneau autoroutier, elles deviennent des voies rapides urbaines, mais elles reçoivent en plus les voies de desserte latérales pour les routes secondaires et le petit trafic urbain.

Mais ces trois voies rapides autoroutières et urbaines coïncident également avec – et c'est important ! – le tracé des lignes de métro. Ainsi, sous la voiture, sous le moyen de transport individuel, se trouve le transport de masse, le rail, le métro. Si l'on prévoit un étage de parking entre ces deux

niveaux de circulation, comme vous l'avez prévu pour le nouvel axe est-ouest, nous ne gagnons pas seulement des surfaces de parking, mais nous avons en même temps une transition sans faille entre le trafic individuel de la voiture et le trafic de masse adapté à la ville du métro et la connexion ultérieure avec le tramway souterrain.

La voiture, venant de l'extérieur, des autoroutes, du périphérique, mais aussi des boulevards transversaux et des boulevards périphériques du centre-ville, peut se garer, et grâce à la disposition des stations de métro, le trajet le plus long entre la voiture garée et l'arrêt est de 200 à 250 mètres. Je pense que c'est tout à fait raisonnable. Nous créons donc un niveau supplémentaire pour le 'trafic au repos', un tampon et une transition entre le trafic individuel et le trafic de masse.

Cela signifie tout de même, ai-je dit, l'extension de l'ouvrage routier à toutes les autoroutes-urbaines-rapides.

– Oui. Additionnez donc les longueurs d'extension possibles et déterminez approximativement le nombre de places de stationnement !

Je retournai à ma table de travail, mesurai sur le plan d'ensemble les longueurs des ouvrages routiers possibles et déterminai approximativement les surfaces de stationnement. Bormann apparut, apporta des rapports et discuta à voix basse avec Adolf Hitler. Schaub arriva avec des rapports d'incursions ennemies et de bombardements. J'ai alors pu donner mes chiffres :

Un total de 24 kilomètres si l'on aménage la partie de l'Olympiastrasse allant de Maxhof-Forstenried à Sendling en passant par Schloß Fürstenried. Avec toutes les surfaces gagnées en sous-sol, on obtient ainsi environ 60 000 places de stationnement – au minimum !

Adolf Hitler a répondu : cela correspond à l'évolution future de la motorisation telle que je la vois, sans tenir compte des voies rapides urbaines supplémentaires prévues par la suite.

Le périphérique déleste la ville de tout trafic de transit et permet la liaison la plus rapide entre les autoroutes. Pour le flux de circulation de tous les côtés vers la ville, les 'ouvrages routiers' offrent sur au moins 24 kilomètres la possibilité de passer directement de la voiture garée au métro, du trafic individuel au trafic de masse. Ainsi, 60 000 voitures peuvent être garées dans un premier temps, et ces voitures garées ne bloquent pas les rues. Les groupes d'immeubles situés le long du grand axe routier n'ont aucun souci de stationnement.

Il n'y a plus de nuisances, d'aliénation des rues et des places qui n'ont pas été construites à l'échelle de l'automobile. L'intérieur de la ville reste gérable, le bruit et les gaz d'échappement sont réduits, de même que le taux d'accidents.

En raison des gaz d'échappement et des nuisances sonores, il est aussi absurde de construire une route surélevée pour le trafic automobile en ville que de surélever le trafic ferroviaire. Tout cela se fait au détriment des conditions humaines et de l'urbanité de l'organisme urbain. Les rues et les places du centre-ville doivent avant tout appartenir aux piétons !

Nous avons prévu, ai-je remarqué, de transformer certaines rues en zones piétonnes, comme la Neuhauserstraße et la Kaufinger-Straße, la Residenzstraße et la Marienpiatz, à l'exception bien sûr des véhicules de livraison à certaines heures de la journée. Voulez-vous que ces zones piétonnes soient étendues à l'ensemble du vieux centre-ville ?

– Oui et non, – je veux désengorger le centre-ville autant que possible. Bien sûr, la vieille ville ne peut pas se passer des taxis-autos, ils peuvent y aller. Cela vaut bien sûr aussi pour les voitures des pompiers, de la police, des médecins, des ambulances, des personnes handicapées, ainsi que pour la poste impériale et les voitures de service de la ville, bref, il faut autoriser des exceptions. Mais les voitures sont toutes munies d'une plaque d'immatriculation spéciale et les conducteurs doivent avoir des cartes d'identité correspondantes. La sous-traitance et l'approvisionnement en marchandises doivent également être rendus possibles dans une mesure limitée dans le temps.

Certaines places doivent également être libérées, comme la Max-Josef-Platz devant le Nationaltheater et le Viktualienmarkt, par exemple ; ces deux places devraient également être équipées d'au moins un sous-sol. La restriction de la circulation automobile au cœur de la ville est supportable, la valeur des bâtiments de la vieille ville n'en est pas diminuée, bien au contraire !

Bien sûr, le centre historique doit être régénéré là où c'est nécessaire. Il faut avant tout éclaircir les arrière-cours, mais tout doit être fait avec le soin nécessaire pour que le vieux centre-ville conserve sa spécificité.

Je ne veux pas non plus en rester au moyen de transport de masse prévu jusqu'à présent, à savoir le U-Bahn-Kreuz et le U-Bahn-Ring. Le tracé nord-sud du métro touche la vieille ville à l'ouest, le tracé est-ouest suit le cours de l'ancienne Salzstraße, à laquelle Munich doit sa naissance.

Vous m'avez parlé un jour du petit tramway souterrain de Budapest, qui part à angle droit du Danube et pénètre de quelques kilomètres dans le centre du nouveau quartier. Il se compose donc de quelques voitures accouplées, avec un moteur électrique à l'avant et à l'arrière. Aux terminus, le conducteur change de place et reprend le même trajet. Grâce à son tracé sans obstacles, il est plus rapide qu'un tramway à deux voies, il n'encombre pas non plus l'espace routier, il est silencieux et insensible aux intempéries. Bien sûr, il s'agit d'une forme primitive de tramway souterrain. Mais on peut aussi en tirer des leçons !

Il faut concevoir et construire des tramways à profil bas, généralement à une seule voie, en anneau ou en boucle. Le tracé dépend des quartiers à desservir, et bien sûr de l'espace routier à aménager.

Il me semble important que ces tramways soient, dans la mesure du possible, tangents à la fois au tracé nord-sud et au tracé est-ouest du métro, surtout au cœur de la ville. Ainsi, ils ne seront pas seulement des voies de desserte, mais aussi des voies d'approvisionnement et de liaison. Nous devons toujours garder à l'esprit que les lignes du métro principal ne servent pas seulement au trafic urbain proprement dit, mais qu'elles relient Munich – en dehors de la ville, en tant que trains de banlieue – aux banlieues, aux lacs et aux montagnes.

Adolf Hitler dessina alors sur un bloc le système de transport de Munich : d'abord l'ovale du périphérique, puis le double tracé de l'échangeur du train de banlieue et du métro, et en même temps les voies rapides urbaines comme prolongement des autoroutes dans la zone urbaine. Il a marqué les deux nouvelles gares, la gare centrale et la gare 'Est'. Une ligne ondulée légèrement inclinée indiquait le cours de l'Isar. Il dessina ensuite un cercle qui touchait les deux gares, le vaste anneau de circulation du métro à l'intérieur de la ville. Il a ensuite hachuré le centre de la vieille ville et a esquissé différents systèmes de tracés de tramways sous forme de losanges diagonaux et de doubles boucles ouvertes, en disant :

La simple 'ligne droite de Budapest' est également possible. Ce que j'esquisse ici n'est qu'une représentation symbolique. Dans la planification, l'organisme urbain a la primauté. Le tracé tient compte du tracé de la route, afin que la construction se fasse autant que possible en tranchée couverte et seulement exceptionnellement en tunnel, en cas de passage souterrain.

Avez-vous réfléchi à l'aspect technique de la construction de ces ouvrages routiers ? En raison de l'extension de ce système, c'est important, – en bref, s'il vous plaît !

– Nous avons, mes ingénieurs et moi, réfléchi au déroulement des travaux. Nous nous sommes basés sur l'étude des sols, qui a révélé par des forages que nous rencontrerions principalement des bancs de gravier. Dans le cadre de la méthode de construction à ciel ouvert prévue – dans le centre-ville, il s'agit bien sûr de creuser des galeries –, le gravier excavé est lavé, subdivisé par des dispositifs de criblage, concassé là où c'est nécessaire par des concasseurs, puis traité par des centrales à béton avant d'être transporté et pompé vers les chantiers.

Les accotements et les fondations de l'ouvrage routier sont mis en place en amont. Suivent ensuite deux systèmes différents d'éléments de coffrage, chacun d'environ 30 mètres de long, en acier. Ces éléments se déplacent horizontalement sur des rails en tant que coffrage glissant. Ils sont redressés hydrauliquement à la verticale. Après le serrage du béton, l'élément de coffrage est légèrement abaissé et avancé d'une longueur sur les rails, redressé, et la section suivante est bétonnée.

Le premier système est pour le profil du métro, le second pour le parking et le revêtement routier. Les systèmes se suivent à un rythme soutenu. Les poteaux et les poutres sont préfabriqués. Le reste du gravier excavé est utilisé dans les constructions, pour les fondations, les sous-sols et les dalles.

– Bien ! Vos ingénieurs doivent examiner dans quelle mesure le percement des routes pour la construction des sous-tramways peut en même temps être utilisé pour l'approvisionnement général, pour l'énergie et la chaleur provenant des centrales thermiques projetées.

La résolution des problèmes de transport pour les temps à venir est une priorité, et pas seulement pour Munich ! Nous pouvons d'ores et déjà prévoir que le trafic individuel, la voiture, occupera l'espace routier dans une mesure encore insoupçonnée. Cette évolution se dessine.

Malgré la déviation possible par le périphérique, l'espace routier sera surutilisé, il faudra construire un deuxième niveau pour le trafic de masse ferroviaire. Le trafic automobile sera ainsi ramené à des proportions raisonnables, sinon la vieille ville sera asphyxiée par les voitures et leurs gaz d'échappement ! Construisons donc une ville adaptée au trafic et créons ainsi la base d'un organisme urbain sain et, en même temps, les conditions d'un réaménagement qui correspond à l'atmosphère de Munich !

Nous respecterons avec précaution tout ce qui appartient à la spécificité de cette ville et préserverons le visage de cette ville, qui a été façonné pendant des siècles par les citoyens et les rois.

# Le Monument du Parti à Munich

## Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – Fin de l'automne 1944

La porte d'entrée de la cour d'honneur du château de Schönbrunn à Vienne est encadrée par deux pylônes. Ils reposent sur un soubassement aux proportions trop imposantes. Les pylônes élancés se terminent comme des obélisques et sont couronnés d'aigles en bronze aux ailes déployées, dont les serres sont enroulées autour de boules symboliques. Les niches plastiques dans le soubassement des pylônes servaient autrefois de protection contre les intempéries pour les gardes impériaux. Les grillages ornementaux et légers des portes font l'effet d'un filigrane délicat, contrastant fortement avec la masse du soubassement.

Au printemps 1938, je me suis rendu à Vienne pour découvrir les bâtiments qui avaient été construits de manière organique et ordonnée autour du vieux noyau de l'ancienne ville impériale. Je voulais ainsi voir cette Vienne qui avait donné au jeune Hitler des connaissances et des repères en matière d'urbanisme et qui avait déclenché en lui des impulsions et des idées personnelles. Ces impulsions issues des expériences urbaines de 'Vienne' et certainement aussi de 'Munich' l'avaient conduit à des conceptions totalement nouvelles et modernes de l'urbanisme. C'est ce qui ressort des esquisses et des dessins qu'il a réalisés lors de sa détention à la forteresse de Landsberg et plus tard.

Ce qui m'intéressait à Vienne, ce n'était pas tant la 'vieille ville gothique' que le vaste 'Ring', aménagé sur l'espace libre des glacis, remparts et bastions démantelés. Les constructions somptueuses le long de ce boulevard circulaire étaient certes éclectiques, conformes à l'époque du XIXe siècle ; mais conçues par de bons architectes, elles correspondaient à la dignité de cette ville impériale. Mais ce sont surtout les constructions magistrales des grands architectes baroques, les Fischer von Erlach et von Hildebrandt, qui étaient impressionnantes et qui ont certainement eu une grande influence sur le jeune Hitler, en particulier le magnifique belvédère du prince Eugène de Savoie, à l'aspect si harmonieux, en la personne

duquel, dans l'esprit d'Adolf Hitler, ce n'était pas seulement l'Empire, mais bien l'Europe qui était représentée.

Je me trouvais également devant la porte de la cour d'honneur du château impérial de Schönbrunn, une construction de Fischer von Erlach. J'ai porté un regard critique sur les proportions des pylônes d'entrée avec leurs lourds socles massifs avant de me tourner vers le château. Je ne me doutais pas à l'époque à quel point j'allais devoir m'occuper pendant des années d'un projet, celui d'un pylône géant, ou plutôt d'une énorme colonne de section rectangulaire, surmontée d'un aigle. Ce devait être le 'Monument du Parti' à Munich. Adolf Hitler en avait fait l'esquisse, certainement une réminiscence du pylône de la porte de Schönbrunn, Speer avait ensuite fait fabriquer un modèle en plâtre, et je m'en occupais de manière critique depuis que j'avais été chargé du réaménagement de Munich.

Au quartier général du Führer à la Wolfsschanze, à la fin de l'automne 1944, j'ai eu une nouvelle fois l'occasion de défendre mon point de vue. La conversation autour du thé nocturne a commencé par les constructions de Weimar :

Giesler, nous avons parlé il y a quelques mois des constructions routières pour Munich avec les aires de stationnement, puis des trois niveaux d'utilisation prévus pour la place d'Augsbourg. Nous devrions aussi donner des niveaux de parking à la place du forum de Weimar. J'aurais dû les prévoir dès le départ. Nous devons tout de même consolider l'espace de la place, car il est remblayé et n'a pas de base portante immédiate. Y voyez-vous des difficultés ?

Je pensais que les niveaux de parking sous la place étaient encore possibles dans l'aménagement final. Les rues le long des côtés extérieurs des groupes de bâtiments qui, selon mon projet, entouraient la place latéralement, s'inclinaient fortement dans le sens est-ouest. Au niveau de la tête des halles, le niveau des rues était inférieur d'environ quatre mètres. Nous pouvions ainsi accéder aux parkings sous la place du forum par trois côtés sans empiéter sur l'espace libre de la place. La ventilation, les conduits d'amenée d'air et les gaines d'évacuation ont également été faciles à placer. Comme l'exigeait à l'origine Adolf Hitler, l'espace de la place lui-même devait rester totalement libre de véhicules et également de coupures de rampes pour les accès.

Je devrais m'en occuper dès que nous pourrons reprendre les travaux. Je dois m'imaginer ce que serait la cohue des voitures autour du forum si nous n'avions pas d'étages de parking, surtout lorsqu'une manifestation a lieu dans la grande Halle. Les surfaces de stationnement pour les groupes de

bâtiments sont également indispensables pour le déroulement quotidien et normal des activités. – Où en est Breker avec la sculpture 'Prométhée' ?

Je lui ai dit que j'avais vu la sculpture en taille semi-naturelle dans son atelier de Jäckelsbruch. J'ai été très impressionné. En bronze et en taille réelle, elle aura un effet durable. L'emplacement prévu est lui aussi original : asymétrique devant la Halle, avec en arrière-plan la nécessaire surface de pierre fermée ; le socle monolithique de la sculpture s'associe à la triple horizontale de marches qui mène à l'entrée de la Halle.

Bormann devrait veiller à ce qu'on lui présente des photos de l'élaboration actuelle du Prométhée. Il aimerait se faire une idée de la sculpture. L'emplacement que j'ai choisi – en diagonale par rapport à la tour et à la fontaine – fait de cette sculpture un contrepoint. Ce Prométhée sera pour Weimar le poème de Goethe traduit en formes plastiques.

J'ai ordonné qu'une salle entière soit mise à la disposition de votre ami peintre Gugg de Weimar pour l'exposition à la Haus der Deutschen Kunst. Ainsi, ses paysages, en particulier ceux qui représentent les magnifiques bâtiments de l'empereur Staufer, seront mis en valeur à leur juste valeur.

Je m'intéresse à ses tableaux, et je me réjouis particulièrement du paysage des Pouilles avec le Castel del Monte dont vous m'avez parlé – les esquisses de ce tableau étaient déjà convaincantes. C'est une satisfaction pour moi de décerner la médaille Goethe au peintre Gugg !

Quelles autres sculptures et œuvres avez-vous vues chez Breker ?

Breker m'a montré ses travaux pour Berlin dans le grand atelier sur l'Oder : le quadrige de chevaux pour la fontaine de la Runden Platz, ainsi que des parties des grands reliefs pour l'arc, le tout en taille semi-naturelle, mais déjà prêt pour le transfert des modèles vers la fonte en bronze ou pour la traduction des reliefs en granit.

Ce que j'ai vu est extraordinairement impressionnant, ne serait-ce que par le travail accompli ! Breker travaille rapidement et sûrement, mais en même temps comme un obsédé ! Bien sûr, car il considère cette tâche comme l'œuvre de sa vie, qui lui prend tout son temps.

Il m'a dit ouvertement qu'à part le Prométhée pour Weimar, il lui était impossible d'entreprendre d'autres travaux pour moi ou mes constructions, que ce soit pour Munich ou pour Linz. Sa capacité de travail, ainsi que celle de ses collaborateurs, dans la mesure où ils pouvaient l'assister, était surchargée à la longue.

Je lui ai demandé s'il ne pouvait pas au moins reprendre le projet de la frise du monument de Munich. Il a également refusé : 'Impossible, je suis engagé pour Berlin, je ne peux pas accepter d'autres commandes !'

Et qu'est-ce qu'il me reste, Thorak est lui aussi débordé, il n'est pas non plus l'homme qu'il faut pour cette frise. Des sculpteurs munichois comme Bleeker et Wackerle – tous deux avaient prouvé leur grande valeur artistique, ne serait-ce qu'en pensant au Dompteur de chevaux et à la magnifique fontaine de Neptune, mais cette tâche dépassait leurs forces – leur âge même imposait des limites.

Même les jeunes talents ne sont pas encore capables de faire un tel travail. Speer s'est déjà offert le viennois Ullmann. Adolf Hitler m'interrompit :

Oui, je sais que vous êtes contre la frise, mais je trouve que les proportions globales sont tout de même correctes, cela se voit dans la maquette. Je gardai le silence.

Très bien, Giesler, justifiez-moi ouvertement et en détail votre opinion sur le monument du Parti.

– Ce n'est pas facile pour moi, car je dois faire abstraction du fait que c'est votre projet qui doit être réalisé ici, et il ne m'a pas échappé non plus que dans mon atelier, votre regard final se porte toujours sur la maquette du monument. Mais à mon avis, la représentation du Parti n'est possible que dans une architecture rigoureuse. Comment votre idée, votre vision du monde et votre volonté pourraient-elles s'exprimer autrement ? C'est pourquoi je trouve que votre projet de colonne avec l'aigle statuaire qui la couronne est unique, – sévère, clair, mémorable.

Mais ce magnifique pylône serait altéré par un socle trop imposant, a fortiori par une frise plastique.

Seule la tectonique verticale de l'architecture correspond à votre décision de l'époque. Et aussi à la représentation de vos objectifs. L'aigle devrait être la seule sculpture. Je pense que toute représentation plastique sur le socle est superflue et a un effet baroque.

Et puis, qui est capable de maîtriser un tel relief géant ? La frise pourrait finalement manquer de majesté, – elle devient un ornement qui veut raconter, – mais quoi ? Nous ne sommes plus aussi naïfs pour faire combattre des dieux ou des demi-dieux avec des titans et des monstres, comme cela était encore possible sur la frise de l'autel de Pergame. Et pour la représentation d'une procession composée des élus du Parti comme thème de la frise - il nous faudrait un Phidias.

Adolf Hitler a ri. Je résumai en disant que je pensais que sa décision de l'époque ne pouvait être exprimée que par une architecture pure. Plus c'est austère et sobre, mieux c'est. Le monument est ainsi en dehors du temps et de toute critique possible.

Je pense que de telles pensées étaient également à la base des projets du professeur Troost, et que c'est à partir de ces idées qu'il a créé le Führerbau et la 'Ewige Wache'.

Autrement dit, a dit Adolf Hitler, oui à la colonne, non au socle avec la frise plastique.

Oui, c'est mon avis. Car le socle massif de la colonne, posé à l'horizontale, agit comme une barrière lorsqu'on le voit depuis les rues. On ne verra l'écoulement latéral que lorsqu'on sera déjà trop près pour avoir une vue d'ensemble. L'espace disponible est trop petit pour un monument de cette taille, avec son socle imposant.

La tour Eiffel transparente a le Champ de Mars pour elle, l'obélisque de Washington l'étendue jusqu'au fleuve Potomac. Klenze a un jour conçu pour Munich un monument qui n'a pas été réalisé, la 'Verfassungs-Säule' : une énorme colonne dorique sur un stylobate strict à trois niveaux. La colonne devait porter une lourde plaque carrée, suivie d'un sommet cylindrique pas du tout convaincant ; la raison d'être de ce monument ne permettait sans doute pas autre chose. Mais ce qui me plaît dans ce projet, c'est la base dure, sévère, à trois niveaux. Cette base aurait pu être dessinée par Gilly.

Mes explications lui ont prouvé, dit Adolf Hitler, que je ne me suis pas contenté de réfléchir au monument : vous connaissant, vous pouvez aussi me présenter un contre-projet – n'est-ce pas ?

Son idée, la colonne rectangulaire, effilée et cannelée, terminée par un aigle stylisé, était, comme nous autres architectes l'exprimions, une grande réussite. C'est pourquoi je ne me serais occupé que du socle de cette colonne. La première raison était que je n'avais pas de sculpteur disponible pour la frise de géants.

Mais une fois, je me suis 'promené' dans les rues jusqu'à la place du monument avec un petit télescope à miroir, dans le modèle d'ensemble.

Depuis le grand axe et la Stachus, c'était facile, mais il s'est déjà avéré que le socle massif fermait les espaces des rues comme une barrière. Depuis les rues latérales, la Goethestrasse, mais surtout la Luisenstrasse, qui est marquée par l'échelle de la Königlicher Platz, les échelles du socle du

monument devenaient dissonantes. Des photos de maquettes prises de ce point de vue confirmèrent mes craintes :

Vous, mon Führer, avez délibérément donné au pylône une section rectangulaire. Vous avez orienté les surfaces larges vers les grands espaces routiers du nouvel axe et vers la Stachus[30] qui sera ouverte plus tard, et les surfaces étroites vers les rues latérales à petite échelle.

Non, je n'ai pas fait de contre-projet jusqu'à présent. Mais j'ai fait une esquisse, sur la base des photos de la maquette, parce que c'était le seul moyen pour moi d'y voir clair. J'ai essayé de placer la colonne sur un bloc monolithique à deux niveaux qui, par son échelle tectonique et ses proportions raisonnables, permette à la colonne de s'élever, mais aussi de la porter et de l'ancrer.

Autour de ce bloc monolithique, j'ai ensuite esquissé un troisième niveau : une galerie à piliers, avec un simple entablement, une architrave et une corniche. Je voulais ainsi alléger le bloc, élargir la base et créer une échelle lisible par rapport aux bâtiments de la place. Mais je cherchais aussi délibérément un lien. En effet, cette galerie de piliers, avec une finition de plafond stricte et en caisson, n'est finalement rien d'autre que l'alignement de piliers de la 'Ewigen Wache' [sentinelle de l'Éternel] de Troost. Au lieu de la cavité pour les sarcophages, c'est le monolithe qui pousse dans le monument, et donc la base d'où jaillit la colonne.

Avais-je un tel croquis dans mes dossiers ?

Non, je ne disposais d'aucun document, mais je pourrais lui présenter un croquis le lendemain. Pour l'instant, je n'étais pas assez sûr de moi pour dessiner avec la concentration nécessaire.

Il me demanda si, dans mes réflexions, j'avais pensé à la nécessité de disposer de suffisamment d'espace pour l'entrée, pour les ascenseurs et les escaliers menant à la plate-forme supérieure de la colonne et, surtout, à la nécessité d'un espace digne pour le drapeau(1).

Oui, j'avais fait attention à tout cela. Le drapeau se trouve dans le monolithe, visible depuis le portique. La façade de ce portique se divise en sept panneaux, au centre desquels se trouve symboliquement le drapeau, protégé par un verre feuilleté épais, et à côté des niches sculptées dans la pierre pour la garde d'honneur. De ce 'Fahneachse' (porte-drapeau) s'élève la colonne avec l'aigle comme emblème.

---

[30] [NdT : Stachus est une grande place située au centre de Munich, en Bavière. La place a été officiellement nommée Karlsplatz en 1797.]

Adolf Hitler m'a regardé d'un air sérieux et scrutateur. Je lui demandai si je pouvais lui faire part de mes réflexions. Il m'y invita d'un geste de la main.

Maintenant, il va de soi que la base du monument, le monolithe avec le pourtour du pilier, doit être en roche primaire, en granit ou en porphyre, en porphyre taillé. Sinon, on ne lui attribuerait pas la force de porter et d'ancrer le poids de la colonne. Mais en ce qui concerne la colonne elle-même – Adolf Hitler m'a interrompu :

Voilà que vos idées deviennent révolutionnaires, mais continuez à parler !

Mes réflexions remontaient à une conversation, à ses interprétations de la Tour Eiffel le soir après avoir traversé Paris. Il avait alors parlé de nouvelles échelles, rendues possibles par de nouveaux matériaux de construction, de fer, d'acier et de béton, du début d'une nouvelle ère, l'ère de la technique.

J'ai vu de la tension sur le visage d'Adolf Hitler et j'ai continué : la première impulsion est venue d'un de mes collaborateurs, un ingénieur, qui a dit : le béton armé, c'est techniquement correct, statiquement correct et aussi moderne. Je lui ai répondu que c'était peut-être vrai, mais que ce matériau n'était pas valable pour le monument, qu'il n'avait pas la résistance absolument nécessaire et qu'il n'était pas noble.

Mais quand même, il y avait beaucoup d'arguments en sa faveur, ne serait-ce qu'en pensant aux avantages techniques, aux cages d'ascenseur, à la cage d'escalier. Comment la peau du béton armé pouvait-elle être affinée ? C'est ce à quoi j'ai pensé ensuite. À l'intérieur, c'était tout à fait possible, avec de la pierre ou de l'incrustation de bronze.

Mais à l'extérieur ? Les Grecs ne toléraient même pas le mortier dans la construction de leurs temples, ils le considéraient comme amorphe[2]. Les Romains, je pense au Panthéon et surtout au Colisée et aux thermes, maçonnaient les coffrages avec des briques, haubanaient avec des arcs maçonnés et bétonnaient avec un mélange de briques concassées et de chaux hydraulique. Je me suis demandé : le béton armé est-il amorphe ?

L'armature en acier de la colonne pourrait se décomposer au fil du temps, a lancé Adolf Hitler.

Je pense que l'on pourrait parer à ce danger par la qualité de l'acier, la qualité du béton, par le compactage et par le recouvrement de l'acier par au moins trois centimètres de béton : des fissures capillaires par lesquelles l'eau

pourrait s'infiltrer de l'extérieur ? Eh bien, une peau métallique protège contre cela.

– Vous pensiez au métal comme peau extérieure ?

– Oui. J'ai d'abord pensé à des éléments en bronze. La cannelure de la colonne permet d'emboîter ces éléments et de les utiliser comme 'coffrage perdu', les reliant ainsi au béton armé.

J'ai regardé l'obélisque de Munich sur la Karolinen-Platz, qui est composé de plaques de bronze. Mais en ce qui concerne la colonne, il m'a semblé que même avec une patine éclaircissante, l'impression d'ensemble de l'imposante colonne serait trop lourde et trop sombre.

Il pourrait venir un temps, m'a interrompu Adolf Hitler, où l'on arracherait le bronze du noyau en béton armé, comme on a sculpté les pierres du Colisée de Rome, à cause des ancrages en bronze.

– Oui, j'ai abandonné l'idée du bronze. J'ai discuté avec un métallurgiste, et j'ai alors pensé à 'l'acier argenté' plutôt qu'au bronze, c'est-à-dire à des plaques d'acier inoxydable argenté de n'importe quelle épaisseur. Le métallurgiste m'a indiqué l'alliage, j'ai oublié le nom.

Adolf Hitler connaissait cet alliage et me l'a indiqué.

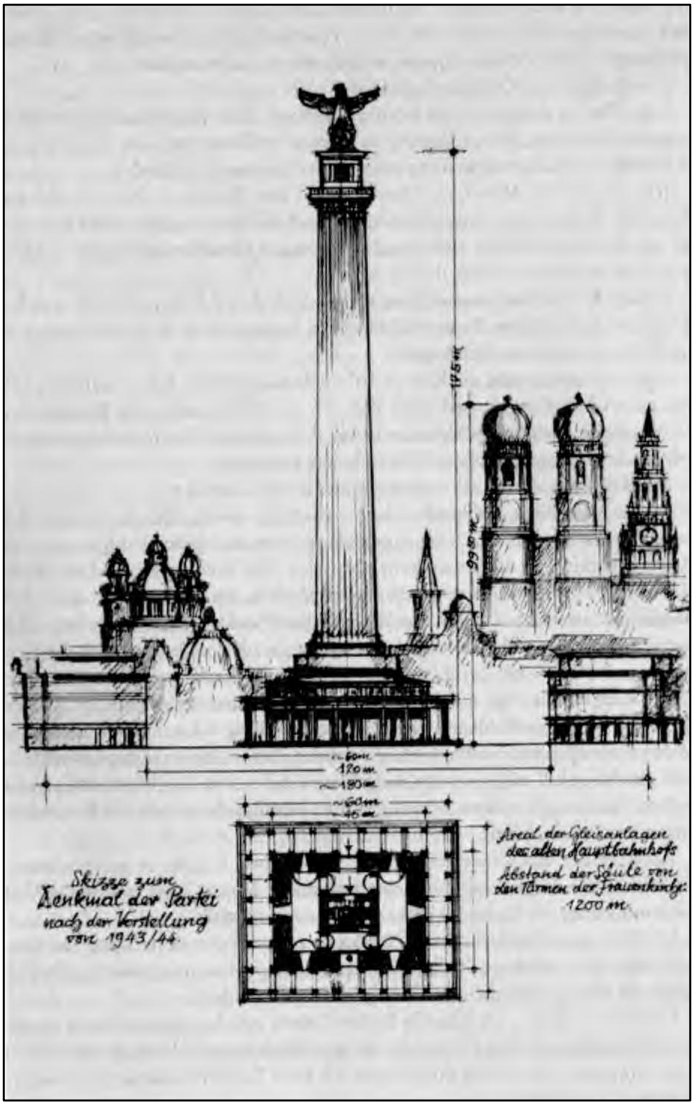
– On peut déformer à froid ces plaques d'acier de manière à ce qu'elles se chevauchent sur les entretoises entre les cannelures et qu'elles soient solidement reliées au noyau de béton armé par des ancrages lors du bétonnage. La largeur d'une telle plaque d'acier argenté correspondrait à une cannelure, la hauteur étant déterminée par les éventuelles dilatations dues à l'action du soleil et par le retrait du noyau de béton. Mais il n'y a pas que les joints horizontaux sur les entretoises, les joints verticaux devraient également être disposés de manière surplaquée pour une surface continue.

Je peux très bien l'imaginer : sur le monolithe austère et concis du socle, avec le pourtour des piliers, se dresse cette colonne aux reflets argentés, qui capte encore la lumière dans les cannelures, sans lourdeur, presque irréelle ; et pour finir, elle porte l'aigle doré aux ailes horizontales, légèrement déployées vers l'arrière. Un monument digne de ce nom, réalisé avec des matériaux de notre époque technique.

Adolf Hitler était assis en silence, les yeux fermés, dans son fauteuil. Il a ouvert les yeux, m'a regardé un court instant, puis a dit : jusqu'à présent, j'avais toujours imaginé le monument en granit.

J'ai pensé : peut-être suis-je déjà trop familier avec l'idée, – je verrais cette colonne d'acier clair, en apesanteur, presque transparente, dissoute par les cannelures anguleuses aux reflets argentés.

Et le socle, – j'aurais vu dans le Tyrol du Sud une pierre gris fumé, partiellement teintée d'un gris-rouge tendre, avec d'énormes blocs et




plaques. On m'aurait dit qu'il s'agissait d'une variété de porphyre, je n'avais connu jusqu'à présent le porphyre que dans un rouge foncé.

C'est précisément cette pierre du Tyrol du Sud qui conviendrait à l'acier argenté. Speer dispose du granit et, d'après ce que j'ai vu, il maîtrise parfaitement les gisements de granit disponibles. C'est pourquoi, si le monument devait être érigé en granit, je pourrais demander que Speer s'en charge en temps voulu et qu'il le considère comme sa contribution au réaménagement de Munich.

Adolf Hitler m'a regardé avec surprise et m'a dit sèchement : après tout, j'ai mon mot à dire dans cette affaire ! J'admets que votre point de vue sur le monument est intéressant, je vais réfléchir à vos arguments. Présentez-moi une esquisse demain.

Le lendemain soir, j'ai présenté mon esquisse à Adolf Hitler et je l'ai brièvement expliquée. Pour finir, j'ai cité des extraits de la pensée du jeune architecte Friedrich Gilly. Il a expliqué son projet de 1797 pour le monument à Frédéric le Grand en prônant la simplicité :

> *« Toute richesse gaspillée est une surabondance. Non pas corinthien, non pas une riche splendeur, mais plutôt une beauté et une dignité simples, une masse solide et indestructible, un monument honorable. Grand aussi dans l'échelle et donc grandeur respectueuse*[3] *».*

Adolf Hitler opta pour ma proposition.

L'avais-je vraiment convaincu ou son approbation a-t-elle été influencée par le fait qu'à cette époque, son intérêt se portait presque exclusivement sur les projets d'aménagement architectural de sa ville natale, Linz sur le Danube ?

Mais ce n'était pas une approbation facile à obtenir. Il n'y a aucun doute que mes explications l'avaient impressionné : une décision solitaire, une vision, une idée portée par la force de la volonté ne peuvent être représentées que par une architecture pure !

***

*Dans les villes, le plan*
*est une image des destins d'un peuple ;*
*seules les tours et les coupoles*
*qui se dressent dans la silhouette parlent*
*de la logique dans la vision du monde de leurs constructeurs,*
*des causes et des effets ultimes dans leur univers.*

Oswald Spengler – *Le déclin de l'Occident : Macrocosme*

# Dissonances
# Une digression nécessaire

# Professeur Paul Bonatz

En 1934, le professeur Bonatz avait déclenché une protestation du Parti suite à son entrevue à Bâle, dans laquelle il critiquait sans aucun fondement les constructions prévues sur la Königlicher Platz à Munich. La direction du Gau de Stuttgart s'en fit particulièrement l'écho, en déterrant des faits passés, comme le fait que Bonatz avait fait partie du 'conseil des ouvriers et des soldats' après la guerre mondiale. Il semblait que Bonatz s'était ainsi mis lui-même à l'écart de toutes les constructions à venir de l'État et du Parti.

Je connaissais le professeur Bonatz depuis des années. C'est ce qui explique que l'adjoint du Führer, Rudolf Hess, informé par son conseiller culturel Schulte-Strathaus, m'ait demandé de l'aider à clarifier ces dissonances. J'ai été chargé d'intervenir auprès de la Gauleitung Württemberg et de plaider la cause de Bonatz.

J'étais volontiers disposé à le faire, car lorsque je travaillais pour lui en 1931, il m'a donné connaissance d'une lettre anonyme. Cette lettre lui demandait de ne plus me confier de missions en tant que national-socialiste actif. Bonatz a alors mis cette lettre de côté en haussant les épaules. Je lui en ai été reconnaissant.

Avant la réunion avec la direction du Gau, je me suis entretenu avec le professeur Bonatz. Il m'a assuré que son entrevue de Bâle avait été mal interprétée et sciemment déformée par les journalistes. Ses remarques sur les constructions prévues à Munich n'auraient pas dépassé le niveau d'une divergence de vues – habituelle entre architectes. Pour des raisons de collégialité, il n'a pas critiqué le professeur Troost. Bonatz soupçonnait derrière l'entrevue bâloise ce qu'il appelait un 'commérage journalistique ciblé', car il avait pénétré dans un domaine schwytzois avec la construction du musée bâlois.

Mon intervention auprès de la Gauleitung en faveur de Bonatz a été couronnée de succès. En tant que collaborateur indépendant, il a travaillé pour le Dr Todt sur des ponts essentiels des autoroutes et s'est vu confier de grandes tâches dans le cadre du réaménagement des villes allemandes.

J'ai invité le professeur Bonatz à la fête pour l'achèvement du gros œuvre du « château de Sonthofen » ; je voulais ainsi faire plaisir à quelques collaborateurs qui étaient des élèves de Bonatz. Il est venu et a été enthousiasmé par le caractère primitif de l'ouvrage et par la performance

artisanale des charpentiers. La fête du bouquet était unique. Je n'avais jamais vu une telle communauté de construction, une unité parfaite entre le maître d'ouvrage, les ouvriers, les artisans et l'architecte. Le Dr Ley était un maître d'ouvrage passionné par la construction et la création, une aubaine pour l'architecte et l'ouvrier du bâtiment. Nous avions le sentiment d'être respectés, et pas seulement en tant que main-d'œuvre, et chacun en était conscient.

Après la guerre, un livre du professeur Bonatz est paru ; je l'ai lu dans la cellule de la Prison des Crimes de guerre et n'ai pas du tout été surpris par la transformation de son auteur. J'ai seulement été surpris par sa description de certaines choses, qui ne correspondait guère à la réalité. Par exemple, sa description de la fête de l'achèvement du gros œuvre à Sonthofen, au cours de laquelle l'invité d'honneur Bonatz avait été accueilli par le maître d'ouvrage, le Dr Ley, par ces mots : quel métier formidable et quelle vocation importante vous avez, vous les architectes ! Et c'est ainsi que Bonatz décrit la fête du bouquet :

« ...Ley a commencé par parler, complètement ivre, la tête rouge ; mais cela ne le dérangeait pas. Lorsqu'il n'avait plus de fil, il reprenait toujours profondément, très lentement.

'Et je crois :... « et entre-temps, quelque chose en quoi il croyait lui revenait à l'esprit, et quand cela était terminé, il recommençait très lentement :

'…Et je crois : ...« De cette façon, les pensées n'étaient pas nécessairement liées entre elles. – Ensuite, un jeune bécasseau, âgé d'environ vingt-trois ans, soit vingt ans au moment de l'accession au pouvoir, est apparu[1] ».

J'ai interrompu ma lecture, car je pensais qu'un « ouf » sincère s'imposait. Le Dr Ley ne détestait pas le vin, mais l'accuser d'ivresse totale le matin de l'inauguration, c'était aller trop loin. Après tout, cela ne serait pas passé inaperçu pour nous tous. Ley avait parlé aux invités d'honneur avant de se tourner vers les ouvriers et les artisans, auxquels il a transmis, en les remerciant pour le travail accompli, sa profession de foi : sa foi en la nation, en l'ouvrier allemand et en l'avenir allemand.

Le 'jeune bécasseau' était le Dr Frauendorfer à l'allure juvénile, il parlait de manière objective et cultivée de « l'artisanat dans la structure corporative ».

Qu'est-ce que ça voulait dire ? On pouvait faire confiance à un béotien arrogant – mais pas à Bonatz ? Mais il y avait encore mieux, car Bonatz ne se contentait pas de dénigrer dans son livre, mais ses déformations conduisaient à une fausseté ouverte. Je le voyais maintenant sous un autre jour, bien qu'il ait déjà commis un abus de confiance en été 1944, qui le rendait méprisable à mes yeux. Pour décrire cela, une introduction est nécessaire.

En 1939, j'ai organisé un concours pour la construction métallique de la nouvelle gare centrale de Munich d'après mon projet. La société Stahlbau Klönne de Dortmund, avec le professeur Bonatz comme conseiller, a obtenu le meilleur résultat. Sous la direction de Klönne, un consortium a été formé par les Finlandais Klönne-Krupp-Jucho. Bonatz a été engagé comme collaborateur indépendant, je lui ai confié la direction de la planification de la gare en 1940. Adolf Hitler, que j'avais informé au préalable, était d'accord : Giesler, vous êtes responsable du réaménagement de Munich, et c'est vous qui décidez du choix et de l'utilisation des architectes avec lesquels vous voulez travailler.

Par la suite, Bonatz s'est adressé à moi à plusieurs reprises : veuillez me présenter au Führer, que j'admire beaucoup ! J'ai profité de la satisfaction d'Adolf Hitler lors d'une étape de planification réussie : mon Führer, puis-je vous présenter le professeur Bonatz lors de votre prochaine visite ? Il m'a longuement regardé en fronçant les sourcils. Est-ce nécessaire ? – Je pense que cela sert la cause de la gare centrale. Adolf Hitler regarda les maquettes, puis me dit : bien, pour vous, Giesler.

La présentation a eu lieu, avec des remarques polies, voire aimables, d'Adolf Hitler et une poignée de main au début et à la fin. Bonatz m'a ensuite dit : je vous remercie, Monsieur Giesler ! Je suis très impressionné par la personnalité fascinante du Führer. Adolf Hitler ne me mentionna plus Bonatz jusqu'à ce que je le propose en 1943 pour une autre mission importante.

Une exposition « Neue deutsche Baukunst » [Nouvel art architectural allemand – NdT] a été préparée à Ankara. Les maquettes des bâtiments Sonthofen, Weimar, Augsbourg et 'Hohe Schule' devaient être présentées parmi mes travaux. Il ne fait aucun doute que cette exposition avait également une signification politique. Adolf Hitler a décidé que je devais l'inaugurer avec un hommage et une déclaration du côté allemand.

C'était l'époque où j'avais le plus de travail. Dans le secteur du groupe d'armées Russie-Nord, des 16e et 18e armées, des régions de l'arrière et des pays baltes, j'étais responsable du groupe d'intervention OT Russie-Nord,

d'une mission de construction polyvalente d'environ 200 000 ouvriers, pour la plupart originaires des pays baltes, sous la direction professionnelle de mes architectes et ingénieurs, qui devaient en fait servir au réaménagement des villes allemandes. Dans la mesure où ils n'étaient pas engagés sur le front, ils étaient tenus de travailler pour l'OT.

Je pouvais certes compter sur mes infatigables collaborateurs pour les événements techniques et organisationnels, mais la coordination avec le groupe d'armées, les maréchaux, les généraux commandants et les commissaires territoriaux dans les pays baltes faisait également partie des tâches de commandement d'une unité aussi grande. Lors de toutes les négociations, les liens étroits avec le quartier général du Führer m'ont été utiles ; j'ai ainsi eu le temps de travailler sur la planification de Linz, même au lac Peipus.

Je me suis rendu au quartier général avec de nouveaux plans, afin de profiter de l'occasion pour convaincre Adolf Hitler que je ne pouvais pas me rendre à Ankara en raison d'une surcharge de travail.

Il a essayé de me faire changer d'avis : vous pouvez limiter votre séjour à Ankara à quelques jours – considérez cela comme une détente et une distraction. L'escale nécessaire vous donnera l'occasion de voir l'Acropole, le Parthénon ! Non ? – Qui doit ouvrir l'exposition à votre place ?

– Mon Führer, je propose le professeur Bonatz. Il a de nombreuses connaissances en Turquie, beaucoup de ses anciens élèves y occupent des postes influents.

– Bonatz ? – J'ai un mauvais pressentiment.

Puis, après une courte pause : bien sûr, mais j'aurais préféré que vous soyez là.

Avant que Bonatz ne parte pour Ankara avec l'équipe de l'exposition, nous avons encore eu un entretien dans ma maison à Munich, où il était souvent invité, aux côtés d'Alwin Seifert et du polyvalent Emil Preetorius.

L'entretien a réservé une surprise, car Bonatz a parlé sans raison de l'aménagement de la place royale. Selon lui, le côté est de la place, construit par le professeur Troost, est à la base d'une tendance féminine : le Führerbau à gauche – le même à droite, le temple d'honneur à gauche, le temple d'honneur à droite, l'indécision dans tous les sens au lieu de l'unicité masculine !

Je lui ai dit : si vous considérez cela comme une tendance féminine, – eh bien – pour moi, cette place témoigne de la noblesse d'esprit de son concepteur.

Les bâtiments de Troost sur la place royale[2] sont pleins de force et de rigueur, énergiques, et en même temps, ils restent dans un calme et une retenue tectoniques. Ils ne sont pas des épigones des palais de Klenze, ils ont suffisamment d'originalité pour être des témoins de notre XXe siècle. Leur horizontalité immobile permet à l'obélisque de Klenze d'être pleinement mis en valeur en tant que force verticale.

Les bâtiments sont suffisamment décalés latéralement pour assurer la consolidation nécessaire de la place, qui n'existait pas auparavant, sans pour autant se donner un air dominateur. Les temples d'honneur transparents donnent l'échelle de tous les côtés. Depuis la place, ils guident le regard vers la Brienner-Straße, vers l'obélisque et plus loin vers le Munich de l'ancienne tradition, mais ils sont en même temps les témoins des événements des dernières décennies.

Il me semble, dis-je à Bonatz, que vous ne connaissez pas le contexte, ni le sens de la disposition architecturale, et que vous n'avez certainement jamais assisté à un défilé pour une manifestation sur la place royale...

Bonatz a fait un geste dédaigneux de la main.

...Bien sûr que non, ai-je poursuivi, sinon vous connaîtriez cette « singularité masculine » qui vous manque. En sortant de la ville, en passant devant la Feldherrnhalle et l'obélisque, les colonnes avec leurs étendards défilent entre les temples d'honneur avec les témoins morts du premier réveil. C'est là que se symbolise le chemin du Parti, – vous ne pouvez pas l'obstruer avec une « singularité » ! La vue sur l'obélisque, sur la ville, doit rester libre, car c'est de là que la vie s'écoule dans l'espace de la place. Ce ne sont que les Propylées de Klenze qui constituent la conclusion.

Je voulais ainsi changer de sujet, car je ne voyais aucune possibilité de compréhension. Mais Bonatz a parlé des sarcophages qui sont exposés dans les temples d'honneur. Mais ce n'est pas ça, lui dis-je. Ils ne sont pas visibles depuis la rue ou la place – il faut monter les marches, entrer dans l'espace formé par les piliers, et ce n'est qu'alors que l'on a une vue sur les sarcophages situés plus bas. En quoi cela diffère-t-il, lui ai-je demandé, des tombes et des sarcophages du Panthéon romain, des cloîtres de Pise, de Santa Croce, de la cathédrale de Florence ? Quant au culte des morts, inutile d'en parler, il est propre à toutes les cultures, communautés et religions, et l'Église chrétienne a fait de ses confesseurs non seulement des témoins, mais aussi des martyrs, voire des saints ! Ce sujet est clos.

Lorsque je me suis remémoré la critique de Bonatz sur les bâtiments de la place royale que je venais d'entendre, j'ai constaté une étrange concordance avec son entrevue de Bâle, dont Bonatz avait alors rejeté avec

indignation le contenu comme étant des ragots de journalistes ciblés. Quelle raison se cachait derrière ce défi évident juste avant son départ pour Ankara ?

Mais Bonatz était loin d'en avoir fini, il avait encore quelque chose à ajouter : maintenant, c'était contre moi et la nouvelle gare centrale de Munich. Sur ordre d'Adolf Hitler, la « voie européenne » qu'il avait conçue en 1942 devait également introduire le chemin de fer à voie large, en ce qui concerne les trains de voyageurs, dans la nouvelle gare centrale. Les deux voies larges exigées pour les trains de voyageurs semblaient nécessiter un élargissement de 20 mètres du polygone de la gare. Je ne voulais plus rien changer à l'ouvrage et défendais l'idée que l'on pouvait renoncer à deux ou trois voies normales. Speer se rangea à mon avis, même s'il pouvait avoir d'autres raisons(3). Si, plus tard, la Reichsbahn ne se ralliait pas à notre point de vue et insistait sur l'augmentation du diamètre de la coupole de 20 mètres, c'est la décision d'Adolf Hitler qui serait déterminante, décision que l'on ne pouvait pas attendre maintenant, en 1943.

Je ne comprenais donc pas pourquoi Bonatz commençait à polémiquer contre la voie large. Je lui ai dit que ses arguments ne me convainquaient pas ; à y regarder de plus près, ils signifiaient une résistance a posteriori et insensée à l'évolution technique de la diligence au véhicule sur rail. Il devrait alors également condamner l'évolution de l'automobile, avec la transformation logique de la route en autoroute. En tout cas, je qualifierais de raisonnable cette évolution de l'écartement normal de 1 435 millimètres de la diligence anglaise à l'écartement large de 3 600 millimètres, qui offrirait la possibilité d'un échange européen de marchandises, qui profiterait en même temps au transport de personnes et qui conduirait à un équilibre entre le rail et la route.

Bonatz avait la bouche tordue ; il parlait toujours d'un seul coin de la bouche, une particularité qui renforçait une ironie souvent perceptible, qui prenait parfois des accents sarcastiques ; en soi, je l'appréciais chez lui, même lorsqu'elle était dirigée contre moi. Alors pourquoi refusez-vous ma proposition techniquement claire pour l'emplacement et l'aménagement de la nouvelle gare centrale, dit-il, la 'solution de la raison', la gare loin à l'extérieur, orientée est-ouest, disposée à côté des voies ferrées ?

Monsieur Bonatz, je vais vous le dire franchement et sans détour ! D'une part, parce que ce n'est pas du tout défendable du point de vue de l'urbanisme ; d'autre part, parce que ce serait votre gare de Stuttgart à Munich, mais au lieu d'être une gare terminus, ce serait une gare latérale. Et en outre, parce que je m'endors d'ennui si je dois regarder plus longtemps

cette 'solution de la raison', et ce d'autant plus qu'à l'époque, je n'avais pas seulement convaincu le Führer avec mon projet – il l'avait vu d'un seul coup d'œil ! – mais aussi le ministère des Transports et les ingénieurs de la Reichsbahn. Et enfin, parce qu'après trois ans et demi de travail intensif de tous les participants, il est désormais certain que cette planification commune donnera naissance à un chef-d'œuvre technique adapté au trafic moderne.

La soirée s'est terminée sur une note discordante. Pendant un moment, j'ai été tenté d'appeler le diplomate Walther Hewel au quartier général du Führer : je me charge de la mission à Ankara. Ou devrais-je m'adresser directement à Bormann ? Qu'est-ce que cela aurait donné ? Je ne l'ai pas fait, je ne pouvais pas imaginer une telle bassesse de caractère de la part de Bonatz. Il prit congé et me remercia encore une fois de lui avoir permis de se rendre à Ankara.

Bonatz s'est donc rendu à Ankara avec l'équipe de l'exposition. Le voyage à travers les Balkans jusqu'au Bosphore a duré six jours, m'a-t-on dit. Dans le wagon spécial attelé à des trains militaires, Bonatz cherchait le troisième homme. Il l'a trouvé pour jouer au skat en permanence, ce pour quoi il s'est coiffé, c'est attesté, d'un chapeau pointu.

J'étais donc assis dans ma cellule à Landsberg – c'était en 1952 – et je lisais brièvement son livre, qui m'avait été prêté pour quelques heures, et je devais constater que sa description tournait à la contre-vérité banale :

« Le travail sur l'absurdité de la gare ronde de Munich, la coupole d'acier de 280 mètres de diamètre, me fut plus pénible. J'avais d'abord été attiré par le problème d'ingénierie et d'architecture que représentait le fait de former quelque chose uniquement avec de l'acier, du verre et du cuivre. Mais le plaisir de jouer avec les formes ne pouvait pas, à la longue, supplanter la prise de conscience de l'erreur fondamentale. J'ai donc dessiné avec mon équipe une 'solution de bon sens'. Une position latérale dans le sens est-ouest comme gare de passage, loin à l'extérieur. Mais celle-ci ne devait pas être présentée, sous peine d'une crise de colère.

Quel objectif de bombardement, le grand cirque de 400 mètres, avec des constructions circulaires ! Impossible de le rater ! Quel sport et quelle motivation pour les aviateurs ennemis !

En 1942 et 1943, alors que nous commencions à prendre conscience de la gravité des bombardements, le grand seigneur inventa huit tours antiaériennes qui devaient être placées à l'entrée des quatre rues du carrefour, à 100 mètres de l'objet ! Quel joli feu d'artifice cela pouvait donner si ces huit tours tiraient en même temps – c'était en fait encore plus

naïf que chez l'amiral, c'était comme jouer aux soldats de plomb et à la forteresse.

Mais ce n'était pas encore le pire : le 'Führer' inventa alors le grand train. Il devait avoir un écartement de quatre mètres, des wagons à deux étages, chacun de 40 mètres de long et 6,80 mètres de haut, 6 mètres de large, six cents personnes dans chaque wagon, et le train devait rouler à une vitesse horaire de 200 kilomètres. Trois heures après son départ de Berlin, il pourrait recracher quatre mille Berlinois à Munich et inversement, et ce plusieurs fois par jour. Quel progrès ! Si un cheminot disait que ce n'était pas possible, il était jeté dehors comme défaitiste.

Nous devions maintenant intégrer cette folie complète dans l'axe central de la gare coupole. Quatre voies avec des quais et des bagages nécessitaient encore 70 mètres. Bien ! me suis-je dit, nous devons alors agrandir le diamètre de la coupole de 280 à 350 mètres, tant qu'à faire, mais pas de lâcheté en cette grande époque. J'espérais que la bulle de savon allait enfin éclater. – Mais certains se sont dégonflés, et la planification en est restée au point mort.

Si je devais donner une raison unique à mon départ à l'étranger, ce serait sans doute pour fuir cette folie[4] ».

Comme je m'en souviens, Bonatz et son 'équipe', ainsi que les ingénieurs et les staticiens de Klönne, Krupp et Jucho, travaillaient alors avec enthousiasme sur la 'gare ronde' 'déraisonnable' de Munich.

Il était en effet séduisant de concevoir cette structure transparente d'architecture et d'ingénierie, conforme à la pensée moderne, en acier, en aluminium, en verre et en mosaïque, d'ériger un monument de la technique. Tout le contraire de la gare de Stuttgart, en pierre de travertin et charpente en bois, qui correspondait davantage aux chevaux d'un Gottfried von Bouillon qu'aux locomotives de Dorpmüller et aux flux du trafic de masse.

Tout d'abord, le diamètre de la coupole en acier n'était pas de 280 mètres, mais de 245 mètres, – mais ces 35 mètres de plus ou de moins ont-ils de l'importance ? Je pense que oui. Nous, les architectes, les ingénieurs et les staticiens, prenons au sérieux les portées des structures porteuses et les proportions des coupoles. Le cuivre, comme l'écrit Bonatz, n'a pas été utilisé dans cette construction.

Ce que Bonatz qualifie de 'solution de la raison' n'était ni raisonnable du point de vue de l'urbanisme, ni justifié 'loin à l'extérieur'. On n'insère pas la gare centrale d'une grande ville 'loin' dans un quartier d'habitations et de maisons individuelles, entre des immeubles à deux étages. Et du point de

vue de la circulation, en tenant compte des sept directions avec une succession de trains très dense ainsi que des lignes de métro et de train de banlieue, la 'solution de la raison' était inacceptable.

Que se passerait-il si l'ancienne gare centrale de Munich n'était desservie que par une position latérale, par exemple à la Arnulfstraße : cela commence par les voies de la gare de Starnberg, puis les voies de la gare centrale proprement dite pour les trains grandes lignes et enfin les voies de la gare de Holzkirchner ! Dès la voie 16 – à Düsseldorf, cela signifie le trajet vers Cologne – cela suppose des voyageurs entraînés et sportifs.

La gare polygonale prévue pour Munich n'avait pas seulement quatre accès, c'était une gare omnidirectionnelle, elle avait donc aussi les chemins les plus courts vers les quais et combinait les avantages d'une gare terminus avec les avantages techniques d'exploitation d'une gare de passage. Pour moi – et pas seulement pour moi – la 'solution de la raison' proposée par Bonatz était à tous égards déraisonnable. Ce qui est déraisonnable, il ne faut pas le montrer, ce serait dommage de perdre du temps à le faire.

Une cible à bombarder ? Bien sûr, nous étions d'accord sur ce point : nous ne voulions ni la guerre ni les bombes, – mais qu'importe ? Quelle gare importante a été épargnée ? Même le fagot de bois de la modeste gare de Stuttgart est parti en fumée.

Ce n'est pas le 'grand seigneur' qui a inventé les huit tours antiaériennes, mais je considérais que ces espaces de fermeture et de protection étaient nécessaires. Elles ne devaient pas non plus être installées, mais plutôt construites. Ils devaient servir à tellement de choses qu'ils ne pouvaient même pas accueillir un café, comme la tour de la gare de Stuttgart. C'étaient des bâtiments purement fonctionnels. À l'époque – c'était fin 1939 – je pensais que sur les plates-formes des tours, des canons antiaériens légers pourraient assurer la protection rapprochée de la gare. J'aurais sans doute mieux fait de discuter de cette question avec le vétéran conseiller ouvrier et soldat Bonatz, cela m'aurait épargné le geste de refus d'Adolf Hitler, car il considérait cette 'Flakwehe' [arme antiaérienne] comme insignifiante[5].

« Et voilà que le 'Führer' invente le grand train », écrit Bonatz en se moquant, et la suite montre qu'il n'est pas un polémiste, un militant pour la cause, il gaspille son encre. La vitesse de 200 kilomètres des trains ? C'est justement dans la région de Stuttgart que, 35 ans plus tard, la Bundesbahn veut construire une nouvelle ligne permettant cette vitesse !

Le chemin de fer à voie large dans les directions est-ouest et nord-sud devait servir au transport européen de marchandises et de personnes et permettre, en liaison avec le système à voie normale et le fret fluvial et

maritime, une exploitation avec de grands conteneurs, aujourd'hui appelés trafic de conteneurs, afin de désengorger la route et, grâce à la vitesse des trains, également l'espace aérien. C'est ainsi qu'il fallait comprendre l'idée du chemin de fer à voie large et non pas, comme Bonatz le raille du coin de la bouche : « Trois heures après le départ de Berlin, il » (le train) « peut recracher quatre mille Berlinois à Munich et inversement ».

Je me suis posé la question : qui aurait été – selon Bonatz – le cheminot qui a dit que ce n'était pas possible et qui a ensuite été chassé comme défaitiste ? Je ne connais personne. Ou Bonatz parle-t-il du secrétaire d'État Kleinmann du ministère des Transports, qui a été remplacé par Ganzenmüller en 1942 sur proposition de Speer ? Mais cela n'avait rien à voir avec la gare centrale de Munich ou le chemin de fer à voie large.

En ce qui concerne maintenant la 'folie' que Bonatz et son 'équipe' devaient installer dans l'axe central de la gare coupole de Munich : le ministère des Transports ne demandait pas quatre voies avec des quais et des quais à bagages, mais deux voies sur un seul quai. Pour cela, on n'avait pas besoin de 70 mètres, comme l'écrit Bonatz, mais de 20 mètres d'augmentation de la portée de la coupole. Même si le ministère des Transports avait insisté pour obtenir ces 20 mètres supplémentaires, il aurait fallu une décision d'Adolf Hitler, qui, j'en suis convaincu, aurait été en notre faveur.

Pendant toute la période de planification de la gare, il n'a jamais été question de 280 ou même de 350 mètres de diamètre. C'est Bonatz qui s'est chargé de l'écrire à son retour de Turquie. Quelle misère de falsifier le diamètre de la coupole de plus de 100 mètres, – quelle indignité que cette présentation pour un architecte de renom[6] ! Au début de l'année 1943, la planification du réaménagement de Munich fut arrêtée.

Un soir d'août 1944, au quartier général du Führer à Wolfsschanze, un adjudant interrompit notre travail commun sur les plans de Linz et remit au Führer une rafale de nouveaux messages et de nouvelles. Adolf Hilter les a lus debout. Tout à coup, il me regarda, me tendit la feuille qu'il venait de lire et me dit sans aucune intonation : Giesler, – voilà votre Bonatz. J'ai lu : Bonatz avait demandé l'asile au gouvernement turc, il voulait rester à Ankara. Puis il avait fait sa première visite aux ambassades ennemies !

C'était sans doute pour le bien de ma famille, dont je devais m'occuper après les longues années de captivité, que je ne rencontrais plus Bonatz.

Je n'oublierai jamais le regard et la remarque calme d'Adolf Hitler : « Giesler, – voilà votre Bonatz ».

J'ai également trouvé la critique de Bonatz sur le projet d"Arc de triomphe' à Berlin peu objective et malveillante. Dans son livre, il s'énerve contre la taille de l'arc et déclare : « C'est le double de la hauteur de la tour de la gare de Stuttgart ». (La mesure de toutes choses !) Je ne connais pas exactement les deux mesures de hauteur, c'est pourquoi je ne peux que dire : quelle comparaison !

La tour Bonatz, qui surplombe les toits en carton des quais de Stuttgart, servait de café et, à l'intérieur, de lieu de dégustation de gâteaux au fromage. L'arche dessinée par Adolf Hitler au début des années vingt – délibérément lourde – était conçue comme un monument, au centre de la capitale du Reich, pour commémorer les soldats tombés pendant la guerre mondiale !

Bonatz écrit ensuite – et cela pourrait le caractériser : « Sur cet arc de triomphe, il devait également y avoir une frise en relief de six cents mètres de long et de 11 mètres de haut »[7]. En tant qu'architecte, j'ai fait des calculs à partir de cette indication de mesure et je n'ai pas réussi à placer les six cents mètres. Comment une telle distorsion était-elle possible ? Bien des années plus tard, je me suis entretenu avec Arno Breker à ce sujet : quelle était la longueur de la frise du 'Bogen' à Berlin ? J'en ai vu des parties à l'époque dans ton atelier sur l'Oder.

Arno Breeker a réfléchi et a dit : il n'y avait pas de frise de sculpture autour de l'édifice. J'avais pour mission de décorer les quatre piliers de la grande arche avec des reliefs – il y avait donc 4 fois environ 16 mètres, ce qui faisait 64 mètres au total.

Ah oui, je voulais dire que Bonatz, dans sa description critique, a également arrondi les chiffres vers le haut, comme cela se fait à l'époque ! Connais-tu son livre « Leben und Bauen » ?

– Non, – mais je le connaissais, et même très bien ! Mais qu'est-ce que cela signifie, comment dois-je comprendre ta remarque ?

Bonatz écrit sur l"arc' de Berlin et se moque – je cite : « Sur cet arc de triomphe, il devrait également y avoir une frise en relief de six cents mètres de long et de 11 mètres de haut (la frise du Parthénon est haute de 92 centimètres) ».

Arno Breker m'a interrompu : cette..., une telle..., – quelle comparaison ! – on ne voit pas du tout la frise du Parthénon, c'est en quelque sorte le photographe Walther Hege qui l'a découverte et rendue publique. –

Je poursuivis : « C'est à ce travail de galère (sculpter la frise de 600 mètres) qu'a été relégué le sculpteur si talentueux Arno Breker... » Arno

Breker, excité et agacé : c'est tout de même une impudence – une infamie délibérée – mais je lui fais confiance pour cela !

– Bonatz ne peut-il pas s'être trompé dans ses calculs, connaissait-il seulement l'arc ? D'ailleurs, il te félicite.

Arno Breker : Je peux m'en passer ! Le calcul ? Eh bien, – chez Bonatz, tout était calculé ! Erreur avec les 600 mètres ? – Non, il était trop souvent dans mon atelier pour cela, et il connaissait mes tâches !

Oh, – je me souviens encore parfaitement des superlatifs qu'il susurrait du coin de sa bouche – il était comme ça ! – il était comme ça, ce... Mais on le croira, et ceux qui savent, eux, ne prendront pas la parole ou se tairont !

Je ne me tairai pas, ai-je dit à Arno Breker, en pensant que nous sommes tous tenus à la véracité, dans le travail et dans le témoignage, car c'est la seule façon pour un homme de se tenir debout face à lui-même. Que d'autres se vantent d'avoir réussi à faire semblant.

Modestement, Bonatz se contente de conclure son livre en s'entretenant avec le bon Dieu, et il termine par cette phrase – certainement sincère : « Mon dernier mot est ma prière quotidienne et s'appelle gratitude ».

Inschalläh, j'ajoute !

# Professeur Alwin Seifert

Je ne veux pas me mêler de vos affaires, m'a dit le Reichsleiter Bormann. Mais avec Seifert, vous ferez – comme moi – votre propre expérience. C'était en janvier 1939. J'avais engagé le paysagiste et architecte Alwin Seifert comme collaborateur libre pour le service. Il devait travailler comme conseiller pour la planification des espaces verts dans le cadre du réaménagement de Munich.

Bormann connaissait Seifert pour avoir travaillé ensemble à l'aménagement de jardins et de paysages à Pullach et sur l'Obersalzberg ; à ce moment-là, l'exubérance de Seifert s'est peut-être heurtée à la sobre persévérance de l'administrateur du domaine Bormann. J'ai appris plus tard qu'il y avait beaucoup plus derrière cette 'expérience'[1].

J'avais travaillé avec Seifert dans l'Allgäu et en Thuringe. À présent, il devait être l'administrateur du paysage pour le service de Munich et la conscience vigilante de toutes les obligations environnementales. Il devait représenter les intérêts du paysage face aux intérêts de la ville. Il fallait s'accommoder de ses particularités. Mes collaborateurs et moi-même savions ce qu'il valait en tant que paysagiste et avocat, mais lui-même le savait encore mieux. Parfois, son ironie et son sarcasme se transformaient en arrogance et devenaient blessants, voire malveillants, – il était alors « vraiment un homme insupportable », comme il l'écrit lui-même.

Souvent, il passait le samedi après-midi dans ma maison ou dans le beau jardin qu'il m'avait aménagé. Nous avons alors planifié la suite de l'œuvre de Sckell, cent ans après : l'extension du Jardin anglais vers le nord. Nous avons planifié ensemble les espaces verts à Munich, dans la région de Munich, le maintien libre de la vallée de l'Isar et de l'Isarfeld au sud de la ville. Il devait rester libre de toute industrie et de tout bâtiment élevé, afin de ne pas entraver le flux d'air frais pour le centre-ville. Nous parlions de fleurs, de jardins, d'entretien du paysage et de construction adaptée au paysage, de l'essence du vivant. Alwin Seifert était un bon conteur avec des idées souvent surprenantes. Il décrivait avec fantaisie les relations entre le sol et la communauté végétale, l'espace alpin et sa culture architecturale.

Et pourtant, tout n'était jamais dénué d'un certain égocentrisme. Il faisait des éloges exubérants de personnalités, de politiciens, d'artistes, d'architectes et de leur travail, pour ensuite, à la prochaine conversation et à

la prochaine occasion, les balayer d'un revers de main avec des remarques acerbes et un jugement rapide, souvent totalement infondé.

Il parlait avec enthousiasme des jardins d'herbes aromatiques du camp de concentration de Dachau, comme s'il s'agissait de son propre domaine. Il a raconté que, sous sa direction, on y pratiquait le compostage et la fertilisation biologique, et qu'une nouvelle culture horticole de plantes utiles de toutes sortes, d'herbes aromatiques et médicinales y avait vu le jour sur de grandes surfaces.

Mais il n'y avait guère d'après-midi de ce genre, riche en thèmes, qui ne se terminait par une tentative de Kannegiesseriser la ville : Alwin Seifert s'efforçait ainsi avec ténacité de remplacer l'architecte de la ville de Munich par un familier de son cœur. Je l'ai toujours combattu avec une défense opiniâtre, mais avec un sourire amical.

J'ai remarqué de plus en plus de choses : les circonstances et les faits pouvaient être aussi bien établis que possible, Alwin Seifert les arrangeait avec insouciance, comme il le souhaitait. Il ne manquait jamais non plus de bons dictons paysans et de conseils avisés : vous devez encore apprendre à sauter par-dessus votre propre ombre, pouvait-il me dire de manière très significative, à moi, le plus jeune ; lui-même en était capable depuis longtemps, comme il le faisait savoir.

Un jour, il me donna connaissance d'une lettre qu'il avait adressée à une personnalité que nous respections tous et à qui il devait en outre tout son soutien et son appui. Cette lettre était d'une grande méchanceté. Monsieur Seifert, vous ne pouvez pas faire ça, je trouve cette lettre incroyable, vous ne pouvez pas faire ça à cet homme. Je ne sais pas s'il a quand même envoyé la lettre, en tout cas je voyais Seifert sous un autre jour.

Deux ans plus tard, j'ai moi-même reçu une lettre de ce type de sa part. Par la suite, il n'a plus été possible de nous entendre et de poursuivre notre collaboration.

Après la guerre, Alwin Seifert a marqué la dissonance entre nous dans son livre « Ein Leben für die Landschaft » [Une vie pour le paysage], à sa manière et de manière extrêmement primitive et en utilisant la fessée[2]. Je pourrais passer outre si l'injure n'était pas accompagnée du nom d'Alwin Seifert. Cela m'oblige à présenter le déroulement des faits de mon point de vue.

Peu après Stalingrad, début février 1943, mon frère a pris la parole en tant que Gauleiter à Munich lors d'une grande réunion d'étudiants au Deutsches Museum. Cela avait été organisé pour différentes raisons : le

corps enseignant des universités et des grandes écoles ainsi que les associations d'étudiants avaient attiré l'attention sur certains dysfonctionnements. Les premières activités des groupes de résistance de la 'Rose blanche' se sont peut-être déjà dessinées. En outre, le corps étudiant s'était plaint du fait que de jeunes étudiantes, au lieu de faire leur service militaire, revendiquaient elles-mêmes les places des blessés et des convalescents. Cela concernait également les cours de médecine, dont les participants étaient en congé pour le front. Mais il y avait bien d'autres choses encore.

J'ai pu consulter les lettres et les rapports que mon frère avait reçus et j'ai assisté à la manifestation au Deutsches Museum. J'ai donc pu me faire une opinion. Ce n'est pas mon frère qui a offensé les étudiantes, mais plutôt certaines de ces 'filles de bonnes familles' qui se sont senties offensées parce que la vérité avait été dite.

Il se peut que parmi les mille personnes présentes dans la galerie, il y en ait eu une petite dizaine qui se soient offusquées et aient voulu quitter la salle. Laissez donc les oies jacasser et courir, a dit mon frère au SS-Obergruppenführer von Eberstein, dont les organes de police ont noté les noms de ceux qui s'étaient sentis concernés et avaient agi avec indignation.

Dans la nuit du 7 au 8 février, je me suis rendu à Berlin pour assister à la commémoration du Dr Todt, qui avait fait une chute mortelle l'année précédente. Dans le train, j'ai rencontré Alwin Seifert. Avec beaucoup d'autres, nous étions dans le couloir pour une brève conversation. Seifert s'empressa d'exprimer à haute voix sa sympathie pour les filles qui s'étaient montrées viriles lors de la réunion des étudiants au Deutsches Museum. Il était content de son jeu de mots, il le répétait en le modifiant.

Bien sûr, lui ai-je répondu, cela correspond à votre style, toujours pour quand il y a quelque chose contre, et toujours contre quand il y a quelque chose pour. Ce à quoi Seifert répondit : vous allez encore vivre toutes sortes de choses dans les temps à venir – ce n'est que le début – je le sais !

Je lui ai fait remarquer calmement, doucement, mais avec insistance, que nous avions des auditeurs intéressés et que, s'il pensait vraiment savoir quelque chose de fondé, il devait le dire aux personnes compétentes en la matière.

Le 17 février eut lieu la révolte insensée de la 'Rose blanche' des frères et sœurs Scholl, accompagnée de la distribution de tracts appelant à la résistance et au sabotage. Le 27 février, le Volksgerichtshof a condamné à mort les auteurs de cette révolte, conformément aux lois de la guerre[3].

Peu de temps après, j'ai reçu une convocation pour être interrogé par la Gestapo. Ils peuvent venir me voir s'ils veulent quelque chose de moi, telle fut ma réaction, et je l'ai fait savoir à mon frère, qui était parfaitement informé. Mais il estimait que je devais respecter cette institution autant que je voulais que mon service soit respecté. C'est ainsi que je suis entré pour la première fois dans le palais Wittelsbach, non pas en tant qu'architecte, mais pour être interrogé par la Gestapo.

On m'a reproché de devoir rendre compte directement de la conversation que j'avais eue avec le professeur Seifert le soir du 7 février dans le couloir de la voiture n° XY. La discussion a été dure, mais objective, car je ne me sentais nullement obligé de rapporter à la police secrète d'État tous les bavardages et les propos stupides. D'ailleurs, d'après ce qu'on me disait, ils étaient bien informés. Les remarques de Seifert prirent naturellement une importance exagérée après l'agitation de la 'Rose blanche'.

Je parlais au nom de Seifert et le caractérisais comme un grand paysagiste, mais aussi comme un aussi grand bavard, mais tout à fait inoffensif. J'ai ainsi obtenu qu'Alwin Seifert soit épargné de toute autre recherche. Quelques jours plus tard, je reçus de lui la lettre que j'ai pu coller sur mon miroir. Il m'y accusait de l'avoir dénoncé à la Gestapo en raison des propos qu'il avait tenus dans la foulée. Et dans son livre, il présente cela comme un fait.

La question se pose : qu'est-ce qui est vrai de tout ce que Seifert a écrit sur les frères Giesler ? Il ne s'est pas engagé en faveur du professeur Vorhölzer, qui est revenu de Turquie à mon instigation et est devenu l'architecte de confiance du service. Seifert n'était pas non plus au « service de la ville de Munich », il était plutôt collaborateur indépendant du service du Generalbaurat.

Lors du voyage nocturne en train vers Berlin, je ne me suis pas 'déchaîné' et je n'ai jamais dénoncé Seifert à la Gestapo, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Au contraire, je l'ai protégé là-bas et, même plus tard, après sa lettre malveillante et insolente, je l'ai protégé contre Bormann et la chancellerie du Parti. Mon frère n'a pris aucune mesure contre lui, même en sa qualité de Ministre de la culture.

Et comme la Gestapo lui laisse entendre, écrit Alwin Seifert, qu'il doit s'attendre à être arrêté et qu'il sait que seul le culot peut encore l'aider, il s'inscrit comme invité auprès du SS-Obergruppenführer Pohl, le chef de l'administration des camps de concentration. Mais l'arrestation se faisant attendre, il continua à s'occuper de l'entretien des paysages et, comme il le

raconte également, donna une conférence en Suisse un an et demi plus tard, en septembre 1944. Il revint richement doté pour poursuivre le *vivere pericolosamente*.

Mais personne dans la dictature n'a voulu l'arrêter. Ce sont les envoyés de la tolérance chrétienne et démocratique, les Américains, qui l'ont enfermé – pourquoi, je ne sais pas. Ils ne connaissaient pas encore son 'insolence' !

Mais, insolence ou pas, Seifert n'a pas eu besoin de faire appel à Pohl pour s'inscrire comme invité au camp de concentration de Dachau ! Car depuis des années et des jours, il travaillait dans le 'jardin d'herbes de Himmler', avec enthousiasme et grand succès, comme il me l'a assuré à plusieurs reprises et comme le père Augustin en a témoigné plus tard.

Après l'effondrement, je me suis souvent demandé comment expliquer toutes ces distorsions et ces déformations. Car en cela, Seifert, Bonatz et Speer, auxquels se limite ma 'digression nécessaire', ne sont pas seuls. L'invective s'est emparée de toutes sortes d'intellos. Même une personnalité très respectée comme le professeur Dr Georg Lill, autrefois directeur de l'Office bavarois pour la conservation des monuments historiques, est touchée par l'épidémie ; en effet, Dehlinger se réfère à lui en affirmant que « l'un des jeunes architectes de Hermann Giesler » aurait voulu savoir en 1938 « si la partie la plus précieuse du Herzoglichen Palais de la Ludwigstraße devait être démolie en premier ou en dernier[4] ».

En janvier 1939, j'ai commencé mon activité à Munich en mettant en place le service du Generalbaurat, en recueillant toutes les informations nécessaires et en visitant les lieux. C'est à cette occasion que nous avons jeté un coup d'œil dans la fosse de construction de l'ancien palais Herzog démoli dans la Ludwigstraße. Comment cela a-t-il pu se produire ? L'administration bavaroise des bâtiments d'État m'a donné des informations un peu embarrassées : c'est ici que devait être construit le nouveau bâtiment de la Reichsbank. Voilà, et c'est pour cela que le beau palais a été sacrifié !

Le conseiller ministériel, le professeur Gablonsky, en tant que directeur de l'administration des bâtiments de l'État, et surtout le professeur Dr Georg Lill, en tant que directeur de l'Office bavarois pour la conservation des monuments historiques, étaient responsables de la protection de ce palais. Au lieu de pointer son doigt sur le registre des monuments historiques, puis de se montrer du doigt, il me désigne et insinue une bêtise à l'un « des jeunes architectes de Hermann Giesler ». Seulement, il espérait manifestement augmenter la probabilité de son renseignement en

confondant les années : il a autorisé la démolition du palais en 1938 - j'ai commencé mon activité en janvier 1939.

La vue de l'excavation de l'ancien Palais Herzog et le dossier qui m'avait été remis, en quelque sorte pour me consoler, avec les détails soigneusement photographiés du Palais – avant sa démolition –, m'avaient suffi : j'ai chargé mon collaborateur, l'ingénieur von Freyhold, de veiller désormais efficacement à la protection des monuments dans la région qui m'avait été confiée. Il est possible qu'il n'ait pas demandé l'avis de l'office national, mais c'était tout à fait approprié, comme le montre l'exemple.

# Herr Speer ou Mister Reeps

## Le retournement

Dans un hebdomadaire, on pouvait lire que Monsieur Speer avait accepté une invitation de la BBC, en tant que star d'une émission documentaire. À la demande de ses hôtes anglais, il a changé son nom, qui était entaché du sceau de 'criminel de guerre'. Il est arrivé à Londres sous le nom de Mr. Reeps – et a été arrêté. Certes, il quitta sa cellule dès le lendemain, mais on ne lui accorda qu'un séjour de courte durée[1].

Un événement sans importance, mais il est significatif que la transformation de Speer, accomplie jusqu'au bout, ait conduit à un changement de son nom. C'est justement un journal anglais, le *Daily Mirror*, qui a qualifié le comportement de Speer et Reeps de « mélange étrange d'humilité et d'impertinence ».

Mais ce n'est là qu'une base à partir de laquelle il faut interpréter le comportement, les écrits et les paroles de ce pénitent pragmatique qui s'efforce de se tenir, dans ce domaine aussi, à des hauteurs isolées.

## Speer dans « Playboy »

En été 1971, mon fils m'a apporté un étrange magazine américain : *Playboy*, juin 1971, avec une grande entrevue intitulée « Albert Speer – le plus proche confident de Hitler et 'second-in-command' [commandant en second – NdT] ». Cette entrevue, publiée dans un magazine à la présentation racoleuse, est agrémentée de blagues salaces et illustrées en conséquence, ainsi que de nombreuses ‘filles’ nues qui se pavanent. Les réponses que le grand éthicien et titan de la repentance a données à l'intervieweur Eric Norden, qui l'interrogeait habilement pour le magazine *Playboy*, lu des millions de fois, sont uniques, et contiennent bien plus que cela, des passages si nauséabonds qu'ils en deviennent invraisemblables, même dans la dimension préférée de Speer.

La question se pose : Speer a-t-il vraiment dit cela ? Selon toute apparence, oui, car il ne s'est pas distancié de cette entrevue avec Playboy-Norden.

À ma connaissance, l'entrevue n'a pas encore été publiée en Allemagne. C'est pourquoi je me penche sur quelques extraits graves afin de connaître la position du Speer transformé et sa tendance partiellement cynique. Tout d'abord, le magazine *Playboy* justifie le motif et le sens de l'entrevue :

Afin d'identifier les origines et les contours de la légende de Speer et d'examiner la complexité et les contradictions internes du caractère de Speer, *Playboy* a envoyé Eric Norden interviewer l'ex-ministre du Reich, âgé de 66 ans, dans sa sympathique villa construite en bois, située sur une colline à près de 5 kilomètres de la pittoresque ville universitaire de Heidelberg. Norden écrit à ce sujet :

« Speer m'a accueilli avec gentillesse et m'a conduit dans la pièce à vivre précieusement meublée de sa spacieuse maison. Il est toujours imposant, avec une allure distinguée de directeur. Ses sourcils noirs et touffus m'ont rappelé l'homme plus jeune que j'avais vu sur des photos, déambulant dans le Paris occupé avec son ami et patron Adolf Hitler. Alors que nous étions assis à côté d'un feu crépitant avec du scotch et des sodas, la neige commençait à tomber finement à l'extérieur et Bello, son saint-bernard de trois ans, ronflait de contentement aux pieds de sa maîtresse qui nous offrait des plateaux entassés de pâtisseries maison et de nourrissantes tartes allemandes.

L'atmosphère était si détendue et 'confortable' que j'ai oublié un instant que je parlais à l'homme qui avait occupé la deuxième place dans le Troisième Reich avec Adolf Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale, l'homme dont les talents d'organisateur et l'énergie avaient contribué de manière incommensurable à la mort et à la souffrance de millions de personnes. Il m'est apparu comme un Allemand de la classe moyenne supérieure, heureux d'avoir échappé au cabinet de travail et jouant maintenant au seigneur de guerre.

…Pendant six semaines, j'ai étudié cet homme, je me suis penché sur son livre et les entretiens publiés, ainsi que sur les nombreuses critiques et les articles polémiques parus dans la presse américaine et européenne. Mais lorsque je me suis penché pour allumer le magnétophone, je ne me suis pas senti plus proche qu'avant de l'homme réel derrière la 'façade' connue. Pendant mon travail de recherche sur Speer, j'ai été frustré par une certaine opacité indéfinie, une irréalité concernant Speer. Et lorsque nous avons commencé à parler, j'ai été confronté aux mêmes doutes que ceux que j'avais ressentis en lisant son livre et en étudiant ses déclarations publiées : aussi sincère qu'il paraissait en surface, il me semblait qu'un voile avait été jeté entre lui et la vérité.

Je soupçonnais, comme certains critiques, que la litanie de ses auto-accusations constituait en soi une façon d'éviter la responsabilité ultime. Alors que je commençais l'entrevue – qui s'est étalée sur près de dix jours de séances de questions-réponses impitoyables et qui s'est terminée alors que Speer et moi étions au bord de l'épuisement – cette incertitude persistait, renforcée tout d'abord par son attitude singulièrement indifférente. Alors que mes questions se poursuivaient tard dans la nuit et au petit déjeuner du lendemain matin, j'ai commencé à réaliser que ce qui m'inquiétait le plus au sujet de Speer était son calme, la façon dont il pouvait s'accuser lui-même de crimes horribles, sur le même ton que lorsqu'il m'offrait un morceau de 'tarte aux pommes'.

Mais lorsque j'ai écouté Speer énumérer les horreurs et les triomphes du Troisième Reich, en allemand et dans l'anglais courant qu'il avait appris à Spandau, lorsque j'ai vu l'intérêt patient avec lequel il essayait, au cours de nos séances épuisantes, s'exprimer et expliquer lui-même et son époque - j'ai alors réalisé que cette entrevue et toutes ses autres confrontations avec la presse et le public représentaient une partie du fardeau qu'il portait, une partie de sa pénitence, des étapes sur le chemin d'une rédemption qu'il reconnaissait lui-même comme inaccessible. »

L'intervieweur commence alors à poser des questions. Celles-ci offrent à Speer l'occasion d'étaler à nouveau devant des millions de lecteurs américains ses 'mea culpa' douteux, ses repentirs dramatiques, ses déformations et, comme l'écrit Norden, « la litanie de ses auto-accusations ».

Ce n'est pas mon cas, je me tourne vers les questions et les réponses que je pense pouvoir juger : les plans d'urbanisme et d'architecture d'Adolf Hitler, l'entretien Norden-Speer sur le réaménagement de Berlin. Mes fils traduisaient et lisaient :

« Tout ce qui me préoccupait à cette époque », dit Speer, « c'était mon ambition de me distinguer comme l'architecte de Hitler ».

« Votre ambition semblait croître proportionnellement aux crimes que vos bienfaiteurs commettaient », ajouta Norden.

« Oui, je le suppose », répondit Speer et poursuivit : « Je pense que Hitler avait l'intention, dès le début, de me confier des tâches qu'il rêvait d'exécuter depuis sa jeunesse ».

Norden demanda alors quand Hitler avait évoqué ces projets pour la première fois.

« En été 1936, il m'a appelé …et me confia de manière inattendue la plus grande mission de ma carrière : ensemble, nous allions redessiner Berlin pour en faire la digne capitale du Troisième Reich. Les plans de son nouveau Berlin étaient vraiment étonnants, et leur réalisation par mes soins pouvait faire de moi, j'en étais convaincu, l'un des architectes les plus célèbres de l'histoire. Hitler imaginait une nouvelle capitale gigantesque, rebaptisée Germania, qui serait à la fois le siège de son empire et un monument qui perpétuerait à jamais son souvenir. Le cœur de la City existante devait être nivelé et remplacé par un boulevard de près de cinq kilomètres, la 'Prachtstraße' ».

Ici, je suis intervenu et j'ai dit : cette représentation de Speer est complètement déformée et fausse. Regardez la photo de la maquette d'ensemble du réaménagement de Berlin – Speer l'a jointe à ses 'souvenirs', oscillant entre fierté et sarcasme feint.

Regardez et comprenez ce qu'Adolf Hitler voulait : pas du tout une nouvelle capitale du Reich gigantesque, mais plutôt de nouveaux critères de construction et un soutien et un ordre pour le centre de Berlin sans forme. Pour ce faire, il reprend une idée de construction du début du XIXe siècle : Schinkel prévoyait à l'époque de compléter l'unique rue représentative est-ouest du Grand Electeur, 'Unter den Linden', par une desserte nord-sud, afin d'offrir à la capitale prussienne une extension urbanistiquement structurée.

Au cours du siècle, l'idée d'une grande conception architecturale s'est évanouie. Elle se termina à l'ouest de la porte de Brandebourg avec le bâtiment Wallot du Reichstag sur la Königsplatz, et le tracé nord-sud de Schinkel se réduisit à l'allée de la victoire de Guillaume II. Sous Adolf Hitler, l'idée de construire ce tracé revint à la vie ; il est certain qu'il s'occupa dès 1925 de réflexions et de planifications partielles pour cet axe routier. Il associe les idées de Schinkel aux vastes plans de circulation élaborés par l'architecte Mächler après la Première Guerre mondiale.

Il ne s'agit pas non plus, comme le dit Speer, de niveler le cœur de la ville. L'espace libre pour ce réaménagement urbain a été créé principalement par l'abandon des énormes installations ferroviaires qui menaient aux gares terminales d'Anhalter et de Potsdam et qui devaient être remplacées et rendues superflues par la gare de transit sud prévue. Lisez la suite, – la tendance de Speer est déjà visible.

« La somptueuse avenue, deux fois plus large et trois fois plus longue que les Champs-Élysées, s'étendait de la porte de Brandebourg jusqu'au point central décisif de tout le complexe, la 'Kuppelhalle'. . . »

Attendez, interrompis-je, ce n'est pas vrai, – mais peut-être que Playboy Norden a introduit une confusion ici. L'avenue ne devait pas partir de la porte de Brandebourg, mais de la gare du sud prévue vers le nord jusqu'à la place devant le bâtiment du Reichstag. Elle passait donc à l'ouest de la porte de Brandebourg. En tant que grand axe de circulation, elle devait commencer au sud par le périphérique, croiser l'axe est-ouest et assurer la jonction avec le périphérique au nord.

Et la comparaison du « Prachtstraße » [Grand boulevard] avec les Champs-Éysées est arbitraire. L'actuelle avenue Foch, conçue à l'époque des voitures à cheval, a déjà le double de la largeur des Champs-Élysées(1) !

Mes fils ont poursuivi la traduction : « …jusqu'au point central décisif de tout le complexe, la 'Kuppelhalle', une gigantesque salle de réunion voûtée, quatre fois plus grande que le bâtiment du Capitole à Washington et pouvant accueillir 180 000 personnes ».

Allons, allons, dis-je, s'il compte quatre personnes au mètre carré sans déduction pour les accès, cela peut être juste, je connais sa Kuppelhalle et ses dimensions. Mais continuons.

« Sur le chemin de la salle de réunion devait se dresser un immense arc de triomphe de 400 pieds (120 mètres) de haut, qui aurait fait s'atrophier l'Arc de Triomphe de Paris, entouré d'un immense stade pouvant accueillir 400 000 personnes… »

Objection. Speer a certainement été mal compris, le Playboy a confondu l'emplacement. Car ce stade géant devait être construit à Nuremberg – ou bien Speer voulait-il construire la même chose à Berlin ?

Cet ordre de grandeur est celui de Speer, qui se targue d'avoir dépassé les mesures d'Adolf Hitler, qu'il qualifie désormais de mégalomanie. Et alors, le Circus Maximus des Romains au pied du Palatin offrait – selon Gregorovius – 385 000 places. Mais poursuivons.

« Une Halle massive pour les soldats, destinée à accueillir le haut commandement de la Wehrmacht... » Absurde, il s'agissait de deux groupes de bâtiments différents.

« ...de nouveaux quartiers généraux pour le ministère des Affaires étrangères, le Parti et l'armée de l'air, un nouveau bâtiment parlementaire pour son Jasager-Reichstag... »

Quelle confusion dans la représentation – Speer a encore oublié le bâtiment pour Göring, avec les colonnes de la cage d'escalier du Reichsmarschallamt, – tenez, regardez ça ! J'ai désigné la maquette de cette cage d'escalier dans les 'souvenirs' de Speer. Et j'entends encore la voix

d'Adolf Hitler lorsqu'il a dit que le bâtiment du Reichstag devait être conservé – il est d'ailleurs là dans la maquette d'ensemble, clairement reconnaissable, ai-je poursuivi.

Speer décrit maintenant le projet d'un « immense 'palais du Führer' (cyclopéen) fortifié ». Je me suis fait lire cela plusieurs fois, tant cela me semblait improbable :

« Un palais du Führer de 22 000 000 de pieds carrés au sol, avec de vastes halls de réception, de vastes jardins et une salle à manger pour plusieurs milliers de personnes ».

Il n'y a aucun doute sur la fausseté de cette superficie, ni sur une erreur de conversion de pieds carrés en mètres carrés, comme je l'ai d'abord supposé, car après cette étrange affirmation, Speer s'élève à la comparaison de valeur suivante :

« À côté du complexe palatial de Hitler (conçu par Speer, pas par Hitler !), même la plus grande construction de ce type dans l'histoire, la célèbre 'Maison dorée' de Néron, avec ses 11 000 000 de pieds carrés de surface au sol, aurait été réduite à l'insignifiance ».

Non, ai-je dit à mes fils, il ne s'agit pas d'une erreur, d'un malentendu ou d'une faute d'écoute de la part de l'interviewer Norden de *Playboy*, mais d'une représentation stupide et manipulée de Speer. Il donne ici une contre-vérité épaisse comme le poing, qu'un aveugle pourrait palper avec une canne – autrement dit, que non seulement chaque architecte pourrait mesurer avec un mètre. Avec une telle sottise, Speer voulait sans doute démontrer au lecteur américain avisé la méchanceté de Hitler.

J'ai pris un mètre et nous avons commencé à calculer. Selon le propre plan de Speer[2], j'ai calculé qu'au lieu de 22 000 000 de pieds carrés – soit deux millions de mètres carrés ! – il restait tout de même 254 800 mètres carrés pour l'ensemble du terrain à bâtir. Et la surface construite aurait été de 106 000 mètres carrés, y compris la « salle à manger pour plusieurs milliers de personnes » et les bureaux pour les chancelleries du Reich, de la présidence et du Führer. C'est donc l'inverse, comme Speer aime à le présenter :

À côté de la célèbre Maison dorée de Néron, le « complexe palatial du Führer » aurait été « réduit à l'insignifiance », même dans le gigantisme de Speer, avec seulement un quart de l'ordre de grandeur de Néron. Un seul coup d'œil à la littérature permet de clarifier de telles confusions de surface et d'échelle de la part de Speer :

« La Maison dorée de Néron avait un kilomètre de côté. (Un million de mètres carrés, 11 millions de pieds carrés). Un seul lac de ce riche complexe a pu devenir plus tard le terrain de construction du Colisée. La salle d'audience du Palais d'État Flavien sur le Palatin était considérablement plus large que la basilique Saint-Pierre. Dans le tepidarium des thermes de Dioclétien, Michel-Ange a pu construire l'imposante église de S. Maria degli Angeli – que Vanvitelli a certes gâchée par la suite – et l'immense cercle de la place de la gare de Rome n'est rien d'autre que l'exèdre de ces mêmes thermes. De même, la Piazza Navona coïncide avec le Circus agonalis de Domitien. Purement par l'arrogance provocante, voire l'hybris de leurs dimensions et la perfection évidente de leur réalisation, elles annoncent avec exaltation ce dont l'homme est capable en étant entièrement livré à lui-même, et dans cette assurance courageuse, malgré leur création tardive, elles sont pourtant encore tout à fait au cœur de la païenneté antique(3) ».

J'ai ajouté : je n'avais jamais pensé à l'hybris des dimensions des géants romains, qu'il s'agisse du Colisée, des thermes, de la basilique de Constantin ou du tombeau d'Hadrien. J'ai reconnu en eux l'étendue de la puissance de représentation romaine. Et si cette 'hybris' est interprétée dans le sens d'une 'arrogance provocante', alors je veux moi-même l'avouer avec conviction et franchise.

J'ai poursuivi en disant que Speer transformé ne se reconnaît pas dans la façon dont il se présente maintenant. Il lui manque le cœur pour ressentir l'exaltation de cette 'païenneté', sinon il ne couvrirait pas aujourd'hui l'harmonie que nous aurions pu vivre de moqueries et de railleries. Et il m'a semblé entendre à nouveau la voix d'Adolf Hitler lorsqu'il a dit : « Pas pour moi, – je n'ai pas besoin de cela – pour mes successeurs ». Dans la grandeur et en même temps dans la limite que je considère comme juste. Et cette limite est déjà visible sur le modèle d'ensemble, qui ne correspond pas au projet de Speer ; celui-ci est reproduit à la page suivante de ses 'Souvenirs[31]'. Sa description dans son entretien et dans ses 'souvenirs' ne correspond pas non plus au modèle. Nous avons continué à lire *Playboy* :

« Hitler pensait que lorsque les siècles passeraient, son immense salle de réunion prendrait une grande importance vénérable et deviendrait un sanctuaire sacré, aussi important pour le national-socialisme que Saint-Pierre de Rome pour le catholicisme romain. Un tel culte était à la racine de tout le plan. Il imaginait sa nouvelle capitale comme un autel éternel de sa

[31] [NdT : *Erinnerungen*, (en français : souvenirs) publié en France sous le titre *Au cœur du Troisième Reich.*]

grandeur et comme un moyen de perpétuer sa vision du monde. Comme les anciens pharaons, il prévoyait d'assurer son immortalité par l'utilisation de la pierre. Germania n'aurait pas été une ville, mais un sarcophage ».

Une fois de plus, j'ai dû interrompre le flux épique de l'entrevue, non pas à cause de Speer, mais pour attirer à nouveau l'attention sur la maquette du réaménagement de Berlin représentée ici : quelle conception urbanistique souveraine et convaincante selon les idées d'Adolf Hitler ! La disposition de l'axe nord-sud est unique. Toutes les proportions et les échelles des espaces des places et des rues, des bâtiments eux-mêmes, d'un point de vue urbanistique, ne pourraient pas être meilleures. Les intervalles entre les bâtiments verticaux et horizontaux sont tendus et pleins de tension, et le couronnement est la Kuppelhalle qui se présente de tous les côtés avec l'espace central auquel on aspire depuis des siècles.

La critique éventuelle des détails devient secondaire par rapport à cette conception globale grandiose qui répondait aux besoins de cette ville de plusieurs millions d'habitants, sans pour autant atteindre ou dépasser les critères qui avaient déjà été fixés au XVII^e siècle par le Grand Electeur pour cette ville de 10 puis de 40 000 habitants : l'avenue « Unter den Linden », large de 60 mètres, et ses constructions, ainsi que le château de Schlüter, de grande taille, comparés aux petites constructions des paroisses de la bourgeoisie.

La tâche urbanistique fascinante avait été confiée par Adolf Hitler, - c'était aux mandataires, aux architectes, de savoir si et comment ils répondaient à cette tâche, s'ils étaient à la hauteur de la mission. Contrairement à l'époque, et même dans un changement total, Speer voit maintenant les choses de cette manière : entre ses mains, ce ne serait pas une ville Germania, mais un sarcophage !

Là encore, je m'inscris en faux et je répète : l'idée supérieure de construction d'une ville façonnée en fonction de la circulation domine, la disposition rythmique des masses bâties est convaincante et tient la route. Même une exécution des détails, qui a donné lieu à des critiques, n'a pas pu anéantir la grande conception urbanistique. Il est étrange que moi, son 'adversaire à Munich' – c'est ainsi que Speer me qualifiait –, je doive défendre devant Monsieur Reeps son élaboration des idées d'Adolf Hitler en matière de construction.

Le fait que le 'Palais du Führer' devait être deux fois plus grand que la célèbre 'Maison dorée' de Néron – rien que cette idée et la disposition gonflée qui s'ensuit correspondent au gigantisme de Speer et non à une exigence de Hitler. Je connaissais parfaitement les besoins d'Adolf Hitler en

matière d'habitat et de représentation, qu'il revendiquait pour lui-même, puisqu'il m'avait chargé de dessiner les plans de sa maison, d'abord pour Munich, puis, définitivement, pour Linz. Ses exigences personnelles étaient modérées, voire modestes. Mais il en allait autrement lorsqu'il pensait à la représentation architecturale de la nation, dont le 'Palais du Führer' faisait partie : mes successeurs en auront besoin.

Et puis il y eut à nouveau une restriction : lors des entretiens nocturnes avec moi dans les différents quartiers généraux jusqu'en 1945, il insistait toujours sur la nécessité de réexaminer soigneusement de nombreuses planifications antérieures afin d'arriver à un geste clair de l'architecture. Il exigeait une tectonique moderne qui soit également adaptée à la construction en acier et en béton armé. Il faut viser une simplicité stricte afin de pouvoir exister dans la dignité, même dans les bâtiments, face aux victimes de la guerre. Ces exigences raisonnables d'Adolf Hitler correspondaient aux principes que j'appliquais dans mon travail d'architecte.

L'Arc de Triomphe et la Kuppelhalle de Berlin sont basés sur des croquis et des définitions d'échelle d'Adolf Hitler datant de 1925. Il m'a souvent parlé de l'échelle de ces bâtiments. Ainsi à Winnitsa, en souvenir de son voyage à Paris fin juin 1940, en se basant sur les impressions qu'il avait alors eues des Champs-Élysées, de la place de l'Étoile et de l'Arc de Triomphe.

À l'époque, Adolf Hitler récapitulait : nous avons remonté les Champs-Élysées dans la brume du petit matin d'été, depuis la grande place de la Concorde. La vue sur l'Arc de Triomphe était uniformément délimitée par les rangées d'arbres verdoyants de la rue, et même dans ce cadre délimitant l'espace routier, l'Arc de Triomphe me semblait trop petit. A fortiori lorsque, en hiver, les arbres dépouillés de leurs feuilles laissent entrevoir les constructions de la rue. L'Étoile est trop petite pour l'époque actuelle de l'automobile en tant que destination et place de circulation pour la déviation de douze boulevards et rues, elle est divisée et coupée en deux par ceux-ci. Et encore une fois, l'ajout de jardins arborés devant l'Étoile ne permettrait pas de l'agrandir, cela se ferait au détriment de l'échelle de l'Arc de Triomphe.

À Berlin, le Triumphbogen s'élèvera au-dessus d'une croix de rue, ses dimensions, ses masses cubiques correspondent aux proportions de la place et aux vastes espaces des rues. Mais je vois toujours en priorité dans la Grande Arche l'idée de construction : le monument aux soldats qui ont donné leur vie en combattant pour l'Allemagne, et il est le symbole de tous les combats de la nation pour son existence.

C'est à partir de ce sentiment que j'ai esquissé cette arche et la gloriette sous la voûte haute, massive et lourde. Cette gloriette sert à la fois à contraster la masse et à transmettre l'échelle.

Avec son diamètre de 250 mètres, la Kuppelhalle correspond à la puissance de représentation du Parti, mais aussi au niveau de performance de la technique du XXe siècle.

Elle serait bien sûr trop grande pour un surintendant. Ils ont montré l'idée de la représentation de l'église protestante dans un bâtiment dans la cathédrale de Berlin avec les sièges numérotés.

Alors que Speer s'en était tenu à l'esquisse d'Adolf Hitler de 1925 pour l'élaboration de la 'Grande Arche' triomphale (il remit cette maquette en 1939, à l'occasion du 50e anniversaire d'Adolf Hitler), j'ai expliqué qu'il s'était totalement affranchi du premier dessin de son client pour la planification de la 'Grande Halle', la Kuppelhalle, et sa représentation dans la maquette – au grand détriment de la conception de cette idée de construction.

Ce que j'expliquais ainsi à mes fils est facile à vérifier. Dans le dessin hitlérien, le géant des Halles a de la sérénité et de la dignité. Le colosse monolithique, carré à la base, est posé en élévation dans le rapport du nombre d'or et porte sans peine la coupole plate. Le tambour généreusement échelonné émerge clairement du colosse de pierre, il le dissout, contraste, fait office d'intermédiaire et laisse flotter la coupole à coque plate. Même dans l'esquisse, on sent la présence de l'acier dans la forme de la coupole et dans la portée des nervures. Cela donne au géant l'échelle et la tectonique du XXe siècle.

Même le portique du vestibule d'entrée, dans la dimension supérieure des échelles d'un ordre classique, ne parvient pas à perturber l'unité de l'édifice. Il s'agit certainement d'une réminiscence liée à l'esquisse onirique : le portique du Panthéon romain !

La forme de la 'Grande Halle' dans son ensemble est familière sur cette esquisse, on pense aux maîtres d'œuvre Gilly et Schinkel. L'édifice serait certes gigantesque, mais en aucun cas étranger à Berlin(4).

L'échelle et l'ordre de grandeur de la Halle selon l'esquisse d'Adolf Hitler dépendent de la dimension du vestibule, dont la forme correspond à peu près à celle du Panthéon romain. Le souffle de ce vestibule traverse toutes les proportions, les hauteurs des colonnes déterminent donc les dimensions du cube monolithique et donc le système de la façade.

Il en va autrement chez Speer. Le cube de pierre est aplati et doit être maintenu par des tours de piliers. La large dissolution de la surface murale par le porche semble affaiblir le soubassement. Le tambour se détache complètement de la structure porteuse en pierre et s'ajoute à la coupole, dont la courbe parabolique ascendante renie la construction métallique : la coupole ne flotte plus, elle pèse. Dix-huit nervures de la coupole apparaissent dans le champ de vision, – dans cet alignement serré, elles deviennent, à l'échelle, les nervures d'une voûte de pierre recouverte de métal, une montagne géante de cuivre vert patiné. À cette multitude de nervures, seules neuf correspondraient, à vue d'œil, aux portées tectoniques et statiques d'une construction métallique telle qu'elle devait être réalisée.

Le tambour, sous la forme plastique de Michel-Ange à Saint-Pierre ou sous la forme tranquillement fermée de l'épine florentine à partir de laquelle la coupole s'élance, ce tambour dégénère en une ornementation sans force dans le modèle de Speer. Une série de consoles plates sépare la corniche principale du soubassement comme une fermeture éclair.

Speer a ôté au géant son caractère unique et sa dignité avec des échelles réduites. Un Etienne Boullée du XVIII^e^ siècle, un Friedrich Gilly ou un Friedrich Schinkel du XIX^e^ siècle auraient maîtrisé l'idée de construction avec les techniques de notre époque.

Revenons à l'entrevue de *Playboy*. À la question : « Avez-vous des regrets persistants que ces plans n'aient jamais été réalisés ? », Speer répond :

« Je dois admettre que, malgré leur absurdité et leur folie, j'ai encore du mal à me libérer complètement de l'emprise que ces plans ont exercée sur moi pendant tant d'années. Mentalement, je peux maintenant les mépriser, mais au fond de moi, ils continuent à me contrôler. C'est peut-être l'une des raisons, en dehors de tout le reste, pour lesquelles je déteste si profondément Hitler : il ne m'a pas seulement rendu capable de détruire ma conscience, il a aussi consumé et perverti les énergies créatrices de ma jeunesse ».

Mais Speer n'en a pas fini avec sa réponse à cette question de *Playboy*, il a ajouté :

« Mais bien que ces plans continuent de me fasciner intérieurement, je suis heureux qu'ils n'aient jamais été réalisés, car je peux maintenant voir ce que je ne pouvais pas voir à l'époque, qu'ils étaient profondément immoraux dans leur conception. Leurs proportions étaient étranges, inhumaines, elles reflétaient la froideur et l'inhumanité du système nazi. 'Je construis pour l'éternité', avait l'habitude de me dire Hitler, et c'était vrai. Mais il n'a jamais construit pour les gens. La taille et l'échelle de ses

monuments étaient un symbole prophétique de ses projets de domination mondiale. Et la gigantesque métropole qu'il imaginait ne pouvait servir que de cœur à un empire conquis et asservi. Un jour, à l'été 1939, nous étions devant les maquettes en bois lorsque Hitler a désigné l'aigle allemand doré, avec la croix gammée dans les griffes, qui couronnait le sommet de la voûte de la coupole. 'Il faut changer ça', a-t-il dit avec insistance. Selon ses instructions, j'ai modifié le projet de sorte que l'aigle tienne désormais un globe dans ses griffes. Deux mois plus tard, la 2nd guerre mondiale éclatait. »

J'ai interrompu une nouvelle fois la traduction : le fait qu'Adolf Hitler ait aspiré à un 'Reich germanique' dans une Europe unifiée n'est pas contestable, mais pas non plus condamnable. Il ne fait aucun doute que l'Allemagne ou l'Empire germanique auquel elle aspirait serait devenue une puissance mondiale. Mais qu'Adolf Hitler ait planifié la domination mondiale ou l'hégémonie mondiale, ce n'est pas seulement un non-sens et une insinuation, c'est un non-sens de Speer.

Si Speer cite l'aigle sur le globe comme preuve de la domination mondiale planifiée, c'est exactement comme si je disais que le président du gouvernement de Düsseldorf prétend à la domination mondiale, car son bâtiment de service est couronné d'un aigle qui tient le globe dans ses serres. Ce qui est particulièrement suspect et consternant, c'est que l'aigle et le globe ont été récemment refixés sur le bâtiment et redorés.

Le fait que la lanterne de la coupole berlinoise se termine – doit se terminer ! – par une sphère avec l'aigle déployant ses ailes, et donc par une sculpture omnidirectionnelle, – n'est pas seulement une évidence pour tous les architectes. Mais pas pour Speer.

Pour marquer les efforts tendancieux de Speer, j'ai ouvert une maquette de la 'Grande Halle' qu'il a jointe à son livre *Au cœur du IIIe Reich* : il s'agit d'une maquette de l'ancienne salle d'exposition de l'armée allemande : comme un cauchemar effrayant, la coupole géante surplombe la porte de Brandebourg et le bâtiment Wallot du Reichstag. On en a le souffle coupé, jusqu'à ce que l'on s'oriente en regardant la maquette d'ensemble à la page suivante du livre et que l'on constate à quel point les différents groupes de bâtiments sont éloignés les uns des autres et à quelle distance les uns des autres sont accentués par la 'Grande Halle', alors que sur la maquette de deux pages, tout semble empilé les uns sur les autres. « Comme les perspectives se déplacent étrangement pour moi ! » écrit Speer, certes dans un autre contexte, mais de manière tout à fait pertinente(5).

Les défauts de la technique photographique se prêtent à de telles déformations d'images, – ce qui est étonnant, c'est que la Zugspitze n'ait

pas été incluse dans ce panoptique, pour s'‘atrophier’ à cause des dimensions de la coupole parabolique !

Speer se moque de sa planification berlinoise et pense que tout n'est pas seulement fou, mais aussi ennuyeux, sans vie et réglementé. Mais là où son gigantisme fait irruption – il ne peut le cacher dans aucune de ses déclarations – il le transforme en mégalomanie hitlérienne, à l'influence de laquelle, malgré toute son absurdité, il n'aurait pas pu se soustraire. Ce que Speer a à offrir est un mélange macabre de déception personnelle et d'arrogance, le tout débouchant sur une présentation de soi dans laquelle il s'attribue une intégrité morale en plus d'un ‘mea culpa’ sans cesse souligné.

La question qui se pose ici est la suivante : qu'est-ce que c'est que ce phénomène ambigu qui veut s'ériger avec précaution en principe éthique pour ensuite dire vulgairement et triomphalement : j'ai enfin pu lui rendre la monnaie de sa pièce. Oui, il veut aussi rendre la monnaie de sa pièce à Adolf Hitler. Mais ce n'est pas l'homme qu'il décrit, il évolue dans l'ombre que cet homme a projetée.

Je retiens encore deux déclarations significatives de Speer dans l'entrevue de *Playboy* :

Question : « Y avait-il beaucoup de combats rapprochés parmi l'entourage de Hitler ? » Speer : « Le cercle de Hitler était comme une cour byzantine, bouillonnant d'intrigues, de jalousies et de trahisons. Le Troisième Reich était moins un État monolithique qu'un réseau de bureaucraties et de satrapes hitlériens s'affrontant mutuellement, délimitant leurs propres sphères d'intérêt indépendantes et les étendant ensuite sans scrupules – souvent au détriment de l'intérêt national ».

C'est certainement le cas de Speer, qui était passé maître dans l'art de délimiter et d'étendre ses sphères d'intérêt !

Question : « Les courtisans de Hitler étaient-ils aussi corrompus qu'ambitieux ? » Speer : « La plupart d'entre eux auraient fait passer votre contemporain américain Al Capone pour un philanthrope bienveillant[6]. À partir du moment où ils ont pris le pouvoir et mis la main sur le trésor public, ils se sont remplis les poches, ont accumulé des richesses personnelles, ont profité de contrats gouvernementaux, ont construit de grands palais et des villas de campagne avec des fonds publics, se sont permis un style de vie dispendieux qui convenait davantage aux Borgia qu'aux prétendus révolutionnaires. La pourriture imprégnait tout ; comme un poisson, le gouvernement nazi pourrissait de la tête ».

Quand on me l'a traduit, j'en ai eu assez et j'ai pensé : ce qui est vraiment décent dans ce magazine *Playboy*, ce sont les blagues salaces et les filles dénudées. J'ai regardé mes fils qui m'avaient observé, à la fois amusés et inquiets, pendant la lecture et le déchiffrage. Je suis retourné à la première page de l'entrevue et j'ai pointé du doigt les trois photos de Speer qui servent de support 'subliminal' à l'introduction – par leur choix et leur mimique, elles correspondent à son message – et j'ai dit : « Voyez, quel homme ! Non – quel Säulenheiliger [Stylite] ! ».

## Le vol vers Poznan

« Je viens de provoquer le mécontentement de Dönitz en racontant dans le jardin comment Hitler avait envoyé son quadrimoteur à Poznan fin 1939 pour récupérer des oies à Noël. Le pilote de Hitler, Baur, a justifié cela par le fait que l'avion, presque inutilisé, devait parfois prendre de l'altitude. Les oies étaient destinées à des paquets que Hitler faisait envoyer à ses connaissances. Un curieux mélange de souci de la classe moyenne et de potentat ; mais pour Dönitz, il s'agissait d'une incorrection. Il s'excita, mais trouva finalement la parade de ne pas croire à mon histoire »[1].

Le grand amiral a bien fait, et il avait tout à fait raison ! Si Speer prend déjà prétexte du vol vers Poznan pour accuser Adolf Hitler d'« assistance aux classes moyennes » ou de « potentat » en utilisant un avion quadrimoteur, je me sens obligé de décrire le vol vers Poznan tel que je l'ai vécu, et conformément à la vérité !

La veille du vol, nous avons eu une conversation à la chancellerie du Reich sur l'urbanisme et l'architecture. Pour finir, Adolf Hitler a parlé des constructions théâtrales, des architectes et des maîtres d'ouvrage, dont Guillaume II qui, en tant que mécène, avait également soutenu le théâtre de Poznan : cela m'intéresserait beaucoup de savoir dans quel état se trouvent la ville de Poznan et le théâtre, – le capitaine Baur peut vous emmener tous les deux à Poznan. J'attends votre rapport le soir même. Adolf Hitler nous a dit cela, à Speer et à moi.

Le lendemain matin, le commandant de bord Baur était dans l'avion avec le second pilote Beetz, un adjudant de la Wehrmacht, Speer et moi, et – voilà – un autre passager, Kannenberg, l'intendant de la chancellerie du Reich. Nous avons tout de suite eu des 'soupçons' et des questions : Monsieur Kannenberg veut sans doute faire des réserves ? Mais la réponse ne fut qu'un doux sourire.

J'avais connu Kannenberg, cet homme rond au large visage capitonné de gourmet, sous des aspects assez variés : gastronome très habile, aux yeux globuleux et agiles, boute-en-train, comédien, amuseur solitaire, – bienveillant en apparence, comme le sont généralement les bien-portants, car il n'était pas méchant – mais – ! Sous une politesse accentuée se cachait une certaine aversion, – pour les adjoints personnels Brückner et Schaub, jusqu'aux adjoints respectifs, adroits et attentifs, de l'escouade personnelle. Cela s'expliquait sans doute aussi par les multiples sollicitations auxquelles tous étaient soumis dans le cadre des activités quotidiennes de la chancellerie du Reich.

Nous nous sommes installés confortablement dans la cabine principale, sans prêter attention à ce que Speer disait au commandant de bord Baur avant que le vol ne commence. Nous volions très haut, par temps clair, lorsque Speer s'est levé et a dit en passant : maintenant, je vais prendre le manche et faire le pilote. Il a disparu dans le cockpit. En revanche, Baur est apparu dans la cabine : Speer veut voler – eh bien, qu'il montre ce qu'il sait faire !

Il le montrait – ou plutôt, le second pilote montrait ses talents et ce que l'avion pouvait offrir. Jusqu'alors, Kannenberg s'était contenté de hausser les sourcils et de regarder le capitaine avec des yeux en boutons effrayés, – maintenant, il se mettait à crier, car en se balançant, en tournant et en mettant les gaz à fond, l'avion plongeait vers le bas. Kannenberg se souleva de son siège, il flottait, et ses bras et ses jambes, impuissants, se balançaient comme s'ils ne lui appartenaient pas. De sa chute, l'appareil s'éleva brusquement pour effectuer un demi-looping, avant de basculer à nouveau sur une aile. Kannenberg s'est écrasé au sol en gémissant. Baur était accroché aux poignées : le Speer ne peut pas ! l'entendis-je encore, puis il se hissa à nouveau dans le cockpit.

J'étais ancré sous le fauteuil avec les pieds, dans les mains les ceintures que je ne pouvais plus mettre. Je savais maintenant ce qui se passait, et le grotesque m'obligeait à rire, – mais cela me passa vite, je serrai les dents pour éviter que mon estomac… – mais maintenant, en position inclinée, Kannenberg s'approcha de moi, puis il vola de l'autre côté – quel imbroglio !

L'avion s'est enfin immobilisé et je me suis occupé de Kannenberg avec l'adjudant. Nous l'avons installé et attaché à sa ceinture. Il était pâle, les lèvres bleues. Puis Speer apparut, avec un sourire comme le primaire Pfeiffer de Rühmann, – je désignai Kannenberg, et le sourire disparut. C'était une bonne chose que nous atterrissions bientôt à Poznan,

Kannenberg souffrait, il fut placé sur une civière et enveloppé dans des couvertures, un médecin le soigna.

Si Kannenberg avait volé avec nous pour faire de la thésaurisation, ou pour repérer des oies de Noël, ou pour nouer des relations dans ce domaine – je pense que c'est tout à fait possible, mais pas plus –, alors tout cela était resté en l'air, car il était complètement fini ! Mais je ne peux pas non plus m'imaginer que, comme l'écrit Speer, on devait aller chercher des oies avec la machine du Führer. Il y avait des yeux intéressés tout autour, l'appareil seul faisait déjà suffisamment sensation, sans parler de Kannenberg sur la civière. Il ne manquait plus que la constatation suivante : regardez, ils chargent des oies dans l'avion du Führer !

Speer et moi avons quitté l'aéroport pour nous rendre en ville afin de remplir notre mission : nous faire une idée de Poznan et visiter le théâtre en détail. Nous avons fait un trajet d'environ cinq heures. Aha ! - alors les oies de Noël auraient pu être emballées dans la soute de l'avion pendant ce temps ?

J'ai écrit au commandant de bord Hans Baur : « Tu dois savoir exactement si un transport d'oies de Poznan a été effectué avec l'avion du Führer que tu as piloté » . Il répondit immédiatement :

« Je me souviens bien sûr encore du vol qui vous a amenés tous les deux à Poznan, ainsi que de l'histoire avec Kannenberg, qui était alors bouleversé. Mais aller chercher des oies pour le Führer, c'est ce que ce... est une invention de Speer. Que Kannenberg ait peut-être voulu chercher des oies, c'était dans l'intérêt de Kannenberg, ce qui n'est même pas certain. Je n'en ai pas connaissance. Le Führer n'était pas du tout intéressé, ainsi que nous l'avons connu. Il s'agit donc une fois de plus d'un ouvrage machiavélique qui convient à Speer, afin de nous en faire voir de toutes les couleurs, au Führer et à nous ».

Je ne citerai que la lettre du commandant de bord Hans Baur sur le vol à destination de Poznan.

Tard dans la soirée – j'avais donné mes impressions sur Poznan et sur le théâtre délabré – Adolf Hitler m'a dit : maintenant, rendez-moi compte du vol lui-même. Je suis informé, mais je veux aussi vous entendre. Madame Kannenberg s'est plainte auprès de moi que son mari n'était pas en bonne santé. Alors, comment cela s'est-il passé ?

J'ai raconté cela à ma manière et j'ai remarqué qu'il ne pouvait pas cacher un léger sourire. Dans mon rapport, alors que Kannenberg était sur la civière, enveloppé dans des couvertures et soigné par un médecin, Adolf

Hitler est devenu sérieux. Il a dit : cette plaisanterie aurait pu mal finir – je dois vous reprendre énergiquement, je le dois à Mme Kannenberg, qui est responsable de ma maison ici. Je vous prie d'en tenir compte à l'avenir !

Pour conclure, il faut dire clairement ici qu'il n'y a pas eu d'autre « vol vers Poznan » avec le « quadrimoteur » de Hitler !

Souvent, Speer avait en tête une plaisanterie de Heidelberg ! Cela commençait par un « havane particulièrement bon » qu'il offrait – il explosait en le fumant ; cela se poursuivait par un « envoi en avril », puis par des « indications amicales » occasionnelles. Tout cela peut encore passer, mais parfois, cela se terminait par des insinuations malveillantes, à la limite de la perfidie. Le transport d'oies depuis Poznan, avec le quadrimoteur du Führer, en fait partie et a suscité le mécontentement du Grand Amiral. C'est une partie de la « richesse de pensée et de la sincérité » de Speer qui a contribué à couper le souffle de Zuckmayer[2] ! En ce qui concerne Speer lui-même, il était d'une sensibilité arrogante.

## L'ambiguïté de Speer

Dans ses 'Journaux de Spandau', Speer écrit :

« En ce moment, je ne m'occupe presque plus que de la Renaissance italienne. J'ai toujours du mal à comprendre, au-delà des tournures générales, la différence entre l'Antiquité, la Renaissance, le classicisme européen et mes propres aspirations[1] ».

Cette étrange confession est suivie d'une réflexion polémique sur la sensibilité stylistique d'Adolf Hitler ; elle est totalement contraire aux impressions que j'ai pu tirer des suggestions, des conversations, des décisions et des objectifs d'Adolf Hitler ! Speer conclut ainsi :

« Mais son monde (celui de Hitler) était fait d'arcades, de coupoles, de courbes, de représentation, jamais sans un élément d'élégance, bref : le baroque[2] ».

Et ce, après avoir écrit auparavant :

« Je ne sais plus pourquoi Hitler a fait un détour par Kloster Banz lors de ce voyage. Les moines n'ont pas dû être peu étonnés de cette visite inattendue. Hitler n'a pas été impressionné par le faste baroque, qui ne correspondait pas à son univers architectural. Mais la monumentalité de l'ensemble du complexe suscita son admiration sans réserve[3] ».

Trois visites de villes d'Adolf Hitler – Paris, Augsbourg et Linz – servent de préférence à Speer dans ses écrits pour présenter le 'monde architectural de Hitler', pour le rabaisser en même temps avec des remarques malveillantes et des insinuations arbitraires, sans sentir à quel point l'auto-humiliation par de tels jugements doit aussi affecter sa crédibilité.

Imprécis, y compris dans la confusion des dates, il décrit ainsi le passage d'Adolf Hitler à Paris avec deux de ses architectes, auxquels il avait confié de grandes missions, et avec le sculpteur qu'il appréciait. Cette visite de la ville ne pouvait pas être décrite par un Speer à un niveau plus bas que par la remarque finale :

« Le point final de notre voyage était l'imitation romantique et douceâtre des églises à coupole du début du Moyen-Âge, l'église du Sacré-Cœur sur la butte Montmartre, un choix surprenant même pour le goût de Hitler[4] ».

Placer le Sacré-Cœur, qui s'inscrit bien dans l'univers pittoresque d'Utrillo, dans 'l'univers architectural de Hitler' n'est pas seulement une insinuation, c'est une perfidie délibérée. Car Speer le savait bien : ce n'est pas le Sacré-Cœur qui constituait la fin du voyage à travers Paris, c'est plutôt Adolf Hitler qui voulait avoir une vue d'ensemble des échelles de la ville, des césures et des intervalles depuis Montmartre.

Le même désaccord ressort des opinions de Speer sur Hitler et les projets de construction d'Augsbourg. Il consacre une large place à cette description. Il trouve ainsi l'occasion d'inclure dans sa description l'intrigant Bormann, comme il l'écrit, et, par la suite, de m'inclure également. On peut lire ceci :

« Hitler trouva en Hermann Giesler un architecte qui comprit parfaitement ses intentions et les réalisa. Le premier projet pour le forum (Augsbourg) ressemblait cependant trop au projet de Weimar, qui avait également été conçu par Giesler. Quand Hitler s'en est plaint, Giesler a donné à la tour un couronnement baroque, et Hitler en fut ravi[5] ».

C'était donc aussi simple que cela ! Mes projets pour le forum d'Augsbourg n'ont jamais donné lieu à la moindre comparaison avec le forum de Weimar en construction, mais ils ne correspondaient pas encore au départ à la particularité typique de la forme urbaine d'Augsbourg qu'Adolf Hitler souhaitait voir ressortir pour la nouvelle partie de la forme urbaine d'Augsbourg – la forme correspondant à l'époque, développée à partir de la tradition de la construction. Et la tour d'Augsbourg n'a subi aucune modification après mon premier projet. Speer écrit encore : « Le

projet a été financé par un report de toutes les constructions résidentielles ». Le projet n'a pas du tout été financé et n'a pas non plus été construit[6].

Le récit de Speer sur les visites de la ville de Linz nécessite également des explications. Speer mélange le déroulement de deux visites d'Adolf Hitler à Linz, celle de la fin de l'automne 1940 et celle du printemps 1943, pour former un tout. Une fois de plus, il dévalorise et manipule. Il doit pourtant être conscient qu'il ne peut pas fabuler avec insouciance : s'il était à droite, j'étais à gauche d'Adolf Hitler ou inversement ! Il a fait une tirade à partir de la visite du pont avec les statues « Siegfried et Kriemhild ».

Adolf Hitler m'a fait remarquer que, lors de l'évaluation de ces sculptures, il fallait tenir compte du fait qu'il ne fallait pas y voir des sculptures libres, mais des symboles décoratifs qui seraient au service du pont afin de correspondre à son nom. Peut-être, ajouta-t-il, pourrait-on remplacer les reliefs des statues par des mosaïques, afin de mettre davantage l'accent sur leur signification décorative.

Ensuite, Speer commence par le non-sens de la sépulture d'Adolf Hitler « bien au-dessus de la ville, au dernier étage de la tour », comme il le croit dans un élan préraphaélique, et il ajoute : « Je crois que c'est cet après-midi-là que Hitler, sous l'effet de son propre enthousiasme, déclara pour la première fois que son sarcophage serait un jour placé dans le nouveau symbole de Linz, la plus haute tour d'Autriche[7] ». Adolf Hitler n'a jamais rien dit de tel, car depuis que j'ai été chargé par lui de l'aménagement de Linz, depuis l'automne 1940, sa directive était la suivante : « Vous prévoyez la sépulture de mes parents dans une petite crypte au niveau inférieur de la tour ».

Toujours est-il que la sépulture hitlérienne de Speer dans la tour a incité Joachim Fest à tenter de la documenter : « Il avait vu sa sépulture dans une immense crypte dans le clocher du bâtiment géant prévu au-dessus de la rive du Danube près de Linz[8] ».

Et dans les notes, on peut lire : « Communication personnelle de Speer. L'un des autres architectes préférés de Hitler, Hermann Giesler, a certes parfois nié que Hitler ait voulu être enterré dans le clocher de la construction prévue au-dessus de la rive du Danube près de Linz ; seule la mère de Hitler aurait dû y être enterrée. Speer se souvient cependant définitivement de déclarations de Hitler selon lesquelles celui-ci voulait être enterré à Linz, précisément à cet endroit[9] ».

Cette « immense crypte dans le clocher » était, dans mon projet, une pièce octogonale de quatre mètres de diamètre et d'environ cinq mètres de

haut, voûte comprise. Et cette pièce voûtée devait être le lieu de sépulture des parents d'Adolf Hitler.

Il n'y a donc rien à ce sujet, même si Fest se réfère au fabuliste Speer. Mais est-ce si important ? En ce qui concerne la tombe elle-même, pas particulièrement ; mais le contexte dans lequel Adolf Hitler a vu sa tombe, dans son lien avec la Halle du Parti à Munich, oui. Ce contexte fascinant a été la base de mes projets et essais de maquettes depuis l'automne 1940 et le sujet de nombreuses conversations, même après cette visite de la ville au printemps 1943.

Speer décrit ensuite la visite des aciéries de Linz, aujourd'hui une usine d'importance internationale sous le nom de VOEST, et en quelques phrases, il transmet à nouveau quelques éléments du 'monde architectural de Hitler' :

« Alors que nous quittions le grand hall d'acier, Hitler a une nouvelle fois exprimé sa compréhension pour l'architecture moderne d'acier et de verre : Regardez cette façade de plus de trois cents mètres. Comme les proportions sont belles ! Ici, les conditions sont différentes de celles d'un forum de parti. Là, notre style dorique est l'expression du nouvel ordre, alors qu'ici, c'est la solution technique qui est appropriée. Mais si l'un de ces architectes supposés modernes vient me voir et veut construire des lotissements ou des mairies dans le style d'une usine, je dis qu'il n'a rien compris. Ce n'est pas moderne, c'est de mauvais goût et, en outre, cela va à l'encontre des lois éternelles de l'architecture. Pour un lieu de travail, il faut de la lumière, de l'air et de l'utilité, pour un hôtel de ville, j'exige de la dignité et pour un immeuble d'habitation, une sécurité qui m'arme pour la dureté de la lutte pour la vie. Imaginez donc, Speer, un sapin de Noël devant un mur de verre ! C'est impossible ! Comme partout, nous devons tenir compte de la diversité de la vie[10] ! »

Speer a décrit dans ce résumé ce qu'Adolf Hitler a dit sur la diversité de l'essence et sur la différenciation qui doit en découler dans la conception des bâtiments. Mais dans le rapport de Speer, les indications d'Adolf Hitler se lisent de manière décousue, elles ont perdu la couleur et les valeurs qui caractérisaient justement ses explications.

Ses réflexions sur la nécessité de se sentir en sécurité dans une maison d'habitation, sur l'aménagement d'un lotissement, sur le caractère rationnel d'un mur de verre, conditionné par le monde dur et austère du travail, en comparaison avec le monde des sentiments – il cite également la magie d'un sapin de Noël – tout cela est presque sans rapport dans la présentation de Speer.

Les indications d'Adolf Hitler correspondaient au déroulement des visites locales. Dans le train, il s'est entretenu avec moi, chargé de Linz, des questions de circulation, de la gare moderne et technique, de l'insertion du chemin de fer à voie large. Puis, dans la zone urbaine, sur le raccordement des dessertes urbaines à l'autoroute, la continuation de la Linzer Landstraße, connue pour ses maisons bourgeoises et ses façades d'églises baroques, jusqu'à la nouvelle Laubenstraße avec le tramway sous-pavés. Nous étions au bord du Danube : Giesler va donner au fleuve sa forme, et on pourra alors dire à juste titre : 'Linz sur le Danube'. Il a cité les constructions qui seraient un jour érigées dans ce beau paysage urbain.

Je m'imprégnais de ce qu'Adolf Hitler disait et j'étais complètement fasciné par sa description. Speer, quant à lui, a ressenti les choses différemment, il écrit : « Et bien que Hitler ait développé ses plans avec une expression sérieuse, presque solennelle, je n'avais pas vraiment l'impression qu'un adulte parlait. Il m'a semblé pendant une petite seconde que tout cela n'était qu'un jeu grandiose avec des cubes[11] ».

Mais pourquoi Speer se pressait-il tant pour jouer avec ces blocs de construction, pourquoi n'a-t-il jamais pu se remettre du fait que ce n'était pas lui, mais précisément moi, qui avait été chargé de Linz, alors que je n'y avais jamais aspiré ?

Le voyage s'est poursuivi à travers le vieux Linz jusqu'aux lotissements et aux constructions pour les ouvriers des nouvelles installations de l'usine. Adolf Hitler s'est fait montrer les différents types de plans des appartements, s'est renseigné sur les installations techniques et s'est entretenu avec les ouvriers du bâtiment et les contremaîtres.

Les pentes légèrement ascendantes à l'ouest et au nord de la ville sont à privilégier comme zones d'habitation. Veillez à ce qu'ils soient bien reliés au centre-ville et à ce qu'ils comprennent des espaces verts.

Ce fut un indice supplémentaire pour moi avant qu'il ne passe de son monde architectural au monde technique de Linz, vers les hauts fourneaux, les fonderies d'acier et les trains de laminage, puis plus loin vers les halls de l'usine Nibelungen avec la fabrication des chars, où l'attendaient les officiers de chars et les ingénieurs en armement. Entre les réunions techniques sur les armes, Adolf Hitler s'est adressé à moi, son architecte : veillez à ce que le pont en granit prévu à la périphérie est de Linz résiste aux charges les plus élevées, en montrant les chars d'assaut.

Il est nécessaire de renverser le credo de Speer, qui dit : « Je plaçais la planification globale à côté des bâtiments de représentation ; Hitler non. Sa passion pour les constructions de l'éternité le laissait totalement indifférent

aux structures de transport, aux zones résidentielles et aux espaces verts : la dimension sociale lui était indifférente[12] ».

Dans la forteresse de Landsberg, Adolf Hitler se préoccupait déjà des problèmes de circulation et dessinait les profils des autoroutes. Stimulé par l'expérience urbaine de Vienne et de Munich et par l'étude des plans de villes d'importance, notamment de Paris, il développa ses propres idées d'urbanisme, elles étaient puissantes et modernes. En même temps qu'il encourageait la motorisation, il organisait le système routier allemand et s'intéressait de près aux problèmes de stationnement du trafic au repos.

Il chargea le Dr Todt de la planification et de la construction des autoroutes, et créa le poste d'‘inspecteur général pour les routes allemandes’, un événement unique dans l'histoire des États. Mais à côté du transport individuel, il voyait la grande importance des moyens de transport de masse : dans les villes, les tramways souterrains, les métros et les trains de banlieue ; vers les villes, le nouveau tracé des voies normales sans croisements, lié à l'objectif de vitesses accrues, afin de permettre, comme il le disait, plus tard, en cas d'augmentation du transport individuel, une liaison rapide entre les villes et de désengorger ainsi les routes.

**Voir illustrations B29, B30, B31, B32 (section « ILLUSTRATIONS »)**

Il voyait le couronnement du transport ferroviaire dans le chemin de fer européen à voie large. Il a exigé des solutions de transport de marchandises par rail, que l'on désigne aujourd'hui par le terme de transport par conteneurs. Son intérêt pour la technique aérienne et le trafic aérien est connu et indéniable par tous les contemporains.

Adolf Hitler s'intéressait particulièrement à la planification des zones résidentielles, comme je l'ai vécu en particulier dans le sud de Munich. Il attendait à cette occasion des informations détaillées sur la planification des espaces verts. Adolf Hitler était à l'origine d'une nouvelle dimension sociale, y compris dans la construction de logements. Les discussions qui duraient souvent des heures, plus tard la nuit au quartier général, lorsqu'il attendait les rapports du front, aboutirent à des directives pour des unités d'habitation adaptées aux familles, jusque dans les moindres détails.

Il voyait ces unités d'habitation – bien plus que Speer ou que nous autres architectes en général, y compris les urbanistes responsables – dans le contexte et dans l'harmonie de la totalité, en tenant compte du lieu de travail, des transports, de l'approvisionnement, des installations sociales, des écoles et des espaces verts, des installations sportives et balnéaires et, bien

sûr, des bâtiments communautaires qui représenteraient ces communautés d'habitation.

Tout cela, Speer le savait, et pourtant il ose ses affirmations aberrantes au nom de la tendance souhaitée ! En y regardant de plus près, ce credo de Speer s'avère être un collage, une insulte collée à partir d'insinuations, de contre-vérités, de déformations et de méchanceté, dirigée contre lui-même.

Revenons à cette « journée de Linz ». Nous sommes passés du monde de la technique d'armement, des chars puissants et de leur évaluation militaire, à propos desquels Speer trouve quelques phrases presque moqueuses dans ses 'Journaux de Spandau', au silence de l'abbaye de Saint-Florian, et donc à un autre monde, propre à Adolf Hitler. Nous avons eu des discussions sur la protection des biens culturels, puis nous avons écouté un concert d'orgue avec des œuvres de Bruckner dans l'église de l'abbaye.

À la fin de la visite de Linz, Speer note dans ses 'Journaux de Spandau' : « Lorsque nous sommes revenus au train spécial, après ces fantaisies architecturales, ces rêves musicaux et ces visions de batailles, il (Hitler) a été durement ramené à la réalité. Un adjudant a annoncé l'attaque la plus violente jamais menée sur Paris. Elle avait été menée en plein jour sous une forte protection de chasse, la défense antiaérienne allemande n'avait pratiquement rien pu faire[13] ».

Lorsqu'Adolf Hitler a lu cette annonce, j'étais assis en face de lui dans le train spécial, je n'ai pas remarqué d'émotion chez lui – pourquoi l'aurait-il été ?, il s'était comporté de manière chevaleresque lors de la campagne contre la France et avait épargné Paris. La défense aérienne allemande, engagée sur de nombreux théâtres d'opérations, devait-elle faire plus que ce que lui permettaient ses forces et protéger Paris de ses 'amis' ? Après la destruction sans pitié des unités navales françaises dans le port d'Oran par leurs frères d'armes anglais, on pourrait supposer que le bombardement de Paris aurait plus ému Charles de Gaulle qu'Adolf Hitler, mais à peine plus que Speer, car sinon il n'aurait pas conclu la 'journée de Linz' par cette nouvelle révélatrice.

**Mais la journée n'était pas encore terminée. Lorsque nous sommes arrivés au Berghof, Adolf Hitler attendait de connaître la 'situation' militaire et cela exigeait de lui une attention et des décisions jusqu'à des heures tardives. Pendant que je me reposais, fatigué et détendu, je réfléchissais à la multitude de facettes du monde qu'Adolf Hitler devait affronter jour après jour.**

Les contradictions dans les déclarations de Speer sont des excroissances d'une méthode qui met à nu ses propres motivations. Speer écrit sur ses projets :

« Le palais du Führer que j'ai conçu était une modification des idées pompéiennes de portiques à deux étages avec des ajouts empire d'or et de bronze ; en même temps, j'ai conçu pour Göring un bureau de maréchal du Reich, pour lequel j'avais en tête la structure du palais florentin Pitti, avec des escaliers baroques exubérants à l'intérieur. ...

Mais, en y réfléchissant aujourd'hui, je n'ai pas réussi à réaliser cette intention : la monotonie et le vide sont restés prédominants malgré quelques bons détails. Un vide d'expression involontaire. Le Berlin de Hitler et le mien n'auraient rien eu à voir avec l'austérité et l'absence de décoration de ce classicisme prussien qui ne vivait que par les proportions. Quand j'y pense : il m'a éloigné de mes débuts et de mes idéaux(14) ».

Bien que l'ensemble invite à prendre position, je me limiterai à la dernière phrase, que je n'ai pas voulu sortir de son contexte et que je compare à un autre passage de ses 'Journaux de Spandau'. Car peu après, Speer écrit, après avoir évalué les architectes Gropius, Mies van der Rohe et Tessenow : « Hitler ne m'a pas détourné de moi-même(15) ». Car il voyait en Hitler : « …avant tout, le gardien du monde du dix-neuvième siècle contre ce monde métropolitain inquiétant que je craignais comme notre avenir à tous. De ce point de vue, j'ai dû attendre Hitler de pied ferme. Il m'a alors transmis – et cela le justifie encore plus – une force qui m'a porté bien au-delà des limites de mes possibilités. C'est donc le contraire qui serait vrai : c'est grâce à lui que j'ai trouvé une identité accrue(16) ».

Quelle ambiguïté apparaît ici dans la thèse et l'antithèse, et combien Speer méconnaît la nature d'Adolf Hitler, combien il interprète mal ce phénomène historique. En effet, Adolf Hitler pensait pouvoir libérer la nation des crispations, des encroûtements et des rudiments du XIXe siècle passé et la conduire vers une nouvelle forme.

Les réactions de Speer à sa condamnation à Nuremberg sont également ambiguës et déroutantes. Il écrit dans ses 'Journaux de Spandau' :

« Vers la fin de la guerre encore, je trouvais absurde l'idée que, en tant que Ministre de l'armement, je puisse faire partie des accusés des procès annoncés par les Alliés ! À l'époque, je me faisais apporter des piles de dossiers pendant les nombreuses heures d'inactivité : protocoles du Führer, lettres ou décisions de la planification centrale, que je feuilletais en ordre dispersé, le plus souvent allongé sur mon lit, afin de repérer les passages qui pourraient être compromettants. C'est sans doute encore une fois ma cécité

perspective qui m'a empêché de lire les éléments de ma culpabilité dans ces montagnes de papier ; autrement, j'ai vu l'intérêt de mon pays en tant que nation belligérante, et cet intérêt m'a – selon toutes les traditions – acquitté[17] ». Il poursuit :

« Au contraire, rassuré, j'ai ordonné que mes dossiers soient conservés en lieu sûr et, quelques semaines plus tard, peu avant ma capture, je les ai fait remettre aux Américains comme matériel d'étude. Lors du procès, l'accusation a ensuite utilisé des parties de ces documents pour me condamner pour crime contre l'humanité[18] ». L'historien anglais Geoffrey Barraclough écrit à ce sujet :

« Dans le livre du Dr Milward[19], il y a un passage amusant et sardonique dans lequel il décrit comment Speer s'est présenté en 1945 au centre d'accueil des prisonniers importants, 'avec une mallette pleine à craquer de documents'. Il aurait 'une histoire étonnante à raconter, – à qui la raconterait-il ?' »

« Ceux d'entre nous », poursuit Barraclough, « qui ont eu affaire à de telles choses à l'époque, ne savent que trop bien qu'il les racontait à qui voulait bien les entendre. **Les interrogatoires de Speer sont sortis de la machine à polycopier, ont été ingurgités avec avidité et sans esprit critique et ont constitué pendant un certain temps une source principale pour l'histoire de l'Allemagne en guerre.** Speer voulait manifestement que sa version soit consignée[20]. »

« En au moins 60 occasions différentes entre janvier et mai 1945, Speer a raconté à ses interrogateurs qu'il avait commis des actes de haute trahison, qu'il avait même fait des plans qui, bien sûr, se sont avérés techniquement irréalisables pour assassiner Hitler dans son bunker ».

« Ce sont les histoires qui ont sauvé la tête de Speer en 1946, et avec lesquelles il se pavane à nouveau », écrit Barraclough de manière haineuse.

Dans ses 'Journaux de Spandau', Speer décrit comment le psychologue du tribunal, le Dr Gilbert, lui rend visite dans sa cellule après l'annonce du verdict et veut savoir comment il accepte la décision du juge. Speer répond :

« Vingt ans ! Eh bien, en l'état actuel des choses, ils n'auraient pas pu me donner une peine plus légère. Je ne peux pas me plaindre. Je ne le veux pas non plus[21] ».

Mais une page plus loin, il commence à s'interroger sur son sort : « N'aurais-je pas mérité une peine moins lourde si Schacht et Papen avaient été libérés ? Je viens de rassurer Gilbert sur le contraire. Je les envie ! Les

mensonges, les dissimulations et les déclarations malhonnêtes ont donc fini par payer ». Et il poursuit, en faisant référence à Hitler :

« Je ne l'ai pas aidé à se mettre en selle, je n'ai pas financé son réarmement. Mes rêves n'ont toujours porté que sur les constructions, je ne voulais pas du pouvoir, mais devenir un second Schinkel ! »

Dieu tout-puissant ! Ce n'est pas rien ! Speer écrit certes beaucoup sur Gilly, Schinkel, sur le style dorique et prussien, mais ses projets pour le 'Reichsmarschallamtstreppenhaus' et pour la façade du 'Führerpalast' le démentent. Mais continuons :

« Pourquoi ai-je insisté si fort sur ma culpabilité ? Parfois, je soupçonne que c'était peut-être de la vanité et de l'orgueil. Bien sûr, je sais en moi-même que je suis coupable. Mais aurais-je dû me donner en spectacle devant le tribunal ? Dans ce monde, on s'en sort mieux avec de l'agilité et de la ruse. D'autre part, la ruse de Papen peut-elle être un modèle pour moi ? Si je l'envie, je le méprise aussi. Mais : j'avais quarante ans quand j'ai été arrêté. J'aurai soixante et un ans lorsque je sortirai de prison[22] ».

En ce qui concerne l'agilité, l'astuce et la ruse, la modestie de Speer est ici presque touchante, – pour celui qui ne le connaît pas. Comparé à lui, Papen était un agneau.

Speer a certes sauvé sa tête, mais il a écopé de vingt ans de réclusion impitoyables. Vingt ans de réclusion, je doute que j'aurais pu y résister. Et Speer ne croyait certainement pas non plus à l'exécution de ces vingt ans – à l'exception des dernières années – car il y a eu dans le déroulement des temps des événements comme le blocus de Berlin et la Corée qui laissaient espérer un changement.

Sans aucun doute, Speer n'a pas compté sur l'implacabilité malveillante de ceux qui, de manière responsable, consciente et dure, ont soutenu le jugement et l'exécution et – par Dieu – le font encore aujourd'hui. Speer comptait sur le succès des efforts de sa fille Hilde et sur le soutien pro forma promis par Konrad Adenauer, Charles de Gaulle, Heinrich Lübke, Willy Brandt, Carlo Schmidt, Herbert Wehner et le titulaire de l'ordre de Lénine Niemöller. Il espérait ! Même lorsqu'il écrit dans son journal de la 'quatorzième année' : « Le soir, rapport plein d'espoir de Hilde. Mais ce sont ses espoirs. Pas les miens[23] ». C'étaient pourtant aussi ses espoirs.

# La discorde

« Puissant et en même temps sans intérêt pour le pouvoir », c'est ainsi que l'historien américain Eugene Davidson, en tant que critique, juge l'auteur Albert Speer sur le rabat de la couverture du livre 'Erinnerungen'.

Speer, quant à lui, écrit avec une modeste réserve dans ses 'Souvenirs' : « J'ai d'abord essayé de prendre le contrôle de tous les plans de construction du Reich par un décret de Hitler ; mais lorsque cette intention a échoué face à Bormann...[1] »

C'était à la fin de l'automne 1940 et peu après que je me sois vu confier par surprise la planification de Linz sur le Danube. La conversation s'est déroulée comme entre amis : Giesler, dit Speer, serais-tu d'accord pour que j'étende mon domaine de travail et donc ma compétence ? Je voudrais à l'avenir m'occuper davantage que jusqu'à présent des villes du Gau dans lesquelles des mesures d'urbanisme sont en cours ou attendues et qui sont généralement liées en même temps à la construction de bâtiments du Parti. Je pense que mon intervention est nécessaire pour éviter les erreurs de planification. Et mon intervention facilitera certainement les décisions du Führer.

J'étais bien sûr d'accord – et quelques mois plus tard, Speer me le reprochera dans une lettre présomptueuse :

« Lors de notre avant-dernière discussion à l'Obersalzberg, je t'avais demandé si tu accepterais mes idées sur une extension de mon domaine d'activité, que je ne pouvais suivre qu'à contrecœur. Tu as alors répondu par l'affirmative, avec joie et détermination ». Et il conclut : « Ton accord était l'une de mes principales conditions pour entreprendre d'autres démarches ».

Vers quoi ? C'est vrai, c'était ainsi, et rien n'avait changé, car l'activité de Speer pouvait me protéger de toute autre sollicitation. Avec les planifications pour Weimar, Augsbourg et Munich, j'étais surchargé et je me voyais contraint de déléguer davantage à des collaborateurs de nombreuses élaborations que j'aurais volontiers gardées entre mes mains jusque dans les moindres détails.

S'y ajoutait maintenant la tâche de « réaménagement de Linz ». Il s'agissait d'une mission qui ne m'a pas été confiée sous la forme d'une directive, mais d'une demande personnelle : Je sais à quel point vous êtes accablé, mais vous ne pouvez pas me refuser cela, vous devez répondre à ma demande – rappelez-vous que c'est ma ville natale ! C'est ce que m'a dit Adolf Hitler.

Pour mener à bien cette tâche unique de donner forme à une ville au bord d'un fleuve, je me suis vu contraint de déléguer encore plus et de profiter de tout allègement possible pour planifier.

C'est dans cette ligne que s'inscrivait l'accord – sur proposition de Speer – de faire représenter directement par Speer auprès du Reich les contingents pour le 'Neugestaltung München', principalement en fer et en acier, et de les faire gérer par son service « Generalbauinspektor ».

Cela nous a permis, à moi et à mes collaborateurs, d'éviter bien des efforts personnels et bien des déplacements à Berlin. Indépendamment de la mission de paix 'Reconstruction de Munich' elle-même, cette forme de prise en charge des contingents existait depuis le début de la guerre, puisque, à l'initiative de Speer, un programme de construction de la Luftwaffe était dirigé de manière centralisée depuis Berlin. Je devais y répondre dans la région de la Bavière et du Danube, les contingents pour ces constructions industrielles destinées à la fabrication d'armes, de munitions, de moteurs, jusqu'à l'avion, m'étaient attribués par Speer.

Après le passage par Paris, un trimestre plus tôt, le 25 juin 1940, jour de l'armistice, j'avais reçu au quartier général Brûly-de-Pesche, après les entretiens avec Adolf Hitler, l'ordre de commencer les travaux de construction du 'Neugestaltung München'. Dans un décret simultané, les services du Reich étaient invités à m'accorder toute l'aide possible.

Les travaux ont débuté par les constructions de la Reichsbahn dans l'agglomération munichoise. Cette intervention a déclenché une série d'autres mesures de construction, qui s'imbriquaient également dans le déroulement des délais et se complétaient mutuellement. Tout avait été soigneusement préparé et coordonné avec les réalités de la main-d'œuvre nécessaire, des matériaux, des machines de construction et des contingents de fer et d'acier.

Après une période de démarrage des préparatifs de construction, les premières demandes de matériaux de construction contingentés en fer et en acier sont arrivées. Elles ont été vérifiées, transmises aux services de Speer et leur déblocage a été demandé. Il se peut que certaines demandes aient été satisfaites, même si c'était avec réticence. Mais ensuite, les attributions de contingents ont cessé et tous les efforts, qui ne cessaient de croître sous la pression des chantiers, sont restés vains.

De même, toutes les négociations directes menées par mes collaborateurs à Berlin étaient infructueuses et même dissonantes. Je suis intervenu et j'ai eu un entretien avec le Dr Todt. Il était pour moi le seul responsable des contingents du secteur de la construction. Lors de cette

réunion, il est apparu clairement que j'avais renoncé à la demande directe de contingents et à l'exigence que je devais moi-même représenter – j'étais ainsi devenu dépendant de Speer et de son administration des contingents.

Et ce n'est pas tout : tous les délais de construction, les dispositions et le déroulement des mesures de réaménagement sont devenus impressionnants dans cet engagement. La réputation du service sous ma direction était en jeu. Les plaintes portées par la direction du réaménagement de la Reichsbahn et ses chantiers à son ministère et à moi-même prirent des formes condensées, les travaux furent parfois arrêtés.

J'ai eu une nouvelle discussion ouverte avec le Dr Todt ; je n'ai pas réussi à obtenir l'attribution des contingents dont nous avions un besoin urgent. J'ai alors déclaré que seul un contingentement neutre et objectif, avec des attributions déterminées par le Führer en fonction des urgences et des priorités du moment, pourrait éviter à l'avenir un désastre comme celui de Munich. Lui seul, le Dr Todt, reconnu par tous, offrirait la garantie d'une gestion irréprochable de tous les contingents du secteur de la construction, et non Speer, dont le service, consciemment ou inconsciemment, servirait de préférence ses propres intérêts. Mais au fur et à mesure de la discussion, il s'est avéré, de manière indéniable, que des décisions avaient déjà été prises concernant la gestion des contingents.

Ensuite, c'est ce qui s'est passé avec les pierres de taille, quelle que soit leur nature, qu'il s'agisse de calcaire coquillier, de marbre ou de travertins romains devant Tivoli, sans parler des granits. Ils étaient contractuellement entre les mains de Speer. Où que je me tourne pour trouver de la pierre de taille durable, je me heurte au blocage des 'contrats de livraison Speer'. Je ne pouvais me rabattre que sur quelques entreprises peu performantes, jusqu'au travertin de Toscane.

Il ne nous reste plus que le béton, car chez nous, nous avons juste assez de gravier, a déclaré le responsable de mes chantiers, mais il nous manque alors le ciment et le fer de construction.

En tirant sur la queue du dossier contenant les détails collectés, y compris les rapports de mes collaborateurs sur les traitements ironiques, une tactique est apparue. Je pouvais supposer qu'elle faisait partie d'une stratégie, mais je n'en avais pas du tout saisi l'ensemble.

J'étais encore loin d'intégrer directement l'escarmouche du contingent de Speer, qui passait par son service, dans l'extension qu'il prévoyait de son domaine d'activité et de la compétence élargie qu'il souhaitait.

Et je n'ai pas non plus pensé que Speer, s'il s'occupait plus qu'auparavant des villes du Gau et de leurs constructions pour le parti, pourrait alors étendre sa compétence aux constructions du parti qui m'étaient confiées à Weimar, Augsbourg, Munich et Linz. Ces conclusions ne sont venues que plus tard, après que la querelle ait éclaté dans toute son acuité.

La 'noble compétition' entre les villes de la nouvelle organisation qu'Adolf Hitler attendait avait déjà perdu sa base matérielle. Et l'allègement que j'espérais, qui devait servir mes tâches de planification, s'était transformé en une nouvelle charge, avec son lot de dépit, de colère et de soucis.

C'est alors que j'ai pensé aux paroles d'Adolf Hitler à Montmartre, à la fin de notre passage à Paris : quoi que vous puissiez rencontrer comme obstacles, mettez tout sur les larges épaules de Bormann, il vous assistera.

J'en ai eu l'occasion à tout moment grâce à mes chantiers sur l'Obersalzberg. J'ai donc mis mes soucis de contingent sur les épaules de Bormann, ainsi que les tonnages de fer et d'acier manquants pour éviter l'effondrement des chantiers de la Reichsbahn à Munich.

Sans aucun doute, Bormann ne prenait pas les choses à la légère. Il s'assura d'une aide rapide et promit une clarification de principe prochaine par décision du Führer après d'autres entretiens d'information avec le Dr Todt et Speer. Il me demanda de rédiger une note sur la situation créée sur mes chantiers par l'instabilité de l'attribution des contingents.

Il s'agissait d'une note détaillée dans laquelle je soulignais le lien indissociable entre la planification, la disposition des travaux et les délais, en fonction des contingents de tous les matériaux de construction et de la main-d'œuvre. Je considérais que la dissonance existante se limitait uniquement à l'arbitraire actuel des attributions de contingents et réclamais donc que la gestion et l'attribution des contingents de construction soient confiées au Dr Todt.

Bormann voyait manifestement cela dans un contexte plus large. En tout cas, il m'a demandé de faire preuve d'une stricte retenue. Je soupçonnai d'abord une dissimulation et fus indigné de ne pas être informé de tous les processus. Mais je dus bientôt reconnaître que Bormann s'efforçait d'éviter une querelle ouverte. L'hystérie épistolaire de Speer l'a tout de même fait éclater.

L'objectif de Speer vers la fin de l'année 1940 est illustré par son projet de 'Führer-Erlass' [décret du Führer]. Ce décret devait lui assurer le 'pouvoir

de disposition' sur tous les plans de construction du Reich dans des dimensions quasi 'mégalomanes'. Il est incompréhensible que sa volonté de puissance se soit imposée sans retenue contre son mode de pensée habituellement si froid et pragmatique. Dès ses premiers balbutiements, cette surenchère ne pouvait qu'échouer. C'est ce qui s'est passé, et Speer, très affecté, retire le décret. Il avait compris qu'il n'aurait jamais pu obtenir l'accord d'Adolf Hitler pour son décret, et pourtant il en a voulu à Bormann et il m'est tombé dessus. Il a combiné cela avec une rancune magistrale, qui l'a placé dans la meilleure situation possible, et moi dans la pire. C'est là que le vrai Speer s'est montré sous une forme admirable. Cela vaut la peine d'en faire état(2).

Le 26 novembre 1940, Speer écrit à Bormann. Il justifie le 'décret du Führer' qu'il souhaite et y joint un projet qui doit servir de base à ce décret : « Plan d'organisation pour un délégué du Führer pour l'art de la construction et l'urbanisme du NSDAP ». Il y est dit que « le délégué est matériellement directement subordonné au Führer » et que « son domaine d'activité dépasse les tâches du Parti pour les questions d'urbanisme ».

Speer à Bormann : « Je n'ai pas non plus maintenant l'ambition d'assumer cette tâche », et il ajoute, après avoir rappelé ses tâches et activités précédentes : « La mission de réaménagement de la capitale du Reich, ajoutée à la consultation sur les projets de construction les plus divers des Gauleiter, exige déjà largement la moitié de ma force de travail ».

C'est ce qui m'a incité, il y a quelque temps, lors d'une discussion ouverte, à demander au meilleur connaisseur de la nature de Speer à quoi il avait utilisé l'autre moitié. S'il avait réfléchi à la manière dont il pourrait me donner un coup de pied dans le tibia ou me faire un croc-en-jambe ? Il a ri : pas seulement à vous ! C'était sa méthode pour amener l'adversaire à creuser une fosse pour lui-même. Il aidait ensuite toujours celui qui tombait à se relever et pouvait s'énerver lorsqu'il voyait des gens trop zélés s'en prendre à la victime(3). Un César Borgia du XXe siècle, sauf qu'il n'était pas aussi méchant que le fils du pape. Et il n'a eu recours au poison qu'en 1945.

Mais revenons à la lettre de Speer à Bormann : le Führer devrait décider si lui, Speer, doit assumer la « responsabilité centrale » de la conception des bâtiments du NSDAP – dans ce cas, il souhaiterait toutefois que le Führer lui-même, afin de consolider sa position, définisse dans un décret ses compétences et surtout celles de ses collaborateurs. La fin de la lettre est marquée par un « si » et un « et » étrange :

« Si, en revanche, le Führer devait se rallier à mon souhait personnel et renoncer à ma mission, je vous prie de proposer en même temps que les

Gauleiter se voient confier en premier lieu la responsabilité de la conception artistique des bâtiments du Parti, car il me semble dangereux que cette tâche soit centralisée et confiée à des non-spécialistes (par exemple à la direction de l'organisation du Reich) ».

Il s'agissait en effet d'un soupçon ; du moins, c'était une indication qui n'était pas fondée. Et c'est précisément lorsque Speer a écrit ou dicté cela qu'il devait se rendre compte à quel point Adolf Hitler ressentait discrètement une « responsabilité centrale », une « direction centrale » pour toute création artistique, ce qui se traduisait déjà par la division presque fédéraliste du Reich en Gau, régions traditionnellement développées et liées au paysage.

Dans la « Chronique de l'inspecteur général des constructions pour la capitale du Reich » de 1941, il est fait état de manière pertinente du retrait du décret par Speer, de l'avis d'Adolf Hitler et d'une autre lettre de Speer à Bormann, dans laquelle se dessine la discorde :

« Monsieur Speer a donné le compte rendu suivant d'un entretien avec le Führer : le 17 janvier de cette année, j'ai fait la déclaration suivante au Führer : pendant ma maladie, j'ai eu des doutes sur l'opportunité de définir mes tâches générales. Je pense qu'il serait faux que je m'occupe trop des questions générales de construction et des constructions du Parti en particulier. J'ai fait remarquer que ces travaux m'avaient malheureusement aussi pesé jusqu'à présent.

Je pense donc qu'il serait préférable pour les travaux artistiques qui m'ont été confiés que je puisse me retirer en grande partie de ces tâches. Je pourrais alors me consacrer exclusivement à l'œuvre de ma vie, la construction des bâtiments de Berlin et de Nuremberg.

Le Führer a clairement et joyeusement approuvé mon point de vue. Il trouvait qu'il serait dommage que je me perde trop dans ces choses générales. Il pense toutefois que je ne pourrais pas éviter de donner un conseil de temps en temps. Il a cependant précisé, à ma demande, que c'était à moi de décider quand et dans quelle mesure je pouvais donner un conseil. Il a également accédé à ma demande, à savoir que pour tous les plans qui lui ont été présentés par d'autres, même si l'auteur se référait à moi, la responsabilité incombait toujours entièrement à ce dernier.

L'histoire de cette décision est la suivante.

Depuis longtemps, il s'était avéré nécessaire que tous les plans d'urbanisme et les constructions du Parti soient gérés par un seul homme et représentés auprès du Führer. Le Reichsleiter Bormann, à l'origine de cette

initiative, avait demandé à M. Speer d'accepter cette fonction. En collaboration avec le Reichsleiter et la Chancellerie du Reich, Monsieur Speer avait rédigé et discuté un décret du Führer.

Avant de le présenter au Führer, le Reichsleiter avait demandé, à l'insu de Speer, l'avis du Dr Todt et de Giesler. Alors que le Dr Todt était d'accord sur le principe, Giesler rejeta le décret sur des points fondamentaux, sans s'entretenir au préalable avec Monsieur Speer, comme cela avait été le cas jusqu'à présent, de manière amicale.

Comme le Reichsleiter Bormann était également d'accord avec Giesler sur des points essentiels, il n'a pas été possible de parvenir à un accord.

Le 20 janvier, M. Speer a fait part au Reichsleiter Bormann, en tant que chef de la chancellerie du Parti, de sa décision de :

1. retirer sa demande de décret sur un 'délégué à l'urbanisme et à la construction au sein du NSDAP',

2. renoncer à poursuivre l'examen d'un décret relatif à un 'chargé de l'urbanisme',

3. qu'à l'avenir, il ne porterait plus le nom de 'chargé de la construction au sein du NSDAP', car il ne correspondrait pas à ses tâches telles qu'elles sont définies désormais.

Monsieur Speer a justifié le déclenchement de cette décision, qui le préoccupait depuis longtemps, par l'avis négatif du professeur Giesler sur les décrets précités.

Il annonça en outre l'abandon, dans les semaines à venir, des domaines de travail pour lesquels il n'était pas tenu par le Führer lui-même ou pour lesquels il ne ressentait personnellement aucun plaisir. »

La lettre au Reichsleiter Bormann se termine ainsi :

'Je dispose d'un temps de travail libre grâce à ces mesures et je vais demander au Führer de me confier le traitement supplémentaire d'une ville. Vous admettrez qu'en construisant une nouvelle ville, comme Drontheim, je donne plus de plaisir au Führer et je laisse à la postérité un signe visible de mon travail ....'

Parallèlement, M. Speer a informé le Ministre du Reich, M. Lammers, qu'il retirait sa demande de traitement du décret sur le 'commissaire à l'urbanisme'. Il a toutefois posé comme condition que les domaines d'activité de l'urbanisme et du droit général de la construction restent du ressort du Ministre du travail du Reich et ne relèvent pas de ses compétences, comme le prévoyait le Commissaire au logement du Reich.

Le 23 janvier, M. Speer a publié la note suivante :

« Le Führer a décidé, à ma demande, que la planification de la nouvelle ville d'environ 250 000 habitants à construire près de Drontheim serait conçue et réalisée par moi en tant qu'inspecteur général des travaux. Il a fait remarquer de lui-même qu'il était également juste que l'ensemble de la direction des travaux, effectuée par mon service berlinois, reste entre mes mains'.

Le Ministre du Reich, le Dr. Todt, qui avait été invité à l'époque par le Reichsleiter Bormann, tout comme le professeur Giesler, à prendre position sur les projets de décrets qui, pour M. Speer, avaient été réglés par l'entretien avec le Führer le 17 janvier, exprima en conclusion, dans une lettre adressée à M. Speer le 24 janvier au sujet du 'cas Giesler', son souhait que les 'bonnes relations de coopération fondées sur le respect sincère et la camaraderie' entre Speer et lui soient maintenues comme par le passé.

Le week-end suivant, M. Speer et le Dr Todt se sont rencontrés à Hintersee pour une discussion[4] ».

Voilà pour la « Chronique ». Et en ce qui me concerne, certaines choses sont vues de manière très unilatérale : en tant que responsable de mes chantiers et de l'utilisation de la main-d'œuvre, je me suis opposé à juste titre à la réduction des contingents promis. Oui, je me suis même permis d'en parler avec le Dr Todt et Bormann.

Mon point de vue était le suivant : Speer pouvait bien s'étendre, mais pas au détriment des constructions qui m'étaient confiées et de mes missions d'urbanisme. S'il pensait alors pouvoir me faire la peau, il se trompait. Ma résistance était dirigée contre sa maîtrise unilatérale et arbitraire des contingents.

J'ai devant moi le projet de Speer concernant le décret du Führer, il fait partie, comme beaucoup d'autres choses, de mes documents :

À la rubrique « Amt VI », il est écrit « Hauptabteilung Genehmigung und Kontingentierung » [département principal d'autorisation et de contingentement] ; au point b, il est lapidairement constaté : « Attribution de contingents pour toutes les villes de réaménagement, puisque, après consultation du Dr Todt, ces contingents sont gérés par moi ! »

Mais il y a bien plus, – car s'il y a pouvoir de disposition, il faut le faire à fond !

Sous II – Amt für Städtebau [Office de l'urbanisme], avec quatre sous-titres, on recense pour l'instant 45 villes du Reich ou du Gaust, auxquelles s'ajoutent, avec la nouvelle ville de Drontlicim, six autres constructions urbaines en Norvège.

Sous l'intitulé « Amt III – Baugestaltung » [Office III – Conception architecturale], avec sept sous-titres ou domaines particuliers, il y avait la « conception artistique des forums des Gau et des Kreis », la « conception artistique des installations communes des groupes locaux », la « conception des bâtiments des sections et des associations affiliées du Parti national-socialiste (DAF, NSV, etc.) ».

Cela aurait signifié la soumission à mes ordres de planification, et j'aurais alors dû m'opposer de la même manière qu'avec le régime de contingentement déjà pratiqué.

La lettre de Speer à Bormann du 20 janvier 1941 n'est pas reproduite intégralement dans la « Chronique », il manque les passages dans lesquels Speer m'attaque :

« Je (Speer) n'aurais cependant jamais pensé que le camarade de parti Giesler s'opposerait avec une telle virulence à mes décrets et déclencherait ainsi ma décision finale.

Un ami, qui pourrait en outre m'être redevable, ne devrait pas agir ainsi, car :

1. il a vu les décrets avant vous à Berlin, sans faire de remarque à ce sujet… »

Qu'est-ce que cela signifie ? Speer avait pourtant mon accord sur ce qu'il m'avait expliqué, en tant qu'ami, il m'aurait tout de même dit que son objectif avait changé et qu'il était désormais orienté vers le 'pouvoir de disposition'. S'il m'avait montré les décrets à l'époque, les « petits caractères au verso » n'avaient pas encore été formulés et étaient devenus une condition du recto. À cette époque, je considérais encore Speer comme un ami lié par notre grande mission commune.

Sous le chiffre 4 de mon registre de péchés, il est ensuite mentionné que je n'aurais pas dû essayer d'influencer le camarade de parti Dr Todt dans un « sens négatif pour Speer ».

« Vous devez comprendre », dit-il à Bormann, « que beaucoup de choses se sont effondrées en moi lorsque j'ai vu ma confiance illimitée dans l'amitié du camarade de parti Giesler disparaître.

Comme vos préoccupations (celles de Bormann) n'étaient pas très éloignées de celles du professeur Giesler, j'ai décidé, pendant notre entretien, de quitter définitivement ce domaine d'activité.

Peu de temps après, j'ai pu faire part de mon point de vue au Führer et j'ai été heureux qu'il comprenne et approuve mes préoccupations. Je suis

aujourd'hui certain qu'il a toujours été opposé à mes activités dans tous ces domaines, car il s'est manifestement réjoui de ma décision ».

La phrase finale de la lettre de Speer à Bormann se lit ainsi :

« Je sais qu'après le difficile travail de liquidation des prochaines semaines, je serai extrêmement heureux de ma décision, qui m'a été suffisamment difficile à prendre ».

Speer vit alors en moi l'ami déloyal et ingrat qui s'était opposé avec virulence à ses décrets, et il m'écrivit une lettre insultante.

La colère s'est emparée de moi, contre tout le monde et contre tout, contre ce fou de pouvoir et d'autorité, contre Bormann et contre moi-même, parce que je n'avais pas agi plus tôt comme je l'aurais dû. C'est ce que je fis alors, je demandai à être relevé de mes fonctions.

De même que Speer, dans sa colère, a rejeté tout ce que le Parti lui avait confié comme tâches, de même je l'ai fait. Lors d'une conversation avec Bormann, j'ai dit spontanément : au lieu d'être soutenu dans des tâches pas vraiment faciles, je reçois des coups et de l'hostilité – faites donc les choses sans moi – je ne me suis pas imposé à Munich et à Linz – je vais rejoindre les soldats !

C'était très mal vu de ma part, et j'y repensais souvent par la suite.

Le féroce Hagen avec sa tête de mule westphalienne, disait Bormann. Le Führer a décidé : Giesler doit être à la hauteur de ses tâches !

S'il nous a été possible – à Speer et à Giesler – de déplaire à Adolf Hitler avec nos bêtises, c'était au moment le plus tendu, celui de la décision sur 'Barbarossa'. On demanda au Dr Todt et à Bormann de jouer les médiateurs entre Speer et moi, mais les belligérants campèrent sur leurs positions. Ils s'évitaient et, lorsqu'ils se croisaient, ils se regardaient en chiens de faïence.

Il devait rester quelque chose de la confiance qu'il avait placée dans son ancien 'ami'. Car si je me souviens bien, Speer ne pouvait pas avoir oublié sa déclaration de guerre plus qu'ouverte en faveur du réaménagement de Munich, qui n'était que limité dans le temps avec son 'Giesler à Munich – ce qui est désormais toléré'.

La profonde déception suscitée par l'abandon du décret a donné lieu à une caricature au sein de la « confrérie du javelot[32] » dans le « cloître de l'autolimitation » : Speer se repose sur la colonne enveloppée de nuages après des efforts déplorables. Tandis que le frère Stephan, l'urbaniste,

[32] [NdT : jeu de mots avec le nom de Speer(e), « Speere » = javelot.]

entonne la cantate Miserere 'Nur Berlin', Schelkes, le frère planificateur d'espaces verts, arrose les tulipes Berlin et Nuremberg et le petit tulipier Drontheim. Au premier plan campe le chroniqueur Wolters, la continuité personnifiée, pleine de compréhension pour tous les événements, excellente avec le 'semper idem' que l'on rencontre rarement. Les confrères et confesseurs Heftlage et Brugmann se sont déjà retirés pour méditer dans leurs cellules de prédilection sud-est/sud-ouest.

C'était sans doute la fin du décret souhaité par Hitler, par lequel Speer voulait mettre tous les plans de construction du Reich sous son contrôle, – mais la lutte pour les contingents, pour le fer de construction et l'acier, continuait, tout comme pour les pierres de taille.

Dans la Chronique pour 1941, on peut lire sous la date du 18 avril :

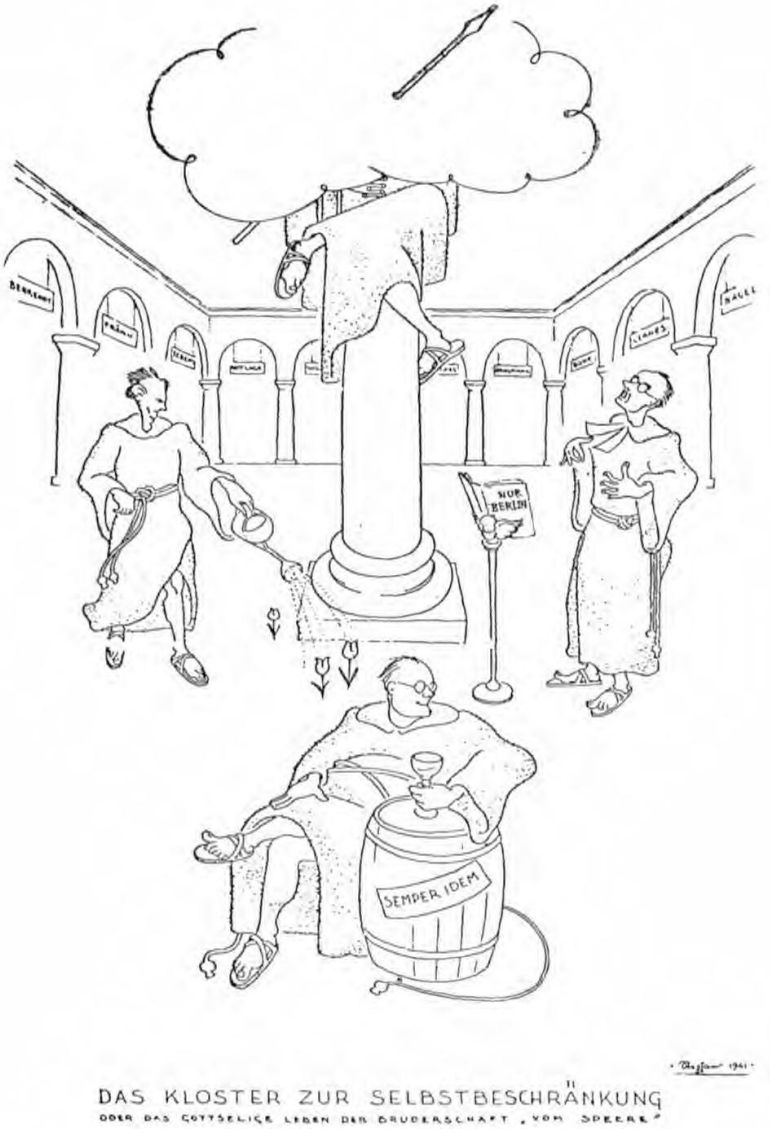
« ...Après un dîner en commun, le Reichsmarschall a examiné de onze heures du soir à deux heures du matin les plans du Reichsmarschallamt, qui l'ont extraordinairement impressionné.

...Il (Göring) signa en outre la lettre suivante au Dr Todt : 'Pour les travaux de réaménagement ordonnés par le Führer à l'inspecteur général des constructions pour la capitale du Reich (programme immédiat de l'inspecteur général des constructions), les restrictions de l'utilisation du travail ordonnées dans mon décret du 18.2.1941 ne doivent pas être appliquées. Je demande que les mesures d'application soient fixées avec le professeur Speer.' »

La Chronique indique ensuite :

« Le Reichsmarschall s'est engagé à fournir les quantités de fer de construction demandées par Monsieur Speer, soit 7 000 tonnes par mois pour le programme d'urgence[5] ».

Parlons maintenant des pierres de taille ; selon la Chronique de l'année 1941, le « décret sur les pierres » est daté du 22 juin. Par la suite, la direction générale de la construction de Speer a été informée par le Ministre de l'économie du Reich que 'l'obligation d'annoncer les commandes de carrières' était entrée en vigueur : « Le traitement de cette question est entre les mains du professeur Brugmann au sein du GB-Bau. Il est ainsi possible d'exercer une influence sur toutes les adjudications de pierres par le GB-Bau ou l'inspecteur général des travaux », peut-on lire de manière lapidaire[6]. Le professeur Brugmann était un collaborateur de Speer.




*LE CLOÎTRE DE L'AUTOLIMITATION*

La Chronique est vraiment très instructive et constitue une mine d'informations. Le 24 novembre 1941, Alfred Rosenberg propose à Speer de prendre en charge l'urbanisme dans les territoires de l'Est. C'est à peu près la même chose que l'on trouve dans les « Souvenirs » de Speer.

Mais Speer finit par décliner l'offre de Rosenberg fin janvier 1942 : « Parce que je craignais », écrit-il dans ses 'Souvenirs', « qu'une autorité centrale pour l'urbanisme ne doive avoir pour conséquence une uniformisation des villes[7] ».

Cette profession de foi n'a de sens que si on la compare au projet de 'décret Hitler' et à la lettre qu'il écrivit à Bormann. La Chronique de 1941 ne mentionne pas la décision de Speer de janvier 1942. Mais tout de même, Speer doit avoir sérieusement envisagé d'accepter cette mission, car la chronique de 1941 dit ceci :

« Huit jours plus tard (après le 24 novembre 1941), M. Speer a eu un entretien avec le Dr Todt, au cours duquel il l'a informé que le Gauleiter Meyer était venu le voir quelques jours plus tôt au sujet d'une prise en charge de l'urbanisme à l'Est. Dans le cas d'une commande du Führer, Speer et Todt devaient se mettre d'accord sur la répartition des tâches : l'autorité de Todt se chargerait de l'ensemble de la construction, tandis que lui-même se chargerait de la planification des travaux. Il ne sert à rien, dans ce cas, de confier la réalisation des travaux à deux autorités différentes. Il a également fait savoir au Dr Todt que Schultze-Fielitz et lui-même étaient tout à fait d'accord sur cette question. Par ailleurs, il souhaitait que le terme 'urbanisme' englobe non seulement la planification générale, mais aussi la planification individuelle des bâtiments, de manière à garantir l'unité artistique des villes. Le Dr Todt était d'accord avec cette répartition des tâches prévue dans certaines circonstances[8] ».

La Chronique fait état d'une autre curiosité d'un genre tout à fait particulier :

« Le soir du 19 avril (1941), Monsieur Speer est retourné au quartier général du Führer, où il a félicité le Führer pour son anniversaire à midi, en présence de son escorte personnelle. Le lendemain matin, A. (Albert) Bormann lui a remis un certificat rédigé comme suit :

'Mon Führer !

À l'occasion de votre 52e anniversaire, les artistes soussignés du projet de réaménagement de Berlin vous demandent, mon Führer, de pouvoir participer à la noble compétition pour la reconstruction de la ville de Linz sur le Danube.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Speer | Distel | Schmidt | Dierksmeier |
| Breker | Hetzelt | Kreis | Hentrich |
| Kaspar | Stich | Thorak | Tamms |
| Brugmann | Klaje | Ortner | Pinnau |
| | | | Dustmann[9]' ». |

Lorsque j'ai lu cela après de longues années, j'ai été affecté : c'était donc la raison de la remarque d'Adolf Hitler au quartier général du Führer à Winniza en 1942, lorsqu'il m'a dit : à l'avenir, c'est vous qui choisirez les architectes avec lesquels vous voulez travailler à Linz[10]. Les autres membres de son entourage permanent, qui étaient au courant de cette étrange adresse d'anniversaire, n'avaient sans doute pas pensé à cela ? En ce qui concerne Bormann, je peux comprendre qu'il n'ait pas voulu souffler sur les braises, il s'est plutôt efforcé tout le temps de réduire la discorde entre Speer et moi.

Mais c'était ainsi à l'époque, – Speer ne reculait devant aucun effort lorsqu'il s'agissait de faire plaisir au Führer. Ou bien était-ce une ambition sans limite et blessée qui le poussait à courir sur le terrain du réaménagement de Linz en tant que manager, entraîneur et acteur, avec son équipe nationale d'architectes, de sculpteurs et de peintres, qu'il avait tous engagés fermement pour Berlin[11]. Pourquoi donc – pour me chasser, moi, le solitaire, à qui Adolf Hitler avait confié la planification de sa ville natale et de sa dernière demeure, dans une 'noble compétition' ?

Avant la décision prise par Adolf Hitler concernant ma commande de planification pour Linz, à laquelle Speer a assisté avec une expression fermée que je ne comprenais pas à l'époque, l'offre spéciale de Speer aurait été étrange. Quoi qu'il en soit, offrir cette offre comme cadeau d'anniversaire me semble encore aujourd'hui de très mauvais goût.

Avec cette ingérence dans le projet de Linz, Speer dépasse la limite qu'il s'était lui-même fixée après son entretien avec Adolf Hitler le 19 janvier 1941 et dont il a informé Bormann dans sa lettre du 20 janvier 1941 :

« Je ne suis responsable vis-à-vis du Führer que de tous les travaux de Berlin et de ceux de Nuremberg. Seuls ces travaux peuvent représenter l'œuvre de ma vie dans un avenir lointain. Ils sont ma plus grande joie, – mais en même temps, ils m'obligent à rassembler mes forces pour cela et à ne pas me laisser distraire par d'autres tâches. »

**Voir illustrations B33, B34, B35, B36 (séction « ILLUSTRATIONS »)**

Speer savait qu'à Linz, je répondais à une demande personnelle d'Adolf Hitler. Sinon, je me serais opposé à cette mission, comme j'avais déjà refusé de mon plein gré de m'engager dans le champ de bataille de Munich en matière de réaménagement. Speer aurait dû en tenir compte.

Au tournant de l'année 1941/42, Bormann écrit à Speer en mentionnant son « souhait le plus cher pour l'année 1942 » : la réconciliation. Speer répond par une lettre révélatrice datée du 2 janvier 1942, que Bormann considérait alors comme le premier signe d'une possible réconciliation. Vous devez vous réconcilier, je vais tout faire pour cela, c'est ce que j'ai souvent entendu de la part de Bormann à cette époque. Bien sûr, car Adolf Hitler l'avait chargé de servir d'intermédiaire entre Speer et moi.

Pour moi, le contenu de la lettre de Speer avait une autre signification, après un jugement de valeur :

« Même si j'aspire à ce que mes constructions ne soient et ne puissent être dépassées par personne dans leur qualité artistique et que je suppose que ce ne sera jamais le cas (c'est après tout le but de la vie !) – je suis conscient que le professeur Giesler pense la même chose de ses constructions ; car il s'abandonnerait lui-même s'il n'aspirait pas à la même chose, mais supposait autre chose de ses œuvres ».

Que pouvais-je dire d'une telle conception du métier d'architecte ? Elle me paraissait déjà à l'époque exagérée, et elle l'est encore aujourd'hui. Mais ceux qui connaissent Speer savent qu'elle correspond à sa manière d'être[12].

Il ressort également de cette lettre que Speer était prêt à renouer avec moi, dans un premier temps, « comme il est d'usage entre collègues ».

« Je voudrais faciliter une telle démarche au camarade de parti, le professeur Giesler, en revenant sur l'opinion que j'avais à l'époque, selon laquelle il avait pris position contre moi 'intentionnellement et dans mon dos', afin de me nuire. Je dois d'abord maintenir les reproches que j'avais à faire à Giesler à l'époque, puisqu'ils n'ont pas été réfutés. Du reste, leur réfutation ne m'intéresse pas non plus à l'avenir ».

Le matin du 8 février 1942, l'accident d'avion mit tragiquement fin à la vie du Dr Todt. Speer succéda au Ministre du Reich, le Dr Todt, dans toutes ses fonctions.

Bormann m'annonça peu après que Speer allait désormais faire la paix avec moi : il vous proposera d'oublier tout ce chagrin et tout ce tracas, et vous l'accepterez volontiers, je vous en prie !

Le 24 février, Speer me demande de me rendre à la maison du Dr Todt pour une discussion : nous sommes tenus de mettre fin à la querelle, nous répondons ainsi à un souhait du Dr Todt.

On ne parla plus des causes qui avaient déclenché la discorde, rien ne fut donc réfuté ni éclairci, nous n'en avions sans doute ni l'un ni l'autre envie. L'amitié était pragmatique, elle s'est terminée de mon côté avec le témoignage de Speer devant le TMI à Nuremberg, définitivement lors de ses déclarations le jour de sa libération, le 30 septembre 1966. Et cette 'amitié' a été enterrée sous le fatras de ses déformations insensées et des preuves de sa rééducation réussie dans ses déclarations, ses entrevues et ses livres.

J'ai sous les yeux les notes de sa lettre à Bormann du 2 janvier 1942, qui se termine par : « C'est pourquoi mon seul souhait pour la nouvelle année est que vous apportiez au Führer beaucoup de joie et peu de déceptions en 1942 grâce à votre activité responsable ! Avec mon amitié et mes salutations les plus cordiales, Heil Hitler ! Votre Albert Speer ».

Et voici devant moi l'entrevue de *Playboy* avec la question suivante :

« Quel genre d'homme était Bormann ? » À quoi Speer répond :

« Il était le membre le plus grossier, le plus brutal et le plus impitoyable de la hiérarchie nazie – et croyez-moi, c'était quelque chose. Personnellement, il était violent et primitif, sans aucune culture ni finesse. Par nature, c'était un homme de main, mais c'était aussi un type brutal qui traitait ses subordonnés comme des animaux, avec un mépris sadique pour leurs sentiments. Il était soit à vos pieds, soit à votre gorge, le pire type de paysan avec la pire espèce de ruse de paysan. Il savait comment piéger les gens pour qu'ils croient qu'il était un assistant insignifiant et digne de confiance du 'Führer', alors qu'il passait son temps à construire astucieusement son propre empire ».

Les formules par lesquelles il concluait ses lettres à Bormann sont très discrètes par rapport à cette vulgaire image déformée que Speer donne de Bormann : « Et je vous prie cordialement de continuer à me donner votre soutien amical » et « En toute amitié et avec mes salutations les plus cordiales ».

Je discutais de cela avec mon ami Franz Alfred Six lorsqu'il m'a rendu le *Playboy* avec l'entrevue de Speer. Je veux être bref, me dit-il. Ce que Speer s'est permis de faire avec cette déclaration maniaque témoigne d'une pensée méprisante. Le journaliste a ensuite manipulé cet ouvrage malfaisant.

Puis il a ajouté : je suis un homme pauvre, malade et sans espoir quant à mes vieux jours, – mais même pour un million, je ne voudrais pas être dans la peau de Speer.

Il y a quelques années, j'ai eu une conversation avec un ancien collaborateur de confiance de l'époque de Weimar et de Munich. Bien sûr, nous avons aussi parlé de Speer et de ses 'Souvenirs'. J'avais déjà pris congé, il m'a accompagné jusqu'à la porte, lorsqu'il m'a dit : Monsieur Giesler, vous devez bien admettre que Speer était bien supérieur à vous ! – Mais bien sûr qu'il l'était, ai-je dit, et comment !

En rentrant chez moi en train, j'ai eu le temps de réfléchir à la raison pour laquelle Speer m'était si supérieur et en quoi il l'était. Il était intelligent – quand la question s'est posée de savoir s'il fallait être architecte ou mathématicien, il a choisi le métier d'architecte, car il pouvait aussi être mathématicien.

Et la pensée mathématique et calculée était la base de toutes ses manipulations. Il s'agissait pour lui de superviser pour le bien de la direction. Il était doté d'un talent d'organisateur hors du commun, qui s'alliait à l'insouciance de traiter les fonctionnaires, de les manipuler et de gérer les fonctions.

Il voyait la construction dans toutes ses fonctions, dans tous ses effets secondaires, également du point de vue des matériaux, des forces de construction, des contingents, du fer de construction et des pierres, – ses agents lui assuraient le droit exclusif de disposition dans toute l'Europe.

Le transport – bien sûr, c'était important, des colonnes de transport, des régiments même, et des flottes de transport, des bateaux, des barges. Il disposait d'un service de renseignements, de la presse, de la propagande et du cinéma.

Il pouvait déléguer tout cela, il aurait pu confier beaucoup de choses au libre entrepreneur, mais il voulait tout gérer lui-même, s'en emparer lui-même. Pour cela, il fallait du temps et de la main-d'œuvre. Speer avait les deux, car Berlin, la capitale du Reich, et les constructions à Nuremberg, comme il l'a dit à Bormann, n'en occupaient que la moitié.

En cela aussi, Speer était supérieur à moi, – car qu'il s'agisse de Weimar, de Munich ou de Linz, chaque tâche exigeait en son temps toute ma force de travail, même au-delà de toutes les heures de repos.

Mais le plus important aurait presque pu être négligé : Speer disposait également d'un important bureau d'architecture avec d'excellents urbanistes,

architectes, ingénieurs civils et planificateurs d'espaces verts ; des sculpteurs et des peintres indépendants étaient à sa disposition.

Speer était un manager en architecture – je n'étais qu'un architecte. Speer était puissant – mais, comme Davidson sait le rapporter : « …en même temps sans intérêt pour le pouvoir ! »

## Le Säulenheilige (Stylite)

En 113, le Sénat romain a érigé une colonne géante en l'honneur de l'empereur et général Trajan. Sur le chapiteau de la colonne se trouvait la statue d'airain dorée de l'homme honoré.

L'historien de l'art Bruhns écrit : « Habituée à l'immensité et soucieuse de se surpasser, Rome a imaginé cette nouvelle forme d'immortalisation du triomphe, qui n'a pas moins convaincu l'humanité de sa force d'expression que le genre plus ancien des arcs honorifiques, dont le rang s'est alors quelque peu effacé. En effet, de même que la colonne colossale exprime la notion de 'hauteur' de la manière la plus pure, elle se prêtait tout particulièrement à l'hommage aux plus grands. Antonin le Pieux et Marc Aurel reçurent des colonnes similaires à Rome, Arcadius la sienne dans la nouvelle capitale Constantinople ; mais lorsque l'Europe se sentit particulièrement proche de la grandeur romaine à l'époque de Napoléon, elle offrit au nouvel empereur la colonne Vendôme à Paris – et à son vainqueur, Alexandre de Russie, une deuxième colonne à Saint-Pétersbourg[1] ».

Le christianisme naissant renversa les statues de la grandeur antique et rendit désormais hommage à ses confesseurs sur les puissantes colonnes. Après le déclin définitif de la dignité antique, aux quatrième et cinquième siècles, des ermites chrétiens ascétiques ont revendiqué l'emplacement sur les chapiteaux des colonnes romaines, pour le plaisir de Dieu. Le plus connu d'entre eux était Symion Stylite d'Alep. On appelait ces ascètes et ces pénitents des stylites ou des saints des colonnes, qui s'efforçaient néanmoins d'élever leur rang en s'élevant eux-mêmes.

S'élever soi-même – qui pourrait refuser cela au stylite, qui se tenait entre la terre et le ciel ? Sa position élevée, d'où il pouvait tout voir, ne le prédestinait-elle pas à juger le mal et, s'il le fallait, à mentionner le bien ? Tout ce qui descendait de cette hauteur solitaire mais triomphante sur les terriens était significatif, même les injures et les réprimandes, même si certaines n'arrivaient que 'post festum' aux personnes attentives.

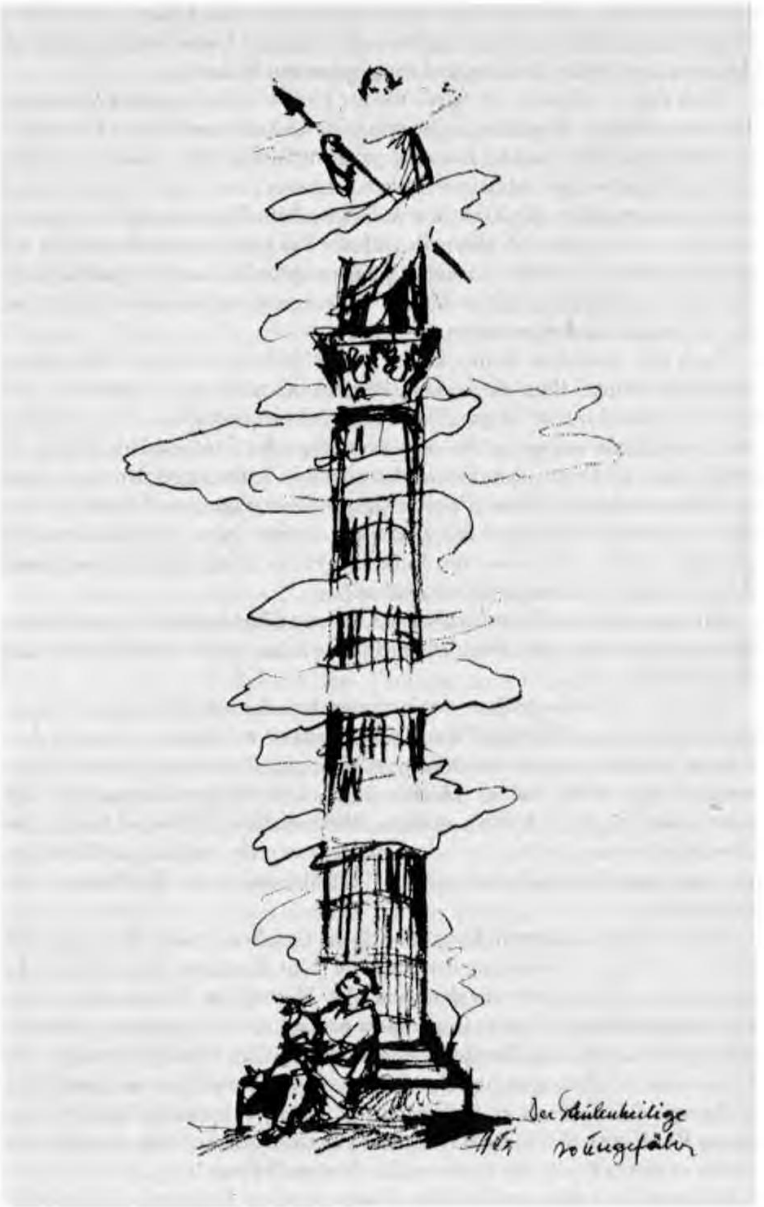
Dans les « Spandauer Tagebücher » [journaux de Spandau] de Speer, j'ai vu quelques caricatures que son collaborateur Hans Stephan avait dessinées. Elles ont été réalisées à l'époque de l'apogée de la planification du réaménagement de Berlin. Speer écrit à ce sujet : « Nous ironisions sur notre propre gigantisme[2] ! »

C'est alors que m'est revenu le souvenir de la caricature la plus ironique de Stephan. Elle semblait ambivalente au premier abord et pourtant, en y regardant de plus près, elle était sans équivoque : une colonne géante s'élance à travers les volutes de myrrhe et d'encens, voire à travers les nuages, pour atteindre une hauteur gigantesque. La fumée de l'offrande enveloppe également la statue en toge romaine sur le chapiteau – un Speer est visible, marquant ainsi le plus haut placé.

Cela a d'abord fait penser à un hommage césarien antique. Mais sur le stylobate de la base à trois niveaux de la colonne, le chroniqueur est assis en habit de capucin, s'efforçant de noter soigneusement toutes les pensées du personnage le plus haut placé, toutes ses confessions et opinions, mais aussi toutes ses invectives, afin de les transmettre à la postérité et à l'entourage intéressés[3].

Cette caricature était d'époque ; et pourtant, avec le moine au pied de la colonne, elle était en même temps, comme il s'avère maintenant, orientée vers l'avenir. Stephan avait représenté le présent impérial tout en évoquant, avec un sens visionnaire, « ce qui est à venir ». Le moine sur le stylobate ne permet pas d'autre interprétation. Stephan a-t-il jamais soupçonné la justesse de sa représentation : Speer en tant que saint des colonnes ? Mais toujours est-il qu'il le plaçait plus haut que le pénitent, ascète et querelleur Symion Stylites d'Alep, de quelques tambours de colonnes. Car Stephan, en tant qu'architecte, avait le sens du rang et de l'échelle correspondante.

Après la parution des livres de Speer, j'ai rencontré beaucoup de gens qui pensaient que son étrange transformation, son monde de pensées schizoïdes, ses déformations et son invective, ainsi que sa pénitence embarrassante, étaient le résultat de 20 ans de 'torture carcérale par l'isolement', comme on a l'habitude de le désigner selon Sartre. Je n'étais pas d'accord : Voilà trop d'influence de l'environnement, – il se peut que l'emprisonnement en ait accentué les contours. Chez Speer, ce 'retournement' est un pur opportunisme, froid et soigneusement calculé, qui correspond à sa nature génétiquement déterminée, dont il faisait déjà preuve avant d'être en prison.


Der Säulenheilige
zu Kungsfälv

Après la comédie grotesque devant le tribunal militaire de Nuremberg, lorsque Speer tenta d'attacher le raton laveur Tabun à la barrière du tribunal – « J'avais l'intention de tuer Hitler avec du gaz toxique, mais…[4] » – il fut abordé par Kranzbühler, l'avocat de la défense du grand amiral Dönitz. Il demanda à Speer s'il n'aurait pas été plus sûr et plus efficace d'abattre Hitler plutôt que de mener une opération au gaz toxique qui aurait affecté un nombre inconnu de secrétaires, de chauffeurs, etc. sans atteindre avec certitude Hitler lui-même. La réponse de Speer fut : « Je ne pouvais pas tirer ! »

L'avocat remarque à ce sujet : « Cela m'a suffi pour caractériser cette personnalité, et ses deux livres n'ont fait que renforcer mon opinion de l'époque[5] ».

L'expérience et la prise de position de l'avocat intègre et ancien juge de la flotte servent à clarifier les choses : s'il avait connu la caricature de Stephan, il serait parvenu à une autre appréciation, – on n'attend pas d'un stylite qu'il sache tirer. En revanche, on pourrait plutôt imaginer du poison chez un stylite. Mais encore une fois, pas chez Speer, le « numéro deux du Reich » ; il ne lui manquait pas seulement une échelle pour accomplir l'acte imaginé dans le puits d'aération du bunker de commandement de la chancellerie du Reich.

Il se peut que dans le 'cercle intime' des compagnons de Speer, on ait balbutié des plans lyriques en méconnaissance totale de la situation. C'est la seule façon d'expliquer l'appel de Cage à Cage de son collaborateur de la 'planification centrale' en hiver 1946, alors qu'il était prisonnier : il n'arrivera rien à Speer – il sera le Ministre allemand de la construction ! Sans aucun doute, l'aveu de culpabilité, associé à la déclaration d'intention d'assassinat, devait constituer la base de la défense de Speer. Mais cela n'a été qu'un cri de propagande du premier rééducateur que les Américains ont lancé sur le peuple allemand. C'est devenu un succès de l'escroc « Dr. Gaston Oulman ».

En commençant par le charivari désespéré de ses déclarations devant le tribunal militaire, Speer, en tant que prisonnier, multiplie les sarcasmes et les rodomontades, puis, vingt ans plus tard, en tant qu'homme libre, il se livre dans ses livres et ses entrevues à des invectives effrénées qui n'épargnent même pas les victimes de la justice des vainqueurs.

Pour se justifier auprès de ses enfants, pour qu'ils n'aient pas honte de lui, et pour « aider encore une fois le peuple allemand[6] » par son attitude qu'il croit sincère, il croit devoir enlever aux morts de la guerre, aux combattants pour l'Europe, le sens de leur sacrifice. Pour les survivants, il

est certainement réconfortant d'entendre désormais Speer dire que leurs maris, leurs fils et leurs frères se sont sacrifiés, que leurs femmes et leurs enfants ont été bombardés pour un faux idéal et pour « une folie totale ». Comme il l'écrit, c'est ainsi que Speer a « le mieux servi son propre peuple[7] ».

Il y a encore l'infamie devant le tribunal de Nuremberg : Speer s'est allié avec le principal accusateur américain Jackson ! Si jamais il y avait un doute à ce sujet – trente ans plus tard, le processus est maintenant confirmé par Speer lui-même de manière arrogante : « Lorsque Jackson a commencé le contre-interrogatoire, il a souri aimablement ». D'ailleurs, poursuit Speer, « j'aurais collaboré avec quiconque soutenait ma ligne de conduite visant à ramener les Allemands à la raison[8] ».

Il a tenté de manipuler le cours de l'histoire et des événements dans ses 'Souvenirs', dans ses 'Journaux de Spandau' et dans ses entrevues injurieuses. Il veut participer à la confusion du peuple allemand, bien qu'il s'expose ainsi au soupçon d'un manque de conscience historique et de véracité.

Et c'est dans un état schizoïde que le plonge le crottin de cheval trouvé sur le lit de la cellule de la prison de Spandau. Speer l'associe à l'orbe des insignes impériaux de pouvoir et de dignité. Ensuite, le crottin de cheval s'associe à l'idée de l'aigle qui tient dans ses serres le globe terrestre[9].

Il découvre les « traits profondément criminels du visage de Hitler », et il croit devoir supposer qu'une partie du succès d'Adolf Hitler reposait sur l'audace avec laquelle il prétendait être un grand homme[10]. Cela devrait suffire à la démonstration.

Qui pourrait ne pas s'en souvenir ? Speer était alors considéré comme le confident ; il semblait être le Jean qui était proche du cœur de Hitler. Bien sûr, son intelligence, son extraordinaire talent d'organisateur, sa manière insouciante de se mettre en scène, son ambition et sa quête de reconnaissance et de pouvoir plaidaient en faveur de Speer – oui, il se sentait déjà comme l'appelé. Il n'est donc pas étonnant que Stephan l'ait placé sur le chapiteau de la Haute Colonne, orné de feuilles d'acanthe, pour lui rendre hommage.

Mais vers la fin, le doute s'installa et les soldats chrétiens renversèrent le haut dignitaire. Après sa condamnation, un cheminement cruel de plusieurs dizaines d'années l'attendait, il en a dessiné les contours avec rigueur pour se redonner une stature conforme à sa nature.

Ce chemin, il l'a commencé et parcouru à force de volonté et de ténacité. Sans aucun doute, on peut supposer qu'il croit en lui et en son étrange mission. À sa manière, sous d'étranges signes, il a de nouveau atteint son but. Ainsi, il se tient à nouveau sur une haute colonne, complètement transformé, en tant que Baal Teschouva, comme le qualifiait son ami le rabbin Geis, – en tant que fils de la pénitence[11].

Et c'est en tant que tel qu'il a écrit ses « Souvenirs », que le professeur Eugene Davidson, historien américain, a salué comme un « témoignage historique incomparable » et un « document absolument inestimable ». En lisant les 'Journaux de Spandau' qui ont suivi, l'écrivain Zuckmayer a même perdu le souffle et presque la parole !

Speer introduit ses 'Souvenirs' par un aphorisme du théologien Karl Barth. Il aurait été plus approprié de commencer par la caricature de Stephan, on aurait ainsi été préparé aux confessions de l'homme transformé, aux opinions d'un stylite !

# Quartier général du Führer

« J'ai côtoyé Hermann Giesler depuis l'année 1937 jusqu'à la fin de la guerre, lors de ses entretiens avec Adolf Hitler. Hitler l'avait mis au courant de ses idées et de ses plans d'urbanisme et lui avait confié la planification de Munich et de Linz, sa ville natale.

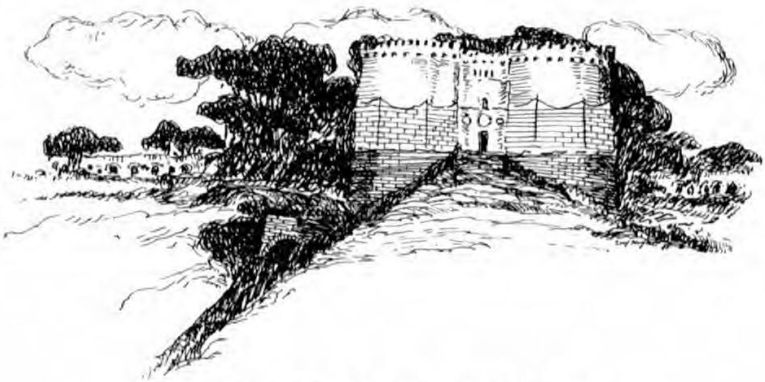
La nature de Giesler était empreinte d'une modestie intérieure que l'on ne trouve que chez les personnes dont les compétences professionnelles sont associées à de grandes qualités de caractère. Il n'hésitait pas à défendre ses propres opinions. Sa manière de faire était également reconnue par Hitler.

Hitler soulignait sans cesse combien il aimait s'entretenir avec Giesler, combien ces discussions le distrayaient de ses soucis et le rafraîchissaient ainsi.

Au cours de la guerre, Adolf Hitler fit de plus en plus confiance à Giesler. C'est ainsi que l'on peut expliquer qu'il lui parle de sujets qui le préoccupent beaucoup. Il a confié à Giesler ses réflexions à ce sujet. »

Nicolaus von Below
Colonel et adjudant de la Luftwaffe
auprès du commandant suprême de la Wehrmacht allemande
de 1936 au 1er mai 1945
Detmold 1974

# Principes



CESARIS IMPERIO REGNI CUSTODIA FIO,
QUAM MISEROS FACIO QUOS VARIARE SCIO;
INTRENT SECURI QUI QUERUNT VIVERE PURI,
INFIDUS EXCLUDI TIMEAT VEL CARCERE TRUDI.

La porte de Capoue
construite par l'empereur Frédéric II des Hohenstaufen 1239

Le 25 février 1939, j'étais invité avec ma femme chez Adolf Hitler dans son appartement privé de la Prinzregentenplatz à Munich. En plus de nous, les Reichsleiter Schwarz et Bouhler étaient invités avec leurs épouses.

Pendant le simple déjeuner, la conversation portait sur l'urbanisme et l'architecture. J'étais tout à fait conscient qu'Adolf Hitler voulait expliquer avec force l'importance de mes tâches au trésorier du Reich Schwarz et au chef de la chancellerie du Führer Bouhler, tout en soulignant la confiance qu'il avait en moi. La réunion devait servir à ma tâche, à savoir le réaménagement de Munich.

Ce n'est que pour une note de chronique privée qu'il serait important de le noter. Mais après le repas – les dames s'étaient isolées dans la pièce voisine pour discuter d'artistes qu'elles connaissaient – un aide de camp a transmis des messages et des articles de presse qu'Adolf Hitler a parcourus.

L'une de ces informations l'a sans doute incité à changer de sujet de conversation. Par la suite, j'ai assisté à une conférence qui m'a beaucoup impressionné par son sérieux. L'exposé de la pensée d'Adolf Hitler, imprégné de volonté, était fascinant.

Nous l'avons entouré, il a parlé d'une voix douce et calme. Il a commencé par évoquer les relations entre l'Allemagne et l'Angleterre, puis il a décrit la situation politique dans son ensemble et l'évolution de la situation mondiale avec les blocs de pouvoir qui se formaient. Ses réflexions et son exposé étaient entrecoupés d'une rétrospective historique de Napoléon et de l'Europe de l'époque. Il a évoqué la politique de Pitt l'Ancien, qui a fondé la position de puissance mondiale de l'Angleterre aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles et qui était liée à l'objectif d'une hégémonie européenne durable. Il en est résulté une continuation conditionnée par l'époque sous la forme d'un 'équilibre des puissances', qui a inévitablement conduit à la guerre mondiale en 1914. Adolf Hitler a dit :

L'Angleterre s'en tient à la pensée politique du XIX^e^ siècle. Sa politique est toujours dirigée contre la plus forte puissance continentale européenne. L'Angleterre ne souhaite pas du tout un accord pacifique entre l'Allemagne et la Pologne, cela ne pourrait conduire, aux yeux des Anglais, qu'à un nouveau renforcement de l'Allemagne, ce qu'ils veulent éviter à tout prix.

Ils veulent maintenir l'équilibre des puissances en Europe, bien sûr au profit de l'Angleterre et au détriment de l'Europe. Mais cela ne jouera à l'avenir qu'en faveur de la Russie et servira à promouvoir le communisme.

L'Angleterre ne veut pas voir que les rapports de force dans le monde ont changé. L'Europe ne représente plus le monde. Des blocs de puissance se sont formés, clairement identifiables dans l'espace et en dehors des États européens et de toutes les alliances d'« équilibre » possibles. Seule une Europe unie peut s'affirmer dans ce monde de blocs.

Mais la condition préalable à cette unité si nécessaire serait l'entente avec l'Angleterre. Mais tous nos efforts ont échoué, et je n'ai plus aucun espoir de parvenir à une entente.

Ignorant totalement que le XX^e^ siècle pose d'autres critères, que seule la menace de l'Est, du colosse bolchevique avec son objectif ouvertement avoué, devrait désormais contraindre le monde occidental 'l'Europe' à l'unité – non, l'Angleterre persiste dans ses anciennes conceptions. Pire encore, presque incroyable, mais c'est ainsi : il ne s'agit plus du tout pour l'Angleterre d'équilibrer les forces en Europe, l'objectif de l'Angleterre est la destruction de l'Allemagne !

Nous nous sommes fixé pour objectif de secouer le joug du diktat de Versailles, de rassembler les Allemands et de rétablir l'unité – ce qui est juste. Nous voulons opposer notre socialisme national au bolchevisme marxiste russo-asiatique qui nous menace, surmonter la lutte des classes et le chômage et éveiller la volonté de vivre du peuple en lui fixant de nouveaux objectifs.

En face, la volonté d'extermination est ouvertement exprimée. Les germanophobes, la clique à connotation juive, la juiverie mondiale dans son ensemble, envoient leurs propagandistes au-devant. Par le biais de la presse qu'ils commandent ou qui leur est inféodée, ils nous ont déclaré la guerre avec pour objectif l'extermination dès le premier jour de notre prise de pouvoir !

Dois-je vous rappeler que la Fédération juive internationale, par l'intermédiaire de son président Samuel Untermyer, nous a déclaré la guerre dès 1933 ? Cette information a été diffusée dans le monde par le *New York Times* : a guerre, désormais décidée, serait menée jusqu'à la destruction de l'Allemagne - Samuel l'a baptisée guerre sainte ! Mais c'est loin d'être la seule annonce de combat – ces déclarations vont de l'Angleterre à l'Australie en passant par l'Amérique.

L'écrivain juif Emil Ludwig Cohn a reconnu que je veux la paix. Il écrit : 'Hitler ne veut pas la guerre, mais il y sera contraint, et bientôt. Le dernier mot revient à l'Angleterre, comme en 1914'. Associé au nom de Cohn, cela ressemble à du bavardage – peut-on prendre une telle chose au sérieux ? Et pourtant – !

Je sais ce que vous pensez maintenant et ce que vous voulez m'opposer : l'Ostmark est uni au Reich, la solution à la crise des Sudètes a été signée par l'Angleterre, et pour la question du corridor avec Danzig, on trouvera certainement une volonté d'entente – j'en doute ! Vous voyez encore Chamberlain descendre de l'avion en brandissant le symbole de la paix et aussi la France, Daladier, tous deux accueillis avec enthousiasme et entourés de manifestations spontanées de joie pour le maintien de la paix.

Je vois les choses différemment ! Bien sûr, cette joie de préserver la paix est réelle – tout comme chez nous, car nous voulons aussi la paix. Mais ne nous trompons pas, je n'ai jamais eu l'impression, lors des négociations avec Chamberlain, que c'était sincère. Croyez-moi, la signature des accords de Munich ne signifie en aucun cas la reconnaissance et l'approbation du fait que les Allemands appartiennent aux Allemands. De facto, la signature des Anglais s'explique uniquement par leur faiblesse militaire actuelle.

Ils veulent gagner du temps, tout simplement, ils ne sont pas encore prêts, tant dans leur réarmement que dans l'encerclement – selon la méthode bien connue – qu'ils souhaitent.

Je suis tout à fait d'accord avec Ribbentrop sur les prévisions : l'Angleterre se prépare à la guerre à tous les niveaux, économique, politique et militaire. L'Angleterre veut la guerre, pas le peuple bien sûr, ce sont d'autres forces qui sont à l'œuvre et qui la déclencheront un jour, – je les connais[1] !

Il ne s'agit pas seulement pour l'Angleterre et les forces qui la soutiennent d'éliminer le gouvernement national-socialiste, pas plus qu'il ne s'agissait à l'époque d'éliminer les Hohenzollern – la preuve en est le diktat de Versailles.

Ils ont maintenant compris que le national-socialisme est capable de déployer pleinement toutes les forces propres au peuple allemand, et c'est pourquoi ils veulent nous détruire.

C'est un complot contre une Allemagne nationale et sociale ! Non seulement leur pensée égocentrique empêche une Europe unie, mais ils ne tolèrent pas non plus que je rassemble les Allemands en un peuple et un empire, ce qui est une évidence pour toute nation qui se respecte. Pourtant, notre empire et notre espace vital se fondent – même s'ils connaissent des périodes de faiblesse – sur une histoire de plus de mille ans, et le peuple vit sous cette exigence historique, consciemment ou inconsciemment.

Je ne peux éviter ce conflit, dont les contours se dessinent très clairement pour moi, qu'en me soumettant et en renonçant ainsi aux droits vitaux du peuple allemand. Mais même cela ne ferait que repousser le conflit !

N'oubliez pas que les groupes de pouvoir qui se sont réunis veulent la guerre ! Ils ne reconnaissent pas le droit à la vie du peuple allemand. Ils continuent à fomenter, ils n'auront de cesse. Plus ils ont de temps, plus c'est grave pour nous. Car le temps joue contre nous !

Imaginez ce que nous serions aujourd'hui si nous avions pu accéder au pouvoir en 1923. Dix ans ! Le temps est perdu. Il aurait été si nécessaire pour consolider le peuple en tant que nation, en tant qu'unité socialement juste ! Ce temps manque pour permettre à une élite nationale-socialiste de grandir dans tous les domaines, y compris militaire, avec la foi en l'Allemagne et la conscience claire de la nécessité de notre politique.

Nous nous demandions à juste titre : s'il était déjà convaincu que la guerre nous serait imposée, inéluctablement, pourquoi faire de

l'architecture, de l'urbanisme, de l'aménagement de l'environnement ? Eh bien, cela correspondait à sa nature : il devait d'une part s'attendre au pire et tout mettre en œuvre pour y faire face, et d'autre part ne pas négliger l'autre partie de sa véritable mission, les objectifs qu'il s'était fixés : façonner l'environnement qui nous convenait, à nous les nationaux-socialistes. Le fait qu'il prenne en compte les impondérables, comme cela se produit souvent dans le cours de l'histoire, est également à la base de sa manière d'agir, de construire et d'aménager, et pas seulement de s'équiper. Nous devrions y voir son espoir, même s'il est mince, un très vague espoir dans la volonté raisonnable de se préserver de ceux qui devraient se battre, qui devraient mettre leur vie en jeu.

Car les groupes de pouvoir qui fomentent la guerre, qui veulent la déchaîner dès qu'ils ont tissé leurs réseaux, dès qu'ils se croient armés – ceux-là ne se battent pas ! Ils veulent nous imposer la guerre ! Ils se sont eux-mêmes enfumés, ils se tiennent dans l'obscurité, même s'ils sonnent différemment que Brecht dans son opéra de trois sous, mais la mélodie est juste : Haine et menace !

Adolf Hitler se détourna, but une gorgée d'eau, puis reprit la parole. Sa voix sombre, bien que toujours calme et basse, avait un son métallique :

Ce que je dois chercher, c'est à empêcher ou à briser l'encerclement de l'Allemagne, quelle que soit la direction. Nous ne devons surtout pas nous laisser couper l'accès aux matières premières. En même temps, nous devons les empêcher de nous affamer comme ils l'ont fait pendant la guerre mondiale et pendant des années encore. C'est indispensable pour que nous puissions nous affirmer. Je ne dois pas non plus leur laisser le temps nécessaire à leur armement militaire pour nous anéantir. Et je ne leur laisserai pas non plus l'immense porte-avions, presque au cœur de l'Allemagne, tête de pont et base de bombardement de l'Allemagne, comme vous l'avez écrit[2], et donc d'une grande importance militaire. Ce produit des puissances victorieuses de 1918, qui s'appelle – absolument à leur service – la Tchécoslovaquie. Si ce combat devient nécessaire – je ne le crains pas !

Mais à l'intérieur du Reich, je veillerai ensuite à ce que ne se répète pas ce qui s'est passé en 1917/18 : l'usure et la décomposition de la force combative allemande. La lutte qui nous est imposée est notre destin. C'est une question d'existence – de vie ou de mort !

Si le soldat allemand met sa vie en jeu, je dois le soutenir contre toute tentative d'entraver son combat.

Je serai impitoyable et je m'en sens le droit !

Un frisson me parcourut et je pensai à la menace de Frédéric II, gravée sur la porte de Capoue, la porte d'entrée de son royaume :

« Sur l'ordre de César, je suis le gardien du royaume !
Je ferai tomber dans l'opprobre ce que je sais être variable.
Passe en sécurité celui qui est prêt à vivre sans faute,
Mais celui qui est infidèle craint l'anathème et la mort en prison »[3].

## Il s'agit toujours de l'espace

Entretien à la Chancellerie du Reich le jour du retour de Memel, le 22 mars 1939[1].

Des négociations étaient encore en cours avec le gouvernement lituanien. C'était la fin de l'après-midi, la signature de l'accord sur le retour de Memel et du pays de Memel pouvait encore être attendue dans la soirée.

C'est toujours dans les heures qui précèdent une décision que l'inquiétude d'Adolf Hitler se fait sentir, elle le pousse généralement à aller et venir rapidement, accompagnée d'explications pleines de tempérament. Il s'agissait souvent de sujets qui n'étaient pas en rapport avec la situation, j'avais alors l'impression qu'il voulait prendre du recul.

Ainsi, en cette fin d'après-midi, il a parlé de la coutume de Mussolini de la 'relève de la garde'. Il n'y croyait pas. Il a dit que pour venir à bout des multiples tâches et parvenir à des solutions raisonnables qui tiennent la route, il mettait en place des hommes en qui il avait confiance. Bien sûr, il devait être convaincu qu'ils possédaient les qualités nécessaires pour réussir. Mais il doit d'abord leur laisser le temps de se familiariser avec la tâche et attendre qu'ils soient sûrs d'eux pour la mener à bien, ils doivent également disposer du temps nécessaire en fonction de l'ampleur de leur mission. Il doit les renforcer et les soutenir. Les remplacer, oui, s'ils échouent ou s'ils abusent de la confiance :

Je veux des partisans – comment les trouver, maintenant et dans un avenir proche ? La force magnétique serait nécessaire pour que j'attire à moi ce qui est en fer !

D'ailleurs, est-ce que je connais son pays ? Je lui ai répondu que je connaissais le paysage de l'Inn et ses monuments, les petites villes comme Wasserburg, Burghausen, jusqu'à Innsbruck, grâce à mes voyages d'études.

Non, il parle du paysage du Danube – Linz, Melk, la Wachau, Krems, les magnifiques couvents, je devrais y consacrer du temps. – Braunau am hin, il y est certes né, mais Linz est sa véritable patrie :

Braunau – écoutez une petite anecdote : le Président du Reich, le maréchal v. Hindenburg, était très réservé au début de mon mandat de Chancelier. Peu à peu, j'ai gagné sa confiance. Avec le temps, il est devenu très proche de moi, – plus, je crois que je ne vais pas trop loin en disant qu'il est devenu un ami paternel.

Je l'ai beaucoup apprécié pour sa droiture et son honnêteté. Un jour, il m'a fait la remarque suivante : 'Je connais d'ailleurs votre lieu de naissance, Braunau ; en tant que jeune lieutenant, je suis passé par cette localité en 1866'. Je lui ai dit que c'était totalement nouveau pour moi, puis il s'est avéré qu'il parlait de Braunau en Bohème. J'ai eu du mal à lui expliquer que mon lieu de naissance était Braunau am Inn, en Haute-Autriche. Je l'ai convaincu avec une carte d'atlas.

Il était très intéressé, je me demande pourquoi. Eh bien, il m'a dit : 'C'était donc ça, le « caporal bohémien », on m'a menti jusque dans les moindres détails !'

Adolf Hitler imitait la voix grave propre au maréchal. Il poursuivit en disant que c'était pour lui l'occasion de faire remarquer à l'ethnologue que sa patrie faisait déjà partie de l'espace de colonisation allemand avant l'époque de Charlemagne.

Après un court silence, Adolf Hitler s'est entretenu avec moi de l'ethnographie ancienne et historique, des migrations de peuples, de leurs causes et de leurs effets. Selon lui, l'instinct naturel de survie oblige à lutter pour l'existence, et la condition pour réussir durablement cette lutte pour l'existence est l'espace.

Même une communauté moderne hautement technicisée ou un État industriel peuvent exister, mais ne peuvent subsister durablement sans un espace adéquat, ils s'étranglent eux-mêmes. L'espace est soit donné, soit conquis par la conquête de terres, il doit toujours être affirmé par la lutte ; c'est une loi de la nature(2) !

La paix mondiale est donc une idée irréelle. Certes, l'humanité respirerait si elle avait la certitude d'être libre de toute menace et d'être épargnée par la guerre. La sécurité et la continuité du développement humain – et bien, l'histoire de l'humanité nous enseigne le contraire.

La paix mondiale, tout comme la paix individuelle, est une utopie séduisante. Beaucoup ont vu dans la Société des Nations une possibilité

prometteuse et réalisable. Mais c'est déjà une platitude de dire que la vie est un combat, car l'individu, la communauté et le peuple y sont fatalement imbriqués.

Si nous faisions abstraction de structures étatiques comme la Suisse, une réserve naturelle paysagère, ou de la table de roulette de Monaco, comment la paix serait-elle maintenue dans le monde ? Par la Société des Nations et ses promesses hypocrites ou par la raison et la justice ? Nous aurions dû en faire l'expérience. Par une attitude pacifiste ? On évite le combat et on n'est pas prêt à résister, même s'il s'agit de l'espace vital ? Pour une communauté, un peuple, cela équivaut à l'abandon de soi, à l'assimilation ou à la désintégration : on devient la proie de ceux qui ne renoncent pas, qui agissent par instinct vital et qui, si nécessaire, sont décidés à se battre. La volonté de céder par principe aboutit en fin de compte à l'abandon de la substance et à la soumission.

Il s'agace déjà d'entendre la vieille sagesse populaire : 'Le plus malin cède'. C'est bien sûr très simple, on évite les difficultés, on donne raison à l'idiot et aussi au myope. Non, le plus intelligent ne doit pas céder, il doit s'imposer, il y est obligé. Mais cette obligation ne signifie pas exagération, obstination, dogmatisme, mais évaluation sobre et raisonnable de toutes les possibilités, persuasion et seulement si nécessaire : la fermeté !

Il a cité les trois premiers points du programme de notre Parti, qu'il avait proclamé le 24 février 1920 :

L'union de tous les Allemands sur la base du droit à l'autodétermination des peuples en une grande Allemagne, l'égalité des droits du peuple allemand par rapport aux autres nations, l'abrogation des traités de paix de Versailles et de Saint-Germain, et troisièmement : nous exigeons des terres et des sols (colonies) pour nourrir notre peuple et installer notre excédent de population[3].

Ce ne sont pas seulement les trois premiers objectifs du programme, ce sont aussi les plus importants, et il s'est donné pour mission de les réaliser !

Il s'agissait de promesses alléchantes de paix, de justice, d'autodétermination, annoncées par le Président américain, des illusions hors du monde d'un cerveau malade, mais tout à fait appropriées pour briser la volonté de défense. L'Allemagne ne s'est plus battue, et le diktat de Versailles a suivi ; il ne s'agissait pas d'éliminer les Hohenzollern, les Junkers, ni la nouvelle forme d'État, la démocratie, mais simplement de détruire la substance allemande. Au lieu de l'autodétermination solennellement proclamée et foulée aux pieds, c'est l'arbitraire qui s'est abattu sur nous. Rarement un peuple aura été violé de la sorte :

affamement, pillage et division de l'espace allemand, associés à l'écrasement des restes de la Wehrmacht allemande. Les frontières allemandes seraient restées ouvertes sans protection si des corps francs ne s'étaient pas formés contre le vol des terres et l'anarchie bolchevique :

On a fait porter à l'Allemagne la responsabilité de la guerre, la haine, la méchanceté et la volonté d'extermination étaient à la base du diktat de Versailles, et nous avons été traités en conséquence – pire qu'ils n'avaient jamais osé le faire contre leurs peuples coloniaux ! Seule la prise de possession du territoire par les Américains a été encore plus brutale.

L'Alsace, l'ancienne terre de culture germanophone, a été perdue pour le Reich, la Sarre a été attribuée à la France, après un vote à plus de 90 % en faveur de l'Allemagne, elle a été réintégrée au Reich en 1935. Le Tyrol du Sud a été séparé de l'Autriche, ou plutôt de l'Ostmark, et est désormais sous domination italienne. L'État pluriethnique autrichien a longtemps existé en tant que puissance d'ordre et de stabilité, même si cela était discutable. Il s'est effondré à la fin de la guerre. À Saint-Germain, cette désintégration a trouvé sa forme dictatoriale.

Mais en même temps, les 'vainqueurs' ont créé des entités arbitraires et d'étranges morcellements. Une fois de plus, un État multiethnique composé d'Allemands du Sud, de Slovaques, de Hongrois et de Polonais, subjugué par les Tchèques, a vu le jour.

La Prusse orientale a été coupée et séparée du territoire du Reich par le 'corridor polonais', qui revendique presque toute la Prusse occidentale, l'espace de colonisation cultivé par les Allemands, Danzig, l'ancienne ville hanséatique allemande, désormais 'ville libre' à prétention polonaise, les colonies bien sûr et toutes les autres petites choses, comme Memel – nous attendons aujourd'hui l'exécution de la rétrocession !

Adolf Hitler a ensuite parlé de l'absence de perspective dans laquelle il a commencé la lutte en 1920. Seule une foi indomptable en l'Allemagne et une volonté inflexible, l'appel aux idéalistes, auraient conduit au pouvoir. Les conditions seraient ainsi réunies pour substituer un nouvel ordre aux déchirements, pour renforcer la volonté de vivre du peuple sans issue, pour créer un nouveau champ de force par l'idéalisme et le courage : la nation allemande ! Il lui était désormais possible de mener la lutte contre le dictat de la honte de Versailles.

Ce n'est qu'alors qu'il a pu commencer à mettre en œuvre le programme du parti de 1920. Convaincue par l'Allemagne nationale-socialiste, la Sarre a voté à plus de 90 % pour le rattachement au Reich. L'Ostmark a suivi – qui douterait qu'il s'agissait d'une véritable décision populaire ? Mais il y a aussi

des aspects menaçants. Le début d'un nouvel encerclement est devenu perceptible. Il y a maintenant trois ans, la France a conclu un pacte militaire avec la Russie soviétique. Ses mises en garde, présentées par des diplomates, sont restées sans effet, il s'est vu contraint d'étendre la souveraineté militaire jusqu'aux frontières de l'Empire. Avec la suppression de la démilitarisation, une nouvelle humiliation du diktat se serait éteinte.

En même temps que l'annexion de la Marche de l'Est au Reich, l'agitation dans l'État arbitraire de Tchécoslovaquie a commencé. Pour la France, la Russie soviétique et l'Angleterre, la Tchéquie était un point d'appui stratégique très important, et elles n'ont pas hésité à déclarer publiquement que c'était depuis cette entité arbitraire que l'Allemagne pourrait être détruite le plus facilement par des bombes.

Les Allemands des Sudètes asservis ont été privés pendant 20 ans de l'autonomie qui leur était due, et il ne leur restait plus que l'autodétermination, même du point de vue du Reich. L'Angleterre a tenté de saper le droit à l'autodétermination des Allemands des Sudètes avec dureté et acharnement, par des moyens déloyaux. Les Anglais n'auraient pas voulu le référendum. Ils savaient pertinemment que la cession des Sudètes marquerait le début de la désintégration de la Tchécoslovaquie, car les minorités slovaque, hongroise et polonaise se détacheraient également de cette entité arbitraire. Le reste, qui n'était plus viable en tant qu'État, serait devenu le protectorat de Bohême/Moravie. L'Angleterre, la France et les Soviétiques auraient perdu leur porte-avions.

Les Tchèques vivant sous le protectorat allemand peuvent être sûrs que nous les traiterons mieux que leur ennemi Beneš n'a traité les Volksdeutsche. Ils obtiendraient une autonomie totale, leur langue, le droit à l'indépendance ne serait pas touché, sauf s'ils tentaient de provoquer des troubles ou même une révolte, auquel cas il se verrait contraint d'utiliser des moyens de force. Mais la loyauté trouverait chez lui une certaine générosité.

Dans toutes les négociations qu'il a menées jusqu'à présent pour surmonter le diktat de Versailles, il a dû constater : les Anglais et les Français ont lu le programme de notre Parti avec plus d'attention que nos camarades de Parti. Dès la première phrase – 'L'union de tous les Allemands sur la base du droit à l'autodétermination des peuples pour former une grande Allemagne' – les Anglais auraient vu une dangereuse interférence avec leur politique continentale, les Français une menace.

Pour les Italiens également, ce point de programme était discret en ce qui concerne le Tyrol du Sud, et ce dès l'annexion de l'Ostmark.

L'Angleterre accepte de discuter lorsqu'il s'agit du droit à l'autodétermination des Ashantis, mais pas lorsqu'il s'agit du droit allemand : des Allemands vers l'Allemagne, cela pourrait conduire à un renforcement de l'Allemagne, et cela contredit les principes anglais de la politique européenne du XIXe siècle. Mais cela contredit également les principes de la politique française depuis Richelieu. Il a évité toute obstination, et a au contraire pesé le pour et le contre après le rattachement de la Sarre, en proposant de renoncer définitivement à l'Alsace si cela garantissait la paix entre l'Allemagne et la France ! Il a exprimé clairement et sans réserve ce renoncement et l'a justifié dans son discours de 1938 à Weimar devant des milliers de personnes. Il estime que c'est juste, bien qu'il s'agisse d'un ancien pays de culture germanophone.

Le renoncement au plus beau paysage d'Europe – le Tyrol du Sud – est douloureux. Il attend toutefois la protection et la reconnaissance de l'autonomie légitime des Allemands du peuple séparés du Reich.

En revanche, il n'y a de dissonances territoriales entre l'Allemagne et l'Angleterre qu'en ce qui concerne les anciennes colonies allemandes, désormais en possession anglaise. Mais c'est justement en cela que les Britanniques sont conciliants, ils lui ont fait une offre grotesque, sur laquelle il veut encore revenir. Ce qui sépare l'Allemagne de l'Angleterre, c'est l'incroyable aveuglement avec lequel les politiciens anglais défendent une doctrine politique qui a entre-temps dégénéré en dogme : toujours combattre la puissance la plus forte en Europe, pour des raisons de politique de puissance, qui sont bien sûr aussi importantes pour l'économie mondiale. Les Anglais ne sont pas capables de penser autrement et ils ne se rendent pas compte que les conditions ont changé depuis la guerre mondiale, qu'un colosse s'est formé en Europe, fondé sur un énorme socle asiatique : la Russie soviétique. Ce bloc de pouvoir, qui gagne en puissance d'année en année, prétend au pouvoir mondial avec sa dangereuse idéologie communiste. L'Angleterre oublie que ce n'est pas l'Allemagne, mais la Russie soviétique qui devient la puissance la plus forte en Europe et que, comme par le passé, la nation allemande est le seul rempart contre l'Est.

Le maréchal Pilsudski l'avait compris. S'il voulait préserver l'État polonais, cela n'était possible à long terme qu'en s'appuyant sur une Allemagne forte. Avec le maréchal Pilsudski, il serait parvenu à un accord sur la question du corridor de Dantzig de manière raisonnable, sans que les puissances occidentales n'aient la possibilité d'intervenir. Il est bien sûr important pour la Pologne de disposer d'un accès à la mer Baltique et de son propre port, et il ne méconnaît nullement cette nécessité, même si cet

accès passe par l'ancienne Prusse occidentale colonisée par les Allemands. Il trouve d'ailleurs que le terme de 'corridor' est incroyablement minimisé.

D'autre part, nous avons le droit d'avoir une liaison extraterritoriale directe avec la Prusse orientale, tant par la route que par le rail. Pour éviter toute divergence, le Ministre des affaires étrangères, sur ses instructions, a fait parvenir au gouvernement polonais une proposition généreuse, raisonnable et très mesurée de notre part. Il s'est même déclaré prêt à garantir les frontières polonaises du corridor et à prolonger le traité germano-polonais de dix ans ou plus, tout en étant conscient de ce qu'il impose au peuple allemand et à une certaine partie de celui-ci.

On ne peut pas parler de Danzig. Selon la volonté des 96 % d'Allemands de cette ville, elle doit être réintégrée politiquement au Reich, mais sans porter préjudice aux intérêts polonais dans le domaine économique. Il ne voit pas ce qu'il pourrait faire de plus. Il est d'autant plus touché par la dureté avec laquelle on s'oppose à ses efforts de règlement pacifique. Il ne sent pas seulement la résistance du gouvernement polonais. Les Anglais et les Français encouragent les Polonais à la déraison, ils veulent empêcher toute solution pacifique, ils s'agitent et jouent au poker, et il a le sentiment qu'ils peuvent voir dans ses cartes. Tout cela est étrange.

Il a donc décidé de laisser en suspens le règlement germano-polonais du corridor de Danzig jusqu'à ce qu'il soit possible de négocier raisonnablement. Les événements politiques et les changements territoriaux qui en découlent se sont précipités au cours de l'année écoulée, un apaisement sera bénéfique. Après avoir longuement réfléchi, Adolf Hitler a déclaré : à moins qu'on ne me force – contre ma volonté – à être ferme !

J'aimerais faire intervenir ici ce que j'ai vécu environ un mois plus tard. Adolf Hitler m'avait invité, en même temps que Speer, Breker et Thorak, à son 50e anniversaire. Avant le début du défilé militaire sur l'axe est-ouest, des délégations du Reich ont été reçues. Un groupe de Danzig a clôturé l'événement. Dans l'attente, ils sont entrés dans la grande salle de réception – chose inhabituelle, les portes se sont fermées derrière eux. Au bout d'un moment, ils sont revenus, l'air grave et oppressé. Je me suis souvenu de ce qu'Adolf Hitler m'avait dit : j'ai décidé de mettre en veilleuse le règlement du corridor de Danzig. Il a dû en discuter avec les habitants de Dantzig et les exhorter à la patience.

Adolf Hitler attendait toujours la conclusion du traité avec la Lituanie sur Memel, que Ribbentrop devait lui annoncer par téléphone : oui, Giesler, il s'agit toujours de l'espace – je pense au troisième point du programme de

notre Parti : nous avons besoin de la terre et du sol pour nourrir notre peuple et pour installer notre excédent de population.

À l'époque, il avait mis les colonies entre parenthèses, car il avait sa propre opinion sur la valeur et la non-valeur des colonies. Le diktat de Versailles nous a enlevé les colonies pour des raisons mensongères et en déformant les faits. Les Allemands, en tant que colonisateurs, étaient certainement aussi bien, voire mieux, que les Anglais, les Français, les Belges, les Hollandais et les Portugais.

Il n'y aurait donc aucune raison de renoncer à la restitution des anciennes colonies allemandes. Notre revendication serait tout à fait justifiée. Il y a un an, l'Angleterre a fait une proposition pour régler nos revendications coloniales non encore satisfaites. Cette offre est presque perfide et nous expose à de nouvelles difficultés – il ne veut pas en parler davantage[4] !

Pour lui, la question coloniale n'est pas prioritaire, c'est pourquoi il n'a pas accepté de négocier. Ce qui l'intéresse, ce sont les Allemands dans les territoires arbitraires.

Il ne veut pas non plus de colonies allemandes – du moins pas dans le sens que l'on donne encore à ce terme : possession coloniale ! Nous devrions nous réjouir d'être libérés de ces idées dépassées. Le gain n'est qu'apparent, il consommerait nos forces et nous aliénerait. En cas de crise, nous perdrions ces territoires d'outre-mer, nous ne pourrions pas les défendre.

Mais l'évolution de la question coloniale suit également de nouvelles voies, certainement encore plus rapides que ce que l'on peut déjà constater aujourd'hui en regardant le passé. Il suffit de penser qu'autrefois, de vastes territoires des actuels États-Unis étaient d'abord des colonies de l'Angleterre et de la France, et de l'Espagne en Amérique centrale et en Amérique du Sud. Depuis, des États indépendants se sont formés. L'évolution sera la même, en particulier en Afrique :

Je suis fondamentalement convaincu qu'un peuple, y compris les individus, ne doit pas perdre son lien avec l'environnement dans lequel il est né. On se moque à l'étranger, mais aussi chez nos intellectuels aliénés de la terre, de la formule courte : 'sang et terre'. Et pourtant, la rétrospective historique, et notamment l'Antiquité, confirme ce lien. Ce n'est qu'en relation avec l'environnement que naît pour un peuple la volonté de vivre et la force d'une culture du terroir aux différenciations multiples et très fines. Je pense en outre que l'enracinement des Allemands dans leur habitat spécifique, dans le sol, est particulièrement particulier, voire nécessaire. Je

pense à la figure mythologique d'Antée, qui retrouvait toujours la force en touchant le sol. Le peuple allemand est continental dans l'espace, et son expansion ne doit pas perdre le lien avec sa 'patrie' d'origine – j'utilise ce mot de manière réfléchie ! – ne doit pas se perdre.

Ainsi, par exemple, tout Allemand qui émigre en Amérique est perdu pour sa mère patrie, il devient américain, il perd son lien avec sa patrie et, dans notre sens, il dégénère parce qu'il s'enracine trop dans le sol étranger.

Il est convaincu que toute extension territoriale sous forme de territoires d'outre-mer n'apporte que des avantages matériels limités et un succès limité dans le temps. Mais en même temps, elle apporte dans les régions colonisées une oppression consciente, même si elle est d'abord tolérée, pour les tribus, les peuples ou les races qui y vivent. La plupart du temps, la colonisation est liée à l'activité missionnaire chrétienne, qui ne correspond pas à leur pensée raciale. Au lieu de la confiance et du développement, la révolte s'installe et la haine en est le résultat !

Adolf Hitler a continué à parler de l'accaparement de terres et de continents pratiquement déserts ou faiblement peuplés, comme le territoire des actuels États-Unis, du Canada et de l'Australie. Il a esquissé l'éviction ou l'extermination brutale des habitants originels, largement inférieurs en termes de développement. Les États ainsi créés, des formations arbitraires qui auraient pu atteindre une importance et une puissance matérielles, sont dépourvus de tradition et n'ont pas été formés ; aucune culture ne s'est développée sur leur sol. Il est étrange que les Allemands d'origine aient été les premiers à s'enraciner dans ce nouveau sol et à s'y identifier plus fortement que les autres. Il a poursuivi par des considérations sur la différence entre une ferme et une exploitation agricole. Ce qu'il a dit ensuite sur le problème colonial me semble important :

Si je fais valoir une quelconque revendication sur les anciennes colonies et si j'impose cette revendication, c'est uniquement pour montrer de manière démonstrative comment j'aborderais le problème latent des colonies, comme nous, les nationaux-socialistes, qui sommes, dit-on, arrogants dans notre pensée raciale et entourés de clôtures.

Je considérerais nos anciennes colonies comme des territoires et des pays d'échanges économiques qui nous sont attribués. Nous leur offrons notre aide pour qu'elles puissent évoluer vers l'autonomie qui correspond à leur spécificité et à leur vie propre. Nous leur donnons la possibilité de devenir des entités ou des États souverains, tout en les liant à nous dans leur intérêt mutuel. Notre intérêt est d'étendre l'autarcie qui nous est imposée.

Bien sûr, Adolf Hitler espérait que cet échange fournirait à l'Allemagne des matières premières importantes comme le cuivre, l'huile végétale, et il ne voulait pas, comme il l'a particulièrement souligné, renoncer au café, au thé, au cacao, aux fruits, bref, aux produits de luxe pour les ménages allemands.

Si nous leur faisions comprendre que nous reconnaissions notre espèce et notre race et que nous les reconnaissions dans leur espèce et leur race, il pensait que nous pourrions gagner leur estime, qu'ils deviendraient nos amis parce que nous les respections, et qu'ainsi ils nous soutiendraient. Adolf Hitler s'arrêta et dit :

Il est important que nous ne soyons pas les seuls à reconnaître leur vie propre, mais que leur forme d'Etat propre soit également reconnue de manière générale, afin qu'ils ne soient pas considérés comme des 'possessions coloniales allemandes' et qu'ils ne soient pas impliqués dans des complications en cas de crise grave.

Un aide de camp demanda à Adolf Hitler de répondre au téléphone dans l'ancien appartement de Bismarck. Il revint heureux et détendu : Memel et le Memelland, le territoire spolié, avec 160 000 Allemands, appartenaient désormais à nouveau au Reich.

# Obstacles à la paix

## Le 8 novembre 1939

Après un déjeuner commun plus que simple à l'« Osteria Bavaria », un petit restaurant modeste typique de Munich, je me suis rendu l'après-midi avec Adolf Hitler dans ma salle de planification et mon atelier de la Prinzregentenstraße, une aile transversale du Nationalmuseum.

Dans la grande salle, les modèles et les plans d'urbanisme étaient clairement organisés pour la discussion. Comme toujours, Adolf Hitler écoutait mes explications avec une attention soutenue. Il posait des questions, comparait les plans avec l'aspect plastique des modèles, donnait des idées, prenait des décisions, le plus souvent intuitivement, suivies d'une brève justification.

Parfois, il me donnait un encouragement, un petit compliment, comme : Giesler, vous êtes appliqué ou : vous avez exactement répondu à mes attentes.

C'est ce qui s'est passé cet après-midi-là. Entre 5 et 6 heures, l'un des téléphones sur ma table de travail a sonné – c'était la ligne directe de Berlin, sans l'intermédiaire de la centrale. Un adjudant SS a décroché le téléphone. Il haussa les sourcils : pour vous, mon Führer, c'est urgent !

Adolf Hitler prit le combiné, puis il dit : Oui – Göring – oui – quoi ?, concentration tendue – une légère rougeur couvrit son visage.

C'est incroyable – arrêter tout de suite – je serai à Berlin demain matin, très tôt – préparez tout pour la discussion – non, je ne prends pas l'avion, c'est trop incertain pour moi dans cette situation. Vous recevrez un message.

Il raccroche le téléphone, se tourne vers nous : je veux être à Berlin le plus tôt possible demain matin – reposé. À l'attention des adjudants : renseignez-vous immédiatement sur les heures de départ et d'arrivée possibles pour notre train spécial, nous partons plus tôt, il ne faut pas partir après, mais avant les trains de Berlin prévus à l'horaire – avec un bon intervalle de temps.

Martin Bormann : et votre traditionnel discours à la Bürgerbräu ? – Il sera avancé, le déroulement du rendez-vous dépendra de l'heure de départ

du train – je dois arriver reposé à Berlin – Schaub, à partir de quand la communauté des anciens se réunit-elle habituellement à la Bürgerbräu ?

Ils sont déjà tous réunis, dit Julius Schaub, ils discutent et vous attendent, mon Führer, c'est la coutume.

Adolf Hitler est retourné avec moi aux maquettes et aux plans, nous avons discuté et dessiné des détails jusqu'à ce que l'heure de départ de son train soit fixée. J'ai encore quelques questions à vous poser, mon Führer. – Giesler, vous m'accompagnerez, même jusqu'au train, nous pourrons alors discuter jusqu'au départ.

Pendant le trajet jusqu'à son appartement de la Prinzregentenplatz, il était silencieux – dans son salon, il me dit tout bas :

Mes plans ont été déjoués, il semble qu'il y ait une faille dans les hautes sphères de l'armée ou même – ce à quoi je n'ose pas penser – une trahison ouverte !

Il a commencé son discours à la Bürgerbräu plus tôt et l'a terminé plus tôt que d'habitude. Dans le train spécial, Adolf Hitler m'a dit : Giesler, je n'ai pas le temps pour l'instant de prendre toutes les décisions que je dois encore prendre, je vais être très préoccupé. Venez à Berlin la semaine prochaine avec vos plans. Le train a commencé sa course.

Lorsque je sortis de la sortie nord de la gare, des voitures du service de sécurité arrivèrent, tous feux ouverts. Un Sturmführer que je connaissais courut vers moi. Vous arrivez trop tard, lui dis-je, le train du Führer est parti. Il se tourna vers un autre officier SS : informez immédiatement la kommandantur de la gare, le train doit être arrêté à Augsbourg pour prévenir le Führer – puis vers moi : une bombe a explosé dans la brasserie Bürgerbräu - derrière le pupitre - des morts et de nombreux blessés – un attentat, il visait le Führer !

C'était le mercredi soir, le 8 novembre 1939, et c'est ainsi que j'ai eu pour la première fois un aperçu de l'étrange imbrication des destins entre trahison et attentat, avec pour objectif la liquidation d'Adolf Hitler.

Quelque temps plus tard, il me dit qu'il était convaincu que cet attentat n'était pas l'œuvre d'un solitaire fanatique, mais plutôt d'une clique juive anglaise[1].

# Impatience en temps de guerre – Chancellerie du Reich, janvier 1940

J'étais à la chancellerie du Reich avec des plans d'urbanisme. Après le déjeuner dans la grande salle à manger conçue par le professeur Ludwig Troost, qui impressionnait sans doute tout le monde par son classicisme à la fois sobre, austère et moderne, Adolf Hitler a fait les cent pas avec moi dans le jardin d'hiver attenant. Je lui fis part de l'état d'avancement du projet de Munich.

Il m'a assuré que je pouvais à peine mesurer à quel point il attendait avec impatience le moment où il pourrait se consacrer davantage à ces tâches. Il voulait voir comment l'environnement allemand se façonnait selon nos objectifs nationaux-socialistes, comment nos villes trouvaient leur forme moderne adaptée au trafic, sans perdre leur originalité et leur spécificité.

C'est la tâche qu'il s'est fixée : l'unité nationale et, après avoir surmonté l'insidieux diktat de Versailles, la construction sociale, liée à l'aménagement de l'environnement – exactement comme l'exprime le nom de notre Parti.

Au lieu de cela, il doit mener une guerre qui ne sert pas les intérêts de l'Allemagne, pas plus que ceux de l'Europe. Il doit se battre avec ses généraux et perd un temps précieux dans le vague espoir de les convaincre de ce qui est stratégiquement et tactiquement nécessaire dans notre situation. À quelques rares exceptions près, ils pensent avec des idées qui sont depuis longtemps dépassées. Les principaux généraux, ceux à la tête de l'armée de terre et en partie ceux à la tête de la Wehrmacht, pensent dans les dimensions du passé. Lorsqu'il les a devant lui, qu'il entend leurs arguments, qu'il voit leurs visages et leurs yeux, il n'est pas sûr qu'ils aient la qualité de commandement nécessaire non seulement pour comprendre la dureté de cette époque, mais aussi pour la surmonter !

L'incompétence se manifeste là où on ne l'attend pas, elle frôle ici et là le sabotage. Il craint même une perméabilité bavarde – mais il se refuse à penser à une trahison ciblée – cela lui semble impossible, vu l'obligation éthique du corps des officiers, son lien absolu par la tradition et le serment. Tout en lui s'oppose à l'idée qu'un officier puisse ne plus s'y sentir lié – même si, bien sûr, il doit être vigilant ! Adolf Hitler s'est arrêté :

Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé dans votre atelier le 8 novembre, lorsque j'ai appris par téléphone un événement étrange qui m'a obligé à renoncer à tous les rendez-vous militaires fixés ?

Aussi grave que cela ait été et resterait une perte de temps, il y avait pour lui deux aspects significatifs de l'imbrication du destin : j'ai échappé à l'attentat et j'ai gagné la liberté de renverser un plan stratégique du passé et de le remplacer par un nouveau concept d'attaque dont j'attends un succès retentissant – dans le vrai sens du terme ! Nous avons continué à faire les cent pas dans la grande salle. Il restait convaincu que ce poseur de bombe avait agi sur ordre. Il y eut un long silence, puis Adolf Hitler reprit la parole :

Maintenant, un nouvel incident m'inquiète. Il y a quelques jours, c'était le 10 janvier, l'officier Ia[33] d'une division d'aviation s'est envolé de nuit et par brouillard de la région de Münster vers le sud pour rejoindre des postes de commandement à l'arrière, avec les plans d'opération et les ordres de déploiement. Et ce, malgré l'interdiction de vol et au mépris des ordres ! Le pilote s'est égaré et a atterri en Belgique - atterrissage forcé, m'a-t-on dit. Je ne peux tout simplement pas m'imaginer qu'une telle chose soit possible. Or – imprudence irresponsable, désobéissance aux ordres ou trahison – ce que l'officier avait dans son dossier se trouve selon toute probabilité en Belgique, et les Anglais et les Français en ont donc connaissance. J'ai pu faire constater quels documents sont maintenant à la disposition de l'adversaire qui pourra les consulter à sa guise.

Il s'agit d'ordres d'attaque concernant le secteur nord de la Luftwaffe, selon le plan Schlieffen, – et ce nouveau et ancien plan Schlieffen est le produit de la plus haute intelligence militaire de l'État-major allemand. Jusqu'à présent, ces grands stratèges s'efforçaient toujours de rendre l'aile droite forte. Ces plans stratégiques, même ceux d'un Schlieffen, appartiennent au passé – réchauffés comme de la choucroute par les éternels passéistes – mais ils n'en sont pas meilleurs pour l'époque actuelle.

Bien sûr, l'adversaire connaît ces plans, au moins depuis 1914, et depuis, il en est convaincu, il a été averti par une source bien informée que rien n'avait changé. Adolf Hitler marqua une pause, puis déclara sarcastiquement : pour autant que cela concerne l'État-major allemand !

L'adversaire a maintenant reçu une nouvelle copie originale de ce plan, avec quelques détails qui confirment le nouveau plan Schlieffen. Il en tirera profit. Espérons que l'adversaire ne soupçonne pas d'intention dans la remise des plans d'opération par l'Ia, il y a parfois des processus de pensée

---

[33] [NdT : Officier d'opérations (Ia) : Dans la Wehrmacht, l'acronyme « Ia » désignait l'officier d'opérations, responsable de la planification des opérations militaires pour un état-major.]

étranges. Mais sinon, tout cela devrait lui convenir, car il a depuis longtemps une autre conception de la campagne de France, si ce combat inutile ne nous est pas épargné au dernier moment.

Mais il a abandonné cet espoir : derrière l'Angleterre et la France se trouvent les forces qui veulent la guerre. Il se sentait préparé, il avait soigneusement réfléchi à tout, jusque dans les moindres détails : je suis très confiant !

## L'invitation à Paris

En hiver 1940, quelque temps après la conversation sur l'étrange événement du 10 janvier, j'ai été l'invité d'Adolf Hitler à la chancellerie du Reich pendant quelques jours. Une soirée a été très importante pour moi. Nous étions assis en petit comité autour du feu de cheminée du grand salon de l'époque de Bismarck.

Des discussions sur les mesures d'urbanisme à Munich avaient précédé, ce qui détermina également le thème de la suite de la conversation. Adolf Hitler a parlé de l'expérience urbaine de Rome et de Florence, il a raconté, de manière très détendue, tout ce qu'il avait vu et vécu lors de son séjour en mai 1938.

Il décrivit les grandes impressions et les petites banalités qui passaient à côté, comme les hautes salles impressionnantes du Quirinal qu'il occupait en tant qu'invité du roi. Par leur échelle, elles donnaient une impression de tenue et de grandeur. Mais au moment de dormir, il aurait été embarrassé parce qu'il ne savait pas comment et où éteindre l'éclairage, les interrupteurs étant cachés :

Cette situation m'a rappelé une anecdote tirée du petit livre du peintre Gulbransson[1], magistralement illustré. Il avait été appelé à Munich en provenance de son pays natal, le Nord, et il raconte comment il a passé la nuit à Berlin. Après beaucoup d'efforts, il avait enfin réussi à éteindre l'éclairage au gaz de sa chambre d'hôtel. Adolf Hitler a ri. Mais le lendemain matin, le personnel de l'hôtel et le médecin ont eu encore plus de mal à lui insuffler à nouveau la vie !

Je ne courais pas ce risque, mais c'était un énorme chandelier. L'ordonnance et les serviteurs ont résolu le problème.

Adolf Hitler a ensuite décrit un tour de ville en voiture ouverte, avec le roi à ses côtés – ou devrais-je dire 'à côté de l'empereur et du roi' ? Nous sommes passés devant le territoire papal, avec une vue sur le Vatican. Puis

j'ai vu de loin la place Saint-Pierre avec l'élan grandiose de la monture des colonnes du Bernin, avec la fontaine, l'obélisque, la façade de l'Épine et, derrière, presque évanouie, la coupole de Michel-Ange ! Et alors que je regardais encore, fasciné, sa majesté m'a donné un coup de coude sur le côté, a gloussé en désignant furtivement les dignitaires ecclésiastiques de haut et de bas rang. Ils tiraient leurs chapeaux médiévaux avec un élan latéral et s'inclinaient profondément.

Et cela se répétait inlassablement – je voulais m'imprégner des espaces de la place et des rues, des constructions, mais le coude revenait, accompagné du ricanement aigu. Il prenait certainement plaisir à ce que ces révérences m'incluent inévitablement. J'étais content quand ce voyage s'est terminé, car je commençais à me sentir mal, enfin, vous pouvez imaginer ce que je ressentais. Si je voyais à temps un de ces gardiens d'âmes dont je pouvais supposer qu'il déclencherait le coude et les ricanements de sa majesté, je tentais alors de faire diversion en pointant l'autre côté vers une construction, mais là aussi j'ai joué de malchance – il y en avait un là aussi !

Nous avons ri, une question s'est posée. Non, dit Adolf Hitler, il n'était pas du tout 'sous la croix', j'avais plutôt l'impression qu'il pensait très librement. Ce n'est pas le cas de la reine. Lors d'une grande réception, j'ai eu l'honneur de la guider. Il y avait un concert avec des artistes que je connaissais (il a nommé la chanteuse, j'ai oublié son nom) ...et Gigli[34]. Magnifique la salle et la décoration florale. Je conduisais Sa Majesté, elle était très majestueuse – mais très décolletée ; que ce soit pour m'honorer ou pour me torturer, elle avait un crucifix autour du cou – non, pas seulement une croix, mais plutôt un Christ sur une croix en or. Je n'ai pas pu m'empêcher de constater que le Christ était en mauvaise compagnie.

Adolf Hitler restait sérieux et pensif, tandis que j'avais du mal à ne pas rire et serrais les dents. Puis il a continué à raconter :

Mais je suis sorti complètement du cadre, mon comportement était indigne, car après le concert – il était de haut niveau – je me suis levé et j'ai remercié les artistes. On ne fait pas ce genre de choses, on se laisse divertir ou amuser, mais on garde ses distances. Sa Majesté ne m'a pas pardonné ce faux pas, elle me l'a fait remarquer très clairement, moi le plébéien.

Lorsque je suis rentré en Allemagne, j'ai ordonné que les pensions des anciens ministres SPD tels que Severing, etc. soient augmentées, car ils m'ont finalement préservé de l'horreur. Quand je pense au Duce – !

---

[34] [NdT : Beniamino Gigli est un ténor italien.]

Ce n'est qu'à Florence que le Duce s'est réveillé, qu'il a retrouvé sa personnalité. Rome a été placée sous le signe de la majesté, de l'aristocratie, de l'armée et de la cour, Florence sous le signe de lui-même et, bien sûr, du Parti. Quelle ville ! – âpre et austère, mais fleurie, dans un environnement aux formes originales et au charme naturel !

Et nous voilà revenus au sujet qui le fascinait le plus. À présent, on établissait des comparaisons, les principes fondamentaux à partir desquels naît une formation urbaine – la ville au bord d'un fleuve, la ville orientée vers l'eau comme Venise ou vers la mer comme Naples. Adolf Hitler souriait :

J'y ai aussi vécu un épisode grotesque – ça commençait bien : soirée de fête à l'Opéra de Naples, et mon bon Linge cherchait désespérément dans les valises ma queue-de-pie et ce qui allait avec – le temps passait, je devenais nerveux, enfin, même si c'était tardif.

C'était une représentation éblouissante de 'Aida', avec des voix magnifiques. Soudain, vers la fin, une énorme poutre tombe du plancher de la salle sur la scène. Le bruit et les cris de terreur interrompent le duo. Mais, vite repris, l'opéra touche à sa fin après ce 'point culminant'. Des applaudissements nourris. J'entends derrière moi deux membres de l'escorte, je ne veux pas les nommer : 'Respect total, oui, ils savent faire ça – ils ont visé juste et sont tombés à côté – oui, et aussi le cri tout à fait réel, tout à fait naturel ! Et comment ils sont à part ! – Mon garçon, dans la théâtralité, ils nous dépassent !' Dieu sait qu'ils croyaient que c'était prévu par la mise en scène et que cela faisait partie du jeu.

Maintenant, je pouvais rire. Mais ensuite, on a continué à parler d'architecture. Je lui ai demandé quels bâtiments de Rome l'avaient particulièrement impressionné. – Bien sûr, les magnifiques bâtiments de la Rome antique, qui impressionnaient déjà par leur échelle : le Colisée, les thermes de Caracalla, qui sont également admirables en ruines. Mais c'est le Panthéon qui l'a le plus impressionné – !

Après un court silence, nous avons poursuivi la conversation. Adolf Hitler a parlé de la ville de Budapest, délibérément orientée vers le fleuve, comme de la plus belle ville du Danube. Je ne pouvais pas imaginer que, malgré mes nombreuses tâches, il me confierait la même année la conception d'une 'ville sur le fleuve', avec sa ville natale de Linz sur le Danube.

La plupart du temps, c'est l'eau qui est à l'origine de la fondation d'une ville, et ce depuis la nuit des temps ; la mer avec la navigation, le courant, le fleuve avec le gué ou l'obligation d'assujettir ce fleuve par la construction

d'un pont. Les Romains étaient passés maîtres dans ce domaine, leurs ponts voûtés en pierre, leurs constructions en bois par-dessus les fleuves et – inversion de l'idée de pont – leurs aqueducs ont permis de canaliser l'eau vers leur ville sont exemplaires jusqu'à aujourd'hui. Les villes se sont également développées à partir de fortifications nécessaires. Il a cité quelques exemples avant de parler de Prague avec le Hradschin et le pont Charles sur la Vltava.

C'est à partir de ces causes et de ces objectifs que se forment les particularités des villes, leur physionomie et leur atmosphère. Dans ces villes de tradition, on sent à quel point elles sont imbriquées dans le cours de l'histoire. Ici et là, on peut voir la volonté de personnalités qui ont donné forme à ces villes, qui ont fait appel à des artistes qui ont travaillé avec leur propre obsession. Mais combien de dons artistiques, combien de talents ont disparu car on ne leur a pas donné la possibilité de s'épanouir !

Puis nous avons parlé des particularités de certaines villes qu'il connaissait parfaitement. La sonorité de leurs noms l'enchantait déjà : Rome, Florence, Paris aussi. Il s'est intéressé de près à cet organisme urbain, dès sa jeunesse, à l'époque de Vienne, il a lu sur le développement urbanistique de Paris tout ce que les bibliothèques pouvaient lui offrir, de la fondation romaine de la ville, l'Ile de France, au Paris du préfet Haussmann. Il avait poursuivi cela pendant sa période munichoise avant la guerre mondiale. Il admirait la continuité de cette conception urbanistique. C'est typique des Français. Indépendamment des formes de gouvernement, Paris est resté pour eux l'idée de base. Ce que les rois ont commencé, la République l'a poursuivi, le consul l'a repris et l'empereur l'a achevé. Il a rappelé ici les célèbres séquences d'espaces et de places, leur liaison par des axes routiers importants : Louvre – Tuileries – Place de la Concorde – Champs Élysées avec l'Arc de Triomphe, l'Étoile et les rues rayonnantes :

Mais il me semble que ce qui fait la particularité de Paris, c'est l'ancrage dans le temps de sa tradition historique et essentielle. C'est une personnalité qui a finalement imposé et mis en œuvre cette modernisation, je ne veux pas dire qu'il s'agissait d'un réaménagement – non, ce n'était pas un réaménagement au sens où nous l'entendons, les conditions idéologiques faisaient défaut. Mais ce qui me semble significatif, c'est que Napoléon III a chargé le préfet Haussmann de la planification généreuse et de la réalisation, et non les organes de la ville. C'est exactement ce qu'a fait Louis Ier à Munich, et il a pris sous la protection de l'État les rues, les places et les bâtiments qu'il avait fait construire. Les organes municipaux sont trop

facilement soumis à la pensée petite-bourgeoise et égoïste et empêchent ainsi les planifications généreuses et leur réalisation.

Napoléon III l'a également reconnu, il a mis en place le préfet qui a forcé les percées dans l'organisme urbain embrouillé pour en faire des systèmes de rues modernes, des avenues et des boulevards ; certaines choses ont peut-être aussi été dictées par la technique militaire. Mais sans ces rues, Paris aurait été asphyxiée. Pensez qu'à l'époque, Haussmann avait décrété des rues de 120 mètres de large et plus – oui, à l'époque des fiacres, qui aurait pu penser à l'époque au moyen de transport qu'était l'automobile ? Bien sûr, le centre historique de la ville a été endommagé par ces percées urbaines, ce qui est certainement regrettable. C'est pourquoi nous voulions emprunter d'autres voies pour nos réaménagements. Mais au final, c'était la bonne solution pour Paris en tant que ville mondiale. Plus tard, mais encore à temps, on a construit dans cette ville un système de transport de masse exemplaire pour l'époque, le métro !

Certes, il connaît parfaitement Paris grâce aux plans et aux représentations des différents bâtiments, mais qu'est-ce que cela signifie, il ne connaît pas l'effet des rues et des bâtiments dans leur contexte. Bien sûr, il s'était familiarisé avec l'essence historique de cette ville, mais il n'avait aucune idée de son atmosphère, de ses couleurs et de l'effet des échelles dans le détail :

C'est ce qui m'est arrivé à l'époque avec l'expérience de Rome et de Florence. Comme j'ai été surpris par la cohérence des places, des rues et des bâtiments dans l'espace urbain !

En tant que soldat en 1914, j'espérais voir Paris, en tant qu'homme politique après la défaite de la guerre, c'était impossible pour moi – mais maintenant, je vais bientôt vivre cette expérience ! Vous pouvez bien mesurer ce que cela signifie pour moi ! Les comparaisons me seront également possibles, elles sont indispensables avant la mise en œuvre des mesures d'urbanisme que nous avons prévues.

Excité, j'ai demandé : mon Führer, vous voulez voir Paris, comment est-ce possible - est-ce que cela signifie la paix ?

– Non – j'ai proposé la paix, ils n'y voient qu'un signe de faiblesse. Ils veulent la guerre, eh bien, ils l'auront ! Ils veulent la guerre à retardement, mais comme le temps travaille contre nous, l'attaque est avec nous, car elle est en même temps notre seule défense possible.

Une question circule parmi les soldats français : mourir pour Dantzig ? Cette question est justifiée du point de vue des Poilus, même pour toute la

France, mais avec l'Angleterre, ils sont sous les ordres des puissants comme la Pologne l'année dernière, poussés à la déraison, au hara-kiri ! Avec la France, il pourrait encore y avoir quelque chose de l'objectif et de l'esprit de Richelieu.

Quelque chose le dérange dans la constellation et lui donne des raisons de s'inquiéter : l'Italie ! Dans les derniers jours de la lutte politique pour un règlement pacifique de la question du corridor, les Italiens auraient sans aucun doute pu aider à empêcher le déclenchement de la guerre en adoptant une attitude claire et sans équivoque, – peut-être, avait-il pensé à l'époque. En dehors des puissants qui, en Angleterre, fomentent contre nous la guerre d'extermination, il doit y avoir d'autres forces, une conspiration à plusieurs têtes, qui se dirige contre la révolution sociale allemande :

Je crains qu'une fois que nous aurons pris Paris, les Italiens ne se laisseront plus retenir, avec empressement ils se déchaîneront, car cela pourrait leur assurer une gloire guerrière et un butin facile. Et ainsi, ils réduiront notre victoire et rendront la paix plus difficile. Pourtant, c'est avec une neutralité armée, qui lie les forces ennemies, qu'ils pourraient nous profiter le plus, ainsi qu'à eux-mêmes. – Mais le malheur, c'est qu'ils contrecarrent mes plans !

J'attends juste une météo favorable pour en finir avec la Drôle de guerre ! Six semaines après le début de l'attaque, nous serons à Paris !

– Vous voulez passer par les fortifications Maginot ? J'ai vécu la bataille de position en France à l'époque – cela me semble impossible, je n'arrive pas encore à y croire !

– Giesler, vous ne me croyez pas ? Mais j'en suis sûr. Nous allons les attaquer comme des loups, avec une telle force qu'ils ne pourront même pas reprendre leurs esprits. Il n'en reste pas moins que dans six semaines, nous les aurons battus ! Je vous invite, Giesler, à venir voir Paris avec moi !

## Norvège – avril 1940

Pendant les jours décisifs de la bataille en Norvège, en particulier autour de Narvik, j'étais l'invité d'Adolf Hitler à la chancellerie du Reich pour le déjeuner et le dîner. A la fin de la réunion militaire du soir, Adolf Hitler est revenu dans le 'salon Bismarck'. Il cherchait à discuter pour passer le temps jusqu'à l'arrivée de nouvelles informations.

Il était plein d'inquiétude et de tension, et certaines heures, il semblait très préoccupé.

C'était bien que je sois là, disait-il, car il pouvait ainsi discuter avec moi de questions de construction et essayer de se distraire. Les heures d'attente sont terribles. Il doit encore apprendre à se maîtriser totalement dans les phases de décisions importantes. Il participe trop à l'action directe et se sent replongé dans ses années de soldat. Il n'a pas encore le recul nécessaire par rapport aux événements.

Ce qui le préoccupe le plus, c'est la bataille de Narvik, d'où son inquiétude. Le groupe de combat sous Dietl est trop faible pour s'imposer face à l'engagement massif des troupes ennemies, dont la force de combat est encore renforcée par la flotte et le ravitaillement anglais.

Sur son ordre, nos soldats sont maintenant engagés dans une lutte désespérée contre cette force supérieure – et nous ne pouvons pas les aider ! Par la mer, toute possibilité de remplacement et de ravitaillement par la flotte anglaise a été empêchée, par la voie terrestre – exclue :

Combien de temps pourront-ils tenir, – et c'est justement le maintien à Narvik qui est d'une importance capitale ! Vous comprenez ce que je ressens ? Je me demande si le moment est venu pour le groupe de combat de passer en territoire suédois et de déposer les armes ? Le général Jodl est favorable à la poursuite de la lutte. Je me rends compte maintenant, en me remémorant mes années de soldat, qu'il est plus facile de se battre que de porter la responsabilité du combat. – Allez, Giesler, faisons les cent pas jusqu'à ce que de nouvelles nouvelles informations arrivent[1].

De nouvelles informations arrivaient sans cesse : des combats très durs dans la région de Narvik – des combats dans les vallées au nord et au sud de Drontheim contre les troupes anglaises et norvégiennes. Une question préoccupait Adolf Hitler : où se trouvait le roi de Norvège, avait-on réussi à le capturer ?

Puis vint la décision, l'endurance du combat, la persévérance menèrent au succès. Le roi, qui se trouvait avec ses troupes dans le nord du pays, a proposé de se rendre. Il avait sans doute compris qu'une nouvelle résistance de ses troupes était devenue inutile. Les troupes allemandes avaient réussi à s'imposer. Les combats avec le corps expéditionnaire franco-anglais se poursuivaient, mais le succès de cette opération audacieuse en Norvège était assuré.

Non, il n'y eut pas de célébration de la victoire, mais un grand soupir de soulagement, de la fierté pour les performances des troupes, la

reconnaissance de la persévérance des généraux : Jodl au commandement, Dietl dans la bataille de Narvik. Mais ensuite, Adolf Hitler s'est tourné vers de nouvelles responsabilités, la lutte contre l'Ouest :

Giesler, nous avons devancé les Anglais de quelques heures seulement ! Il en aurait résulté une dangereuse menace pour l'espace allemand venant du nord.

## À Paris avec Adolf Hitler

Depuis le début de la guerre, mes collaborateurs, architectes et ingénieurs, et moi-même étions chargés de la planification et de la direction des travaux de construction de bâtiments militaires. Le 23 juin 1940, je me rendais sur le chantier « Wespe ». Le matin, avant d'arriver à Wiener Neustadt, un poste de gendarmerie m'a arrêté et m'a donné l'ordre de me rendre à l'aéroport de Vienne. L'avion de messagerie, un Ju 52 équipé pour le transport de charges, se dirigeait vers un aérodrome de campagne dans le sud de la Belgique. Une voiture tout-terrain m'a emmené dans un petit village avec quelques maisons modestes : Brûly-de-Pesche, au nord de Sedan – le quartier général d'Adolf Hitler. Un peu plus tard, j'étais en face de lui, j'allais dire des mots d'admiration et de remerciement –.

Ce n'est pas grave, Giesler, vous ne pouviez pas le savoir à l'époque, mais j'étais sûr de moi, tant dans la conception stratégique que dans les mesures tactiques individuelles et dans la confiance en la capacité de combat de l'armée allemande. D'où la chronologie soigneusement étudiée. – Bien sûr, je me suis souvenu que je vous avais invité en hiver à venir voir Paris avec moi, j'ai également demandé à Speer et Breker de le faire. Avec mes artistes, je veux regarder Paris, nous prendrons l'avion au petit matin.

Dans une simple baraque, nous dînions sur deux longues tables primitives, en compagnie du commandement militaire et des adjudants. Quand je repense aujourd'hui aux soirées passées au quartier Brûly-de-Pesche, je retiens qu'il n'y avait pas d'attitude triomphante, pas de voix bruyantes, mais plutôt une dignité sérieuse. Sur les visages des dirigeants, des responsables, on voyait encore la tension des semaines. Le fait que j'aie pu m'asseoir parmi eux me semblait être une distinction imméritée. J'étais venu en civil, on m'avait affublé d'un couvre-chef de campagne et d'un manteau militaire pour traverser Paris, je me fondais ainsi dans le décor sans me faire remarquer.

Le 24 juin, à 4 heures du matin, l'avion du Führer a atterri dans l'obscurité sur un aéroport parisien. Des voitures ouvertes étaient prêtes, dont celle du « Chef », comme nous appelions entre nous Adolf Hitler, avec Kempka au volant. Dans sa voiture, Speer, Breker et moi, ainsi que l'adjudant SS et l'ordonnance, avions de la place pour traverser Paris. Le colonel Speidel, qui connaissait Paris en tant qu'ancien attaché militaire, était le pilote et le mentor silencieux. Avec les lumières tamisées, on ne distinguait que les contours des rues. Nous passions devant des barrages routiers, avec des messages « aux armes ! » et des annonces succinctes – on sentait que le cessez-le-feu n'était pas encore en vigueur.

Adolf Hitler était assis devant moi et je me suis souvenu de cette soirée d'hiver où il avait parlé de Paris et de sa conviction de pouvoir bientôt voir cette ville. Son souhait allait maintenant se réaliser. Mais il n'est pas venu à Paris en tant que commandant en chef de l'armée allemande, il est venu en tant que maître d'œuvre de villes allemandes qu'il voyait déjà sous de nouvelles formes, il est venu pour comparer les échelles de construction, pour vivre la particularité, l'atmosphère de cette ville, et il était accompagné de deux de ses architectes et d'un sculpteur, même s'il était accompagné d'un petit cortège militaire, des soldats qui avaient bien mérité de voir la capitale de la France avec lui.

J'ai eu l'impression que le déroulement de cette visite dans le temps et dans l'espace avait été soigneusement réfléchi. La première destination était l'Opéra impérial de l'architecte Garnier.

Adolf Hitler a déclaré qu'il souhaitait voir la façade en plein jour sur le chemin du retour.

L'obscurité a fait place à la pénombre du petit matin, nous sommes entrés directement dans les salles intérieures brillamment éclairées. Même si un membre de la loge nous précédait, Adolf Hitler nous guidait en nous expliquant et en attirant notre attention sur les particularités de cette construction qui, dans l'ensemble, est tout de même impressionnante.

Il se peut que le passage immédiat de la sphère militaire restreinte du quartier général du Führer dans le petit village austère de Brûly à la représentation festive et lumineuse de l'Empire passé ait élevé les standards. Je ne connaissais jusqu'à présent de cet opéra que la conception de la façade et j'ai été surpris par la clarté de la conception du plan et impressionné par la succession des espaces : des halls d'entrée en passant par la généreuse cage d'escalier et les foyers et maintenant, dans une surabondance d'or, la salle de théâtre rayonnante.

Nous étions dans la loge centrale, Adolf Hitler était fasciné : des proportions merveilleuses, d'une beauté unique – et quelle solennité ! Si l'on fait abstraction du faste de la 'Belle Époque' comme étant lié à l'époque, il reste malgré l'éclectisme du style architectural, une certaine démesure baroque, un théâtre d'une particularité singulière. – Son principal atout réside dans ses belles proportions, répétait-il. Derrière les loges de proscenium de gauche, je voudrais voir la salle de réception, le salon du Président.

Un va-et-vient. C'est là qu'il devrait se trouver selon le plan de Garnier ! dit Hitler. Le responsable des loges était d'abord perplexe – ah ! puis il se souvint que ce salon avait été supprimé lors d'une rénovation. La République démocratique n'accorde même pas à son Président son propre salon de réception, dit Adolf Hitler à ce sujet.

Nous avons encore une fois traversé les magnifiques foyers, nous nous sommes arrêtés devant les bustes des sommités françaises, un autre hommage en perspective. Nous sommes retournés à l'escalier dont les marches sont élégamment inclinées, conformément aux jupes en porte-à-faux des dames de l'époque impériale. Nous avons ensuite emprunté l'escalier extérieur dans la lumière du jour et avons eu une première vue rapprochée de la façade sculpturale, avant de poursuivre vers la Madeleine, qui ne semblait pas particulièrement impressionner Adolf Hitler. C'est alors que commença le voyage à travers les espaces et les rues importants de la place.

Sur la place de la Concorde, la voiture a fait lentement une large boucle autour des fontaines et de l'obélisque de Louxor. Adolf Hitler se tenait dans la voiture, il voulait avoir une vue d'ensemble. Il regarda la grande place, les Tuileries jusqu'au Louvre, puis la Seine jusqu'au bâtiment de la Chambre des Députés. Il s'arrêta au début des Champs-Élysées, regarda les murs de la place de l'Amirauté, le court espace de la rue Royale avec le pignon de la Madeleine qui s'imposait maintenant dans cette partie de l'espace. Une fois de plus, son regard parcourut l'espace de la place et ses limites architecturales.

Adolf Hitler prit le temps de tout absorber, puis, sur son bref signe de la main, nous remontâmes lentement les Champs-Élysées en pente douce – vers l'Étoile et son Arc de Triomphe dominant. Des regards critiques et pesants se sont portés sur les rues, dans la mesure où elles étaient visibles à travers les rangées d'arbres, comme au Rond-Point et dans les rues transversales.

Ensuite, son attention s'est concentrée sur l'Arc de Triomphe et l'encadrement spatial et architectural de l'Étoile. D'un coup d'œil, il effleura les reliefs à gauche et à droite de la haute arche (ils incarnent le pathos de la Marseillaise) et les inscriptions gravées – (les Français n'oublient aucune bataille victorieuse pour eux). Il connaissait chaque détail grâce aux descriptions et aux représentations.

Adolf Hitler m'a dit plus tard, en mêlant admiration et critique : ce qui est imposant, c'est bien sûr l'étendue prodigieuse de la place de la Concorde, car la place s'ajoute aux jardins des Tuileries jusqu'au Louvre et, par-delà la Seine encaissée, jusqu'aux groupes de bâtiments des ministères et de la Chambre des députés – elle s'étend aussi visuellement jusqu'à la Madeleine, et en plus le début très vaste des Champs-Élysées. À l'échelle humaine, c'est déjà presque illimité, car les murs de la place sont certes intéressants, mais trop faibles pour donner à l'espace urbain le soutien nécessaire à cette profusion de places.

La vue depuis la Concorde, avec la fontaine et l'obélisque au premier plan, sur le bâtiment de l'Amirauté, la rue Royal et la Madeleine en guise de conclusion était très belle.

Eh bien, j'ai beaucoup appris, et avec ce que j'ai vu, j'ai toujours comparé notre planification. La pente douce et allongée, et donc élevée, des Champs-Élysées profite à l'Arc de Triomphe, sinon il serait trop petit à l'échelle de cet espace routier important – et il est trop étroit pour moi, car les avenues le prennent d'assaut !

Notre disposition du nouvel axe routier entre le monument du Parti et la nouvelle gare de Munich est correcte. Il avait lui-même dessiné à l'époque ce profil de rue à l'échelle. L'architecture que nous avons prévue pour délimiter l'espace routier est crédible. Il trouve que la subdivision de la rue que nous avons prévue par un puissant terre-plein central donne à l'espace routier à la fois une direction, un profil et une échelle – ce qui manque un peu aux Champs-Élysées, la rue la plus célèbre du monde. L'architecture le long de la rue est certes conçue de manière individuelle, mais elle n'est pas du tout convaincante.

Et l'Étoile ? demandai-je. Eh bien, on peut appeler étoile les dix ou douze rues ou larges avenues qui partent d'elle en rayons – mais aussi l'inverse : ces douze rues l'assaillent et déchirent le cadre spatial en découpes bourgeoises. Tant que la couronne d'arbres se tient dans le feuillage, cela pourrait être acceptable, sinon les bâtiments en forme de coin entre les rues sembleraient trop faibles. N'est-ce pas un architecte de

Cologne qui les a construits ? – Oui, je crois que c'est Hittorf, ou quelque chose comme ça[1].

Mais revenons à notre traversée de Paris. Nous avons continué depuis l'Étoile jusqu'au Trocadéro. De la grande terrasse du Palais de Chaillot, nous regardions par-dessus la Seine le géant du XIXe siècle, la Tour Eiffel. Derrière, se trouvait le vaste Champ de Mars avec la clôture de l'École militaire. Là aussi, nous avons eu plus tard une conversation intéressante que je résume ici.

Adolf Hitler m'a dit qu'il voyait dans la tour Eiffel non seulement le début de nouveaux critères de construction, mais aussi l'amorce d'une nouvelle tectonique de l'ingénierie. Cette tour n'est pas seulement synonyme de Paris et de l'exposition universelle de l'époque, mais elle marque aussi le début d'un nouveau monde, même si ce n'est pas encore sous une forme classique ; il s'agit de celui de la technique, avec des objectifs totalement différents et des dimensions inconnues jusqu'alors. Ce qui s'ensuit, ce sont des ponts et des bâtiments de grande portée et de grandes dimensions verticales, qui peuvent désormais être créés en tant que structures statiques grâce à des calculs d'ingénierie précis. Mais ce n'est que dans la collaboration entre ingénieurs et artistes, architectes, qu'il voit la possibilité de concevoir ces structures de manière créative ; car c'est la seule façon d'atteindre le classicisme auquel nous devons aspirer, en respectant une tectonique qui correspond aux nouveaux matériaux de construction, l'acier et le béton armé, et qui leur est même propre.

J'ai souvent réfléchi à cela et j'ai souvent eu l'occasion par la suite, lors de conversations avec Adolf Hitler, de connaître ses pensées sur ce 'monde de la technique', tel qu'il le concevait et le formulait clairement[2].

Alors que nous traversions la Seine pour nous rendre à l'École militaire, nous nous sommes arrêtés devant la statue d'un général français de la guerre mondiale de 1914/18, avec une inscription insultante pour le soldat allemand et de très mauvais goût. La colère s'est emparée de nous et Adolf Hitler a dit à l'escorte militaire qui se trouvait dans l'autre voiture et qui s'était arrêtée à côté de nous : faites sauter ça !

Je crois qu'en l'honneur du colonel général Keitel, qui faisait partie du voyage à l'époque, on a ensuite visité la Cour d'honneur de l'Académie militaire. Puis vint, en tout cas pour moi, le point culminant de ce voyage.

Dans la cathédrale des Invalides, au niveau de la crypte, Adolf Hitler se tenait longuement et gravement, la tête baissée, et regardait sans détour le sarcophage de Napoléon. Je me tenais à sa gauche, ce n'était pas un hasard,

il m'avait lui-même attiré à côté de lui. Il m'a dit à voix basse : vous allez construire ma tombe, Giesler, nous en parlerons plus tard.

Il quitta la cathédrale, silencieux et pensif, et nous restâmes tous quelques pas derrière lui. Lorsque nous avons franchi la porte, Adolf Hitler s'est retourné : Bormann, je veux que le duc de Reichstadt soit transféré à Paris.

Après la poursuite du voyage, il y eut un petit arrêt dans un bel hôtel particulier à l'échelle humaine, la future ambassade allemande. Adolf Hitler a donné de brèves instructions pour une rénovation minutieuse avec l'aide de spécialistes français des monuments historiques.

Adolf Hitler fut très déçu par le Panthéon à la hauteur du Quartier Latin, il s'avança jusque sous la coupole, puis quitta brusquement le bâtiment ; une fois à l'extérieur, il secoua la tête et respira :

Par Dieu, il ne mérite pas ce nom, on pense au Panthéon romain, qui allie dignité et solennité dans le classicisme de l'intérieur avec la lumière d'une beauté unique provenant du vaste puits de lumière ouvert sur la voûte. En revanche, cette pièce est ici – il a fait un retour en arrière – sombre, plus que sombre et oppressante. Pourtant, c'est un jour d'été lumineux.

Nous sommes retournés à la voiture, quelques femmes étaient visibles, elles criaient : *das ist er* – c'est lui.

En passant devant la Sorbonne et Cluny, en traversant la Seine jusqu'à l'île de la Cité, nous avons vu Notre Dame, à petite vitesse, mais sans nous arrêter. À cette occasion, Adolf Hitler et Breker ont eu un bref échange sur le nom et la destination d'un bâtiment. Adolf Hitler a désigné devant nous un bâtiment avec une coupole ; c'était bien le tribunal de la chambre de commerce. Breker a répondu par la négative, et comme il avait passé de nombreuses années à Paris, il en était certain, mais lorsque nous nous sommes approchés, il s'est avéré qu'Adolf Hitler avait déjà reconnu le bâtiment de loin, à sa forme et à sa situation. Sur le fronton, on pouvait lire 'Tribunal de Commerce'.

En passant par le Pont d'Arcole du deuxième bras de la Seine, nous nous sommes rendus sur la place devant l'Hôtel de Ville, la rue de Rivoli et la Place des Vosges. C'est la reine Marie de Médicis qui a fait aménager cette place, dans l'esprit florentin. Mais à présent, en raison de la densité des arbres, cette idée d'espace originale n'était plus reconnaissable. Telle qu'elle se présentait, la Place des Vosges n'impressionnait pas Adolf Hitler. Après

un bref coup d'œil sur ce qui était encore reconnaissable, nous avons poursuivi notre route. De nouveau la rue de Rivoli :

Des kilomètres de façade uniforme, c'était juste et efficace, car le Louvre et les jardins des Tuileries qui lui faisaient face exigeaient ce front fermé, calme et uniforme. L'interruption, le petit espace de la place avec le monument à Jeanne d'Arc – c'est l'impression qu'a eue Adolf Hitler – a été d'autant plus surprenante.

Nous avons bifurqué, traversé la rue Castiglione jusqu'à la place Vendôme avec la fameuse colonne dans un espace magnifiquement aménagé, puis la rue de la Paix, jusqu'à la place de l'Opéra avec une vue dégagée sur la façade plastique, bien que théâtrale, de l'Opéra impérial, désormais en pleine lumière. Adolf Hitler admirait ce contexte urbanistique.

Certes, me dit-il plus tard, très décoratif, en partie surabondant de naturel, correspondant à l'expression et au sens du style de l'époque. Dans nos projets d'architecture, nous viserons un classicisme plus sévère, plus austère, qui correspond à notre nature avec des formes plus simples. Ce que j'ai vu à Paris m'oblige à comparer avec les réalisations des architectes allemands de l'époque : Gilly, Schinkel, Klenze, Hansen, sans oublier Sem per, Siccardsburg avec l'Opéra de Vienne – j'ai l'impression qu'ils tiennent honorablement leur rang. Sans parler des magnifiques réalisations et créations des architectes baroques comme Lukas Hildebrandt, Fischer von Erlach, Balthasar Neumann, Prandtauer et d'autres.

Ce qui manque aux Allemands, c'est la continuité, la persévérance dans les objectifs architecturaux ; mais cela est encore reconnaissable dans l'espace germanophone, au Moyen-Âge, dans les organismes urbains avec leurs cathédrales et leurs églises, jusqu'aux constructions baroques des princes.

Pour finir, nous avons été surpris par le voyage à Montmartre, – pas pour le Sacré-Cœur. Adolf Hitler y a à peine jeté un coup d'œil. Non, il voulait voir, depuis la terrasse située en hauteur devant l'église, la partie de Paris dont il venait de parcourir les rues et les places. La vue depuis l'avion au départ était pour lui trop bidimensionnelle, trop plan de situation, et il la connaissait si bien qu'il pouvait l'enregistrer. Il voulait plutôt se faire une idée de l'effet plastique des bâtiments dans l'espace urbain, voir comment leur hiérarchie s'imposait dans la masse de maisons de la vie quotidienne bourgeoise, à quel point ces bâtiments imposants étaient déterminants et ordonnateurs, comment ils s'affirmaient à l'échelle qui leur était imposée : Notre-Dame et l'Arc de Triomphe, les grandes places, les grands axes routiers, les avenues haussmanniennes.

Adolf Hitler a ensuite déclaré que, dans la mesure où il pouvait voir l'agglomération parisienne d'ici, les monuments et les places ne se distinguaient que faiblement de la monotonie des immeubles d'habitation et des bâtiments fonctionnels. C'est tout juste si le grand contexte du Louvre à l'Étoile, l'Ile de France avec Notre Dame, le cours de la Seine jusqu'à la Tour Eiffel peuvent s'affirmer ; et en fait, seule cette tour, conçue et construite pour une exposition, s'affirme malgré sa transparence filigrane vue d'ici. Et il pense que la tour, dans sa tendance verticale délibérément recherchée, dans son échelle incroyable pour l'époque, est à elle seule à la hauteur de cette ville. Bien sûr, elle apporte quelque chose de symboliquement nouveau dans cette ville à la tradition historique si riche, depuis les Romains jusqu'à l'Empire, en passant par l'époque très marquée des rois et de la Révolution ; les constructions de la République après Napoléon III sont insignifiantes et ne sont pas graves dans le tissu urbain, à l'exception de la Tour Eiffel.

Adolf Hitler s'est tourné vers nous, vers Speer, Breker et moi : pour vous commence maintenant une période difficile de travail et de tension, le façonnage des villes et des monuments qui vous ont été confiés. Autant que je le peux, autant que je trouve le temps, je veux vous faciliter la tâche ! Bormann, aidez-moi à le faire, encadrez mes artistes et éloignez d'eux tout ce qui pourrait entraver leur travail.

Et puis à nouveau à nous : mettez tout sur les larges épaules de Bormann, il vous soutiendra !

Je ne me doutais pas de la rapidité avec laquelle je pourrais être confronté à un handicap que je croyais incroyable, dont non seulement Bormann et le Dr Todt, mais aussi Adolf Hitler lui-même, furent saisis et dont les conséquences se prolongèrent pendant des années.

Une photo a immortalisé cette amitié artistique, mais je dus bientôt reconnaître que dans les meilleurs moments, il s'agissait tout au plus d'une amitié de travail et qu'elle contenait beaucoup d'égoïsme, malgré tous les efforts de Bormann et du Dr Todt.

Nous nous sommes rendus à l'aéroport, la visite de Paris était terminée. L'avion tourna bientôt au-dessus du centre de Paris. Adolf Hitler regardait vers le bas, fasciné : expérience inoubliable ! Cette ville est magnifique dans son noyau aménagé !

Mais les rues et les places étaient comme désertes, ai-je objecté, et ce n'est qu'avec les gens et la circulation que Paris se remplit de vie, ce n'est qu'alors que ces rues et ces places ont leur raison d'être – c'est ce que j'ai vu en 1937 pendant l'exposition universelle. – Oui, il pouvait l'imaginer.

En début d'après-midi, nous sommes retournés dans les petites conditions du village de Brûly-de-Pesche. Des messages ont été remis à Adolf Hitler, qui les a lus debout en plein air. Parmi elles, un télégramme de l'ancien empereur Guillaume II : « Quel revirement par la providence de Dieu ».

Rien de nouveau ne lui est venu à l'esprit, dit Adolf Hitler, c'est exactement la formulation de son grand-père dans le télégramme à l'impératrice. – Mais Guillaume II oublie l'engagement plein de foi pour l'Allemagne, la persévérance, la confiance inébranlable, les efforts pour construire le parti et l'État et surtout les sacrifices qui ont été nécessaires pour rendre possible ce décret de Dieu.

Le soir, Adolf Hitler faisait les cent pas avec moi devant son logement, une petite ferme. Nous avons discuté de chaque détail de la traversée de Paris. J'ai déjà anticipé quelques-unes de ses impressions et de ses appréciations :

La place Vendôme, avec sa colonne, réminiscence des colonnes romaines de Trajan et de Marc-Aurèle, – Fischer von Erlach l'a également intégrée dans la composition de sa singulière église Saint-Charles à Vienne–, et c'est justement cette colonne qui donne à l'espace de la rue l'occasion de s'élargir en place, – avec des façades puissamment plastiques et uniformes.

J'ai tout de suite compris à quoi se référait cette remarque. Adolf Hitler confirmait ainsi sa conception de la formation de la place 'Säule der Partei' à Munich, avec le début de la 'Große Straße', c'est-à-dire avec le passage du 'réaménagement' à l'ancien.

Entre-temps, il m'avait aussi expliqué pourquoi nous n'avions pas quitté la rue de Rivoli pour nous rendre à l'Opéra par l'avenue de l'Opéra. Nous aurions alors eu l'Opéra sous les yeux pendant un kilomètre en roulant dans l'axe, c'est pourquoi il n'avait fait bifurquer que plus tard. Mais en poursuivant sa route, il a eu une impression de tension entre la façade uniforme de la rue de Rivoli, le Louvre et les jardins des Tuileries. À cela s'ajoute maintenant l'expérience de la place Vendôme. La rue de la Paix a ensuite ramené et réduit sa grande échelle, et l'Opéra est apparu de manière d'autant plus efficace et surprenante avec sa façade très décorative, qui exprime clairement son époque et sa finalité.

Comme à Rome, les temps historiques sont lisibles dans cette ville, chaque époque s'est manifestée dans des bâtiments, les vestiges de la fondation romaine n'étant certainement reconnaissables que pour les archéologues et les historiens. Mais le Moyen-Âge se dessine avec force : Notre Dame, un monument non seulement de son époque, mais aussi de sa

plus puissante institution, l'Église. Le temps du pouvoir temporel, des rois et de la noblesse, nous sommes passés devant ce matin, devant le Louvre et les palais. La Révolution, – elle aurait d'abord démoli – le signe d'un pouvoir haï, la Bastille. L'Empire, Napoléon Ier, est symbolisé par l'Arc de triomphe, Napoléon III par l'œuvre d'Haussmann et – étrangement, l'Opéra !

Puis plus rien ? – mais, selon lui, quelque chose de décisif – un ingénieur génial construit une tour gigantesque, qu'elle soit belle – peu importe, elle reflète l'époque. L'occasion était importante, d'une part l'exposition universelle, d'autre part, elle représente la révolution – 100 ans après 1789–, cette tour indique une nouvelle époque, l'époque du développement industriel. Elle est un monument de la technique, elle a ses propres lois, une tectonique jusqu'ici inhabituelle grâce au matériau de construction qu'est l'acier, et c'est ainsi qu'une nouvelle échelle s'applique. Ce qui manque à la tour, c'est le classicisme que l'on retrouve dans le matériau de construction qu'est la pierre et qui est unique dans la colonne dorique. – Nous aurions d'autres conversations sur ce phénomène.

J'ai été fasciné par cette brève analyse et par l'interprétation de la Tour Eiffel en tant qu'emblème, et pas seulement pour la ville de Paris. Mais plus de trente ans après, je ne suis capable de restituer que le sens, pas la fascination, qui trouvait sans doute son origine dans les événements du jour et dans la personnalité elle-même.

Adolf Hitler est resté silencieux pendant un moment, puis il a dit doucement : en fait, je n'ai retenu de la cathédrale des Invalides que le sarcophage de Napoléon dans le cercle ouvert de la crypte, – cela m'a étrangement captivé –, tout le reste était pour moi insignifiant.

Au bout d'un moment, il a expliqué pourquoi il voulait que sa tombe soit à Munich, pourquoi il voulait que je la construise et dans quel contexte il imaginait cette tombe. C'était surprenant pour moi, et pourtant, en tant que national-socialiste, ce contexte me semblait très logique. Le fait qu'il en parle maintenant, le jour de la fin victorieuse de la campagne de France, était certainement motivé par la vue de la tombe de Napoléon, mais ses explications laissaient également entendre qu'il y pensait depuis longtemps.

Nous avons monté et descendu en silence l'étroit chemin forestier. Puis Adolf Hitler s'est arrêté et a dit avec beaucoup d'insistance : je veux la paix – et je vais tout faire pour conclure la paix. Il n'est pas encore trop tard. Pour cela, j'irai jusqu'à la limite du possible, dans la mesure où les sacrifices et la dignité de la nation allemande le permettent.

J'ai mieux à faire que la guerre ! Rien qu'en pensant à la perte du sang allemand – ce sont toujours les meilleurs, les plus courageux et les plus prêts au sacrifice qui tombent, ceux dont la mission serait d'incarner la nation, de la guider !

Je n'ai pas besoin de me faire un nom par la guerre comme Churchill. Je veux me faire un nom en tant qu'ordonnateur du peuple allemand – je veux assurer son unité et son espace vital, imposer le socialisme national, façonner l'environnement. Cela implique aussi de façonner, de réaménager les villes allemandes selon les connaissances modernes. Je veux que les gens s'y sentent heureux, qu'ils soient à juste titre fiers de leur ville, de leur espace vital et de leur nation.

Au bout d'un moment, il a poursuivi en disant que la paix devait être conclue à Münster, qu'il avait ses raisons pour cela – cela aurait le rang d'une césure historique !

Lorsque je reviendrai à Munich, je devrai prendre les mesures nécessaires pour une construction intensive en vue d'un réaménagement, ainsi qu'une planification prévoyante dans tous les domaines du développement urbain. Comme Speer, je recevrai de lui un décret ordonnant le début immédiat des travaux. Cela s'applique bien sûr tout particulièrement à la nouvelle gare centrale et à l'autoroute périphérique, qui sont les conditions préalables à la poursuite du développement de la ville.

À Todt, la directive de mettre à disposition les contingents d'acier nécessaires à cet effet. Puis il répéta encore une fois : je veux la paix ! et changea de sujet.

À l'époque, le 8 novembre, il s'était inquiété d'un événement étrange – j'en avais été le témoin direct. Il s'était alors demandé s'il s'agissait simplement d'un discours imprudent et donc d'une perméabilité à un haut niveau militaire ou d'une trahison. Aujourd'hui, il en a la certitude : il s'agit d'une trahison. Et cette trahison s'était répétée : la date de l' 'exercice Weser' visant à sécuriser notre flanc nord avait été transmise aux gouvernements danois et norvégien avec le jour et l'heure – non, écoutez bien – la date d'attaque de la campagne de France du 10 mai avait également été trahie ! J'étais consterné, je voulais demander… – Ne posez pas de questions, n'en parlez pas !

Le dîner, prévu tardivement, nous a tous réunis dans la baraque commune. Le 24 juin touchait à sa fin, l'armistice commençait. Dans la nuit, les signaux des trompettes 'Tout s'arrête' arrivaient à différentes distances. Les fenêtres étaient ouvertes. Adolf Hitler se tenait seul, détourné de nous,

les mains jointes. Il regardait dans l'obscurité. Lorsqu'il s'est tourné vers nous, longtemps après les signaux, il avait les larmes aux yeux.

Il nous a dit au revoir en silence, d'un geste typiquement décontracté. Comme pour un salut d'amitié, il a levé le bras replié, la main ouverte vers le haut[3].

# Entretiens de guerre

## Buts politiques de guerre – Wolfsschanze – Hiver 1941/42

Le Ministre du Reich, le Dr Todt, m'avait demandé de réaliser des constructions importantes pour la guerre dans les pays baltes et dans le secteur du groupe d'armées Nord dans le cadre de l'organisation Todt. Tous les collaborateurs dont je disposais – architectes et ingénieurs – et la main-d'œuvre des entreprises de construction avec leur matériel étaient actifs dans cette région à partir de décembre 1941 pour soutenir le ravitaillement de la troupe par des constructions ferroviaires, des hangars de décongélation de locomotives, des voies de garage et de dépassement.

Pendant quelques jours, je suis venu au quartier général du Führer, la Wolfsschanze, pour des entretiens. Après les entretiens techniques avec les officiers compétents du chef des transports de l'armée, je me suis rendu à l'adjudanture pour faire mon rapport au Führer. Les généraux Schmundt et Scherff m'ont informé de la situation sur le front. Tous deux soulignèrent la gravité de la situation des semaines précédentes.

L'hiver s'est abattu sur la troupe qui s'est battue avec acharnement. Par un froid glacial, les moteurs des chars et des véhicules de transport tombaient en panne, les canons gelaient, les mitrailleuses et les armes automatiques ne fonctionnaient plus. Par des tempêtes glaciales et sous la neige, sans équipement d'hiver, sans abris et avec un ravitaillement insuffisant, les soldats allemands se battaient désormais avec ténacité et acharnement contre l'assaut de divisions massives résistantes à l'hiver, d'unités fraîches de l'armée rouge venues des régions d'Extrême-Orient et de Sibérie.

Le front chancelait, des percées russes ébranlaient la troupe et le commandement. Le général Schmundt m'a dit que le Führer avait été confronté à une décision difficile. L'attaque menée jusqu'ici avec assurance

par la troupe se transformait en une défense désespérée et sacrificielle qui exigeait de tous les soldats les efforts les plus durs. De nombreux généraux commandants étaient favorables à un repli sur une ligne de front nettement plus courte. Le Führer avait pris la dure décision que l'armée devait rester sur place, combattre et ne reculer progressivement que là où il n'était plus possible de résister. Mais la structure du front devait tenir et tiendrait.

Le Führer n'a pas perdu son sang-froid, sa manière énergique s'est transmise à la troupe. Le soldat l'a compris et a reconnu que cette décision était juste et que l'ordre était nécessaire – il est resté debout et a combattu ! C'est ce qui a sauvé l'armée de l'Est, car une retraite se serait transformée en fuite et aurait conduit au chaos et à l'anéantissement.

Aujourd'hui, nous saurions qu'il nous aurait manqué non seulement les semaines requises par la campagne imprévue dans les Balkans, mais aussi, à l'est, les divisions qui se trouvaient au nord, à l'ouest et au sud.

Pourquoi l'équipement d'hiver n'était-il pas arrivé à temps à la troupe ? Je ne sais pas si c'est vrai, j'ai entendu dire que la Waffen-SS et la Luftwaffe étaient équipées, ai-je demandé au général Schmundt.

– C'est amer, mais je ne veux pas me prononcer à ce sujet, - même si j'aurais beaucoup de choses à dire là-dessus. Quoi qu'il en soit, l'hiver fut exceptionnellement précoce et rude, mais il n'y avait pas que l'équipement d'hiver qui manquait, il y avait un manque général de ravitaillement, y compris de munitions. Il manquait des divisions puissantes lorsque le Russe a jeté des formations sibériennes fraîches sur le front.

J'ai senti une réticence et une dérobade. Ce n'est que plus tard que j'ai pris connaissance du contexte[1].

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec le général Jodl. Il m'a dit : j'ai admiré le Führer lorsqu'il m'a exposé sa stratégie pour la campagne de l'Ouest, – mais je l'ai encore plus admiré au cours des dernières semaines, lorsqu'il a tenu le front de l'Est chancelant avec une énergie et une volonté inimaginables, avec sa foi et sa force suggestive, et qu'il a évité une catastrophe. C'est un dirigeant d'une grandeur exceptionnelle !

Lorsque je me suis présenté à Adolf Hitler, j'ai dit que j'étais satisfait de pouvoir me consacrer entièrement aux tâches liées à la guerre dans les pays baltes et dans le domaine du groupe d'armées Nord. Ces tâches me conviendraient, car j'avais déjà été au front en tant que pionnier pendant la guerre mondiale. Mais cela ne m'a pas vraiment convenu.

Le Dr Todt l'avait informé de l'engagement de mon groupe de construction, ce qui avait son approbation. Mes architectes et ingénieurs

devaient utiliser toute la main-d'œuvre disponible dans les pays baltes pour la construction urgente de voies ferrées, de ponts, de routes et de ports, afin d'assurer le ravitaillement et de soulager la troupe. En même temps, cela permettrait à mes collaborateurs – dans la mesure où ils ne sont pas soldats auprès de la troupe – de rester ensemble en tant qu'unité pour les futures missions de paix :

J'attends de vous que vous poursuiviez malgré tout les plans d'urbanisme ainsi que la planification individuelle pour Munich et Linz. Si vous avez besoin de collaborateurs, les spécialistes de votre groupe de construction sont à votre disposition. Vous pouvez donc faire appel à l'un ou l'autre collaborateur selon les besoins.

Vous avez la direction de cet engagement de votre groupe de construction dans le cadre de l'OT. Vous intervenez lorsque des difficultés surviennent, lorsque des négociations avec les autorités militaires supérieures sont nécessaires, lorsque des décisions doivent être prises. Vous serez désormais plus souvent et plus longtemps dans mes quartiers, ce qui me convient parfaitement. Vous avez à votre disposition des machines de courrier et vous pouvez à tout moment joindre vos chefs de mission par téléphone.

Certes, cette mission représente pour vous une charge supplémentaire. Mais, Giesler, ne me privez pas de la possibilité de me consacrer de temps à autre, pendant quelques heures, aux tâches que je considère comme si importantes et qui me tiennent à cœur. Ne me privez pas du seul plaisir qui me reste : m'occuper des tâches de paix de l'avenir !

Dans les conversations qui suivaient les comptes-rendus militaires du soir, Adolf Hitler parlait des questions du destin européen. Il était particulièrement intéressant pour moi de voir avec quelle conviction il exposait sa vision. Il estimait qu'il était indispensable de surmonter l'engourdissement national, car seule une union pouvait garantir un avenir vivant à l'Europe. La menace venant de l'Est, avec le danger d'un nivellement bolchevique asiatique qui signifierait la destruction de tous les fondements de la culture occidentale, oblige à elle seule à l'unité. Mais jusqu'à présent, chaque nation ne pense qu'à elle-même et non dans le contexte européen : tel doit être notre objectif, la révolution sociale germanique par laquelle nous vaincrons le marxisme !

Cela conduirait inévitablement à une alliance des États germaniques - pas trop étroite, mais à nouveau intelligemment limitée, car l'Angleterre, par exemple, n'est pas orientée vers l'Europe, mais vers le monde : nous en avons fait l'expérience !

Même les États méditerranéens se tiendraient en dehors de cette fédération d'États germaniques à laquelle on aspire, tout en ayant le sentiment d'appartenir à ce nouveau bloc européen.

Des associations de volontaires se sont déjà formées, qui laissent espérer cette union européenne germanique :

Si je m'exprime autrement, – le drapeau à croix gammée est encore au-dessus de nous comme signe national, il deviendra un jour un symbole germanique et l'Allemagne comme un champ de force magnétique. Ce champ de force attirera et gagnera à sa cause tous ceux qui ressentent ce rayonnement. La conviction doit naître et naîtra : nous faisons partie du même ensemble, malgré nos liens nationaux et la séparation des siècles, – rien ne nous empêche de rester danois, hollandais, wallons, flamands ou norvégiens.

On peut établir un parallèle avec le processus qui est devenu un fait historique sous Bismarck, lorsque l'unité de l'Empire s'est formée à partir d'États séparés comme la Prusse, la Bavière et le Wurtemberg.

Les combats et les guerres donnent toujours lieu à des réorganisations historiques puissantes ou – nous devrions toujours avoir ce danger à l'esprit – à des désordres chaotiques, à des fragmentations, à des divisions du corps humain, à des dégénérescences de nations, à l'engourdissement, à la perte ou au déclin.

Ainsi par la guerre de Trente Ans avec la paix de Münster et d'Osnabrück, – mais aussi par la guerre de Sept Ans qui, grâce à la fermeté du grand roi, aurait établi le rôle de leader militaire et intellectuel et moral de la Prusse. La 'guerre de libération' aurait été dirigée contre l'hégémonie de la France sous Napoléon, avec pour conséquence un engourdissement réactionnaire des nations. Les guerres de 1866 et de 1870/71 ont conduit à l'unité de l'Empire. Nous devrions également penser à la guerre mondiale qui, après un combat sacrificiel, a plongé l'Allemagne et l'Autriche dans le chaos par le biais des diktats de Versailles et de Saint-Germain.

Nous devons donc toujours être conscients de ce que signifie cette guerre. Elle n'est pas seulement menée pour l'existence et l'espace vital de l'Allemagne, mais nous défendons l'Occident contre le bolchevisme qui, selon la prophétie de Lénine, doit se répandre en Europe avec l'aide de l'Asie.

En réponse à une question, Adolf Hitler a répondu que non, il ne pensait pas à Moscou ; cet espace serait laissé de côté. Ce qu'il considère comme nécessaire, c'est la protection des flancs de l'Europe par la mer

Baltique et la mer Noire. Entre les deux, il faudrait créer quelque chose comme le limes de l'Empire romain, le mur oriental européen avec des fortifications, à l'abri duquel se trouveraient les nouvelles colonies européennes(2). Il voit ce mur oriental en même temps en relation avec un no man's land, occupé par des troupes germano-germaniques. Il s'agirait d'un immense terrain d'entraînement des troupes d'un seul tenant, qui rendrait superflues toutes les installations dans l'espace de vie germanique actuel ; elles seraient alors ramenées à des paysages de culture et de forêt. Mais avant toutes les réalisations culturelles, il faut lutter pour notre survie.

## Inquiétudes – Führer-Hauptquartier Winniza[35], fin de l'été/automne 1942

Martin Bormann m'a appelé du quartier général du Führer à Winniza et m'a ordonné de me rendre immédiatement au quartier général : camarade du Parti Giesler, on a besoin de vous ici de toute urgence, venez avec tous les plans de Linz et préparez-vous pour quelques semaines, – Dépêchez-vous, s'il vous plaît !

Peu après, le maréchal Keitel m'a appelé pour me demander de venir au plus vite au quartier général du Führer avec mes plans d'architecture. Un adjudant est alors intervenu pour me dire avec quel avion de courrier je pouvais partir de Berlin.

Je remarquai déjà les salutations de Bormann, mais encore plus le souhait inhabituel du maréchal Keitel.

Lorsque je me présentai ensuite à Adolf Hitler à Winnitsa, je le trouvai changé. Après de graves dissonances avec ses généraux, il s'était détourné d'eux dans ses relations personnelles habituelles. Il ne participait plus au déjeuner et au dîner communs, comme c'était l'usage jusqu'alors. Après le compte-rendu militaire, il se retirait. Dans un premier temps, il ne m'a pas parlé de ses motivations. Bormann ne dit rien non plus, il se contenta de dire qu'Adolf Hitler avait exprimé le souhait de parler avec moi de la planification de Linz, dans la mesure où ses obligations militaires le lui permettaient. Seule l'étude des questions d'urbanisme et de planification architecturale pourrait le détendre.

Étrangement, le maréchal Keitel, inquiet pour son chef, avait eu la même idée : Giesler pourrait contribuer à la détente avec ses planifications.

---

[35] [NdT : actuelle Vinnytsia en Ukraine.]

Pendant mon séjour au FHQu Winnitsa, j'étais généralement le seul hôte d'Adolf Hitler, nous prenions nos repas ensemble et je passais chez lui les longues soirées et les nuits à discuter sérieusement, et pas seulement de projets architecturaux. Souvent, nous dessinions ensemble et discutions des détails de construction, jusqu'aux premières heures du matin. Adolf Hitler ne se couchait que lorsqu'il avait connaissance des dernières informations en provenance des fronts, il voulait également être informé des effets des attaques aériennes nocturnes.

Épuisé par la tension des conversations multiples, je me rendais ensuite à mon campement dans la cabane en rondins, en constatant le plus souvent en passant que Bormann était toujours actif. Un jour, nous nous sommes rencontrés devant ma cabane en rondins : cher professeur, reposez-vous maintenant, vous avez certainement compris à quel point vous êtes nécessaire ici !

À l'époque du compte-rendu militaire de midi, je me promenais souvent avec mon ami Karl Brandt, chirurgien et médecin accompagnateur d'Adolf Hitler, en dehors du cercle d'exclusion, à travers les champs de tournesols lumineux d'Ukraine. Nous avons échangé des salutations avec la population autochtone.

Karl Brandt a dit qu'on y avait conservé des vestiges des Ostrogoths, que le Chef pensait la même chose, et qu'il attribuait les formes vigoureuses et florissantes des femmes et des jeunes filles au travail paysan et à l'alimentation naturelle. – Au fait, – as-tu aussi constaté que le visage du chef a changé ? Le menton et la bouche sont devenus plus durs, le front est plus marqué, plus modelé, surtout au-dessus des yeux. Les soucis et la volonté se dessinent davantage. Est-ce qu'il t'a déjà parlé de ses soucis ? Je suis curieux de savoir ce qu'il va te dire.

Pendant le dîner, j'ai parlé des impressions que j'avais eues en me promenant dans le 'pays et les gens'. J'ai profité de la conversation avec Karl Brandt et de sa référence à la population ukrainienne.

Oui, pour autant qu'il puisse se faire une opinion, cela lui confirme la valeur de la nationalité, ce sont en partie des gens magnifiques. Il a remarqué cela chez les femmes et les filles, chez les enfants en général, ils n'ont pas seulement l'air en bonne santé, ils sont aussi pleins de vitalité. Simples et propres, habitués au dur travail des champs, ils ne grignotent pas de sucreries, où d'ailleurs ? mais des graines de tournesol. Ici et là, on croit trouver dans les traits de leur visage quelque chose qui pourrait rappeler les Ostrogoths. Certes, il s'agit d'une perception intuitive qui ne se justifie pas. Mais en même temps, leurs visages généralement larges reflètent l'étendue

de l'espace et l'attachement au sol. Toujours est-il que le territoire de l'actuelle Ukraine a appartenu au grand empire des Ostrogoths.

Après le compte-rendu militaire du soir, nous nous sommes à nouveau occupés de la planification de l'aménagement des rives du Danube à Linz. Adolf Hitler a d'abord parlé de sa vision de l'hôtel de ville de Linz. Il avait choisi l'emplacement du côté Urfahr, en amont du pont Nibelungen.

La représentation de la ville de Linz ne devait pas être la tâche du Gauleiter de Haute-Danube, mais celle du maire, comme à Hambourg ou à Brême. C'est pourquoi nous avons planifié l'hôtel de ville. Il devait devenir la fierté des citoyens de Linz.

Il a développé ses idées avec une imagination incroyable, en pensant à tous les détails. Il ressortait de tout cela qu'il avait une connaissance approfondie des bâtiments auxquels une tâche similaire avait été attribuée ; il remontait loin dans le temps et caractérisait les particularités des bâtiments.

Il parlait du Capitole romain, le palais des sénateurs, ainsi que du Palazzo Venezia, du Quirinal, le palais des Doges à Venise. Il a évoqué les palais impériaux, les constructions des Hohenstaufen dans les Pouilles, le Rempter du château de Marienburg et les hôtels particuliers des Flandres, il a parlé du Gürzenich de Cologne, et bien sûr de l'hôtel de ville d'Elias Hon à Augsbourg, – c'est aussi un hôtel particulier, sans dossiers ni greffiers, a-t-il déclaré.

Ensuite, Adolf Hitler a qualifié – en quelque sorte en guise de conclusion – l'hôtel particulier de Stockholm de l'architecte Ragnar Ostberg de grande réalisation, une œuvre façonnée par la tradition et la particularité de la situation avec un savoir-faire d'architecte. Il a particulièrement apprécié la tour et la 'Halle bleue'.

Lorsque nous nous sommes retrouvés seuls après le thé du soir, il m'a fait un récit bouleversant de sa situation :

Giesler, je veux vous parler de mes soucis, – cela reste confidentiel. Je vis et je travaille avec la certitude oppressante d'être entouré de trahisons ! En qui puis-je encore avoir une confiance absolue, et comment puis-je prendre des décisions, donner des ordres, comment puis-je diriger de manière convaincante lorsque la méfiance s'installe à cause de tromperies, de fausses informations et de trahisons évidentes, et que l'incertitude naît d'une prudence justifiée, lorsque la méfiance est déjà présente chez moi d'emblée ?

Je l'ai regardé sans voix, mon visage reflétait sans doute mon effroi.

Si, c'est ainsi, cela commence par de fausses informations, et cela va jusqu'au sabotage manifeste. Des ordres clairement formulés ne sont pas exécutés ou échouent à cause de l'obstination et mènent au non-sens. Ici et là, je peux intervenir et identifier les responsables, qui avancent alors toutes sortes de prétextes, parfois indignes, comme : mais la situation exigeait –, je l'ai compris autrement –, devant le front, tout a un autre visage –'.

Si je leur fais des reproches, s'ils n'agissent pas selon mes ordres, s'ils font de fausses recommandations, s'ils me donnent des explications incomplètes, s'ils se défilent, alors ils se fâchent [et disent] : je demande mon congé, voilà tout ! – 'Je me réserve le droit de vous dire quand je renoncerai à vous – le soldat au front ne peut pas non plus dire que cela ne lui convient pas, je rentre chez moi', est ma réponse.

Avant la campagne de Russie, j'ai réfléchi aux possibilités stratégiques avec autant de soin, y compris dans l'exécution tactique, qu'à l'époque de l'attaque vers l'ouest. Bien sûr, l'impossibilité de se déplacer vers l'est était plus grande, ne serait-ce que parce que nous étions mal informés sur la force et la puissance de combat des Russes. Il est inutile de s'attarder sur ce point. Mais après la terrible bataille désespérée de l'hiver, qui a frôlé la catastrophe, j'ai réfléchi avec le plus grand soin à tous les coups offensifs et vérifié chaque détail.

Malgré cela, tout va mal, ou devrais-je dire, tout ne va pas bien ! Il ne s'agit pas seulement d'actions personnelles et d'écarts par rapport aux ordres. Dans ce vaste espace de combat, elles peuvent être nécessaires si la situation l'exige. Mais l'autoritarisme doit conduire au succès. Le général qui désobéit à mes ordres doit avoir ce que le Grand Frédéric appelait la 'fortune'.

Un détail a fait éclater son amertume : au lieu de dégager la route, comme je l'avais ordonné, pour pousser vers le sud du Caucase, ils montent sur l'Elbrouz pour y planter un drapeau !

J'ai connu le vainqueur de l'Elbrouz, un alpiniste enthousiaste, le major de montagne Groth de Sonthofen, juge dans le civil. J'ai d'abord gardé le silence, puis j'ai dit que cette entreprise d'alpinisme avait eu un grand effet de propagande, que tout l'Allgäu était fier du major Groth et de ses chasseurs alpins.

Des alpinistes fous à la rigueur, il y a l'ordre, le calendrier précis et imbriqué, – au lieu de cela, ils escaladent une montagne glaciaire idiote. Ils devraient prendre le Soukhoum et non l'Elbrouz. Je pense que toute autre remarque à ce sujet est superflue.

Il n'est pas facile de le dire : à l'autoritarisme et à la trahison que je ressens, même si je ne peux pas les saisir, s'ajoute le mensonge, – oui, on me ment ! Je me suis donc vu contraint de convoquer des sténographes lors des comptes-rendus militaires, afin que chaque mot soit consigné, en ce qui concerne les rapports et les communications et ce que je donne comme ordres !

Je me sépare du chef d'État-major Halder, – ce n'est tout simplement plus possible, je dois me retenir quand je vois son visage, j'y lis de la haine et une arrogance qui n'est pas justifiée par une substance intellectuelle supérieure à la moyenne.

Il y a pire encore ! Quand j'ai dit tout à l'heure que je me sentais entouré de trahison, je ne parle pas de ces agents de renseignement du côté ennemi, ni des espions par profession ou par opposition politiquement motivée, je ne parle pas non plus des escrocs et des traîtres à la patrie que l'on peut démanteler, débusquer et attraper, – il faut toujours compter avec eux.

Non, la trahison est plus profonde, elle est inconcevable, et je ne peux pas la combattre. À qui peut-on faire confiance ? Qu'il s'agisse de questions fondamentales de stratégie dont on a parlé ou de détails tactiques que j'ai ordonnés, l'ennemi en a déjà connaissance, comme je dois l'apprendre plus tard !

Qui dois-je soupçonner ? Je change mes jeunes adjudants SS, mais à quoi bon ? Dois-je étendre ma méfiance aux participants aux comptes-rendus militaires ? – une situation impossible ! Ou bien les traîtres se trouvent-ils aux points de jonction, là où les ordres sont transmis ? En tout cas, il s'agit d'officiers, peut-être même d'officiers de haut rang !

– Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas --- !

– Ah, Giesler, écoutez-moi, – juste un petit exemple simple, c'est sans doute pour cela que j'ai pu l'éclaircir complètement, juste un petit exemple –.

Vous connaissez la situation du groupe d'armées Nord, c'est votre section, dans laquelle vos ingénieurs et vos ouvriers sont également chargés des travaux de pionniers de – mon Dieu, oui ! – la réorganisation planifiée des villes. Maintenant que tout a complètement échoué, je peux parler ouvertement de cette misère militaire. Je dois encore garder le silence sur d'autres événements. – Ainsi, la 18e armée devait lancer une offensive en direction du nord-est pour couper Leningrad et Oranienbaum du lac Ladoga. Ce n'était pas seulement stratégique, mais aussi, et surtout, pour des raisons politiques. J'avais déjà fixé cette direction d'attaque vers le nord

au début de l'offensive de 1941, elle n'a pas été respectée et réalisée – comme je le pense aujourd'hui, par obstination – non, pas à cause de 'l'hiver précoce', mais nous y reviendrons plus tard !

À qui pouvais-je désormais confier la direction de cette offensive ? Le colonel général v. Manstein, qui venait de s'emparer avec succès de Kertch et de Sébastopol avec de courageuses divisions, était le mieux placé.

Je discutai avec lui de la percée à l'est de Leningrad dans les moindres détails, je lui dis ce qui m'importait : la liaison avec le front finlandais, l'interruption du ravitaillement des forces russes dans la région de Leningrad et d'Oranienbaum, en même temps le raccourcissement du front et surtout la pacification de la région de la mer Baltique avec le délestage des voies de ravitaillement.

Les dirigeants du groupe d'armées, et encore moins ceux de la 18e armée, n'étaient pas adaptés à la réussite de l'opération. Manstein était l'homme qu'il fallait pour cela, son nom et son armée étaient en outre associés à la gloire de la Crimée et de Sébastopol.

Dès le début, mon souci était de sécuriser le flanc droit, la partie du lac Ilmen vers le nord, le front de Volkhov. La poussée offensive devait réussir, la condition préalable était la sécurisation du flanc.

J'ai pris à temps toutes les mesures nécessaires. J'ai dessiné les champs de mines sur les cartes des sections de front, des divisions, des régiments et des bataillons, en même temps que le verrouillage des positions, j'ai soutenu la force de défense par l'attribution d'armes lourdes, de chars stationnaires et de positions d'artillerie intégrées, et j'ai ensuite reporté toutes les mesures ordonnées sur les photos aériennes et les cartes agrandies dont je disposais. Je demandai et obtins des rapports intermédiaires et reçus enfin le rapport d'exécution global. Je respirais, l'armée d'attaque de Manstein se rassemblait déjà dans la zone de combat. C'est alors – le 27 août – que l'offensive russe a commencé sur la Volchov.

Une partie de la 18e armée, que je croyais protégée, a été débordée. Les Russes ont engagé plus de 20 divisions, plus 5 brigades blindées, c'était alarmant !

Bien sûr, les Russes étaient au courant des mouvements de troupes de l'armée d'attaque de Manstein, mais qu'ils nous aient devancés et surpris par une poussée aussi massive, précisément dans la partie du front pour laquelle j'étais si inquiet – c'est étrange ! Les Russes ont débordé Gaitolowo et sont arrivés presque jusqu'à Mga.

Ils ont donc été informés très tôt de notre plan stratégique, ce qui signifie qu'avant même que nos mouvements de troupes ne commencent, les Russes ont réussi à concentrer leurs forces pour une contre-attaque. Comment cette intention d'attaque russe a-t-elle pu nous être cachée ? Et maintenant, remarquez, Giesler : comment ces divisions russes ont-elles franchi les champs de mines, comment ont-elles percé nos positions verrouillées, protégées par des chars et des armes défensives ? Tout d'abord, c'était un mystère pour moi.

Je me suis vu contraint d'ordonner à Manstein d'engager immédiatement les forces disponibles pour l'opération de Leningrad sur le front de Volkhov, de manière défensive et en même temps offensive, afin d'éviter une catastrophe, – depuis, les combats y sont acharnés. La situation est loin d'être stabilisée.

Toutes les forces qui devaient être engagées dans la poussée offensive à l'est de Leningrad sont désormais liées au Volkhov. Il n'y a plus aucune possibilité de mener cette opération stratégiquement si nécessaire.

Trahison ou pas, laissons cela en suspens. Mais venons-en aux faits que j'ai pu établir : comment les divisions russes ont-elles franchi les barrages, les vastes champs de mines, comment ont-elles surmonté les chars et les armes défensives ? Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'y en avait pas, elles n'existaient que dans les rapports de la 18e armée et du groupe d'armées ! J'ai fait des recherches et j'ai obtenu des excuses mensongères ! Il ne me restait plus qu'à ordonner aux officiers du front de Volkhov directement impliqués dans les combats de venir me voir, dans la mesure où je pouvais les atteindre, les commandants de régiment, de bataillon et de compagnie. Je les ai interrogés en détail, j'ai discuté avec eux, j'ai présenté les cartes avec les inscriptions des champs de mines, des barrages et ainsi de suite. Tous les officiers interrogés ont dit la même chose : les champs de mines, les barrages et les chars n'existaient que sur le papier, mes ordres et mes instructions n'avaient pas été exécutés, les rapports d'exécution étaient des mensonges ! Giesler, ce n'est pas un cas isolé ! – C'est peut-être suffisant pour aujourd'hui !

Le lendemain matin, j'en ai parlé au chef de l'adjudant-major de la Wehrmacht, le général Schmundt. Il m'a confirmé ce fait et m'a expliqué la situation sur le front de Volkhov à l'aide d'une carte d'état-major(1).

Le général Zeitzler est devenu le nouveau chef de l'État-major général, un soldat au caractère bien trempé. Les adjudants le caractérisaient avec justesse comme 'Kugelblitz' [balle éclaire]. Le caractère ouvert du nouveau

chef d'État-major général contrastait avec l'attitude fermée et rébarbative du général Halder[2].

Une fin d'après-midi, Adolf Hitler s'est à nouveau offert une heure de détente. Nous dessinâmes ensemble sur la table à cartes les plans de Linz. Je voulais clarifier certains détails concernant sa maison de retraite sur le plateau rocheux au-dessus du Danube. Il m'a dit que mon idée de développer sa maison à partir de la ferme cubique de Haute-Autriche, le Vierkanter, lui plaisait, ainsi que les quatre baies en saillie qui lui offraient une vue sur la ville et le paysage, surtout sur le Danube et donc sur les nouvelles constructions sur les rives. La forme fermée recherchée a quelque chose de la force créatrice et de la clarté du précieux Castel del Monte de Frédéric II : – à propos, Giesler, pensez au tableau que le peintre de Weimar – comment s'appelle-t-il déjà, Gugg ? – m'a commandé, Castel del Monte, la couronne des Pouilles, – renseignez-vous sur l'état d'avancement du tableau.

Il l'a ensuite vue lors de la dernière exposition d'art à Munich et a été enthousiasmé. Nous avons encore discuté d'autres détails de sa maison : le plan est donc à peu près clair et marqué en ce qui concerne mes pièces, le grand hall avec la terrasse, bordé latéralement par les encorbellements. C'est l'espace idéal pour une ronde arthurienne telle que j'aimerais la vivre. En tant qu'architecte, vous en faites partie.

J'ai essayé d'entendre son point de vue sur d'autres détails, sur la partie économique, sur le jardin, sur la tonnelle qui protège le pavillon de thé.

Non, dit Adolf Hitler, c'est l'affaire de M^lle^ Braun, vous discuterez de toutes ces questions avec elle, elle sera la maîtresse de maison. Car lorsque j'aurai nommé mon successeur et que je démissionnerai, j'épouserai Mademoiselle Braun.

Peu après, nous avons été interrompus, l'ordonnance a signalé le chirurgien, le professeur Dr Sauerbruch. Adolf Hitler fit un signe de la main et me demanda de rester, – c'est ainsi que je fus témoin de la conversation. D'abord une salutation amicale, puis :

Je vous remercie beaucoup, cher professeur, d'avoir accepté ma demande. En tant que médecin et chirurgien mondialement connu et reconnu, vous êtes en même temps le meilleur représentant et ambassadeur de la nation. C'est pourquoi la mission que vous avez accepté d'assumer revêt une importance particulière. Ce que je peux faire pour vous aider sera fait. Mon pilote et mon avion sont à votre disposition. Il va de soi que vos assistants, le médecin anesthésiste et les infirmières de bloc opératoire vous accompagneront. Tout ce qui peut soutenir votre intervention doit être fait.

J'ai informé l'ambassadeur à Ankara à ce sujet. Si vous pensez faire plaisir à vos médecins et à vos infirmières, interrompez votre vol de retour à Athènes, l'Acropole doit tout de même intéresser tous les disciples d'Esculape. Je vous souhaite d'avoir la main heureuse pour votre reconnaissance intuitive et ainsi tout le succès possible.

Adolf Hitler prit congé de lui et se tourna à nouveau vers notre travail. Il m'a donné une brève explication : il s'agit d'une haute personnalité turque, importante dans notre situation tendue.

Le soir, à l'heure du compte-rendu militaire, j'ai été invité à un pot. Le professeur Sauerbruch en était le centre, entouré des plus grands médecins militaires. L'ambiance parmi les disciples d'Esculape était très raffinée, comme l'aurait dit 'Jozef Filser', – et bien, ils étaient aussi pris en charge par Julius Schaub, avec un regard rusé.

Sauerbruch bramait, je ne peux vraiment pas le qualifier autrement, la bouche déjà fatiguée et le taux d'alcoolémie élevé, à propos de sa prochaine mission turque : et comment le Führer m'a traité, personnalité étonnante, j'aurai sa machine, et tout ce dont je pense avoir besoin, il me l'a dit – il sait exactement ce que je vaux pour lui !

Des larmes lui vinrent, – non, c'était du Steinhäger qui coulait de ses yeux. Il a essuyé, puis il a dit : qui est ce type, là, je l'ai déjà vu ! Et il me montra du doigt. Oui, bien sûr, il m'avait vu en fin d'après-midi, mais j'étais quand même étonné de sa capacité de 'reconnaissance intuitive'. Il était tellement d'humeur qu'il nous aurait pris l'appendice gratuitement. J'ai pensé à ma mission du soir et je me suis retiré.

Exactement dix ans plus tard, à l'automne 1952, j'ai lu le livre de Sauerbruchs *Das war mein Leben* [C'était ma vie] – ses souvenirs – à la Prison des Crimes de guerre de Landsberg. D'abord par le biais d'un magazine illustré, puis sous forme de livre (tiré à 170 000 exemplaires à l'époque), le conseiller secret servait des descriptions de son art chirurgical approfondi et de sa science médicale sérieuse, le tout agrémenté de contre-vérités bavardes.

Il décrit sa visite au quartier général du Führer à Winnitsa et tout ce qu'il a dû vivre lors de son entretien avec Adolf Hitler. J'ai vécu cette rencontre et cette conversation avec attention et intérêt, ne serait-ce que parce que le nom 'Sauerbruch' était connu.

Selon Sauerbruch, le quartier général du Führer à Winnitsa se trouvait « à 30 mètres sous terre ». Mais il n'était ivre que le soir, et jusque-là, le

FHQu devait être constitué de maisons en bois, de cabanes en rondins et de baraques, même pour lui !

Un général l'a « sifflé », il ne sait pas vraiment qui c'était ; cela ne pouvait être que le général Schmundt, poli et aimable, l'adjudant-chef de la Wehrmacht.

« Défaites votre baudrier, personne ne doit venir chez le Führer avec une arme ». – mais Monsieur le conseiller secret, cela n'a été déclenché que par l'attentat du 20 juillet 1944 !

Les « 16 généraux » n'ont pas pu être reçus car Monsieur le conseiller secret est arrivé trop tard, – le compte-rendu militaire était terminé depuis longtemps, nous étions en train de planifier et de dessiner depuis plus d'une heure lorsque Monsieur le conseiller secret a été signalé.

Lorsque Sauerbruch entra dans la grande chambre élégamment meublée, un chien énorme lui « sauta » – en aboyant et en montrant les dents – « sur la poitrine », le museau contre son cou, – c'était la chienne berger allemand Blondi, tranquillement allongée sur sa couverture, le museau entre les pattes, et qui ne pointait les oreilles que de temps en temps. Et toutes les chambres de Hitler à Winnitsa étaient aménagées de manière spartiate.

Mais entre-temps, Sauerbruch, le connaisseur de chiens, avait ramené Blondi à la raison, oui, le chien lui « souriait » « amicalement », comme il l'écrit, – c'est alors que « Hitler est entré ». Je voyais les choses différemment : l'ordonnance a ouvert la porte et Sauerbruch est entré.

« L'entrée qui suivit fut la scène la plus terrible que j'aie jamais vécue », – écrit Monsieur le conseiller secret. Je me trouvais dans la même pièce et j'ai assisté à l'accueil poli et amical.

« La colère brillait dans ses yeux, il a serré les deux poings, s'est précipité vers moi » (Hitler, bien sûr, pas Blondi), et a crié : « Qu'avez-vous fait à mon chien ? » – Ils n'avaient rien en commun, le conseiller privé et le chien.

« Hitler poussa alors un cri de rage sauvage. 'Je ferai abattre le chien' ». – puis, dans un « aigu strident » qui devait percer « toute la voûte souterraine » (de la maison en bois !) : « Je vous offre ce cabot ! » et « Je vais vous faire arrêter ! ». – et ainsi de suite dans le récit de Monsieur le conseiller privé.

Monsieur le conseiller privé note : « J'étais quelque peu abasourdi », – eh bien, je l'étais tout autant lorsque j'ai lu tout cela[3] !

Lors d'une promenade dans la cour de la prison de Landsberg, j'ai demandé au professeur Beiglböck, spécialiste de médecine interne et chercheur, un Viennois cultivé et plein d'humour : que pensez-vous de Sauerbruch ?

Un fanfaron grandiose, répondit-il de manière ambiguë, avec un fin sourire.

Je me suis ensuite adressé au sommet des médecins militaires, le médecin-général en chef, le professeur Dr Handloser. Bien sûr, il avait lu les mémoires de Sauerbruchs. Sa question était la suivante : pourquoi me demandez-vous le récit de Sauerbruch à Winnitsa ?

Eh bien, j'étais là la plupart du temps, [il était] du début à la fin quasiment ivre, d'abord chez le Chef et son chien dans la voûte, « à 30 mètres sous la surface de la terre », puis lors du pot ou symposium, comme vous l'appelez, vous les guérisseurs !

– Ah, c'était vous, je me demandais depuis toutes ces années ici à Landsberg d'où je vous connaissais.

– Eh bien, cher Dr Handloser, Sauerbruch vous était supérieur dans la 'reconnaissance intuitive', car cette question se posait déjà à lui après quelques heures.

– Nous en revenons donc au 'chien', dit le Dr Handloser. Je pense que les passages médicaux et chirurgicaux du livre sont de Sauerbruch, tout le reste est de son intervieweur, et il écrit dans la forme imposée par l'époque.

– Je vois les choses un peu différemment : il y a peut-être eu un gribouilleur, mais il n'aurait jamais couché sur le papier une telle fantaisie de détails sans l'autorisation du conseiller privé Sauerbruch. Je pensais qu'un médecin était tenu de respecter la vérité et qu'il se sentait au moins redevable à Paracelse.

Le Dr Handloser, un homme ascétique de bonne tenue et tolérant, a conclu : regardez donc au-delà des bêtises certainement insérées par d'autres, car Sauerbruch était un grand médecin et un type fantastique[4].

Je ne doute pas de ses compétences chirurgicales, ni de sa volonté de donner à son livre une coloration contemporaine. L' 'audience Sauerbruch à Winnitsa' peut être représentative de beaucoup de choses, mais elle est symptomatique.

# Campagnes

## Adolf Hitler, qui planifiait l'offensive à l'ouest[1]

C'était un grand livre de cartes, relié en cuir : « La campagne de France dans son déroulement chronologique ». Un jour, il se trouvait sur la table de travail d'Adolf Hitler. Comme me l'a dit l'adjudant-major de la Wehrmacht, cet ouvrage avait été réalisé comme documentation sur l'histoire militaire et le premier exemplaire avait été remis à Adolf Hitler à Winnitsa.

En préambule à l'examen des événements qui avaient surpris le monde, Adolf Hitler m'expliqua qu'avant même la fin de la campagne de Pologne, il avait demandé au chef de l'État-major général de présenter les dispositions stratégiques pour une action offensive à l'Ouest : car, premièrement, je n'avais pas confiance en la paix, – deuxièmement, une attaque à l'Ouest devait être pensée et préparée dans les moindres détails, – et enfin, – le temps, le facteur le plus important. Nous étions et sommes toujours pressés par le temps ; le temps est un allié puissant de l'ennemi, plus implacable que l'hiver dernier avec sa neige précoce, sa glace et son froid glacial. Et d'ajouter, pensif : depuis ma jeunesse, comme dans une prémonition, je n'aimais ni la neige ni la glace.

Je vous ai dit bien avant la campagne de France que le chef d'État-major général m'avait présenté fin septembre 1939 le plan Schlieffen réchauffé, mais pas comment cela s'était déroulé en détail – je veux dire l'arrogance de l'exposé face à un néant vide, face à des répétitions de la pensée de l'honorable général Schlieffen, mais qui appartenaient déjà au XIXe siècle dans leur approche opérationnelle et qui ne tenaient même pas compte des possibilités propres aux armes modernes, aux chars, à la Luftwaffe[2] ! Adolf Hitler est resté silencieux à l'évocation de ce souvenir. Au bout d'un moment il a dit :

J'ai regardé le chef d'État-major et j'en suis arrivé à la conclusion que chaque mot supplémentaire ou même une analyse critique ne mènerait à rien, ne servirait à rien, qu'il ne pouvait absolument pas penser dans toutes les dimensions – mais qu'il était convaincu d'être une capacité militaire unique. Il lui manque pourtant des idées, de la fantaisie, de l'imagination, de l'audace et surtout le charisme qui caractérise le soldat de premier plan.

Mais combien de temps restait-il pour modifier cette 'stratégie selon Schlieffen' et ces planifications tactiques individuelles rassemblées avec

minutie par des idées offensives fondamentalement nouvelles ? Il ne pouvait s'agir, en peu de temps, que de renforcer les forces dans la région du Luxembourg par des unités de chars et des divisions motorisées et de donner ainsi à ce secteur d'attaque la signification d'une poussée offensive en direction de Neufchâteau et de Sedan. Le temps ne me permettait pas d'aller plus loin.

J'ai ordonné l'attaque pour la mi-novembre 39, puis il y a eu cette mystérieuse trahison de la date d'attaque prévue. La révélation m'a été faite dans votre atelier le 8 novembre, j'ai immédiatement annulé l'ordre d'attaque. Cela n'a pas été facile, nous avons perdu du temps. Mais d'un autre côté, l'attentat contre moi a échoué, et la décision d'abandonner la date de l'attaque a été confirmée a posteriori par les conditions météorologiques extrêmement défavorables.

Le traître n'a pas encore été identifié, il est camouflé à un poste militaire élevé, – jusqu'à présent, toutes les dates d'attaque ont été révélées ! – Quelle haine contre moi et le national-socialisme se cache derrière cette trahison répugnante et lâche – des soldats allemands sont sacrifiés sans hésitation.

Une décision à l'Ouest n'était plus possible en 1939. Nous avons perdu du temps, un temps précieux, mais j'en ai profité pour étudier en profondeur la stratégie de la campagne de France et réfléchir soigneusement aux détails tactiques qui en découlaient.

Adolf Hitler m'accompagna jusqu'à l'ouvrage de cartes et ouvrit le volume. Il y avait d'abord une carte générale, la zone allant de la Méditerranée à la mer du Nord, avec l'inscription des forces militaires de septembre 1939 :

Je me suis alors penché moi-même sur les possibilités stratégiques, seul et avec une totale retenue. Mon idée était la suivante : si je faisais semblant d'attaquer selon Schlieffen et que je les trompais ainsi complètement – d'un geste de la main, il délimitait une zone – et que je portais un coup énergique ici, là où ils ne s'y attendaient pas du tout – son index se posa fermement sur Sedan –, quelle serait la conséquence ? Peu à peu, mes idées se précisaient, je pouvais voir le déroulement de cette attaque surprise, tout prenait forme. Mais j'étais toujours aussi réticent, je ne parlais à personne de mes réflexions.

J'ai demandé tous les documents et les ai examinés en détail. Je me suis penché sur les fortifications Maginot, dans la mesure où nous les connaissions et où elles figuraient sur les cartes de l'État-major. Ensuite, je me suis fait présenter des cartes en relief, des photos aériennes, mais pas de manière très unilatérale, pas seulement en ce qui concerne les sections de

l'attaque que j'avais prévue. J'ai continué à étudier l'ensemble du système routier, son volume de passage, et j'ai examiné les possibilités de préparation camouflée.

Peu à peu, j'ai acquis de l'assurance et j'ai demandé à mes adjudants de la Wehrmacht de garder le secret absolu afin qu'ils puissent m'aider. Lentement, j'ai acquis la conviction indispensable pour me sentir sûr de moi : c'est ainsi et pas autrement !

En décembre 1939, le plan d'attaque était passé du stade de l'idée à celui de la réalité. Une grande stratégie ne présuppose pas seulement un niveau intellectuel, elle a aussi ses propres lois, et elle est comme l'urbanisme et l'architecture – je serais presque tenté de dire que c'est une œuvre d'art !

Si cette stratégie doit aboutir à un succès total, si elle doit être imposée, elle ne peut l'être que par l'imbrication logique de toutes les mesures tactiques individuelles, qui sont elles-mêmes judicieusement pensées et soigneusement planifiées. Elles doivent s'intégrer et se subordonner entièrement à la grande idée stratégique, elles sont à la fois la base et la construction. Il va de soi que des mesures de sécurité doivent être prévues afin de pouvoir faire face à toutes les impondérables possibles. Il faut également pouvoir agir de manière soudaine et surprenante pour atteindre le grand objectif.

Je devais maintenant me pencher sur les détails et la tactique d'attaque appropriée ; j'ai pris le temps de le faire et je l'ai fait minutieusement. Nous sommes passés des cartes aux réflexions et aux essais dans le bac à sable. Je gardais toujours le cercle des initiés restreint et, d'après ce que j'ai appris plus tard, ma prudence était absolument justifiée. Début janvier 40, cette stratégie était fondée sur toutes les planifications tactiques individuelles.

Je mis alors Keitel et Jodl dans la confidence, – non, je ne les gagnai pas tout de suite à mon plan, ils étaient hostiles et soulevèrent des objections telles que : s'il ne serait pas plus juste de contourner les fortifications Maginot par le nord. C'est justement ce que l'ennemi attend, ce à quoi il se prépare, leur ai-je dit. Mes plans d'attaque étaient trop audacieux, trop risqués. Bien sûr, c'était une audace, car non seulement la poussée du front était menacée, mais aussi ses flancs du sud, de l'ouest et même de l'est, si les divisions qui affluaient ne sécurisaient pas à temps l'espace percé. Il n'a pas été facile de s'imposer.

La ligne Maginot ? Eh bien, j'en étais sûr. Les forts de barrage tchèques, alors dirigés contre nous et construits par des ingénieurs français à la manière des bunkers Maginot, je ne les ai pas seulement examinés de près, ils étaient pour moi des objets appropriés sur lesquels je faisais faire des

essais de tir. Le résultat a été à la hauteur de mes attentes : les bunkers ont été percutés de plein fouet par des obus spéciaux de 8,8. J'ai également réussi à les neutraliser ou à les abattre par des tirs de Stuka.

Vers la mi-février[3], les généraux commandants nouvellement nommés, dont Manstein, se sont manifestés comme d'habitude. Schmundt avait attiré mon attention sur lui en me disant qu'il avait presque les mêmes idées sur la stratégie de la campagne de l'Ouest. Après son rapport, j'ai donné à Manstein l'occasion d'exposer ses idées sur l'offensive occidentale. Oui, c'était comme Schmundt me l'avait dit.

Manstein était le seul général à avoir adopté la même approche opérationnelle, ce qui confirmait mon point de vue. Malgré tout, je me suis tu – moins on en sait, plus le choc est surprenant. Il n'aurait pas non plus été correct de lui dire à quel point les détails tactiques avaient déjà été élaborés bien au-delà de la conception stratégique proprement dite[4].

Tout en parlant, Adolf Hitler avait tourné les pages, carte après carte, des mois de 'drôle de guerre' jusqu'en mai 1940. La préparation à l'attaque était désormais reconnaissable aux inscriptions sur la carte :

Je ne veux pas m'attarder sur tous les détails tactiques, comme la prise rapide des passages, des ponts, des barrages. Dans la mesure où ils se trouvaient à proximité de la frontière, j'ai engagé des troupes de choc, parfois sur roues, pour qu'elles prennent rapidement et silencieusement les positions ennemies par surprise.

La victoire sur le fort de barrage moderne d'Ében-Émael a été importante. Il ne pouvait être pris que par un coup de main surprenant, sans pertes graves, et uniquement par une attaque aérienne et frontale combinée. Des planeurs de transport devaient se poser silencieusement sur le fort et déposer les troupes de choc du génie. Des avions avec des parachutistes, des planeurs de charge avec des troupes de choc ont été utilisés selon les considérations tactiques. Les aéroports ont été conquis de cette manière, dans la mesure du possible, derrière les positions ennemies.

Croyez-moi, Giesler, j'ai discuté de toutes ces attaques tactiques sur modèle réduit et je les ai répétées avec les officiers et les sous-officiers de l'aviation, du génie, des parachutistes et de l'infanterie, et nous avons eu beaucoup de succès !

Adolf Hitler ouvrit la carte suivante, qui montrait l'attaque du matin du 10 mai avec les objectifs inscrits pour le premier jour d'attaque ; suivit une série de cartes avec les différentes sections des divisions, puis la deuxième

série de cartes avec les inscriptions des succès des différentes unités de chars et de combat.

Le dur combat autour de Sedan est alors visible, dessiné à plus grande échelle. Il s'agissait de la poussée énergique à laquelle les adversaires ne s'attendaient pas, suivie de la percée et de la progression des chars, protégés sur les flancs par les divisions qui les suivaient. J'ai alors enchaîné carte sur carte, souvent deux par jour, pour rendre compte graphiquement des succès de la poussée des chars le long de la rive est de la Somme jusqu'à Abbeville :

Mon plus grand souci était la protection des flancs ; des contre-attaques du sud et du sud-ouest, menées avec énergie, auraient pu se transformer en une situation menaçante. En même temps, l'‘attaque Schlieffen’ devait être menée sérieusement afin d'attirer les principales forces de l'adversaire, les unités motorisées, dans l'espace belge. La tromperie a réussi, la masse des forces ennemies s'est engouffrée dans ces espaces de combat, comme je l'avais imaginé, et a été bloquée. L'assaut frontal de nos divisions eut lui aussi tout le succès qu'il méritait et força la Hollande et la Belgique à se rendre. L'opération, appelée plus tard 'Sichelschnitt' [plan coup de faucille], fut un succès décisif. Mais la défaite totale des Alliés occidentaux n'était pas encore acquise.

Certes, l'ennemi a été battu de manière décisive dans le secteur nord. Pressés par nos troupes qui avançaient rapidement de l'est et du sud, coupés de l'ouest, ils n'avaient plus que la mer comme voie de fuite. La masse de ces forces, principalement anglaises, se concentrait autour de Dunkerque, dans la plaine des Flandres, dont j'avais gardé un bon souvenir de la guerre mondiale. Oh, je sais, ce n'est pas seulement dans le cercle du si intelligent État-major général que ma décision 'Dunkerque' est présentée comme une grande erreur ! – Ces ‘je-sais-tout’ et ceux qui ont l'âme si chrétienne pensent que c'est ma plus grande bêtise de ne pas avoir anéanti complètement les Anglais battus à Dunkerque. Plusieurs considérations m'ont empêché de les détruire.

Tout d'abord, des raisons militaires. La plaine de Flandre limite essentiellement l'utilisation des chars aux espaces routiers. Il fallait donc s'attendre à des combats de longue haleine, avec des pertes propres et éventuellement un grand nombre de chars perdus. Pour les opérations plus lointaines nécessaires vers l'ouest et le sud, vers la France proprement dite, je ne pouvais cependant renoncer à aucun char. Mais surtout, nous ne devions pas nous disperser en termes de forces et perdre du temps. L'ennemi était sous le choc, tout devait maintenant se faire coup sur coup.

Après avoir entendu von Rundstedt, mon entourage militaire le plus proche était également de cet avis ; il était urgent de poursuivre l'attaque vers l'ouest et le sud sans délai, avant que l'adversaire ne parvienne à mettre en place une défense solide sur la Somme et l'Aisne[5]. Notre offensive suivante s'y est déjà heurtée à une forte résistance. Il fallait aussi s'attendre à ce que les Anglais engagent d'autres contingents de troupes à travers la Manche, avec le soutien de l'artillerie de leurs navires de guerre, – ils ne pouvaient tout de même pas abandonner la France comme les Polonais ! Ils l'ont fait !

Nous devions attaquer vers l'ouest, prendre très rapidement Paris et le nord de la France pour empêcher les Anglais de débarquer de nouveaux contingents de troupes. Nous devions devenir offensifs vers le sud, avec une percée derrière les fortifications françaises, nous devions forcer la décision finale et ainsi mettre rapidement fin à la campagne de France ; car il y avait encore une autre raison, de nature politico-militaire. Je ne suis pas resté unilatéralement orienté : j'étais depuis longtemps à l'écoute de l'Est, inquiet !

Et n'y avait-il pas maintenant une vague possibilité de paix, même minime, que je me serais interdit en détruisant froidement l'armée anglaise de Dunkerque ?

Adolf Hitler comptait, comme il s'est avéré maintenant, comme souvent dans les années précédentes, sur la raison, il ne pensait pas seulement en tant qu'Allemand, il pensait en tant qu'Européen. Il pensait en réalité dans le sens d'une humanité supérieure, qu'il voulait voir se réaliser dans des communautés fondées sur l'ethnie.

Il y avait à mes yeux une preuve qu'il avait accordé une plus grande importance à la possibilité de paix : le 24 juin 1940, au quartier général de Brûly-de-Pesche, il ordonna les tâches de paix et, par son décret du 25 juin, il nous donna, à Speer et à moi, les pleins pouvoirs pour commencer le réaménagement des villes allemandes.

Plus tard, on m'a encore rappelé l' 'erreur de Dunkerque'. Si je me souviens bien, c'était en août 1943, après les terribles attaques aériennes sur Hambourg. Adolf Hitler donnait des instructions à un aide de camp dans une pièce voisine. Il y avait une série de photographies sur une table murale, je les ai prises en main. C'étaient des témoignages horribles des effets de la grêle de bombes et de phosphore sur les femmes et les enfants lors de ces terribles attaques terroristes sur Hambourg, qui ont fait plus de quarante mille victimes civiles.

Quand Adolf Hitler est revenu dans la salle de travail, il a vu les photographies dans ma main – d'un ton doux mais insistant, il a dit :

Laissez cela, Giesler, ne regardez plus ces photos ! Et, au bout d'un moment : j'ai dû changer d'avis, ce n'était pas dans ma nature de marcher sur celui qui est à terre. Je me suis trompé, la magnanimité n'est pas reconnue. Ils me remercient de les avoir épargnés à Dunkerque en lançant des bombes et du phosphore sur les femmes et les enfants dont les maris et les pères se battent pour l'Europe. Ce que l'on voit là, c'est une volonté brutale d'extermination – il montrait les photographies –, on est toujours tenté de ne pas y croire, maintenant je n'ai plus de pitié !

Ces déclarations étaient pour moi la preuve qu'en plus des raisons militaires et politiques, ses idées éthiques sur la guerre étaient également valables pour sa décision de l'époque.

Mais revenons à l'automne 1942 à Winnitsa. J'arrivai à mon logement tard dans la nuit ou tôt le matin, excité et pensif. Je n'ai pas trouvé le sommeil. Après les explications d'Adolf Hitler, j'avais maintenant l'explication de sa méfiance et de son comportement de rejet envers les généraux. Ce n'était pas une attitude générale, car elle contrastait avec la haute estime qu'il portait aux officiers du front et aux troupiers, qui s'engageaient pleinement et dont il disait qu'ils savaient de quoi il retournait.

Je devinai aussi pourquoi il m'avait expliqué de manière si détaillée ses dispositions stratégiques et tactiques et le déroulement de la campagne de France à l'aide de l'ouvrage cartographique documentaire. Ce n'était pas parce qu'il avait le premier exemplaire de cette documentation graphique sur son bureau, ce n'était pas seulement la représentation de sa campagne soigneusement planifiée. Sans aucun doute, il voulait se conforter rétrospectivement. Son idée stratégique, ses dispositions tactiques avaient été justes et avaient conduit à un succès étonnamment rapide. Ses explications n'avaient rien de prétentieux. La performance, la bravoure et le sacrifice des soldats et de leurs troupiers étaient toujours au premier plan des événements[6] :

Car ce n'est qu'avec ces soldats et leurs officiers que j'ai pu oser une telle planification et une telle application audacieuse, m'a-t-il dit. Puis il ajouta : c'est exactement la stratégie que j'ai adoptée pour la campagne de Russie.

Il est resté assis un moment en silence, puis il a poursuivi : lorsque j'ai compris, après les entretiens avec Molotov, qu'il n'y avait pas d'autre possibilité, j'ai dû choisir entre le combat et l'abandon de soi, lié à la trahison de l'Europe, – j'ai opté pour le combat, – ce fut la décision la plus difficile de ma vie !

Je me suis demandé pourquoi Adolf Hitler me révélait ses soucis et ses pensées. Outre le fait que sa solitude le poussait à en parler, il voyait en moi non seulement le national-socialiste et l'homme de confiance auquel il pouvait se confier, mais aussi le fait que j'étais lié à lui en tant qu'architecte.

Il a reconnu que je comprenais ses objectifs – plus encore, il a senti que je voyais en lui celui qui était 'projeté loin devant', qui pensait, planifiait et se battait déjà pour les générations futures. Le travail commun sur les concepts d'urbanisme et leurs détails architecturaux a créé un sentiment de familiarité. Il me reconnaissait et me respectait. Pendant ces heures de planification commune, il se sentait lié à la paix et à sa véritable mission, la formation sociale des Allemands et de leur environnement. Il trouvait la réponse au défi de l'époque, de la technique et du nouvel ordre social. C'est à ces heures-là qu'il s'épanouissait, mais je n'étais pas seulement son architecte.

Comme toujours, nous nous sommes retrouvés pour le déjeuner. Adolf Hitler était pensif, la conversation s'est limitée à mes impressions sur l'aménagement des rives du Danube à Budapest. Dès le premier jour de la table commune de midi et du soir, j'avais demandé qu'on me serve le même repas. Je pouvais commander le repas du mess, cela ne le dérangeait pas le moins du monde.

– Non, je ne me force pas, je veux vraiment connaître votre cuisine diététique, et en plus, c'est plus facile à table pour l'ordonnance.

J'ai donc mangé à la cuillère des 'soupes de semoule cuites au four', des paupiettes de pommes de terre entourées de légumes. Ce midi-là, j'ai terminé par du riz au lait, accompagné de chocolat râpé dans une petite coupelle. J'en ai saupoudré sur le riz au lait. Adolf Hitler critiqua le fait que ce n'était pas assez, que c'était un plaisir rare, et il saupoudra le riz de presque tout ce qu'il y avait dans la coupelle ; il ne devait pas en abuser, me dit-il, je le voyais bien à sa petite portion de riz. C'était d'ailleurs étonnant de voir à quel point il se contentait de peu de nourriture.

Après le repas, il dit : Giesler, vous n'êtes pas seulement fatigué, vous n'avez pas assez dormi, je le vois sur votre visage. Vous allez maintenant vous promener, bien sûr accompagné – avec le professeur Brandt – et ensuite vous irez au sauna, vous pourrez alors dormir. Moi-même, je suis complètement accaparé par les réunions militaires et le travail sur les délais, tout travail de planification est annulé aujourd'hui. Je vous attends pour le thé, ce soir, en fonction de la situation.

En me promenant, j'ai discuté avec Karl Brandt, que j'estimais beaucoup, de la grande solitude d'Adolf Hitler et de sa surcharge de travail :

si je suis déjà si fatigué après les heures de mon petit travail professionnel ici et après les conversations avec lui, et je pense à sa sollicitation permanente...

Non, m'interrompit Karl Brandt, tu dois voir les choses autrement, Giesler. Que les conversations nocturnes avec le chef te fatiguent, c'est évident, mais pour lui, cela signifie une détente totale, il prend du recul et gagne en force de décision. C'est pourquoi tu es si important ici maintenant !

J'ai participé au dîner dans la baraque du mess et j'ai profité de l'occasion pour m'entretenir avec le maréchal Keitel en présence du général Jodl, – bien sûr sur la campagne de France. Je voulais entendre son appréciation.

Oui, quand j'y repense, cela me donne confiance. Il est rare qu'il en parle – c'est sans doute la carte qui l'y a incité. Mais ce qu'il vous a exposé à l'aide de ce document – je ne peux qu'ajouter que c'était son idée, son œuvre dans les moindres détails, lui seul était le commandant de la campagne de France, dit le maréchal Keitel et poursuivit : lorsqu'il m'exposa à l'époque, en janvier 1940, sa conception de l'offensive occidentale, élaborée jusque dans les détails tactiques, je fus effrayé par l'audace, bien que je dusse reconnaître cette stratégie géniale. Jodl a hoché la tête en signe d'approbation et a déclaré : nous étions vraiment perplexes lorsqu'il nous a présenté cela sur la table, complètement dans les moindres détails !

Il a d'abord gagné le général Jodl à sa solution d'attaque, alors que je ne pouvais toujours pas m'y résoudre, continua le maréchal Keitel. Je me demandais : parviendrait-on à tromper les Alliés pour qu'ils avancent avec l'armée motorisée et les formations blindées dans la région belgo-hollandaise afin d'intercepter l''aile Schlieffen' ? Considéreraient-ils la percée de Sedan uniquement comme une attaque tactique limitée dans l'espace ? Les flancs pourraient-ils être sécurisés pour le choc des chars jusqu'à la côte ? De moi-même, je n'aurais pas eu le courage d'une opération aussi audacieuse !

Oui, m'a dit plus tard le général Schmundt, Manstein aussi avait les mêmes idées. Ses idées s'étaient heurtées à l'incompréhension et au refus du chef de l'État-major général. Je l'ai appris en janvier et j'ai fait en sorte qu'il présente ses idées au Führer. Cela a été possible lorsqu'il s'est présenté au Führer après sa nomination au poste de général commandant – c'était vers la mi-février 1940.

Mais à cette époque, le Führer avait déjà planifié et fixé tous les détails tactiques au-delà de l'opération stratégique – jusqu'aux troupes de choc dont il avait besoin pour Ében-Émael. Avec une ténacité sans égale, il a

imposé son idée stratégique et toutes les mesures tactiques. Lorsque Manstein a présenté au Führer ses idées sur une campagne offensive, il n'a fait que confirmer les intentions du Führer.

Le maréchal Keitel et le général Jodl ont été pendus à Nuremberg, le général Schmundt a été victime de l'attentat du 20 juillet 1944. Mais dans ses écrits posthumes, le maréchal confirme ce que j'ai entendu de lui à Winnitsa : la stratégie audacieuse et géniale de l'offensive occidentale est exclusivement et sans restriction l'œuvre d'Adolf Hitler, lui seul était le général de la campagne de France.

## Lion de mer

Pourquoi n'ai-je pas donné l'ordre d'attaquer l'Angleterre ? J'avais plusieurs raisons à cela !

C'était lors de notre thé nocturne à Winnitsa. La plupart du temps, je ne savais pas ce qu'Adolf Hitler buvait. Une fois, il a dit que le thé à la camomille avec du miel était très bon, parfois c'était du thé à la menthe ou au cynorrhodon, ou encore du thé à base d'un mélange de fleurs. Et la pomme cuite qu'on lui servait dans un verre était tout à fait délicieuse. J'ai reçu du thé noir, accompagné de biscuits aux flocons d'avoine, dont il se servait de temps en temps.

Certes, il avait fait préparer l'attaque, il avait aussi ses raisons pour cela. L"opération lion de mer' était prometteuse, mais il n'en était pas du tout sûr. Les exercices des formations pour cette attaque avaient commencé, les navires avaient été rassemblés, les plans d'attaque élaborés :

Mais je voulais la paix ! N'était-il pas possible que les préparatifs de l'attaque, bien identifiés par les renseignements ennemis et certainement aussi rassemblés avec zèle, transmis à l'Angleterre par l'intermédiaire du Vatican, de la Suisse, de la Suède et du Portugal, puissent contribuer à la volonté de paix ?

Mais j'ai vite compris que la haine était plus forte, qu'ils préféraient 'le sang, la sueur et les larmes' ! Les puissants dans l'ombre – inconcevables – n'en étaient pas affectés, ce n'était pas leur sang et leur souffrance, c'était la satisfaction de leur haine, liée au profit et au pouvoir, – Churchill n'était que le destinataire des ordres.

L'attaque vers l'ouest n'a jamais correspondu à son objectif, il a voulu l'éviter, et l'attaque contre l'Angleterre lui a donc semblé peu judicieuse. Quels sacrifices auraient été liés à une telle attaque par la Manche, par la

mer ! On approchait de l'automne, avec des eaux agitées, la plupart des navires de transport n'étaient pas en état de naviguer.

Il avait vu poindre une inquiétude, d'abord discrète, puis une menace : l'activité diplomatique très intense de l'adversaire était perceptible. Son objectif : une nouvelle tentative d'encerclement. Mais il laisserait cela de côté pour le moment.

Supposons donc que nous attaquions l'Angleterre, et qu'au prix de grands sacrifices, l'attaque soit couronnée de succès. Mais que faire alors ? Nous n'aurions pas le gouvernement anglais, la maison royale, la flotte, ils se tourneraient vers le Canada, et ainsi la guerre continuerait à l'ouest, mais pas à notre avantage et en tout cas avec une énorme mobilisation des forces allemandes. Car l'occupation de l'Angleterre ne permettrait en aucun cas de soulager la Norvège et la France.

Et avec quoi aurions-nous pu nourrir l'île alors que nous étions déjà limités ? Si nous saignions alors avant et en Angleterre pour être ensuite bloqués, la Russie envahirait les Balkans – comme elle l'a fait avec les pays baltes, avec l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie. D'abord une simple 'zone d'intérêt', puis une occupation militaire et enfin la bolchevisation et donc le renforcement militaire et économique.

Mais ce n'est pas tout, les Russes pourraient nous couper l'approvisionnement, nous bloquer des matières premières importantes dans les Balkans, notamment le pétrole. Désormais, il nous tient dans ses griffes, il dicte sa loi. Nous pourrions encore nous estimer heureux s'il ne nous attaquait pas immédiatement. Cela dépendrait de l'ampleur de l'attaque contre l'Angleterre et de l'épuisement de nos forces. Telles étaient ses réflexions à l'époque. Pourquoi l'Angleterre n'était-elle pas prête à faire la paix ? Churchill n'avait dit qu'un mot : la Russie !

Bien avant cela – la campagne de France venait à peine de s'achever – il avait compris que la Russie se comporterait – en fonction de la situation de la guerre et de la situation politique mondiale – soit dans le sens bolchevique de la prétention à la révolution mondiale, soit dans le sens national russe de la volonté d'expansion – vers l'ouest, vers l'Europe. Les deux reviennent finalement au même. C'est un problème de la plus haute importance, non seulement pour l'Europe, mais aussi pour le monde. Il se profile à l'horizon comme un nuage menaçant avant un orage.

Certes, la Russie n'était pas encore tout à fait prête, mais la menace se dessinait déjà. La marche contre nous a commencé, d'abord dans la diplomatie, puis la préparation militaire a suivi peu après. Il savait maintenant que cela ne durerait pas longtemps et que le chantage

commencerait. Ce que Molotov lui avait présenté, il l'avait prévu depuis longtemps !

Bien sûr, Staline aurait préféré que nous attaquions l'Angleterre, que nous nous affaiblissions et que nous nous acharnions, conformément aux prophéties de Lénine. Non, – la raison – non seulement, mais aussi la pensée européenne s'était prononcée contre une attaque contre l'Angleterre.

Les signes se faisaient de plus en plus menaçants : danger venant de l'Est ; et ce n'était pas seulement la décision allemande, mais aussi la décision européenne. Churchill et Roosevelt, les figures visibles de la guerre dans l'ombre, avaient misé sur la carte de la Russie. Les devancer par une attaque était pour nous la seule possibilité ; premièrement, écarter le danger russe, bolchevique, deuxièmement, assurer l'alimentation et les matières premières, et troisièmement, ne pas seulement couper la carte de la Russie des mains de l'Occident, mais leur faire comprendre qu'avec l'assurance allemande de l'alimentation et des matières premières, la poursuite de la lutte devenait insensée.

Certes, des opérations isolées à l'ouest, telle que Gibraltar, auraient été possibles et auraient pu avoir des conséquences importantes. Mais seulement de manière isolée, pour lui seul, sans entrer en guerre avec l'Espagne ; seulement, cela lui avait été refusé. Il m'avait parlé de sa déception après avoir négocié avec Franco. Bien sûr, il voulait attaquer Gibraltar depuis la terre ferme. Mais il n'avait aucunement l'intention d'impliquer l'Espagne dans la guerre : avec l'Espagne ? – pas du tout, nous en aurions assez sous le poids des Italiens. Ils nous entraînent sur des théâtres d'opérations qui ne sont pas dans notre intérêt militaire et encore moins politique. C'est un côté de la médaille, l'autre est que nous devons les aider ; nous ne pouvons pas accepter qu'ils soient battus sur les champs de bataille qu'ils ont choisis sans nécessité.

Il pense en particulier à l'attaque insensée contre la Grèce, qu'il n'a pas pu empêcher. Il m'avait raconté que lors de sa visite à Florence, il s'était trouvé devant le fait accompli, c'est-à-dire l'extension de la guerre, puis l'agitation dans les Balkans, et la conséquence : la Yougoslavie. Dans l'ensemble, il y a eu une perte, une mobilisation des forces, et – nous avons perdu du temps, un temps irrécupérable, plus de deux mois – il n'a pas été possible d'atteindre les objectifs qu'il s'était fixés lors de la première offensive, ce qui était une condition préalable à la décision. Ce temps perdu, les Russes l'ont gagné. En déployant et en mettant à disposition 175 divisions, ils ont menacé nos frontières.

Une neutralité italienne, mais mobilisée et prête à intervenir, aurait permis à l'Italie de nous aider et de se rendre utile. Mais il me l'avait déjà prédit en 1940 : si nous avions pris Paris, nous ne pourrions plus retenir les Italiens, ils voulaient y participer ; ce faisant, ils nous auraient privé de la victoire et de la possibilité de paix[1].

S'ils avaient voulu se battre : Malte, ils auraient dû la prendre ! Silence pensif, – puis Adolf Hitler dit à voix basse :

Oui, j'étais maintenant confronté à la décision la plus difficile de ma vie. Que se passerait-il si j'ouvrais la porte vers l'Est ? De nouveau, Adolf Hitler resta silencieux pendant un moment, puis : assez pour aujourd'hui, Giesler, je vous verrai demain pour le déjeuner.

Seul, j'avais le temps de réfléchir et de méditer. À l'époque, le 26 ou 27 octobre 1940, j'avais été invité à déjeuner à l'Osteria Bavaria.

Adolf Hitler était arrivé à Munich le matin même après ses entretiens avec Franco et Pétain et devait ensuite rencontrer Mussolini à Florence.

Le patron de l'Osteria, Deutelmoser, se sentait toujours très honoré lorsqu'Adolf Hitler venait déjeuner dans ce petit établissement modeste. Il y avait toujours de l'agitation dans la cuisine, ce qui m'amusait à chaque fois. Mais Deutelmoser était le calme même, lorsqu'il servait la soupe de pommes de terre et la salade de carottes avec autant de délicatesse que s'il s'agissait de grands objets précieux. Après le repas, j'étais seul à table avec Adolf Hitler, il me racontait son voyage et me parlait de Franco et de Pétain :

Tout un soldat, honorable et digne, il correspondait tout à fait à l'image que je me faisais d'un maréchal français, mais il est déjà trop vieux pour se projeter dans l'avenir. Oui, et maintenant Franco – il se peut que ma déception ait influencé mon jugement. Ma discussion est restée sans résultat. Franco n'est pas une personnalité, il est d'une médiocrité absolue. Sans les jésuites qui, à mon avis, ne se contentent pas de le conseiller mais le dirigent, il serait insignifiant. Certes, il est intelligent, à sa manière, mais c'est aussi ce que sont les commerçants.

Il pense que si, en 1936, il avait déjà reconnu les objectifs politiques de Franco et lui-même, ses sympathies auraient été davantage du côté de ceux qui s'opposaient à ce système féodal et au clergé. Mais ces révolutionnaires étaient dirigés par des communistes, et une fois qu'ils avaient pris pied, il n'y avait plus de retour en arrière[2] ! Un socialisme conforme à l'Espagne, oui ; un État communiste espagnol, satellite des Soviétiques, non, l'empêcher était une tâche européenne, il était d'accord avec le Duce sur ce point. Nous

aurions donc dû intervenir pour aider. C'était ensuite à Franco de s'aventurer avec les phalangistes dans un nouveau territoire social.

Adolf Hitler regarda la salle et croisa le regard des invités avec un sourire et un geste de salut.

Qu'est-ce qui m'attend à Florence, – j'ai un mauvais pressentiment ! dit-il ensuite en se tournant à nouveau vers moi, le visage complètement changé.

Puis, invité à le faire, je lui fis un bref rapport sur l'état des plans de Munich et sur les mesures que j'avais prises pour la construction du périphérique et des nouvelles installations ferroviaires. Je lui ai demandé s'il était d'accord avec moi pour que je mette de côté toutes les constructions du Parti et le traitement des plans.

Absolument, dit-il, la priorité est donnée aux mesures de construction qui servent l'ordre urbanistique et la communauté.

C'est certainement le mot 'parti' qui a fait dévier ses pensées.

Il se fait beaucoup de souci pour Rudolf Hess. Il sait qu'il peut m'en parler : de sa folie presque occulte, de son sentiment d'être malade et de ce qu'il fait pour y remédier. Il n'a certes rien contre les homéopathes et les guérisseurs, mais tout contre ceux à qui il se confie, et encore de l'un à l'autre. Il devrait donc avoir confiance en un médecin de renom. Il est vraiment inquiet ; chez lui, ce n'est pas seulement dû à la position et aux tâches de Hess, mais tout simplement parce qu'il l'aime sincèrement. Le fait qu'il l'estime tant, qu'il se sente si étroitement lié à lui, eh bien, il est le 'fidèle' depuis le début de la lutte national-socialiste.

Adolf Hitler se leva, fit un signe de la main vers la table du commando d'accompagnement, prit congé, – pour aller au-devant de nouvelles déceptions et de nouveaux soucis, car lorsqu'il arriva à Florence, Mussolini lui annonça qu'il avait donné l'ordre d'attaquer la Grèce ! C'était la deuxième extension de la guerre et des théâtres d'opérations, totalement indésirable et inutile, idiote, comme l'a dit un jour Adolf Hitler lors d'une conversation avec moi, un retour en arrière de deux millénaires, et l'origine se trouvait probablement davantage dans un mythe historiquement fondé, un souvenir de l'Empire romain, c'est à peu près ainsi qu'il s'exprimait :

Quoi qu'il en soit, l'agitation dans les Balkans, savamment entretenue par les Anglais, a conduit à la chute de la Yougoslavie et donc à la campagne des Balkans, qui a entraîné des pertes, mobilisé les divisions et les avions nécessaires pour frapper la Russie, et qui a surtout coûté du temps, un temps précieux !

'La décision la plus difficile de ma vie', m'avait dit Adolf Hitler à la fin de notre conversation nocturne dans sa salle de travail du quartier général de Winnitsa. Un souvenir m'est revenu en mémoire : c'était un après-midi au Berghof, vers février 1941. Après une réunion avec les collaborateurs de la direction des travaux de l'Obersalzberg, je me suis rendu au pavillon de thé dans la grande salle de séjour du Berghof pour la promenade habituelle.

Les réunions militaires venaient de se terminer. Adolf Hitler se tenait à la table de marbre devant la grande fenêtre avec quelques généraux et donnait des instructions aux adjudants.

Le Dr Todt, qui avait participé aux réunions avec Adolf Hitler, se tenait à côté de moi, en retrait dans la grande pièce. Il a désigné la scène devant nous et a dit doucement :

Ils connaissent la décision – la Russie. Ce sera dur, qui sait ce qui nous attend derrière le rideau de fer, – ce que nous connaissons jusqu'à présent est déjà menaçant ! Mais regardez, - le Führer est là, recueilli et calme, avec l'Untersberg en arrière-plan. Vous connaissez la légende, – depuis un millénaire, l'espoir des Allemands est lié à cette montagne. – N'est-ce pas étrange ?

Oui, c'était une image étrange, grave et marquante. Je voyais Adolf Hitler de profil, avec, tournés vers lui, quelques généraux et officiers SS au visage grave et tendu. En arrière-plan, le regard passait à travers la grande fenêtre sur le paysage enneigé de Berchtesgaden. L'Untersberg lui-même était haut au-dessus des forêts sombres, maintenant d'un blanc éclatant avec des pics rocheux rouges dans la dernière lumière du soleil de la journée.

Le soir, nous étions assis autour du feu de cheminée. Adolf Hitler était silencieux, replié sur lui-même. Nous autres, nous parlions à voix basse. Vers minuit, Adolf Hitler adressa une question et une demande à Bormann. Puis, à ma grande surprise, les sons puissants et fatidiques des « Préludes » de Liszt ont envahi la grande pièce qui n'était éclairée que par les flammes vacillantes du feu de cheminée.

## Barbarossa
## La stratégie planifiée de la campagne de Russie telle qu'elle est présentée par Adolf Hitler

J'ai planifié une attaque préventive contre la Russie avec davantage de soin que la campagne de l'Ouest. La menace venant de l'Est devenait trop

évidente. Après la campagne de France, j'avais déclaré au Reichstag qu'il n'y avait aucune raison de poursuivre la guerre absurde entre l'Angleterre et nous. La réponse fut un refus brutal de ce geste de paix. L'Angleterre voulait continuer la guerre, Churchill était sérieux avec le 'Germany must perish' [l'Allemagne doit périr] !

Par la suite, j'ai passé de nombreuses heures nocturnes à me pencher sur les cartes de l'Europe de l'Est et à réfléchir rétrospectivement au comportement typique de l'Angleterre dans un espace européen conflictuel. L'Angleterre s'est toujours immiscée dans les conflits continentaux, les provoquant, les attisant ou les déclenchant par le biais d'intermédiaires, en cherchant son avantage. Et l'Angleterre s'était toujours efforcée de faire combattre une épée continentale pour elle, afin de ménager ses propres forces.

La France étant désormais éliminée, l'Angleterre, sûre du soutien de l'Amérique de Roosevelt, allait maintenant tenter par tous les moyens de faire combattre la Russie pour elle.

Certes, en août 1939, j'avais moi aussi payé cher le contrat avec Staline, son silence et son 'amitié pragmatique', pour une limitation supposée de la guerre ou pour ne pas avoir le dos tourné aux baïonnettes soviétiques en cas d'extension du conflit.

Staline a transformé les zones d'intérêt concédées en une occupation brutale des États baltes, en la cession de la Bessarabie et, par une guerre de dupes, il a mis la Finlande à genoux[36].

Après l'occupation militaire des pays baltes, de la Bessarabie et de la Bucovine, l'objectif de Staline était clair : devenir le maître du nord-est de l'Europe et des Balkans. Il voulait un libre accès à la Méditerranée et ainsi une position de départ importante contre l'Europe.

Staline en a vu la possibilité à l'époque où nous étions liés à l'Ouest ; il avait en tête la constellation Angleterre-Amérique, – il s'est décidé et a fait ses préparatifs pour attaquer l'Allemagne, qui seule pouvait l'empêcher de réaliser ces deux objectifs. La menace est devenue visible, le déploiement soviétique a commencé.

Le déploiement militaire soviétique à notre frontière orientale serait bientôt suivi d'un chantage politique, j'en étais convaincu. Je savais également que l'objectif spatial de la Grande Russie se dirigeait encore plus vers l'ouest en raison de la revendication bolchevique, après avoir été

[36] [NdT : lire absolument *La Finlande dans l'œil du cyclone* d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com.]

naturellement limité à l'est par l'océan Pacifique, et même après avoir déjà sauté cette limite.

Staline se trouverait bientôt du côté qui lui offrirait les plus grands avantages. De plus, ces avantages étaient liés à l'élimination de la seule puissance qui résisterait à la pénétration du bolchevisme dans d'autres régions européennes : l'Allemagne nationale-socialiste.

Je ne voyais pas la menace uniquement dans la mise à disposition des armées russes à notre frontière orientale, auxquelles ne s'opposait alors qu'un voile de quelques divisions. C'était plutôt le souci de dépendre, pour la conduite de la guerre et l'armement, de matières premières dont les Russes pouvaient à tout moment bloquer l'approvisionnement, comme le pétrole roumain, mais aussi les minerais, la bauxite, le molybdène, le manganèse, le chrome, voire le nickel de Finlande.

J'ai de nouveau négocié avec la Russie, c'était un effort sincère. Mais Molotov m'a transmis avec arrogance les exigences de Staline : les mains libres pour la Russie en Roumanie, en Bulgarie et en Finlande, ainsi que les accès à la mer Baltique et les Dardanelles. Cela signifiait l'abandon de l'Europe. Il ne me restait plus qu'à me défendre par une attaque préventive, il ne s'agissait pas seulement de l'Allemagne, mais de l'existence même de l'Europe. La décision n'a pas été facile à prendre.

En dehors de tout le reste, cela signifiait le report de la réalisation de la partie sociale des tâches que je m'étais fixées et qui ont pour condition préalable la paix assurée ; parmi ces tâches, vous le savez, figure le réaménagement des villes allemandes.

Lorsque j'ai fait commencer les préparatifs, cette sinistre trahison que nous avions déjà dû subir lors de la campagne contre la Pologne, lors de l'entreprise « Weserübung » [exercice de la Weser], lors de la campagne de France, s'est à nouveau manifestée. Malgré tout, l'élan et la force de combat unique des soldats allemands, la planification stratégique et le commandement tactique exceptionnel ont permis de remporter de grands succès au début.

Mais après ces succès fulgurants, l'usure des hommes et du matériel est apparue au grand jour. La conquête de vastes espaces, qui ont dû être gagnés de haute lutte, a conduit à l'épuisement. Il fallait reprendre son souffle – le problème du ravitaillement à lui seul y obligeait – avant que les coups décisifs pour la guerre puissent être portés selon mes idées stratégiques.

Mais l'obstination et la pensée unique de mes généraux ont contrecarré la planification stratégique. Au cours du mois d'août, si important pour la décision de l'opération Barbarossa, j'étais tellement affaibli par la maladie que je n'ai pas pu faire preuve de la persévérance et de la fermeté nécessaires pour imposer ma planification à mes généraux.

Par deux fois, j'ai cru être proche de la victoire – je me suis trompé, et j'ai été trompé !

Nous étions assis à la table de travail sur des tabourets et nous dessinions des détails de l'hôtel de ville de Linz. Mais très vite, Adolf Hitler s'est remis à penser à la guerre :

J'ai déjà parlé avec vous de planifications stratégiques, car je sais qu'en tant qu'architecte doué pour l'urbanisme polyvalent, vous pouvez apprécier l'importance et l'ampleur d'une planification complexe.

Une réflexion sobre et mathématique est nécessaire, mais pas seulement dans les dimensions militaires polyvalentes. Les conditions spatiales, l'estimation des délais, les voies de transport pour assurer l'approvisionnement en font également partie. Et c'est justement dans le vaste espace russe qu'il fallait tenir compte des bases des matières premières et de l'alimentation ainsi que des zones de concentration des industries d'armement. Tout cela détermine les grandes lignes de la planification stratégique et, en même temps, la hiérarchie des objectifs d'attaque militaires, ce qui suppose une capacité d'imagination, d'intuition, de fantaisie et d'audace.

On peut certes évaluer ses propres forces, leur puissance et leur expérience au combat, la conduite tactique éprouvée, l'efficacité des armes lors de l'engagement.

L'évaluation de l'adversaire ? L'évaluation des forces ennemies ? Un échec total du 'renseignement' par notre État-major et les services de renseignement, à commencer par les agents jusqu'à l'attaché militaire de l'ambassade, un néant de renseignement véritable ! Nos experts militaires avaient succombé à la tromperie russe lors de l'occupation de la Pologne, lors de la Guerre d'hiver contre la Finlande.

Nous ne savions rien de la valeur combative des divisions. Nous savions ce qui nous faisait face, mais rien sur ce qui nous attendait dans la profondeur de l'espace russe. Ce n'est qu'au combat que les T 34 et les masses de chars, dont les obus de nos Pak ne faisaient que frapper le blindage d'acier, se sont révélés ! Seuls les obus antiaériens de 8,8 cm parvenaient à percer le blindage solide des chars de 52 et 100 tonnes.

Derrière le rideau de fer, une puissance militaire et d'armement sans précédent s'était constituée avec un camouflage impénétrable. Dans la lutte pour la reconnaissance, nous étions et restions désespérément inférieurs.

Je me suis souvenu d'une remarque faite en décembre 1941 par Adolf Hitler : Giesler, nous avons échappé de justesse à l'anéantissement par le bolchevisme, mais Staline était quasiment prêt à nous tomber dessus ! Il m'expliqua alors le contexte de la campagne de Russie qu'il avait planifiée et ses expériences après l'attaque :

Une trahison incompréhensible s'est ajoutée à la sous-estimation totale de l'adversaire, aux fausses informations sur ses réserves et sa puissance d'armement, à ses tromperies et à ses confusions. L'attaque préventive n'a vraiment pas été une surprise pour l'adversaire ; elle lui a été communiquée à temps, au jour et à l'heure près. Et ce n'est pas tout : chaque détail, chaque plan d'attaque a été transmis à l'ennemi par des traîtres allemands !

Je m'attendais à la trahison du jour X. La surprise ne pouvait venir, comme lors de la campagne de France, que du déroulement stratégique de notre attaque. Cette stratégie avait été soigneusement réfléchie. Pour des raisons de secret et donc de surprise assurée, je n'avais informé que le cercle le plus restreint de mes plans. Les ordres concernant le déroulement des opérations stratégiques et tactiques devaient découler de la situation de combat, ils dépendaient des facteurs 'espace', 'temps' et surtout des forces ennemies.

Passons maintenant à la structure stratégique. Les armées se répartissaient en trois groupes d'armées : Nord, Centre et Sud. L'accent était mis sur le groupe d'armées Centre, avec pour objectif de se diriger vers Moscou. Il s'agissait là d'une tromperie délibérée, car je n'étais pas du tout intéressé par Moscou. Au contraire, les forces ennemies devaient faire face à notre offensive, elles devaient se lier et ne pas se dérober. Ensuite, elles devaient être détruites dans des batailles d'encerclement.

Adolf Hitler a esquissé sur un bloc à dessin, entre la mer Baltique et la mer Noire, les flèches indiquant les directions d'attaque des groupes d'armées. Il plaça devant trois points qu'il entoura d'un petit cercle. Leningrad – Moscou – Rostov, dit-il. Il renforça la flèche du groupe d'armées Centre à droite et à gauche par deux autres lignes de flèches. De grands cercles entre ces cinq lignes indiquaient l'encerclement des armées adverses. Il traça un trait transversal épais devant les pointes des flèches du groupe d'armées Centre et le signe distinctif de Moscou :

C'est ici que la poussée offensive devait s'arrêter et que les forces blindées avec les formations rapides devaient bifurquer, vers les groupes

d'armées Nord et Sud. L'ordre de préséance déterminait le déroulement des opérations désormais nécessaires.

Pour moi, l'objectif n'était pas Moscou, mais plutôt d'encercler Leningrad, d'établir la liaison avec les Finlandais au lac Ladoga, d'éliminer Leningrad en tant que centre d'armement et de priver la flotte russe de sa base de Kronstadt. La pacification de la mer Baltique pour assurer le ravitaillement était d'une grande importance.

La poussée vers le groupe d'armées Sud était encore plus importante. Il est certain que l'étalement des forces blindées et des formations rapides devait se faire à intervalles réguliers, c'est-à-dire deux fois. Il s'agissait ici de récupérer la récolte de la fertile Ukraine, le blé, l'huile des immenses champs de tournesols pour la troupe et l'alimentation du peuple.

La deuxième poussée nord-sud à partir du groupe d'armées Centre était destinée aux matières premières, au charbon, au minerai de fer, au chrome et au manganèse et aux importantes centrales électriques dans la région du Dniepr et du Donets jusqu'à Rostov et la mer Noire. C'est là que se trouvaient, à proximité immédiate des matières premières, les centres industriels, les zones de concentration de l'armement et de la puissance économique russes.

En même temps, la base de départ pour la conquête du pétrole caucasien pouvait être gagnée. Mais en même temps, on a gagné l'espace qui protégerait l'approvisionnement en pétrole de la région roumaine de Ploesti contre des attaques surprises.

Les aspects politiques auraient été extrêmement importants après une stratégie de campagne aussi surprenante et réussie !

Pendant qu'Adolf Hitler parlait, il pointait son crayon sur les inscriptions de sa planification stratégique et complétait le croquis avec des lignes énergiques. Il hachure furtivement les limites de la mer Baltique au nord et de la mer Noire au sud, trace des cercles autour des zones de matières premières, d'industrie et d'armement, contourne une nouvelle fois les encerclements des armées russes.

Ensuite, les pointes de flèches du groupe d'armées Centre ont franchi la 'ligne d'arrêt' fortement dessinée devant Moscou :

Si la force, le temps et l'espace le permettent, cela devrait être la conclusion. Car ce n'est que dans un mouvement en tenaille de grande envergure qu'il était possible de prendre Moscou et d'écraser en même temps les masses russes de manière décisive[1] !

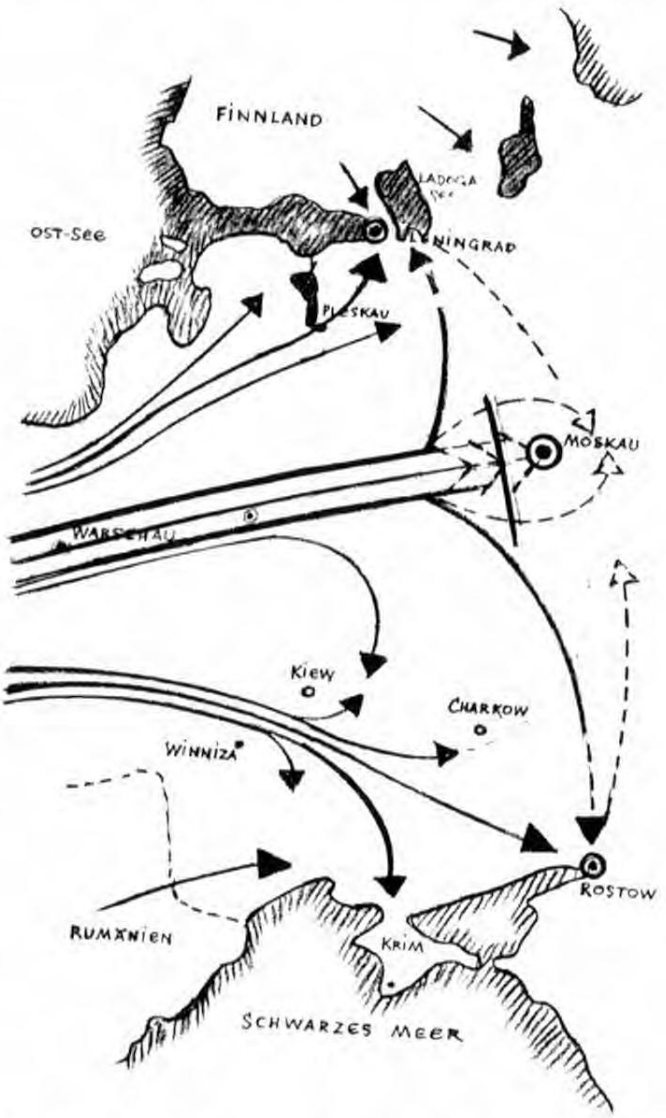
D'un point de vue stratégique et tactique, je voyais dans ces attaques de flanc et d'encerclement la seule possibilité d'anéantir les masses russes et d'éviter ainsi un choc frontal coûteux en pertes, auquel nous ne pouvions faire face ni en termes de nombre de divisions ni, comme il s'est avéré lors des attaques, en termes de matériel face aux chars et aux armes lourdes de l'ennemi. Il s'agissait donc de créer des centres de gravité mobiles afin de surmonter les masses russes et de faire éclater les fronts figés grâce à la force combative de nos soldats et à la supériorité tactique du commandement.

Les généraux m'avaient rapporté que les divisions blindées et les formations rapides étaient complètement épuisées, que les chars devaient être révisés et qu'ils n'étaient pas opérationnels. Ils m'ont donné le nombre de semaines nécessaires pour cela. Ils voulaient ainsi bloquer les poussées de flanc que j'avais prévues vers le nord, vers Leningrad et vers le sud, vers l'Ukraine et le Donets.

J'étais malade et sans volonté, affaibli, je ne pouvais pas lutter contre l'obstination et la volonté propre. Nous, les généraux, pensaient-ils à l'unanimité, nous avons une meilleure vue d'ensemble de la situation militaire !

Une haute personnalité militaire m'a un jour fait remarquer qu'à partir du grade de général de l'armée de terre, l'obéissance diminue et que l'ordre est soumis à une critique subjective. J'ai dû en faire l'expérience très souvent entre-temps !

J'ai toujours dû constater que ces messieurs les généraux ne tenaient absolument pas compte des objectifs politiques, des dimensions géopolitiques et de l'économie de guerre dans leurs réflexions. La plupart du temps, ils n'avaient qu'un point de vue purement militaire, et lors de la campagne de Russie, ce point de vue était traumatiquement orienté vers Moscou.




*Esquisse de la stratégie d'Adolf Hitler pour la campagne de Russie, réalisée lors d'une conversation. (Dessiné de mémoire par Giesler)*

J'ai appris plus tard qu'ils me prêtaient une réflexion sur la 'peur de Moscou' liée à Napoléon. Je ne méconnais en aucun cas l'importance militaire et hautement politique d'une prise de Moscou, mais les conditions préalables se trouvaient d'abord dans les attaques réussies vers le nord et le sud, les piliers stratégiques. Ensuite, Moscou pourrait être la clé de voûte de la gigantesque voûte russe.

Le temps favorable au combat mobile s'écoulait, – le temps précieux, – c'était toujours le temps et un trop-plein d'espace dans cette guerre !

J'ai réussi à mener à bien l'une des poussées de flanc et d'encerclement vers le sud après ma guérison fin septembre. J'ai littéralement dû arracher cette opération à mes généraux, – et même l'imposer par des ordres très durs. Résultat : quatre armées russes ont été écrasées et plus de 650 000 prisonniers ont été faits. Même ce succès n'a pas convaincu mes généraux de la seule stratégie possible dans l'espace russe.

Contre mon intime conviction, ils ont lancé une attaque frontale sur Moscou, il ne s'agissait pas pour moi de Moscou, mais ils ne pouvaient ou ne voulaient pas le comprendre. Et il était trop tard pour imposer la grande stratégie.

L'attaque sur Moscou se heurtait à une forte défense russe qui se raidissait de plus en plus et, l'objectif en vue, nos divisions, fatiguées et affaiblies par des mois de lutte acharnée, se heurtaient à des formations sibériennes et à des forces toujours nouvelles, fraîchement amenées de l'immensité de l'espace.

L'attaque frontale sur Moscou se figea, comme je l'avais prévu, face à la masse des forces russes. Et peu après, le front se figea dans la neige et le froid glacial. L'équipement d'hiver pour les soldats de l'armée, demandé à temps, n'arriva pas sur le front.

Mes généraux étaient maintenant favorables à la retraite, - synonyme de fin napoléonienne, de catastrophe !

# La bombe

## Le 20 juillet et août 1944 au quartier général du Führer, la Wolfsschanze

Le 20 juillet en fin d'après-midi, mon frère[1] – m'a appelé : Ferme ton bureau – forme une équipe de garde avec tous les collaborateurs ayant une formation militaire – si nécessaire, je leur fournirai des armes, laisse les autres rentrer chez eux – garde la ligne téléphonique libre.

Toi-même, tu te rends immédiatement à mon poste de commandement après avoir reçu les instructions nécessaires, – et ne te laisse en aucun cas arrêter en chemin, même par des patrouilles militaires. Tu as une arme à la main ? Non ? – Eh bien, il vaut mieux que je t'envoie une voiture accompagnée et que je vienne te chercher. Ta place est maintenant à mon poste de commandement.

– Que se passe-t-il ?

– Attentat contre le Führer, l'armée est en alerte, Berlin a déclenché 'Walkyrie', une situation encore incertaine.

En tant que chef de compagnie expérimenté, mon frère avait sécurisé son poste de commandement et les abords de celui-ci. Nous attendions avec impatience d'autres nouvelles par télex du quartier général du Führer, les appels téléphoniques de l'officier de liaison avec le Wehrkreis, les messages d'échange entre la chancellerie du Parti, les SS et les Gaue. Nous avons respiré lorsque nous avons enfin entendu la voix du Führer en fin de soirée.

Tout était calme à Munich et dans tout le Wehrkreis VII ; pour autant que nous ayons pu l'ignorer cette nuit-là, les choses en restèrent là.

Environ une semaine plus tard, Speer est venu me voir. Comme il était pressé par le temps, je suis monté dans sa voiture alors qu'il se dirigeait vers Stuttgart. Nous avons parlé de la promotion des constructions importantes pour la guerre dans ma région, de la main-d'œuvre et des contingents d'acier.

Puis nous avons parlé du 20 juillet, de ses motivations et de ses conséquences. Speer s'était entre-temps rendu au FHQu et a brièvement

fait part de ses impressions et de l'ampleur du complot, désormais visible. Inquiet, Speer dit :

Le Führer a été et est encore très sollicité après l'attentat et ses conséquences militaires et politiques. Mais je pense qu'il est temps que tu rejoignes le quartier général. Le Führer doit prendre du recul par rapport à l'attentat et à toutes les déceptions. Giesler, tu es le seul à pouvoir le distraire, même si ce n'est que quelques heures par jour. Présente-lui des problèmes d'urbanisme, Linz et l'aménagement des rives du Danube, cela l'intéresserait aussi maintenant et le sortirait de ses ruminations incessantes.

Au bout de quelques jours, le téléphone du quartier général du Führer retentit. Bormann était bref : veuillez venir dès que possible, le Führer vous attend. Apportez de vos projets ce qui pourrait l'intéresser, et bien sûr tout ce qui se rapporte à Linz !

C'est plein d'excitation à l'idée de voir Adolf Hitler et de lui parler que je suis arrivé au quartier général du Führer, Wolfsschanze. Mais ce qu'il m'a ensuite confié et raconté au cours des semaines suivantes, ce qui m'a été communiqué sur ses instructions, ce que j'ai lu dans les documents et les procès-verbaux et ce que j'ai vécu directement, m'a profondément bouleversé. Je ne pouvais pas croire que tout ce que j'apprenais était possible, – tout me semblait irréel, comme un fantôme de lémurien.

J'ai rencontré Adolf Hitler devant son bunker en train de discuter avec des adjudants, alors que j'entrais dans le cercle d'exclusion I après le contrôle qui venait d'être mis en place, pour me présenter. Mais je n'en ai pas eu l'occasion, car Adolf Hitler a fait quelques pas vers moi : je vous attendais et je suis heureux de vous voir. Il me serra la main, tout en ménageant son bras droit qui était plié dans un bandeau, visiblement sa jambe droite lui faisait également mal. La partie du visage tournée vers l'explosion était encore légèrement enflée. Il avait du coton dans les oreilles. Mais son attitude m'étonnait, car j'avais imaginé son état pire encore.

Lors du thé auquel il m'invita aussitôt, il ne mentionna que brièvement l'attentat, il parla brièvement de ses blessures. Linge a dû me montrer son uniforme et son pantalon déchiré, il était fendu sur toute sa longueur comme un pantalon de lansquenet.

On vous a fouillé, Giesler – comprenez-le, c'est un ordre temporaire, provoqué par l'attentat, – il n'en sera plus question pour vous à l'avenir, dit-il. Je contestai : après tout ce qui s'est passé ici, je considère qu'une vérification est évidente, – il serait tout à fait possible que l'on glisse quelque chose dans mon dossier…

Non, disait Adolf Hitler, vérifiez vous-même avant d'aller aux contrôles.

Il a dû donner des instructions en ce sens ; je n'ai pas eu à subir de contrôle[2], que ce soit à la fin de l'automne ou en janvier/février 1945 dans le bunker de commandement de la chancellerie du Reich. Je vérifiais cependant toujours mon dossier et les rouleaux de plans au préalable.

Le premier soir, nous avons discuté de questions d'urbanisme, de Linz et de Munich. Dans l'ensemble, ce fut pour moi une conversation inattendue et étrange en ces jours de comptes-rendus militaires et politiques turbulents. Adolf Hitler avait d'abord l'air détendu, mais au fil de notre conversation, il devint visiblement plus vif et plus ouvert.

Bormann m'a demandé de le rejoindre le lendemain matin. Il m'a donné des conseils : s'il vous plaît, ne posez pas de questions au Führer sur le 20 juillet et ce qui s'y rapporte, à moins qu'il n'en parle de lui-même. Au contraire, essayez tout ce que vous pouvez pour le distraire, – parlez avec lui de vos projets, principalement Linz, c'est ce qui l'intéresse le plus. D'autre part, je pense qu'il est juste que vous soyez informé de tous les événements du 20 juillet. Je veillerai à ce que vous soyez informés de chaque détail et de chaque contexte. Après une courte pause :

Il y a cependant un processus qui est soumis au secret absolu, c'est le Führer qui décidera si vous devez en prendre connaissance. Mais je vous prie instamment de ne pas vous adresser au Führer à ce sujet !

D'ailleurs, je pourrais consulter chez lui tous les dossiers, documents et procès-verbaux d'interrogatoires, ils lui seraient transmis quotidiennement par Kaltenbrunner. Cela me permettrait d'avoir une vue d'ensemble sur toute la toile de la clique des traîtres et sur le cercle de personnes recensées. Cela me permettrait de faire preuve de la réserve qu'il jugeait nécessaire dans mes conversations avec le Führer.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris ce que Bormann avait voulu dire. Désormais, je me trouvais principalement dans la salle de travail de Bormann pendant les heures de la matinée et les réunions militaires. Il sortait d'un coffre-fort les rapports, les procès-verbaux d'interrogatoire, les listes de personnes et les recherches, en partie connus aujourd'hui sous le nom de 'rapports Kaltenbrunner'. Mais ces documents ne couvrent qu'une partie – certes importante – du maquis des trahisons dont j'ai eu connaissance à l'époque.

Je me suis alors assis dans un coin de son bureau et j'ai lu les sobres procès-verbaux qui montraient comment, à partir de la haute trahison et de la trahison nationale, commencée dès l'avant-guerre, la trahison sous sa

forme la plus achevée a proliféré en s'aggravant constamment, la trahison avant tout du front combattant, qui a causé la mort de centaines de milliers de soldats.

Les déclarations d'Adolf Hitler, qui m'ont souvent paru dissonantes depuis 1939 – j'ai le sentiment d'être entouré de trahison –, ses allusions antérieures, comme le 8 novembre 1940, ou encore lors de la guerre d'Allemagne du 8 novembre 1939, à la mi-janvier 1940, puis pendant 'l'exercice de la Weser', à la fin des combats en France, sans oublier ses réactions tantôt dépressives, tantôt colériques, comme celles que j'avais vécues à Winnitsa en 1942 et à la Wolfsschanze en 1943 – ces rapports et procès-verbaux confirmaient ses soupçons, et bien plus encore : des événements jusqu'alors inexplicables devenaient transparents et pouvaient enfin être interprétés, pire que je ne l'avais jamais imaginé !

J'ai commencé ma lecture par les appels à la Wehrmacht et au peuple allemand. Goerdeler à la Wehrmacht : « …Une autre chose encore risque de vous priver du succès de vos victoires, que vous avez remportées sous la direction d'hommes formés et expérimentés : le 'génie militaire' de Hitler, qu'il s'est arrogé dans un aveuglement insensé et que des lèche-bottes ont adoré de la manière la plus répugnante. Celui qui veut ressemeler une botte doit avoir appris à le faire[3]… »

Un autre appel était encore meilleur : « Le Führer est mort ! Une clique sans conscience de dirigeants du parti étrangers au front a tenté, en profitant de la situation, de poignarder dans le dos le front qui lutte durement et de s'emparer du pouvoir à des fins égoïstes[4]… »

Witzleben voulait ainsi s'adresser au peuple allemand et à la Wehrmacht pour se présenter comme le nouveau commandant en chef de la Wehrmacht. Je l'ai connu – autrefois, dans la gloire encore fraîche des bâtons de maréchal croisés. Il avait été filmé devant le tribunal populaire alors qu'il niait avoir jamais eu connaissance de l'attentat et du putsch militaire, ce qui lui avait été immédiatement démenti. À la question : 'Comment pensiez-vous que cela allait se passer si l'attentat avait réussi ? ' il avait répondu : 'Je suis un militaire, je ne comprends rien aux choses politiques et civiles'. Il était absolument convaincant dans la deuxième partie de cette phrase !

Les documents suivants étaient des photocopies : une sorte d'organigramme du gouvernement putschiste et la liste des ministres de Goerdeler, nommé chancelier du Reich. Sur les deux documents, 'Speer' était ministre, même s'il était accompagné d'un point d'interrogation.

Surpris, je me suis levé d'un bond et je suis allé voir Bormann : qu'est-ce que ça veut dire, – ce n'est pas possible ?

Bormann leva les yeux : camarade Giesler, dans cette affaire, tout est possible ! Il se leva lentement, se dirigea vers son coffre-fort, en sortit un volumineux dossier, l'ouvrit et me montra la feuille supérieure, – le nom 'Speer' y était inscrit. Juste ceci, – pour votre information personnelle, dit-il en remettant le dossier dans le coffre-fort. Vous garderez le silence sur tout, dit-il en retournant s'asseoir à son bureau. – J'en ai assez pour aujourd'hui, je ne peux pas continuer à lire !

Mes pensées sont revenues à une conversation avec le Gauleiter Hanke de Silésie. C'était en mars 1944 ; un chantier en Basse-Silésie qui m'avait été confié en raison de la guerre m'a amené à le rencontrer souvent. Je l'appréciais comme un homme de caractère avec des yeux intelligents et attentifs dans une tête bien faite. Hanke avait fait ses preuves pendant la période de combat à Berlin, puis en tant que soldat au front, ses formulations claires correspondaient à sa longue activité de secrétaire d'État du Dr Goebbels.

Lors d'une soirée à Salzbrunn, Hanke m'a demandé de le conseiller après la guerre sur les problèmes d'urbanisme et de planification des transports de Wroclaw, la capitale du Gau.

Eh bien, lui dis-je, vous êtes pourtant un ami proche de Speer ; si je répondais à votre demande, abstraction faite de ma surcharge de travail, ce serait un affront à Speer que je ne veux pas me permettre. Jusqu'à présent, Speer n'a pas encore pu surmonter le fait que je sois chargé de Munich, puis de Linz. D'ailleurs, en tant qu'architecte, à l'exception de Weimar, je suis le plus souvent mandaté dans le sud de l'Allemagne.

Mais vous conseillez aussi le maire Freyberg à Leipzig, donc...

Oui, lui ai-je répondu, mais ce n'est que sur instruction du Führer, qui a été déclenchée par le problème de la foire en rapport avec le projet de voie large des installations ferroviaires.

Tout cela constituait pour lui une raison supplémentaire de s'entretenir avec le Führer. Il souhaiterait que ce soit moi, et non Speer, qui le conseille pour Breslau, et il y a plusieurs raisons à cela. Il souhaite me confier l'une d'entre elles : Il a des idées très claires sur les objectifs de Speer, et en plus, il a un aperçu de son ministère. Cela l'inquiète au plus haut point, cela ne peut pas bien se passer, le Führer doit en être informé. Il se méfie particulièrement de deux proches collaborateurs de Speer.

Hanke a donné les noms, je les connaissais tous les deux, ils avaient des rangs d'honneur élevés, l'un dans la SA, l'autre dans la SS.

Savais-je que Speer aspirait à succéder au Führer ?

Oui, j'en avais entendu parler, mais je pensais qu'il s'agissait de ragots, d'une évaluation erronée et prétentieuse de la personnalité de Speer par son entourage. Ici, le désir est le père de la pensée.

Non, rétorqua Hanke, c'est plus que ça, il ne veut pas m'embêter avec tout ça, mais le Führer doit être au courant, mais il ne vient pas à la conférence ; Bormann isole complètement le Führer et l'isole de tout le monde, cela aussi l'inquiète. Je pourrais…

L'isolement par Bormann se fait sur ordre du Führer, l'interrompis-je, et Adolf Hitler ne voit en moi que son architecte, il s'interdirait énergiquement que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, je vous demande votre compréhension.

– Vous avez raison, je dois tout tenter moi-même pour parler au Führer.

Le souvenir de la conversation avec Hanke, de ses critiques à l'égard de Speer et des deux collaborateurs de son ministère m'a fait réfléchir. Mais comment interpréter le comportement de Speer après l'attentat du 20 juillet, lorsqu'il s'est montré si inquiet pour Adolf Hitler à mon égard, lorsqu'il m'a demandé de me rendre au quartier général du Führer avec des plans pour Linz ? Même de petits événements, en soi insignifiants, avant l'attentat, me semblaient désormais un peu étranges.

Fin juin 1944, par exemple, Speer avait convoqué les chefs de l'économie militaire, les industriels de l'armement et les plénipotentiaires du bâtiment à une réunion à Linz, au cours de laquelle il avait appelé à des efforts extrêmes pour augmenter encore les performances de l'armement. Cette 'conférence de Linz' s'est ensuite terminée par un discours d'Adolf Hitler au Platterhof de l'Obersalzberg.

Speer et moi avons passé la soirée au Berghof en tant qu'invités d'Adolf Hitler. Après le dîner, Speer me dit avec insistance : Giesler, trouve absolument l'occasion de raconter au Führer le déroulement de la conférence et le fait que je l'ai terminée par l'exécution de la 4e symphonie de Bruckner dans la salle des fêtes de l'abbaye de Saint-Florian. Speer savait à quel point Adolf Hitler appréciait cette symphonie. Tard dans la soirée, il a dit : mon Führer, je suggère que Giesler vous raconte quelques anecdotes amusantes(5).

Avec Speer, tout était calcul pragmatique[6], – même en tant qu"ami', il m'est resté étranger et énigmatique. Et maintenant, son nom figurait, même avec un point d'interrogation, sur la liste des ministres des conspirateurs.

Le soir, Adolf Hitler m'a parlé de son successeur. Était-ce un hasard ou l'occasion d'une remarque de Bormann, déclenchée par ma réaction du matin ? Adolf Hitler a dit :

Après cette terrible guerre, seul a le droit de se présenter devant la nation celui qui, en tant que soldat, a mis sa vie en jeu et a fait preuve de bravoure et de sacrifice. Il va de soi qu'il doit avoir des qualités de commandement et de rayonnement, il doit aussi être intelligent et penser logiquement, oui, mais surtout, il doit avoir du caractère. Seul un soldat courageux de cette guerre a le droit de diriger la nation !

Puis il est resté silencieux un long moment. Le lendemain matin, j'étais à nouveau assis dans le coin de la salle de travail de Bormann et je continuais à lire – des dépêches, des rapports, des documents. Plus un mot sur Speer, et c'est resté ainsi.

Mais je ne me suis pas contenté de lire, j'ai suivi ce qui se passait au bureau de Bormann, je l'ai observé lui et sa façon de travailler. J'ai ainsi acquis de nouvelles connaissances sur la nature de cet homme puissant, craint et haï par beaucoup, l'« éminence grise du Parti ». Pour moi, il est devenu plus transparent et plus compréhensible durant cette période que durant les années précédentes. Je vais vous le décrire de mon point de vue.

L'homme tant diabolisé était assis là, souvent en bras de chemise, au plus fort de la chaleur estivale. Avec une vivacité d'esprit et une application immense, il travaillait sur des piles de dossiers, dictait et téléphonait sans cesse. Il avait la résistance d'un taureau de combat. Je pense qu'Adolf Hitler l'a bien vu lorsqu'il m'a dit un jour : Bormann est comme sa signature, et elle ressemble au 'Hohe Göll[7]'. À l'époque, j'étais souvent présent lorsque Bormann donnait des conférences, et je pense qu'il le faisait de manière objective et concentrée, avec tout le « pour et le contre », généralement sur des sujets importants. Il s'agissait parfois de personnes ou d'événements que je connaissais, et je pouvais alors constater la clarté et la justesse de son exposé. Ensuite, Adolf Hitler prenait sa décision et la justifiait. Cette information du Führer dans tous les domaines de l'État, du Parti et de l'ensemble du secteur civil durait parfois des heures. Pendant ce temps, je dessinais, mais j'écoutais quand même avec attention. Un adjudant apparaissait et annonçait le compte-rendu militaire, ou bien il y avait une interruption due à des rendez-vous fixés : Giesler, nous continuerons plus tard – Bormann, veillez à ce que Giesler ait un rafraîchissement.

Un peu plus tard, j'étais de nouveau assis dans mon coin, devant un rafraîchissement, à lire les rapports ou à observer en silence la façon de travailler de Bormann. Il dictait à deux, souvent à trois secrétaires successives. Mais, chose étrange et étonnante à la fois, – Bormann dictait le processus en suivant le sens, mais la décision d'Adolf Hitler et la justification de mémoire, mot par mot et dans l'ordre des phrases, exactement comme Adolf Hitler l'avait prononcé. Entre les deux, il rédigeait les lettres et les instructions qui en découlaient. Des appels téléphoniques s'interposaient, on lui présentait de nouvelles bandes de télex, il continuait à dicter là où il s'était arrêté. Un autre appel, Bormann me regardait : le compte-rendu militaire est terminé, le Führer vous attend, – et il retournait à son travail.

Qui aurait pu tenir le coup, jour après jour, toujours jusque tard dans la nuit, et pendant des années ! Bormann était vraiment comme le 'Hohe Göll', et comme ce Göll, il a aussi projeté des ombres en pleine lumière. Bien sûr, il a fait de l'ombre. Parfois, j'avais de vraies querelles avec lui, ou lui avec moi. Par deux fois, Adolf Hitler est intervenu :

Giesler, je vous prie de vous réconcilier avec Bormann. Une fois, au Berghof, au printemps 1944, il m'a dit : Giesler, si vous voulez partir d'ici prématurément, plein de colère, à cause de Bormann, – mais vous êtes l'invité de Madame Bormann pendant ce temps-là, et vous êtes aussi mon invité, – non, vous ne pouvez pas nous faire ça ! D'ailleurs, laissez-moi vous dire que dans cette affaire, Bormann agit absolument correctement, – il aurait bien sûr mieux fait de vous donner quelques mots d'explication, ce que je fais ici... Vous voyez !

Giesler, j'ai besoin de Bormann et de sa force de travail, il me soulage, il est stable, inébranlable, et il s'impose, – je peux compter sur lui !

Après coup, je trouvais toujours que Bormann avait raison de s'en prendre à moi ou qu'il agissait selon une directive d'Adolf Hitler.

Bormann avait des yeux partout, c'est en cela qu'il était un ancien administrateur de biens. Je l'ai accompagné une fois lors d'une de ses visites d'inspection du petit domaine qui approvisionnait l'Obersalzberg. Il vérifiait tout, jusque dans les caves à champignons, rien n'échappait à son regard. Puis nous sommes montés dans les forêts qui surplombent le domaine du Berghof. Là, il m'a montré sa faune dans un enclos en plein air, il y avait un hibou grand-duc, des écureuils ; je ne sais plus ce qui sautait encore là. Il avait fait venir des colonies d'abeilles au Hoher Göll pour la période de floraison des épicéas. Il s'enthousiasmait pour la magnifique route qui lui permettait d'accéder à cette montagne :

Le Dr Todt a personnellement exploré et délimité ce tracé jusqu'en haut des falaises, c'est la route la plus belle et la plus audacieuse de loin. J'avais une grande admiration pour le Dr Todt et je pense encore souvent à lui, dit-il.

Sur le chemin du retour, en quittant la route, il a balayé du regard le terrain : comme j'aime cet endroit ! Je lui ai dit qu'on avait une vue magnifique d'ici, tout autour, que c'était très beau ici.

Oui, une bonne localisation, a dit Bormann, une liaison avec la route qui est déneigée même en hiver, l'eau de source est toute proche. C'est ici que vous serez installés après la guerre, afin que vous soyez toujours présents pour le Führer.

Tout en continuant à marcher, il siffle : *'a la mi presente al vostra signori"* – le vieux chant des lansquenets.

Dans les jours difficiles d'août 1944, lorsque l'infidélité et la trahison se sont répandues, Bormann m'a dit, et il était très sérieux :

J'ai une mission et un objectif, c'est de servir fidèlement le Führer en tant que national-socialiste. Toute mon ambition est de le faire aussi bien que je le peux. L'autorité dont j'ai besoin pour cela, c'est le Führer qui me la donne. Je l'utilise, mais elle sert exclusivement à cette tâche. Vous ne doutez certainement pas que je me suis entièrement engagé envers le Führer. Je ne veux rien d'autre que le soulager d'une partie de son lourd fardeau, et ce n'est pas facile ! – Je l'ai cru !

Mais revenons-en aux événements. J'étais à nouveau assis en silence dans un coin de la salle de travail de Bormann et je lisais les rapports des interrogatoires qui s'accumulaient de plus en plus[8]. J'ai par exemple retenu une particularité de l'interrogatoire de Theodor Strünck, qui a qualifié l'amiral Canaris d'impudent, parce que Canaris lui avait demandé de tout mettre sur le dos d'Oster et de Dohnanyi dans ses déclarations.

Dans la soirée, les premiers films des audiences du Volksgerichtshof furent projetés. La plupart du temps, c'était à l'heure des réunions militaires, je ne pouvais rien manquer et j'ai commencé par regarder ces films[9].

Je connaissais personnellement certains des accusés, les autres m'avaient laissé des impressions à travers les procès-verbaux d'interrogatoire, qui se complétaient maintenant de manière imagée dans le film. – Hoepner, v. Witzleben, Stieff – combien les jeunes officiers tels que Klausing et Bernardis se distinguaient d'eux ! Ils revendiquaient leur action avec fermeté, tout en prenant leurs distances : oui, – s'ils avaient pu se douter de la misère qui régnait à la tête de leur complot !

J'ai vu la confrontation entre le major v. Leonrod et son confesseur, l'aumônier Wehrle, et j'ai entendu la bouleversante dispute.

Un soir, pour une raison quelconque, Adolf Hitler a parlé du 20 juillet. Je lui ai dit que j'avais vu quelques films des débats devant le Volksgerichtshof et que j'étais bouleversé. Ce à quoi Adolf Hitler a répondu :

Je ne veux rien voir de tout cela, cela me suffit que je doive lire les rapports. Grâce à l'attentat, non seulement la haute trahison, mais aussi la répugnante trahison nationale ont perdu leur couverture et sont apparues au grand jour pour moi. Depuis longtemps, je pressentais la trahison, à Winnitsa je l'ai ressentie directement, – souvent j'ai cru sentir physiquement le harcèlement. Mais j'apprends maintenant bien plus et bien au-delà de ce qui est annoncé. Après une réflexion objective, je pense qu'il est juste de se taire – dans l'intérêt du front combattant et pour l'unité du peuple.

Depuis 1938, si ce n'est plus tôt, cette clique réactionnaire s'est employée à me renverser par la révolte ou l'assassinat. Mais m'affronter ouvertement par les armes n'était pas dans leur nature. Comme ils devaient me haïr, moi et le national-socialisme, pour trahir sans scrupule et pitoyablement même la troupe combattante ! Toute l'étendue de ces agissements honteux est maintenant visible – c'est tellement dégoûtant ! – Rattenhuber et Högl vous en diront quelques mots, mais cela restera confidentiel. J'ai imposé le silence à tous ceux qui savent quelque chose à ce sujet, cela vaut donc aussi pour vous !

## Le récit

## Quartier général du Führer à la Wolfsschanze – août 1944

*« Car Brutus est un homme honorable ;*
*Ainsi sont-ils tous, tous des hommes honorables, – »*

Le chef du commandement de la sécurité, le brigadier SS Rattenhuber, et le conseiller criminel Högl sont venus me voir. Rattenhuber me dit qu'ils venaient sur ordre du Führer pour me donner des informations sur des

événements liés au 20 juillet ou découverts après l'attentat. Ce qu'ils avaient à me dire était strictement confidentiel.

Högl pensa qu'il valait mieux que nous sortions à l'air libre. Nous nous promenâmes donc sur le court chemin forestier entre le bâtiment en bois de Bormann et la baraque du mess.

Les deux étaient très dissemblables, Rattenhuber en uniforme, grand et massif, Högl, le plus souvent en civil, petit et trapu, sérieux et aux yeux attentifs. Rattenhuber raconte :

D'abord l'attentat, – donc, le Stauffenberg, debout dans la voiture, attend l'explosion dans le cercle d'exclusion II. Lorsque l'explosif a détoné, Stauffenberg s'est immédiatement rendu à l'aéroport de campagne avec son aide de camp. En chemin, ils jetèrent un paquet d'explosifs, qu'ils n'avaient étrangement pas mis en plus dans le dossier, sur le côté du chemin forestier, dans les buissons.

Les explosifs et le détonateur étaient fournis par les Anglais, dit Högl, et ils étaient certainement au courant du projet d'attentat – les deux hommes étaient en contact depuis longtemps. Le Stauffenberg a été surpris par l'avancement de la situation et n'a pas eu le temps de remplir le dossier avec le deuxième paquet d'explosifs, sinon tout le monde aurait été touché !

Ils sont allés jusqu'au bout, et Stauffenberg a fait sauter son co-conspirateur[1], le colonel Brandt, sans aucun égard.

Haeften a fait sortir Stauffenberg de la 'Lagebaracke' par un simulacre de conversation, tout était soigneusement coordonné. Stauffenberg avait posé le dossier avec les explosifs devant lui sur la table de réunion, sur les « cartes du 'Lage' », il s'est alors levé en s'appuyant sur son dossier et a appuyé sur le détonateur. Il a adressé un bref salut au Führer, par lequel il s'est excusé et a fait allusion à une conversation téléphonique, puis il a disparu.

Le 'Lage' [compte-rendu de l'État-major] se poursuit, un lieu est désigné, une position de combat, – c'est justement là que se trouve le dossier d'explosifs ! Le général Schmundt pose le dossier sur le sol, puis il est poussé contre le socle de la table. Jusqu'ici, je le sais, dis-je.

Oui, maintenant ça devient intéressant. Entre-temps, les deux hommes sont sortis du périmètre d'exclusion I, vers la voiture mise à disposition. À côté de la voiture se trouve le Fellgiebel, – vous le connaissez, non ? – le général et chef des renseignements. Ils regardent tous avec attention vers la 'Lagebaracke' [baraque de debriefing].

Comment le savez-vous ? lui ai-je demandé.

Le lieutenant-colonel Sander était là et a assisté à la scène. Puis, le Stauffenberg et le Haeften partent pour l'aéroport. Ils étaient certainement convaincus qu'ils avaient fait sauter le Führer et tous ceux qui se trouvaient dans la 'Lagebaracke'. On a dû avoir l'impression qu'ils étaient tous morts !

Vous pouvez imaginer ce qui s'est passé ici : service de sécurité, équipe d'accompagnement, médecins, infirmiers, officiers, ordonnances, ouvriers OT du chantier du bunker, tout était sens dessus dessous. Le Fellgiebel se rend alors avec lui dans le cercle d'exclusion I et observe les opérations de sauvetage.

Lorsqu'il voit que le Führer est vivant et qu'il sort de la baraque détruite, à peine blessé et soutenu par le maréchal Keitel, il se dirige vers le Führer et se félicite qu'il soit sain et sauf ! Et pourtant, Dieu sait qu'il a dit : voilà ce qui arrive quand on se rend avec le quartier général si près de l'arrière du front. Il se tenait pourtant au garde-à-vous, pantalon dans le même style, ceinturé, avec un pistolet, rapporte Rattenhuber. Högl a poursuivi :

Les interrogatoires ont ensuite révélé que Fellgiebel était justement d'avis, au sein de la clique, que la fameuse 'amorce' du renversement ne pouvait être déclenchée que par un attentat contre le Führer, un attentat réussi bien sûr. Cela n'a pas fonctionné. Fellgiebel devait maintenant savoir que sa participation à toute cette affaire ne pouvait pas rester cachée, c'était son tour, sans aucun doute. Pourquoi n'a-t-il pas sorti son pistolet et tiré ? Personne n'aurait pu l'en empêcher, car nous ne nous attendions pas à une telle chose. Mais ils étaient trop lâches pour un véritable passage à l'acte, ils n'étaient prêts que pour la perfidie.

Oui, ai-je interrompu, tout cela m'est déjà connu, et ce grâce aux rapports d'interrogatoires que j'ai lus. Mais le Führer m'a laissé entendre qu'il y avait bien plus derrière l'affaire Fellgiebel et les renseignements, pas seulement la connaissance et la participation à l'attentat et au putsch de la Walkyrie, il m'a dit qu'il était trop dégoûté pour en parler, que je devais vous laisser me le raconter.

C'est ce que nous allons faire, attendez un peu. Le Führer, encore étourdi par l'explosion, a demandé : 'Que fait Fellgiebel ici ?' C'est là qu'il a eu ses premiers soupçons. Mais au début, on a bien sûr du mal à croire qu'une telle sournoiserie soit possible – pour nous, c'étaient des « vaches sacrées ».

Pour moi, ce n'est plus le cas, dit Rattenhuber, depuis que Seydlitz travaille avec son comité pour les Russes contre le front allemand.

Eh bien, a dit Högl. Quoi qu'il en soit, les soupçons sont d'abord allés dans tous les sens, jusqu'à ce qu'il soit définitivement établi qu'une clique de militaires avait planifié le lâche attentat que Stauffenberg a ensuite exécuté. Et au sein de cette clique, Fellgiebel avait pour mission de bloquer ou de paralyser l'ensemble du système de renseignement. Il a réussi à le faire avec les principales transmissions, mais pour une raison ou une autre, ou par ignorance, certaines lignes n'ont pas été coupées. C'est ainsi que le Dr Goebbels et le major Remer ont pu téléphoner au Führer, et c'est ainsi que le putsch de Berlin s'est effondré sur lui-même. Ce qui est étrange, c'est que Fellgiebel n'a rien fait pour alerter la clique de la Bendlerstrasse à Berlin, après l'échec de l'attentat contre le Führer, – ils ont donc continué à tenter le putsch, et tout est tombé à l'eau.

Ah, dit Rattenhuber, peut-être que Fellgiebel essayait de se camoufler en se retenant, tout comme son représentant et successeur, le général Thiele, dans les jours qui suivirent. Tout bien considéré, la conspiration d'en haut devait échouer, ne serait-ce que parce qu'ils n'avaient pas compté sur les officiers et les soldats honnêtes qui n'étaient pas de la partie, qui étaient fidèles à leur serment et à celui qui le portait. Ils n'avaient même pas une compagnie derrière eux, et de toute la clique, pas un seul n'avait le courage de sortir son pistolet contre le Führer. Au début, nous savions seulement que Fellgiebel faisait partie du cercle le plus proche des conspirateurs et qu'il s'était engagé, lors des délibérations de la clique, à éliminer le Führer comme condition préalable à la réussite du putsch de la Walkyrie. Nous l'avons arrêté.

Mais il se passa alors quelque chose d'étrange : un sergent de la troupe de renseignement du quartier général du Führer vint signaler un double circuit inhabituel, un circuit parallèle ou un circuit en pont, – des messages, des annonces ou la transmission d'ordres, de directives opérationnelles et de détails tactiques, uniquement par des appels téléphoniques d'officiers, pouvaient être entendus en actionnant ce circuit en troisième position !

Le sergent était du métier et s'y connaissait en matière de communication technique, il avait été attentif, mais la suspicion franche ne lui est venue qu'après l'arrestation de Fellgiebel.

Il s'est avéré que la centrale de renseignements du quartier général du Führer était reliée directement à la Suisse par une sorte d'embrayage ; les messages et les ordres pouvaient y être entendus grâce à une connexion qui se trouvait très probablement à Berlin ou près de Berlin !

Les messages de trahison parvenaient à la Suisse par câble, ajouta Högl, et non par radio, c'est maintenant absolument certain. Nous pensons que

les services secrets suisses étaient à l'autre bout du fil, et que certains d'entre eux devaient être en contact avec les groupes d'espionnage soviétiques, – et qu'ils envoyaient ensuite des messages codés à l'ennemi. C'est ainsi que cela s'est passé pendant des années.

Nous étions déjà au courant de l'existence des centrales radio soviétiques dans la 'Suisse neutre', alimentées par les différents groupes d'espionnage. Elles étaient localisées avec précision par radiogoniométrie. Ils ne pouvaient exister qu'avec la connaissance et l'approbation d'un groupe de responsables des services secrets suisses qui se mettaient ainsi, consciemment ou inconsciemment, au service des bolcheviques. Schellenberg s'était déjà efforcé, lors de négociations, de mettre un terme au commerce d'espionnage en Suisse.

– Et alors, qu'avez-vous fait ?

Tout d'abord rien, dit Rattenhuber, nous n'avons pas tout de suite retourné toute la boutique. Le Führer a dit que le Fellgiebel n'était pas seul en cause, qu'il était peut-être au courant ; et il a donné des instructions : secret et surveillance permanente de ces circuits. Cela a porté ses fruits, cela a entraîné toutes sortes de choses !

Et maintenant, commençons par le cas numéro 2. Fellgiebel n'a donc été arrêté qu'en tant que participant à la conspiration et complice de l'attentat. Nous n'avions pas encore de rapport sur le déroulement technique de la trahison permanente du front combattant, que l'on soupçonnait déjà depuis toujours. Sur proposition du maréchal Keitel, le général Thiele, jusqu'alors représentant de Fellgiebel, lui succède désormais. En tant que nouveau chef des renseignements qui lui sont confiés, il se présente au Führer, ainsi avec une Schwurhand et un serment de fidélité.

Une chose en entraînant une autre, son appartenance à la clique des conspirateurs devient évidente. Et maintenant, les choses continuent de dégringoler dans le domaine du renseignement : le chef d'État-major de Fellgiebel, le colonel Hahn, et le chef du groupe de renseignement du commandant de l'armée de réserve, le colonel Hassel. Tous sont arrêtés. Chez Thiele, nous nous en occupons, Högl et moi, en toute politesse et avec le respect auquel un général a droit. C'est alors qu'il est arrivé quelque chose de très embarrassant au général.

Rattenhuber l'a raconté, mais cela n'a pas sa place dans ma transcription.

Alors, professeur, demandez-vous pourquoi le Führer est si dégoûté et pourquoi il ne vous l'a pas dit lui-même – il a été plus affecté par cette trahison du front combattant que par l'attentat. L'autre jour, il nous a dit

qu'il s'attendait depuis longtemps à ce que cette clique réactionnaire lui tire dessus, mais qu'il n'aurait jamais cru un officier capable d'une telle perfidie, et encore moins d'une vulgaire trahison envers un soldat qui met chaque jour sa vie en jeu pour l'Allemagne !

Comment ont-ils pu cacher ainsi leur jeu pendant si longtemps, ai-je dit, pourquoi n'ont-ils pas été démasqués plus tôt ? Le chef m'a parlé de trahison dès 1939, et après la capitulation de la France, il m'a dit qu'il avait désormais la certitude que la trahison provenait d'une haute autorité militaire, et qu'il en connaissait déjà les détails à Winnitsa. Je me souviens encore parfaitement de ses paroles : 'Dois-je étendre ma méfiance aux participants à la 'Lage', ou les traîtres se trouvent-ils aux points de jonction ?' Il parlait certainement déjà à l'époque des centrales de renseignement.

Rattenhuber a répondu :

C'est bien ce qui nous chagrine, car nous ne nous sentions pas seulement responsables de la sécurité du Führer. Mais là aussi, nous avions des limites : jusqu'au 20 juillet, n'importe qui pouvait se rendre chez le Führer avec son arme, même avec une charge concentrée, comme l'a fait Stauffenberg avec son porte-documents – il lui suffisait d'être connu ou de disposer d'un laissez-passer pour le périmètre interdit I ! La seule idée qu'un officier ou même un général puisse commettre une trahison ou un attentat contre le Führer, c'était jusqu'à présent – comment dit-on – eh bien, un sacrilège ! C'est le grand bouleversement pour nous tous.

– Que va-t-il se passer maintenant ?

– Tout d'abord, un grand silence, on ne peut pas imaginer ce qui se passera lorsque le front et la patrie l'apprendront. Seul le Führer décide qui doit être informé de cette trahison.

Mais il y a maintenant beaucoup de mouvement dans la boutique des nouvelles. Avant l'attentat, Fellgiebel avait commencé par transférer des officiers – il s'agissait de ceux en qui il n'avait pas confiance, des soldats respectables qui tenaient leur serment et qui n'auraient pas participé à la pagaille que ces messieurs voulaient organiser – tout comme beaucoup de personnes dans la Bendlerstraße, y compris dans la centrale d'information, qui se sont arrêtées à temps, – sinon la confusion des Walkyries aurait pris une ampleur encore plus grande.

Bien sûr, la prudence est maintenant de mise. Guderian a proposé un nouveau chef pour les renseignements, il se présente aujourd'hui au Führer[2].

Vers le soir, après l'entretien avec Rattenhuber et Högl, j'ai rencontré au salon de thé, comme souvent la semaine dernière, le général en chef Guderian et chez lui, à ma grande surprise, le général Praun. Guderian, que j'appréciais beaucoup pour son tempérament et son allure de soldat, était visiblement très tendu. Nous avons eu une brève conversation courtoise, je sentais que ses pensées étaient loin des problèmes militaires.

Je me suis ensuite entretenu plus longuement avec le général Praun. Il était le frère de mon collaborateur, le Dr. Theo Praun, pour lequel j'avais beaucoup d'estime ; il avait d'abord été chef du service juridique de mon service 'Generalbaurat München', puis chef de front du groupe d'intervention OT de Russie du Nord et des pays baltes que le Dr. Todt m'avait confié vers la fin de l'année 1941. En janvier 1944, le Dr Praun a été assassiné avec le chef de front Bärkessel par des partisans alors qu'ils se rendaient dans une unité d'OT dans la région de la 16e armée. L'assassinat a été mentionné de manière élogieuse à la radio russe. Lors de l'enterrement de mes collaborateurs, j'ai fait la connaissance du général Praun. Il était alors à la tête d'une division. Auparavant, il avait été commandant des renseignements auprès de Guderian pendant la campagne de France en raison de ses connaissances techniques et avait été nommé par le Führer, sur proposition de ce dernier, nouveau chef des renseignements.

Au cours de notre entretien, j'ai demandé au général Praun son impression, il a répondu avec hésitation et beaucoup de réserve. J'ai tâtonné avec des questions prudentes pour savoir dans quelle mesure le Führer l'avait informé de la trahison. Le général Praun m'a dit que l'entretien avait été bref, que le Führer avait à peine évoqué les 'conditions incroyables' au sein du service de renseignements, et que lui, le général Praun, devait y mettre bon ordre !

J'ai eu l'impression que le premier voile était déjà tombé sur la macabre affaire de trahison. Le général Praun s'est ensuite sérieusement efforcé d'enquêter sur les rumeurs de trahison, dans la mesure où elles avaient filtré. Je sais qu'il s'est entretenu avec le conseiller criminel Högl, qui l'a renvoyé au groupe d'enquête dirigé par Kaltenbrunner, il a peut-être posé d'autres questions, mais on lui a refusé toute autre information sur Fellgiebel, Thiele, Hahn et Hassei[3].

Le comportement du Kriminalrat Högl, qui l'a renvoyé à Kaltenbrunner, de Kaltenbrunner lui-même, qui lui a fait la proposition raisonnable de faire interroger Fellgiebel par des officiers de l'État-major, et enfin du chef de la Gestapo, Müller, qui a refusé toute information sur Fellgiebel, Thiele, Hahn et Hassei, était étrange, mais tout à fait explicable pour moi. Je ne suis pas

étonné que les audits menés à l'improviste, à la recherche de circuits parallèles qui y avaient été éliminés depuis longtemps, soient restés sans résultat[4].

Mais la trahison existait, elle était permanente et d'une ampleur incroyable. Dans les postes de commandement russes envahis lors des offensives allemandes, les soldats allemands ont trouvé leurs propres plans d'opération et d'attaque ! La plupart des opérations allemandes, planifiées de manière responsable et minutieuse sur le plan stratégique et tactique, et menées avec un élan combatif et sacrificiel, se sont fracassées sur les contre-mesures de l'ennemi, uniquement possibles grâce à la trahison. Le moment de surprise, essentiel au succès des attaques, n'a plus été atteint.

La trahison de l''Escadron rouge' devient insignifiante dans l'évaluation de cette grande trahison, bien que le chef de l'Abwehr allemand, l'amiral Canaris, alors encore dans sa position de confiance, ait déclaré devant le tribunal de guerre du Reich que la trahison de l''Escadron rouge' avait certainement fait un quart de million de victimes !

Mais qu'était-ce que cette trahison alarmante, et pourtant misérable, face à l'insaisissable trahison à haut niveau militaire, directement issue des quartiers généraux, qui n'est devenue visible par bribes que grâce à l'attentat ? Elle oscillait entre trahison et trahison nationale[5]. La haine, la soif de reconnaissance, le manque de caractère et l'esprit réactionnaire d'antan ont été à l'origine d'une conspiration incroyable avec l'ennemi, dont l'objectif était de détruire l'Allemagne. Bien entendu, les conspirateurs ont interprété leur trahison comme nécessaire et dans l'intérêt des objectifs supérieurs de l'humanité. Ce n'est pas eux-mêmes qu'ils ont sacrifiés, mais le soldat allemand, qui l'a payé de sa vie[6].

Il ne pouvait donc pas y avoir de révolution d''en haut', il n'y avait aucune condition préalable, il n'y avait rien, aucune substance, aucun programme qui aurait pu prétendre être pris au sérieux, aucune idée lumineuse, aucune réflexion sérieuse sur ce qu'il faudrait faire après un putsch réussi. – Et il n'y avait même pas de personnalité.

La guerre civile aurait suivi la réussite de l'attentat et du putsch général, et la haine aurait traversé les générations. L'implacabilité des ennemis n'aurait pas changé.

Des choses terribles se sont produites, beaucoup peuvent s'estomper, beaucoup peuvent être enfouies. Il y a beaucoup de choses dont on ne se remettra pas, y compris la trahison. On peut essayer de la rejeter comme insignifiante, de l'occulter, voire de la glorifier, – cela ne servira à rien, car la trahison transcende les siècles !

# Le dernier anneau

## Quartier général du Führer à la Wolfsschanze – août 1944

Les 'rapports Kaltenbrunner', très sobres, sur les interrogatoires et les aveux des conspirateurs, continuaient d'arriver. J'étais en retard dans la lecture de ces rapports et documents. Pendant une bonne partie de mon temps libre, j'étais occupé à faire des esquisses de plans, en partie comme documents pour de nouvelles réunions, en partie à cause des pensées et des suggestions d'Adolf Hitler qu'il exposait dans nos conversations nocturnes. De plus, j'avais besoin de prendre du recul et d'assimiler ce que Rattenhuber et Högl m'avaient dit.

Lorsque je suis retourné chez Bormann un matin, il m'a donné le compte rendu de l'interrogatoire et des aveux du major général Stieff. On pouvait en tirer l'impression que les conspirateurs, au lieu de servir les missions qui leur avaient été confiées, s'étaient presque exclusivement consacrés à des réflexions, des approches et des tentatives pour tuer leur commandant en chef – et ce de la manière la moins dangereuse possible pour eux-mêmes. Il fallait les préserver.

Selon Stieff, Stauffenberg a cependant pensé temporairement que son aide de camp, le lieutenant von Haeften, devait tout de même réaliser un attentat contre le Führer avec une arme à feu. La possibilité se présentait lors d'un compte-rendu militaire au Führer ou d'une démonstration d'armes. Mais 'on' a alors estimé que c'était trop incertain.

Après avoir hésité aussi longtemps, Stieff voulait – affirmait-il – se charger lui-même de l'exécution de l'attentat. L'occasion était une démonstration d'armes près du château de Kleßheim près de Salzbourg, une construction de Fischer von Erlach, à l'aménagement de laquelle j'avais participé en tant que maison d'hôtes du Reich.

Il était prévu de présenter au Führer, après les armes lourdes, le nouvel uniforme de combat des unités d'assaut avec sac à dos, fusil d'assaut et grenades à main. Pour cela, trois sergents et sous-officiers avaient été choisis avec de hautes distinctions et la barrette d'or de combat rapproché. L'intention du major général Stieff était alors d'intégrer dans le paquetage d'assaut des explosifs anglais avec détonateur à retardement, ce qui

permettrait certainement de se tenir à une distance raisonnable de la détonation.

Après la démonstration d'armes proprement dite, Adolf Hitler a annulé la présentation du nouvel équipement de combat en raison d'un dépassement de temps et d'un rendez-vous de point de situation prévu. Nous sommes retournés au Berghof.

Lors de la démonstration, j'avais toutefois remarqué un petit général qui, important et excité, se distinguait du reste de l'État-major militaire. Qui est donc ce petit ? avais-je demandé à l'adjudant SS. C'est le général major Stieff. Je me suis souvenu de cela en poursuivant ma lecture : « ...Le fait que les traîtres aient prévu de placer la bombe dans le sac de trois soldats ayant fait leurs preuves sur le front et qui devaient être présentés au Führer pour voir un nouvel uniforme a suscité une véritable terreur dans l'ensemble de la population ainsi que dans les cercles de la Wehrmacht, en particulier chez les équipages et les sous-officiers[1]… »

J'ai regardé Bormann et j'ai dit : si ce que Stieff a déclaré est vrai, alors il est une parure particulière dans la clique des conspirateurs !

Que penser de Stauffenberg, qui commet l'attentat sans tenir compte de ses camarades et de son co-conspirateur Brandt, qu'il fait exploser ? Pour moi, le tableau se précise : lorsqu'il a atterri à Berlin-Rangsdorf et qu'il a annoncé à ceux qui attendaient dans la Bendlerstraße, prêts à agir, ce qu'il pensait être la réussite de l'attentat, il a tout de même dit : 'Ici le général Stauffenberg !' – voilà qu'il s'était lui-même promu général. D'ailleurs, vous souvenez-vous du rapport de l'ordonnance sur l'étrange comportement de Stauffenberg au Berghof, le 11 juillet ?

Le compte-rendu militaire n'était pas encore terminé dans la grande salle de réunion, Stauffenberg n'était plus indispensable et s'était retiré, – il n'y avait pas si longtemps que ça. Nous étions tous les deux en train de discuter dans la partie arrière de la halle, vers le petit salon, lorsque l'ordonnance est apparue et a annoncé :

'Je contrôlais la salle à manger pour m'assurer que tout était en ordre pour le déjeuner, il y avait le colonel au milieu, derrière le siège du Führer, avec un bras. Je lui ai dit, cette salle est privée, puis-je vous aider ? Il m'a interrompu : excusez-moi, je voulais juste jeter un coup d'œil'.

Oui, dis-je à Bormann, je me souviens que le 'colonel avec un seul bras' avait encore dit à l'ordonnance : 'C'est très bien, c'est très beau, surtout avec la baie vitrée', avant que l'ordonnance n'ouvre la porte et ne lui demande de sortir de la salle à manger.

Bormann : j'ai ensuite interrogé l'ordonnance ; j'ai appris que le colonel était muni d'un porte-documents, qu'est-ce que vous pensez qu'il avait dedans ?

Une salade de carottes et du pudding, – pour contribuer au déjeuner ? fut ma remarque déplacée. Bormann fit une grimace :

Aujourd'hui, nous le savons, – avec la table large et longue et la nappe qui pendait largement, personne n'aurait pu voir le porte-documents. Ces jours-ci, vous étiez l'invité d'honneur à table, face au Führer – vous pouvez remercier le Scharführer à l'occasion !

Je lui ai répondu : il me semble que ces tentatives d'assassinat répétées, qui ne débouchent sur rien, sont une fatalité. Je pense à l'attentat à la brasserie Bürgerbräu, on a déjà tenté de le faire avec une bombe dans un avion, je lis maintenant ici la méchanceté de Kleßheim, maintenant le souvenir de l'affaire du Berghof, puis le 20 juillet, – et étrangement, le Führer s'en sort avec seulement des blessures légères ! Y a-t-il d'autres attentats de ce genre dont je n'ai pas connaissance ?

La blessure légère est l'un des côtés de la médaille de l'effet de l'attentat, répondit Bormann, l'autre côté est beaucoup plus profond, croyez-moi ! En ce qui concerne votre question : oui, il y a eu d'autres tentatives d'assassinat, qui ne sont connues que maintenant. Parlez-en avec 'les deux', je n'ai pas le temps.

J'ai d'abord poursuivi ma lecture ; il s'agissait des procès-verbaux d'interrogatoire de l'amiral Canaris et de son protégé Oster, tout était opaque et étrangement voilé(2). Dans la lecture sombre et déprimante de ces comptes rendus d'interrogatoires, il y eut pour moi un moment de détente : la photocopie d'une lettre adressée au major-général Oster par son fils Achim, Ia d'un corps d'armée en Haute-Silésie. Le contenu est resté gravé dans ma mémoire, il disait à peu près ceci : ici, la situation est très réjouissante. Le général commandant était un cavalier et un grand seigneur de l'ancien régime, un vrai général, pas un soldat du peuple. J'aurais eu plaisir à voir ce général.

Plus tard, en tant que 'criminel de guerre' à Landsberg, j'ai pu entendre, lors des visites dans la cour de la prison, l'opinion étrange selon laquelle Oster, en trahissant les dates de l'attaque allemande qui a causé la mort d'innombrables soldats, – non, ce n'était pas du tout une trahison, Oster voulait simplement empêcher l'extension de la guerre vers le nord et l'ouest. Il voulait seulement éviter l'invasion du Danemark et de la Norvège, de la Belgique et des Pays-Bas – tous des pays neutres ! – s'opposer à la guerre. Les gouvernements de ces États n'ont été avertis si tôt par Oster que pour

qu'ils puissent protester devant Dieu et le monde contre l'intention de Hitler de les envahir. Cela pourrait alors arrêter Hitler et le forcer à régler tous les conflits de manière pacifique.

Il s'agissait d'interprétations et d'embellissements étranges de la trahison évidente de la nation. L'un de ces prophètes qui pensaient pouvoir considérer la trahison comme une peccadille et qui estimaient qu'il était juste de sacrifier des soldats allemands et de mettre en danger l'existence de la nation dans l'intérêt d'objectifs supérieurs de l'humanité était le diplomate et ancien secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères v. Weizsäcker. Il défendait certainement ce point de vue pour justifier son propre comportement. Je l'ai rencontré au WCP de Landsberg avec un mépris affiché.

J'ai dit aux personnes influencées par ces bavardages que ces nouveaux propagandistes avaient justement réussi à empêcher un règlement pacifique de tous les conflits, car Adolf Hitler n'avait pas voulu la guerre et qu'il avait été contraint par l'Ouest et l'Est de faire la guerre à l'Est. Je leur ai dit qu'Adolf Hitler aurait préféré construire, faire du travail social et créer un réaménagement exemplaire des villes, associé à un aménagement raisonnable du territoire. Beaucoup de ces pauvres d'esprit se laissaient même persuader que les autoroutes construites par Adolf Hitler n'étaient rien d'autre qu'une mégalomanie routière !

J'ai répondu à cette confusion intellectuelle par une citation attribuée à Napoléon Ier, mais qui est en réalité de Joseph Görres, tirée du *Rheinischer Merkur* de 1814 : 'Il n'y a pas de peuple plus crédule que les Allemands. . . ils se sont étranglés entre eux, et ils ont cru faire ainsi leur devoir. Aucun autre peuple sur terre n'est aussi stupide. Aucun mensonge ne peut être assez grossier, les Allemands y croient. Pour un mot d'ordre qu'on leur a donné, ils persécutent leurs compatriotes avec plus d'acharnement que leurs véritables ennemis(3)' :

Je reviens à mon récis lorsque je me trouvais au quartier général du Führer, la Wolfsschanze, en août 1944, les semaines les plus turbulentes que j'ai jamais vécues. J'étais accablé par les événements, je sentais la chute, je pensais que le Reich allait s'effondrer. Les fronts vacillaient, la menace se rapprochait de tous les côtés. À cela s'ajoutait l'oppression face à l'ampleur toujours plus grande de la trahison.

L'attentat du 20 juillet était comme une pierre qui, jetée dans l'eau calme, déclenche d'abord une agitation bouillonnante, autour de laquelle se forme maintenant anneau après anneau, grâce aux interrogatoires et aux aveux, puis à l'obsession du témoignage de Goerdeler, qui prend de l'importance,

et qui apporte désormais la trahison parmi les traîtres. Mais à présent, alors que les bulles montaient et éclataient encore au centre, un dernier anneau se formait avant que la ténacité de l'eau ne s'affirme. Mais c'est justement cet anneau, qui n'est plus visible pour beaucoup, qui a provoqué le grand bouleversement pour Adolf Hitler : il s'agissait du front lui-même !

Depuis des années, il se demandait : pourquoi tout échoue-t-il ? Pour chaque opération militaire, l'ennemi est informé en même temps que nos commandants !

Déjà à Winnitsa en 1942, il m'avait dit que les choses ne se passaient pas correctement, qu'il soupçonnait une trahison à un niveau élevé. Après la catastrophe de Stalingrad, des émigrés communistes et des déserteurs ont ouvertement collaboré avec une partie des officiers qui avaient été faits prisonniers par les Russes. L'effondrement du groupe d'armées Centre suite à l'assaut des Russes en juillet 1944, qui a entraîné la perte de 25 divisions, avait durement touché Adolf Hitler. Il soupçonna là aussi une trahison, comme lors de l'échec de l'opération offensive 'Citadelle' l'année précédente.

Ensuite, les enquêtes déclenchées par l'attentat ont apporté des éclaircissements qui ont confirmé les soupçons d'Adolf Hitler. L'officier d'État-major général du groupe d'armées Centre, le général von Tresckow, s'est suicidé, le major d'État-major général Kuhn a déserté pour rejoindre les Russes.

Le témoignage de Leuschner, l'ancien Ministre de l'intérieur de la Hesse, que les conspirateurs avaient prévu de nommer Vice-chancelier sous Goerdeler, a apporté un nouvel éclairage. Au quartier général du Führer, la Wolfsschanze, on n'accorda tout d'abord aucune importance à cette déclaration de Leuschner. Mais ce dernier fit sa déclaration après sa condamnation, de sorte qu'on ne pouvait guère douter de sa véracité compte tenu de sa condamnation à mort[4].

Cette déclaration a rendu plus clairs les contours de la trahison qui a contribué à l'anéantissement du groupe d'armées Centre. En même temps, l'ancien chef d'État-major général, Ludwig Beck, apparaissait sous un jour étrange. Le général Beck, conscient de l'échec de l'attentat et de l'effondrement de la révolte, s'est suicidé dès le soir du 20 juillet dans la Bendlerstraße ; le témoignage de Leuschner est donc éloquent.

Pour compléter la mesure de la trahison et de la déloyauté, Adolf Hitler a eu connaissance, dans les jours du 15 au 18 août, d'une tentative de conspiration du commandement militaire à l'Ouest avec les Alliés.

L'abus de confiance et la tentative de suicide du commandant militaire en France, le général v. Stülpnagel, étaient alarmants. Le commandant en chef de l'Ouest, le maréchal général v. Kluge, a été remplacé et ordonné de faire un rapport au quartier général. En cours de route, alors qu'il se rendait à l'aérodrome, il a pris du poison.

Ce qui était resté totalement discret, c'était d'une part les efforts du maréchal, rendus publics entre-temps, pour conclure un armistice avec les Alliés à l'insu du Führer et mener les négociations nécessaires à cet effet – bien qu'il devait savoir que cela entraînerait l'effondrement de tous les fronts – et d'autre part le fait que, peu avant son suicide, il ait adressé une lettre au Führer dans laquelle il l'assurait de sa fidélité(5).

Lors d'une de ces soirées à la Wolfsschanze, Adolf Hitler m'a parlé de cette trahison. Il me dit :

Ce furent les pires jours de ma vie ! Comme il serait facile et simple pour moi d'en finir avec la vie – qu'est-ce donc que ma vie – en plus de toutes les déceptions, il n'y a que des combats et des soucis et des responsabilités pesantes.

Mais le destin et la Providence m'ont assigné ces tâches et ces charges, – et le dernier attentat ne plaide-t-il pas justement pour que je tienne bon, que je poursuive ce combat avec foi et confiance ? Mais pour que ce combat soit utile, il faut réussir à éradiquer les porteurs de la trahison, – car tous les efforts, toute la bravoure sont vains contre la trahison dans nos propres rangs.

Comme cette trahison est insidieuse et pitoyable, – je l'ai ressentie pendant toutes ces années, et tout en moi répugnait à faire confiance à des officiers allemands, à des généraux, à les mettre en relation avec cela ! C'était inimaginable pour moi : trahison en temps de guerre, trahison envers le peuple et le soldat qui se bat !

Je pensais pouvoir gagner tout le monde, car il s'agissait de l'existence de l'Allemagne, – et même de l'Europe ! Je me suis présenté pour vaincre le marxisme, pour mettre à sa place le socialisme de la communauté de la nation. J'ai gagné l'ouvrier, mais j'ai sous-estimé les réactionnaires, ils étaient là, dans la Reichswehr, dans l'industrie, dans l'économie et dans le pouvoir de l'argent, ils étaient là comme politiciens ratés et actifs comme diplomates.

J'ai sous-estimé leur ambition fondée sur rien, leur besoin de reconnaissance dans un contexte de pauvreté intellectuelle, – j'ai sous-estimé tout cela !

J'ai négligé de nettoyer ces fossiles des temps passés. J'ai oublié que j'étais un révolutionnaire à cause de la misère, de la construction, de l'organisation, de la guerre, de son poids et de son défi.

J'y ai certes pensé, je pouvais et devais m'attendre à ce que l'on tire un jour sur moi depuis les rangs de ces réactionnaires. Mais la possibilité qu'un officier d'État-major général soit capable de commettre un crime sans caractère, je ne l'ai jamais envisagée, bien que, sur la base de mes expériences depuis 1938, j'aurais dû m'attendre à tout[6]. Ils n'ont pas eu le courage de me résister ouvertement et de tirer.

Il faut créer une nouvelle aristocratie, une évaluation et une hiérarchie, et celle-ci est déterminée par le caractère, la bravoure et la fermeté.

Je m'inspire d'une phrase de Nietzsche : 'Ce qui peut prouver aujourd'hui si quelqu'un a de la valeur ou non, c'est qu'il tienne bon !'

La soirée s'est terminée par des discussions sur des questions d'urbanisme. Était-ce une distraction et une détente ? Était-ce de la confiance ? – Je ne sais pas : cette nuit-là, Adolf Hitler s'est penché sur les structures de transport modernes des villes.

## Technique et moral des traîtres
## Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – automne 1944

'Walkyrie', c'était le nom de code pour l'état d'alerte des troupes dans les garnisons et les camps d'entraînement, le regroupement des permissionnaires et des soldats des stages de formation, afin de faire face aux situations d'urgence sur le territoire du Reich. Ils devaient empêcher les révoltes des prisonniers de guerre et des travailleurs étrangers. Par 'Walkyrie', on entendait également la lutte contre les débarquements ennemis sur les côtes et les opérations aéroportées, bref, toutes les missions nécessaires à la protection du territoire du Reich. Le pouvoir de commandement revenait logiquement à la Wehrmacht.

L'enquête déclenchée par l'attentat du 20 juillet était pour l'essentiel terminée. Pendant sa maladie, fin septembre, Adolf Hitler avait trouvé le temps de réfléchir dans l'isolement de sa chambre de repos. Il m'a dit :

Walkyrie avait été conçue pour protéger le territoire du Reich, – les conspirateurs ont utilisé 'Walkyrie' comme une tromperie et comme un moyen pour une tentative sournoise de renversement. Mais même la position de force et les possibilités offertes par la 'Walkyrie' n'ont pas été

exploitées – leurs capacités et leur détermination n'y suffisaient pas. L'attentat, l'"étincelle initiale' comme ils l'appelaient, a échoué. Les conspirateurs n'avaient pas de Brutus.

C'est ainsi qu'un aristocrate, un colonel, avec la connaissance et l'approbation de la clique des généraux, a tenté de me faire disparaître sournoisement. Je dois constater que l'hypocrisie, la lâcheté et la perfidie, que la violation du serment, la trahison et la trahison nationale m'ont plus efficacement atteint que l'explosion de la machine infernale à explosifs anglais que cet aristocrate avait placée sous ma table de travail.

Il aurait observé la détonation à une distance sûre, le co-conspirateur et général des renseignements à ses côtés, puis il serait retourné à Berlin, plein d'énergie, pour déclencher la 'Walkyrie'.

Cela a dû être un choc pour ce général de constater que sa victime n'était que légèrement blessée, mais il a eu l'impudeur de le féliciter. Avertir ses co-conspirateurs à Berlin – cela lui aurait semblé trop dangereux. Ils étaient prêts à commander des soldats, à leur donner des ordres qui exigeaient le sacrifice de leur vie. Mais eux-mêmes n'étaient pas prêts à le faire, – ils s'étaient tous considérés comme trop importants.

Aucun d'entre eux n'a eu le courage de l'affronter ouvertement avec une arme. Au lieu d'entrer dans l'histoire par un acte viril, ils ont tenté d'abattre leur commandant en chef par la perfidie. Seul un sacrifice personnel leur aurait offert la possibilité de se distinguer du lâche criminel.

Qu'est-ce qui justifie la violation de leur serment, qui leur donne le droit de commettre un attentat et de renverser la situation en cette période de tension et de détresse extrêmes, en cette période de combats acharnés sur tous les fronts ? Ils ont tenté de se justifier en prétendant agir dans l'intérêt des objectifs supérieurs de l'humanité ! Et ils en voyaient les garants en Churchill et Roosevelt, voire même en Staline ! Selon eux, le sacrifice du sang des soldats allemands et de leurs camarades était justifié au nom des objectifs supérieurs de l'humanité.

Après l'attentat, il avait insisté pour que tous les résultats de l'enquête, toutes les déclarations et tous les témoignages des conspirateurs lui soient présentés sans ménagement et sans édulcoration. Il aurait voulu être informé avec précision du cercle des personnes et des motivations, et le plan d'opération du renversement après 'Walkyrie' l'aurait également intéressé. Mais il s'est vite heurté au néant !

Les premières déclarations des détenteurs d'un pouvoir imaginaire étaient des mensonges, et c'est avec des mensonges qu'ils se sont présentés

devant la nation et la Wehrmacht. Après ce qu'ils croyaient être un attentat réussi, ils n'ont pas eu le courage de le revendiquer.

M. Fellgiebel n'a pas réussi à couper toutes les communications téléphoniques. Il a pu parler avec le Dr Goebbels et avec le major du bataillon de garde berlinois 'Großdeutschland', qui a mis fin à la hantise. Le putsch s'était effondré, – les conspirateurs n'avaient pas une compagnie derrière eux.

Qui leur donne le droit de commettre un attentat et de renverser la situation ? Le front a exprimé son indignation comme d'une seule voix. Le soldat du front ne comprend pas que des officiers soient capables d'un tel acte. Les conséquences et les effets sont sous les yeux du front, le jugement est également clair à ce sujet : c'est à notre détriment, – seul l'ennemi en profite.

La réaction de la communauté d'urgence du peuple est le rejet unanime de l'attentat et du renversement. L'inquiétude et la méfiance sont apparues.

Les conspirateurs n'auraient pu tirer de la nation ou de la Wehrmacht le droit à l'attentat et au renversement, – et encore moins à la rébellion et à la trahison vulgaire !

Il ressort des enquêtes et des déclarations que les conspirateurs n'ont pas réfléchi plus loin, – un comportement égocentrique a conduit à une évaluation euphorique de la situation politique ; par exemple : d'abord nous éliminons le dictateur et son Parti avec 'Walkyrie', ensuite les Alliés viendront à notre rencontre ! Et puis à nouveau ces phrases floues sur les idéaux supérieurs de l'humanité, pour lesquels – leur conscience l'exigeait – il fallait faire tous les sacrifices.

Mais ses écrits [de Hitler] leur ont également servi de légitimation pour leurs actions. Bien mieux que les membres de son parti n'ont lu *Mein Kampf*, ils ont parcouru le livre. Ils y ont trouvé des phrases qu'ils pensaient pouvoir réinterpréter dans leur monde de pensées sordide. Comme il mène la nation, la substance du peuple, à sa perte, il leur reconnaît dans *Mein Kampf* le droit d'empêcher que cela se produise par la résistance, la rébellion et le renversement. Ce n'est donc pas seulement leur droit, mais bien plus leur devoir de l'éliminer, lui, le tyran, – c'est ce qu'ils ont lu dans *Mein Kampf*.

Il se soumet à tout moment à la critique du peuple ! Ce n'est pas lui qui a conduit le peuple dans la détresse, mais la volonté d'extermination ouvertement déclarée de Churchill, Roosevelt et Staline et de leur grand allié, la juiverie internationale. La Réaction et la clique des conspirateurs auraient favorisé cette intention d'extermination, et ils seraient sur la bonne

voie pour précipiter la nation dans la ruine par un coup d'État et un attentat, au-delà de la détresse.

Non, – il dénie à ces messieurs le droit à la trahison, à la rébellion, et même le droit à l'attentat ! Car où auraient-ils jamais montré la force de reformer un État selon les exigences impératives posées par la guerre et le siècle ? Réaliser les 'objectifs supérieurs de l'humanité', Churchill, Roosevelt et Staline, ainsi que quelques juifs, s'en sont certainement donné les moyens. Il n'est donc pas nécessaire de sacrifier le sang allemand par la perfidie et la trahison.

Il se demande toujours où sont leurs idées ? Qu'ont-ils à offrir à la nation ? Seulement leurs noms et leur honnêteté supposée ? – Ces deux éléments ont été mis en pièces par leur comportement.

On peut transformer une révolution qui suscite à la fois l'enthousiasme, la force populaire et le sacrifice en une grande vague. On ne peut pas la maintenir à long terme, on ne peut pas la conserver.

Mais le déclenchement d'une révolution dépend aussi de la personnalité qui la porte et de son autorité, des pensées et des idées, si elles sont comprises, si elles s'enracinent et si elles sont en accord avec le sentiment populaire et l'esprit du temps.

Son parcours pour devenir le leader de la nation serait la preuve de cette concordance avec le sentiment populaire. Les porteurs des attentats, de la résistance lâche, de la trahison sont des manifestations rudimentaires d'un passé qu'ils n'ont pas eux-mêmes compris.

Jusqu'à présent, il était tout simplement inimaginable pour lui qu'un officier allemand – et même un général – puisse commettre une trahison. Trahir en temps de guerre, au détriment du peuple allemand, au détriment du soldat allemand qui se trouve au combat – impossible !

Le jour viendra où il pourra dire clairement et sans équivoque qui a déclenché cette guerre, qui ...Tant qu'il y a des combats, il ne peut pas parler – ce choc serait trop fort pour le peuple allemand et le front –.

Chez un soldat de premier plan, le plus important est le caractère. Ce n'est pas l'intelligence qui prime ; seuls le caractère et la force de volonté sont décisifs lorsqu'il s'agit de résister aux coups durs du destin. Le courage, la bravoure et la disposition au sacrifice font partie des conditions préalables d'un soldat de premier plan. C'est d'ailleurs ce qu'il exige constamment de ses soldats. Il doit donc être un modèle en la matière, et plus encore, il doit pouvoir donner de la force et convaincre !

Lorsqu'il a dû prendre acte de la capitulation de Paulus et des généraux de sa position, il a dit : maintenant, ils vont descendre jusqu'au bas de l'échelle, le serment d'allégeance n'est pour eux qu'une fiction. La fermeté de caractère n'est pas leur point fort, l'autopromotion intellectuelle l'est davantage, – ils tenteraient donc de jouer un rôle auprès des Russes et perdraient ainsi leur position. Nous ne tarderons pas à les entendre sur les ondes de la propagande russe. Ils suivraient donc la voie du manque de caractère, pas à pas, jusqu'à renier leur condition de soldat. Ils oublieraient qu'ils portaient un nom qui engageait.

Il y avait ici quelques collaborateurs, y compris des généraux, qui pensaient que c'était impossible. Il avait dit : si, tôt ou tard, et jusqu'au maréchal ! Il ne se pardonnerait jamais d'avoir fait cela avec Paulus ! Quelqu'un dirigeait une armée qui se battait et mourait, et celui à qui cette armée, ces soldats, étaient confiés, disparaissait-il héroïquement avec ses soldats ? Le sens de ce combat, l'héroïsme et le sacrifice de dizaines de milliers de soldats, d'officiers et de généraux courageux perdraient leur validité, seraient piétinés par celui qui devrait être un exemple.

Il prend le chemin de Moscou, nous le verrons encore à la radio ! Il a dit cela et il a eu raison. Mais il n'aurait jamais pu imaginer que l'on en arriverait à un tel gâchis que ce fameux 'Comité national de l'Allemagne libre' sous ce Seydlitz-Kurzbach !

Il finit par se sentir comme Yorck à Tauroggen ! Seydlitz et ses créatures ne comprenaient pas que c'étaient des bolcheviques auxquels ils s'étaient voués ; ils ne comprenaient tout simplement pas parce que leur pensée et leurs idées étaient enracinées dans le XIX^e^ siècle. Ils n'ont rien appris de tout cela. Ils n'ont pas compris que nous menions une guerre à mort qui ne se limitait pas aux soldats, au peuple, à la nation, – ils ne peuvent pas s'imaginer que nous sommes engagés dans une lutte fatale, dans une lutte révolutionnaire pour l'existence de l'Europe, – une lutte pour et autour d'une nouvelle base de vie, contre la destruction et contre les forces qui veulent tous nous anéantir.

S'il y avait encore des crétins schizophrènes qui pensaient : faisons la même chose avec les Russes – nous déposons les armes, en tout bien tout honneur – nous remettons notre épée – que le maréchal Staline ou n'importe qui d'autre rendra ensuite avec honneur – oui, ils vivaient encore dans ce monde-là ! Ensuite, nous ferons la paix avec eux – c'est ainsi que ces idiots l'imaginent – et les occidentaux penseraient de même.

Serait-il surprenant que la confiance diminue ? Que les alliés, les neutres perdent confiance ? Et s'étonnait-on de l'exigence de 'capitulation inconditionnelle' ?

Que devait penser le front, le soldat, invité par ces tracts d'un lâche pitoyable à la défection, au sabotage, à la trahison et à l'insoumission ? Des tracts signés du nom d'anciens commandants. Nous devrions surmonter la crise morale.

Ils voulaient mettre fin à la guerre et soumettre la nation à la 'capitulation inconditionnelle'. Qu'ils aient ainsi livré les soldats du front de l'Est aux Russes, cela ne les préoccupait pas !

Il aurait été libéré de tous ses efforts, de ses soucis, de ses lourdes responsabilités et de ses nuits blanches si la perfidie de Stauffenberg avait réussi. Mais quelle en aurait été la conséquence ? Le chaos et l'anéantissement sur les fronts ! La haine, la guerre fratricide et le désespoir.

Ils n'auraient pas compris : il ne s'agit pas de lui et du national-socialisme, il s'agit de l'Allemagne ! Churchill l'a expliqué clairement et cyniquement : il s'agit de la destruction de l'Allemagne ! Où sont les fondements politiques d'une conspiration qui veut faire l'histoire ?

Ils se seraient rassemblés de manière étrange : Réactionnaires, libéraux, marxistes, représentants de l'Église, 'l'Église confessante' se distinguant particulièrement – ils ont même prié pour que l'Allemagne perde la guerre. Qu'il n'oublie pas les diplomates ! Et Messieurs les généraux ! Il ne pouvait pas attendre de ses généraux qu'ils le comprennent, mais il pouvait exiger d'eux qu'ils obéissent à ses ordres.

Tous n'auraient pas compris que nous vivions un changement d'époque et que nous devions nous battre pour notre destin. Au lieu de s'engager pour la nation conformément à leur serment, ils se sont livrés à la destruction, au sabotage et à la décomposition. Les conspirateurs n'avaient pas le droit de renverser la situation, mais rien qu'en essayant, ils auraient ébranlé la confiance :

Dès la première année de la guerre, j'ai pressenti la trahison, je l'ai même souvent ressentie physiquement, – je suis sûr que cette trahison a commencé bien plus tôt. Aujourd'hui, après l'attentat, les preuves de la trahison permanente sont devant nous. Mais les traîtres ne sont pas encore tous identifiés. Quel mal ils nous ont fait !

# Discussions relatives au Dr Morell Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – Fin de l'automne 1944

Une fois de plus, j'ai été invité au quartier général pour rendre compte de mes travaux à Linz. Pour cela, mes propres soucis, même s'ils étaient mineurs, devaient être clarifiés. Je voulais parler à Bormann de la construction du système de galeries dans le massif rocheux derrière le Berghof sur l'Obersalzberg. Il m'avait donné des instructions pour étendre ce système et avait fixé des dates limites contraignantes qui nécessitaient un recours accru à des forces formées à l'exploitation minière, dont je ne disposais pas. En outre, je manquais également d'acier de construction pour le torchage de sécurité des galeries et des cavernes. Speer avait bloqué les contingents nécessaires pour les constructions sur l'Obersalzberg, ce qui avait révélé au grand jour les dissonances entre lui et Bormann.

La répartition globale de la main-d'œuvre et des matériaux de construction pour la Bavière et les plaines du Danube était faible et la situation extrêmement tendue. En tant que plénipotentiaire de la construction et chef de groupe d'intervention OT, j'étais responsable de cette région. Le volume de construction était trop important par rapport aux contingents qui m'étaient attribués, et en plus, il était affecté par l'action de l'ennemi. De plus, les ouvrages spéciaux du 'Jägerstab', sur lesquels je n'avais aucune influence et qui dépendaient directement de Speer et de Dorsch, ont pris le dessus sur la main-d'œuvre et le matériel de la région.

Il m'était impossible de fournir la main d'œuvre et les matériaux nécessaires aux constructions ordonnées par Bormann sur l'Obersalzberg via Speer. Je voulais désormais l'attribution immédiate des contingents nécessaires, non pas au détriment des autres constructions dans ma région.

Lorsque je suis arrivé au quartier général, j'ai appris qu'Adolf Hitler était tombé malade. J'ai donc commencé par aller voir Bormann pour l'informer et m'informer en même temps. Bormann m'a dit que je devais être conscient du fait que toutes les mesures de construction qu'il avait ordonnées sur l'Obersalzberg avaient été prises sur ordre du Führer. Il ne faisait que transmettre ses ordres. Monsieur Speer le sait parfaitement ; sa tentative de mettre fin à ces ouvrages de protection nécessaires est en fin de compte un affront ciblé. Car ce système de galeries, en cas de transfert éventuel du quartier général sur la montagne, n'est pas seulement une mesure de protection aérienne pour le Führer et l'État-major de

commandement, les cavernes sont également destinées au stockage sécurisé des documents.

Il réglerait cette pénible affaire. Il était simplement dommage que le Führer ait à s'occuper de telles bagatelles et qu'il en résulte des frictions inutiles. D'ailleurs, le Führer sait que vous êtes ici et souhaite vous parler [me dit Bormann] : allez le voir tout de suite !

Adolf Hitler était allongé sur un lit de camp dans une cellule sans fenêtre de son bunker. À la tête du lit se trouvait une table basse sur laquelle était posée une pile de rapports, de dépêches, de cartes de situation, quelques livres[1], un appareil téléphonique. Au-dessus, une lampe murale mobile brillait, les murs de béton blanc et gris reflétaient la lumière et donnaient à la petite pièce l'irréalité d'une chambre funéraire. L'air frais de la ventilation ronronnant doucement luttait contre l'odeur de béton typique du bunker.

Adolf Hitler alluma le plafonnier, mit de côté un rapport et un crayon, enleva ses lunettes et me serra la main : bonjour, Giesler, prenez cette chaise et asseyez-vous près de moi. Vous me voyez dans un état pitoyable, mais j'ai surmonté cela aussi, demain je pourrai me lever.

En plus de toutes les mésaventures, j'étais exposé aux querelles des médecins. Morell était sous le feu des critiques, on lui reprochait de m'avoir mal soigné juste au moment où je tombais malade et où j'avais besoin de lui. Les chirurgiens s'en prenaient à lui en s'appuyant sur les jugements et les arguments des internistes que je ne connais pas, car ils restaient à l'abri, – incroyable de me faire encore ça !

J'étais en mauvais état, j'avais des crampes abdominales accompagnées de douleurs, des états semblables à des coliques, et une sorte de jaunisse s'y ajoutait. Morell était à bout de nerfs, j'ai dû le remonter. Je sais que vous ne l'aimez pas, pour des raisons que je comprends, mais sur lesquelles je passe outre, – c'est un bon médecin, et il m'aide !

La Providence m'a confié cette tâche, les tentatives d'assassinat infructueuses – et pas seulement la dernière qui aurait pu mettre fin à ma vie – le fait que je sois resté en vie est pour moi un signe de la Providence. Je devrais être reconnaissant de pouvoir continuer à mener ce combat.

D'un point de vue personnel et égoïste, ma mort ne ferait que me libérer de mes soucis et de mes nuits blanches, qui sont également dus à mon mauvais état de santé et à la tension nerveuse permanente.

Il me serait facile de quitter la vie. Il suffirait d'une fraction de seconde pour que je sois délivré de tout !

Mais je vois dans l'issue de cet assassinat vulgaire une confirmation de ma mission. Ma volonté inflexible ne peut être mise en doute. Mais il vaut mieux que vous me parliez maintenant de votre travail ! Où en est le modèle de Linz ? Avez-vous des projets avec ? Commencez par me parler brièvement des points forts de vos constructions importantes pour la guerre.

J'ai fait un rapport succinct et mentionné l'écart entre le volume de construction reconnu comme nécessaire et le manque de main-d'œuvre et de matériel.

C'est comme ça partout, et les délais qui lui ont été promis de manière contraignante ne sont pas respectés – c'est aussi le cas pour les grands 'Jägerbauten' controversés ! J'aurais eu raison de craindre qu'il ne soit pas possible de respecter les délais mentionnés. Mais malgré tout, – après un tel investissement en main d'œuvre et en matériel, ces constructions devraient être achevées plus rapidement, nous avions besoin d'espaces de travail protégés des bombes pour la production la plus importante de la guerre. Il n'envisageait pas de libérer les responsables de ces constructions, Speer et Dorsch, de leurs obligations.

Il aurait reçu une indication de Bormann : le système de galeries sur la montagne. Cet échangeur est nécessaire. Le matériel de construction ne suffit plus que pour une courte période :

Même si le Berghof est bombardé, le système de galeries est d'autant plus important, il ne doit pas être considéré uniquement comme une mesure de protection aérienne. En outre, ce n'est pas la peur qui m'oblige à me réfugier dans le bunker, et ce n'est pas la peur qui m'empêche de me rendre au front, mais la certitude que personne d'autre n'a la fermeté nécessaire pour traverser cette guerre et la gagner.

Mais parlez-moi de Linz maintenant ! Je regarderai vos dessins les prochains jours, quand je serai levé. Préparez-vous à rester ici quelque temps – c'est la seule distraction que j'ai !

Je lui parlai des plans pour 'son' Linz, des solutions trouvées pour différentes constructions, des questions à discuter avec lui jusqu'à ce qu'il doive retourner aux affaires militaires.

Je suis retourné voir Bormann pour m'informer sur la dissonance des médecins. J'avais toujours eu l'impression que Bormann partageait ma sympathie pour le Dr Karl Brandt. Bormann m'a dit : Karl Brandt a certainement fait part, de manière responsable et en toute bonne foi, de ses préoccupations concernant le traitement et les médicaments de Morell.

Mais après tout, il est chirurgien et il s'est appuyé sur les avis d'internistes qu'il connaissait, peut-être même en leur demandant d'analyser les médicaments en question.

Il considère l'intervention de ces internistes comme légère, le Führer n'est pas leur patient, et il pense que seul un examen approfondi devrait être la condition préalable à une évaluation critique de la thérapie de Morell. Il est plus facile de concilier les architectes – et cela veut dire quelque chose ! – que les médecins. Ici, les doctrines s'affrontent durement.

Mais moi aussi, j'ai des préjugés contre Morell ! Il est vrai qu'il n'est pas très esthétique, mais qu'est-ce que ça change ? – Si, bien sûr ! Et mon aversion est fondée : j'ai dû me faire examiner par Morell, à l'époque où j'étais chargé de Munich et où je m'asseyais souvent à la table du Führer.

Me voilà donc un matin, à jeun, avec mon attirail, dans le cabinet de Morell sur le Kurfürstendamm. C'était une boutique négligée avec des patients étranges qui attendaient là. Un jeune médecin s'est jeté sur moi, il sentait la cigarette et le whisky ; il avait des doigts jaunis par la nicotine et me fit une prise de sang pour la Karbolmäuschen[37]. J'ai même eu le droit de lui tirer la langue. On m'a servi un verre de bouillie de plâtre ou quelque chose comme ça, puis, mon entraînement de base terminé, le maestro s'est occupé personnellement de moi.

Il m'a tripoté, tapoté, écouté et radiographié. Sur une couchette, à sa merci, il m'enfonçait ses poings dans le ventre et ses doigts velus boudinés sous les côtes, le tout avec un sourire enchanteur – il est sans doute bienveillant –, la sueur au front et le corset de cuir grinçant. Il a examiné tous les détails de mon corps, mais il n'a rien trouvé à découper ou à ressemeler. Au bout d'un moment, j'ai reçu une facture salée.

J'ai eu l'occasion de dire au Chef : Morell cuit à la vapeur comme...

Je l'ai dit à Bormann, mais maintenant, écrit de mémoire, ce serait quand même un peu dur de répéter la comparaison. Bormann fit une grimace et dit : vous pouvez vous permettre toutes sortes de moqueries, même auprès du Chef, mais seulement parce qu'il sait qu'il n'y a pas de haine derrière. Comment le Führer s'est-il exprimé à ce sujet ?

Il a dit : Giesler, je n'ai pas Morell ici pour sentir bon, en tant que médecin, il doit m'aider, – et il le fait !

Mais il y a certainement beaucoup de médecins compétents, dis-je à Bormann, pourquoi donc… Bormann m'interrompit : il a consulté

[37] [NdT : terme obsolète, plaisanterie, terme désignant une infirmière.]

différents médecins, mais Morell l'a aidé à l'époque, et rapidement ! Son état était grave, il ne pouvait rien manger d'autre que des flocons d'avoine et des carottes cuites à la vapeur, et finalement, il ne les supportait plus non plus. Il ne s'agissait pas d'une maladie organique que l'on pouvait dépister rapidement. Je pense que c'était la sollicitation permanente, de la construction du parti à la responsabilité générale, qui avait, comme on dit, frappé son estomac, et la conséquence était....

Bormann laissa la phrase sans conclusion. Puis il poursuivit :

Eh bien, il ne fait aucun doute que Morell l'a aidé, ce qui a naturellement conduit à la confiance dont il jouit désormais. Il était donc insensé et totalement inopportun de mettre en doute la thérapie de Morell, – quoique je m'exprime avec prudence !

S'il vous plaît, ne vous mêlez pas de ça, malgré votre sympathie pour Karl Brandt, que vous appelez votre 'hellène'. Encore une fois, Giesler, sérieusement, ne nous faites pas de peine, limitez-vous à votre domaine !

# Réflexions

## L'interaction entre l'Angleterre et la Russie soviétique Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – automne 1944

Les thèmes des entretiens nocturnes avec Adolf Hitler à la fin de l'automne 1944 découlaient de mes tâches urbanistiques. Même si l'étude de tels problèmes a permis à Hitler de se détendre, ils lui ont également offert la possibilité de déterminer l'aménagement futur de ces villes d'un point de vue inhabituel. Ses opinions, ses idées et ses suggestions étaient importantes et se sont reflétées dans mes projets.

Les discussions du soir ne se limitaient pas toujours à l'urbanisme, à l'architecture et à la technique. Parfois, ces thèmes étaient occultés par de graves événements militaires ou politiques. De même, un exposé de la situation militaire qui se déroulait de manière dissonante pouvait susciter une réplique de la part de Hitler et déclencher des réflexions qui faisaient de moi son confident dans ce qu'il exprimait ouvertement.

Un soir, il parla du début de la guerre et interpréta les réflexions qui l'avaient poussé à conclure le traité avec Staline en août 1939. Il voulait ainsi éviter l'encerclement menaçant de l'Allemagne, et il voyait dans ce traité la dernière possibilité de résoudre pacifiquement le problème de Danzig et du corridor.

Pendant des années, il s'était efforcé, poursuivait-il, de gagner la Pologne à la communauté de destin européenne ; le bon sens voulait que la Pologne s'inscrive dans le mur de défense contre le bolchevisme. Il partait du principe que chaque division polonaise signifiait un renforcement de la force de combat contre une offensive non seulement possible, mais déjà en gestation du bolchevisme contre l'Europe. Les responsables de Versailles étaient passés maîtres dans l'art d'enfoncer un coin quasiment infranchissable entre l'Allemagne et la Pologne : Dantzig et le corridor ! Ils se seraient débarrassés au besoin du manteau démocratique de l'autodétermination' lorsque cela les aurait gênés.

Pour lui, il allait de soi que l'État polonais devait avoir un libre accès à la mer Baltique. C'est pourquoi il s'est efforcé d'obtenir un règlement dans ce sens, tout en détendant et en désintoxiquant les relations.

Il n'était en aucun cas dans notre intérêt d'être directement contigu à la Russie bolchévique, – et c'est aussi en cela qu'il avait vu la valeur de l'accord

qu'il avait alors conclu avec le maréchal Pilsudski. Mais les exhortations de Pilsudski au peuple polonais sont tombées sous les promesses des Alliés et l'agitation chauvine.

Jusqu'aux jours de mars 1939, il espérait encore une compensation avec la Pologne, mais la déclaration de garantie de Chamberlain avait rendu tous les efforts pour cette compensation ou même pour un pacte d'amitié avec la Pologne vains. La Pologne était dans le camp des puissances occidentales. Il ne voyait plus que dans un accord avec la Russie la possibilité d'éviter un encerclement total par les puissances occidentales.

En effet, les diplomates anglais avaient déjà tenté de renforcer l'encerclement par le facteur de puissance qu'est la Russie. Il s'était rendu compte que sans la Russie, les problèmes polonais, qui dégénéraient en menace ouverte, ne pouvaient plus être résolus.

Il a néanmoins tenté une nouvelle fois de trouver une solution en faisant preuve de bon sens. Son offre au gouvernement polonais n'était pas seulement généreuse, elle allait même jusqu'à la limite de ce qui était supportable pour l'Allemagne. Il était le seul à pouvoir imposer au peuple allemand une telle offre, qui devait sincèrement servir la paix, contrairement aux intérêts légalement fondés.

Mais les Polonais, incités par les bellicistes, persistaient dans l'injustice créée par Versailles. Ils se sentaient protégés par la garantie insensée de l'Angleterre et de la France.

Aujourd'hui, il est convaincu que Staline faisait également partie de ces bellicistes, froids et calculateurs, et qu'il a mené un double jeu diabolique : des liens contractuels avec nous et, en même temps, un clin d'œil aux puissances occidentales.

Notre contrat avec Staline n'a pas incité les Polonais à céder, à régler pacifiquement le problème de Danzig et du corridor. Le pacte n'a pas non plus permis de localiser la guerre, désormais inévitable en raison des provocations permanentes et de la persécution des Allemands de souche sur le territoire polonais de Versailles.

Déjà à cette époque, il avait senti l'émergence de courants réactionnaires, non seulement militaires, mais aussi diplomatiques et ecclésiastiques, avec l'adversaire. Mais il ne se doutait pas de la scélératesse dont était capable cette racaille issue du corps du peuple allemand. L'ampleur de la perfidie, associée à la folie et à la méconnaissance totale de la situation mondiale, n'est apparue que plus tard, et le contexte n'a été révélé que par l'attentat.

Jusqu'au dernier affront massif que les dirigeants polonais se sont permis fin août 1939, il ne pouvait pas s'imaginer qu'ils en viendraient à se battre.

Une réflexion sereine devait tout de même conduire les Polonais aux conclusions suivantes :

1. La revendication allemande sur Danzig est justifiée, car Danzig est une ville allemande ;

2. Le règlement de la question du corridor est nécessaire, la proposition d'organiser un vote est correcte ;

3. Les alternatives proposées au vote pour un règlement définitif et pacifique vont à l'extrême limite de ce qui est acceptable pour l'Allemagne ;

4. Après la conclusion du traité germano-russe, la Pologne se trouve, du point de vue militaire, dans une situation désespérée ;

5. La déclaration de garantie de l'Angleterre n'y change rien, pas plus que toute autre assurance de la part de l'Angleterre et de la France. Car entre les blocs de puissance que sont l'Allemagne et la Russie, la Pologne serait écrasée en quelques semaines.

Ces faits ont été contrebalancés par quelque chose qui a encouragé les Polonais à agir de la sorte. Soit une perfidie anglaise, par laquelle la Pologne se risquait à la guerre, soit la référence anglaise au renversement assuré, à son élimination par la clique réactionnaire suivie d'un coup d'État.

C'est ainsi que s'expliquent les multiples vœux pieux. Les Réactionnaires : 'Si vous restez fermes, nous nous débarrasserons de lui', les Anglais : 'C'est ainsi que nous en finirons avec l'Allemagne et les nazis, nous utiliserons les Polonais', – et les Polonais : 'Oui, si c'est le cas, dans quelques semaines, nous serons à Berlin'.

Lorsque l'Angleterre et la France nous ont déclaré la guerre en septembre 1939, il ne s'agissait pas du tout de la Pologne, l'accord de garantie ne leur a offert que le prétexte recherché :

La guerre des nations européennes entre elles – cela correspondait exactement à la prophétie de Lénine. Staline a profité de la lutte contre la Pologne, désormais inévitable, pour nettoyer l'avant-plan occidental soviétique. Après avoir écrasé militairement la Pologne, Staline a facilement fait le reste depuis l'Est et a finalement liquidé plus de 10 000 officiers et cadres dans la forêt de Katyn.

Les informations sur la brutalité des Polonais à l'encontre des Volksdeutsche dans le corridor et dans les zones frontalières l'ont terriblement affecté – ils ont été rassemblés et tués, en partie avant, en

partie après le début des combats. Il est incroyable de voir le déchaînement de haine qu'a provoqué cette incitation permanente : Il y a eu plus d'Allemands de souche tués et torturés à mort que de soldats allemands morts au combat. Cela aurait alors déterminé son attitude envers la Pologne.

Puis Adolf Hitler a de nouveau parlé de l'accord germano-russe. Ce traité nous a permis de gagner du temps et de nous protéger. Mais c'est aussi ce gain de temps qui intéressait Staline lorsqu'il a conclu le pacte avec nous. Avec l'accord de garantie, l'Angleterre aurait voulu rendre impossible tout règlement pacifique et raisonnable et déclencher la guerre.

Staline a lui aussi cherché la guerre, sans toutefois se laisser impliquer immédiatement. Ses manœuvres habiles visaient à provoquer des troubles en Europe et à affaiblir l'Allemagne : nous devions nous engager dans cette guerre, et la Russie voulait en tirer profit.

Conformément à l'ancien objectif tsariste et désormais léniniste-stalinien, les Soviétiques auraient gagné leur pré-carré occidental vers l'Europe avec la partition de la Pologne. Lorsque nos forces étaient liées à l'Ouest, ils ont annexé les États baltes, occupé la Bessarabie et la Bucovine du Nord, – ils n'ont pas fait dans la dentelle, ils ont transformé des zones d'intérêt en annexions.

Après la campagne de France – Staline s'attendait certainement à des combats de longue durée – il s'attendait d'abord à ce que nous attaquions l'Angleterre, alors que l'Angleterre s'attendait à ce que nous attaquions la Russie. Staline était à l'affût, il avait le temps, et ce 'temps' était lié à l'immense espace russo-asiatique. Nous n'avons ni l'un ni l'autre, ni le temps ni l'espace ! Et les deux sont liés de manière décisive !

Staline – non, la Russie, depuis Pierre le Grand – veut encore plus d'espace : la Russie veut les Balkans, uniquement comme 'zone d'intérêt', bien sûr, comme elle l'avait déjà fait auparavant avec les États baltes. La Russie veut la Bulgarie comme 'zone d'intérêt', elle veut lui donner accès à la mer Égée, de manière tout à fait désintéressée bien sûr, et elle veut des bases dans les Dardanelles.

Les exigences de Staline allaient désormais de la Finlande à la mer Égée, – comme prélude à la révolution bolchevique mondiale, – ou s'agissait-il des anciens objectifs de pouvoir impérialistes russes depuis Pierre le Grand ?

S'il avait suivi ce que Molotov demandait au nom de Staline, – cela aurait été une trahison de l'Europe ! Il s'agissait désormais du destin de l'Occident,

dont Spengler avait prophétisé l'effondrement et la chute dans les années 1920.

Il a considéré que sa tâche était de gagner le peuple allemand, et plus encore toute la substance européenne, à une puissante révolution sociale. Il voulait réduire à néant l'intention ouvertement déclarée de Lénine et de son successeur de bolcheviser l'Europe à l'aide de l'Asie. Il voulait empêcher l'Occident de sombrer dans les différentes variantes du marxisme.

On ne peut réaliser la construction sociale que dans le cadre de la structure d'une nation, d'une communauté nationale, et non à l'aide du marxisme international, qui divise et lutte contre les classes. Un socialisme fondé sur le marxisme diviserait la nation, c'est-à-dire la totalité en tant que seul porteur possible de la pensée sociale.

Nous avons vu où cette division a mené : à la coterie des partis sociaux-démocrates, des indépendants, jusqu'à celle des communistes. Mais il en va de même pour les erreurs du libéralisme. Les deux ne peuvent pas être l'expression de notre siècle – ce serait un retour en arrière, pire qu'à l'époque des Bourbons. Il n'y a pour nous et pour notre siècle que la synthèse de la nation et du socialisme.

Adolf Hitler a continué à parler, il a dit que derrière les exigences de Staline, dont Molotov lui avait fait part durement et froidement lors de sa visite à Berlin en 1940, il y avait la menace militaire de plus en plus évidente à notre frontière orientale, à la frontière orientale de l'Europe. Au début, il s'agissait de 150 divisions russes, face auxquelles il n'y avait qu'un mince voile de forces allemandes disponibles. En tout cas, Staline aurait pu à tout moment nous couper des matières premières essentielles à la guerre avec ses armées déployées. Il se trouvait pourtant dans la situation favorable de pouvoir attendre et s'armer, et de négocier avec les puissances occidentales.

Si nous nous étions engagés dans la lutte contre l'Angleterre, son prix aurait été encore plus élevé - un prix qu'il n'était pas prêt à payer ! Ce n'est pas le cas des Alliés ! Tout prix que d'autres parties de l'Europe devraient payer serait accepté par le copinage occidental. Dans leur aveuglement, ils ne connaissent qu'un seul objectif : la destruction de l'Allemagne, les uns selon les idées de Richelieu, les autres selon leur balance des puissances, les autres dans une haine insensée.

Lorsque notre attaque contre l'Angleterre, interdite par la raison et la pensée européenne, n'a pas eu lieu, Staline a commencé à tenter de déstabiliser les Balkans. Il a mis le feu aux poudres et a fomenté un coup d'État pour créer une situation chaotique en Roumanie. Les conditions étaient favorables pour lui, car l'Italie avait plongé les Balkans dans

l'agitation. De nouveaux théâtres de guerre allaient apparaître et disperser nos forces.

Alors qu'il se serait efforcé de gagner les Balkans à l'idée européenne, ou du moins de les maintenir calmes, de les neutraliser, les Italiens auraient alors attaqué la Grèce sans nous dire un mot, – une aventure insensée ! Lorsqu'il est arrivé à Florence après les déceptions de Hendaye et de Montoire, on l'a confronté à cette folie.

Pourtant, les Italiens n'ont même pas pu s'imposer en Cyrénaïque ! Leur attaque en Grèce aurait été infructueuse, moins à cause des intempéries que de la vaillante défense grecque.

Bien sûr, il faut en tenir compte, l'attaque italienne a également été provoquée par un affront délibéré et une violation de la neutralité de la part de la Grèce.

Il y a une infamie typiquement anglaise derrière l'extension de la guerre et la création d'un nouveau théâtre d'opérations qui détourne l'attention de leur empire insulaire. Les Anglais ont débarqué des contingents de troupes en Crète, mais aussi en Grèce continentale, soit environ 70 000 soldats issus de leurs formations d'élite.

Au début, il n'avait vu dans la décision d'attaquer la Grèce qu'une réminiscence de l'Empire romain. Mais aujourd'hui, il connaît aussi les intentions du rusé Ciano. Il n'a jamais eu confiance en lui et est convaincu que le Duce a subi l'influence de son népote rusé dans cette décision fatale.

Il avait dû craindre que la Yougoslavie, poussée par l'Angleterre et aussi par les Russes, ne reprenne le rôle qui était auparavant dévolu à la Tchéquie. C'est pourquoi il a poussé un soupir de soulagement lorsqu'il a pu conclure, au printemps 1941, le traité dont il espérait qu'il assurerait notre flanc sud.

Il en a été autrement – quelques jours plus tard, le coup d'État a eu lieu à Belgrade. L'action commune des dirigeants anglais et russes, qui ont orchestré ce renversement, s'est à nouveau manifestée, bien que de manière cachée. Le gouvernement yougoslave a été renversé, les forces armées ont été mobilisées contre l'Allemagne.

De même qu'il était devenu nécessaire en 1940 de sécuriser notre flanc nord jusqu'au Cap Nord - notamment en raison des matières premières –, il fallait maintenant – contre son gré – sécuriser notre flanc sud pour les mêmes raisons. Les Balkans sont ainsi devenus pour nous un théâtre de guerre.

Un nouveau front s'est ouvert, des troupes et des forces ont été engagées, des pertes humaines et matérielles ont été subies – nous avons perdu un temps précieux, voire décisif, et nous devions en faire l'amère expérience !

Entre-temps, des divisions et des armées soviétiques se sont mises en place de manière menaçante à la frontière orientale de l'Allemagne et de la Roumanie. Il n'y avait plus d'hésitation, notre attaque préventive rencontrait les armées soviétiques prêtes au combat. Notre attaque n'a pas été une surprise pour les dirigeants russes. Nous avons plutôt été surpris par le déploiement de leurs armées profondément échelonnées, par la puissance de leur artillerie et tout particulièrement par l'incroyable masse de leurs chars, les robustes T 34, très efficaces au combat.

Avec cette attaque, ce n'est pas seulement la guerre sur deux fronts qu'il voulait éviter qui a commencé, c'est le combat à mener de tous côtés. Il a toujours défendu l'idée que nous ne devions jamais nous laisser entraîner dans un tel combat.

La campagne napoléonienne en Russie était également menaçante et dissuasive à ses yeux : ne doutez pas que j'avais soigneusement réfléchi à toutes les phases de cette guerre, à toutes les expériences que Napoléon avait dû faire en Russie !

Pourquoi donc attaquer ? Nous étions condamnés à ce combat, ce combat est notre destin. Ce que nous pouvions encore décider nous-mêmes, c'était le moment de l'attaque. Et même le choix du moment favorable ne dépendait plus de nous.

Après l'évolution dans les Balkans, il n'y avait plus d'espoir d'attaquer l'île anglaise à cause de la menace russe. Nous ne pouvions pas rencontrer l'Angleterre à Gibraltar. Suez n'avait de sens que dans le contexte de Gibraltar.

Le temps jouait contre nous – nous devions essayer d'éviter à tout prix une guerre qui s'éterniserait. Si l'Angleterre avait placé ses espoirs dans l'armée rouge avant que l'intervention active et déjà promise de l'Amérique ne se produise et ne se concrétise, il ne nous restait plus qu'à éliminer cette armée rouge pour inciter les puissances occidentales à la paix. Dans un laps de temps prévisible, cette armée rouge devait être anéantie et la Russie vaincue pour éviter une véritable guerre sur plusieurs fronts.

Un autre point de vue a déterminé sa décision. Il était tout aussi important pour l'avenir de l'Allemagne que pour celui de l'Europe de faire face au danger bolchevique. Nous ne pourrions pas nous contenter de

défendre l'espace allemand ! Seule une attaque préventive permettrait de mener le combat dans les vastes étendues russes.

Il n'y avait aucun doute à ce sujet ; ce serait une lutte pour être ou ne pas être : ce combat ne pouvait être mené à bien qu'avec l'unité de la communauté et la volonté dure et inflexible de tout le peuple allemand. Je répète ce que j'ai dit au début de la guerre : si nous formons cette communauté, notre volonté unique, notre unité, viendra à bout de toute adversité.

Mais en cela, dans l'unité, je me suis trompé, – car j'ai sous-estimé les forces réactionnaires : les porteurs de cette trahison ne perçoivent pas le sens et le destin de cette lutte pour l'Allemagne et l'Europe.

## Défensive imposée

## Führer-Hauptquartier Wolfsschanze – fin de l'automne 1944

Adolf Hitler déplorait la perte presque totale de la force offensive : le fait que nous devions combattre de manière défensive sur tous les fronts résultait des situations terribles qui se produisaient inévitablement depuis Stalingrad. Tout d'abord, la confiance, puis la volonté de combattre des unités italiennes, roumaines et hongroises, qui étaient extrêmement fragiles et vulnérables, ont diminué.

À cela s'ajoutait la décomposition du front de l'extérieur par des émigrés au service de l'ennemi, par des déserteurs et par les Hiwis[38] du fameux Comité national dirigé par l'ancien général Seydlitz-Kurzbach, – je m'épargnerai d'autres noms de cette vermine répugnante.

Mais ce qui était bien plus grave et dangereux, c'était la décomposition de l'intérieur et la trahison du pays, devenue aujourd'hui manifeste, qui s'apparentait à un empoisonnement du sang.

Cela a commencé par des destructions de diplomates et de réactionnaires de l'État-major. Et cela a continué avec des sournoiseries et des idées absurdes qui ressemblaient à des histoires de brigands, pour finir

[38] [NdT : Le terme *Hiwi* est l'abréviation du mot allemand *Hilfswilliger* ou *Hilfswissenschaftler*. De nos jours, le mot existe encore en allemand et désigne une personne exécutant des tâches subalternes.]

par la pire trahison inimaginable du front combattant et de la patrie menacée par les bombes, – et cela à un haut niveau militaire !

Encore une fois, le risque d'une offensive, – la « citadelle » aurait été soigneusement planifiée et préparée, mais sans succès. Il a eu un mauvais pressentiment dès le début, même si l'ampleur de la trahison ne lui était pas encore apparue clairement.

Là où nous avons lancé nos attaques, nous nous sommes heurtés à une résistance massive, à des zones de défense aménagées et échelonnées en profondeur, et même à des contre-attaques, placées exactement aux points de jonction. Il ne s'agissait pas seulement d'une bonne reconnaissance – le Russe connaissait non seulement notre planification stratégique, mais aussi tactique !

Jusqu'à présent, depuis l'automne 1939, si ce n'est avant, il n'a pas été possible de garder ne serait-ce qu'une seule décision secrète ! Comme seuls des officiers supérieurs étaient chargés de l'élaboration des opérations jusqu'à la transmission des ordres, la trahison ne pouvait venir que de ce côté-là. Ce n'est qu'après l'attentat que les interrogatoires ont fait la lumière sur cet incroyable complot de trahison.

De nouveaux systèmes d'armes avaient été développés, testés et mis en fabrication. À tout moment, il avait insisté pour que le développement soit accéléré et que la production soit classée au plus haut niveau. On lui a fait des promesses de temps, on lui a donné des délais contraignants, mais ils n'ont pas été tenus. Entre-temps, on serait devenu plus prudent...

Malgré tout, – on l'a mené en bateau et construit des villages Potemkine, sans compter les sabotages qui ne sont élucidés que dans certains cas. La trahison manifeste est pire, – les attaques aériennes lourdes et ciblées sur les centres de développement d'armes en sont la preuve.

Il pense ici au bombardement de surface d'une entreprise de développement très importante, qui a coûté la vie à des centaines de chercheurs, d'ingénieurs et de spécialistes. Cette attaque ciblée – qui ne peut avoir été déclenchée que par trahison – a entraîné une perte de temps d'un an pour la mise en œuvre du nouveau système d'armes[1] !

Cette arme nous a justement fait défaut pendant la période précédant l'invasion et durant celle-ci, et c'est une arme stratégique d'une importance décisive pour la guerre. Elle devait être utilisée au début de l'année 1944 – contre l'Angleterre en général, mais surtout contre la base de l'invasion sur la côte anglaise, afin de décimer les forces mises à disposition dès le début !

Je savais qu'il s'agissait de Peenemünde et donc du développement des armes à fusée[2].

On lui avait menti sur beaucoup de choses, on l'avait informé de manière incomplète – que pouvait-il croire, à quoi pouvait-il se fier ? Le domaine de l'intendant général a également été saboté, comme le ravitaillement en armes et en munitions, en carburant pour les chars et les avions.

Lorsqu'il s'agissait de ravitailler des unités de combat encerclées en munitions et en denrées alimentaires de qualité, les avions de transport – qui étaient exposés à chaque vol aux défenses ennemies – auraient embarqué de la farine de poisson ! Et des trucs inutiles, tout au plus adaptés à l'étape !

Lorsqu'on lui présente de nouveaux systèmes d'armes en vue de leur développement, il se pose la question de savoir jusqu'à quand ils seront opérationnels. En effet, nous ne pouvons pas nous permettre de développer et de fabriquer des systèmes d'armes au-delà du temps que nous sommes en mesure de consacrer à la guerre, car cela ne ferait que surcharger la fabrication d'armes éprouvées. Un tel développement pourrait être encouragé de manière limitée s'il se rendait compte que les systèmes pourraient être d'une grande importance. Mais il constate alors avec regret qu'ils arrivent trop tard pour être utilisés de manière décisive dans la guerre[3] !

Il y a des années déjà, des chercheurs de génie ont réalisé un développement révolutionnaire dans le domaine de la physique, qui s'étend bien au-delà de notre siècle. Elle serait également d'une importance capitale sur le plan militaire et pourrait conduire à changer le monde ! Mais qu'importe ? C'est toujours le 'temps', et donc la pression inquiétante que nous ne pouvons pas éviter et qui pèse sur toutes les décisions que nous devons prendre.

Cet été, nos unités sur le front de l'Est ont à nouveau été confrontées à une lutte défensive acharnée, qui a été mise à rude épreuve par les poussées offensives des Russes, menées avec des forces considérables. L'effondrement du groupe d'armées Centre a suivi, l'invasion des Alliés à l'Ouest a gagné du terrain, l'attentat sournois, l'effondrement du front occidental – tout cela ne peut pas être vu uniquement sous l'angle militaire, il faut plutôt penser aux conséquences politiques.

Nous ne devons pas nous étonner que des doutes surgissent, que des alliés se détournent, que des neutres se retournent contre nous. Pourrions-nous leur reprocher de tirer des conclusions, ne serait-ce qu'à partir de la

trahison dans nos propres rangs, – alors qu'ils savaient avant nous que nos propres défenses et une partie de nos renseignements étaient au service de l'ennemi ?

Le fait de rester sur la défensive épuise les forces de la troupe, nous fait perdre du temps et permet à l'adversaire d'augmenter toujours plus sa supériorité matérielle.

C'est une erreur de penser qu'une action offensive nécessite des pertes plus élevées qu'une défense défensive – bien sûr toujours sous l'angle de la surprise. De même, l'attaque correspondrait davantage à la nature du soldat allemand que la défense. C'est pourquoi nous devrions redevenir offensifs. Mais pas à l'Est, car même un grand succès ne serait guère remarqué dans cette grande région.

En revanche, la situation sur le front occidental exige une poussée offensive. Il s'agit tout d'abord de faire face au danger immédiat pour la région de la Ruhr. Une attaque réussie à l'ouest entraînerait une détente du front grâce à la destruction de divisions américaines.

En même temps, notre activité serait psychologiquement très importante, non seulement pour les troupes combattantes, mais aussi pour le peuple allemand. L'adversaire serait, en bavarois, privé de son courage. Mais il s'agit aussi de regagner l'espace à partir duquel nos armes de représailles, les missiles, peuvent être utilisés efficacement.

Il a donc décidé de passer à l'offensive à l'ouest dès que les conditions météorologiques nous seront favorables, ce qui signifie que l'aviation de l'adversaire sera gênée.

# La fin

## Le général en chef

En automne 1943, j'ai parlé avec le général Jodl de 'Demiansk' et de la catastrophe et de la tragédie de Stalingrad.

Sur les hauteurs de la forêt de Demiansk, les armées russes avaient piégé un corps d'armée allemand pendant l'hiver 1941/1942. Ce n'est que grâce à des avions de transport utilisés quotidiennement sans interruption que les six divisions encerclées, soit environ 100 000 soldats, ont pu être ravitaillées et maintenues en état de combattre.

Ils ont repoussé toutes les attaques russes et ont bloqué longtemps cinq armées russes dans leur vaste *Igelstellung* [position en hérisson]. Les soldats du chaudron de Demiansk ont ainsi empêché une percée décisive des Soviétiques dans le groupe d'armées Nord.

Je me trouvais alors dans la région de Pleskau [Pskov] et de Staraïa Roussa et j'ai pris une part particulière aux événements. Pendant cette période, mon ami Schulte-Frohlinde a transporté des munitions et du ravitaillement dans le chaudron depuis la région de Pleskau avec son Ju 52 et a fait sortir des blessés. Des unités OT dont je faisais partie construisaient des ponts, des digues et des positions avec des pionniers et posaient des voies ferrées de campagne en direction du chaudron. Il s'agissait de préparatifs nécessaires pour l'attaque de l'extérieur, afin de faciliter l'évasion prévue de l'intérieur.

La ligne de combat principale sur le pont terrestre à l'ouest du chaudron de Demiansk était entre-temps stabilisée et développée. Quatre divisions ont attaqué depuis la région de Staraja-Russa pour libérer le corps d'armée encerclé. Les soldats ont fait preuve d'un engagement sans précédent dans cette bataille, traversant marais et bourbiers et franchissant la rivière Lovat.

Il s'agit d'une performance unique de la troupe et du commandement, a déclaré le général Jodl. C'est également unique dans l'histoire de la guerre qu'un corps d'armée encerclé ait réussi à mener une lutte défensive permanente et tous azimuts pendant une longue période contre une grande force supérieure. Et il est tout aussi unique et en même temps inédit qu'un corps d'armée ait été approvisionné pendant des mois par les seuls avions de transport, avec tout ce dont il avait besoin pour le combat.

J'ai dit qu'au-delà de la présentation de l'histoire de la guerre, il y aurait un jour une saga de Demiansk et de Stalingrad, avec ce qui s'en est suivi d'amer, une nouvelle épopée des soldats dans les Nibelungen. Le général en chef : je sais où cette conversation doit me mener – mais je n'ai pas le temps de le faire maintenant. Juste quelques indications.

Le désastre de 'Stalingrad' a été provoqué par l'effondrement du flanc nord, mais aussi d'une partie du flanc sud de la 6e armée. Ces formations n'auraient pas résisté aux assauts des armées d'élite russes.

Et il ne s'agissait pas seulement pour les Russes d'encercler la 6e armée à Stalingrad, leur objectif stratégique était bien plus large, le choc de leurs armées était également dirigé vers Rostov.

– Demiansk et Stalingrad ont une certaine analogie, non ?

– Ils ont certainement beaucoup en commun. Mais dans son esprit, la forteresse de Stalingrad a un double visage, comme une tête de Janus, orientée vers les espaces et les temps de la guerre. D'une part, il ne s'agissait pas seulement de la position sur la Volga et de la 6e armée encerclée, mais aussi, avec Stalingrad, du destin des groupes d'armées de l'aile sud du front de l'Est, de bien plus d'un million de soldats et de l'espace qu'ils revendiquaient.

D'autre part, je voudrais que l'on se souvienne que la 6e Armée a engagé sept armées russes à Stalingrad pour une longue période. La libération rapide de ces forces ennemies aurait certainement signifié une catastrophe pour le groupe d'armées 'A', elle aurait également mis le groupe d'armées 'Don' et des parties du groupe d'armées 'B' en danger extrême. De grandes parties des armées roumaine, italienne et hongroise auraient déjà été débordées par les Russes. Il s'agissait de fermer ces percées et de reconstruire les fronts de défense le long du Don. Le combat de la 6e armée a créé les conditions nécessaires à la stabilisation de l'aile sud du front oriental, dans laquelle d'énormes brèches étaient béantes : la situation était extrêmement menaçante[1] !

Une autre chose est liée à Stalingrad, la Volga, la voie fluviale importante pour le transport du pétrole de Bakou et des livraisons de guerre américaines depuis le golfe Persique. Cela était d'abord secondaire au vu de la situation militaire de l'aile sud. Mais tout cela donne à Stalingrad une dimension stratégique particulière et une plus grande échelle spatiale par rapport aux événements précédents de Demiansk, même si l'on y ajoute Kholm et la percée de Volkhov. Les deux points forts de cette gigantesque

bataille montrent clairement que le Russe avait compris notre stratégie de campagne !

Encore quelques remarques : il y a une différence entre 100 000 et 250 000 soldats qui doivent être ravitaillés et maintenus en état de combattre par les airs. Les distances jouent un rôle, la profondeur du bouclage ennemi et donc l'influence que la défense antiaérienne et les chasseurs peuvent avoir sur les vols de nos lents Ju 52. Une question décisive, mais à laquelle on ne pouvait pas répondre, était de savoir dans quelle mesure et pour combien de temps le ravitaillement pouvait être considéré comme assuré.

Pour des raisons opérationnelles, il n'était pas possible d'envisager une évacuation de Stalingrad par l'ouest, le long du Don. Tous les espoirs de dégagement se sont donc tournés vers le groupe d'armées Hoth, qui devait libérer un corridor par le sud-ouest. Cela aurait signifié la liberté de décision et aurait permis une coopération des forces de l'intérieur et de l'extérieur.

Rompre le cercle autour de Stalingrad uniquement de l'intérieur par une sortie de la troupe déjà affaiblie, en abandonnant les positions sécurisées, en laissant les blessés sur place et en osant un combat sans l'appui d'armes lourdes, – cela aurait été irresponsable !

Des réflexions opérationnelles et non une pensée de prestige auraient maintenu la 6e armée à Stalingrad. L'approvisionnement insuffisant de l'armée de l'air, qui dépendait des conditions météorologiques, n'avait pas permis de maintenir l'armée en état de combattre. Pour munir les armes lourdes, pourvoir le chaudron en carburant et en approvisionnement suffisant, un corridor était indispensable, même pour une sortie de la 6e armée avec un soutien extérieur.

Une tentative de sortie isolée dans la steppe de neige et de glace sans couverture, sans armes lourdes, à travers le cercle profondément échelonné des armées russes, aurait été un acte de désespoir et aurait conduit à une destruction certaine. Il aurait signifié la fin de la 6e armée et aurait libéré les forces ennemies qui y étaient liées avant que les groupes d'armées de l'aile sud ne soient sécurisés.

Vers le 9 ou le 10 janvier, les Russes auraient certes offert à la 6e armée la possibilité de capituler. Mais le but et l'objectif de cette offre étaient clairs ; ils voulaient libérer leurs armées engagées sur place pour les jeter avec les autres armées contre les fronts de défense des groupes d'armées qui n'étaient pas encore assurés. En ce qui concerne les conditions de capitulation, nous aurions su ce qu'il fallait en penser. Pour le reste, nous

aurions toujours espéré un ravitaillement suffisant et la possibilité d'ouvrir un corridor.

La relève d'une grande unité de combat par l'ennemi – surtout en hiver – comporte tous les risques. Elle perdrait ses points d'appui, sa couverture et la protection de ses armes lourdes. Dans la zone fortifiée elle-même, la désertion d'une division a été effectuée du nord au sud. Le résultat a été une destruction totale, car sans couverture, elle a été écrasée et dépassée par les Russes qui l'ont immédiatement suivie de près. C'est un exemple à l'échelle d'une division du risque de débordement de la 6e armée dans son ensemble ! –

C'est sans doute l'action dont on a appris plus tard que le général Seydlitz l'avait initiée de son propre chef ? – C'est étrange. À Demiansk, il avait sous ses ordres les divisions d'attaque qui ouvraient le chaudron de l'extérieur.

– Je dois me mettre au travail, dit le général en chef, le visage grave. La conversation sur 'Demiansk-Stalingrad' ne fut pas menée à son terme. Mais le général en chef avait dit l'essentiel sur le déroulement inéluctable de la lutte fatale, il était empreint d'un profond sérieux. Chaque fois que l'occasion se présentait, je cherchais à m'entretenir avec le général en chef pour l'objectivité et la concision de son exposé des événements militaires.

La lutte courageuse et le sacrifice des soldats de Stalingrad ont été suivis par les cris de triomphe des Alliés. Par arrogance et par aveuglement, le triomphe et la haine se sont traduits par la rigidité de l'« Unconditional Surrender », l'exigence d'une capitulation inconditionnelle.

En novembre 1944, j'ai entendu quelques remarques critiques du colonel général à ce sujet : aucun soldat responsable ne pouvait accepter une telle capitulation, elle était déshonorante. En connaissance de toutes les conditions et intentions de l'ennemi, il ne reste que la résistance acharnée. Cela n'a rien à voir avec le fanatisme, mais on ne peut faire face à l'arbitraire que par la détermination, même dans une situation désespérée.

J'ai appris bien des années plus tard quelles considérations militaires se cachaient derrière ces paroles en lisant les minutes du procès de Nuremberg.

À la question de savoir pourquoi Hitler n'avait pas capitulé en 1944/45, le colonel général Jodl a répondu :

« Je n'ai pas conseillé de capituler à l'époque. C'était totalement exclu ; aucun soldat ne l'aurait fait ; cela n'aurait d'ailleurs eu aucune valeur...

Même pas après l'échec de l'offensive des Ardennes ; car le Führer était tout aussi clair que nous sur la situation générale, et il l'était probablement bien plus tôt que nous ; il n'y avait donc pas besoin de lui dire quoi que ce soit à ce sujet...

De nombreuses raisons s'y opposaient en hiver 1944, outre le fait que la question de la capitulation ou de l'abandon de la résistance ne concerne que le commandant suprême. Le fait que nous n'avions aucun doute sur le fait qu'il ne pouvait y avoir qu'une capitulation inconditionnelle, car l'étranger ne nous laissait aucun doute à ce sujet, était le principal argument contre cette idée. Et si nous avions encore eu un doute sur ce qui nous attendait, il a été totalement levé par la capture de l' 'Eclipse' anglais. Les messieurs anglais de la Commission sauront de quoi il s'agit. Il s'agissait en effet d'instructions précises sur ce que la puissance occupante devait faire en Allemagne après la capitulation. Or, la capitulation inconditionnelle exige que les fronts s'arrêtent là où ils étaient, et donc que l'ennemi qui leur faisait face les capture. Il fallait que se produise ce qui s'est produit à Viazma en hiver 1941. Des millions de prisonniers devaient soudainement camper en plein champ en hiver. La mort aurait apporté une énorme récolte et surtout, tout.... ces trois millions et demi environ, qui se trouvaient encore sur le front de l'Est, seraient tombés entièrement aux mains de l'adversaire de l'Est. Nous nous efforcions de sauver le plus grand nombre possible de personnes vers l'Ouest. Cela ne pouvait se faire que si les deux fronts s'étaient rapprochés. C'étaient en tout cas les réflexions purement militaires que nous avions faites à ce sujet au dernier stade de la guerre. Je pense que dans les années à venir, il y aura encore plus à dire à ce sujet que ce que je peux et veux dire aujourd'hui[2] ! »

## « Nous allons gagner la guerre ! »

Il était tard dans la nuit lorsqu'Adolf Hitler lut les dernières nouvelles. L'une d'entre elles l'a particulièrement intéressé. Il constate régulièrement, me dit-il, que les armes techniques modernes offrent aux soldats courageux des possibilités particulières de se distinguer. À condition de mettre leur vie en jeu, ces armes leur donneraient un succès exceptionnel. Mais il doit veiller à ce que le fantassin, le grenadier de chars, qui doit souvent affronter des conditions de combat bien plus difficiles, ne soit pas négligé dans l'évaluation de ses hautes performances.

Depuis longtemps, je suis conscient que seul un soldat de grande valeur est habilité à diriger un jour la nation, lorsque je me retirerai après avoir traversé la guerre. C'est pourquoi j'ai essayé de rencontrer tous ceux dont la performance de soldat et l'action virile se distinguaient.

La possibilité de décorer moi-même de valeureux soldats m'a permis de me faire une idée directe de beaucoup d'entre eux. J'étais ouvert et attentif à chacun, quel que soit son appartenance à la Wehrmacht ou son grade. Je cherchais toujours le soldat exceptionnel qui pourrait un jour diriger la nation.

L'audace réfléchie et la bravoure devaient être accompagnées d'un rayonnement. Une pensée intelligente et logique était indispensable, associée à un intérêt pour la technique moderne et à une ouverture culturelle. Je recherchais un soldat imaginatif doté de qualités de commandement.

Cela plaidait naturellement en faveur d'un officier doté d'une autorité tangible. Il devait être convaincu que ce combat n'était pas seulement mené pour l'Allemagne, mais pour l'Europe. Il devait être ferme, et surtout, il devait avoir du caractère.

Adolf Hitler se leva, fit quelques pas en avant et en arrière, puis dit : je l'ai trouvé, – le pilote de stuka Rudel !

Je n'étais pas surpris, cela faisait longtemps que Rudel était connu de la nation pour sa bravoure, son engagement combatif et son succès. C'était un officier de grand renom et un modèle pour ses soldats.

Je voulais le prendre avec moi, poursuivit Adolf Hitler, en tant qu'assistant, il devait participer à tout, à mes soucis et à mes espoirs, – et pas seulement dans le domaine militaire ; car la formation humaniste de Rudel est une condition favorable également pour d'autres tâches.

Il devait être à mes côtés en tant que confident, je voulais l'initier à toutes les tâches et lui transmettre ma vision. J'aurais ainsi eu la possibilité de le connaître encore mieux, afin d'être sûr qu'il grandisse dans la direction de l'Empire.

J'ai dû constater qu'il avait plus de fermeté que je ne pouvais l'espérer, qu'il avait une volonté de fer et qu'il savait l'imposer ! Ma place est au front ! Tant qu'il y a des combats, c'est ma place ! m'a-t-il dit. Jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à l'attacher à moi ici. Je ne peux pas lui dire que je veux le prendre comme successeur !

Il a l'art de se soustraire à mon désir. Il m'a tout de même dit sans détour : 'Je ne peux accepter cette distinction que si je peux retourner au

front'. Il a senti que je le comprenais, que je l'admirais et que je ne voulais pas le lier par un ordre. J'espère qu'il restera avec nous !

Un soir, j'ai été témoin d'un événement qui m'a beaucoup impressionné. Adolf Hitler posa sur la table de travail une série de dépêches qu'il avait lues debout, comme d'habitude, et se mit à faire les cent pas dans la pièce en accentuant ses pas. Puis il a dit : nous allons gagner la guerre ! Et il le répéta. Au bout d'un certain temps, j'ai entendu à nouveau : nous allons gagner la guerre, j'en suis fermement convaincu. Il s'agissait d'un soliloque, il ne m'était pas adressé.

Il sonna pour appeler un adjudant, récupéra la pile de messages et se tourna vers moi : Giesler, je vous attends après le compte-rendu militaire.

J'avais l'impression qu'Adolf Hitler était sous pression. Auparavant, pendant le dîner, j'avais déjà remarqué son comportement absent et pensif. Je pensais qu'il était encore sous la tension des réunions militaires précédentes, qu'il était encore occupé à prendre des décisions. Ce sont certainement les informations qui l'ont conduit à ce 'Nous allons gagner la guerre'.

Depuis un certain temps, j'avais remarqué un changement dans son caractère, comme ce léger tremblement de la main gauche – il le dissimulait par quelques plaisanteries – son agitation, voire sa nervosité, il était surmené. La nuit précédente, il m'avait donné un indice :

J'ai du mal à trouver le sommeil. Les somnifères – certes – mais ils ne font que me fatiguer, ils ne m'apportent pas le sommeil – seulement après une longue veille, généralement vers 5 ou 6 heures [du matin]. Même dans l'obscurité et le silence, – je me suis habitué au ronronnement de la climatisation – je n'arrive pas à m'endormir[1].

J'ai devant les yeux les cartes de situation des fronts, des armées aux divisions et aux régiments – avec inquiétude, mon esprit scrute les fronts : il pourrait se passer quelque chose ici, il doit se passer quelque chose là.

Je ne peux tout simplement pas me déconnecter et céder à un besoin de repos après le point de situation de la nuit. J'attends d'autres nouvelles, que ce soit des fronts et des bombardements ou des nouvelles de politique mondiale. En prenant le thé la nuit, en discutant de sujets qui m'intéressent, je pense trouver la détente – parfois oui – mais cela dépend de ce que la journée m'a demandé.

Dans les conversations relaxantes, je suis aussi exigeant, – l'urbanisme, l'architecture et la technique sont ce qui me correspond le plus – eh bien – vous le savez bien !

L'inquiétude et le doute m'ont aussi envahi, comme après Stalingrad, puis dans l'immense espace oriental, généralement sans forme, après l'effondrement fatal du groupe d'armées Centre, après l'échec de la défense contre l'invasion et aussi après l'attentat du 20 juillet. Mais à chaque fois que j'ai parlé à Adolf Hitler, l'inquiétude et le doute ont été balayés par l'extraordinaire fascination et le rayonnement de sa personnalité.

Ce n'était pas l'autorité, la plénitude du pouvoir du chef d'État, alliée au commandement de la Wehrmacht, qui était encore renforcée par sa modestie peu exigeante. Pour moi, la façon dont il se consacrait aux tâches d'urbanisme dans l'âpreté de la guerre était plus évidente, – comme par exemple : nous allons construire ceci, et cela sonnait comme 'Dommage que nous ne puissions pas commencer dès demain parce que des circonstances défavorables nous en empêchent'.

C'est ainsi que l'inquiétude et le doute ont disparu chez moi, parce qu'il était si convaincu, parce qu'il croyait que nous allions gagner la guerre. Je ne pouvais pas me soustraire à sa conviction et à sa volonté. Encore une fois, il me semble important de le répéter : lorsqu'il s'agissait de planifier l'urbanisme, Adolf Hitler alliait l'imagination à une réflexion sereine avant de prendre des décisions.

Tout était bien réfléchi – dans mon propre domaine, je pouvais me permettre de porter un jugement –, son évaluation pragmatique du problème, il était clairement jugé et justifié, et pour finir, il y avait cette phrase confiante : c'est ainsi que nous allons construire ! Était-ce différent dans le domaine militaire ?

Je ne peux pas imaginer que sa grande intelligence, son esprit toujours en éveil, n'ait pas eu une vision et une évaluation aussi claires de la situation militaire. Et je suis convaincu que le colonel-général Jodl, qui pensait de manière sobre et réaliste, n'avait pas besoin de lui dire à la fin de l'automne 1944 que la catastrophe militaire se rapprochait inexorablement de jour en jour.

Adolf Hitler a certainement vu la situation avec précision, mieux et avec plus d'acuité peut-être que quiconque, car il était capable d'en saisir toute l'ampleur, dans tous les domaines, des matières premières aux armes, de la force de combat du soldat à la planification stratégique. Je suis également convaincu que, s'il ne s'agissait que de lui, il n'aurait pas hésité un jour de plus. Qu'est-ce qui l'en a empêché ? Une rigidité implacable ? Non, plutôt la 'capitulation inconditionnelle'.

Il ne pouvait répondre à cette froide formule d'extermination que par une résistance inconditionnelle. Car cette 'capitulation inconditionnelle'

n'était pas ciblée et ne se limitait pas à l'élimination de Hitler et des nationaux-socialistes, il ne s'agissait pas seulement du 'système', ni de la Wehrmacht, ni des officiers, mais de la nation allemande, de toute l'Allemagne, de sa substance et de son espace.

Même si la direction de la nation s'était formée à partir de la résistance, même si elle s'était formée à partir d'hommes 'selon le cœur de Dieu', une destruction bien plus importante que celle qu'a entraînée la poursuite de la lutte n'aurait pas manqué d'avoir lieu ! 'Unconditional Surrender', – avec cette formule impitoyable, les puissances ennemies n'ont pas seulement prolongé la guerre, elles ont sacrifié sans pitié des soldats, des civils, des femmes et des enfants, – elles ont également sacrifié leurs propres soldats.

Une autre idée a dominé Adolf Hitler : il se sentait bien supérieur à Roosevelt et à Churchill. Tous deux étaient pour lui des phénomènes rudimentaires d'une époque révolue du XIXe siècle. En revanche, il voyait en Staline un révolutionnaire qui avait porté le communisme de type léninien à son paroxysme. Il devenait maintenant une menace européenne – certes, il était encore le 'bon oncle Joe', mais combien de temps l'auto-illusion des puissances occidentales allait-elle durer ? Cette alliance devait s'effondrer, – le fait que cela ne se soit pas produit ne plaide pas contre Hitler.

Mais tout cela ne veut rien dire face aux paroles défiantes et impérieuses : 'Nous allons gagner la guerre, j'en suis fermement convaincu !' Incompréhensible pour tous ceux qui n'ont pas connu Adolf Hitler et qui ont vu en lui un nihiliste, il était un homme profondément croyant ! Son chemin l'a conduit à travers un changement d'époque, et il était convaincu que c'était son devoir de suivre cette voie, que la Providence l'y avait destiné.

Plus que son intelligence pénétrante, c'est sa foi – en l'Allemagne, en lui-même et en sa mission, mais aussi sa foi en la 'Providence' – qui le déterminait. Et cette foi, sans cesse renforcée au cours de son long parcours à partir de rien pour devenir le guide de la nation, lui a donné la force d'être un modèle de fermeté et de confiance pour ses collaborateurs.

La supériorité et l'insouciance de l'adversaire, la dangerosité de la situation de guerre étaient clairement visibles pour Adolf Hitler. Tout mouvement de faiblesse devait lui apparaître comme un échec fatal pour tous. La force inouïe de résistance à cette faiblesse ne pouvait plus lui venir de sources rationnelles, il la puisait dans sa foi en la 'Providence'. Combien de nuits auront été nécessaires pour surmonter cette épreuve avant qu'il ne trouve le repos ! Je n'ai été qu'une seule fois témoin de ce processus.

## Adieux – Berlin – février 1945

Le Führer ne cesse de parler de votre projet de Linz et de la maquette de l'aménagement des rives du Danube. Quand la maquette sera-t-elle terminée, quand pourrez-vous la lui présenter ?

De tels appels venaient du bunker de commandement de la chancellerie du Reich, le dernier quartier général du Führer, de l'adjudant-major et de Bormann. C'était pendant les semaines déprimantes de janvier. L'offensive des Ardennes avait échoué. Elle n'avait pas abouti au succès stratégique espéré et que méritait l'engagement combatif et sacrificiel de nos divisions. À l'Est, les fronts vacillaient sous l'assaut des armées russes et la menace, jour après jour, s'accumulait non seulement autour de nous, mais aussi au-dessus de nous.

Les régions qui m'étaient confiées en tant que guide OT, la Bavière et les plaines du Danube, étaient soumises à des bombardements accrus. En discordance avec le travail de Sisyphe consistant à réparer les dégâts causés par les bombes, la question suivante se posait donc en ces temps d'inquiétude et d'oppression mortelles : quand la maquette de Linz sera-t-elle prête, quand pourrez-vous la présenter au Führer ? Était-ce compréhensible ?

Moi, en tout cas, je le comprenais. Adolf Hitler m'avait en outre chargé de la conception de Linz à l'automne 1940 et m'avait initié à cette tâche. Les indications qu'il m'avait données à l'époque à Linz laissaient entendre qu'il réfléchissait depuis longtemps à un réaménagement lié à une orientation de la ville vers le Danube, peut-être même depuis sa jeunesse, – beaucoup de choses le laissaient penser.

Dans les dernières années de la guerre, à chaque fois que l'occasion se présentait, les projets pour Linz faisaient l'objet de discussions. C'était la mission de paix qui, sur ses instructions, fut la seule à être poursuivie pendant les dernières années de la guerre. Il me rendait souvent visite dans mon atelier et discutait avec moi des planifications partielles, des pré-modèles, et me donnait des instructions. Il m'a demandé de passer des semaines dans les quartiers généraux de Vinnitsa et de la Wolfsschanze.

Entre deux réunions militaires, nous dessinions alors ensemble, comme des collègues, les détails de la planification. Et pendant les heures où il attendait des nouvelles du front, nous parlions d'urbanisme et d'architecture. Cela se passait souvent dans les moments où il était le plus tendu, dans les moments d'amères déceptions.

Il m'a toujours semblé que, lors de la planification ou des entretiens, il ne s'intéressait qu'à la création. Il voulait prendre du recul en se concentrant sur un travail créatif, au nom de la clarté des décisions militaires. Même dans les jours de désespoir, il ne se détachait pas des tâches de l'avenir qui, au-delà de la guerre, le reliaient à la paix dans ses pensées.

Pour lui, il s'agissait de travailler sur les bases d'une nouvelle construction sociale, de façonner l'environnement en fonction des défis de l'époque et de résoudre également des problèmes d'urbanisme. Même si la réalité – qu'il reconnaissait bien – s'y opposait, il en était fermement convaincu lorsqu'il disait : malgré tout, nous gagnerons cette guerre ! Et cette conviction était fondée sur une foi inébranlable en sa mission.

C'est pourquoi j'ai compris son souhait de voir la maquette du réaménagement de sa ville natale, Linz, la vision architecturale de l'aménagement des rives du Danube.

Le modèle de Linz était enfin terminé. Les maquettistes restants y avaient travaillé sans relâche, souvent jusque tard dans la nuit. Il s'agissait d'une excellente performance artisanale. La vaste maquette était maintenant installée dans l'une des grandes caves aux tons clairs de la nouvelle chancellerie du Reich.

Lorsque j'ai fait entrer Adolf Hitler dans cette pièce, il est resté longtemps à regarder, comme subjugué par l'impression générale. J'avais placé les projecteurs dans la lumière du soleil de l'après-midi, ce qui a permis d'éclairer de manière plastique et impressionnante l'importante construction d'Urfahr sur le fleuve, en face du côté de Linz. C'est ainsi qu'il m'avait décrit sa vision architecturale à l'automne 1940. Il avait maintenant une vue de la manière dont sa 'ville sur le Danube' se présenterait depuis sa maison de retraite prévue.

Il m'a regardé avec un visage grave, puis il est allé voir mon collaborateur, le maquettiste Mehringer, qui était encore en train de terminer les derniers travaux de montage de la maquette, et il m'a remercié pour cette magnifique réalisation.

Nous avons alors passé les projecteurs à l'éclairage matinal et, une fois de plus, il s'est laissé aller à la contemplation, absorbé par l'impression générale de la maquette. Il voyait maintenant les constructions sur les rives du Danube à Linz, du côté d'Urfahr.

Que pouvait-il bien se passer en lui, quelles pensées l'animaient ? Je ne l'avais encore jamais vu si sérieux, si détaché et si ému à la fois devant une maquette. Je me tenais à l'écart, encore dans la dépression des événements

de la guerre, fatigué, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser en regardant la maquette : « Une architecture qui n'a pas été construite[1]».

En regardant lentement et intensément, Adolf Hitler longea le côté Urfahr de la maquette jusqu'au côté tête, là où le Danube, issu du paysage primitif entre les montagnes boisées, traversait brusquement l'espace urbain aménagé. Il s'est penché et a regardé en aval. J'ai réglé les projecteurs sur la lumière de midi pour ne pas l'éblouir. Il a demandé une chaise.

Penché en avant, il contemplait, par-dessus le courant, le rythme horizontal et vertical des groupes de bâtiments. Il m'a fait un signe de tête. Puis vint l'examen des intervalles, des proportions des constructions entreposées par rapport aux verticales dominantes.

À mon grand regret, j'ai été distrait par les questions de son compagnon jusqu'à ce que Bormann, d'un geste de la main et d'un 'plus tard', me donne à nouveau la possibilité d'observer Adolf Hitler.

Il était assis du côté de Linz et regardait par-dessus le fleuve vers la « Grosse Halle » avec la tour du Danube, dans laquelle se trouvait la tombe prévue de ses parents, reconnaissable de l'extérieur par un cénotaphe en bronze. Adolf Hitler regardait tout avec attention, éveillé, et pourtant perdu dans ses rêves, comme s'il entendait du haut de la tour le motif du carillon de Bruckner qu'il souhaitait.

On nous laissa seuls, seul Bormann se tenait à l'écart, observant en silence, typique dans son attitude avec les bras croisés.

Les jours suivants, pendant la suite de mon séjour dans le bunker de commandement de la Chancellerie du Reich, j'ai accompagné Adolf Hitler au modèle de Linz la plupart du temps deux fois par jour. L'après-midi, après le déjeuner souvent retardé par le 'Lage' militaire, et à nouveau pendant la nuit. C'était presque toujours la même chose : un long regard absorbé et rêveur au début, suivi d'une conversation sur les détails des bâtiments et des ponts représentés dans la maquette.

Souvent, il invitait des visiteurs à participer, comme le Dr Goebbels ou des militaires, pour autant qu'ils soient ouverts d'esprit, selon lui. Il leur montrait la maquette comme s'il s'agissait d'une terre promise dans laquelle nous allions entrer.

Un après-midi, Adolf Hitler a dit que le Dr Ley s'était marié et qu'il serait intéressé d'en savoir plus sur sa femme. Puis, après une courte pause, il a dit à Schaub qu'il devait faire en sorte que le Dr. Ley m'invite afin que je puisse faire la connaissance de Mme Ley et lui en parler.

C'est ainsi qu'un soir, j'ai été invité chez Ley et dans l'abri antiaérien. J'ai transmis les salutations du Führer avec quelques fleurs. Le sujet principal de la conversation était Linz et l'intérêt du Führer pour le modèle architectural, ce qui impressionnait le Dr Ley pour différentes raisons.

Le Führer savait à quel point il s'intéressait à tout ce qui l'intéressait et le touchait. Il connaissait aussi son intérêt pour l'architecture, il lui montrerait certainement bientôt le modèle de Linz, – ne serait-ce que parce qu'il était responsable de quelques constructions sur les rives du Danube.

Pendant l'heure du thé, j'ai raconté à Adolf Hitler la soirée passée chez Ley. Lors de travaux de sauvetage après un bombardement, le Dr Ley avait fait la connaissance de sa jeune épouse. Elle avait fui les pays baltes pour échapper aux Russes. Alors que je parlais seul avec le Dr Ley, il m'a dit :

Je l'ai vue à la lueur des incendies, – elle m'a semblé être le retour de ma femme que j'ai perdue, – Giesler, vous la connaissiez, n'y a-t-il pas une surprenante ressemblance ?

Madame Ley, ai-je dit en conclusion, est une apparition harmonieuse, attentive et modeste. Avec des yeux intelligents, elle a un regard bon et calme.

**Voir illustrations, B37, B38, B39, B40 à la séction « ILLUSTRATIONS ».**

J'ai eu l'impression qu'Adolf Hitler était satisfait de mon rapport. Quelques jours plus tard, il a montré au Dr Ley le modèle de Linz.

Avec Bormann, j'ai eu des discussions approfondies sur les travaux du système de protection des galeries de l'Obersalzberg. L'ampleur exigée et sans doute justifiée de cette installation, prévue comme quartier général et aussi pour l'État-major de la Wehrmacht, nécessitait un recours plus important à la main d'œuvre et aux matériaux de construction contingentés. Speer s'y opposa, il y eut des dissonances qui ne correspondaient pas à l'importance de ces mesures de construction dans la perspective de l'époque.

J'étais celui qui souffrait lorsque les délais urgents ne pouvaient pas être respectés et je demandais à Bormann de comprendre ma situation. Je lui ai alors fait remarquer que même les 'Jägerbauten', dont Speer et Dorsch étaient les seuls responsables, avaient déjà un retard de trois mois sur les délais, malgré les contingents immédiats du Reich :

Ils étaient présents lorsque j'ai fait part au Führer de mes inquiétudes et de celles de mon frère quant à l'emplacement de ces constructions, notamment en raison de la consommation d'acier et de ciment et de la

main-d'œuvre nécessaire, et que j'ai ensuite mis en doute les délais impératifs fixés par Dorsch. J'ai dit à l'époque que ces mesures arrivaient trop tard. Le Führer était furieux. 'Speer et Dorsch sont responsables de cette situation', a-t-il dit, avant de me donner des instructions : 'Giesler, vous ne vous occuperez plus de cela à l'avenir, vous restez dans vos fonctions'.

Je me suis tenu à cette directive. Maintenant, après la débâcle des délais, des collaborateurs de Speer et de Dorsch viennent me voir pour me demander d'ordonner la fermeture des 'Jägerbauwerke' de Landsberg et de Mühldorf !

Incroyable, dit Bormann, et qu'avez-vous dit ?

– Je n'ai ni proposé ni planifié ces grands bâtiments, et ils ne sont pas sous ma responsabilité. Ce sont Dorsch et Speer qui sont responsables de ces constructions – et vous le savez très bien – et seul le Führer peut prendre la décision de les fermer.

On veut vous faire porter le chapeau, dit Bormann, pour se soustraire à l'obligation de respecter les délais. Ne vous mêlez pas de ça !

Les jours de la conférence de Yalta arrivèrent. Des messages à ce sujet parvinrent à Adolf Hitler lui-même avant le modèle de Linz, qui devait lui procurer de la distance, même si ce n'était que pour une courte durée. Sündermann, en tant que chef de presse adjoint, transmettait lui-même la plupart du temps les rapports écrits en gros caractères et donnait des explications[2]. Le Führer dictait des directives et des instructions à la presse, fixait des rendez-vous avec le Ministre des affaires étrangères et avec le Dr Goebbels, son regard ne se détachant guère du modèle.

Aux heures du compte-rendu militaire et des réunions, je m'entretins avec les hommes du cercle restreint d'Adolf Hitler des résultats qui se dessinaient à la conférence de Yalta. Il semble que l'on se soit mis d'accord sur des points, comme à l'époque de Wilson, mais cette fois sans hypocrisie mensongère, mais plutôt avec une volonté d'extermination brutale et affichée. On entendait dire que l'Allemagne avait été divisée en zones d'occupation, mais qu'on ne savait pas encore combien de nationaux-socialistes devaient être fusillés. Mais on parlait de peuples pacifiques, ce qui ne concernait toujours que les nôtres, on parlait de buts suprêmes de l'humanité et d'obligations sacrées, de paix sûre et durable, d'une vie de tous les hommes et de tous les peuples à l'abri de la peur et de la misère : car tout deviendrait bon, paisible et glorieux lorsque l'Allemagne serait détruite. Un brave soldat de la Première Guerre mondiale déclara avec dérision : Alors, il me semble que la paix sera terrible !

Se doutait-il de ce qui l'attendait ? Après une grave blessure à Berlin, la Loubianka à Moscou et dix ans de Sibérie !

Le lendemain soir, j'ai vu un Hitler profondément ébranlé : Dresde ! Cette attaque terroriste contre Dresde, ville de réfugiés et d'hôpitaux militaires, avait été imaginée et ordonnée par le grand Européen Churchill comme un terrible coup de tonnerre qui a mis le monde en alerte, comme un cadeau pour le destructeur d'hommes Staline.

Selon les rapports, il y avait bien plus d'un million de personnes dans la ville, dont plus d'un demi-million de réfugiés de la région de Silésie. Sous l'attaque nocturne d'innombrables bombardiers alliés qui arrivaient par vagues, la ville gisait impuissante, sans protection antiaérienne, sous une grêle de bombes explosives et incendiaires. Puis la dernière vague de bombardiers est arrivée, arrosant de phosphore les habitants torturés qui avaient survécu à l'enfer[3].

Le visage pétrifié, Adolf Hitler écoutait les dépêches, debout, il lisait les rapports, il se penchait sur la table, les mains ouvertes sur les papiers et serrées en poings. Il restait fermé. Ce n'est que tard dans la nuit, lorsque la deuxième attaque a eu lieu, maintenant sur les zones périphériques de la ville de Dresde en flammes, qu'il a pris la parole :

Cette nouvelle attaque s'adresse à ceux qui ont encore pu s'échapper de l'enfer, – à la journée oppressante succède la nuit de la prise de conscience : l'anéantissement impitoyable menace !

Ce qu'il a été possible de faire après les attaques terroristes de Hambourg, Cologne, Berlin – et partout ailleurs –, à savoir déterminer les victimes, sera impossible pour Dresde. Nous ne savons pas combien de réfugiés se trouvaient dans la ville. Les estimations sur le nombre de victimes varient à des centaines de milliers.

On pouvait encore rejoindre l'Europe par tous les moyens, mais plus par Dresde. Comme après l'attaque terroriste sur Hambourg, je repense à la situation de 1940. Les unités franco-anglaises vaincues étaient encerclées dans la plaine de Flandre, autour de Dunkerque. J'ai alors agi de manière réfléchie, avec objectivité et responsabilité, en tant que soldat et en tant que politicien. Dois-je admettre qu'il y avait peut-être aussi une pensée éthique dans cette réflexion ? Car il n'est pas facile d'ordonner l'extermination de centaines de milliers de personnes.

Ma décision est aujourd'hui interprétée comme une erreur, une bêtise ou une faiblesse. Bien sûr, – après les années de dégénérescence de la prise

d'armes en actions d'extermination cruelle, – aujourd'hui, après Dresde, j'agirais autrement !

Je me suis efforcé de faire preuve de bon sens, tant dans les combats heureux pour nous que dans les combats difficiles et malheureux des années de guerre. Je me suis efforcé d'atteindre le degré d'humanité possible, dans la mesure où la dureté de la guerre le permettait. Je n'ai pas non plus mené de guerre d'extermination contre des villes et des réalisations culturelles. Ni lors de la conquête de l'espace, ni lors de l'évacuation, – que ce soit Rome, Florence ou Paris. Qu'on ne prétende pas que la préservation de Paris est le fait de la Résistance ou même des forces alliées ! Si j'avais jugé utile de défendre l'agglomération, c'est ce qui aurait été fait. Et si j'avais voulu la destruction de cette ville de Paris, – un commandant du front avec sa division aurait suffi !

Cette attaque terroriste sur Dresde n'a aucune justification militaire, il s'agit d'un meurtre et de la destruction d'une ville culturellement importante.

C'est à cela que se réfère une déclaration du Dr Goebbels à l'époque :

C'est la fureur d'un Érostrate, l'œuvre d'un fou qui, sachant qu'il n'a pas les capacités d'ériger un temple, veut prouver au monde qu'il est au moins capable de l'enflammer[4].

J'ai trouvé cette déclaration trop unilatérale par rapport à la ville historique et artistique de Dresde. Mes pensées, mon cœur étaient avec les victimes. Ces personnes avaient fui les atrocités de la guerre, les viols et les meurtres perpétrés par les bolcheviques asiatiques et avaient trouvé une mort impitoyable sous les bombes explosives et incendiaires et le phosphore de Winston Churchill.

Plus tard, à Aix-la-Chapelle, après une réévaluation de toutes les valeurs, on trouva des prétentieux sans histoire qui célébrèrent Churchill comme un grand Européen et lui décernèrent le 'Prix Charlemagne'.

Pendant mon autre séjour à la chancellerie du Reich, Adolf Hitler a de nouveau conduit des officiers et des hommes qu'il estimait vers le modèle de Linz et leur a expliqué son projet de ville. Tous étaient impressionnés, ne serait-ce que parce qu'ils découvraient le Führer dans un domaine qui leur était jusqu'alors fermé.

Je considérais ma tâche comme accomplie et mes entretiens avec Bormann et les services militaires compétents de l'OKW concernant le système de protection contre les coups de grisou du Berghof et des installations correspondantes du quartier général de repli sur l'Obersalzberg

étaient terminés. Pendant le thé de fin d'après-midi, j'ai annoncé mon départ à Adolf Hitler.

Non, décida-t-il, il me demande de rester encore, il a encore beaucoup de choses à discuter avec moi. Je me demandais s'il savait que le colonel Rudel avait été amputé d'une jambe dans le bunker du zoo.

Oui, le colonel von Below me l'a dit.

– Allez le voir demain, saluez-le de ma part et parlez avec lui ! Faites sa connaissance en personne et faites-moi un rapport !

Le colonel Rudel se trouvait dans l'hôpital militaire de l'imposant bunker de protection du zoo. Il était entouré de camarades aviateurs et de jeunes femmes. Je lui ai transmis les salutations du Führer et l'ai félicité a posteriori pour sa plus haute distinction de bravoure. Ensuite, je me suis contenté d'écouter la conversation animée à laquelle Rudel participait attentivement, jusqu'à ce que le médecin apparaisse et déclare que la visite était terminée. Après le brouhaha des adieux, j'ai pu m'entretenir encore brièvement avec lui en toute tranquillité et lui poser quelques questions :

Qu'est-ce que je dois dire au Führer – comment vous sentez-vous, – à en juger par la conversation : frais et confiant ?

– Confiant, oui ! Et pourtant avec inquiétude, – j'espère pouvoir voler à nouveau bientôt !

– Avec une seule jambe ?

– Je peux m'en accommoder ! Ma place est maintenant sur le front, juste au moment où il faut défendre le sol allemand. Je ne peux quand même pas abandonner mon escadron, mes camarades !

Je tâtonnais avec une question – savait-il entre-temps quelle mission l'attendait auprès du Führer ? Non. Rudel m'a dit que le Führer le comprenait parfaitement : il ne me refusera pas la poursuite de mon engagement au front.

Le soir, lorsque j'ai fait mon rapport à Adolf Hitler, il a secoué la tête d'un air pensif et m'a dit, le regard fixé sur moi : ce n'est pas le moment, – je vais maintenant confier au colonel Rudel une nouvelle tâche importante dans le domaine de l'armée de l'air, je suis sûr qu'il la maîtrisera.

Le soir et la nuit, Adolf Hitler s'exprimait sur des sujets politiques, idéologiques, sociaux et militaires. Il parlait de manière concentrée, spirituelle, souvent visionnaire et prométhéenne. J'ai été son interlocuteur pendant les années de guerre, surtout dans ses moments de solitude, mais le plus souvent dans les domaines de l'aménagement du territoire, de la conception de l'environnement, de l'architecture et de l'urbanisme. J'étais

alors surpris par les thèmes qu'il résumait en thèses ; – j'étais fasciné par la richesse de sa pensée et par sa force créatrice.

Lors d'une interruption – on lui demandait de téléphoner – j'ai dit doucement à Bormann : il faut quand même retenir cela, c'est de la plus haute importance ! Bormann répond : j'essaie de le faire depuis un certain temps[5].

Les heures de tension dans le bunker de commandement de l'ancienne chancellerie du Reich s'enchaînaient comme des jours et des nuits, sans transition. Seules les réunions militaires marquaient l'écoulement du temps, mais elles aussi étaient fluctuantes, tout comme les interruptions par de brefs repas, aussi simples que l'on puisse imaginer. Malgré les allées et venues incessantes de généraux et d'officiers de toutes les parties de la Wehrmacht, aucune agitation n'était perceptible dans le bunker. Tout était organisé de manière stricte, avec des instructions concises et des adjudants attentifs.

Le 22 février, mon frère m'a appelé de Munich : je te transmets une mauvaise nouvelle, – reprends-toi, sois ferme et écoute : notre chère mère a été grièvement blessée par des tirs d'avions américains à basse altitude ! Non, plus d'espoir. Notre tante, qui était avec elle, a trouvé la mort sur le champ. Viens dès que possible, s'il te plaît.

Notre mère et sa sœur s'étaient rendues chez nous, ses fils, après que la maison familiale ait été bombardée. Il me fallut longtemps pour me ressaisir, puis je pris congé du cercle de camarades du quartier général du Führer et me rendis à la Lage-Raum, dans la nouvelle chancellerie du Reich, pour faire mes adieux à Adolf Hitler.

Je me trouvais dans la grande salle, en dessous de moi se trouvait la cave avec le modèle de Linz. Il faisait sombre, on avait apporté des bougies, l'électricité était coupée. Les grandes portes se sont ouvertes et Adolf Hitler m'a vu. Il s'est approché de moi et m'a serré la main : je sais, Giesler, votre mère.

Je veux me retirer, mon Führer, je prendrai le prochain train pour Munich. – Non, je ne vais pas vous laisser seul maintenant, venez.

Il me conduisit dans la Lage-Raum. J'ai vu, j'ai entendu, et pourtant je n'ai pas vu. Ce qui m'a marqué, c'est la pièce irréelle, ce qui se trouvait dans la lueur des bougies, – le Führer, la table avec les cartes, les visages tendus, les miroirs d'uniforme des officiers, les croix des décorations, les mains qui indiquaient, les voix, les messages, les mots durs, les mots d'ordre.

Je voyais et entendais tout cela, car c'était le présent, l'instant présent. Et derrière, il y avait l'espace sombre, indéfini comme l'avenir. J'avais l'impression d'avoir déjà vécu tout cela, ou de l'avoir rêvé, plein d'oppression. C'était le souvenir de la soirée au Berghof en février 1941. Au lieu de la paix espérée, c'était le danger venant de l'Est qui menaçait. À l'époque aussi, c'était la lumière vacillante dans la pièce obscure qui s'assombrissait, dans laquelle les 'Préludes' de Liszt résonnaient comme un prélude fatal. – Je pensais à ma mère.

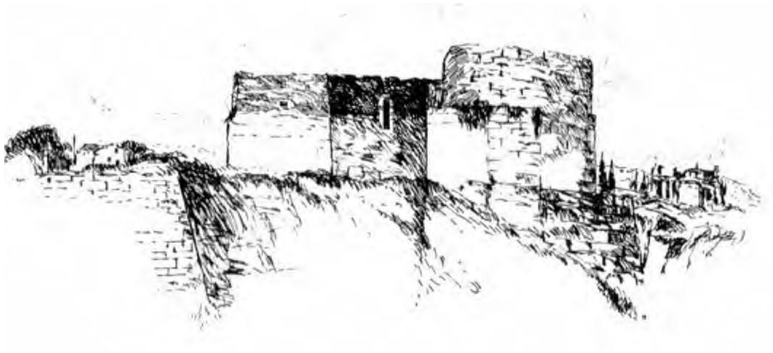
Le briefing était terminé, je suis retourné au bunker à côté du guide. Il m'a dit : Kaltenbrunner part cette nuit pour le sud de l'Allemagne, il vous emmènera en toute sécurité à Munich. Votre frère sera prévenu.

– Je voudrais maintenant, après tout cela, devenir soldat et je vous le demande.

– Non, vous avez eu votre engagement comme jeune volontaire pendant la Première Guerre mondiale. Vous restez mon architecte, – des soldats, j'en ai suffisamment, si seulement eux et leurs dirigeants sont fermes et se battent.

Peu après, Kaltenbrunner est arrivé. Je lui ai dit au revoir. Adolf Hitler m'a serré la main et, comme souvent, il a posé sa main gauche sur mon bras – sans dire un mot. Je regardai Adolf Hitler dans les yeux pour la dernière fois.

Le colonel général Alfred Jodl a déclaré en 1946 devant le tribunal allié de Nuremberg à propos d'Adolf Hitler :



*« Il a agi comme tous les héros de l'histoire l'ont fait et le feront toujours. Il s'est laissé enterrer sur les ruines de son empire et de ses espoirs. Que ceux qui le souhaitent le condamnent pour cela – je ne peux pas le faire*[6] *».*

# INDEX


Adenauer, Konrad Dr, 147, 148, 399
Alexandre Ier 1777-1825, 417
Alker, prof. architcte, 136
Antonin, le Pieux empereur Romain, 417
Arcadius, empereur 377-408, 417
Asplund, E. G. architecte, 110
Auer, Franz SS-Scharführer, 63, 65, 72
Auerbach, Philipp, 78, 108, 127
Augustin, père, 372
Aurel, Marc, 417
Bachmann, major américain, 87, 88
Bärkessel, chef de front, 515
Barking, Herbert Dr, 283
Barth, Karl prof. Dr. Théologue, 422
Baumgarten, Paul prof. architecte, 123
Baur, Hans pilote, 387, 388, 389
Beck, Ludwig chef d'Etat-major général, 29, 521
Beiglböck, prof. Dr, médecin, 475
Below, Nicolaus von, colonel et adjudant Luftwaffe, 424, 561
Bernardis, Robert, Oberstleutnant, 508
Berndl, prof. architecte, 16
Bestelmeyer, prof. Dr h.c. German, 179, 182
Bismarck, Otto, 28, 117, 119, 254, 439, 444, 449, 465
Blaskowitz, Johannes, général, 91
Bleeker, Bernhard, prof. sculpteur, 162, 163, 348
Bonatz, Paul, prof. architecte, 206, 207, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 372
Borgia, César, 386, 404
Bormann, Martin, Reichsleiiter, secrétaire de Hitler, 29, 34, 61, 96, 134, 138, 176, 200, 201, 202, 207, 221, 224, 225, 227, 228, 230, 231, 341, 347, 362, 368, 371, 391, 400, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 412, 413, 414, 415, 416, 440, 455, 458, 466, 467, 491, 501, 502, 504, 505, 506, 507, 508, 510, 517, 518, 519, 529, 530, 531, 532, 533, 554, 556, 557, 558, 560, 562
Bouhler, Philipp, Reichleiter, 425
Boullée, Etienne, architecte, 384
Brandt, Karl, prof. med., 53
Braun, Eva, 158, 159, 473
Breker, Arno, prof. sculpteur, 347, 366, 367, 413, 436, 451, 456, 458
Brinkmann, Waldemar, architecte, 186
Brückner, adjoint personnel de Hitler, 388
Bruckner, Anton, 42, 112, 255, 257, 396, 505, 556
Brugmann, prof. architecte, 410, 412, 413
Bruhns, Léo, historien de l'art, 417
*Brutus, Marcus Junius*, 509
Canaris, Walther Wilhelm, amiral, 86, 508, 516, 519
Carraciola, major, 101, 102, 103, 104
Casagrande, prof. Dr Ingénieur, 60
Cerutti, Jean, lieutenant français, 70
Chamberlain, Arthur, Neville, sir, 427
Chamberlain, Arthur, Neville, sir, premier ministre, 535
Churchill, Winston, 461, 486, 487, 488, 492, 524, 525, 526, 528, 553, 559, 560
Ciano, Galeazzo, ancien ambassadeur italien, 539
Cohn, Emil, Ludwig, écrivain, 427
Cranach, Lukas, 153
Daladier, Edouard, président du conseil des ministres 1938-1940, 427
Davidson, Eugène, historien américain, 400, 417, 422
Deutelmoser, patron de l'Osteria à Munich, 489
Dietl, Edouard, général, 450
Distel, prof. architecte, 413
Dohnanyi, Hans von, 508
Dönitz, Karl, 387, 420
Dönitz, Karl, Großadmiral, 387
Dorpmüller, Julius, Dr, 131, 200, 201, 202, 204, 363
Dorsch, Xaver, 60, 61, 69, 529, 531, 557, 558
Dustmann, prof. architecte, 413

Eberstein, Karl Friedrich Freiherr von, SS-Obergruppenführer, 370
Eigruber, August, Gauleiter, 126, 253
Eisele, Hans, Dr, med., 78, 79, 80
Endrös, Oberbaurat, 61
Epp, Ritter von, 60, 97, 98, 99, 101, 102, 104
Esterer, Prof. archicte, 231
Eugène de Savoie, 345
Feder, Gunfried, ingénieur, 274
Fellgiebel, Erich, 29, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 525
Fest, Joachim, 19, 392, 393
Fick, Roderich, prof. architecte, 121
Fiehler, Karl, maire de Munich, 104, 105
Finsterwalde, E., Dr Ingénieur, 205
Fischer, Johann Bernhard, von Erlach, architecte, 114
Fischer, Johann, Bernhard, von Erlach, architecte, 287, 345, 346, 517
Fischer, Karl von, architecte, 174, 226
Fischer, Theodor, prof. architecte, 174
Flick, Friedrich, 85, 89, 90, 92, 93, 94
Flocken, Erika, Dr. médecin, 64, 72
Francesca, Piero della, 224
Franco, Francisco, chef d'Etat espagnol, 488, 489
Frédéric II, von Hohenstaufen, 218, 425, 430, 473
Freyberg, maire de Leipzig, 504
Freyhold, von, Dr. architecte, 175, 373
Fugger, Jakob, 154, 165, 238, 329
Gablonsky, prof, conseiller ministériel, 372
Gall, Leonhard, prof. architecte, 123, 246
Ganzenmüller, Albert, Dr. Ingénieur, 365
Garnier, Franz, architecte, 452
Gärtner, Friedrich, architecte, 174
Geis, Raphael, rabbin, 422
Geisel, dipl. Ingénieur, 290
Geisel, Dipl. Ingénieur, 298
Gerke, Adolf, Ingénieur, 259, 260, 263, 264, 265, 266, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 281, 282, 283, 284, 286, 317
Gerngroß, Dr. capitaine, 95, 97, 98, 99, 101, 102, 105
Giesler, Paul, frère de Hermann, 154
Gilbert, Dr américain psychologue, 398
Gilly, Friedrich, architecte maître d'oeuvre, 349, 354, 383, 384, 399, 457
Gimple, Max, ingénieur civil, 175
Goebbels, Joseph, Dr. secrétaire d'Etat, 30, 133, 504, 512, 525, 556, 558, 560
Goerdeler, Carl, Friedrich, 503, 520, 521
Goethe, Johann, Wolfgang von, 15, 22, 32, 85, 86, 145, 146, 147, 150, 347
Göring, Hermann, Reichmarschall, 119, 149, 299, 378, 397, 410, 440
Graf, T. H., prof, Stuttgart, 206
Graham, Colonel, 87
Gregorovius, Ferdinand, 378
Gropius, Walter, architecte, 397
Groth, Major, 469
Guderian, Heinz, général en chef, 514, 515
Gugg, Hugo, Maler, prof., 347, 473
Gulbransson, Olaf, 444
Guth, Paul, lieutenant du CIC, 52
Hetzelt, prof. architecte, 413
Hewel, Walther, diplomate, 362
Hildebrandt, Lukas, von, architecte, 114, 287, 345, 457
Himmler, Heinrich, Reichsführer, 372
Hindenburg, Paul, von, Gen. Feldmarschall, Prés. du Reich, 431
Hittorf, J., architecte, 454
Hodler, Ferdinand, peintre, 54
Högl, Kriminalrat, 509, 510, 511, 512, 513, 515, 517
Holl, Elias, architecte, 154, 160, 165, 238, 329
Hübner, Général, 98, 99, 101, 102, 103, 106
Jackson, principal accusateur américain, 421
Jodl, Alfred, général, chef de la Wehrmacht, 450, 463, 479, 485, 486, 545, 548, 552, 563
Jucho, 206, 358, 363
Kaltenbrunner, Ernst, Dr, SS-Obergruppenführer, 29, 30, 31, 502, 515, 517, 563

Kannenberg, intendant de la chancellerie du Reich, 387, 388, 389, 390
Kaspar, Hermann, Maler, prof., 413
Katzenellenbogen, Edwin, prof., 53, 54, 78, 79, 80, 81, 93
Keitel, Wilhelm, colonel général, 455, 466, 479, 485, 486, 511, 513
Kempka, Erich, 451
Keppler, dipl. ingénieur, 274
Kesselring, Albert, maréchal, 49, 95, 96, 97, 98, 102, 105, 106, 107
Klaje, architecte, 413
Klausing, Friedrich, Karl, 508
Kleinmann, secrétaire d'Etat, 205, 365
Klenze, Léopold, Karl, von., peintre et architecte, 39, 45, 174, 226, 349, 360, 457
Klönne, entreprise construction, 206, 358, 363
Klotz, prof. architecte, 166, 167, 168, 169
Kluge, Hans, Gunther, von, maréchal général, 522
Koll, président de la Reichbahn, 176, 205
Kreis, Wilhelm, prof. architete, 246
Kreis, Wilhelm, prof., architecte, 254, 408
Kröninger, August, Baurat, 153
Krupp, Alfred, 85
Kühn, Joachim, major, 282
Lammers, Hans Heinreich, Ministre du Reich, 406
Lammers, Hans, Heinrich, Ministre du Reich, 231
Leiling, Dr., 62
Leiss, Ludwig, Dr, procureur, 57
Lénine, W. J., 241, 399, 465, 488, 536, 538
Leonrod, Ludwig, von, major, 509
Lettré, prof., 117
Leuschner, Wilhelm, ancien ministre, 521
Ley, Robert, Dr, 140, 141, 166, 167, 168, 187, 357, 556
Ley, Robert, Dr., 30, 137
Lill, George, prof. dr., 372
Linge, Heinz, 446
List, Wilhelm, Generalfedmarschall, 90
Loos, Adolf, architecte, 287
Louis I, roi de Bavière 1786-1868, 36, 39, 40, 180, 191, 218, 226, 230, 243, 287, 288, 289, 307, 308, 339, 447
Mächler, Martin, architecte, 377
Manstein, Fritz, Erich, von, colonel général, 471, 472, 480, 485, 486
Matthöfer, Hans, ministre de la recherche, 284, 286
Médicis, Lorenzo, von, 35, 329, 456
Mehringer, Josef, maquettiste, 555
Meyrink, Gustav, journaliste, 93, 94
Michel-Ange, 48, 380, 384, 444
Mies, Ludwig van der Rohe, architecte, 397
Moll, Leonhard, 67
Möller, Eberhard Wolfgang, 23
Molotov, W., 483, 488, 493, 537, 538
Morell, Theodor, médecin de Hitler, 529
Morgenschweiß, Karl, monseigneur, 83
Morgenschweiß, Karl, Monseigneur, 71
Müller, (Eher-Verlag), 187
Müller, Heinrich, chef Gestapo, 515
Müller, pasteur, 83, 84, 85
Mussolini, Benito, 430, 489, 490
Napoléon, 34, 42, 47, 122, 209, 417, 426, 447, 455, 458, 460, 465, 499, 520, 540
Néron, empereur romain, 379, 380, 381
Neumann, Balthasar, architecte, 457
Niemöller, Martin, prêtre, 56, 109, 399
Nietzsche, Friedrich, 28, 37, 241, 523
Norden, Eric, journaliste, 374
Nüll, Edouard van der, architecte, 287
Ohm, lieutenant-colonel, 100
Ohrenstein, Rabbin, 78, 108, 127
Ortner, architecte, 413
Östberg, Ragnar, architecte, 110, 111, 114
Oster, Hans, major général, 508, 519
Palladio, Andrea, 45
Papen, Franz, von, 399
Paulus, Friedrich, Generalfeldmarschall, 527
Pétain, Philippe, maréchal, 489
Pfeiffer, Edouard, prof. architecte, 16
Phidias, sculpteur, 241, 242, 348
Pierre le Grand, tsar russe, 537
Pilsudski, Joseph, 435, 535

Pinnau, prof, dr., 413
Pirkmajer, prof. dr., 54, 55, 56, 57
Plettenberg, Graf, sculpteur, 254
Pohl, Osswald, SS-Obergruppenführer, 371
Polensky et Zöllner, construction, 62, 67
Poschmann, méd. chef central OT, 61
Prandtauer, Jakob, 114, 287, 457
Praun, Albert Dr, général, 175, 205, 515
Praun, Theo, 515
Preetorius, Emil, prof., 16, 359
Putz, lieutenant, 97
Raphaël, 35, 41
Rattenhuber, Hans, SS-Brigadeführer, 517
Reichstadt, Herzog von, fils de Napoléon I, 34
Reinecke, Hermann, général, 91
Reitter, architecte, 246
Ribbentrop, Joachim von, 428, 436
Richelieu, Armand Jean du Plessis, 435, 448, 538
Roosevelt, Franklin D., 107, 488, 492, 524, 525, 526, 553
Rosenberg, Alfred, Reichleiter, 166, 167, 168, 169, 170, 412
Roth, Morton, capitain américain, 58, 59, 66, 67, 68, 70, 84, 87, 88, 89
Rudakov, Dr, Ingé., 206
Rudel, Han-Ulrich, pilote de stuka, 550, 561
Rundstedt, Karl, Rudolph, Gerd von, 482
Salisco, major, 100
Sartre, Jean-Paul, 418
Sauckel, Fritz, Gauleiter, 137, 145, 146, 150, 151, 152, 328
Sauerbruch, Prof. Dr., 473, 474, 475, 476
Scamozzi, architecte de la Renaissance, 45
Schaub, Julius, SS-Gruppenführer, 341, 388, 441, 474, 556
Scheel, Gustav-Adolf, dr. med., 104
Schelkes, assistant de Speer, 410
Schellenberg, Walther, 513
Scherff, Walter, 462
Schinkel, Karl-Friedrich, 377, 383, 384, 399, 457
Schlieffen, Alfred Graf von, 443, 477, 478, 481, 485
Schlüter, Andreas, 381
Schmidt, architecte, 287, 399, 413
Schmundt, Rudolf, général, 462, 463, 472, 474, 480, 485, 486, 510
Scholl, compagnie des frères et soeurs, 370
Schulte-Strathaus conseiller cutlurel, 545
Schultze-Fielitz, Gunter, 412
Schwarz, Xaver, Reichleiter, 328, 425
Schweighart, Julius, architecte, 17
Schwerin, Lutz, Graf, von Krosigk, 86
Sckell, Friedrich, architecte, 174, 191, 368
Seifert, Alwin, prof., 134, 359, 368, 369, 370, 371, 372
Semper, Godfried, architecte, 287
Semper, Gotdfried, architecte, 226
Severing, Carl, ministre SPD, 445
Seydlitz-Kurzbach, Walther von, 511, 527, 541, 548
Siccardsburg, architecte, 287, 457
Simon, général de la Waffen-SS, 101, 102
Sitte, Camille, architecte, 287
Six, Franz, Alfred, prof. ingé., 19, 27, 28, 30, 31, 32, 34, 36, 39, 42, 43, 47, 48, 49, 50, 51, 57, 58, 60, 65, 70, 71, 74, 90, 92, 93, 95, 99, 101, 110, 111, 121, 126, 415, 449
Speer, Albert, ministre du Reich, architecte, 15, 16, 19, 22, 23, 24, 30, 32, 34, 35, 36, 61, 69, 96, 123, 133, 134, 138, 139, 144, 154, 169, 184, 188, 210, 211, 246, 295, 346, 348, 354, 361, 365, 372, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 422, 436, 451, 458, 461, 482, 500, 501, 503, 504, 505, 506, 529, 531, 557, 558
Speidel, Hans, Dr., général, 452
Spengler, Oswald, 16, 129, 235, 354, 538
Sperling, Otto, contremaître, 63

Sperrle, Hugo, général, 142
Staline, Joseph, 488, 492, 493, 495, 524, 525, 526, 527, 534, 535, 536, 537, 538, 553, 559
Stauffenberg, Clauss, Graf, Schenk von, 29, 510, 511, 512, 514, 517, 518, 528
Stecher, prof. dr. ingénieur, 104, 105, 107, 176
Stephan, Hans, architecte, 410, 418, 420, 421, 422
Stich, architecte, 413
Stieff, Helmuth, major général, 29, 508, 517, 518
Strauß, George, Russel, 283
Strünck, Theodor, dr, 508
Stülpnagel, Carl-Heinrich von, général, 522
Sündermann, Helmut, 558
Tengbom, Ivar, architecte, 46, 110
Tessenow, Heinrich, prof. architecte, 397
Thiele, Walther, général, 29, 512, 513, 515
Thorak, Joseph, prof, 348, 413, 436
Thorwaldsen, Bertel, 39
Tito, Josip, 54
Todt, Fritz, Dr., 62, 130, 169, 188, 191, 192, 194, 236, 245, 275, 356, 370, 395, 402, 403, 406, 407, 408, 409, 410, 412, 414, 415, 458, 461, 462, 463, 491, 508, 515
Trajan, empereur romain, 326, 417, 459
Tresckow, Henning v. général, 29, 521
Troost, Ludwig, prof. architecte, 144, 147, 349, 350, 356, 359, 360, 442
Untermyer, Samuel, 427
Vorhölzer, Robert, prof., 371
Wackerle, Joseph, prof, 162, 348
Wagner, Adolf, Gauleiter, 132, 133, 225
Waldeck et Pyrmont, Josias, prince héritier, 78
Weizsäcker, Ernst, Freiherr von, 520
Welch, Robert, E. I, Dr., 62
Welch, Robert, E. I., Dr, 63, 64, 69, 70, 89
Westphal, Siegfried, général, 102
Wilhelm II, empereur allemand, 90, 119
Wilson, Woodrow, Président des USA, 558
Wineberger, Maximilian, sculpteur, 161
Witzleben, Erwin von, 503
Wölfel, Helmut, diplo. Ing., 175, 290, 298
Wölfflin, Heinrich, 16
Zeibig, dipl. ingénieur, 175, 290, 298
Zeitzler, Kurt, général, 472
Zöberlein, Hans, 100
Zuckmayer, Carl, 22, 390, 422